



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

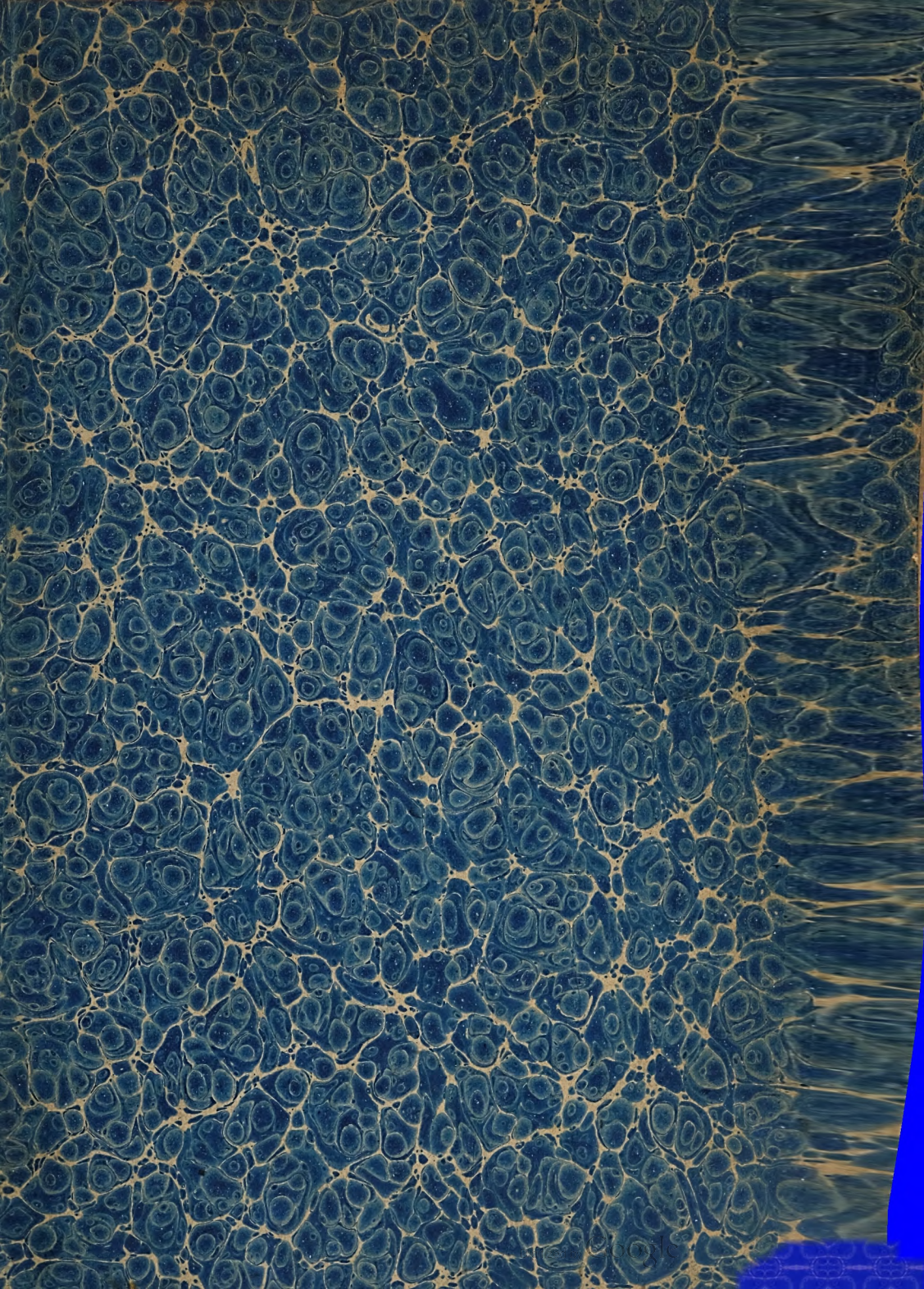
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





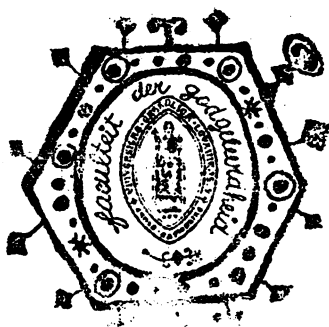
9049
IX-A-7



SOIXANTE

SERVITEURS ILLUSTRES

DE MARIE, MÈRE DE DIEU



ANGERS. — IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

SOIXANTE SERVITEURS ILLUSTRES

DE

MARIE, MÈRE DE DIEU

PAR

M. l'abbé Paul SAUSSERET

CERÉ DE DAMPIERRE DE L'AUBE, CHANOINE HONORAIRE DE TROYES,
MEMBRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE ET DE LA SOCIÉTÉ
ACADÉMIQUE DE L'AUBE

En lectulum Salomonis; sexaginta fortes
ambiunt ex fortissimis Israël, omnes tenentes
gladios et ad bella fortissimi, unus cujus-
que ensis super femur suum propter timores
nocturnos.

C'est le trône où repose Salomon; soixante
guerriers l'environnent parmi les forts d'Israël,
tous armés de glaives, tous habiles dans les
combats; une épée est à leur côté à cause des
frayeurs de la nuit.

CANT. III, 7, 8.

TOME DEUXIÈME



PARIS
L. VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 23

1856

XXXIX.

SAINT JEAN DE MATHA.

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES POUR LA RÉDEMPTION
DES CAPTIFS.

On a quelquefois, et même bien souvent, reproché au catholicisme et aux prêtres, ses ministres, de ne s'occuper que de l'âme, de ses besoins, de ses misères et de ses intérêts temporels et éternels, sans songer que le corps a aussi ses maladies, ses plaies et ses souffrances, et sans rien faire pour diminuer la somme de ces maux ni pour en alléger le poids.

Mais de toutes les accusations intentées contre la divine religion du Christ, il n'y en a pas une qui soit plus fausse, plus injuste et qui accuse dans ceux qui osent la porter plus d'ignorance ou de mauvaise foi. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir l'histoire évangélique et les annales de l'Église.

En effet, parmi les miracles opérés par Jésus-Christ combien n'ont pas eu pour objet immédiat les maux physiques et corporels? Quand ce Dieu de bonté guérissait les lépreux et les paralytiques, quand il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts, quand, à deux reprises différentes, il eut recours à un prodige pour nourrir au désert plusieurs milliers de personnes, quand il rendit à la santé L'hémorroïsse, la belle-mère de saint Pierre et grand nombre d'épileptiques, était-il indifférent aux maux qui affectent le corps? Et lorsque son premier apôtre disait à un paralytique : « *Je n'ai ni or ni argent; mais, au nom de Jésus-Christ, lève-toi, et marche* (1), » n'opérait-il qu'une guérison morale? Ouvrons l'histoire ecclésiastique et même l'histoire purement humaine des nations catholiques, et voyons s'il y a une seule infirmité du corps que la charité chrétienne n'ait pas cherché à soulager; voyons si l'Église ne s'est pas montrée aussi sensible aux souffrances physiques de ses membres que la mère la plus tendre peut l'être aux maux corporels de l'enfant qui est le fruit de sa fécondité.

En effet, n'ont-ils de baume, d'adoucissement que pour les âmes, ces frères de saint Jean de Dieu qui se vouent si héroïquement au soin des aliénés? Ne font-elles du bien qu'aux âmes, ces innombrables sœurs qui, sous des noms si divers, sont dans tous les hôpitaux comme des anges visibles au chevet des malades? Les religieux du *Saint-Bernard* n'ont-ils de dévouement que pour sauver les âmes? Et les frères des écoles

(1) Act. 3, 6.

chrétiennes, ces dignes instituteurs du peuple, n'ont-ils pour mission et pour but que la sanctification de l'âme? L'instruction de l'esprit et le développement des facultés intellectuelles n'est-il pas aussi l'objet de leurs charitables efforts?

Non, le christianisme n'est pas insensible aux souffrances que l'homme peut, ici-bas, endurer dans sa chair. Œuvre d'un Dieu qui a fait le corps et l'âme, et pénétrée de son esprit, cette religion divine embrasse dans sa tendresse et dans sa sollicitude l'homme tout entier; et aussi bien que saint Paul elle peut dire à tous ses enfants, quelle que soit d'ailleurs la nature de leurs maux, et quel qu'en soit le siège, « qui est-ce d'entre vous qui souffre, que je ne souffre aussi (1)! »

Sans doute le zèle ardent que le catholicisme déploie pour le salut des âmes, surpasse autant sa pitié et sa commisération pour les misères corporelles que l'âme l'emporte sur le corps; mais de ce que ses préférences sont pour les besoins spirituels, il ne s'ensuit nullement qu'il soit indifférent aux nécessités matérielles; et l'accuser de dureté et d'insensibilité sous ce dernier rapport, c'est faire preuve, nous le répétons, de l'ignorance la plus honteuse ou de la mauvaise foi la plus insigne et la plus révoltante.

Nous n'en voulons pour preuve que les institutions écloses dans les ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles sous l'influence vitale de la foi catholique. Jamais, à aucune autre époque, le corps social eut-il une plus grande abondance de sève religieuse? Y eut-il jamais plus d'entrain, plus d'élan, plus d'enthousiasme pour ce qu'on appelle

(1) 2 Cor. 11, 29.

bonnes œuvres? Chaque jour enfantait en ce genre quelque nouveau prodige. Travailler pour le ciel et pour la gloire de Dieu en ce monde était la pensée dominante, la pensée générale, la pensée presque unique des générations d'alors. Aussi est-ce de cet âge que datent presque toutes ces splendides cathédrales qui font aujourd'hui notre orgueil. Alors aussi le monde chrétien se couvrit d'abbayes, saints refuges où les âmes se retiraient en foule pour s'y mettre à l'abri des tempêtes du siècle et y faire leur salut avec plus de sécurité. Alors naquirent les ordres de Cîteaux, de Cluny, de Prémontrée, de Fontevault, de Grandmont, etc. Alors surgirent dans l'Église les Servites, les Chartreux, les Franciscains et les Frères-Prêcheurs. Alors se multiplièrent d'une manière étonnante les religieux du Carmel.

Tous ces instituts, il est vrai, avaient pour objet spécial, pour objet même exclusif la sanctification des âmes.

Mais à côté de ces pieuses et vénérables familles, Dieu en suscita d'autres dont le salut des âmes fut le but principal sans doute, mais qui se proposèrent aussi pour objet secondaire les avantages temporels, les besoins matériels de leurs frères les chrétiens.

De ce nombre furent ces braves et intrépides chevaliers de l'Ordre Teutonique, du Temple, de Rhodes, de Malte et de Saint-Jean de Jérusalem, qui tous, prenant la croix d'une main et le glaive de l'autre, s'opposèrent, comme un mur d'airain, aux entreprises des Sarrasins, des Arabes, des Maures et de tous les barbares qui alors menaçaient d'envahir l'Occident. Protéger les pèlerins, les empêcher de tomber au pouvoir

des infidèles, délivrer, par leur bravoure, ceux qui avaient eu ce malheur, les soigner dans les hôpitaux, et, de ces mêmes mains qui avaient gagné des batailles, panser les plaies des malades et remplir à leur égard les humbles fonctions d'infirmiers, telle fut la sublime mission que s'imposèrent, par religion et par esprit de charité, ces hommes presque tous nobles et puissants dans le monde.

L'esclavage des chrétiens captifs des musulmans était alors, en effet, une des plus grandes calamités dont l'Église eût à gémir; et ce fut pour l'atténuer ou la faire cesser que ces ordres militaires employèrent l'épée, et que leurs membres firent souvent le sacrifice de leur vie et de leur liberté pour défendre la vie et la liberté de leurs frères en Adam et en Jésus-Christ.

Ce que ces vaillants preux faisaient avec la lance, d'autres tentèrent de le faire par un autre moyen.

Un juste, selon toute la force et toute l'étendue de ce mot, eut la pensée (pensée céleste évidemment émanée de Celui qui est charité) de former une association ayant pour but le rachat, à prix d'argent, des chrétiens devenus esclaves des infidèles. Cet élu du Très-Haut était né en Provence, belle et admirable contrée bien digne du choix que Dieu fit d'elle pour donner à son Église un fruit aussi excellent.

Alors vivaient, dans la plus riante et la plus fortunée des provinces de France, deux de ces époux sur lesquels Dieu aime à arrêter des regards de complaisance (1). Le mari avait nom Euphémus; la femme

(1) In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus : concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes. Eccle. 25, 1, 2.

s'appelait Marthe. L'un et l'autre servaient Dieu avec une grande fidélité. Le ciel bénit leur union ; et Marthe devint enceinte. Elle fut, durant sa grossesse, favorisée d'une vision. Marie lui apparut, et lui révéla que l'enfant qu'elle portait dans son sein serait grand devant le Seigneur, et que plusieurs auraient à remercier le Très-Haut de l'avoir donné au monde. Aussitôt l'heureuse Marthe offrit à Dieu son fruit, et elle renouvela cette pieuse offrande au moment où son fils parut à la lumière. Le jour de ses relevailles, elle déposa son nouveau-né sur l'autel de la Vierge en suppliant cette bonne Mère de l'adopter pour son enfant (1). Sa prière ne fut pas vaine. Dès le berceau, Jean de Matha se montra prévenu de dons surnaturels et extraordinaires ; car on lit dans les légendaires qui ont écrit sa vie que, par l'effet merveilleux d'une grâce qui révélait déjà sa future dévotion envers la Mère de Dieu, les jours de samedi il ne prenait qu'une fois le sein de sa nourrice (2).

(1) On ajoute que sa mère Marthe, touchée de reconnaissance pour Dieu, le lui avait offert par une espèce de vœu ou de consécration qu'elle avait faite en relevant de ses couches, et qu'elle l'avait mis sous la protection particulière de la sainte Vierge. (Baillet.)

(2) Les grands secours de la divine Providence, par la très sainte Vierge, Mère de Dieu, invoquée sous le titre de Notre-Dame-du-Remède, dans l'ordre de la très sainte Trinité et de la Rédemption des Captifs, par Henri-Marie Boudon, p. 67.

Nous puiserons dans ce livre une bonne partie de ce que nous dirons ici sur la dévotion de saint Jean de Matha envers la sainte Vierge. Nous devons cet ouvrage à la généreuse obligeance de M. Madrolle, qui a eu pour nous une bonté que nous n'avons pas rencontrée dans beaucoup d'autres, et qui nous a envoyé et *donné* tout ce que sa bibliothèque renfermait d'ouvrages relatifs à la Mère de Dieu. Qu'il en reçoive ici nos vifs remerciements.

Un peu plus tard, on vit briller dans toute sa conduite les rares qualités dont Dieu l'avait doué ; son enfance fut exempte des imperfections qui ordinairement caractérisent cet âge ; et il parut dès lors que la grâce s'était plu à l'orner et à l'enrichir de ses trésors les plus précieux. D'une humeur douce et facile, d'un naturel heureux et porté à la vertu, d'une modestie, d'une innocence et d'une candeur admirables, d'une réserve constante dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, d'une sobriété et d'une tempérance qu'auraient admirée les saints, il répandait déjà tout autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ. Joignez à cela qu'il était remarquablement beau de visage et de taille ; que ses manières étaient pleines de distinction, ce qui faisait de lui un vrai type de beauté au moral comme au physique. Les jeux et les amusements que l'enfance aime tant n'avaient aucun attrait pour lui. La retraite, l'oraison, les saintes lectures faisaient ses plus chères délices ; et son plus grand bonheur était de pouvoir converser seul à seul avec Dieu.

Plus tard on l'envoya à Aix pour y faire ses études et y apprendre tout ce que devait savoir un jeune homme de sa condition. Jean de Matha y brilla entre tous ses compagnons par son intelligence et par son aptitude à tous les exercices auxquels il se livra. Mais ce en quoi il effaça surtout ses condisciples, ce en quoi il n'eut pas d'égale, ce fut sa charité envers les malheureux et sa tendre compassion à l'égard des malades. Tout ce que ses parents lui envoyaient pour ses menus-plaisirs il le donnait aux pauvres ; et, afin d'honorer notre Seigneur Jésus-Christ dans ses membres souffrants, comme aussi pour sanctifier d'une manière

toute particulière le jour où ce Dieu-Homme souffrit la mort pour nous, il allait, tous les vendredis, à l'hôpital, y servait les malades, y pansait leurs plaies quelque répugnantes qu'elles fussent, y préparait leurs remèdes, y retournait leurs lits, et leur rendait tous les services que réclamaient leurs besoins et que son cœur lui inspirait.

Revenu chez lui avec une brillante éducation, loin de chercher à en faire parade dans le monde, il demanda à ses parents la permission de vivre entièrement pour Dieu et d'aller s'enfermer dans un petit ermitage peu éloigné de son pays. Euphémus et Marthe y ayant consenti, Jean de Matha alla s'ensevelir tout vivant dans cette espèce de tombeau. Mais ceux qu'il avait suis allèrent l'y trouver, ceux-ci pour lui demander conseil, ceux-là pour le presser de rentrer dans le siècle. Il ne rencontra donc point, dans sa retraite, la solitude absolue après laquelle il soupirait, et il revint dans sa famille; mais dès qu'il y fut rentré, il pria ses parents de vouloir bien le laisser aller à Paris pour y étudier la théologie. Paris était, à cette époque, ce qu'il est maintenant, ce qu'il sera toujours; « dès lors, dit un auteur (1), il était si fertile en bons et en mauvais exemples que les gens portés à la vertu y trouvaient presque autant de quoi s'édifier et s'instruire que ceux qui avaient de la pente au vice y rencontraient d'occasions pour y faire le mal et se perdre. » Euphémus et Marthe ayant donné avec empressement la main à ce projet, Jean de Matha partit. Il brilla à Paris comme il avait brillé à Aix; et il parcourut la carrière des études théologiques avec autant

(1) Baillet.

de succès qu'il avait parcouru celle des sciences humaines. Aussi prit-il promptement les degrés ordinaires, après quoi il reçut le bonnet de docteur ; puis il eut une chaire qu'il occupa quelque temps avec un grand éclat. Cependant il était entré dans les saints ordres. On l'éleva au sacerdoce, et il dit sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris. Maurice de Sully, qui occupait alors le siège de la capitale, voulut y assister ; et il y fut accompagné des abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, ainsi que du recteur de l'Université, tant le jeune prêtre était déjà recommandable, tant il avait su déjà se faire considérer. On dit que, quand il reçut l'onction sacerdotale, le Saint-Esprit parut sur lui en forme de colombe. On ajoute que tandis qu'il disait sa première messe, un ange, que lui seul aperçut, se présenta à lui immédiatement après la consécration. Cet ange avait la figure de notre Seigneur Jésus-Christ, mais le reste de sa personne avait la forme que l'on prête aux esprits bienheureux. Dieu voulut prouver par là au digne célébrant combien son sacrifice lui était agréable. Aussi cette faveur accrut singulièrement la piété du jeune prêtre et lui fit de nouveau désirer la solitude.

Depuis qu'il était à Paris il avait souvent entendu parler d'un ermite de grand renom qui vivait dans une forêt près du bourg de Gandelu, au diocèse de Meaux. C'était Félix de Valois. Selon quelques auteurs ce saint anachorète appartenait à l'illustre et royale maison de Valois ; il descendait de Hugues Capet, et il avait changé le nom de Hugues, que d'abord il portait dans le monde, en celui de Félix sous lequel il espérait pouvoir mieux cacher sa naissance.

Sa mère Éléonore l'avait offert à la sainte Vierge même avant qu'il fût né ; et quand on le baptisa, ce fut saint Bernard lui-même qui le présenta à Dieu et à la très auguste Vierge, la priant de considérer cet enfant comme sien, attendu que sa mère selon la nature, se démettait de ses droits en faveur de la Mère selon la grâce, et qu'elle voulait que, désormais, on appelât cet enfant non pas le fils d'Éléonore de Valois, mais l'enfant de Marie de Nazareth.

De pareils commencements ne pouvaient pas ne point avoir les suites les plus heureuses ; et la dévotion à la Mère de Dieu, jetée par de semblables mains dans cette âme innocente et pure, ne pouvait pas n'y point fleurir et n'y point prospérer.

Cet enfant de bénédiction fit voir dès le principe ce qu'il serait plus tard. Sa charité envers les pauvres s'était manifestée dès l'âge le plus tendre ; car il était encore au berceau que, jouant un jour avec des pièces d'or, et des pauvres étant venus dans l'endroit où il était, il étendit ses petites mains et distribua ses pièces aux pauvres tout comme il aurait pu le faire dans un âge plus avancé (1). Ayant atteint huit à neuf ans, il contracta l'habitude d'envoyer toujours aux pauvres la majeure et la meilleure partie des mets qu'on lui servait, et il ne gardait pour lui que ce qu'il trouvait de moins bon. On le vit même, plus d'une fois, dans sa jeunesse, se dépouiller de ses vêtements pour en couvrir des malheureux (2).

Au sortir de cet âge si rempli de dangers, surtout

(1) *Adhuc infantulus manu propria, ac si grandior esset, et judicii maturitate polleret, nummos egenis distribuit. Breviarium romanum, 20 novembr. — (2) Ibid.*

pour un jeune prince, mais qu'il passa dans la vertu et l'innocence la plus parfaite, il se sentit un vif attrait pour la vie contemplative et partant pour la retraite. Mais avant de quitter le siècle, il reçut les saints ordres, afin de n'avoir plus à craindre le dangereux honneur de la royauté et de se fermer l'accès du trône. Dès qu'il eut reçu la prêtrise et dit sa première messe, il alla dans le lieu que nous avons nommé et il s'y livra tout entier à la contemplation des choses invisibles. Il était là, menant une vie vraiment angélique, lorsque, sur une inspiration d'en haut, saint Jean de Matha vint le trouver, lui demandant la permission de s'associer à lui pour vivre sous sa conduite. Mais le saint anachorète ne tarda pas à s'apercevoir que son nouveau disciple était fort avancé dans les voies spirituelles. Leurs deux âmes s'unirent donc comme autrefois l'âme de David s'était unie et collée à celle de Jonathas (1); ou bien, comme deux colombes qui tendent, d'un même vol, vers le lieu de leur repos, ainsi nos deux ermites s'élevèrent avec rapidité, et d'un commun essor, vers les plus hautes régions de la perfection.

Cependant, depuis longtemps Jean de Matha était préoccupé d'une idée. Les malheurs des chrétiens esclaves des infidèles l'avaient toujours touché entre toutes les misères qui appellent les secours et le zèle de la charité. Il se sentait tout spécialement porté à la compassion pour ces infortunés, et son plus vif désir était de se vouer à leur soulagement et même à leur délivrance selon qu'il le pourrait. De là à la pensée de s'associer des compagnons animés de ses sentiments et

(1) Conglutinata est anima Jonathæ animæ David. 1 Reg. 18, 1.

ayant les mêmes vues que lui il n'y avait qu'un pas ; et ce pas fut bientôt fait.

Jean de Matha roulait donc ce projet dans son esprit. Mais, avant d'en venir à l'exécution, il voulut consulter Félix. Un jour donc qu'ils étaient ensemble au bord d'une fontaine, s'entretenant de choses édifiantes, Jean révéla à Félix le fond de ses pensées et lui dit son projet. De Valois l'approuva en disant qu'il ne doutait point qu'un tel dessein ne vînt de Dieu. Il fit plus : il s'offrit à son co-associé pour partager le mérite et les difficultés de cette charitable entreprise. Les deux saints, persuadés alors que Dieu ne les avait réunis que pour opérer par eux l'œuvre dont ils allaient être les instruments, redoublèrent leurs prières et leurs mortifications pour obtenir de Dieu de nouvelles lumières et la manifestation de sa suprême volonté.

Après plusieurs jours passés dans une oraison incessante, ils restèrent convaincus que c'était Dieu lui-même qui leur avait inspiré la résolution pour laquelle ils le consultaient ; et, dans cette persuasion, ils partirent pour Rome afin d'aller soumettre leur projet au chef de la chrétienté. Le pape les reçut comme deux anges envoyés du ciel ; il les logea dans son palais, leur accorda plusieurs audiences, assembla un conseil d'évêques et de cardinaux pour prendre son avis sur cette importante affaire ; puis il indiqua un jeûne et des prières particulières pour obtenir de Dieu qu'il révélât sa volonté. Il paraît même que ce pontife, qui était Innocent III, célèbre à tant de titres, eut une vision toute semblable à celle qu'avait eue Jean de Matha et dans les mêmes circonstances.

Le résultat de tout ceci fut l'approbation solennelle

donnée par le vicaire du Christ au généreux projet des deux ermites français. Dès lors fut donc établi le bien-faisant institut pour la rédemption des captifs. Il fut placé spécialement sous le nom et sous les auspices de la très sainte Trinité. L'évêque de Paris fut chargé d'en dresser la règle que le pape approuva en 1198. Onze ans plus tard, il donna, en faveur de cet ordre, une nouvelle bulle qu'il accompagna d'indulgences et de privilèges sans nombre.

Pour marquer le cas qu'il faisait de l'œuvre de Jean de Matha et de Félix de Valois, il voulut donner lui-même l'habit religieux à ses deux fondateurs, et il choisit saint Jean de Latran, c'est-à-dire la basilique la plus pontificale, pour cette cérémonie. Lui-même nomma Jean de Matha premier supérieur ou ministre général, et, dans la bulle d'approbation qu'il donna à cet institut, ce grand pape va jusqu'à dire que les autres ordres ont eu des saints pour fondateurs, mais que l'auteur de celui-ci n'est rien moins que le Saint des saints, Dieu lui-même et Dieu seul.

Et ici qu'il nous soit permis de jeter un nouveau cri d'indignation contre ceux qui accusent le catholicisme de n'avoir rien tenté ni rien fait pour l'abolition de l'esclavage, et d'avoir été sans entrailles pour les malheureuses victimes de cette barbarie. L'illustre saint auquel nous consacrons ces pages et l'immortel pontife qui a approuvé son projet avec tant d'enthousiasme, sont la réfutation la plus victorieuse des impostures haineuses débitées par les ennemis de l'Église du Christ.

Encouragés par l'accueil qu'ils avaient reçu à Rome et fortifiés dans leur sainte et généreuse résolution, Jean et Félix revinrent en France où ils s'occupèrent

activement de jeter les fondements de leur nouvel institut. Dieu leur venant en aide et favorisant leurs efforts, les dons et les largesses leur affluèrent de toutes parts. Les postulants vinrent en foule s'adjoindre à eux, et bientôt on vit s'élever un grand nombre de maisons destinées à contenir les nouveaux religieux. La principale, celle qui fut toujours regardée comme le chef-lieu de l'Ordre, fut bâtie à *Cerfroid*, dans la Brie, sur les confins du Valois et précisément à l'endroit où de Matha et de Valois avaient concerté le plan de leur admirable institut.

Jean de Matha ne tarda pas à parcourir plusieurs contrées pour y recueillir des aumônes; et, riche du produit de ses courses, il partit en 1202 pour le royaume de Tunis d'où il ramena cent-dix esclaves. Déjà l'année précédente deux de ses disciples en avaient racheté cent quatre-vingt-six. De retour de ce voyage, Jean de Matha se mit à parcourir toute la Provence; et quoique, généralement parlant, nul ne soit prophète sur son lieu, il eut le bonheur de trouver dans son pays natal des sommes considérables. En même temps il envoya ses religieux dans toute la France, dans l'Italie et dans l'Espagne. Il visita lui-même cette dernière contrée où il eut la gloire d'inspirer à saint Pierre Nolasque la pensée de créer en Espagne une institution qui fut fondée quelques années plus tard par les efforts réunis de saint Pierre Nolasque, de saint Raymond de Pennafort et de Jacques, roi d'Aragon. Au moyen des quêtes abondantes que saint Jean de Matha fit par lui-même ou par les siens, il put rendre à la liberté des milliers de malheureux qui gémissaient dans l'esclavage.

Vers l'an 1210, il retourna à Tunis. Mais il eut bien plus à souffrir dans cette seconde expédition charitable que lors de son premier voyage. Irrités de ses succès et de l'ardeur avec laquelle il exhortait les captifs qu'il ne pouvait sauver à demeurer fermes dans la foi et à supporter leurs maux avec résignation, les barbares conspirèrent un jour de le massacrer avec les cent vingt esclaves chrétiens qu'il venait de racheter. Mais Dieu fit avorter cette cruelle résolution. Cependant les infidèles ne renoncèrent pas pour cela au désir de faire périr Jean de Matha et toute sa cargaison d'esclaves libérés. Pour cela, ils ôtèrent au vaisseau qui devait les porter son mât, ses voiles et ses cordages. Puis ils le mirent à flot et le lancèrent en pleine mer. Il ne fallait rien moins qu'un miracle pour empêcher ce navire de faire naufrage. Or ce miracle eut lieu. Plein de confiance en Celui qui commande aux vents et à la mer, Jean se recommanda à Dieu et se remit entre ses mains. Ensuite, prenant son manteau et ceux de ses compagnons, il les attacha aux antennes et les tendit en guise de voiles. Cela fait, il se mit, un crucifix à la main, à genoux sur le tillac, et entonna des psaumes qu'il ne cessa de chanter pendant toute la traversée. L'événement prouva qu'une foi vive n'est jamais sans récompense et qu'une grande confiance en Dieu obtient de lui des prodiges. La navigation fut telle qu'on pouvait la souhaiter; et, en quelques jours, certains auteurs disent même en quelques heures (1), le vaisseau protégé du ciel toucha le port d'Ostie.

Mais les courses, les fatigues, les jeûnes et les mau-

(1) Les grands secours, etc., p. 94.

vais traitements qu'il avait reçus chez les barbares avaient ruiné la santé du serviteur de Dieu. Ne pouvant plus continuer son héroïque apostolat, il se retira à Rome où il vécut encore deux ans uniquement occupé à prêcher la pénitence, à visiter les prisonniers, à assister les malades et à secourir les pauvres. Ce fut là qu'il succomba sous le poids des travaux et des austérités.

Quant à son bienheureux collègue, il était toujours en France où il travaillait avec un merveilleux succès à la propagation de son ordre. Ce fut vers ce temps-là qu'il lui procura un établissement à Paris. La maison fut bâtie à l'endroit où était une chapelle dédiée à saint Mathurin, ce qui a fait donner aux Trinitaires de France le nom de *Mathurins*.

Mais nous avons à peine parlé des droits qu'a saint Jean de Matha au titre de serviteur de la Mère de Dieu. Nous avons dit seulement que cette glorieuse Vierge avait annoncé sa naissance à la pieuse Marthe et que celle-ci lui avait consacré son enfant aussitôt qu'il vit le jour.

Suivant quelques auteurs (1), la Mère de miséricorde aurait même révélé à l'épouse d'Euphémus les desseins de Dieu sur son fils et la nature du bien qu'il ferait en passant sur la terre.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut tout spécialement dans le cœur de Marie que Jean puisa en grande partie l'amour immense et généreux et l'héroïque dévouement qu'il montra pour l'humanité. Aussi cette Vierge lui promit-elle son concours et son assis-

(1) Les grands secours, etc., p. 60.

tance pour lui-même et pour son ordre. Ce fut elle qui lui obtint de Dieu le don des miracles, elle qui l'arma de patience dans les épreuves qu'il traversa. Elle se fit voir à lui avec l'habit des Trinitaires, et on lit que souvent elle lui procura de l'argent pour les captifs, ces chers objets de sa prédilection. Elle le visita à ses derniers moments, et ce fut elle encore qui l'introduisit au ciel.

Elle ne fut pas moins bonne pour Félix de Valois.

Nous avons vu que, comme Marthe avait offert à la sainte Vierge Jean de Matha, son fils, ainsi la pieuse Éléonore de Valois avait consacré à cette Vierge, et par les mains de saint Bernard, bien digne d'une pareille commission, l'enfant que Dieu lui donnait. La suite répondit à ces commencements. Félix eut toujours pour la Mère du Rédempteur des hommes les plus tendres sentiments de piété filiale; il la pria surtout avec les plus vives instances d'être favorable à l'œuvre de la rédemption des captifs, œuvre de tant d'analogie avec celle que son divin et adorable Fils avait opérée en ce monde. Aussi, comme l'observe le pieux Boudon, on peut dire que la vie et la mort du bienheureux Félix ont été l'ouvrage de la Reine du ciel par la multitude et la grandeur des grâces qu'elle lui a obtenues de son Fils bien-aimé (1). Cette Vierge fidèle, qui avait pris un soin si maternel de son serviteur durant sa vie, ne l'oublia pas à sa mort, puisqu'elle se fit voir à lui à cet instant suprême, le consola, le bénit et lui ouvrit la demeure des justes.

On lit dans le *Bréviaire romain* et dans l'ouvrage que nous citons de M. Henri Boudon, qu'une nuit

(1) Les grands secours, etc., p. 63.

(c'était la veille de la Nativité de la très sainte Vierge), les religieux de la maison où était saint Félix ne s'étant pas levés pour aller chanter les matines, Dieu, qui avait ses desseins, leur ayant alors envoyé un sommeil extraordinaire, et Félix qui, selon sa coutume, veillait pour converser à la faveur de la nuit avec le Dieu de son cœur, étant venu seul à l'église avant l'heure de l'office, fut tout surpris d'y trouver au milieu du chœur la Mère de Dieu revêtue du costume de l'ordre et entourée de bienheureux portant le même habit. Félix alla se joindre à cette auguste assemblée, et, de concert avec elle et avec la Mère de Dieu, il chanta tout l'office et paya ainsi la dette de sa communauté. Après la psalmodie un des anges qui servaient de cortège à Marie se détacha des autres, et, s'approchant de Félix, il lui dit de la part de Dieu et de la part de sa sainte Mère, que lui, Félix, touchait au terme de sa carrière. En effet, cet homme admirable mourut peu de temps après, ne quittant pour ainsi dire le chœur d'anges qu'il avait vu un instant ici-bas que pour aller s'unir à lui pendant toute l'éternité (1).

La tendre dévotion de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois à l'égard de la Mère de Dieu, passa des pères aux enfants, des chefs aux membres, et des maîtres aux disciples. Car les Trinitaires se rendirent si remarquables en ce point qu'on les appelait quelquefois *les religieux de la sainte Vierge*. Ils ont, en particulier, témoigné un zèle ardent à défendre dans leurs sermons, leurs entretiens et leurs livres, la conception immaculée de la Mère de grâce. Tous les samedis ils récitaient, sous le rite double, l'office de la Vierge,

(1) Breviar. Rom. 20 novemb.

et dans toutes les églises où ils avaient un tronc destiné à recevoir les offrandes des fidèles pour le rachat des captifs, ce tronc était toujours surmonté d'une image représentant la sainte Vierge avec son Enfant dans ses bras. Aux pieds de cette Vierge étaient, d'un côté, et à genoux, quelques esclaves chargés de chaînes, et de l'autre côté un religieux Trinitaire qui, d'une main saisissait le bord du manteau de Marie et de l'autre lui montrait les esclaves en lui disant, comme l'indique une banderolle sur laquelle est écrite cette courte supplique : *Des captifs brisez les fers* (1). Mus par le même sentiment, deux fois les Trinitaires ont fait les plus grands efforts et les plus grands sacrifices pour retirer d'entre les mains des Maures qui s'en étaient emparés, deux images célèbres de la Mère de Dieu, et ils les ont mises ainsi à l'abri des profanations qu'on n'avait que trop lieu de craindre pour ces effigies vénérables (2). Plusieurs églises ou chapelles de ces religieux étaient consacrées à Marie, et ils honoraient son nom avec une grande solennité le 17 septembre. C'avait été pour que leur ordre fût spécialement sous ses auspices, pour qu'il lui fût tout dévoué et pour qu'elle le protégeât avec plus de bonté que, la première fois que l'habit leur fut donné par le souverain pontife, ce fut un jour de fête de cette Vierge puissante.

Aussi combla-t-elle cet institut de ses royales faveurs. Elle a, par de nombreux et éclatants miracles, rendu célèbres plusieurs églises des Trinitaires. Elle s'est

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 160. *Les grands secours*, etc., p. 63. *Triple Couronne*, t. II, p. 22.

(2) Une de ces images était celle de Notre-Dame-du-Remède, à Cordoue.

montrée visiblement à Robert l'un de leurs ministres généraux, et elle le guérit miraculeusement pour qu'il pût encore sauver quelques malheureux captifs. Ces admirables religieux ont été en mille circonstances et de mille manières secourus par sa protection. Elle les a constamment soutenus dans les fers, dans les cachots et au milieu des supplices; leur constance n'a pas faibli, même dans les plus rudes épreuves; et il s'en est trouvé qui, à l'âge de quatre-vingts ans, ont souffert le martyre avec une générosité qu'une grâce extraordinaire pouvait seule leur donner. Citons en particulier Pierre de la Conception, religieux du tiers-ordre de la sainte Trinité, qui fut brûlé vif à Alger en 1667, pour y avoir prêché les grandeurs de Marie, et qu'on ne put empêcher de chanter ses louanges avec un indicible amour même au milieu des flammes. Nommons encore pour sa piété envers la sainte Vierge Simon Roias, confesseur d'Élisabeth de Bourbon, reine catholique d'Espagne, et duquel on a dit que toute sa vie avait été l'ouvrage de Marie. Dès son bas âge on l'appelait l'enfant de la sainte Vierge; et, durant tout le cours de son existence ici-bas, il travailla si bien à la gloire de cette bonne Mère, qu'il gagna par Elle à Jésus-Christ presque toutes les personnes avec lesquelles il eut quelques rapports. Parmi les religieuses attachées à cet ordre et qui ont répandu un parfum extraordinaire de vertu et de sainteté, on cite les bienheureuses Constance, fille de Pierre II, roi d'Aragon, Catherine d'Orthonéda et Anne de Ségura.

C'est ainsi que Marie, la Mère de la belle dilection, se trouve en tête d'une des plus admirables institutions que le monde ait jamais vues; c'est ainsi que la dévo-

tion envers cette auguste Vierge n'est pas, comme plusieurs affectent de le dire, incompatible avec les grandes et généreuses pensées.

Ah! de nos jours on a accueilli et prôné avec un vrai délire d'enthousiasme et d'admiration un roman contre la traite et l'esclavage des nègres (1). Il a été sur-le-champ traduit dans toutes les langues, et son auteur a été l'objet d'ovations, d'éloges et de fêtes tout-à-fait extraordinaires. Certes, nous ne nions pas la puissance et l'action des livres sur l'esprit public. Nous ne nions point, par conséquent, le mérite des auteurs qui mettent leurs réflexions, leurs veilles et leurs talents au service des bonnes causes.

Mais, au point de vue du courage, du dévouement et de l'héroïsme, qu'il y a loin de l'écrivain qui travaille tranquillement dans son cabinet d'étude, aux généreux disciples de saint Jean de Matha ou de saint Pierre Nolasque, qui, s'arrachant à leur famille, à leur pays, s'en vont par monts et par vaux, de villages en villages, de cités en cités, de royaumes en royaumes, quêter, au prix de mille fatigues, de mille dangers, de mille rebuts, en faveur des pauvres esclaves, et qui ensuite, franchissant les mers, pénètrent parmi les barbares au péril de leurs jours, rachètent quelques captifs, prennent même parfois leurs fers et souvent perdent eux-mêmes ce qu'ils procurent à leurs frères, la liberté et la vie.

Louons sans doute et estimons les auteurs dont la plume fait du bien à l'humanité. Mais admirons surtout ceux qui se sacrifient eux-mêmes pour le salut de

(1) La case ou cabane de l'oncle Tom.

leurs semblables. Car, a dit le divin Maître, donner sa vie, n'est-ce pas le plus sublime effort et le plus haut degré de l'amour (1)? et cet amour n'est-il pas celui des Trinitaires et des religieux de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs?

(1) Joan. xv, 13.

XL.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

PATRIARCHE DES FRÈRES MINEURS.

Le Seigneur dit un jour à Abraham, choisi par lui pour être le père des croyants et la tige de ce peuple auquel il devait confier la pure tradition et le dépôt sacré des vérités et des lois primordiales : « Regarde le ciel; comptes-en, si tu peux, les étoiles; ta postérité les égalera en nombre; je te ferai père d'un grand peuple (1) ». Ces paroles, le Très-Haut eût pu les adresser aussi à celui qu'il choisit, dans le treizième siècle, pour être le fondateur d'un institut dont les membres sont devenus plus nombreux, dans l'Église chrétienne, que ne le sont les astres qui brillent au firmament.

François d'Assise, ainsi nommé et de la manière re-

(1) Gen. xv, 5.

marquable dont il parlait la langue française que ses parents lui avaient fait apprendre et de la ville d'Assise, en Ombrie, dont il était originaire, fut un de ces instruments faibles en apparence et même en réalité, mais dont Dieu se sert de préférence pour opérer de grandes choses, ne voulant pas que l'on puisse attribuer à la force et à l'énergie du moyen, ce qui est uniquement l'œuvre de sa toute-puissance; mais confondant la vaine et ridicule sagesse du monde en employant des moyens qui, au jugement des hommes, ne sont point proportionnés à la grandeur de ses desseins (1).

L'éducation de saint François avait été à peu près nulle ou du moins très incomplète. Et pourtant « il a, par la plénitude des dons spirituels, fait briller la lumière de l'Évangile, dissipé les erreurs, éclairé les sages du monde et rempli toute la terre de biens célestes (2). »

« Les Frères Mineurs, qui sont, en effet, par le mépris du monde, par le dépouillement et par l'habit, les plus petits et les plus humbles de tous les religieux de ce temps, s'efforcent de ramener la pauvreté et l'humilité de la primitive Église. Ils puisent avec tant d'ardeur dans la source de l'Évangile, qu'ils en accomplissent non-seulement les préceptes, mais encore les conseils, et imitent parfaitement la vie des Apôtres. Ils renoncent à leurs biens et ne possèdent quoi que ce soit; en sorte qu'il n'y a ni maison, ni église, ni terres, ni bestiaux, ni aucune autre chose, pas même

(1) *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* I Cor. i, 28.

(2) *Luc. Tud. adv. Albigen., lib. II, cap. 11.*

de lieu où reposer sa tête, dont on puisse dire que cela leur appartient. Nus, ils suivent Jésus-Christ nu, renoncent à eux-mêmes, portent leur croix, veillent exactement sur leur propre conduite, et ne cessent point d'avancer dans le chemin de la perfection. On les envoie prêcher deux à deux ; et, dans leurs voyages, ils ne portent ni sac, ni pain, ni argent, ni chaussure. Si on les invite à manger, ils mangent ce qu'ils trouvent ; si on leur donne quelque chose pour aumône, ils n'en gardent rien pour le lendemain. Leur prédication, et encore plus leur exemple, inspire le mépris du monde. Les riches, laissant leurs villes, leurs terres et tous leurs biens, se réduisent à l'habit de Frère Mineur, c'est-à-dire à une pauvre tunique et à une corde pour ceinture. Ils se sont tellement multipliés en peu de temps, qu'il n'y a point de province en la chrétienté où ils n'aient de leurs frères qui représentent au monde, comme dans un miroir très pur, le mépris de ses vanités. Ils ne refusent l'entrée de leur Ordre à personne ; ils reçoivent d'autant plus facilement qu'ils se reposent sur la Providence divine du soin de leur subsistance. Le Seigneur donne à ses serviteurs en ce monde le centuple d'une manière si sensible, que ceux-là s'estiment heureux dont ils veulent bien recevoir l'hospitalité et les aumônes. Les Sarrasins même admirent leur humilité et leur perfection, les reçoivent avec joie, et leur fournissent les choses nécessaires, quand ils vont chez eux prêcher l'Évangile avec intrépidité. » Ainsi parle Jacques de Vitry (1) que nous avons déjà cité dans notre chapitre de saint Bernard.

(1) Hist. Occident., cap. xxxii.

Un autre écrivain, le saint qui a écrit la vie du patriarche des Frères Mineurs, s'exprime en ces termes à l'égard de ce pieux institut : « Il y eut beaucoup d'hommes qui, touchés de componction, renoncèrent à toutes les vanités du siècle, et imitèrent François par un désir ardent d'acquérir la perfection que Jésus-Christ a enseignée; et l'ordre prenait de jour en jour de tels accroissements, qu'il s'étendit jusqu'aux extrémités du monde. La pauvreté qu'ils portaient, comme le seul fonds de leurs dépenses, les mettait en état d'obéir promptement, d'entreprendre toutes sortes de voyages et de supporter les fatigues. Comme ils ne possédaient rien sur la terre, il n'y avait rien de terrestre non plus qui les attachât et qu'ils appréhendassent de perdre. En assurance partout, exempts de crainte et de soins, ils vivaient dans une grande paix intérieure. Le matin, ils attendaient tranquillement le gîte du soir et ne s'inquiétaient pas pour le lendemain. A la vérité, ils avaient souvent à souffrir des mépris et des outrages; mais l'amour de Jésus-Christ et de son Évangile les avait rendus si patients, qu'ils se plaisaient mieux où on les maltraitait que dans les lieux où l'éclat de leur vertu les faisait aimer et honorer. La disette pour eux était comme l'abondance (1). »

M. Émile Chavin de Malan, le dernier des historiens de saint François d'Assise, a été bien inspiré quand, après avoir donné les deux fragments qu'on vient de lire, il les fait suivre immédiatement de cette admirable strophe d'un poète italien : « O François! le monde était aveugle, et tu lui as rendu la lumière; il était lépreux, tu l'as purifié; il était mort, tu l'as res-

(1) Saint Bonaventure, cap. iv.

suscité; il était descendu au fond de l'abîme, et tu l'as élevé dans le ciel, ô François (1)! »

Avant de parler de l'arbre nous en avons, grâce à deux plumes habiles et vénérables, fait connaître les fruits; c'est aussi faire connaître l'arbre lui-même, puisque, d'après la sentence de l'éternelle vérité, on peut juger d'un arbre par ses fruits, un mauvais arbre ne pouvant produire que de mauvais fruits, et un bon arbre, au contraire, ne pouvant en donner que de bons (2).

Selon Wadding (3), la mère de saint François, nommée Picca, étant arrivée au terme de sa grossesse, souffrait, depuis plusieurs jours, de très grandes douleurs. Un pèlerin, ou peut-être un ange sous la figure d'un pèlerin, vint l'avertir qu'elle ne serait délivrée de ses souffrances et qu'elle n'accoucherait que sur la paille d'une étable, comme la Vierge Marie avait enfanté, à Bethléem, le Désiré des nations. Ce fut donc dans un lieu et dans un état si semblables au lieu et à l'état dans lesquels Jésus était né, que le fils de Moriconi et de Picca vint au monde. Et on dit qu'il y eut alors fête au ciel et sur la terre, et que plusieurs âmes saintes entendirent les anges chanter, pendant la nuit, des hymnes de paix et de joie sur une humble petite chapelle de la plaine, au bord du grand chemin, non loin de la ville d'Assise, comme on avait entendu, à la naissance du Christ, une multitude d'esprits célestes louer Dieu et chanter : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (4). Cette chapelle reçut dès lors le nom de Notre-

(1) Guittone d'Arezzo. — (2) Matth. VII. — (3) Annales Minorum. — (4) Luc. II.

Dame-des-Anges, et devint, plus tard, le berceau de l'ordre des Mineurs.

« Picca, dit M. de Malan (1), eut pour son enfant l'amour ineffable d'une jeune mère pour son premier né; elle le nourrit elle-même; elle entoura son berceau de sa piété, de son dévouement et de ses affectueuses caresses; et tout ce qu'on remarqua, plus tard, de bon, de généreux dans saint François, il le tenait de sa mère. »

Ce fut donc d'elle qu'il reçut cette dévotion si filiale qu'il montra toute sa vie pour la très sainte Vierge.

Laissant de côté toute cette vie si folle, si insensée selon le monde, mais si sage, si sublime, si héroïque selon la foi, nous n'y prendrons que ce qui a trait à notre sujet.

En conséquence, nous ne dirons rien du généreux divorce que François fit avec le siècle, avec ses joies, ses plaisirs, ses amusements, son luxe, ses vanités, ses fêtes, ses richesses, sa gloire; nous ne l'étudierons pas dans son immense charité pour les pauvres et pour les lépreux; dans ses luttes contre son père et contre le démon; dans ses communications familières et intimes avec Dieu, mais nous nous arrêterons à le contempler travaillant à la restauration matérielle de l'Église avant de travailler à sa restauration spirituelle. Car on le vit, à l'âge d'environ vingt ans, et quoi qu'il fût d'une nature frêle et délicate, porter des pierres et d'autres matériaux de maçonnerie et servir comme un manœuvre pour restaurer la petite chapelle de la Portiuncule où les anges avaient chanté sa naissance.

(1) *Histoire de saint François d'Assise*, p. 5.

Dans toutes ces choses il avait sans doute pour premier but de satisfaire sa dévotion à la très sainte Mère de Dieu ; mais peut-être entrevoyait-il aussi que cette église, alors si pauvre, si obscure et si chétive, deviendrait, un jour, le berceau d'une grande famille et un sanctuaire vénéré ; et il mettait à cette œuvre l'amour et la douce joie de l'oiseau qui prépare à ses petits un nid dans la solitude (1).

Ce fut dans cette même église, et au pied de l'autel de la Vierge immaculée, que François coupa les cheveux de l'admirable sainte Claire. « Il n'eût pas été à propos, dit un ancien auteur, que l'ordre nouveau de la florissante virginité eût été ailleurs commencé qu'au palais évangélique de cette très grande Dame, laquelle avait été auparavant seule Mère et Vierge, et, par conséquent, plus digne que toutes les autres créatures. C'est en ce même lieu que la noble chevalerie des pauvres de Jésus-Christ, les Frères Mineurs, eut son commencement sous le valeureux capitaine saint François, afin qu'on connût évidemment que la Mère de Dieu engendrait en cette sienne demeure l'une et l'autre religion (2). »

Écoutons un autre auteur, le P. Poiré, racontant dans le même style, c'est-à-dire dans un langage aussi plein de charme et de naïveté antique, comment *la noble chevalerie des pauvres de Jésus-Christ, les Frères Mineurs, eut son commencement sous le valeureux capitaine saint François en cette sacrée demeure de la Mère de Dieu*. Cette page est une des plus gracieuses de la

(1) *Histoire de saint François d'Assise*, p. 30.

(2) *Chronique des Mineurs*.

Triple Couronne. « Au duché de Spolète, à six cents pas de la ville d'Assise, vous verrez l'église tant renommée de Notre-Dame-des-Anges, qu'on appelle autrement de la Portiuncule, qui est la première de l'ordre du séraphique saint François. Dans cette grande église il y a une petite chapelle enfermée, à l'imitation de celle de Lorette, qui fut la troisième que ce grand serviteur de Dieu redressa tout au commencement de sa conversion par un secret mouvement de l'Esprit divin qui le conduisait, et pressait de préparer le logis à sa famille naissante, sans savoir encore ce qu'il faisait. Car, comme le nombre de ceux que Dieu lui adressait pour imiter sa façon de vivre, allait multipliant de jour à autre, il se mit en devoir de leur procurer une retraite. Ce qu'ayant communiqué aux Pères Bénédictins, auxquels le lieu appartenait, il fut accueilli d'eux très humainement, et la chapelle lui fut accordée au premier mot avec une maisonnette et une petite pièce de terre qui lui était jointe, à la charge seulement que, s'il plaisait à Dieu de bénir leur congrégation et lui donner de la suite à l'avenir, la maison qu'ils y érigeraient serait à jamais tenue pour le chef de l'ordre. Saint François accepta très volontiers la condition, et jusques à la fin de sa vie ne cessa de se montrer reconnaissant envers les Pères de saint Benoît. Il disait souvent, depuis, qu'il ne voulait que ce petit héritage en la terre des mourants : ce qui fut cause, ainsi que disent quelques-uns, qu'il fut nommé Portiuncule, ou petite portion de terre; je crois qu'il y en ait d'autres qui assurent que le lieu portait déjà ce nom, longtemps avant l'arrivée de saint François, à l'occasion de la petite pièce de terre qui était unie

à la chapelle, comme pour servir d'entretien au chapelain. C'était pour lors un prêtre d'Assise fort dévot, nommé Pierre Mazencole, qui ne put dissimuler le contentement qu'il recevait de voir que le lieu de sa demeure tombait en de si bonnes mains. Car, à la première ouverture que saint François lui fit du transport que les Pères Bénédictins en avaient fait en faveur de sa petite famille, il l'embrassa étroitement, se jouissant avec lui du don qui lui avait été fait, et lui dit des merveilles de la sainteté de ce lieu, l'assurant que c'était l'un des endroits du monde que la glorieuse Vierge chérissait le plus. Au même temps, il fit venir le laboureur qui cultivait l'héritage, lequel enchérit encore par dessus ce que son maître avait dit, et assura que maintes fois il avait vu au travers des fenêtres de la chapelle de grandes lumières et ouï des douceurs angéliques. »

« Saint François, qui ne se pouvait tenir de joie au récit de tant de merveilles, résolut incontinent de passer la nuit devant l'autel de la Reine des anges, pour lui recommander à loisir ses chers nourrissons. Comme il était au plus fort de ses dévotions, voici que la chapelle fut remplie d'une céleste clarté, et le Sauveur du monde, avec sa sainte Mère, parut tout aussitôt sur l'autel, entouré d'un million de bienheureux esprits. L'humble serviteur du Fils et de la Mère, s'étant prosterné contre terre, demeura presque également confus et réjoui d'une si extraordinaire faveur; et, après s'être rassuré, il demanda à l'un et à l'autre ce qui les avait portés à lui faire une telle grâce. A quoi le Sauveur répondit qu'ils étaient là venus pour lui consigner cette place, à laquelle ils se plaisaient

uniquement. Il ne se peut dire l'affection que saint François porta dès lors à ce petit lieu. Car ce fut là, dit saint Bonaventure, qu'il commença humblement, là qu'il poursuivit saintement, là qu'il reçut mille faveurs et mille lumières du ciel. Ce fut là qu'il assembla le premier chapitre général de son ordre, auquel se trouvèrent cinq mille religieux au témoignage de saint Bonaventure; de manière que tous les habitants d'Assise furent contraints de se mettre en devoir de faire à la campagne des logettes ou cabanes de joncs, de roseaux et de lattes dressées en forme de dortoir. D'où vient qu'en toute l'Italie, quand ils parlent de ce chapitre, ils ne l'appellent point autrement que le chapitre des roseaux ou des joncs. Ce fut là qu'il tondit la bienheureuse sainte Claire, première plante des pauvres Dames. Bref, ce fut là qu'il rendit heureusement son esprit à Dieu. En mourant, il le recommanda avec tant d'instance à ses Frères, qu'il n'est pas possible de plus. Il ordonna qu'à perpétuité il fût immédiatement sous le pouvoir du général de l'ordre, et que lui-même choisît les religieux qui seraient employés à y servir la sainte Vierge. Il voulut que ce fussent toujours des plus saints et des mieux qualifiés d'entre eux; qu'aucune parole vaine ou inutile n'y fût dite, mais que tout l'entretien de ceux qui y seraient admis fût des louanges de Dieu et de la sainte Vierge et de l'avancement du service de leurs majestés; qu'ils se souvinssent d'y mener une vie d'anges et de domestiques de la Reine des anges, et que, s'il arrivait qu'ils en fussent mis dehors par une porte, ils y rentrassent aussitôt par l'autre, sans jamais consentir à le quitter. Trois ans avant sa mort, il avait obtenu de Notre-Seigneur

une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient cette chapelle le jour de saint Pierre-aux-Liens : indulgence, laquelle fut, peu après, confirmée par le pape Honoré III, et, depuis, par divers de ses successeurs, Dieu voulant témoigner en toutes manières l'état qu'il faisait de ce lieu et l'affection qu'il portait à son humble et fervent serviteur (1). »

Le premier des statuts qu'on fit dans le Chapitre général dont il vient d'être parlé fut que, tous les samedis, on célébrerait une messe solennelle en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie Immaculée.

C'était poser dans son ordre les bases de la pieuse croyance qui vient de recevoir, par la bouche du saint pontife, Pie IX, la plus éclatante comme la plus irréfragable sanction; c'était aussi jeter dans ce même ordre le germe générateur d'une piété toute particulière de la part des Frères Mineurs à l'égard de la Mère de Dieu. Et ce germe n'a été ni stérile par défaut d'humidité, ni étouffé par les ronces et les épines, ni enlevé par les pieds des passants et par les oiseaux du ciel; mais Dieu l'a béni en lui donnant un magnifique accroissement, car la famille de saint François a été constamment une armée enrôlée sous la blanche bannière de Marie et combattant, sur toute la terre, sous ses auspices et pour sa gloire.

« L'Ordre des Frères Mineurs, dit l'auteur du *Negotium sæculorum Maria*, s'est distingué entre tous les autres ordres par sa grande piété envers la Mère de Dieu; car, outre que son fondateur brûlait, comme dit saint Bonaventure dans sa Vie de saint François, d'un

(1) Poiré. *Triple Couronne*, t. I, p. 510.

*indicible amour pour la très sainte Vierge, par la raison que c'est Elle qui a fait que le Dieu de Majesté est devenu notre frère, et que c'est Elle encore qui nous a ouvert le sein de la miséricorde; outre que, mettant en Elle, après Dieu, toute sa confiance, il l'avait prise pour son avocate à lui et pour celle de tous les siens; outre qu'il jeûnait religieusement et très exactement en son honneur depuis la fête de saint Pierre et de saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption; outre que, tant à la Portiuncule qu'ailleurs, il avait, presque tous les jours, des entretiens avec cette Vierge, en usant avec Elle aussi familièrement qu'un enfant peut le faire avec sa mère selon la nature, et obtenant d'Elle ou par Elle tout ce qu'il demandait; outre qu'il fut présenté comme saint Dominique, et même avec ce saint, par cette auguste Vierge à Jésus-Christ son Fils, et comblé par Elle de faveurs aussi nombreuses que signalées; outre tout cela, l'Ordre séraphique de saint François avait une raison toute particulière d'être dévoué à Marie; c'est qu'étant né dans une église, et pour ainsi dire dans le sein même de cette bienheureuse Vierge, il avait, en quelque sorte, puisé là le principe d'un ineffable amour pour cette ravissante Créature. Témoin la vive ardeur avec laquelle les enfants de saint François ont perpétuellement et énergiquement combattu, tantôt par leurs discours, tantôt par leurs écrits, en faveur de la Conception sans tache de Marie; témoin le zèle infatigable avec lequel ils ont répandu et propagé, sur toute la face de la terre, la pratique du chapelet ou *Couronne de Marie*, qui consiste en sept *Pater* ou Oraisons dominicales, et en soixante-trois *Ave Maria* ou Salutations angéliques,*

pratique en faveur de laquelle Dieu lui-même s'est prononcé en la récompensant par d'innombrables miracles ; témoin enfin cette prodigieuse multitude d'excellents et admirables livres composés en l'honneur de la Mère de Dieu par les membres de cet Ordre, livres entre lesquels il est juste de mentionner et de louer ce délicieux Psautier fait par saint Bonaventure à la gloire de Marie, et sur le modèle divin des cent cinquante Psaumes ou Cantiques de David (1). »

Et quels beaux noms brillent dans les rangs de cette valeureuse milice de la Vierge ! Citons seulement Thomas et Alexandre de Halès (2), saint Bonaventure, saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de Sienne et le poète Jacopone, auteur du *Stabat Mater* ; et, parmi les femmes, les bienheureuses Claire, Hélène de Padoue, Rose de Viterbe, Élisabeth de Hongrie, sans parler de mille autres fleurs qui ont embaumé le jardin terrestre de l'Époux avant d'aller s'épanouir, pour toute l'éternité, dans son paradis céleste.

(1) P. 169 et 170.

(2) Le premier a écrit une remarquable *Vie de la très sainte Vierge* ; le second est auteur d'une *Somme* qui a été la première pierre et le plan du grand édifice catholique élevé par saint Thomas, et dont un grand pape, Alexandre IV, a dit : « Ce livre est un fleuve sorti des sources du paradis, un trésor de science et de sagesse, rempli de sentences irréfragables qui écrasent le mensonge par le poids de la vérité. » Mais le plus grand mérite d'Alexandre de Halès est d'avoir été le maître de saint Bonaventure et de saint Thomas. Il avait promis d'accorder, s'il était possible, tout ce qu'on lui demanderait pour l'amour de la sainte Vierge ; et il quitta le monde où il brillait d'un grand éclat par sa science, et entra dans l'Ordre des Frères Mineurs en conséquence de ce vœu et sur la demande qui lui en fut faite, au nom de la Mère de Dieu, par un religieux de cet institut.

Terminons par ce beau passage où le P. Courcier résume d'une manière admirable les témoignages de dévotion que saint François d'Assise donna à la très sainte Vierge :

« Le 4 octobre de l'an 1226, rendit son âme au Créateur le séraphique saint François, l'amant de la Pauvreté, le modèle de l'Humilité et le fondateur des Frères Mineurs. Innombrables sont les preuves de sa piété envers Marie et de l'affection que lui porta cette Vierge. Mais au premier rang de ces preuves il faut mettre l'intime et douce familiarité qui existait entre François et la Mère de Dieu, d'une part, et entre la Mère de Dieu et François d'Assise de l'autre. Entré en religion dans une chapelle de la Vierge, il voulut mourir à cette vie et naître à la gloire céleste dans la même chapelle de la Vierge. Il aimait tendrement la Vierge, il parlait souvent de la Vierge, excitait à l'honorer, et il fit, vivant et mort, un grand nombre de miracles dus à l'invocation de cette même Vierge ; car, après sa mort, apparaissant à une femme en couches, il la délivra des maux affreux qu'elle endurait en lui ordonnant de dire le *Salve Regina*. Pendant sa vie, il avait guéri le Frère Moric en lui faisant une onction avec l'huile de la lampe qui brûlait devant une image de la Mère de Dieu. Souvent il saluait Marie ; et, en retour, Marie l'honora ostensiblement de ses royales visites. Ce fut par Marie qu'il obtint, pour le peuple chrétien, une indulgence plénière attachée à l'église de la Portiuncule. Ce fut à Marie encore qu'il dut, comme nous l'apprend sa vie, la consolation de recevoir dans ses bras Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quoi d'étonnant, après cela, que, parmi les rares mais précieux écrits

que saint François nous a laissés, on trouve deux prières à la très sainte Vierge, prières dans l'une desquelles on lit cette dévote invocation : « O sainte Vierge Marie, vous n'avez point de pareille parmi les femmes, ni dans le monde; fille et servante du Père céleste, Roi très-haut et tout-puissant; Mère très sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ; épouse du Saint-Esprit, priez pour nous (1). »

(1) *Negot. sæculorum Maria*, p. 174.

XLI.

SAINT DOMINIQUE.

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS OU DOMINICAINS.

Saint François et saint Dominique ont été non-seulement contemporains, mais ils ont été amis, frères et compagnons d'armes, chefs de deux grandes familles dans l'Église du Christ, associés aux mêmes travaux pour la gloire de Dieu quoique marchant chacun à la tête d'un ordre différent institué par eux et enrôlé par eux sous l'étendard de la croix pour la défense et l'accroissement du règne de Dieu sur la terre. L'idée même de réduire ces deux ordres en seul vint à saint Dominique, lequel en fit, à Rome, la proposition au bienheureux François qui lui dit : « Mon frère, la volonté de Dieu est que nos congrégations demeurent » séparées, afin que cette diversité fournisse plus de » ressources à la faiblesse humaine, et que celui à qui

» la rigueur de l'une ne conviendrait pas, ne laisse
 » pas que de trouver dans l'autre la voie du salut. »
 Oui, Dieu voulait qu'au lieu d'une seule, l'Église pût
 opposer deux digues puissantes et fortes à ce torrent
 homicide qui, comme le dit saint Augustin, roule sans
 cesse, dans ses flots, les malheureux enfants d'Adam.
François et Dominique sont donc, comme l'a justement
dit saint Antonin de Florence, les deux oliviers et les
deux chandeliers qui sont en la présence du Seigneur; en
eux se trouve l'onction de la charité et du dévouement;
ils éclairent le monde par leur doctrine; ce sont les deux
chérubins remplis de sagesse, qui couvrent le propitiatoire,
les deux séraphins brûlants d'amour qui se crient l'un
à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu
des armées, et remplissent de sa gloire toute la terre par
leurs prédications et par leurs exemples (1). Saint
 François et saint Dominique sont dans la milice régu-
 lière ou si l'on veut auxiliaire (2) du Christ, ce que
 les deux Apôtres Pierre et Paul sont pour toute
 l'Église.

Mettons donc ces deux grands saints, ces deux nobles
 élus de Dieu et aussi ces deux illustres serviteurs de
 Marie à côté l'un de l'autre; et ne séparons point ceux
 que Dieu, ceux que l'amitié, ceux que les mêmes sen-
 timents et les mêmes vues ont unis.

Parmi tous les saints dont l'Église honore la mé-

(1) Chron. part. III, tit. XXIII, cap. I.

(2) C'était l'expression même dont se servait saint François quand
 il disait aux Frères Mineurs : « Nous sommes les auxiliaires du clergé
 séculier; gardons-nous de vouloir empiéter sur ses droits. Respectons-
 les; n'agissons pas de notre chef et avec indépendance; ne faisons que
 ce qu'on nous dit, et comme on nous le dit. »

moire, il n'y en a peut-être pas qui ait été et qui soit encore, de nos jours, de la part d'un certain parti, l'objet d'autant d'attaques, d'autant de haines, d'autant de calomnies et de malédictions que l'illustre Castillan dont nous allons parler. On en a fait et on continue à en faire un bourreau, un fanatique, un homme de sang, de meurtre et de carnage, qui n'aspirait qu'à tuer les corps quand il ne pouvait pas réussir à gagner les âmes et à les soumettre au joug des croyances catholiques.

Nous avons étudié avec attention et scrupule, dans tous les ouvrages qui sont en ce moment sous notre main, la conduite de ce saint dans les temps difficiles et dans les jours d'orage qu'il eut à traverser; et, nous le déclarons, nous n'avons rien trouvé qui justifie les accusations intentées contre lui, rien qui prouve les griefs qu'on lui impute. Nous regrettons bien vivement de n'avoir pas sous les yeux l'irréfutable apologie qu'a prononcée en sa faveur le prêtre éminent qui, de nos jours, a ressuscité, dans l'Église, l'ordre des Frères Prêcheurs, et qui a rallumé le flambeau éteint de saint Dominique. Mais, comme ce n'est pas un plaidoyer que nous avons à faire ici, on s'apercevra moins que ce trésor nous a manqué.

Usant donc des faibles ressources dont nous pouvons disposer, nous allons présenter le patriarche des Frères Prêcheurs tel que nous l'avons trouvé; les lecteurs jugeront si ce tableau s'accorde avec les traits sous lesquels il est ordinairement dépeint par les ennemis de l'Église. Notre premier devoir et même notre unique devoir est de montrer comment Dominique de Calaroga fut un pieux et fervent serviteur de Marie.

Les lecteurs jugeront si sa vie fut, sous aucun rapport, indigne de ce titre, si la Vierge douce et clémente aurait droit de le renier pour son enfant, et s'il y a opposition ou du moins discordance entre les actes du Fils et la miséricordieuse tendresse de la Mère.

Saint Dominique naquit en 1170, précisément dans l'année où mourut la grande victime d'Henri II d'Angleterre. On dirait que Dieu voulut réparer de suite la perte que venait de faire l'Église, et que le sang du glorieux martyr de Cantorbéry produisit l'homme apostolique qui devait faire rentrer tant d'âmes dans le vrai bercail du Christ.

Ici encore, et comme cela nous est arrivé déjà, grâce à Dieu, bien des fois dans le cours de cet ouvrage, nous trouvons, au frontispice de l'histoire dont nous avons à détacher quelques pages, une femme selon Dieu, une épouse chrétienne, une mère pieuse. Jeanne, qui donna le jour au fondateur des Frères Prêcheurs, vécut dans une si grande réputation de sainteté que les Dominicains ne firent pas difficulté de lui donner, après sa mort, le titre de sainte, et de rendre à son corps une sorte de culte religieux, surtout lorsqu'en 1318 ils l'eurent fait transporter dans leur couvent de Peignafiel.

Aussi le ciel daigna-t-il la favoriser d'intimes et prophétiques révélations ; car lorsqu'elle portait dans son sein l'enfant dont nous parlons, elle eut un songe mystérieux dans lequel il lui sembla qu'elle mettait au monde un chien qui tenait à la gueule un flambeau allumé, au moyen duquel il allait éclairer et embrâser toute la terre. C'était un symbole frappant

de celui qui, assurément, ne devait pas être, dans la maison d'Israël, un de ces chiens muets que maudit le Seigneur; c'était un symbole frappant de celui qui, par lui-même et par les siens, devait briller à tant de regards et enflammer tant de cœurs.

Jeanne qui croyait fermement, d'après les saintes Écritures, que Dieu se sert souvent des songes pour nous révéler ses desseins ou nous dire ses volontés, vit dans ce songe un présage de ce que son enfant serait un jour, et quand elle l'eut mis au monde, elle ne négligea rien pour qu'il fût en état de répondre aux intentions que Dieu semblait avoir sur lui. Elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour lui procurer l'avantage d'une bonne éducation; et, après la crainte filiale et l'amour du Seigneur, elle lui apprit surtout à chérir et à vénérer la suprême et bienfaisante Médiatrice des hommes.

Aussi un de ses historiens nous dit-il formellement que « les exemples de sa mère lui avaient inspiré une tendre dévotion pour la sainte Vierge (1), » et un autre hagiographe écrit à peu près dans les mêmes termes que « jeune encore, il était très dévot à la sainte Vierge (2). »

Or la dévotion envers la Reine des élus consiste surtout en deux choses, l'imitation et la prière; et saint Dominique remplit avec une grande perfection ces deux conditions de la vraie piété à l'égard de Marie.

Se conformant exactement à ce conseil de saint Ambroise : « Que la vie de Marie soit constamment votre modèle, qu'elle se reflète dans tous vos actes, car elle

(1) Godescard. — (2) Baillet.

est le type parfait de toutes les vertus (1), » Dominique s'étudia sans cesse, dès l'âge le plus tendre, et pendant toute sa vie, à retracer dans sa conduite les perfections de Marie, à marcher dans ses sentiers, et à courir à l'odeur de ses célestes parfums.

Cette tâche lui fut d'autant plus facile que Dieu l'avait prévenu des plus heureuses dispositions, ou, pour parler comme l'Écriture, *des bénédictions de sa paternelle tendresse* (2). Doué d'un excellent naturel, il montra, dès l'enfance, les meilleures inclinations au bien et à la vertu. Pensées, paroles, actions, tout en lui fut irréprochable, on ne pouvait saisir en lui aucune de ces faiblesses qui, ordinairement, caractérisent le premier âge, et l'on pouvait, à juste titre, dire de lui comme de Tobie : « Quoique jeune, il ne fit rien qui sentit la jeunesse (3). » Ainsi que la Vierge des vierges, il veilla si bien sur son cœur et sur chacun de ses sens, qu'au rapport de ses historiens il conserva sans flétrissure la fleur de sa virginité et emporta pure et sans tache la robe de son baptême. Comme Marie, il aima la retraite et le silence, évitant soigneusement et les conversations et les visites inutiles, ne cherchant point à se produire et à se répandre au dehors, mais trouvant dans la solitude sa paix et son bonheur. Comme Marie encore, il faisait ses délices de la prière et de la méditation; et il était encore, dit-on, sous la garde de sa nourrice, que déjà il se relevait pour

(1) Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas vitâ beatæ Mariæ de quâ, velut in speculo, refulget species castitatis et forma virtutis. Lib. 2, de Virgin. cap. 2.

(2) Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Ps. 20, 4.

(3) Cum puer esset nihil tamen puerile gessit. Tob. 1. 4.

prier ; et , plus tard , dans ses études , il donnait à l'oraison et aux offices publics tous les instants que ne lui prenaient pas ses travaux. Homme de pénitence et de mortification , il couchait ordinairement sur le plancher de sa chambre ou sur la terre nue. Pendant dix ans de sa jeunesse , il s'interdit le vin comme un aiguillon au mal ; et il fallut que son évêque lui ordonnât , comme saint Paul l'avait fait pour Timothée , de mélanger d'un peu de vin l'eau qu'il buvait à ses repas. Imitateur des anciens Pères de la Thébaïde , il ajoutait encore à leurs austérités , et s'infligeait des pénitences dont on ne trouve point d'exemple dans la vie de ces hommes pourtant si mortifiés. Et que ne dirons-nous pas de son tendre amour pour les pauvres et pour les malheureux ? Jugeons-en par les deux traits suivants : Dans une disette , à Palentia , où il achevait ses études , il donna non-seulement tout ce qu'il avait d'argent , mais il vendit tous ses meubles et même ses livres pour assister les malheureux. Une pauvre femme lui ayant demandé de quoi contribuer au rachat de son frère , esclave des Maures , Dominique n'écoula que les inspirations de son cœur généreux , et il dit à cette femme : « Je n'ai ni or ni argent ; mais je suis jeune » et j'ai la force de travailler ; qu'on m'offre donc aux » Maures pour remplacer votre frère. » Mais c'est surtout dans sa charité pour les pécheurs qu'il prit les sentiments de la Mère de miséricorde. Car si , comme nous venons de le voir , il était vivement touché des besoins corporels de ses frères en Dieu , il l'était encore bien plus de leurs misères spirituelles. Autant l'âme est plus précieuse que le corps , autant sa compassion pour les plaies et les souffrances morales l'emportait

sur sa bienfaisance pour les nécessités physiques. Le salut de ses frères lui était aussi cher et lui tenait autant à cœur que le sien propre. Sous ce rapport, il avait bien le droit de dire comme le prophète : « *Mon zèle m'a fait sécher* (1). » Car, dans ce but, il se dévouait aux plus rudes pénitences, il crucifiait sa chair et se faisait victime pour les péchés d'autrui; plus d'une fois on le vit, prosterné la face contre terre au pied des saints autels, arroser de ses larmes les dalles des églises; ce fut ainsi, ce fut par la prière, par les jeûnes, par les veilles, par les larmes, par de sanglantes macérations qu'il se prépara, dans le secret de la vie privée, au fructueux apostolat qu'il devait exercer; ce ne fut qu'au sortir d'une sorte de cénacle où l'Esprit-Saint l'avait rempli de ses dons et de sa force qu'il alla évangéliser. La Galice, la Castille, l'Arragon, le Portugal entendirent sa parole. Il osa même, au péril de sa vie, pénétrer jusque chez les Maures. Mais Dieu lui réservait un autre champ. Toutes les contrées méridionales de notre belle France étaient alors dans un état épouvantable. Des sectes innombrables, les Catharès, les Albigeois, les Bons-hommes, les Patarins, les Passagins, les Josépins, les Arnaudistes, les Humiliés ou Pauvres de Lyon, les Consolés, les Croyants, les Parfaits, les Vaudois, tous plus ou moins infectés de manichéisme, désolaient ces provinces, renversaient ou brûlaient les églises, massacraient les prêtres à l'autel, pillaient et profanaient les vases destinés aux plus augustes mystères, envahissaient et souillaient les asiles des vierges. Un légat du Saint-Siège avait été assassiné par leur poignard; Raymond de Trincavet, vicomte de

(1) *Tabescere me fecit zelus meus*. Ps. 110.

Béziers, avait été massacré par ces sectaires dans une église ; et les lieux que les païens avaient toujours respectés, ces chrétiens apostats ne les respectaient plus. La vue de tous ces maux brisa le cœur de Dominique, et il promit à Dieu, il se promit à lui-même, de se sacrifier pour en arrêter le cours. Mais appela-t-il sur ces ennemis de la foi catholique et de la société les vengeances du ciel ou celles des puissances de la terre ? Non, mille fois non ; la douceur, la patience, l'instruction, la prière, le bon exemple furent ses seules armes contre les hérétiques. Jamais il ne se plaignit des affronts qui lui furent faits ni des mauvais traitements auxquels il fut en butte ; jamais il n'en appela contre les dissidents à l'appui du bras séculier ; il ne contribua à la condamnation corporelle de personne. Un hagiographe a dit qu'on l'avait vu dans les rangs de l'armée catholique, le crucifix à la main, animer les soldats au mépris de la mort. Mais d'autres historiens donnent un démenti à cette assertion. Il alla, il est vrai, parmi les troupes des croisés, mais ce fut pour les instruire des mystères de la foi, pour les maintenir dans le devoir et dans la discipline, pour en combattre les désordres, pour en arrêter les excès, en un mot pour en faire une armée digne de la cause qu'elle avait embrassée. Quant à l'affaire de Muret, il est certain que notre saint n'alla point dans la mêlée, mais qu'il resta en prière dans la chapelle de la citadelle pendant cette sanglante bataille où douze cents assiégés mirent complètement en déroute plus de cent mille assiégeants. Les armes spirituelles dont nous avons parlé plus haut furent donc les seules qu'il employa contre les hérétiques. « Cet homme éminemment

apostolique, dit Thierry d'Apolda, ne défendit la foi et n'attaqua l'hérésie que par ses paroles, ses exemples et ses miracles (1). » Il eut même de grand cœur, et c'était son plus vif désir, sacrifié sa vie pour ses frères égarés. Nul danger ne l'effrayait quand il pensait pouvoir gagner une âme à Jésus-Christ en l'arrachant à l'erreur ou au péché. Il porta l'héroïsme de la charité jusqu'à offrir de se vendre en qualité d'esclave pour procurer à une pauvre femme de la secte des Albigeois des moyens d'existence. Voilà donc celui qu'on nous montre :

Au carnage animant ses barbares soldats,
Et poursuivant le cours de ses assassinats.

Voilà celui dont on veut, malgré l'histoire, faire une espèce de mangeur d'hommes, un fanatique, un forcené, un bourreau des corps et des consciences. Ah ! parmi ceux qui le dénigrent et qui jettent l'outrage sur cette belle existence en est-il un qui ait porté aussi loin que saint Dominique l'amour de l'humanité, l'esprit de fraternité, de dévouement et de sacrifice ? Qui donc a été plus semblable à Jésus-Christ souffrant et mourant pour les hommes ? Iniques et passionnés contempteurs de nos saints, montrez-vous plus grands qu'eux par toutes les vertus, et puis vous aurez droit alors de leur faire le procès. Mais, jusque-là, taisez-vous ; respectez leur mémoire ; rougissez, au moins en vous-mêmes, de votre infériorité ; et, misérables pygmées, n'insultez pas à des colosses, à des géants. Vous avez, vous, de grands mots, de belles théories, des

(1) Vir per omnia apostolicus, propugnans fidem, expugnans hæresim verbis, exemplis, miraculis. C. 2, num. 33.

phrases retentissantes; ils faisaient, eux, de grandes actions. Lequel, dites-le nous, vaut mieux pour la société? Lequel contribue le plus à son véritable bien-être et au soulagement de ses innombrables maux?

Nous venons de dire comment notre pieux héros rendit à la sainte Vierge un culte d'imitation; voyons comment il lui rendit un culte d'invocation.

En apprenant de sa digne mère à connaître Marie, Dominique avait appris à la prier avec ferveur; et c'est ce qu'il fit toute sa vie. « Rien, d'après Godescard, n'était plus tendre que sa dévotion à la sainte Vierge; il employait toujours son secours quand il allait exercer quelque fonction du saint ministère. »

« Il était, dit le P. Poiré, tout à la Mère de Dieu. » Aussi une des choses qui excitèrent le plus son zèle contre l'hérésie albigeoise, ce fut le mépris sacrilège que ces sectaires faisaient de la plus pure des créatures; et la manière impie dont ils osaient parler de Celle que les anges révèrent. Dans sa profonde douleur il s'en plaignait amoureusement à Celle qui était l'objet de ces indignes outrages; il la pria d'y mettre fin, de défendre son propre honneur contre ses ennemis. Marie entendit les plaintes de son dévoué fils; et, un jour qu'il priait en accompagnant sa prière de larmes abondantes, Elle se fit voir à lui au milieu d'un grand éclat; Elle le consola par de douces paroles, et lui enseigna un moyen tout puissant pour faire cesser ou du moins pour diminuer les maux dont il se plaignait. Ce moyen était le Rosaire. « Dominique, lui dit-elle, » ne perds pas courage; tu sais combien il en a coûté » à celui qui est mon Fils pour racheter les hommes. » Or, ce Dieu ne laissera pas périr ce qu'il a sauvé au

» prix de tout son sang. Mais il faut de la persévérance.
 » Aie donc confiance en nous; tes efforts, tes travaux
 » ne seront pas stériles. Dieu les couronnera même du
 » plus heureux succès. Mais pour l'obtenir ce succès,
 » voici ce que tu dois faire : Prêche surtout aux peu-
 » ples les principaux mystères de la Rédemption; qu'ils
 » les méditent assidûment, et qu'ils s'en montrent
 » reconnaissants. Le Rosaire deviendra une source de
 » bénédictions, et des milliers d'âmes lui devront leur
 » retour à la foi et à la grâce. »

Cette vision et ces promesses remplirent d'une sainte joie le cœur de Dominique; et il devint, sur-le-champ, l'apôtre du Rosaire. Sans doute bien avant lui, et peut-être de tout temps dans l'Église catholique, les fidèles avaient récité bien plus d'une fois de suite l'Oraison dominicale et l'*Ave Maria*. Mais ce fut saint Dominique qui en fixa le nombre à quinze dizaines, et qui attacha à chacune de ces quinze dizaines la méditation d'un des plus grands mystères de notre Rédemption. Comme Marie l'avait prédit, les missions de saint Dominique devinrent incomparablement plus fructueuses qu'auparavant.

Les adversaires de nos croyances et de nos pratiques religieuses goûtent peu cette dévotion; et il n'est même pas rare qu'ils la tournent en ridicule. Elle a eu des apologistes plus éloquents que nous; nous n'essaierons donc pas de la défendre ici; mais nous nous bornerons à dire à ceux qui l'ignorent et à rappeler à ceux qui peuvent l'avoir oublié, qu'à l'époque où saint Dominique propagea cette dévotion, le peuple ne savait pas lire comme de nos jours; puis, dit un écrivain, cette pra-

tique était en outre éminemment conforme aux mœurs d'un siècle et d'un pays où les troubles perpétuels faisaient encore de la méditation des saints livres un exercice réservé à peu de personnes (1). Le chapelet est éminemment le livre de prières le plus populaire possible ; l'enfant et le vieillard, le savant et l'ignorant, le soldat dans ses marches et dans ses longues et tristes gardes, le bouverier qui conduit son lent attelage, le roulier sur nos grandes routes, le malade sur son lit et dans ses nuits sans sommeil, le prisonnier dans son cachot, l'aveugle, la fille et la femme des champs en paissant leurs troupeaux, peuvent toujours avoir cet humble *Vade mecum*. Et certes, n'est-il pas plus digne de la noblesse d'une âme faite à l'image de Dieu de s'élever par la prière jusque dans le sein du Très-Haut, jusque dans les régions de l'inaccessible lumière, que de se laisser aller, sans aucun résultat utile, à mille pensées vaines, futiles, frivoles et souvent même criminelles ? Que Dieu serait bien servi, bien prié, bien adoré, si nous lui donnions tous les moments durant lesquels notre esprit erre sans aucune utilité sur mille objets divers ! C'est donc avec raison que le vénérable Pie V, en qualifiant le rosaire, a dit que saint Dominique avait institué *une formule de prière et de méditation pieuse, simple, facile et accessible à tous* (2).

Inspiré par sa dévotion envers la sainte Vierge, et cherchant toujours par Elle, selon le conseil de saint Bernard (3), toutes les grâces dont il avait besoin, saint Dominique alla encore l'honorer et l'invoquer

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. v, p. 251.

(2) In Diplomate dato anno 1569.

(3) *Quærite gratiam, et per Mariam quærite*.

dans deux de ses sanctuaires les plus privilégiés, au Puy et à Roc-Amadour.

Là il consulta cette Vierge sur le projet conçu par lui d'établir un institut spécialement destiné à la prédication; et ayant cru que cette pensée était agréable à Dieu et à sa sainte Mère, il s'occupa activement de la réaliser.

L'ordre des Frères Prêcheurs fut donc alors créé; et ce fut une nouvelle famille donnée à la Reine du ciel, ce fut une nouvelle armée enrôlée sous sa bannière. Car, parlant de ces religieux, le P. Poiré s'exprime ainsi : « Je ne dirai rien de l'affection qu'ils ont toujours portée à la bienheureuse Vierge. Chacun sait que toutes leurs églises lui sont dédiées et nul n'ignore en combien de manières ils ont avancé son honneur. Les fruits qui ont été causés par le seul rosaire sont tels qu'il faudrait des volumes entiers pour les raconter..... Bref, on ne voit point les abeilles voler en si grand nombre autour de leurs ruches ou parmi les fleurs d'un beau parterre, comme on les voyait s'attrouper devant l'autel de la glorieuse Vierge, pour contempler ses excellences et pour magnifier ses grandeurs (1). » Et si, comme le dit le même auteur, « il n'est nul endroit de la terre, qui soit visité du soleil, qui n'ait quant et quant été éclairé de leur doctrine et qui n'ait ressenti l'effet de leurs travaux, » il n'est nul endroit non plus où ils n'aient fait connaître, aimer et honorer Marie. D'après un des statuts de leur pieux fondateur, tous les Frères Prêcheurs devaient avoir dans leur cellule une image de la sainte Vierge.

(1) *Triple Couronne*, t. II, p. 24.

Entre les hommes illustres que cet ordre a fournis aux Annales des gloires de Marie, bornons-nous à citer saint Thomas-d'Aquin, saint Antonin de Florence, saint Hyacinthe, Albert-le-Grand et Vincent de Beauvais, et parmi les religieuses dites Dominicaines les bienheureuses Marguerite d'Ipres et Marguerite de Cortone.

Nous avons raconté dans un autre de nos ouvrages (1) les trois ou quatre apparitions dont l'auguste Mère de Dieu favorisa saint Dominique. Terminons en disant que cette même Vierge révéla bien longtemps d'avance à son fidèle serviteur, l'époque où Dieu devait le rappeler de ce monde. Car le jour de la Pentecôte, qui était, cette année là, le trentième jour de mai, il dit à un de ses amis : « Vous me voyez maintenant en » parfaite santé; cependant je serai mort avant l'Assomption. » Il avait dit vrai; car le ciel s'ouvrit pour le recevoir le six du mois d'août; et il lui fut ainsi donné de fêter avec les anges et avec tous les habitants de l'heureuse Sion, l'anniversaire de l'entrée triomphale de Marie dans cette cité de paix.

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 274.

XLII.

SAINT PHILIPPE BÉNITI ou BÉNIZI,

DE L'ORDRE DES FRÈRES SERVITES.

Cet élu du Seigneur n'est point comme saint Benoit, comme saint Norbert, comme saint François, ni comme saint Dominique, un chef ou fondateur d'institut religieux. Mais il est devant les hommes, il est aux yeux de l'histoire, il est au jugement de l'Église et peut-être aussi dans le ciel, et parmi les bienheureux, la plus grande gloire de l'Ordre auquel il a appartenu. Il n'a pas été un tronc donnant naissance à mille rameaux chargés de fleurs et de fruits; mais il a été lui-même un de ces rameaux d'honneur et de grâce (1) qui sont le plus bel ornement de l'arbre qui les porte.

Mais avant de parler des membres, disons un mot du corps et de son origine.

(1) *Rami honoris et gratiæ. Eccle. xxiv, 24.*

Quiconque a étudié les annales historiques du christianisme en général et celles du culte de Marie en particulier, sait que, de tous les âges qu'a traversés l'Église, la période la plus féconde en tendances surnaturelles, en aspirations célestes et en créations saintes, c'est le XIII^e siècle, et que l'auguste Mère du Rédempteur eut, après Dieu, une part immense dans les œuvres de cette époque qui vit naître de toutes parts et comme par enchantement des milliers de congrégations, de monastères, d'oratoires, de chapelles, de basiliques, fruits de la foi et de la piété.

L'Italie, cette belle région si favorisée de Dieu tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel, l'Italie était loin de demeurer étrangère à ce noble mouvement. L'étonnante rapidité avec laquelle venait de se former en Ombrie l'institut des Frères Mineurs, les proportions grandioses qu'il avait prises, tout en naissant, prouvaient combien les provinces centrales du catholicisme cherchaient alors, avant toute chose, le règne de Dieu et sa justice (1).

Florence surtout, la ville des fleurs, se rendant digne de son nom, donna vraiment alors, avec profusion, des fleurs odoriférantes et des fruits de sainteté à Dieu et à Marie (2). Dans ses murs s'était formée une société ayant pour but d'honorer tout spécialement l'admirable Mère de Dieu par la célébration plus pompeuse de ses fêtes, par le recours plus fréquent à son tout-puissant crédit, par un zèle plus actif pour son culte

(1) Quærite ergo primum regnum Dei et cætera omnia adjicientur vobis. Matth. 6, 33.

(2) Fructificate, florete flores quasi lilium et date odorem. Eccle. 39, 19.

et pour sa gloire, et par le chant plus assidu de ses royales grandeurs. On l'appelait la *Confrérie des louanges de la Vierge* (1).

Cette association parthénique existait à Florence depuis déjà plus de cinquante ans, et impossible de dire les salutaires effets produits par elle dans cette cité, de tout temps si dévouée à la Reine du ciel.

Un jour que la confrérie des louanges de la Vierge-Mère offrait ses pieux hommages à sa bien-aimée souveraine avec un redoublement de ferveur (c'était le jour de l'Assomption, jour solennel et grand entre tous ceux que la piété consacre au culte hyperdulique), sept membres de cette famille si spécialement vouée à la gloire de Marie, se sentirent conjointement et simultanément inspirés de rompre avec le monde pour pouvoir être exclusivement à Dieu et à sa sainte Mère. Ils se communiquèrent les uns aux autres la pensée qui leur en était venue au pied des saints autels, et, la regardant tous comme une inspiration d'en haut, ils résolurent d'obéir aux volontés du ciel et de former entre eux une petite société vivant en dehors du siècle et se consacrant spécialement au service et à la gloire de la bienheureuse Vierge. En conséquence, ils prirent et adoptèrent un nom qui devait dire par lui-même la nature et la fin de leur association; ils s'appelèrent du titre humble et modeste de *Servites* ou *petits serviteurs de Marie*. Le mont Sénario, peu distant de Florence, fut le lieu qu'ils choisirent pour leur retraite. Ces sept enfants de Marie étaient nobles selon les uns, marchands selon les autres. Les PP. Poiré et Gonon

(1) *Confraternitas laudantium Deiparam.*

disent qu'une voix surnaturelle se fit entendre à eux et leur dit de quitter le siècle pour embrasser la vie religieuse. Les mêmes auteurs ajoutent que, peu de temps après, la sainte Vierge leur apparut environnée d'un grand éclat et escortée d'une multitude d'anges et de bienheureux, et qu'elle leur remit d'une main la règle de saint Augustin qu'ils devraient observer, et de l'autre, un habit noir qu'ils devraient porter en signe de ses angoisses à elle et de ses douleurs sur la terre, surtout après la mort de son auguste Fils. Il paraît que saint Pierre de Vérone, qui est appelé aussi saint Pierre le Martyr et qui était inquisiteur de la foi en Italie, quand l'ordre des Servites prit naissance à Florence, ne goûta point d'abord cette institution, et ne lui fut point favorable. Mais les contradictions sont la base ordinaire des entreprises les plus pieuses; aussi saint Vincent-de-Paul disait qu'il se défiait d'une œuvre qui n'était pas assise sur ce fondement divin, et qu'il tremblait pour son avenir. Les obstacles sont aux bonnes œuvres ce que les vents sont aux arbres : ils les enracinent et les fortifient. L'institut des Servites eut donc ses jours d'épreuves. Mais, d'après les légendaires, la sainte Vierge mit fin à l'opposition du vénérable dominicain. Et pour cela, plusieurs fois elle lui fit voir en songe une haute montagne tout étincelante de lumière et couverte en même temps d'un magnifique tapis de fleurs. Mais entre toutes ces fleurs on remarquait sept lis d'une blancheur éclatante et qui dominaient de la tête toutes les autres fleurs. Un ange les cueillait les uns après les autres et en faisait un bouquet qu'il offrait ensuite à Marie, laquelle, de son côté, recevait ce bouquet avec des témoignages évidents de

satisfaction. Puis, dans les mains de cette Vierge, tous ces lis n'en firent plus qu'un seul. Pierre ayant demandé, avec de vives instances, l'explication de ce songe, il lui fut répondu que ces sept lis représentaient les sept serviteurs de Marie qui s'étaient retirés sur le mont Sénario, qui y menaient une vie d'anges, et qui étaient spécialement chers à la bienheureuse Vierge. Dès lors le saint cessa de les inquiéter, et, à partir de ce jour, il fut aussi zélé pour le nouvel institut qu'il lui avait été contraire.

On voit dans notre Recueil des Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge (1), qu'un peintre ayant commencé dans la chapelle de ces dévots serviteurs de Marie un tableau de la Mère de Dieu dont il avait déjà exécuté tout le corps, moins la tête à laquelle il n'osait mettre la main dans la crainte de rester trop au-dessous de son sujet, un ange du ciel fit cette tête, au grand étonnement du pieux et modeste artiste; et elle fut, cette tête, si digne de la main dont elle était l'ouvrage et si ravissante de beauté, qu'elle fit l'admiration de toute la ville de Florence et de tous les environs.

Le bienheureux Bonfilio, le premier des sept fondateurs de l'ordre des Servites et le premier général de ce pieux institut, a été canonisé, et sa mémoire est honorée, dans l'Église romaine, le 1^{er} de janvier.

Après une vie toute céleste, ses six compagnons moururent comme lui en odeur de sainteté.

Nous avons raconté ailleurs (2) la faveur extraordinaire accordée par la Mère de Dieu à un autre Servite

(1) T. 1, p. 338.

(2) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 357.

fort célèbre dans son ordre, au bienheureux Pérégrin, qui devint un modèle accompli de pénitence et qui fut mis au rang des saints par le pape Benoit XIII en 1726.

Mais cet ordre n'a point eu de membre plus illustre que celui dont nous avons à entretenir nos lecteurs et dont le nom figure en tête de ce chapitre.

Saint Philippe Béniti ou Bénizi, qu'on appelle aussi quelquefois Philippe de Todi, du lieu où il mourut et qu'il rendit célèbre par un grand nombre de miracles opérés à son tombeau et dus à son intercession, saint Philippe Bénizi était né à Florence, d'une famille très honorable de laquelle il reçut une éducation éminemment chrétienne. C'est dire qu'il apprit, de bonne heure, à aimer Dieu et la sainte Vierge. En effet, les historiens rapportent que sa mère Albonde s'étudia tout spécialement à lui inculquer les principes d'une tendre dévotion envers l'aimable Mère de Dieu. La grâce lui venant en aide, son fils répondit parfaitement à ses pieux efforts.

Dès qu'il eut achevé chez lui son cours d'humanités, il alla étudier la médecine à Paris; car il y a bien des siècles que Paris est la ville du monde où il y a le plus de science et de lumière. Après un court séjour dans cette capitale, Philippe alla à Padoue où il acheva ses études médicales et où il prit le degré de docteur. Puis il revint à Florence exercer sa profession.

Mais l'étude de la médecine n'avait pas, comme cela n'est malheureusement que trop ordinaire de nos jours, tué la foi dans son âme; il n'avait pas nié l'esprit parce que son scalpel ne l'avait pas découvert dans ses investigations ou opérations anatomiques. L'étude de

la médecine, si dangereuse de nos jours pour le spiritualisme, et qui jette tant de jeunes gens dans le matérialisme, n'avait pas étouffé en lui ces nobles aspirations vers l'ordre surnaturel qui sont, en grande partie, le fruit d'une éducation pieuse, mais qui sont aussi l'effet d'un besoin inné dans l'homme et conforme à sa nature et à ses destinées.

Le jeune docteur sentait en lui ces mystiques tendances. Le monde lui plaisait peu ; il avait même pour lui un véritable dégoût, et une voix intérieure lui disait de le quitter. Mais pour ne pas agir en cela d'après lui-même, il consulta le ciel, et pria instamment le Père des lumières de lui faire connaître quelle voie il devait suivre pour répondre à sa vocation.

C'était là, depuis quelque temps, l'objet de ses prières, lorsqu'un jour il entra, avec les mêmes intentions, dans la chapelle que les Servites avaient aux portes de Florence. Ce jour là était le jeudi de la semaine de Pâques. Quand Bénizi pénétra dans le pieux oratoire, on célébrait les saints mystères et on en était à l'endroit de l'épître où un ange dit au diacre Philippe, en lui montrant un char sur lequel était assis l'eunuque de la reine Candace : « *Philippe, avance et approche de ce char* (1). » Le pieux Florentin s'appliqua ces paroles comme autrefois saint Antoine s'était appliqué celles-ci d'un évangile : « *Va, et vends ce que tu as ; donnes-en l'argent aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel* (2). » En même temps Philippe fut ravi en extase, et, des yeux de l'âme, il vit qu'il était dans un lieu couvert de ronces, de pièges, de serpents

(1) Act. 8, 29. — (2) Matth. 19-21.

et de mille animaux dangereux. Puis il aperçut dans les airs un char d'or qui était porté sur quatre roues et tiré par un lion et par une brebis plus blanche que la neige. Autour de ce char voltigeait une colombe au plumage argenté. Il était occupé par une femme d'une ravissante beauté qui, le front ceint d'un diadème, tenait d'une main un habit de couleur noire et de l'autre se voilait la figure avec un pan de son royal manteau, lequel couvrait tout le char. Puis la vision cessa. Mais elle avait fait sur Philippe une impression profonde, et il sortit de la chapelle ayant l'esprit tout rempli de préoccupations. Au bout de quelques jours, la même vision se renouvela. Et, cette fois, il entendit distinctement la sainte Vierge lui dire : « *Philippe, joignez-vous à mes fidèles Servites* ». Le médecin Florentin courut à leur maison dont il appela le supérieur qui était Bonfilio. Celui-ci lui dit aussitôt la vision qu'il avait eue et lui en expliqua le sens. Le lieu semé de précipices et couvert d'animaux nuisibles c'est, lui dit-il, le monde ; le char, c'est l'ordre des Servites spécialement consacré au service de la Vierge ; la femme assise sur ce char, c'est cette même Vierge ; le manteau noir qu'elle portait représente l'habit des Servites ; le char est tout en or pour figurer la charité qui règne dans tout leur institut et qui en fait le plus riche et le plus bel ornement. Les quatre roues sont le symbole des quatre vertus cardinales sur lesquelles roule la vie des vrais chrétiens en général et des frères Servites en particulier. Le lion signifie la force qui est toujours nécessaire pour triompher des obstacles et des difficultés que nous rencontrons dans l'accomplissement de nos devoirs. La brebis est l'emblème de l'humilité, et la

colombe, celui de la simplicité principalement recommandée par la règle des Servites. Philippe Bénizi trouva cette explication si juste et si satisfaisante qu'il entra aussitôt dans l'ordre dont Bonfilio était le général. Mais, par humilité, il demanda à n'y être qu'en qualité de frère convers, et il se garda bien de dire ce qu'il était et quelles études il avait faites. On fit selon ses désirs, et on l'employa aux travaux les plus vulgaires de la campagne. Pour lui il trouva son bonheur dans l'obscurité de ses occupations et dans la solitude où il était habituellement. Mais un pareil talent ne devait pas toujours rester enfoui. Il se trahit lui-même; car, un jour qu'on entama en sa présence une discussion sur des matières assez ardues et assez épineuses, il se crut obligé de prendre part à la conversation et il le fit avec tant de sagesse, de science et d'habileté, qu'il excita l'étonnement de ses interlocuteurs d'ailleurs excellents juges et fort éclairés eux-mêmes. Ils en parlèrent aux supérieurs et leur reprochèrent comme un crime de laisser sous le boisseau une lumière qui pouvait jeter du haut du chandelier le plus resplendissant éclat. Les supérieurs des Servites ouvrirent donc les yeux sur le mérite de Bénizi. Ils virent qu'ils possédaient en lui un vrai trésor; et, malgré ses résistances, il fut ordonné prêtre; puis, peu après, il fut nommé définitif et assistant du général de l'ordre.

Il devint lui-même général en 1267, et il y avait déjà quatre ans qu'il occupait ce poste quand Clément IV vint à mourir; et la réputation de vertu, de science et de mérite en tout genre que s'était faite Bénizi était telle, que les cardinaux jetèrent les yeux sur lui pour l'élever à la papauté.

Mais, dès qu'il connut ce dessein, il s'enfuit accompagné d'un seul religieux de son ordre avec lequel il alla se cacher dans les montagnes. Il resta là jusqu'à l'élection de Grégoire X, ne vivant que de racines et d'herbes desséchées, et ne buvant que de l'eau d'une fontaine qui reçut dès lors une merveilleuse propriété qu'elle n'avait point auparavant, et qui, depuis, l'a rendue singulièrement célèbre sous le nom de *bains de saint Philippe*. Quand notre bienheureux n'eut plus à redouter l'honneur qu'il avait fui, il quitta ses montagnes; mais il en descendit le cœur tout pénétré et tout rempli d'un feu qui ne demandait qu'à faire irruption pour embrâser d'autres cœurs. Aussi, mu et poussé par l'ardeur de son zèle, Bénizi alla prêcher en plusieurs endroits d'Italie; et Dieu ayant donné du succès à sa parole, il nomma pour le remplacer à la tête de son ordre un vicaire-général; puis, prenant avec lui deux de ses religieux, il partit pour faire une mission à laquelle Dieu réservait les fruits les plus abondants. Avignon, Toulouse, Paris et plusieurs autres villes de France; la Flandre, la Frise, la Saxe et la haute Allemagne furent le théâtre de son zèle que le Seigneur bénit partout.

Rentré dans sa communauté après deux ans d'absence, il assembla un chapitre général de son ordre et fit tous ses efforts pour s'y démettre de ses fonctions de supérieur. Mais loin d'accéder à ses vœux on le nomma à vie.

Ce fut en conséquence de cette réélection qu'il alla au second concile général de Lyon que présidait Grégoire X; et partout où il passa, soit en allant, soit en revenant, il prêcha la sainte parole avec d'incroyables

succès. Dieu lui avait surtout donné un grand talent pour la conversion des pécheurs ; mais il réussissait tout particulièrement à éteindre les haines , à faire cesser les divisions et à réconcilier les ennemis les plus acharnés. Ce don était surtout précieux à une époque où l'Italie était cruellement déchirée par deux grandes factions qui attirèrent sur elle d'innombrables calamités. En vain l'on avait fait de nombreuses tentatives de rapprochement ; tous les efforts avaient échoué du moins quant à la masse des populations. Le feu de la discorde s'était même depuis quelque temps rallumé avec plus de violence que jamais. Philippe osa se jeter au milieu de cet incendie pour essayer de l'éteindre. Il réussit à Florence , à Pistoie et à Forli. Mais dans cette dernière ville il fut d'abord traité avec indignité. Il fut même fouetté sur la place publique. Mais son héroïque patience fit ce que sa parole , toute persuasive qu'elle était , n'avait pu opérer ; et s'il ne détruisit pas jusqu'aux germes de la discorde , du moins eut-il le bonheur de calmer les esprits ; ce fut même là qu'il convertit Pérégrin Latiozi dont nous avons parlé plus haut.

Ce Pérégrin , qui était du parti des Gibelins , se distingua entre tous ceux qui maltraitèrent saint Philippe. Mais comme les prières et le sang de saint Étienne gagnèrent Saul à Jésus-Christ , ainsi la courageuse patience de l'apôtre de la paix toucha un de ses plus fougueux ennemis et fit sur lui une impression si vive qu'il vint se jeter aux pieds du bienheureux Philippe , lui demanda pardon avec des larmes abondantes , et le conjura instamment d'intercéder pour lui auprès du Père de miséricorde. Le saint l'ayant embrassé ,

Pérégrin fut si touché et si rempli d'admiration, qu'il s'attacha à saint Philippe par les liens les plus étroits en entrant chez les Servites qu'il édifia toute sa vie par les plus sublimes vertus et où, comme nous l'avons dit, il mérita les honneurs de la canonisation.

Quant à celui qui l'avait retiré de l'abîme, il eut encore, dans le même genre, des succès vraiment merveilleux ; et ces succès, il les dut, en très grande partie, à son ardente piété envers la sainte Vierge. Sachant fort bien qu'*Apollon plante*, que *Paul arrose*, mais que *c'est Dieu qui donne l'accroissement* (1), il recourait sans cesse à Celle qui est *pleine de grâce*, la conjurant de verser quelque chose de sa plénitude sur son apostolat. Pour se la rendre favorable, Philippe mettait toujours sous sa protection toutes les missions qu'il faisait. Jamais il ne parlait aux peuples sans l'avoir invoquée. Les grandeurs de cette Vierge et ses amabilités étaient souvent aussi le sujet de ses entretiens soit publics soit privés. Bonfilio, éclairé d'un rayon prophétique, lui avait dit, en lui donnant l'habit de religieux, qu'il deviendrait un jour l'apôtre de la Mère de Dieu. Cette prophétie fut vérifiée par le zèle que mit saint Philippe à prêcher la gloire de Marie et à la faire aimer, honorer et servir autant que cela lui fut possible. Aussi fut-il surnommé, selon la prédiction du bienheureux Bonfilio, l'*Apôtre de la Vierge*, et tout son désir était, dit un historien, de répandre dans le monde la tendre dévotion qu'on avait dans son ordre et qu'il avait lui-même pour cette Vierge sainte.

Selon quelques auteurs, ce fut Elle qui lui révéla le lieu et l'époque de sa mort. Ce lieu était Todi, dans

(1) 1 Cor. 3, 6.

la marche d'Ancône. Dès qu'il y fut arrivé, il alla droit à l'église, et, dans l'église, il se prosterna humblement devant l'autel de sa bonne et royale Maîtresse. Il y pria longtemps avec une ferveur d'ange; et, en se relevant, il dit à ceux qui l'entouraient : « *C'est ici le lieu de mon repos pour toujours.* » Le lendemain, qui était la veille de l'Assomption, il monta encore en chaire et fit sur la gloire des saints un sermon admirable. Ce fut là le dernier effort de son apostolat. Le jour même de l'Assomption il eut un accès de fièvre, et pendant toute l'octave le mal ne fit qu'empirer. Au dernier jour de cette octave, il demanda les Sacrements, les reçut avec une pleine et entière connaissance, puis, tandis qu'on disait les dernières prières qui suivent cette cérémonie, il eut une défaillance qui dura environ trois heures, durant lesquelles on le crut mort. Mais étant revenu à lui il dit à ses religieux qu'il venait d'avoir à soutenir un terrible combat dans lequel le démon, lui mettant devant les yeux tous les péchés de sa vie, avait fait tous ses efforts pour l'entraîner dans le désespoir; mais que notre Seigneur, sollicité par la sainte Vierge, sa Mère bien-aimée, lui avait, avec l'espérance, rendu le calme et la paix.

C'est ainsi que jusqu'à la mort il prêcha la dévotion à la très sainte Vierge et la confiance en sa maternelle tendresse. Peu après il expira.

Il y avait trente-cinq ans que l'ordre des Servites avait été fondé. Il l'avait gouverné pendant dix-huit années, durant lesquelles cet ordre prit une telle extension, que saint Philippe en est regardé par plusieurs comme le fondateur. Au moins en a-t-il été le principal appui; et ce fut lui qui obtint du pape Gré-

goire X une nouvelle approbation de cet ordre et la confirmation de tout ce qui avait déjà été fait en sa faveur. Il mérite donc à tous égards d'être placé aux premiers rangs de cet institut qui a donné à la Mère de Dieu une innombrable multitude de dévots serviteurs, qui maintenant peuplent le ciel et chantent pour l'éternité les louanges de Celle qui est, après Dieu, la cause de leur félicité.

Nous avons déjà vu et nous verrons encore bien des serviteurs de Marie passer de ce monde à l'autre dans les jours où la Mère de Dieu s'éleva elle-même de notre aride désert pour aller dans la vraie terre de lait et de miel. Et rien d'étonnant qu'en ces jours la Reine des élus n'aime de préférence à briser les liens terrestres qui empêchent ses vrais enfants d'ici-bas de se réunir à Elle. Comme on voyait autrefois, dans le sacre de nos rois, donner la liberté à des nuées de petits oiseaux dont on ouvrait les cages, et qui, heureux d'être libres, voltigeaient dans toutes les parties de la royale basilique, saluant de leurs cris de joie leur élargissement, ainsi, dans les jours où Marie a été couronnée Reine de l'univers, elle se plaît tout spécialement à délivrer de leur captivité présente ceux de ses enfants auxquels il tarde d'être affranchis de leur prison de boue et qui s'écrient comme l'apôtre : « Qui me délivrera de ce corps de mort (1)? » Heureuses, mille fois heureuses les âmes privilégiées qui entrent dans les saints et éternels parvis quand tout y retentit d'acclamations de joie en l'honneur de Marie, Reine et Impératrice des anges et des hommes, du ciel et de la terre!

(1) Rom. 7, 24.

XLIII.

SAINT SIMON STOCK.

SIXIÈME GÉNÉRAL DES CARMES.

Au dire des voyageurs qui ont visité la Terre-Sainte, le mont Carmel est un des sites les plus beaux et les plus riants de toute la Palestine. Il a près de treize lieues de tour. De ses sommets on voit, au nord, le golfe et la ville d'Acre; au levant, Nazareth et les plaines d'Es-dredon; au midi, Samarie; et, au couchant, la mer. Ses collines et ses vallées, qui sont en fort grand nombre, sont d'une fertilité et d'une beauté remarquables. Le printemps semble avoir fixé là son séjour. D'admirables forêts, des bocages toujours verts, des jardins toujours fleuris, des sources fraîches et limpides, en font tout à la fois l'ornement et la richesse. L'air y est excellent. Les plantes que Dieu y fait germer, les fleurs qu'il y fait éclore et les fruits qu'il y fait mûrir, ont

une vertu, un parfum et une saveur qu'en vain on chercherait ailleurs. Dans les jours où la Judée était la terre aimée de Dieu, la terre de lait et de miel (1), le mont Carmel était couvert de vignes et d'habitations. C'était alors, pour les Juifs, le type et le symbole d'une nature privilégiée. Aussi le saint Époux, voulant louer sa bien-aimée, lui dit que sa tête a la grâce et la beauté du Carmel (2); et le prophète Isaïe, voulant peindre la tristesse et la désolation de la Judée sous la main vengeresse de Dieu, s'écrie : « La joie est bannie du » Carmel; ses vignes ne retentissent plus de chants » d'allégresse; on n'y foule plus le raisin; j'ai rendu » muette, dit le Seigneur, la voix des vendangeurs (3). » Et ailleurs : « Le Carmel deviendra une forêt déserte (4). » Au contraire, le même prophète, pour désigner des temps heureux, des jours prospères, écrit : « Le désert » sert fleurira comme le Carmel (5). Le désert se réjouira; la solitude sera dans l'allégresse et fleurira » comme un lis; elle germera de toutes parts; ses » hymnes, ses transports témoigneront de sa joie; la » gloire du Liban lui sera donnée, la beauté du Carmel et la fertilité du Saron (6). » « J'ai regardé, dit » Jérémie, le prophète des grandes douleurs, j'ai regardé, et le Carmel était désert, et toutes les villes » avaient été détruites devant la face du Seigneur, à » la présence de sa colère (7). »

Ce lieu est éminemment propre à la méditation. Aussi a-t-il été toujours cher aux esprits contemplatifs. Jamblique dit que Pythagore allait souvent sur

(1) Bibl. passim. — (2) Cant. 7, 5. — (3) 16, 10. — (4) 29, 27. — (5) 32, 15. — (6) 35, 12. — (7) 4, 26.

cette montagne où il aimait à être seul dans un temple bâti sur une de ses hauteurs. Le Carmel était percé de nombreuses cavernes qui, de tous temps, ont servi de retraites à des solitaires. On montre, notamment, au bas de cette montagne, la grotte de laquelle Élie aperçut ce nuage, petit, dans le principe, comme le pied d'un homme, qui s'éleva de la mer, et qui, peu après, produisit une pluie considérable, et dans lequel les saints docteurs ont vu, presque tous, une image de la Mère de Dieu, petite par sa nature, mais élevée par l'Incarnation à une dignité en quelque sorte infinie, et devenue, pour notre terre, la cause d'une abondante pluie de bénédictions. Cette grotte est fort honorée, non seulement des chrétiens, mais encore des infidèles, des Turcs, des Maures et des Arabes. On voit, un peu plus haut, la grotte d'Élisée, le plus fameux des disciples d'Élie. Au sommet est une autre grotte où, dit-on, le prophète Élie venait aussi de temps en temps. Non loin de là coule la fontaine que ce prophète fit jaillir par la puissance de sa prière.

Dès la naissance du christianisme, des chrétiens, persécutés par ceux qui avaient crucifié Jésus-Christ et lapidé saint Étienne, s'enfuirent sur le Carmel et allèrent se cacher dans les antres et les cavernes de ce mont vénéré.

Telle est l'origine des religieux qui ont tiré de là leur nom de Carmes. Ces pieux anachorètes furent, dès le principe, des serviteurs dévoués de la Vierge Marie. Ils se consacrèrent spécialement à son culte et à sa gloire; et quand ils eurent un monastère, ils lui en dédièrent la chapelle dont, de nos jours, on voit encore des restes, et qui fut, selon quelques-uns, le

premier édifice élevé sur la terre à la divine Mère du Sauveur.

Longtemps ils servirent Dieu et honorèrent Marie dans ce pieux asile; et bien des âmes chères à Dieu, chères à Marie, s'élancèrent de là vers les régions impérissables.

Mais, vers l'an 1250, Dieu qui, comme nous l'avons dit, éprouve les sociétés aussi bien que les individus, permit que les infidèles chassassent ces saints religieux et détruisissent leur couvent. Alors le silence succéda aux accents et aux soupirs de la prière; et on vit encore une fois le Basan et le Carmel languir (1); on vit encore une fois les tentes des pasteurs dans le deuil et les sommets du Carmel desséchés (2).

Cependant, antérieurement à cette expulsion, quelques-uns de ces religieux, quittant le mont Carmel, étaient venus en Europe. Deux riches seigneurs anglais, lord Guillaume Vesey et lord Gray de Codnor, au retour d'un voyage en Terre-Sainte, avaient amené dans leur pays une petite colonie des Frères du Carmel, et ils leur avaient bâti chacun un monastère, l'un dans la forêt de Holme, l'autre dans celle d'Aylesford.

La contrée qui, dans d'autres temps, mérita le glorieux surnom d'île des saints, possédait alors un homme vraiment grand devant le Seigneur; c'était le bienheureux Simon, qu'on a surnommé Stock, à cause que, dès l'âge de douze ans, prévenu par une grâce exceptionnelle, il s'était retiré au fond d'une vaste solitude, et y avait fixé sa demeure dans le creux d'un vieux chêne. Il vivait là dans l'exercice d'une prière

(1) Nahum. 1, 4. — (2) Amos. 1, 2.

continuelle, habitant par la pètsée bien plus au ciel que sur la terre, conversant avec Dieu et avec les anges bien plus qu'avec les hommes, et mortifiant sa chair par les austérités et les jeûnes les plus rigoureux.

Ayant eu connaissance de l'arrivée des Carmes, il alla les visiter, et il fut touché surtout de la dévotion que ces nouveaux religieux avaient pour la sainte Vierge, car c'était aussi un des plus vifs sentiments de son cœur, et, dès sa plus tendre enfance, il aimait la Mère de Dieu en fils vraiment dévoué.

Cette conformité d'affection l'attacha, sur-le-champ, aux serviteurs de Marie, et il se fixa parmi eux. Sa profession faite, on l'envoya étudier à la célèbre université d'Oxford. Car il est bien injuste de faire du mot moine ou reclus le synonyme d'illétre et d'ignorant; les hommes les plus versés dans la science de Dieu et dans les choses surnaturelles ayant, presque toujours, voulu unir à cette science les connaissances de second ordre. Simon fit à Oxford de rapides progrès; et, après quelques années passées dans cette fameuse école, étant revenu à son couvent, il y brilla par ses vertus autant que par ses talents; tellement qu'il en fut élu vicaire-général.

En cette qualité, il se rendit à Rome où il obtint d'Honorius III, une confirmation de la règle donnée aux ermites du Carmel par le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem. Trois ans plus tard, Grégoire IX lui renouvela la même faveur.

Cependant, depuis le jour où il était entré dans la sainte famille de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, un de ses plus vifs désirs était d'aller en Palestine visiter les lieux sacrés où son ordre était né, prier dans la grotte

d'Élie, et vénérer la Mère de Dieu dans l'endroit même où le prophète l'avait vue sous la figure d'un nuage symbolique; il brûlait d'aller respirer les mystiques parfums que, pendant douze siècles, les anges de cette montagne avaient exhalés et mêlés aux suaves senteurs de l'encens et du cinnamome.

Mais si, d'un côté, ce fut pour lui une grande satisfaction que d'être dans un lieu si cher à son amour, d'une autre part il eut souvent le cœur brisé à la vue des vexations que les sectateurs du Coran ne cessaient de faire endurer aux pieux anachorètes. Aussi fut-il décidé dans un chapitre général auquel il assista, que la plus grande partie des Frères du Carmel passeraient en Europe où ils avaient la certitude de trouver plus de paix.

L'assistant-général eut une grande part à cette détermination, en conséquence de laquelle plusieurs partirent pour l'Angleterre, où ils furent bientôt suivis par Alain leur général et par Simon son assistant. Un vicaire-général fut nommé pour ceux qui allaient rester en Palestine et sur le mont Carmel.

Mais un chapitre général ayant été tenu au monastère d'Aylesford, et Alain s'y étant démis de ses fonctions, saint Simon fut élu à sa place en 1245; et, dès la première année de son généralat, il fit de nouveau confirmer par le pape Innocent IV, les approbations et les faveurs accordées auparavant à son ordre. Il obtint même que cet ordre serait, à l'avenir, placé sous la protection toute spéciale du Saint-Siège; preuve évidente du crédit dont il jouissait à Rome, crédit qui est, à son tour, la preuve de son mérite, et, comme le dit Benoît XIV, de *sa grande sainteté de vie*.

Tandis que Simon Stock fut à la tête de cet ordre, il s'étendit merveilleusement dans toutes les parties de l'Europe; mais nulle part il ne fut plus florissant qu'en Angleterre.

Cependant le Dieu qui change le chandelier de place (1) et qui retire à une contrée ce qu'il donne à une autre, permit que les Mahométans expulsassent jusqu'au dernier les religieux du Carmel. Leur monastère fut détruit; leurs cellules démolies et tous furent obligés de fuir devant le cimetière des ennemis de la croix. Grande, immense même fut la douleur de Simon Stock et de tous ses confrères. La Mère de Dieu allait donc être en quelque façon bannie d'un lieu qui lui appartenait depuis plus de douze cents ans! L'encens de la prière allait donc cesser d'y brûler en son honneur! on n'y entendrait donc plus retentir ses louanges! Ces pensées jetèrent Simon dans un profond abattement. Il alla épancher la douleur de son âme aux pieds de la Vierge aimée qui en était l'objet. « Reine du ciel, » lui dit-il, pourquoi les ennemis de votre Fils qui » sont aussi les vôtres l'ont-ils emporté sur nous? » Pourquoi ont-ils pu détruire l'asile de vos serviteurs? » Ne serez-vous donc plus la Vierge du Carmel? Avions- » nous donc, par quelque faute, encouru votre disgrâce? Nos hommages n'avaient-ils plus le bonheur » de vous plaire? O Marie, voyez du moins vos enfants » éparpillés dans toutes les contrées de l'Europe. Ayez » toujours pour eux des yeux et un cœur de mère, » comme ils veulent vous conserver un amour et un » respect d'enfants. Montrez-nous par quelque signe » que nous vous sommes toujours chers, et affermis-

(1) Apoc. 2, 5.

» sez-nous dans la fidélité que nous vous avons jurée
 » et que nous voulons vous garder jusqu'à notre der-
 » nière heure. »

Cette prière alla droit au trône de Marie ; elle était à peine achevée que cette Vierge apparut à son humble et dévot client au milieu d'un nombreux cortège d'anges et de bienheureux. Elle tenait à la main un vêtement dit scapulaire qu'elle présenta au pieux général de son ordre en lui disant : « Cet habit sera
 » désormais le privilège propre et spécial de votre
 » ordre ; quiconque en sera revêtu à l'heure de la mort
 » sera à jamais sauvé. »

Dans nos *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, nous avons raconté au long cette vision merveilleuse (1). Nous ne reviendrons pas ici sur les détails de cette royale et maternelle faveur dont une lettre du bienheureux auquel elle a été faite, et une bulle du pape Jean XXII, prouvent l'authenticité.

Cette grâce fut d'autant plus précieuse qu'elle ne demeura pas le privilège exclusif des religieux Carmes, mais qu'elle fut mise à la portée des gens du monde et qu'on put la gagner, même en restant dans le siècle. Elle donna naissance à une confrérie qui devint, par rapport aux Carmes, ce que le tiers-ordre de saint François était par rapport aux Mineurs. Les plus pieux et les plus saints personnages de l'époque furent invités par une inspiration d'en haut à entrer dans cette confrérie dont firent partie, dès l'origine, les plus grands dignitaires tant de l'ordre spirituel que de l'ordre temporel.

Outre le pape Jean XXII que nous venons de nom-

(1) Tom. 1, p. 388.

mer, Grégoire XIII, Sixte V, Grégoire XIV, et Clément VIII dotèrent cette confrérie des indulgences les plus nombreuses; et une multitude d'âmes lui ont dû et lui doivent encore, tous les jours, leur justice sur la terre et leur gloire dans le ciel.

C'est aussi là le grand et inappréciable bienfait dont Dieu a favorisé un nombre incalculable d'âmes par l'ordre du Carmel. Cet institut tout parthénique a été constamment une belle et sainte légion entièrement dévouée à Marie. Son amour pour cette Vierge ne s'est jamais démenti. Le privilège glorieux qui sert de fondement à tous ses autres privilèges, la grâce qui est comme la base de toutes ses grandeurs, sa conception immaculée, paraît avoir été, tout particulièrement, l'objet du culte des Carmes. Car en étudiant les témoignages de piété qui, d'année en année, ont été donnés à Marie, soit dans l'Église, soit dans le monde, nous trouvons dans un espace d'environ 150 ans, de 1336 jusqu'à 1485, dix à onze ouvrages composés par des religieux Carmes en faveur de ce beau et glorieux privilège dont Dieu a gratifié exceptionnellement Marie et dont l'Église vient, par la bouche de son chef, de faire un article de foi.

Impossible de dire ici les noms de tous les Carmes dont la plume a laissé un monument de piété envers la digne Mère de Dieu.

Parmi les membres de cet ordre qui se sont fait un nom dans les fastes de l'Église et de leur institut par des vertus hors ligne et une éminente sainteté, bornons-nous à citer, 1^o saint Albert, une des gloires les plus pures de sa congrégation. Il dut sa naissance à un vœu fait à la sainte Vierge par ses parents qui étaient

encore sans enfants après vingt-six ans de mariage. Tandis que sa mère le portait dans son sein, son père, dans un songe prophétique, la vit porter un flambeau éclatant; c'était un présage de ce que leur enfant serait un jour. Devenu grand, il entra chez les Carmes où il se signala par sa tendre piété envers la Mère de Dieu. Il fit, par Elle, plusieurs miracles; et, en mourant, il se recommanda deux fois à sa protection; 2^o saint Pierre Thomas, du diocèse de Sarlat, en Périgord, docteur de l'Université de Paris, nonce du pape Innocent VI auprès de l'empereur Charles IV, évêque de Patri en Sicile, transféré ensuite à l'évêché de Coron dans la Morée, administrateur de l'évêché de Négrepont, puis créé, par Urbain V, archevêque de Candie, et enfin honoré, par le même pape, du titre de patriarche de Constantinople pour les Latins. Nous avons dit ailleurs sa piété envers Marie, les faveurs singulières dont elle le récompensa et son glorieux martyre (1); 3^o saint André de Fiésolo ou André Corsini dont nous avons également parlé dans le même ouvrage (2) et sur lequel nous ne reviendrons pas ici.

Les Carmes ont des sœurs qui n'ont pas pour Marie moins de dévotion qu'eux. Ces héroïnes du cloître sont trop connues pour que nous jugions nécessaire de leur consacrer un long article d'éloges. Elles font l'admiration de quiconque a vraiment l'esprit de l'Évangile. Les mondains, nous le savons, ne les estiment pas, ne les apprécient pas. Les beaux esprits du siècle n'ont même pour elles que du dédain, et des paroles de censure pour leur institut. Ils ne comprennent pas

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. II, p. 48.

(2) *Ibid.*, p. 63.

leur séquestration volontaire, leur mort anticipée, leur détachement absolu de toutes les choses de la terre, leurs mortifications, leurs saintes austérités, leur vie toute cachée en Dieu. Mais l'Église les regarde comme un de ses plus riches trésors, et tout le ciel arrête sur elles des regards de complaisance.

Ah ! lorsque l'angélique famille du Carmel quitta l'Orient pour l'Occident, lorsque, fuyant devant les sectateurs de Mahomet, les Carmes vinrent en Europe chercher pour leur religion la paix et la liberté, ils ne s'attendaient guère qu'un jour leur cher institut essuierait, dans cette même Europe, les persécutions qui les forçaient à dire adieu au berceau de leur ordre, et à secouer contre l'Asie la poussière de leurs pieds. Ils ne s'attendaient guère à rencontrer des barbares au sein même des nations les plus civilisées, et des ennemis de la croix parmi des soi-disant chrétiens. Ils ne s'attendaient guère qu'après les avoir appelés, accueillis et honorés, les peuples de l'Europe les chasseraient de leurs asiles, les dépouilleraient de leurs biens et éparpilleraient sur les routes et sur les places publiques ces pierres du sanctuaire ; et c'est pourtant, hélas ! ce que nous avons vu. L'Angleterre qui d'abord leur avait accordé une hospitalité si cordiale et si généreuse, l'Angleterre où ils jetèrent par leur science et par leur vertu un éclat que leur ordre n'eut point ailleurs au même degré, l'Allemagne ensuite, puis la Suisse et bien d'autres contrées, ouvrirent la persécution et donnèrent le signal de la spoliation. La France est venue ensuite ; et les fils de Voltaire, les prétendus partisans de la liberté de conscience, du droit de propriété et d'association, ont jeté hors de chez eux ceux

que les fils des croisés et les croisés eux-mêmes (1) avaient amenés comme un gain, comme une riche acquisition. Et, dans des jours d'horreur, le cloître de ces hommes de Dieu a été teint de sang par des sauvages marqués pourtant au front du signe de la rédemption (2)!... Et cette persécution impie n'a pas pris fin... Au moment où nous écrivons, elle exerce encore ses ravages dans le royaume appelé autrefois très catholique et dans un autre état qui jusqu'alors avait brillé par l'ardeur et par la pureté de ses croyances (3). Sommes-nous donc arrivés aux jours néfastes de l'Antéchrist? C'est ce que nous ignorons; mais ce que nous pouvons dire avec trop de certitude, c'est que *les jours sont mauvais* (4). Que Dieu nous en donne de meilleurs!

Quant à saint Simon Stock, il mourut à Bordeaux plein de jours et de mérites, car il vécut un siècle. Il eut le don des miracles et celui de prophétie. Quelques-uns croient qu'il composa des hymnes, des antiennes et des répons liturgiques. Le pape Paul permit à tout l'ordre des Carmes de célébrer sa fête et d'honorer sa mémoire le seizième jour de mai.

(1) Saint Louis en amena deux en France d'un de ses voyages en Palestine.

(2) Massacre des Carmes, à Paris, en septembre 1792.

(3) Le Piémont et la Savoie.

(4) Eph. 5, 16.

XLIV.

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Certes, si, depuis dix-huit siècles et demi, l'aimable et douce dévotion à la Mère de Dieu a eu son âge d'or, ça été assurément dans le xiii^e siècle. On est ému, on est ravi, en parcourant les Annales du culte hyperdulique, de voir combien, à cette époque, les esprits étaient pleins de la pensée de Marie, combien les cœurs étaient pénétrés de son amour, et combien les volontés se portaient avec ardeur vers tout ce qui peut l'honorer. On est ému, on est ravi de voir comment, dans les calamités publiques, dans les guerres, dans les pestes, dans les inondations et dans les longues sécheresses, toutes les mains s'élevaient et tous les yeux se tournaient vers le trône de Marie. Toutes les populations, tous les âges, tous les rangs de la société ac-

couraient alors dans ses temples, au pied de ses autels, comme à l'approche de l'oiseau de proie les poussins se réfugient sous l'aile de leur mère, comme, à l'aspect du loup, les timides agneaux se pressent auprès du berger et cherchent sous sa houlette protection et sécurité. Jamais en aucun temps on ne vit plus qu'alors d'églises se bâtir, de couvents s'élever, d'hospitaux se fonder en l'honneur de Marie. Il y eut, à tous les degrés de l'échelle sociale une sainte émulation, une pieuse rivalité de zèle et de religion envers cette noble Créature. Au premier échelon de la hiérarchie, Honorius III, Grégoire IX, Urbain IV, saint Célestin V et surtout Innocent III qui occupèrent successivement, durant cette période séculaire, le trône pontifical, donnèrent à tout le monde chrétien l'exemple de la plus filiale dévotion à l'égard de la digne Mère du Rédempteur. Elle régnait en Souveraine dans les palais des rois, et Alphonse IX de Castille, Philippe-Auguste et Louis VIII de France, Alphonse X et Jacques d'Aragon, Henri III d'Angleterre et Boleslas de Pologne, lui donnèrent tous des marques plus ou moins éclatantes de leur confiance et de leur royale gratitude. Dans les cours encore, sur les trônes ou auprès des trônes quelles nobles et pieuses servantes de Marie que sainte Élisabeth de Hongrie et sa fille Sophie, que sainte Marguerite fille de Béla, roi du même pays, que sainte Cunégonde, épouse de Boleslas-le-Chaste, que sainte Hedwige, fille de Berthold, duc de Moravie, que sainte Marie d'Oignies, que Jeanne et Marguerite, l'une et l'autre comtesses de Flandre, que sainte Gertrude et sainte Melchtilde d'Eisleben, qu'Isabelle de France, toutes femmes aussi illustres par la naissance que par

la piété, et qui furent, sans contredit, une des gloires les plus pures de l'âge dont nous parlons. Ne fut-ce pas dans le même temps que sainte Lutgarde, sainte Claire, sainte Marguerite d'Ipres, sainte Site et sainte Marguerite de Cortone embaumèrent l'Église par le doux parfum de leurs vertus et spécialement par celui de leur tendre dévotion envers la Femme bénie entre toutes les femmes? Quand est-ce que cette Vierge eut des serviteurs plus dévoués que saint François d'Assise, saint Dominique, saint Pierre Nolasque, saint Raymond de Pennafort, saint François de Paule, saint Antoine de Padoue, saint Hyacinthe, saint Simon Stock, saint Philippe Bénizi, saint Ange et saint Albert de l'ordre des Carmes? Ne fut-ce pas encore dans ce siècle que Vincent de Beauvais, Jacques de Vitry, Richard de Saint-Laurent, Alexandre de Halès, Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et Jacques de Voragine mirent leur belle intelligence et leur savante plume au service de la Maîtresse des docteurs? Enfin quel âge fut plus fertile en familles consacrées à Marie que celui qui donna naissance aux ordres des Frères Prêcheurs, des Frères Mineurs, des Servites, de Notre-Dame-de-la-Merci, du Val-des-Écoliers et de Mont-Fanon? Oui, M. de Montalembert a bien raison de dire que « toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art, telles qu'elles nous ont été conservées dans les grandes cathédrales et dans les chants de ses poètes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie (1). »

(1) *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*. Introduction.

Mais le personnage qui, sous le rapport de cette dévotion comme sous beaucoup d'autres points, domine peut-être tout ce siècle, c'est, selon nous, saint Louis.

Sans doute il n'a pas écrit à la gloire de Marie comme Richard de Saint-Laurent, comme Alexandre de Halès, comme Albert-le-Grand, comme saint Bonaventure et comme saint Thomas; sans doute il n'a pas prêché par sa parole les amabilités et les grandeurs de cette Vierge comme saint Dominique et comme saint François d'Assise; sans doute il ne lui a pas donné de nouvelles familles comme saint Pierre Nolasque, saint Sylvestre et le bienheureux Bonfilio de Monaldé. Mais combien sa piété envers l'auguste Mère de Dieu n'a-t-elle pas brillé dans toute sa vie de roi et dans toutes ses actions soit publiques soit privées! Et de quelle hauteur cette dévotion n'a-t-elle pas été donnée en spectacle à tout le monde alors connu, à l'Asie, à l'Afrique aussi bien qu'à l'Europe?

Châteaubriand a dit : « Chaque époque historique a un homme qui la représente. Louis IX est l'homme modèle du moyen-âge (1). » Oui Louis IX a été l'homme modèle du moyen-âge par l'ardeur et la vivacité de sa foi, par sa bravoure chevaleresque, par sa justice, par sa force et sa patience dans les épreuves, par ses austérités et ses mortifications, par sa bonté envers les pauvres, mais tout particulièrement par son amour filial pour la Vierge pleine de grâce; car si, comme l'a dit encore l'illustre auteur de *l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie* : « Le culte de Marie fut porté, dans le XIII^e siècle, à l'apogée d'éclat et de puissance

(1) Études historiques.

dont il ne devait plus descendre (1), » il demeure évident pour quiconque a étudié la vie de saint Louis que ce monarque, aimé de Dieu et des hommes et l'un des plus grands rois que le soleil ait vus (2), a été en cela, comme en bien d'autres choses, le plus noble, le plus parfait et le plus beau représentant de son époque, et qu'il a eu, sous ce rapport, sur le *xiii^e* siècle, l'influence toute puissante que saint Bernard, autre Français, avait eue sur le douzième.

En effet, les anciens n'ont-ils pas dit : « Sur l'exemple des rois les peuples se modèlent (3). » Or, si cela est toujours vrai des princes quels qu'ils soient, combien ne sera-ce pas plus vrai encore d'un roi comme saint Louis qui fut un législateur, un héros et un saint ; qui a montré la puissance unie à la sainteté (4) ; qui a poussé la vertu aussi loin qu'il est donné à l'homme de la pousser (5), et dont le nom reste à jamais gravé dans nos annales militaires par la gloire, dans nos fastes civils par la justice, dans la légende romaine par la piété, et dans le cœur des Français par la reconnaissance (6) ? Car plus les bons exemples viennent de haut et plus ils ont de force, comme un corps solide qui acquiert de la pesanteur en proportion qu'il part d'un point plus éloigné du centre de gravitation. Mais si, pour avoir de l'influence, il suffit d'être haut placé, cette influence devient bien plus efficace encore quand celui qui l'exerce déjà par son rang, rehausse et ennoblit encore ce rang par son mérite personnel, par

(1) Introduction. — (2) S. François de Sales. — (3) *Regis ad exemplar totus componitur orbis*. — (4) Châteaubriand. — (5) Voltaire. — (6) Le comte de Ségur.

ses belles qualités, par une vie irréprochable, par de remarquables talents et par la réunion de toutes les vertus et de tous les avantages qui font qu'un homme est grand selon Dieu et selon le monde.

Or, c'est ce qui eut lieu et c'est ce que l'on doit justement admirer dans le prince éminent dont nous avons à parler. Sa religion en général et sa dévotion à la Mère de Dieu en particulier ne furent accompagnées d'aucune de ces faiblesses qui ne sont que trop souvent l'apanage de l'humanité, et qu'on rencontre parfois dans les âmes les plus pieuses. En saint Louis tout fut pur, tout fut noble et admirable. « Saint Louis, dit Fénelon, était les délices des bons et la terreur des méchants; il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté; il suivait en tout les intérêts de la France dont il était autant le père que le roi; il voyait tout de ses propres yeux; dans les affaires principales il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations, en sorte que les étrangers ne se fiaient pas moins à lui que ses propres sujets. Longtemps après sa mort, on se souvenait encore avec attendrissement de son règne, comme celui qui devait servir de modèle pour tous les siècles à venir. » « Plus on a étudié saint Louis, dit à son tour M. Guizot, et plus on s'est attaché à lui : on a trouvé réunies en lui ces qualités aimables, ces vertus douces qui brillent d'un éclat d'autant plus pur, qu'on pénètre plus avant dans l'âme du héros. »

En *pénétrant dans cette âme*, l'œil du chrétien y admire avec un vrai bonheur la Vierge-Mère.

Cette piété était d'ailleurs traditionnelle sur le beau et magnifique trône de France.

Clovis, qu'on peut regarder comme le fondateur de la monarchie française, avait bâti, à Strasbourg, cette magnifique *Notre-Dame* qui est devenue par la suite une des merveilles du monde, et il avait encore donné à la Mère de Dieu bien d'autres témoignages de sa dévotion. A Paris, Childebart avait posé la première pierre de ce superbe édifice qui est maintenant la digne et majestueuse cathédrale de la capitale de France, et que ses successeurs Robert, Henri I^{er}, Philippe I^{er}, Louis-le-Gros, Louis-le-Jeune et Philippe-Auguste avaient continuée, ornée et enrichie avec une grande magnificence. La cathédrale de Tournai, dédiée aussi à Marie, était un monument de la piété de Chilpéric envers la Mère de Dieu. Clotaire II avait élevé jusqu'à la naissance des voûtes l'église autrefois épiscopale de Téroüane dans le pays des Morins ou la seconde Belgique, et qui fut aussi consacrée à la Vierge des vierges.

Mais le roi Dagobert surpassa tous ces princes par sa tendre et filiale dévotion à Marie; inspiré par ce sentiment, il répara, à grands frais, la cathédrale de Strasbourg, et il lui fit de riches dons. Il restaura aussi la belle cathédrale de Spire, fonda à Trèves le monastère de *Notre-Dame-du-Grenier*, et dota royalement *Notre-Dame* de Verdun et *Notre-Dame* de Cambrai. Charlemagne ne fut pas moins grand par sa religion envers la sainte Mère de Jésus que par ses autres qualités; témoin la royale et splendide basilique d'Aix dont il fit son tombeau, et qu'il avait enrichie des reliques les plus précieuses. Les cathédrales des dix

évêchés qu'il érigea, les églises ou chapelles des dix-sept abbayes dont il fut le fondateur, furent presque toutes placées sous le patronage de Marie qu'il aimait à invoquer dans toutes ses difficultés, et à laquelle il recourait avec une confiance et un abandon de fils dans toutes ses entreprises tant soit peu importantes. Jamais Louis-le-Débonnaire ne sortait, même pour la chasse, sans emporter avec lui une petite statue de la Mère de Dieu, et souvent il lui arrivait de se retirer à l'écart et de s'agenouiller devant cette sainte image soit au pied d'un grand arbre, soit auprès d'un buisson, soit même au beau milieu d'un champ. Le monastère d'Heil-de-Sem, dans le duché de Brunswich, est un autre témoignage de la même religion. Plusieurs auteurs font honneur au roi Charles-le-Chauve de la construction de *Notre-Dame de Chartres*, autre merveille du monde, autre gloire de la France. On dit que Louis d'Outre-mer transporta dans ses bras, d'Italie en Bavière, une remarquable statue de la divine Mère du Christ et qu'il fonda, pour la placer, le riche monastère d'Étal qu'il mit sous le vocable de l'Assomption de Notre-Dame. Outre la création de l'*Ordre de l'Étoile* en l'honneur de la Vierge qu'il aimait à appeler l'*Étoile de son royaume*, le pieux roi Robert fonda encore, à la gloire de Dieu et de Marie, différentes abbayes à Orléans, à Melun, à Étampes et à Poissy. Enfin tout le monde sait que Philippe-Auguste, l'aïeul illustre et glorieux du saint auquel nous consacrons ce chapitre, se crut redevable à Marie, qu'il avait pieusement invoquée avant la bataille, de cette fameuse journée de Bouvines où l'on vit l'aigle impérial s'envoler honteux et humilié devant la bannière fleurdelisée de

France (1); on sait encore que ce fut pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance envers Celle qu'il regardait comme la cause de son triomphe qu'il fonda, près de Senlis, la royale abbaye de *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Dans son zèle pour la gloire de la très sainte Vierge, il acheva et fit solennellement consacrer *Notre-Dame de Paris* à laquelle entre autres présents, il fit don de deux lampes d'argent d'une valeur considérable et qui devaient toujours brûler devant l'image de la royale patronne de ce lieu. En outre il fit construire, dans la même basilique, six chapelles auxquelles il attacha autant de chapelains chargés de prier pour lui et pour les siens de son vivant et après sa mort. L'église de Vincennes qui porte aussi le nom de la Mère de Dieu et qu'avait commencée Louis VII, son prédécesseur, fut également achevée par lui.

Sainte Clotilde, sainte Radegonde, sainte Bathilde, Irmine, fille de Dagobert et Constance, femme de Robert, furent, comme le prouvent les divers monuments de leur piété, loin de rester étrangères aux sentiments religieux qui animaient les monarques à l'égard de la puissante Impératrice du ciel.

C'est ainsi que d'âge en âge le culte de Marie avait toujours fleuri à la cour des rois de France. Saint Louis l'y trouva donc comme une tradition de famille. Fidèles à ce sentiment vraiment héréditaire, ses plus proches parents étaient eux-mêmes pénétrés de la piété la plus vive envers l'auguste Mère de Dieu.

On vient de voir quelle était, sous ce rapport, la piété de Philippe-Auguste, son aïeul paternel.

(1) V^{te} Walsh, *Saint Louis et son siècle*, p. 14.

Son père, Louis VIII, dit *Cœur-de-Lion* à cause de son grand courage, ne le cédait en rien, en ce point, aux pieux souverains que nous venons de nommer. On dit qu'il était encore dans le sein de sa mère quand celle-ci le présenta à *Notre-Dame de Chartres*, et que, pour lui faire voir combien cette présentation plaisait à la Mère de Dieu, une flamme miraculeuse descendit tout-à-coup du ciel en présence de la reine elle-même et alluma quatre cierges (1). Louis VIII mourut à Montpensier au retour d'une expédition entreprise contre les hérétiques albigeois qui n'étaient pas moins les ennemis de Marie que de Jésus, de la Mère que du Fils. Et ces sentiments, il les eut jusqu'à son dernier soupir; car, en mourant, il consacra, par testament, ses pierreries à la fondation d'une église en l'honneur et révérence de la sainte Vierge (2).

Du côté de sa mère, Louis trouva les mêmes exemples. Car Alphonse IX, roi de Castille et père de Blanche, prince dévoué à Jésus-Christ et à sa digne Mère, avait, sous les auspices de cette même Vierge, et après l'avoir priée avec grande ferveur, repoussé et battu plus de trois cent mille Maures dont deux cent mille restèrent, dit-on, sur le champ de bataille. Un étendard représentant la Vierge-Mère avec son Fils dans ses bras avait été porté à la tête de l'armée chrétienne, et, après le combat, le vainqueur avait envoyé ce glorieux drapeau au pape Innocent III. Cette mémorable victoire eut lieu en 1212 (3). L'année d'uparavant, le même prince avait fondé, en l'honneur de la sainte Vierge,

(1) *Negot. sæcul.*, p. 174.

(2) *Saint Louis et son siècle*, p. 38.

(3) *Negot. sæcul.*, p. 166, anno 1212.

dans les environs de Burgos, un magnifique monastère où devaient être enterrés les monarques castillans ; et il y avait ajouté un hôpital qu'il dota en véritable roi (1).

Nul doute que Blanche, sa fille, n'ait hérité, à l'égard de la Mère de Dieu, de la piété de son bon et noble père (2). Aussi la voyons-nous se rendre pieds-nus et processionnellement à *Notre-Dame de Paris* avec Bérengère, sa nièce, reine de Jérusalem et la reine Isemburge, pour y implorer, par Marie, l'assistance du Dieu des armées, alors que son vaillant époux, Louis VIII, assiégeait la Rochelle dont les Anglais étaient maîtres (3). Cédant au même sentiment, elle fit bâtir, en l'honneur de la très sainte Vierge, l'abbaye de Maubuisson, où elle voulut être enterrée et où ses restes ont, dit-on, opéré plus d'un miracle (4).

Une autre preuve de la piété de cette remarquable princesse à l'égard de la Mère de Dieu, c'est la dévotion que montrèrent, envers la même Vierge, tous ceux de ses enfants que la mort n'enleva pas dans le printemps de leur vie, et qui évidemment et incontestablement reçurent de leur très digne mère et de l'éducation qu'elle prit soin de leur donner, les principes et les sentiments religieux qui, plus tard, brillaient dans leur conduite.

Ainsi, pour ne citer que deux de ces nobles enfants, Charles d'Anjou, avant d'en venir aux mains, en 1268, avec Conrad ou Conradin de Souabe et avec Frédéric

(1) *Negot. sæcul.*, p. 166, anno 1211.

(2) Alphonse IX de Castille avait été surnommé *le noble et le bon*.

(3) *Saint Louis et son siècle*, p. 34.

(4) *Negot. sæcul. M.*, p. 184.

de Hasbourg, fit vœu, s'il restait vainqueur, d'élever, en l'honneur de la bienheureuse Vierge, un monastère sous le titre de *Notre-Dame-de-la-Victoire*; ce qu'il fit en effet après son glorieux succès. La même année il fit encore bâtir, à Naples, l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. Enfin, en 1270, on éleva, par ses soins, dans la même cité, la cathédrale de l'Assomption qui devint la métropole de tout le royaume de Sicile (4).

Isabelle ou Isabeau, sœur de ce prince et de saint Louis, laissa aussi un magnifique monument de sa piété envers la Mère de Dieu, par la fondation de l'abbaye de Longchamp qu'elle dédia spécialement à *l'humilité de Notre Dame*, et où elle établit des religieuses de Sainte-Claire. Mais ce en quoi surtout elle se signala comme enfant de Marie, ce fut en prenant le parti de garder sa virginité pour pouvoir être, dans le ciel, une des suivantes de l'Agneau (2) et de la Vierge immaculée (3). En vain les offres les plus brillantes selon le monde lui avaient été faites; en vain un roi des Romains, héritier futur de l'empire germanique, avait sollicité sa main. Rien ne put la déterminer à ce grand hyménée, et elle répondit : « Je ne me » marierai jamais; une vierge consacrée à Dieu n'est- » elle pas plus qu'une impératrice? » Souvent, malgré sa piété, la reine Blanche avait été obligée de modérer les mortifications que s'imposait la pieuse Isabelle. Sous les voûtes dorées des palais elle soupirait après l'humilité et l'austérité du cloître. Aussi un des plus beaux jours de sa vie fut celui où Louis IX lui permit

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 190 et 191, ann. 1268 et 1270.

(2) *Virgines sunt; sequuntur Agnum quocumque ierit. Apoc. 14, 4.*

(3) *Adducentur Regi Virgines post eam. Ps. 44, 15.*

et la mit à même, par ses largesses, de fonder l'abbaye de Longchamp. Quand elle obtint la permission d'y aller prendre le voile, elle s'écria : « Enfin, Seigneur, vous me donnez des ailes pour m'envoler vers vous. » Une fois arrivée au but de ses désirs, elle établit dans la nouvelle abbaye un ordre admirable et la plus humble des servantes de Dieu dans ce cloître, fut bientôt la sœur Isabelle. Elle mourut en odeur de sainteté, au commencement de l'année 1270, au moment même où saint Louis, son frère chéri, se préparait à partir pour cette seconde croisade qui devait l'enlever à la terre. Pour Isabelle, à peine avait-elle été portée au caveau funèbre, que déjà des miracles s'opéraient sur son tombeau. Son frère n'eut que le temps de lui rendre les derniers honneurs ; il partait pour la Terre-Sainte ; et en quittant la France, le saint roi se répétait : « La France a aujourd'hui une patronne de plus dans les cieux. » En effet, le nom de cette fille de France, de cette royale récluse de Longchamp, a été placé par l'Église dans son martyrologe (1).

C'est ainsi que Blanche de Castille avait su faire passer dans l'âme de ses enfants les sentiments pieux dont elle était remplie envers la Mère du Christ. Mais de tous ces enfants (et elle en eut jusqu'à onze) aucun ne profita mieux des leçons maternelles que celui qui fut le second par ordre de naissance. Des auteurs (2) ont écrit que saint Louis avait été le fruit de la piété de Blanche et qu'elle l'avait dû à l'intervention toute-

(1) *Saint Louis et son siècle*, p. 370 et 400.

(2) Bzovius, t. XIII. *Annal. Gononius in chronico SS. Deip.*, p. 228.
P. Courcier, *Negot. sæcul. M.*, p. 190.

puissante de là Vierge à laquelle Dieu ne refuse rien et à l'efficacité du rosaire dont saint Dominique lui avait fortement recommandé la récitation. Mais ces écrivains se trompent; car, pour avoir parlé ainsi, il faut qu'ils aient regardé saint Louis comme ayant été le premier enfant de Blanche et comme n'étant venu au monde qu'après plusieurs années d'une union stérile, ou bien comme étant né longtemps après la mort de son aîné; ce qui est une erreur, Blanche ayant eu un premier fils qui fut nommé Philippe, et qui mourut à neuf ans, alors que Louis, son second fils, avait déjà quatre ans et demi.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la fille d'Alphonse IX présida elle-même à l'éducation de Louis, devenu l'héritier présomptif de la couronne, et qu'elle lui inspira, par conséquent, cette tendre piété qu'il montra toute sa vie pour la Mère de Dieu. « Dès sa toute petite enfance, dit M. le vicomte Walsh, elle l'avait confié à Dieu et à la sainte Vierge (1). » Elle lui avait aussi appris à aimer beaucoup Dieu et la sainte Vierge en même temps qu'elle lui disait : « Biau et » doux fils, rien au monde ne m'est plus chier que » vous..... mais préfère vous perdre de mort, que » soyez entarchié d'ung seul péchié mortel. »

L'éducation que Blanche avait donnée à ce cher fils avait été éminemment chrétienne; et il n'y a point d'éducation vraiment chrétienne si la connaissance des grandeurs et des bontés de la plus parfaite des créatures n'en fait partie.

Mais cette connaissance ayant eu une grande place

(1) *Saint Louis et son siècle*, p. 92.

dans les leçons et les exemples donnés au jeune Louis, il en résulta que son cœur s'enflamma d'un saint amour pour Celle dont la beauté et les perfections ont charmé Dieu lui-même (1).

M. Walsh (2) dit que saint Louis se maria à *Notre-Dame de Sens*. Sans doute celui qui mit constamment toutes ses actions soit publiques soit privées sous le patronage de Marie, ne manqua pas de placer un événement aussi important dans sa vie que son union matrimoniale avec Marguerite de Provence, sous les auspices de la sainte Vierge. Mais l'église où s'accomplit cette cérémonie n'était point, comme le croit le noble et pieux écrivain, dédiée à Marie; saint Étienne est son patron, et nous ne voyons pas que la métropole de Sens ait jamais été placée sous un autre vocable.

Mais la piété du saint roi envers la Mère de Dieu n'a pas besoin de cette particularité pour se révéler à nous; assez d'autres choses la mettent au grand jour.

Elle brille surtout dans les fondations ou constructions pieuses qui marquèrent et consacrèrent les premières années du règne de ce prince.

A peine monté sur le trône, il avait, nouveau Salomon, inauguré son gouvernement par le zèle de la maison de Dieu. Il est incroyable, disent Félibien (3), Courcier (4) et Godescard (5), combien saint Louis laissa de monuments de sa piété. Les hôpitaux de Pontoise, de Compiègne et de Vernon, celui des Quinze-

(1) *Concupivit Rex decorem tuum. Ps. 44.*

(2) *Pag. 107.*

(3) *Entret. sur l'architecture.*

(4) *Negot. sæcul. M., p. 190.*

(5) *Vie de saint Louis.*

Vingts à Paris, la Chartreuse de Vauvert, les couvents des Dominicains, des Cordeliers ou Franciscains, des Carmes, des Mathurins ou Pères de la Rédemption des captifs; les maisons des Filles de Dieu, des Béguines et du Val-des-Écoliers, dans la même ville; le monastère des Trinitaires à Fontainebleau; les abbayes de Longchamp, du Lis, de Maubuisson et de Royaumont reconnaissent saint Louis pour fondateur ou du moins pour bienfaiteur.

Mais le plus admirable monument que nous ait laissé, en ce genre, le plus grand prince du treizième siècle, c'est incontestablement ce merveilleux édifice qu'on connaît sous le nom de *Sainte-Chapelle*, et qu'on pourrait bien justement appeler aussi la *belle chapelle*.

La couronne d'épines dont l'impie Synagogue avait ceint le front du Christ au jour de ses fiançailles avec notre humanité, étant devenue, par un traité conclu entre saint Louis et Baudoin II, empereur de Constantinople, une propriété française, le saint monarque ne trouva parmi les chapelles existant alors à Paris, rien qui fût digne de recevoir, dans son enceinte, le bandeau qu'avait rougi le sang du Rédempteur; et il chargea Pierre de Montereau d'édifier pour elle ce magnifique reliquaire de pierre qui est encore aujourd'hui une des gloires de Paris, la cité aux mille merveilles, et qui est aussi délicatement sculpté que ces châsses d'or et d'argent que l'on voyait jadis dans les trésors de nos vieilles cathédrales (1).

L'église supérieure fut dédiée, comme de juste, à la sainte couronne. Mais le pieux client de la Reine du

(1) Walsh, p. 123.

ciel voulut que Marie eût aussi sa part et ses droits dans ce splendide édifice; il voulut qu'elle fût aussi maîtresse dans ce lieu; et il lui consacra l'église inférieure qui fut dédiée à Notre-Dame le vingt-cinquième jour d'avril 1248, trente-troisième anniversaire de la naissance de saint Louis (1).

Après la Sainte-Chapelle, une des fondations que ce prince aimait le plus c'était l'abbaye de Royaumont. Elle avait été commencée par sa pieuse mère; et, dans son enfance, il avait souvent été conduit par Blanche de Castille à cette sainte retraite, située près des étangs de Chantilly. Mais le temps ayant ruiné et appauvri cette maison de Dieu, quand le fils de Louis VIII fut monté sur le trône, il dit aux religieux qu'il avait visités dans son jeune âge : « Vous allez quitter ce » cloître endommagé par les siècles, et vous viendrez » habiter une nouvelle abbaye que je fonde au hameau » de Royaumont; là vous aurez une belle et vaste » église, et dans le chœur il y aura quatre-vingt-dix- » neuf stalles pour les religieux; la centième sera pour » moi, car j'irai souvent me reposer sous le toit que » je vous élève, et prier avec vous. » Souvent même les mains royales de Louis travaillèrent à la reconstruction de Royaumont, et elles n'ont pas dédaigné d'y manier la pelle et le pic de fer (2).

Une fois, ses deux frères, les comtes d'Anjou et de Poitiers, étaient venus passer une journée avec lui; ils le trouvèrent travaillant au jardin : « Puisque vous » êtes ici, leur dit-il, il faut vous soumettre à la règle ;

(1) *Calendr. des fêtes de la Vierge*, p. 106.

(2) *Saint Louis et son siècle*, p. 368 et 369.

» vous le voyez, je travaille comme les moines; travaillez comme moi; » et les deux princes se mirent allégrement à l'ouvrage (1).

Cependant, le 15 octobre 1245, Louis avait entendu à *Notre-Dame* de Paris le légat du saint-siège faisant la peinture des maux qu'endurait alors l'Idumée; et il lui avait semblé entendre, en même temps, la voix de l'auguste Vierge à laquelle était dédiée la royale cathédrale, l'appeler lui-même aux armes pour la délivrance des lieux saints; et, vivement ému, il s'était écrié : « Dieu le veut! Dieu le veut! Oui, Dieu nous appelle » aux armes; courons combattre pour sa cause; et, » s'il le faut, mourons pour le rachat du saint tombeau! »

Mais, avant de partir, il voulut encore aller dans l'église de Marie s'agenouiller devant l'autel de cette Vierge puissante, prendre pour ainsi dire congé d'elle, la prier d'être favorable à son expédition, et mettre, pendant son absence, son beau royaume de France sous sa protection. Il se rendit donc de Saint-Denis pieds-nus, l'écharpe au cou et le bourdon à la main, à la basilique de Notre-Dame où il entendit la messe dite par l'archevêque de Paris et où il communia (2).

Sur la terre étrangère, sa piété envers Marie ne fut pas moins vive que sur le sol de France, et elle se manifesta jusque dans les présents qu'il fit aux infidèles; car de l'île de Chypre où il était alors, le prince croisé ayant cru devoir envoyer des présents au grand Kan des Tartares, on remarqua parmi ces dons une

(1) *Saint Louis et son siècle*, p. 368 et 369.

(2) *Ibid.*, p. 182.

riche tente écarlate où étoit entaillé et enlevé par image l'Annonciation de la benoîte Vierge, Mère de Dieu, avec tous les autres poincts de la foi (1).

Entré vainqueur à Damiette, son premier soin fut d'aller à la grande mosquée qui fut de nouveau convertie en église et dédiée à la Vierge, Mère de Jésus-Christ (2). Ainsi, il va faire hommage de son premier succès à celle que son illustre aïeul, Philippe-Auguste, lui avait appris à honorer sous le glorieux titre de Notre-Dame-de-la-Victoire; il va déposer à ses pieds les premières palmes cueillies sur la terre infidèle.

La pensée de Dieu, de Marie et des saints, la crainte de leur déplaire le soutiennent dans ses épreuves; et quand les mamelucks exigent de lui un serment blasphématoire, il répond à ces barbares : « Allez dire à » vos maîtres que j'aime trop mieux mourir bon chrétien que de vivre au courroux de Dieu, de sa Mère » et de ses saints (3). »

Un roi aussi pieux dut, sur la terre que l'Homme-Dieu avait arrosée de son sang et que l'immaculée Marie avait embaumée du parfum de ses célestes vertus, prier avec bien de la ferveur. Son cœur dut être bien heureux en ces contrées qui avaient vu les mystères opérés pour notre rédemption. Aussi alla-t-il plusieurs fois prier sur ce mont Thabor, où Jésus-Christ avait laissé échapper un rayon de cette gloire qui lui appartient comme Fils unique du Père.

Il visita aussi le village de Cana où Marie avait obtenu le premier des prodiges que Jésus opéra.

(1) *Saint Louis et son siècle*, p. 190.

(2) Walsh, p. 207.

(3) Godescard.

Mais ses émotions les plus vives et ses prières les plus ferventes furent pour la maison de la Vierge, transformée en chapelle et où l'on voit encore marqué par une colonne l'endroit où l'ange Gabriel apparut à la fille de David en lui disant : « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* » Dès qu'il aperçut de loin cette sainte et auguste demeure, il sauta de cheval, se jeta à genoux et salua avec le plus profond respect, et la maison natale de la Reine des anges et cette Vierge elle-même. Puis, entré dans l'église, il y recommença ses humbles et ferventes oraisons à Jésus et à Marie. On approchait alors du jour de l'Annonciation et de l'Incarnation. Le saint roi, pour s'y préparer, et pour rendre à ce lieu sacré tous les genres d'honneur que sa piété lui inspirait, jeûna la veille au pain et à l'eau; il revêtit du cilice son corps souffrant et amaigri; et, le jour de la fête, il fit célébrer la messe avec toute la pompe et tout l'appareil possibles; il communia à cette messe voulant recevoir *le vrai corps né de la Vierge Marie* dans l'endroit même où ce corps avait été formé du plus pur sang qui ait jamais coulé dans les veines d'une fille d'Adam (1).

C'est à cette même date, à peu près, que l'on met son excursion au mont Carmel. Au sortir de Nazareth le pieux croisé voulut aller visiter aussi cette montagne que les divines Écritures louent tant pour sa beauté et sa fécondité, et qui alors n'était pas moins embaumée par le culte fervent qu'y recevait Marie que par ses plantes balsamiques. Quelques auteurs racontent qu'en quittant la Terre-Sainte, saint Louis éprouva un violent

(1) Clicht. in serm. de S. Ludov. Tursellius in hist. D. Virg. Lauret. Chron. SS. Deiparæ, p. 260.

coup de vent qui l'avait poussé sur les côtes du mont Carmel; que, dans cette bourrasque où son vaisseau avait couru le plus grand danger, il s'était spécialement voué lui et les siens à Notre-Dame du mont Carmel, et que la tourmente cessa dès que sa prière fut finie. Alors Louis fit jeter l'ancre, il descendit à terre, et il alla au monastère bâti sur cette montagne. Il y entendit la messe, et il fut si édifié de la piété des religieux de cette communauté, qu'il en demanda quatre qu'il amena en France. Ils furent, durant le trajet, les aumôniers de sa flotte; et arrivé à Paris, il leur fit bâtir une église et un couvent sur le bord de la Seine au lieu où furent depuis les Célestins. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel qu'ils passèrent à la place Maubert afin d'être plus près de l'Université (1). Ce fut alors que le fils de Blanche de Castille inscrivit son beau nom sur les registres de la confrérie du scapulaire, et qu'il en prit la sainte livrée avec laquelle il revint dans son royaume bien-aimé, heureux d'avoir un nouveau titre, un nouveau droit à la protection de Marie. Il le portait extérieurement et ostensiblement comme de nos jours on porte les décorations du mérite soit civil, soit militaire; et, en mourant, il légua son manteau royal au couvent des grands Carmes comme un gage de sa tendre et filiale dévotion pour la sainte Vierge et pour son ordre.

Nous lisons dans quelques auteurs qu'il rapporta aussi de cette expédition une petite statue de la Mère de Dieu qu'on regardait comme ayant été faite de bois de Sétim par le prophète Jérémie, et dont le sultan

(1) *Manuel du scapulaire*, par M. Sambucy, p. 94 et 145.

d'Égypte lui avait fait présent. Selon les mêmes écrivains, il aurait, à son tour, donné cette précieuse image à la vénérable église de *Notre-Dame-du-Puy* où elle ne contribua pas peu à entretenir, à réchauffer et à augmenter la dévotion, déjà bien fervente, de ces contrées envers la sainte Mère de Jésus (1).

Lorsque, déjà vieux, comme il l'observait lui-même dans son allocution aux trois princes ses fils, il entreprit, pour la seconde fois, le voyage d'outre-mer, il s'y disposa par deux retraites qu'il fit à l'abbaye de Maubuisson, abbaye chère à sa défunte mère, comme nous l'avons dit, et où elle reposait dans la paix du tombeau, abbaye placée sous le haut patronage de Marie.

Des prières publiques et pleines de ferveur furent faites aussi à *Notre-Dame de Paris*; et, le samedi, 15 mars 1270, il voulut, comme il l'avait fait pour la première croisade, aller prier Marie dans le plus beau de ses temples. Il s'y rendit marchant nu-pieds et en habits de croisé. Il y fut longtemps à genoux dans la chapelle de la Vierge, la conjurant de lui être toujours une bonne mère. Hélas! c'était son adieu qu'il disait, sans le savoir, à cette auguste basilique, à toute sa capitale et à tout son royaume!

Prêt à mettre à la voile et avant de s'éloigner du beau pays de France, Louis écrivit aux régents chargés de ses pouvoirs, les conjurant *au nom de Monseigneur Jésus-Christ et de sa benoïste Mère d'avoir bon soin de son menu peuple* (2).

Ce devoir de roi rempli, le pieux fils de Louis VIII alla faire un pèlerinage à Notre-Dame de Vauvert. Il

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 185. — (2) Walsh, p. 409.

semble qu'il ne pouvait s'arracher des autels de Marie. Il lui faisait une sainte violence, voulant obtenir d'elle pour lui-même et pour les siens toutes les grâces, toutes les faveurs et toutes les espérances qu'elle tient dans sa main.

Deux ans auparavant, en 1268, il avait sollicité et obtenu de Clément IV trois années d'indulgences pour chaque fois qu'on réciterait les paroles suivantes : *Que le doux nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et celui de la très glorieuse Vierge Marie, sa mère, soient bénis dans tous les siècles et au-delà. Ainsi soit-il. Que la Vierge Marie ainsi que son miséricordieux Fils nous bénissent. Ainsi soit-il.* (1).

C'est ainsi que le zèle de la gloire de Marie le dévorait aussi.

Tous les matins, après sa prière terminée, il se transportait, en esprit, dans un des sanctuaires les plus renommés de cette Vierge, et il la saluait comme s'il eût été corporellement dans ce lieu vénéré (2).

Tous les jours il assistait à l'office de la sainte Vierge, ou, du moins, il le disait en son particulier (3).

Les samedis, jours spécialement consacrés à Marie, il recevait, en son honneur, trois pauvres vieillards auxquels il lavait les pieds et qu'il servait ensuite à table (4).

Il jeûnait au pain et à l'eau chaque veille de fête de la sainte Vierge (5).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 189.

(2) *Annuaire de Marie*, t. 1, p. 201.

(3) *Negot. sæcul. M.*, p. 190.

(4) Baillet, *Negot. sæcul. M.*, p. 190. *Vie de saint Louis*, p. 142.

(5) Baillet, *Vie de saint Louis*.

La dévotion du rosaire qui naquit de son temps n'eut pas de partisan plus dévoué que lui (1), et il contribua beaucoup à sa propagation.

Enfin après Jésus-Christ, après le Dieu du calvaire, Marie eut tout l'amour de cette âme angélique.

On ne s'étonnera pas, après cela, qu'il ait eu, en mourant, le bonheur que souhaitait pour lui-même saint Germain de Constantinople (2), le bonheur d'expirer en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie (3).

La piété envers Marie est restée héréditaire sur le trône de France.

Philippe-le-Bel alla dévotement en pèlerinage à *Notre-Dame-du-Puy* pour s'y mettre sous la protection spéciale de la très sainte Vierge dès le commencement de son règne. Plus tard, en 1304, se trouvant dans une situation critique, il se recommanda avec grande ferveur à *Notre-Dame de Chartres*; et, le danger passé, il alla la remercier et lui fit de riches présents.

Philippe de Valois au retour d'une expédition qui lui avait réussi en agit de même à l'égard de *Notre-Dame de Paris*, qu'il alla remercier en rentrant dans sa capitale et à laquelle il fit hommage, à l'exemple de Philippe-le-Bel, de son cheval de bataille et de sa royale armure.

L'infortuné Charles VI donna plus d'un témoignage de sa piété envers Marie.

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 190.

(2) *Maria nomen velut olivæ ramum in ore ferens avolabo, et requiescam.*

(3) *Mortuus est autem ore invocans veneranda nomina Jesu et Maria.* P. Courcier, *Negot. sæcul. M.*, p. 190.

Il en fut de même de Charles VII, de Louis XI, de Charles VIII et de François I^{er}.

La consécration de la France à Marie par Louis XIII et la construction par le même prince de Notre-Dame-des-Victoires à Paris, le magnifique monument du vœu de Louis XIII érigé à *Notre-Dame de Paris* par Louis XIV, le rétablissement de la procession de l'Assomption par Louis XVIII, remonté sur le trône de ses pères ; la belle statue d'argent donnée par Charles X à Notre-Dame de Paris pour cette procession ; l'envoi par Napoléon III de deux tableaux de Marie aux deux flottes françaises de la Baltique et de la mer Noire, dans la fameuse guerre d'Orient ; les embellissements faits par ce religieux prince à Notre-Dame d'Amiens et beaucoup d'autres actes qu'il nous est impossible d'énumérer ici, prouvent que, depuis saint Louis, le culte de Marie ne s'est nullement éteint sur le trône de France, et que nos chefs, empereurs ou rois, se regardent toujours comme d'humbles sujets de la Reine des cieux. Qu'en retour elle les protège, eux, leur famille et leur peuple !

SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce saint que l'on a surnommé *l'ange de l'école*, le *docteur angélique* et *l'aigle des théologiens*, fut non-seulement le contemporain, mais il fut même bien des fois le conseiller intime et le commensal de saint Louis. En effet, ce grand prince appela souvent à sa cour l'éminent dominicain, prit son avis sur un très grand nombre d'affaires religieuses ou politiques et il aimait à l'avoir à sa table. On raconte même, à ce propos, une anecdote qui prouve combien fortes étaient parfois les préoccupations scientifiques du grand théologien, et combien était bon le noble fils de Louis VIII et de Blanche.

Saint Thomas d'Aquin vint au monde l'année même où en sortit le séraphique François d'assise. Ainsi, comme on voit un joaillier remplacer dans un diadème,

dans une parure, une pierre fine, un diamant par un autre, de même en retirant alors à son Église de la terre une des plus pures illustrations qu'elle eût à cette époque, Dieu lui en rendit une autre qui était destinée à briller également du plus splendide éclat.

Si l'on en croit un historien contemporain, Dieu aurait révélé à un pieux ermite et ensuite, par cet ermite, à Théodora, mère de notre saint, et qui était alors enceinte, que l'enfant qu'elle portait serait un jour une des gloires du catholicisme.

« Car, dit Guillaume de Tocco (1), comme la comtesse Théodora, femme aussi noble par ses vertus que par ses ayeux, se trouvait en son château de Rocca-secca, elle vit venir à elle un vénérable vieillard nommé ou surnommé *le Bon*. Cet homme bon de nom, mais meilleur encore par sa conduite et sa piété (2), cultivait la vie érémitique avec quelques compagnons, sur la montagne voisine de Rocca-Secca; et tous les habitants de cette contrée le tenaient pour un saint. Il dit à Théodora : « Comtesse, réjouissez-vous; car vous » portez dans votre sein un enfant qui répandra, durant sa vie, un tel éclat de science et de sainteté, » que ce siècle n'aura pas un homme qu'on puisse lui » comparer; vous l'appellerez Thomas. » La pieuse comtesse tombant à genoux, répondit : « Je ne suis » pas digne d'avoir un tel fils; qu'il me soit fait cependant selon la volonté de Dieu. » Et comme tout cela avait été dit par une inspiration prophétique, l'événement ne manqua pas de justifier la promesse. »

(1) Apud Bolland., t. I, Mart., p. 659.

(2) Bonus nomine, melior vitâ et religione (*ibid*).

Théodora ne manqua pas non plus de se conformer à l'ordre qui lui avait été intimé et de donner à son enfant le nom que le ciel lui-même lui avait imposé ; et, au jour de son baptême, il fut appelé Thomas, qui signifie *abîme*. L'enfant qui le reçut alors, fut, en effet, depuis, un abîme de science.

Des phénomènes merveilleux signalent son berceau et disent : *Le doigt de Dieu est là*.

Un jour la foudre tombe sur une des tours du château dans laquelle l'enfant se trouvait en ce moment. Il tue sa sœur, à côté de lui, et semble le respecter. La sœur va prendre rang parmi les anges de Dieu, et le frère reste sur la terre pour l'éclairer comme cet astre que l'on a souvent donné pour emblème à son génie (1).

Plus d'une fois on aperçut une brillante auréole, semblable à ces nimbes lumineux dont les peintres du moyen-âge entouraient la tête des saints, couronner le front calme et pur de cet enfant prédestiné. C'était un présage frappant de l'éclat que jetterait un jour cet enfant extraordinaire. Dieu révélait dès lors sa future grandeur comme il avait révélé celle de saint Ambroise, celle de saint Léon et d'autres personnages marquants dans son Eglise (2).

Mais une particularité que les écrivains imbus de l'esprit voltairien rejetteraient avec dédain, comme indigne de trouver place dans leurs graves récits, et que nous sommes, nous, heureux de relater, c'est celle-ci

(1) Guill. de Tocco, *loc. cit.* — J. B. Feuille. *Vie de S. Thomas*. Le P. Touron, liv. 1, chap. 2.

(2) M. Reille, *Hist. de S. Thomas d'Aquin*, p. 6.

que nous trouvons dans ce même Guillaume Tocco (1), dans le P. Touron (2), dans Léandre (3), dans Gonon (4) et dans Courcier (5), et qui semblait annoncer que le fils du comte Landolphe ne serait pas moins grand par sa piété envers Marie que par sa haute intelligence. Cette circonstance est trop dans la nature de notre sujet, elle va trop bien à notre thème pour que nous ne nous empressions pas de la consigner ici. C'est pour nous une joie réelle que d'avoir à enregistrer, à la suite des présages que nous venons de mentionner, un fait qui révélait que l'enfant merveilleux auquel il arriva mériterait de prendre rang parmi les plus illustres serviteurs de Marie.

Les auteurs précités disent donc qu'un jour, Théodora, étant allée au bain, fit porter avec elle son enfant. Comme on attendait l'heure du bain, on s'aperçut que cet enfant tenait à la main une toute petite feuille de papier que personne pourtant ne lui avait donnée et qu'il n'avait pu trouver ni ramasser sans qu'on le vit. Guillaume de Tocco dit positivement qu'elle était venue dans sa main *miraculeusement* (6). Quand le moment fut venu de mettre l'enfant dans le bain, on voulut lui ôter des mains le papier qu'il tenait. Mais, ce qui ne lui était jamais arrivé, il montra une invincible résistance, et on ne put venir à bout de lui prendre sa feuille; il serra la main de toutes ses forces, et il se mit à crier et à pleurer comme jamais il ne l'avait fait. Il fallut donc lui laisser l'objet auquel il tenait tant. Il

(1) P. 459, n. 4. — (2) Loc. cit. — (3) De vir. illustrib. FF. PP. — (4) Chron. SS. Deip., p. 270. — (5) Negot. sæcul. M., p. 192. — (6) Cartulum parvulum divinitus repertam. Loc. cit.

le garda dans le bain, et, par une attention qui mérite d'être remarquée, il ne le laissa point mouiller, et il le rapporta à la maison sans le moindre dommage et en le tenant toujours avec autant de fermeté qu'un avare pourrait tenir un riche et précieux trésor. Rentrée chez elle, Théodora voulut voir ce que c'était que cette feuille de papier et ce qu'elle pouvait contenir. Cette fois, l'enfant ouvrit la main sans aucune difficulté. On regarda, et on lut sur la feuille ces deux mots seulement, *Ave, Maria*. Cet enfant les commenta plus tard avec ce génie qui est le cachet de toutes ses œuvres, et cette explication n'est pas le moindre de ses opuscles.

L'antique historien qui nous a conservé et transmis cette pieuse anecdote y voit, non sans raison, un témoignage des précoces dispositions de l'âme et du cœur de cet admirable enfant pour la sainte Mère des chrétiens; et nous sommes de son avis. Nous placerons même ici les judicieuses réflexions de M. l'abbé Barielle, le dernier sans doute des historiens de saint Thomas. Après avoir rapporté le trait qu'on vient de lire, cet écrivain poursuit ainsi :

« En réfléchissant sérieusement aux choses de l'âme et de Dieu, on entrevoit les liens sublimes qui rattachèrent toujours les plus beaux génies des temps chrétiens à l'auguste Reine des Vierges. L'esprit peut saisir les intimes et nécessaires rapports qui existent entre la science et la sagesse, la lumière et la pureté; il peut dire pourquoi le culte de Marie s'implante avec les grandes pensées dans l'âme d'un Bernard, d'un Dominique ou d'un Bossuet; mais expliquer par quels secrets ressorts l'enfant prédestiné de la gloire et de

la sainteté s'élance, avant de se connaître lui-même, vers cette Mère immaculée que le ciel lui cache dans ses splendeurs, c'est ce que le raisonnement orgueilleux doit laisser à l'humble prière.

» O Mère, continue toujours le pieux panégyriste, soyez bénie de ce que vous daigniez de si bonne heure manifester vos droits sur l'âme de notre saint. O Vierge, volontiers nous remettons en votre garde la chasteté de son génie et celle de sa vertu. Veillez sur ce berceau dépositaire de si riches espérances. Mais plutôt, ô Marie! daignez jeter un regard de grâce et de protection sur cette image que nous voudrions tracer de votre serviteur fidèle! faites que l'exemple de sa vie soit encore une fois utile à la terre (1). »

Ces derniers vœux, nous les répétons du fond du cœur pour les pages qu'on va lire et que nous consacrons au noble descendant des comtes de Sommacle et d'Aquin.

Au dire de tous ses historiens, sa première enfance, comme celle de Marie, fut exempte de ces petites passions qui se révèlent dès le berceau, et qui ne prouvent que trop combien les sens de l'homme sont enclins et portés au mal dès l'âge le plus tendre. « On découvre dans les rudiments de cette vie naissante le germe de toutes les vertus (2). » Ainsi, l'on n'y voit point cette inconstance, ces caprices, ces colères, ces impatiences, cet entêtement, cet égoïsme qu'on remarque à peu près dans tous les enfants au berceau. Celui-ci était, au contraire, toujours tranquille, toujours le même et toujours prêt à donner ce qu'il tenait à la main. Il sem-

(1) P. 9. — (2) *Ibid.*, p. 6.

blait pressentir, comme saint Félix de Valois, les douceurs de l'aumône et de la charité.

Sorti des langes du berceau, ce qu'il aimait par-dessus tout dans le vieux castel de son père, c'était la porte hospitalière où les pèlerins et les pauvres se pressaient chaque jour, et la chapelle où Jésus-Christ résidait corporellement et où se célébrait le sacrifice quotidien; et ces deux affections se développaient en lui à mesure qu'il grandissait. Aussi le comte Landolphe et la comtesse Théodora veillèrent sur cet enfant comme sur un vrai trésor, dont la divine Providence leur avait confié le dépôt.

Mais leurs soins et les rares dispositions de cet enfant hâtèrent pour lui l'instant où l'éducation de famille dut faire place à une autre. On songea donc, dans le château de Rocca-Secca, à confier à d'autres mains la seconde culture de cette âme innocente et de cette intelligence qui s'annonçait déjà si bien. A l'exemple de sainte Anne et de saint Joachim, Théodora et Landolphe résolurent de se séparer de leur enfant et de le confier à des mains sacerdotales. Il avait à peu près l'âge qu'avait elle-même l'auguste Vierge alors que ses parents la conduisirent au temple et la remirent aux prêtres. Ceux que le comte et la comtesse d'Aquin choisirent pour instituteurs du dernier de leurs fils, furent les disciples de saint Benoît; et l'asile où ils le placèrent pour être, nouveau Samuel, élevé à l'ombre du sanctuaire, fut l'abbaye du Mont-Cassin, qui n'était qu'à environ six milles du château de Rocca-Secca, et qui avait alors pour supérieur un membre de la famille d'Aquin nommé Landolphe Senebald. Sous son regard et sous sa direction toute paternelle, le jeune

Thomas « fit de rapides progrès dans les connaissances humaines, mais de bien plus rapides encore dans l'étude et l'amour de la divine loi (1). » Souvent il parlait de Dieu ; souvent il questionnait ses maîtres sur la nature, les attributs et les opérations de la divinité, souvent il demandait : *qu'est-ce que Dieu ? — Qu'est-ce que Dieu ?* Cette simple question était le grain de sénévé, le germe petit et faible duquel devait sortir un jour l'arbre majestueux qu'on connaît sous le nom de *Somme théologique*, et qui, dans son immensité, a embrassé, à peu près, toutes les vérités de la foi et de la science.

Pieux, doux, studieux, obéissant et plein de modestie, tel parut le jeune d'Aquin pendant les cinq années qu'il passa au Mont-Cassin, dans cette sainte retraite tout embaumée, comme nous l'avons dit, des parfums de la piété qui caractérisait les enfants de saint Benoit à l'égard de la Mère de Dieu. Landolphe l'en retira pour l'envoyer à une école de hautes études. Le lait est pour les enfants ; aux hommes il faut du pain ; et, à dix ans, Thomas d'Aquin était déjà un homme par la solidité et la maturité de son intelligence.

Du Mont-Cassin il alla donc à l'université de Naples ; c'était échanger le désert et son aridité pour la cité la plus belle et la plus splendide du monde ; c'était sortir d'un sanctuaire pour aller dans le pays le plus voluptueux qu'il y eût peut-être alors sur terre ; c'était passer des nuages mystiques de la prière, d'un air pur et serein, dans une atmosphère vraiment empestée et corrompue ; car « l'école napolitaine... semblait

(1) M. l'abbé Barielle, *Hist. de saint Thomas d'Aquin*, p. 15.

parvenue au dernier terme de la dépravation quand le jeune Thomas d'Aquin s'y rendit par ordre de son père (1). »

Mais, fortifié par les principes puisés d'abord sous le toit natal et ensuite dans le cloître, sa seconde demeure, soutenu en outre par le sage gouverneur de son enfance qui ne le quittait point, et plus encore par son tout-puissant et invisible Maître, le nouvel écolier parut à l'épreuve de tous les traits et en garde contre tous les assauts. Il s'entourna de modestie comme d'une cuirasse impénétrable; il fit un pacte avec ses yeux, et il leur défendit de laisser au péché le moindre passage dans son cœur. La prière et le travail furent pour lui deux autres armes auxquelles, surtout ici, nous devons ajouter, toujours d'après ses historiens, la piété envers l'auguste Mère de Dieu; car ses vœux et ses soupirs allaient naturellement à Elle; et « ce dévouement à Marie date de loin, comme nous l'avons vu, puisqu'il semblait avoir devancé, dans ce chaste enfant, la conscience de lui-même. Nous le verrons, dans toute la suite de sa vie, fidèle à cette religion qui est en même temps celle des plus hautes intelligences et celle des plus simples enfants de Dieu (2). »

L'intelligence du jeune Thomas s'élevait déjà si haut que, dans la rédaction des leçons de ses maîtres, il mettait plus de profondeur et de clarté qu'ils n'en avaient mis eux-mêmes (3). Aussi le proposaient-ils

(1) M. l'abbé Barielle, *Hist. de saint Thomas d'Aquin*, p. 32.

(2) *Ibid.*, p. 35.

(3) *Lectiones quas a magistro audierat, profundius et clarius dicebat, quam dixisset magister. Malvin. in Ann., p. 599.*

pour modèle à tous les autres élèves de leurs cours. Ceux-ci reconnaissaient et aimaient à proclamer la supériorité de Thomas ; car cette supériorité était humble et modeste ; et la modestie fait toujours pardonner le mérite. Sa charité n'était pas moindre ; tellement que toute la ville admirait et bénissait cet ange de grâce et d'innocence (1).

Cependant ces succès dans les sciences, ces bonnes œuvres, ces éloges n'enflèrent point le jeune d'Aquin qui, à l'exemple du saint Roi, avait toujours son âme dans ses mains (2), qui veillait toujours sur lui-même avec un soin extrême. Aussi, loin de se sentir attiré vers le monde, il commença, au contraire, à éprouver pour le siècle un vif et profond dégoût. Dieu l'attirait à lui et il voulait l'avoir tout entier et sans partage.

Or, voici quel moyen employa pour cela Celui qui *dispose tout avec force et avec douceur* (3). Laissons parler ici le remarquable écrivain que nous suivrons, pas à pas, dans tout le cours de ce chapitre.

« C'était l'époque où l'esprit de l'Évangile venait de reparaître sur la terre dans toute son énergie et livrait à l'esprit du monde un des plus magnifiques combats dont la terre ait jamais été le théâtre. Une société nouvelle se formait alors d'après les principes et les sentiments que notre jeune saint avait rêvés dans son cœur, qu'il se proposait isolément comme la règle de sa vie entière. La lumière divine dont cette âme prédestinée se trouvait intérieurement prévenue éclairait, par voie de tradition, les disciples d'un saint à peine

(1) M. Bareille, p. 37.

(2) Anima mea in manibus meis semper. Ps. 118.

(3) Sap. VIII, 1.

descendu dans la tombe. Les Frères Prêcheurs étaient plutôt séparés du monde par leurs mœurs que par leur demeure; ils ne fuyaient pas la société, car ils avaient entrepris de la régénérer. On les avait vus, du vivant même de leur patriarche, s'établir avec une incroyable rapidité dans presque tous les grands centres de population, partout où la réunion appelle le plus de vices et de désordres. Ils s'étaient introduits dans les principales villes de l'Europe. Loin de craindre l'ennemi, ils s'en allaient, avec une sublime confiance, planter au milieu de ses camps les plus nombreux leur tente solitaire, portant le spectacle du dévouement et de la pénitence, comme un attrait divin, au sein même de l'égoïsme et de la sensualité (1). »

Les Frères Prêcheurs avaient une maison à Naples. L'élève de l'Université aimait singulièrement cette communauté. « Exilé sur une terre étrangère, et, pour ainsi dire, perdu au sein de Babylone, Thomas venait aussi souvent qu'il le pouvait se consoler avec les enfants de son peuple et de son Dieu. Naples pouvait être considérée comme une terre inondée par un déluge d'iniquités; et, chaste colombe, il s'en venait reposer son aile fatiguée dans cette arche sainte où se sauvaient des grandes eaux les élus du Seigneur (2). »

L'église des Dominicains devint son église favorite; et ses plus doux instants étaient ceux qu'il passait soit avec Dieu dans ce temple, soit avec les religieux auxquels ce lieu sacré appartenait.

Enfin le noble fils des comtes de Sommacle, le

(1) P. 39. — (2) *Ibid.*, p. 40.

petit-neveu de Guillaume Bras-de-Fer et de Frédéric Barberousse, demanda instamment l'habit de saint Dominique.

Il avait alors dix-sept ans.

Après quelques épreuves, les Frères Prêcheurs lui ouvrirent leurs rangs; et ce jour-là un bien beau et bien glorieux nom fut inscrit dans leurs annales, et un brillant fleuron fut attaché à la couronne de leur saint fondateur.

Tous les lecteurs de ce livre savent quel orage, parti du sein de sa famille, se déchaîna aussitôt contre le jeune novice; tous connaissent les assauts que lui livrèrent conjointement son père, sa mère, ses frères, ses sœurs; tous ont lu le détail des moyens violents, barbares, infâmes même, auxquels on eut recours pour le faire renoncer à ses engagements. Et tous aussi ont admiré le courage, la fermeté et l'invincible héroïsme avec lesquels le nouveau disciple de saint Dominique lutta contre tous les efforts et sortit victorieux de toutes les attaques.

Mais de toutes ces attaques, la plus terrible, sans nul doute, et la plus satanique, fut celle qui fut dressée contre sa chasteté, c'est-à-dire contre la vertu qui est le premier fleuron de la couronne de Marie, qui est surtout cher au cœur de cette Vierge immaculée, et qu'elle aime tout spécialement à trouver dans ses enfants. Aussi ne fut-elle pas étrangère au triomphe que remporta alors sur le démon et sur la chair cet athlète de Jésus-Christ; et ce qui nous fortifie dans notre opinion c'est que la merveilleuse ceinture de pureté dont les anges, au rapport de ses historiens, ceignirent alors ses reins pour y éteindre à tout jamais

les feux de la concupiscence fut appelée *le cordon de saint Thomas et de la sainte Vierge*, c'est-à-dire le cordon envoyé par la Reine des vierges à ce nouveau Joseph, à ce nouveau héros de la chasteté.

Il ne fallut rien moins pour l'arracher au danger dans lequel sa propre famille l'avait impitoyablement jeté, que l'intervention des deux plus grandes autorités qu'il y eut alors sur la terre. Le pape et l'empereur prirent en main la cause de la religion et de la liberté outragées dans la personne du jeune et courageux d'Aquin ; et ce fut à eux qu'il dut de pouvoir enfin sortir de la tour crénelée du château de Rocca-Secca.

Mais les épreuves auxquelles il venait d'être soumis et la force inébranlable qu'il avait déployée lui avaient gagné l'estime et conquis même l'admiration du vicaire de Jésus-Christ, qui, pour le dédommager de ce qu'il avait souffert, voulut, malgré sa grande jeunesse, car il n'avait alors que dix-huit ou dix-neuf ans, le nommer abbé du Mont-Cassin, en lui permettant, par une faveur exceptionnelle, de garder l'habit de saint Dominique et d'en suivre la règle tout en devenant supérieur de la famille de saint Benoît. Mais, dit judicieusement M. l'abbé Bareille, le jeune dominicain « ne pouvait pas, dans les vues de la Providence, éclipser sous la mitre abbatiale cette tête qui devait rayonner dans le monde comme un foyer de science divine, ni laisser se reposer sur la crosse d'or cette main que la plume du docteur devait tenir dans un infatigable mouvement (1). » Thomas refusa donc une dignité qui l'aurait élevé à la hauteur des princes de l'Église, et lui aurait donné,

(1) P. 88.

il est vrai, un honneur éphémère, mais qui aurait peut-être aussi étouffé ce génie dont le rayonnement devait briller dans cette même Église à travers tous les siècles.

Ce génie, la Providence voulait le développer encore. L'école du Mont-Cassin et l'université de Naples n'avaient fait que de l'entr'ouvrir; c'était seulement dans l'ordre de saint Dominique qu'il devait s'épanouir dans toute sa magnificence.

Cette famille des Frères Prêcheurs possédait alors dans son sein un homme extraordinaire à qui ses contemporains eux-mêmes donnèrent le surnom de *Grand*: c'était Albert, auparavant comte de Bollstatt, et que le bienheureux Jourdain avait gagné, vers l'an 1223, à la vie religieuse et aux enfants de saint Dominique. Nous laisserons à d'autres le soin de louer sa vaste science et de le montrer brillant du plus splendide éclat dans les chaires de théologie à Cologne, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Paris et à Rome; nous laisserons à d'autres de dire que telle fut la renommée de cet humble Frère Prêcheur; telle la haute idée qu'on avait de ce maître, qu'on croyait généralement, de son temps, que les sciences naturelles n'avaient pas de secrets pour cette tête puissante, et que la nature elle-même obéissait à son génie (1). Ici nous ne voulons voir et admirer dans frère Albert que le serviteur de Marie, que le savant et l'écrivain dévoué à la gloire de cette première des existences après la divinité (2). Nous avons raconté ailleurs (3) comment, dans le principe,

(1) Henri de Gand — Thritème — Bareille, p. 93.

(2) *Prima post Deum persona*. S. Jean Damasc.

(3) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 333.

l'intelligence du jeune Albert avait été lourde et pesante, et comment il avait dû à Celle dans laquelle *sont aussi tous les trésors de la science et de la sagesse* (1) une lumière supérieure et une facilité qui fit de lui un vrai prodige. Nous avons, dans le même endroit, énuméré ses œuvres à la gloire de Marie et les titres qu'il a à la reconnaissance des enfants et des clients de cette auguste Vierge. Nous n'avons plus ici qu'une courte observation à faire : c'est que ce grand philosophe et ce profond théologien cherchait dans le culte pieux de la Reine des anges, une sorte de contre-poison qu'il opposait à la sécheresse de ces sciences dans lesquelles il excella. Et ce préservatif, il l'enseigna, sans aucun doute, par ses paroles et ses exemples, aux innombrables élèves dont il fut le maître et l'oracle, et spécialement à ceux qu'il affectionna davantage. Nous en avons pour preuves et saint Thomas d'Aquin et Thomas de Catimpré et Ambroise de Sienne, tous trois ses élèves et tous trois remarquables par leur dévotion envers la Mère de Dieu. Thomas de Catimpré qui mourut, selon les uns, en 1263, et, selon les autres, en 1280, a laissé un ouvrage intitulé *Les Abeilles* et dans lequel il rapporte un très grand nombre de traits de nature à faire aimer, admirer et servir cette Mère de la divine grâce pour laquelle il semble avoir eu la plus tendre piété.

Ambroise de Sienne mourut en 1206. La dévotion envers l'aimable Mère de Dieu fut en lui si précoce que, dès les premières années de son adolescence, il recevait, tous les samedis, du consentement de son

(1) Coloss. 2, 3.

père, et en l'honneur de la très douce et très clémente Vierge, cinq pauvres voyageurs auxquels, le soir du samedi, il donnait à souper, et, le lendemain à diner, en accompagnant encore cette œuvre d'hospitalité d'une aumône pécuniaire. On dit que pour lui faire voir combien ces actes de miséricorde lui étaient agréables, la sainte Vierge lui envoya cinq anges du ciel que le jeune Ambroise prit d'abord pour de pauvres pèlerins et qu'il accueillit avec sa bonté ordinaire, mais qui se firent connaître ensuite en chantant, en l'honneur et à la gloire de leur céleste souveraine, des hymnes tels que la terre n'en entend point et avec une douceur, une harmonie et une suavité qu'on ne connaît pas ici-bas. On ajoute encore qu'à sept ans, cet élu du Seigneur savait déjà, de mémoire, tout l'office de la sainte Vierge, et qu'il le récitait avec une ferveur d'ange. Enfin, si l'on en croit les historiens de son ordre, il était encore enfant et dans les bras de sa nourrice, lorsqu'un jour il aperçut un livre qu'il voulut à toute force avoir. On le lui donna; dès qu'il l'eut, il rejeta bien vite les autres, pressa celui-ci contre son cœur et le baisa avec toutes les démonstrations du plus grand contentement. C'était un livre à la louange de la Mère de Dieu (1).

Mais revenons à Albert.

Ce fut donc à ce fameux professeur de Cologne, que les Dominicains confièrent le développement des facultés intellectuelles du jeune Thomas d'Aquin; et ils n'avaient assurément pas pu faire un meilleur choix.

(1) *Chronicon prædicatorum*, lib. 1. Vincentius Charron in calendario, 20 martii n. 4. *Negot. sæcul. M.*, anno 1286, p. 196.

Le regard pénétrant d'Albert déchira le voile de modestie dans lequel s'enveloppait, avec le plus grand soin, ce remarquable élève, aussi habile à se cacher que d'autres sont désireux et empressés de briller; et on sait ce que dit Albert à ceux de ses écoliers qui traitaient Thomas d'Aquin de *grand bœuf muet*. Ce bœuf rompit son silence, et dès qu'il se fit entendre, il étonna élèves et maîtres et prouva qu'il était, à l'insu de tout le monde, licencié ès-sciences et que c'était de Dieu qu'il tenait sa licence (1).

De Cologne, Albert et Thomas furent envoyés à Paris, la *Cariath Sepher* des temps et des peuples modernes, c'est-à-dire la ville lettrée par excellence (2), la ville dont on peut dire, après saint Augustin parlant d'une autre cité : « une des gloires (et ce n'est pas la moindre), une des gloires de cette ville, c'est d'avoir toujours eu et en philosophie et en littérature des écoles florissantes et d'avoir été comme la mère et la nourrice des sciences, des lettres et des arts (3). Albert devait y prendre le degré de docteur et y remplir l'une des deux chaires que l'ordre y possédait; et Thomas devait y continuer ses études sous la haute et habile direction d'Albert. Ils devaient aussi l'un et l'autre y soutenir l'honneur de leur congrégation et se montrer dignes, en tout point, des maîtres distingués qui, depuis leur fondation, les avaient occupées et au

(1) Quasi à Deo licentiâ acceptâ. Guill. de Tocco, n. 13.

(2) Inde conscendens venit ad urbem quæ prius vocabatur Cariath Sepher, id est civitas litterarum. Josue, cap. 15, v. 15.

(3) Accedit huic civitati non parva ex litteris et philosophis gloria, quod ibi potissimum talia studia vigerunt; civitas mater ac nutrix liberalium doctrinarum. Aug. de civitate Dei, lib. 18, c. 2 et 9.

nombre desquels nous nous bornerons à citer Vincent de Beauvais, Alain de l'Île et Hugues de Saint-Cher, non pas parce que les deux premiers furent deux des plus profonds encyclopédistes de ce grand siècle (1), mais parce que tous les trois ont mérité une place d'honneur dans le dictionnaires des serviteurs illustres de Marie.

Nous avons, dans le chapitre de saint Louis, nommé Vincent de Beauvais, qui fut en grande faveur auprès de ce monarque. Cet écrivain, ou, si l'on veut, ce savant compilateur a prouvé ses sentiments à l'égard de Marie en composant en son honneur un ouvrage sur la vie, les actions et les mérites de cette Mère de Dieu, et il a, en outre, rempli son *Miroir historique* de traits et de citations à la gloire de cette même Vierge. Il avait quitté l'abbaye de Royaumont pour venir, à la prière du roi, se charger de l'éducation des jeunes princes, ses fils, et ce fut à la demande de la reine Marguerite qu'il composa « le *Mirouer historial*, véritable trésor de science et sorte d'encyclopédie où se trouvait toute l'érudition d'alors. » Son savant biographe, M. Parisot, a dit de lui avec justesse : « Vincent de Beauvais a rendu d'éminents services, et prouvé un grand génie : il a commencé la classification véritable des sciences, il a légué au monde un des plus gigantesques monuments que nous montrent les fastes de la littérature et ce monument il l'a élevé seul. »

Nous plaçons ici Alain de Lille ou de l'Isle, parce que M. Bareille en fait un Dominicain contemporain,

(1) *Saint Louis et son siècle*, par M. le vicomte Walsh, p. 350.

confrère et collègue de Vincent de Beauvais et de Hugues du Cher. Nous ne savons sur quelles autorités il s'appuie pour cela. Mais le P. Courcier et Feller en font un Cistercien. Selon le dernier, Alain de l'Isle, mourut à Cîteaux au commencement du treizième siècle; selon le premier, il mourut également à Cîteaux sous l'humble habit de frère convers, mais seulement à la fin de ce même siècle, en 1294. On voit par tout cela qu'il n'y a rien de bien certain, comme l'observe d'ailleurs Feller, sur l'ordre auquel il appartient et sur l'époque précise où vécut ce personnage dont la réputation de savoir était si brillante que l'on disait de lui : *qu'il vous suffise d'avoir vu Alain* (1). Il reçut le surnom de *Docteur universel*, et il fut à la fois orateur, poète, philosophe et théologien remarquable. On dit qu'avant d'entrer en religion il avait été recteur de l'université de Paris. Comme preuve de sa piété envers la Mère de Dieu, il a laissé un fort beau *Commentaire du cantique des cantiques*, à la louange de Marie. Mais le plus important de ses ouvrages est son *Encyclopædia* ou *Anticlaudianus de officio viri boni et perfecti*. C'est, dit Feller, une conception vaste dont l'auteur entre dans un très grand détail sur les procédés des sciences et des arts. On y trouve à la gloire de la sainte Vierge les délicieux vers que voici :

*Hæc est stella maris, vitæ via, porta salutis,
Regula justitiæ, limes pietatis, origo
Virtutis, veniæ mater, thalamus que pudoris,
Hortus conchisus, fons consignatus, oliva
Fructificans, cedrus redolens, paradisus amœnus,*

(1) Sufficiat vobis vidisse Alanum.

*Virgula pigmenti, vinaria cella liquore
 Prædita divino, nectar cœleste propinans,
 Nescia spineti, florens rosa, nescia culpæ,
 Sol radians, expers limi, lux nubila pellens,
 Spes miseris, medicina reis, tutela beatis,
 Proscriptis reditus, erranti semita, cœcis
 Lumen, dejectis requies, pausatio fessis.*

« Elle est l'étoile de la mer, la voie qui mène à la vie, la porte du salut, la règle de la vraie justice, le modèle de la piété, la source de toute vertu, la Mère de la miséricorde, l'asile de la pureté, le parterre fermé, la fontaine scellée, l'olivier fécond, le cèdre balsamique, le paradis de délices, la colonne de vapeurs embaumées, le cellier du grand Roi, le nectar de Dieu même, la céleste ambroisie, la rose sans épines, la femme toujours pure, le soleil étincelant, la terre sans limon, la nuée qui dissipe les orages, l'espoir des malheureux, la grâce des coupables, la sécurité des élus, le retour des proscrits, le chemin des égarés, le flambeau des aveugles, la consolation des âmes abattues et le repos des cœurs fatigués et harassés. »

Le droit qu'ont les Dominicains de revendiquer pour leur ordre Hugues de Saint-Cher paraît bien mieux établi. Il fut, selon Maraccius, le premier de son institut qui ait été revêtu de la pourpre romaine. Il avait d'abord refusé cette distinction ; mais il finit par l'accepter sur l'ordre exprès du pape et d'après les instances de saint Louis qui l'honorait d'une affection toute particulière. Avant de prendre l'habit blanc de saint Dominique, il avait porté la toge de docteur de

l'université de Paris (1) et enseigné avec éclat. Dans les commentaires qu'il a faits tant sur l'Ancien que sur le Nouveau-Testament, il parle très souvent, avec les plus grands éloges, de la bienheureuse Vierge. Il dit, entre autres choses, dans son explication du dixième chapitre de saint Luc : *Le premier privilège de Marie, c'est qu'elle a été préservée du péché originel*. Expliquant ces paroles de l'ange à la sainte Vierge : *Vous avez trouvé grâce devant Dieu*, le pieux commentateur ajoute : *Vous avez trouvé tout ce qu'Eve avait perdu*. Or Eve ayant perdu l'innocence originelle, il est évident que Marie a été conçue dans l'état où fut formée la compagne d'Adam. C'est le raisonnement de Salazar dans le chapitre quarante-deuxième de son immense travail sur la conception immaculée de la digne Mère de Dieu. Hugues de Saint-Cher que M. Walsh (2) appelle (nous ne savons trop pourquoi) Hugues de Céli-dorie et que l'on a quelquefois nommé, du lieu de sa naissance, Hugues de Saint-Thierry, mourut et fut enterré à Lyon en 1264. Son épitaphe rend témoignage de sa dévotion envers la très sainte Vierge, car on y lit ces deux vers :

*Iste fuit per quem patuit doctrina sophiæ
Præco Dei, doctor fidei, citharista Mariæ.*

Ci-gît celui dont la bouche fut un fleuve de sagesse ; il fut le héraut de Dieu, le docteur de la foi et le chantre de Marie.

Tels furent quelques-uns des hommes qui venaient

(1) *Saint Louis et son siècle*, par M. Walsh, p. 348.

(2) Loc. cit.

de descendre de la chaire professorale des Dominicains à Paris quand Albert et saint Thomas y arrivèrent ensemble.

Après avoir passé trois ans dans cette ville, le maître et le disciple retournèrent à Cologne, celui-là avec le titre de docteur et un grand accroissement de renommée, celui-ci avec de nouveaux et amples trésors de science et de sainteté.

Ce fut dans la cité rhénane, à l'époque même où l'on posait la première pierre de cette merveilleuse cathédrale à laquelle notre siècle aspire à mettre la dernière main, que le jeune Thomas d'Aquin fit son début comme professeur subalterne et sous l'autorité et l'inspection d'Albert-le-Grand dans la carrière de l'enseignement; et, dès les premiers jours, la foule partagea son admiration entre le maître et le disciple, entre le vieux docteur et le simple répétiteur. Le génie de ce dernier brilla dès qu'il parut, comme brille le soleil dans une belle matinée de printemps. Son premier vol fut l'essor majestueux de l'aigle. Il s'élança dans sa voie comme le géant de l'Écriture, et il partit, pour cela, du plus haut point du ciel, du sein même de Dieu (1). Appliquant de suite sa méthode, il n'alla pas des créatures au Créateur, mais il descendit de l'Être souverain, de l'Être nécessaire aux êtres contingents. L'érudition et le talent qu'il montra dès le début ravirent ses auditeurs. Unité dans l'ensemble, ordre dans les diverses parties, clarté dans l'exposition, voilà ce que, tout d'abord, on admira en lui. Toutes les richesses tant sacrées que profanes que, dans tout le

(1) *Accurrit ut gigas ad currendam viam; a summo cœlo egressio ejus.* Ps. 18, 6.

cours de ses études, il avait amassées dans le vaste réservoir de sa mémoire, en sortirent coordonnées et comme fondues en un seul tout par la puissance de son génie, et elles se déployèrent aux yeux de ses auditeurs avec une lucidité qui surprit tout le monde. On ne pouvait comprendre que tant de jeunesse et de modestie fût joint à tant de science et de maturité (1).

Alors parurent aussi ses premières compositions. Ainsi sa main novice encore maniait déjà avec une étonnante vigueur les deux leviers donnés à l'homme pour soulever l'intelligence de ses semblables, la parole et l'écriture.

Cependant le jeune professeur reçut de ses supérieurs, heureux et fiers de son mérite, l'ordre de retourner à Paris pour y prendre le bonnet de docteur. C'était là en effet qu'il était surtout glorieux d'être armé chevalier de la science, là qu'il était beau de faire aussi sa veille des armes. Car, dans ce temps, c'était Paris qui donnait l'investiture de la royauté du talent, et cette capitale était alors considérée comme l'institutrice du monde. L'enthousiasme pour Paris était si grand, dans ces siècles, qu'on regardait cette cité comme la source de toute sagesse, comme l'arbre de vie dans le paradis terrestre, comme le candélabre dans la maison du seigneur (2); et on pensait ne pouvoir pas faire un plus grand éloge d'un ecclésiastique enseignant les dogmes de la foi qu'en disant de lui : « On croirait qu'il a passé toute sa vie dans l'université de Paris (3). »

(1) M. Bareille, p. 132.

(2) *Histoire littéraire de la France*, t. ix, p. 80.

(3) M. Bareille, p. 154.

A peine arrivé dans cette métropole de l'intelligence, le jeune dominicain y fut reçu et accueilli avec un véritable enthousiasme. L'université revoyait en lui son ancien élève, mais le front ceint d'une nouvelle auréole obtenue par quatre années d'un brillant enseignement. Aussi l'admit-elle au nombre de ses bacheliers sans lui faire subir aucune des épreuves ordinaires, et il lui fut permis d'occuper une chaire de théologie quoiqu'il n'eût que vingt-six ans et que les règlements en exigeassent trente-cinq. Mais on n'eut pas à se repentir de lui avoir accordé cette faveur extraordinaire. L'enceinte du collège Saint-Jacques fut bientôt trop étroite pour contenir la foule innombrable d'auditeurs qui venait, à flots pressés, entendre les leçons du jeune bachelier (1); et, dans cette foule, on vit souvent des vétérans de la science et du sacerdoce qui se faisaient les élèves empressés et assidus d'un jeune homme de vingt-six ans. Un grand nombre de ceux qui ne pouvaient ni l'entendre ni lui parler lui écrivaient de tous côtés, et sa réputation ayant rempli toute l'Europe, de toute l'Europe aussi on lui adressa, par lettres, les questions les plus variées et les plus difficiles. Il répondait à tout; et plusieurs de ses réponses ne sont rien moins que des traités pleins de raison et de science. Telle était sa facilité qu'on dit qu'il dictait en même temps à trois et même à quatre secrétaires, et cela sur des matières tout-à-fait différentes et souvent fort épineuses (2). Théologie, physique, histoire, politique, morale, jurisprudence et même anatomie, le jeune dominicain embrassait tout, connaissait tout,

(1) M. Bareille, p. 154. — (2) *Ibid.*, p. 156.

traitait de tout en savant consommé. D'un autre côté, il prêchait dans les églises de Paris comme s'il n'eût eu d'autre fonction que celle-là, d'autre devoir que celui-là. Dans la chaire évangélique c'était un apôtre rempli de l'esprit de Dieu, et dans la bouche duquel les paroles étudiées de la sagesse humaine ne remplacèrent jamais la vertu de la croix (1).

Une semblable fleur devait nécessairement attirer sur elle la bave de cette sale chenille qu'on appelle la jalousie. Ce soleil était trop beau pour ne pas blesser les yeux de l'envie; et il était tout naturel qu'elle cherchât à le couvrir de quelques-uns de ces nuages qu'elle tient toujours en réserve. C'est ce qui arriva. Le brillant professeur fut attaqué dans ses leçons, dans sa conduite et dans sa profession. Il fut même insulté en chaire, un dimanche des Rameaux, dans l'église de Saint-Jacques. Mais il s'était placé trop haut pour pouvoir être atteint par les traits de ses ennemis. Sa paix intérieure n'en fut pas même troublée, et toutes les attaques furent impuissantes à arrêter ou même à entraver une seule des opérations de son intelligence; elles ne purent interrompre ni ses leçons publiques, ni ses ouvrages, ni ses prédications. Sa réputation grandissait, ses élèves se multipliaient, et ce fut même alors que, sans attendre les ordres du souverain pontife, comme cela se faisait pour les Réguliers, le chancelier de Paris donna à saint Thomas le titre de licencié. Par un bref du mois de mars 1256, le pape Alexandre IV félicita ce chancelier d'avoir dérogé aux

(1) *Prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis. 1 Cor. cap. 2, v. 1.*

règles en faveur d'un sujet si digne, à tous égards, de cette distinction (1).

Cependant, un ouvrage hostile aux religieux en général, et en particulier aux Franciscains et aux Dominicains ayant été publié à Paris, puis dénoncé à Rome, le pape avait témoigné au général des Frères Prêcheurs le désir de voir à cette occasion Thomas d'Aquin en Italie. Il partit donc avec saint Bonaventure son ami pour défendre auprès du Saint-Siège les ordres religieux. Il réfuta leurs adversaires avec une supériorité qui lui assura la victoire; et l'irréfutable plaidoyer qu'il fit en cette circonstance est resté comme un des plus beaux monuments de son génie et comme une tour de défense et de protection pour les ordres religieux (2). Le livre combattu par l'athlète Dominicain, fut condamné par une bulle du 5 octobre 1256.

Ce fut au retour de ce voyage que saint Thomas fut promu avec saint Bonaventure au grade de docteur; c'était comme une récompense de son récent triomphe. Il venait à peine d'entrer dans sa trente et unième année; et, à trente et un an cet astre était au plus haut point dans le ciel de l'Église; il était la plus complète personnification de la science catholique. Toute âme qui errait ou que le doute fatiguait se tournait instinctivement vers lui et l'appelait à son secours. On vit même, à cette époque, tous les docteurs de l'université, divisés sur la question des accidents eucharistiques, s'en rapporter, sur ce point de controverse, au

(1) M. Bareille, p. 172.

(2) *Contra impugnantes Dei cultum et religionem*, opusculum 19; *quod quidem religiosorum omnium, sed permaximè mendicantium propagnaculum est turris que validissima.*

sentiment seul de frère Thomas d'Aquin, et décider qu'on tiendrait pour vraiment conforme aux lumières de la raison et de la foi la décision que le jeune docteur donnerait à ce sujet. Cette décision fut si juste, si orthodoxe, qu'au rapport de plusieurs témoins oculaires, Jésus-Christ même lui apparut à lui et aux religieux qui étaient avec lui, et que, debout devant le tabernacle et sur les feuilles écrites par la main de Thomas, il lui dit avec bonté : « Vous avez dignement écrit, mon fils, sur le sacrement de mon corps (1). » Peu de temps auparavant, après la composition de son beau commentaire sur les épîtres de saint Paul, il avait, dit Echard, vu les traits immortels de l'apôtre des nations (2).

C'est ici qu'il faut placer les relations qu'eut saint Thomas avec un autre Dominicain, grand dans les annales de l'Église et de l'humanité, grand aussi dans les fastes des glorieux serviteurs de Marie. Nous voulons parler de saint Raymond de Pennafort, un des trois fondateurs de l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, pour la rédemption des captifs. Il avait été général de l'institut des Frères Prêcheurs et il s'était démis de cette dignité. Avant d'entrer dans cet ordre, et alors qu'il était chanoine de Barcelonne, il avait sollicité et obtenu de l'évêque de cette ville qu'on fît avec plus de pompe dans le diocèse de Barcelonne, la fête de l'Annonciation; et il avait consacré pour cela une année de son traitement, voulant que ce traitement fût dis-

(1) M. Bareille, p. 217.

(2) *Scriptis super epistolas Pauli omnes, quarum scripturam præter Evangelium, super omnes commendabat in quarum expositione Parisiis visionem præfati Apostoli dicitur habuisse.* Echard, t. 1, p. 330.

tribué aux chanoines qui, ce jour-là, assisteraient à l'office. Saint Raymond était embrasé du plus ardent désir de gagner des âmes à Dieu. Il exerça surtout son zèle auprès des populations que le judaïsme, l'islamisme, le manichéisme, le bouddhisme indien et le sufisme persan, infectaient de leur venin ; et, du fond de l'Espagne, il écrivit à son illustre confrère de Paris, lui demandant une réfutation complète de ces diverses erreurs. Saint Thomas lui répondit par la *Somme contre les Gentils*, que traduit en ce moment un prêtre laborieux de notre diocèse (1) et qui est une des productions qui font le plus d'honneur au docteur angélique (2).

Ce fut aussi vers ce temps là que saint Louis l'appela dans son conseil privé ; et la présence du plus célèbre des enfants de saint Dominique, coïncide avec la période la plus glorieuse de ce long et admirable règne ; de sorte que l'on peut, sans crainte de se tromper, lui attribuer une grande part dans toutes les améliorations qui signalèrent cette mémorable et bienfaisante époque (3).

Mais une autorité plus grande encore que celle de saint Louis, appela près d'elle le jeune et illustre docteur ; une cour supérieure à celle de France voulut l'avoir ; la métropole du monde chrétien l'arracha à sa chaire universitaire. Urbain IV manda à Rome le Frère Thomas, qui reprit, dans cette cité, le triple enseignement qu'il exerçait dans la ville de sainte Geneviève, de Clovis et de Charlemagne. Là, il revit ou composa de nouveaux et magnifiques ouvrages et

(1) M. l'abbé Ecalte, curé de Marigny. — (2) M. Bareille, p. 210.
— (3) Le même, p. 220.

notamment le traité que le pape lui demanda contre les erreurs des Grecs. Pour prix de tant de travaux, pour salaire de tant de services, pour récompense de tant de mérites, Urbain IV offrit à Thomas des richesses et des dignités; mais l'humble frère refusa richesses et dignités. Alors le pape se borna à exiger de lui qu'il transporterait son enseignement dans les différentes villes où lui-même devait, pour quelques mois, transporter sa résidence. Saint Thomas obéit; et Viterbe, Orviette, Pérouse et Fondi, entendirent successivement cette parole souveraine que Rome et Paris semblaient seules dignes de recueillir.

Mais Dieu lui réservait pour l'année 1264, un honneur et un bonheur que les anges peuvent lui envier. Urbain IV allait instituer la fête du Saint-Sacrement, et le docteur angélique allait être chargé de rédiger l'office de cette douce solennité; il allait être le théologien, le poète et le chantre de ce mystère d'amour; il allait lui être donné de composer la liturgie catholique de ce dogme; à lui allait échoir la gloire de saluer, de chanter et d'adorer par la voix de toutes les générations futures, et jusqu'à la fin des siècles, l'invention la plus admirable de la charité du Christ et le plus étonnant prodige de l'amour de ce Dieu pour les enfants des hommes; et, il allait s'acquitter de cette noble tâche avec toute sa science, avec tout son génie et surtout avec l'onction et la tendre piété de son cœur de Séraphin. Enfin, il allait doter la liturgie romaine de ce qu'elle a de plus beau et de plus poétique.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire ressortir les beautés du travail de saint Thomas. Mais, pour rester

dans le sujet qui doit surtout nous occuper, contentons-nous de dire que le souvenir de la Vierge à laquelle, après Dieu, nous devons ce grand bienfait, revient souvent dans cet office et qu'il prouve combien la pensée de l'auguste Mère du Christ était naturellement présente à l'esprit du saint docteur. Ainsi, quand s'ouvre aux yeux de la foule recueillie le tabernacle où se cache le Dieu de majesté, tous les assistants saluent *le vrai corps né de la Vierge Marie* (1) et *le Dieu, fils de cette Vierge* (2). Si, dans l'introït, les chrétiens s'honorent d'être nourris du plus pur froment et rassasiés du miel sorti de la pierre, c'est en se rappelant que Marie est le champ qui a donné ce froment, la pierre qui a produit ce miel (3). Le poète s'excite-t-il à louer le grand mystère de la foi des chrétiens, chante, s'écrie-t-il, chante, ô ma langue, le mystère du corps glorieux et du précieux sang que le Roi des nations, sorti d'un sein généreux, a livrés pour le salut et pour la rédemption du monde; chante Celui qui a été donné à la terre et qui est né pour nous d'une Vierge immaculée (2).

(1) Ave verum corpus natum de Maria Virgine.

(2) O Jesu, Fili Mariæ, tu nostri miserere.

(3) Cibavit eos ex adipe frumenti, et de petra melle saturavit eos.

(4) Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.
Nobis datus, nobis natus
Ex intactâ Virgine, etc.

Dans certains paroissiens romains on a traduit *ventris generosi* par

Et puisque nous en sommes à parler en ce moment des hommages rendus à cette Vierge-Mère par le plus savant des saints et le plus saint des savants (1), continuons à citer ce que, dans ses divers ouvrages, cet éminent génie a dit de plus glorieux à la louange de Marie.

Ravi d'une sainte admiration pour ce titre de *Mère de Dieu* qui est le plus beau nom après celui de Dieu, il s'écrie dans son commentaire sur l'évangile de saint Matthieu : « Nulle créature, ni humaine ni angélique, n'a eu l'honneur d'être père et mère de Dieu. Mais le privilège exclusif de l'auguste Marie, c'est d'avoir été non pas seulement mère de l'homme ou d'un homme, mais Mère de Dieu ou d'un Dieu. Et voilà pourquoi le Voyant de l'apocalypse nous la représente comme *la femme revêtue du soleil*, c'est-à-dire toute remplie de la divinité (2).

Pour faire comprendre mieux à quelle sublime hauteur la maternité divine élève Marie, l'ange de l'école a écrit :

« L'humanité de Jésus-Christ, en tant qu'elle est unie
 » à Dieu, et la béatitude créée, en tant qu'elle est la
 » jouissance de Dieu, et la bienheureuse Vierge, en
 » tant qu'elle est Mère de Dieu, puisent une sorte de
 » dignité infinie dans le bien infini qui est Dieu ; et,
 » sous ce rapport, il ne peut y avoir rien de mieux,
 » attendu qu'il ne peut y avoir rien de mieux que
 » Dieu (3). »

un sein illustre; nous croyons que le mot *généreux*, qui fait un riche don, est plus conforme à la pensée du saint docteur.

(1) Paroles du cardinal Bessarion.

(2) In cap. 1.

(3) 1 part. 9, 25, art. 6, ad 4.

S'adressant à ce Dieu, il lui dit en parlant de Marie :

« Vous avez voulu qu'elle fût la plus parfaite image
 » de votre bonté, et, suprême architecte, vous avez
 » fait éclater en elle le mystère de votre amour (1). »
 » D'accord avec des auteurs que nous avons déjà cités,
 » il enseigne que la grâce sanctifiante avait non-seu-
 » lement étouffé dans la sainte Vierge les mouvements
 » déréglés, mais qu'elle avait même le pouvoir de les
 » éteindre dans les autres, de telle sorte que, quoique
 » la sainte Vierge fût fort belle corporellement, néan-
 » moins elle ne pouvait exciter en qui que ce fût une
 » mauvaise convoitise (2). »

Expliquant pourquoi le nom de Marie qui veut dire *Étoile de la mer*, convient à la sainte Vierge, « de
 » même, dit-il, que l'étoile de la mer montre aux ma-
 » rins et passagers la route à tenir sur l'Océan pour
 » arriver au port, ainsi les chrétiens vont par Marie à
 » la gloire (3). » Dans le même opuscule il commente
 en ces termes ces deux mots de l'ange : « *Le Seigneur*
 » *est avec vous*. La bienheureuse Vierge a été plus que
 » les anges dans l'intimité de Dieu, et voilà pourquoi
 » l'ange lui dit : *Le Seigneur est avec vous*, comme s'il
 » lui disait : « Je vous témoigne un profond respect,
 parce que vous êtes plus que je n'y suis moi-même
 dans l'amitié et la familiarité de Dieu; car *Dieu est*
avec vous, Dieu le Père avec ce même Fils dont je viens
 vous parler; et c'est une gloire et un honneur qu'au-
 cun ange ni aucune créature n'a jamais eu. *Car ce qui*

(1) Opusculo de dilectione Dei et proximi : gradu 10, amoris.

(2) In 3, sent. dist. 3, 9, 1, art. 1.

(3) Opusculo 8.

naîtra de vous sera le Saint, et il s'appellera le Fils de Dieu (1). Dieu le Fils est dans votre sein ; *réjouissez-vous et triomphez ; le Très-Haut, le Saint d'Israël habite au milieu de vous* (2). Le Seigneur est donc avec la sainte Vierge autrement qu'avec l'ange ; car il est avec Elle comme Dieu est avec son temple ou dans son temple ; aussi est-il dit qu'elle est le Temple du Très-Haut et le Sanctuaire de l'Esprit-Saint, ayant conçu du Saint-Esprit selon cette parole : *l'Esprit-Saint surviendra en vous* (3). C'est ainsi que la sainte Vierge a des rapports plus intimes et plus étroits avec la divinité que n'en ont les esprits célestes parce que Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, en un mot toute la Trinité est avec elle ; aussi chante-t-on à sa gloire qu'elle est *le royal rendez-vous de la Trinité tout entière* (4). Quant à ce mot *Dieu est avec vous*, c'est la plus magnifique parole que l'on puisse dire à Marie (5). »

Se renfermant toujours dans la pensée des relations incomparables qui existent entre Dieu et Marie et s'attachant à cette idée avec une sorte de fixité, le grand docteur dit encore : « Plus une chose de quel-
 » que ordre qu'elle soit, approche de son principe, et
 » plus elle participe à la nature de ce même principe,
 » ce qui a fait dire à saint Denis que les anges qui
 » approchent plus de Dieu que les hommes participent
 » plus que les hommes aussi aux attributs divins (6).
 » Or Jésus-Christ est, selon sa divinité et par le droit de
 » cette même divinité, le principe de la grâce ; il en

(1) Luc. 1. — (2) Is. 12. — (3) Luc. 1. — (4) Totius Trinitatis nobile triclinium. — (5) Opusc. 8. — (6) 4 Cap. Celest. Hier.

» est aussi le principe selon son humanité, mais
 » comme instrument et comme médiateur. Aussi saint
 » Jean dit-il : *La grâce et la vérité sont venues par Jésus-*
 » *Christ*. Quant à la bienheureuse Vierge, elle a été
 » de toutes les créatures la plus rapprochée de Jésus-
 » Christ selon l'humanité, puisqu'il a pris d'elle la na-
 » ture humaine ; et c'est ce qui fait qu'elle a dû rece-
 » voir de ce même Jésus-Christ une plus grande
 » plénitude de grâces que toutes les créatures (1). La
 » bienheureuse Vierge Marie a donc reçu une telle
 » plénitude de grâce qu'elle a été aussi rapprochée que
 » possible de l'auteur de la grâce, afin d'être, autant
 » que possible, aussi digne de recevoir en elle Dieu
 » même, qui est la source et le principe de toute
 » grâce, et afin de devenir, en l'engendrant, le canal
 » de la grâce pour tous les autres (2). »

Plus semblable à Dieu qu'aucune créature par les grâces reçues, Marie a aussi surpassé tous les élus par les vertus qu'elle a pratiquées. Car, poursuit le roi des théologiens, « Marie réunit et possède tous les » genres de mérites. Parmi les saints les uns ont spé- » cialement excellé en un point, les autres en un autre. » Ainsi l'un a été surtout chaste, l'autre humble, » celui-ci débonnaire et patient, celui-là charitable ; » et c'est pour cela qu'on les donne comme des mo- » dèles de telles ou telles vertus..... Mais Marie est » le modèle de toutes les qualités, car en elle vous » trouverez l'humilité : *Voici la servante du Seigneur* (3), » et : *il a regardé l'humilité de sa servante* (4) ; l'exemple

(1) 3 part. q. 27, art. 5, in corp. — (2) 3 part. 9, 27, art. 5 ad 1.
 — (3) Ecce ancilla Domini. Luc. 1. — (4) Respexit humilitatem ancillæ suæ. *Ibid.*

» de la chasteté, *je ne connais point d'homme* (1); et
 » ainsi de toutes les vertus (2). »

Continuant à comparer Marie aux autres bienheureux, le plus illustre des disciples de saint Dominique la montre aussi supérieure aux autres prédestinés en puissance qu'elle l'est en mérites. « Une gloire, dit-il, » plus ou moins grande dans chaque saint, c'est » d'avoir eu une quantité de grâces qui suffirait au » salut de plusieurs. Mais le plus haut degré de cette » gloire et de cet avantage c'est d'avoir tant de grâces » et de mérites qu'il y en ait assez pour le salut de » tous les hommes; et c'est là le grand et magnifique » privilège de Jésus-Christ et de Marie. Car dans tous » les périls vous pouvez obtenir votre salut de la très » glorieuse Vierge. Voilà pourquoi il est dit d'elle que » *mille boucliers*, c'est-à-dire mille secours contre les » dangers, *sont suspendus à cette tour* de défense et de » protection (3). Vous pouvez également l'avoir pour » auxiliairice dans la pratique de toute espèce de » bonnes œuvres; aussi est-il écrit d'elle au livre de » l'Ecclésiastique (4) *en moi est tout l'espoir de la vie* » *et de la vertu* (5). »

Tels sont, en partie, les hommages qu'a rendus à la Vierge-Mère la plume du docteur angélique et que le cœur a dictés autant que le génie. Il est vrai qu'en plusieurs endroits de ses immortels ouvrages, saint Thomas enseigne formellement que Marie a été conçue dans le péché originel (6); mais ailleurs il se montre

(1) Virum non cognosco. Luc. 1. — (2) Opuscul. 8. — (3) Cant. 4.
 — (4) Eccli. 24. — (5) Opuscul. 8. — (6) Notamment part. 3, quæst.
 27, art. 2.

d'un sentiment contraire et surtout dans le passage où il dit : « On comprend la pureté par l'absence du contraire. Il peut donc être donné un être créé qui soit tel, que rien parmi les choses créées ne le surpasse en pureté ; pour cela il faut que cet être n'ait jamais été souillé en aucune façon, par la contagion du péché. Or telle a été la pureté de la bienheureuse Vierge qui a été exempte de tout péché tant actuel qu'originel (1). »

Mais quelle qu'ait été son opinion sur ce point, alors controversé et maintenant décidé, toujours est-il certain que la piété de saint Thomas à l'égard de la Mère de Dieu fut aussi grande que ses autres vertus et qualités chrétiennes. Aussi en fut-il récompensé par une signalée faveur de cette auguste Vierge.

« La Reine du ciel, dit M. Bareille, daigna dévoiler ses traits divins aux regards de son fidèle serviteur ; elle fit entendre à l'oreille d'un mortel le son de sa voix divine. C'est ce que notre saint révéla, mais à son lit de mort seulement, pour la glorification de la grâce, pour la consolation de son dernier ami. L'amour, la confiance de Thomas pour l'auguste Marie, cette mystérieuse affection qui, dans son cœur, avait précédé, comme nous l'avons vu, la conscience de lui-même, reçut donc, dès ici-bas, la plus magnifique des récompenses, et, pour ainsi dire, atteignit, par anticipation, au but de ses sublimes élans. Celle qui est appelée le siège de la sagesse, la Mère de la chasteté ; Celle dont l'image vénérée présidait alors à tout le mouvement de la science et de la piété catholiques, se

(1) Libr. 1 *sententiarum*, dist. 44, quest. 1, art. 3.

montrait donc à ce génie si lumineux et si pur. C'était justice; et si Marie voulut, en effet, déterminer d'une manière plus active cette vaste fermentation de lumière et de vertu que son seul souvenir excitait, à cette époque, dans ce triste séjour des ténèbres et de la corruption; si cette Reine des pures intelligences et des célestes vertus voulut entrer en communication avec les faibles intelligences et les fragiles vertus de la terre, ces glorieux rapports ne semblaient-ils pas devoir s'établir avec celui qui formait le point culminant du monde moral par son génie et par sa sainteté (1). »

C'est saint Thomas lui-même qui fit part de cette vision à son ami Raynald. Qui pourrait, d'après un tel témoignage, la révoquer en doute? Elle est racontée de même par plusieurs autres auteurs et en particulier par deux saints dont le nom seul est une autorité, saint Antonin et saint Vincent-Ferrier.

On ajoute que saint Thomas d'Aquin ne demanda jamais à Dieu, par Marie, aucune grâce qu'il n'ait été exaucé dans ses pieux désirs.

Comme il communiquait sa science aux intelligences, ainsi il faisait passer dans les cœurs les sentiments qui animaient le sien. Il inoculait, pour ainsi dire, dans l'âme de ceux sur lesquels il avait quelque influence, les affections qu'il éprouvait lui-même. Aussi fut-ce sous l'inspiration de ce génie si dévot à la Reine des vierges que le rabbin Paul de Burgos, arraché au judaïsme par la lecture de la *Somme* de saint Thomas, voulut être nommé, à son baptême, *Paul de Sainte-Marie*.

(1) *Histoire de saint Thomas d'Aquin*, p. 339.

Dans sa Somme, en parlant de l'Incarnation du Verbe, Thomas s'arrête avec amour, on s'en aperçoit, en face de la Vierge-Mère ; il expose sa grandeur, sa mission et ses privilèges : c'est l'hymne de la science catholique ; c'est l'image de Marie gravée dans toute sa vérité aux murs de l'indestructible monument (1).

Ce monument fut le travail des huit ou neuf dernières années du séjour que fit ici-bas le docteur angélique ; ce fut le magnifique et splendide couronnement de son admirable vie ; ce fut le chant du cygne et le chef-d'œuvre de ce génie incomparable. Pour y travailler plus à l'aise, pour pouvoir être tout entier à cette création grandiose, l'humble fils de saint Dominique refusa les honneurs et les richesses que lui offrit le pape Clément IV, successeur d'Urbain IV. Il voulut vivre et mourir sous la robe du simple religieux. Mais avant de descendre dans la tombe, il composa et laissa au monde « la plus haute formule qui fut jamais de l'enseignement catholique, résumé substantiel, méthodique et lumineux du christianisme tout entier, véritable encyclopédie religieuse, débarrassée de tous les éléments étrangers, de toutes les superfétations inutiles et comprenant, dans leur ordre logique et naturel, tous les points spéculatifs et pratiques de la foi révélée ; vaste corps de doctrine qui emprunte à la religion dont il est l'exposé, quelque chose de sa grandeur imposante et de sa sévère majesté, et qui, stable comme elle, traversera sans altération, les vicissitudes des sociétés et les révolutions des sciences (2).

Saint Thomas d'Aquin mourut le 7 mars 1274, dans

(1) M. Bareille, p. 286. — (2) M. Bareille, *passim*.

le monastère de Fosse-Neuve de l'ordre de Citeaux et qui était, par conséquent, placé tout spécialement sous les auspices de la sainte Vierge comme tous les établissements de cette grande et sainte famille. Ce jour là, le 7 mars 1274, s'éteignit donc pour la terre un astre-roi qui avait présidé, non pas à la nuit, mais au jour (1), un astre qui, lui seul, éclaira plus l'Église que tous les autres docteurs ensemble (2).

(1) Lettre des docteurs de l'Université de Paris, au chapitre général des Dominicains, à l'occasion de la mort de saint Thomas d'Aquin.

(2) Paroles du pape Jean XXII aux ambassadeurs du royaume de Naples.

XLVI.

SAINT BONAVENTURE,

CARDINAL, ÉVÊQUE D'ALBANO, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce fut en se rendant au second concile général de Lyon, convoqué par Grégoire X pour la réunion des Grecs et des Latins, que mourut saint Thomas d'Aquin dont nous venons de parler. Cette grande et imposante convocation des évêques, archevêques, patriarches, abbés, généraux d'ordres et autres docteurs de la foi, devait être douloureusement signalée par deux décès qui firent dans l'Église un bien grand vide, et y causèrent une bien profonde et bien juste douleur.

Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure furent, dans leur siècle, comme deux beaux fleuves dont les eaux pures et limpides arrosèrent ensemble le jardin mystique de l'Église; ils furent comme deux chande-

liers d'or dans la maison de Dieu (1), comme deux oliviers, riches de fleurs et de fruits, en la présence du Très-Haut (2); semblables à ces étoiles que Dieu appelle et qui répondent : *nous voici* (3), ces deux puissants génies éclairèrent simultanément et avec une noble et sainte émulation, la France, l'Italie et tout le monde catholique. A quelques années près, Dieu les tira, dans le même temps, des trésors de sa puissance. La même contrée les vit naître. Ils furent tous deux élevés dans la crainte et l'amour de Dieu par des parents chrétiens. Dieu les appela l'un et l'autre à la perfection de l'état religieux. L'un, saint Thomas d'Aquin, s'affilia aux Frères Prêcheurs; l'autre, saint Bonaventure, prit l'habit de saint François. Paris les vit tous les deux d'abord puiser, comme étudiants, aux sources abondantes de doctrine et de vérité qui coulaient dans son sein, et ensuite, du haut de la chaire, dispenser, comme docteurs, ou, si l'on veut, comme professeurs, les richesses de leur science aussi vaste que pure. Ces deux cœurs étaient faits pour s'aimer mutuellement comme s'aiment les anges. Nulle rivalité de corps, nul sentiment de jalousie ne vint jamais faire tache à la sérénité de leur affection. On les vit à Paris, comme on avait vu autrefois saint Grégoire de Nazianze et saint Basile à Athènes, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, fuyant le mal, faisant le bien, et répandant tout autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ. Ils marchèrent d'un pas égal dans les sentiers de la justice, dans la carrière des études, dans les voies de la perfection et vers le but auquel Dieu nous a tous

(1) Apoc. 11, 4. — (2) *Ibid.* — (3) Baruch. 3, 35.

appelés d'en haut par notre Seigneur Jésus-Christ (1). Oh! pour l'Église du ciel comme pour celle de la terre, pour les anges comme pour les hommes, quel beau et ravissant spectacle que celui que présentaient ces deux cœurs si unis par les liens sacrés de la charité du Christ! « L'âge, dit à ce propos l'écrivain que nous avons très fréquemment cité, et encore plus fréquemment mis à contribution dans notre précédent chapitre, l'âge, la patrie, la science et la sainteté avaient uni par d'indissolubles nœuds ces deux âmes généreuses; la Providence les avait préparées pour une œuvre de salut qu'elles accomplirent en commun (2). » Les Vicaires de Jésus-Christ les aimèrent également, les apprécièrent également. L'un accepta des honneurs que l'autre refusa; et, en agissant d'une manière si opposée en apparence, ils obéirent tous deux aux inspirations du ciel. La même année les vit mourir et entrer pour l'éternité dans les puissances de Dieu (3). Tous deux avaient servi l'Église avec de grands talents; saint Thomas, plus par la pensée, la logique, la méthode, la science; saint Bonaventure par sa science aussi, mais surtout par sa piété tendre, expansive, affectueuse et mystique. Chez l'un, le génie domine; chez l'autre, c'est le cœur; mais chez l'un comme chez l'autre toutes les facultés intellectuelles furent consacrées et employées à la gloire du même Dieu, à la défense de la même cause, à la propagation des mêmes vérités et à l'acquisition de la même récompense éternelle et infinie.

Saint Bonaventure, que l'on a surnommé *le Docteur*

(1) Philipp. 3, 14. — (2) M. Bareille. — (3) Ps.

séraphique bien moins parce qu'il appartient à l'ordre de saint François qui reçut, dans le principe, le titre de *Séraphique*, qu'à cause de l'ardente piété qui est le caractère dominant de son génie et fait le fonds de ses écrits, naquit en 1221 sous le beau ciel de la Toscane.

Il eut, à l'âge de quatre ans, une maladie fort grave qui mit ses jours en grand danger. Les médecins désespérèrent de pouvoir le sauver. Sa mère qui était très pieuse fit à Dieu les plus vives instances pour qu'il lui conservât un enfant qu'elle aimait plus que sa propre vie. Puis, sur une de ces soudaines et pressantes inspirations si ordinaires aux mères, comme cette femme de Sarepta qui obtint du prophète Élie la résurrection de son unique fils, Marie Ritelli (c'était le nom de la mère de notre saint) alla se jeter en pleurant aux pieds de saint François d'Assise, alors fort renommé pour son éminente sainteté; et elle le conjura d'intercéder pour elle et de l'aider à obtenir la conservation du cher objet de son amour. Le saint fut touché de ses larmes; il se mit en prières; Dieu exauça ses vœux; et l'enfant pour lequel il intervint auprès du souverain Maître de la vie fut si parfaitement et si radicalement guéri qu'il n'éprouva aucune souffrance et ne fit aucune maladie jusqu'au temps où il plut à Dieu de l'appeler à lui. Saint François d'Assise l'ayant vu peu avant de mourir fut soudain éclairé d'une vision prophétique, et il prédit à cet enfant que le ciel le comblerait, un jour, de ses faveurs. L'événement ne tarda pas à justifier cette promesse. Infiniment heureuse d'avoir pu conserver son enfant bien-aimé, la mère de saint Bonaventure le consacra à Celui auquel

elle le devait deux fois; elle inspira à son enfant toute la piété dont son cœur à elle était rempli; elle l'initia à la pratique de toutes les vertus chrétiennes; et elle eut la consolation et l'indicible bonheur d'en faire un ange terrestre; car, dès lors, il parut avoir le cœur d'un séraphin. Agneau destiné au sacrifice, il devait, selon la loi, être sans tache; et, en effet, enfance, adolescence et jeunesse, ces trois premières phases de la vie furent chez lui immaculées.

Il marcha à pas de géant dans la carrière des études, ses succès ravissaient ses maîtres; mais son cœur resta pur de toute enflure d'orgueil, de toute contagion; et il n'avait pas plus d'égal dans la piété que dans la science.

A l'âge de vingt-deux ans il entra chez les Franciscains; et la reconnaissance qu'il avait pour leur fondateur fut loin d'être étrangère à cette détermination et au choix de cet institut.

A peine en fut-il membre que les Frères Mineurs apprécièrent le trésor que Dieu leur avait envoyé, et ils voulurent le rendre aussi précieux que possible. Pour cela, ils résolurent de l'envoyer à Paris pour y achever ses études. Le génie et les talents que déjà il déployait leur inspirèrent ce parti. « L'obscurité du boisseau, dit le P. Boulé, un de ses historiens, ne convenait pas à celui qui devait bientôt paraître avec tant d'honneur sur le chandelier. Il fallait à un élève extraordinaire des maîtres extraordinaires aussi; et tels étaient ceux qui, pour lors, professaient à Paris (1). »

(1) *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de saint Bonaventure*, p. 16.

Bonaventure partit donc pour cette capitale où il fut confié aux soins d'Alexandre de Halès dont nous avons parlé ailleurs, et auquel ses contemporains avaient donné le surnom de *Docteur irréfragable*. Ce grand homme connut bientôt le riche talent qu'on lui avait confié, et il ne négligea rien pour le faire fructifier. Dans son angélique élève la pureté le frappait encore plus que l'esprit; et souvent il disait de lui : « C'est » un innocent israélite qui semble n'avoir pas même » été souillé en Adam par la tache originelle. »

C'est à cette époque de sa vie qu'il faut mettre le commencement de l'étroite amitié qui l'unit pour toujours à saint Thomas d'Aquin.

Arbrisseau de prédilection, il reçut la culture et les influences les plus favorables; aussi ne tarda-t-il pas à donner des fleurs et des fruits. Ses progrès continuèrent avec rapidité; et il passa sans interruption et avec le plus prodigieux succès des épines de la philosophie à tout ce que la théologie a de plus profond et de plus élevé. Bientôt elle n'eut plus pour lui de difficultés; bientôt l'école ne retentit que des louanges de ce rare disciple (1). Bien éloigné de ceux qui ne cherchent dans les sciences que la nourriture d'un esprit curieux et vain ou l'orgueilleux moyen de favoriser une ambition fastueuse, Bonaventure n'acquerrait des connaissances que pour mieux pénétrer l'étendue de ses devoirs; ses lumières ne servaient qu'à le faire marcher plus surement dans la voie des saints; et si les talents l'élevaient au-dessus des hommes, ce n'était que pour l'approcher d'autant plus de Dieu. Savant

(1) Wadding. *Annal. Fratr. Minor.* vol. 1, p. 1436.

sans enflure, humble sans affectation, fervent sans excentricité, charitable par goût et par choix, il avait appris de saint Bernard que la piété sans la science fait un homme bon à lui-même, mais inutile à ses frères, comme la science sans la piété fait souvent un homme superbe, vicieux par principes, et l'écueil des simples; mais que le comble de la perfection à laquelle on devait tendre était d'entrer dans les secrets des sciences et de pénétrer les mystères du salut; de savoir beaucoup et de savoir être saint; de *briller et de brûler* tout ensemble.

La prière commençait toujours ses lectures et ses études. Son travail intellectuel semblait n'être qu'une longue et fervente oraison. Exact aux leçons de ses maîtres, à l'office et à tous les exercices de la règle, dévoué au service et au soin des malades, patient jusqu'à l'héroïsme, mortifié, humble et modeste, irréprochable dans ses mœurs, plein de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, il retraçait sans cesse en lui l'image de Jésus-Christ.

Dieu envoya un ange pour le communier.

Le premier de ses ouvrages intitulé *Pharetra, le Carquois*, et qui est une collection de plus de trois mille passages extraits des Pères de l'Église, prouve combien il avait déjà étudié dans un âge où la plupart ne commencent qu'à faire connaissance avec les livres.

Saint et savant tout à la fois, il méritait une chaire et il en eut bientôt une dans l'intérieur du couvent. L'opinion publique approuva hautement ce choix. Trois ans après, l'Université lui confia une de ses chaires. Il n'avait que trente-trois ans; et les lois universitaires

en exigeaient trente-cinq. Mais, dans cette circonstance, on dérogea aux règlements pour jouir plus promptement d'un de ces beaux talents dont Dieu n'est pas prodigue.

« Il y a des lumières qu'on éteint, a dit quelqu'un, en les mettant sur le chandelier (1). » Combien d'hommes en effet, qui brillaient dans l'obscurité et qui s'éclipsent au grand jour. Tel ne fut pas Bonaventura ; car sur le grand théâtre où il venait d'être élevé, il jeta le plus vif éclat.

Aussi saint Louis le prit en si grande vénération et en si grande amitié qu'il l'admettait fréquemment dans ses conseils et à sa table.

Toute la cour avait pour lui les yeux du monarque. La princesse Isabelle, sœur de ce roi magnanime, le chargea de mitiger la règle des Clarisses pour son abbaye de Long-Champs, et le pape approuva les adoucissements introduits dans cette règle par le Frère Mineur.

Il fit pour saint Louis et à la prière de ce prince un *Office de la Passion*.

Il écrivit en même temps de touchantes méditations pour tous les jours de la semaine. Elles respirent la plus tendre et la plus douce onction.

La reine Blanche, fille de saint Louis et épouse de Fernand, fils aîné d'Alphonse X, roi d'Espagne, obtint de lui un opuscule sur *la manière de conduire et de posséder son âme* (2).

Presque tous ses opuscules sont dus ainsi aux pieuses sollicitations des personnes les plus haut placées dans l'Église et dans l'État.

(1) M. de Bonald. — (2) *De Regimine animæ*.

Il avait trente-cinq ans à peine, qu'un choix unanime le porta à la tête de son ordre ; et son élection causa un contentement général. Lui seul s'en attrista ; mais, malgré ses plaintes, il fut confirmé à ce poste où il rendit à l'institut de saint François d'Assise, qui était déjà répandu dans tout l'univers catholique, les services les plus signalés en excitant les lâches, en ranimant les tièdes, en soutenant les fervents, en dissipant les nuages, en étouffant les germes de divisions naissantes, en faisant revivre dans cette nombreuse famille l'esprit de son saint fondateur, et en employant pour cela une douceur sans faiblesse, une fermeté sans aigreur, une parole pleine d'onction et surtout l'autorité et la force du bon exemple.

Après avoir, autant qu'il dépendait de lui, ranimé parmi ses religieux, l'esprit de Jésus-Christ, il prit la plume pour défendre les ordres mendiants en général contre les violentes attaques de Guillaume de Saint-Amour, docteur de l'Université. Il entra dans la lice avec Albert-le-Grand et saint Thomas d'Aquin. La cause des religieux ne pouvait pas assurément être remise en de meilleures mains ; elle ne pouvait pas avoir de plus habiles et de plus nobles champions. Aussi triompha-t-elle. Mais l'ouvrage de saint Bonaventure intitulé : *De la pauvreté de Jésus-Christ* et écrit sans fiel ni aigreur, comme tout ce qui venait de lui, obtint tout spécialement les éloges du pape et du sacré collège.

Son administration, en qualité de supérieur ou général des Frères Mineurs, fut si sage, si paternelle et si parfaite que le même pontife, Alexandre IV, voulut, par un bref solennel, lui donner un gage public de sa satisfaction.

Bonaventure acquit de nouveaux droits à cette estime du Père commun des chrétiens par les règlements qu'il fit en 1260 pour l'ordre des Franciscains et par la composition d'un remarquable ouvrage auquel il donna pour titre *itinerarium mentis ad Deum*. C'est de ce livre et d'un autre encore du même docteur que Gerson a écrit : « Je fais depuis trente ans ma lecture » et mon étude de ces deux admirables traités, et j'y » trouve tous les jours des charmes et des trésors » nouveaux (1). » *L'Itinéraire de l'âme vers Dieu* fut bientôt suivi de la *vie de saint François*, composition pleine de beautés et d'un genre que personne, au dire de Léonard Arétin (2), ne surpassera jamais.

L'estime dont jouissait notre saint était permanente à Rome comme ailleurs ; et, en se succédant, les papes héritaient les uns des autres de l'affection la plus vive pour leur cher fils Bonaventure. Urbain IV lui demanda quatre de ses religieux pour les envoyer à Constantinople traiter avec l'empereur de la réunion des Grecs. Clément IV le nomma à l'archevêché d'Yorck, un des premiers sièges d'Angleterre qu'il refusa comme saint Thomas, son ami, refusa celui de Naples, comme saint Bernard avait refusé ceux de Reims et de Milan.

Clément fut vivement touché d'un pareil détachement et d'une si rare modestie ; et il n'insista pas.

Mais Grégoire X dont l'élection avait été, en grande partie, l'œuvre de notre saint, se montra inébranlable dans la résolution d'élever saint Bonaventure aux premières dignités. Il le nomma au siège épiscopal d'Albano, et lui donna, en même temps, le chapeau

(1) Tom. 1, p. 571. — (2) Apud Gales. c. 8 et Roule, p. 70.

de cardinal en lui défendant tout refus et en lui imposant une acceptation aussi prompte que résignée. Bonaventure venait d'ailleurs d'acquiescer de nouveaux droits à ces insignes faveurs par la composition de son *Hexaemeron* et par la réfutation d'un écrit de Gérard d'Abbeville qui, comme Guillaume de Saint-Amour, attaquait les ordres mendiants. Le pape consacra lui-même le nouvel évêque d'Albano; il l'attacha à sa personne et le chargea de se préparer sur les matières qui devaient être traitées dans le concile qui allait s'assembler. Bonaventure obéit aux ordres du souverain pontife; il pria, travailla, médita; et bientôt il fut en état de devenir l'âme et l'oracle de cette grande assemblée.

Ce fut avec le pape lui-même qu'il se rendit à cette solennelle convocation où l'on compta cinq cents évêques, soixante-dix abbés et plus de mille autres prélats. Grégoire X la présida. Le général des Frères Mineurs y occupa la droite du souverain pontife, y fit le discours d'ouverture, et fut nommé président des commissions chargées de préparer les questions et les points à traiter. Il prononça un second discours quand les Grecs furent arrivés, eut des conférences avec eux, et il leur plut tellement, il sut si bien gagner leur cœur, qu'il contribua puissamment aux bonnes dispositions qu'ils montrèrent dans ce concile.

Mais tant d'affaires, tant d'études, tant de soucis, tant de fatigues, tant de veilles et tant de voyages devaient épuiser la santé la plus solide. Celle de saint Bonaventure succomba sous ce poids.

Mais, avant de l'appeler à lui, Dieu voulait répandre sur ses derniers moments une grande consolation.

L'évêque d'Albano vit donc les Grecs abjurer le schisme, accepter la profession de foi de l'Église romaine, et reconnaître librement et sans restriction la principauté du pape. Il entendit celui-ci chanter le *Te Deum* en actions de grâces pour ce rapprochement désiré; et ce fut alors seulement qu'il brisa ses liens mortels. Il mourut entre les bras du vicaire de Jésus-Christ, lequel voulut lui donner la dernière des onctions que le chrétien reçoit avant d'entrer dans la tombe et dans l'éternité.

Le pape, toute sa cour, tous les prélats, tous les ambassadeurs Grecs et Latins assistèrent à ses funérailles. Pierre de Tarentaise, ancien élève et ancien successeur de saint Thomas d'Aquin dans la chaire de théologie de Paris, alors cardinal d'Ostie et archevêque de Lyon, et, depuis, pape sous le nom d'Innocent V, fit son oraison funèbre, et il choisit pour texte ces paroles de David : *Combien ta perte m'est cruelle, ô mon frère Jonathas (1)!*

Le lendemain, le concile tint sa cinquième session. Saint Grégoire X y renouvela avec émotion le langage de la douleur que lui causait personnellement la mort de saint Bonaventure et il prononça ces mots qui forment à eux seuls le plus magnifique éloge : « Elle est tombée la colonne de la catholicité, *Cecidit columna christianitatis.* » En même temps, il ordonna que tous les évêques et tous les prêtres de l'univers chrétien diraient une messe pour l'âme de ce grand serviteur de Dieu.

Ce fut dans cette circonstance solennelle que mourut

(1) 2 Reg. 1, 26.

saint Bonaventure, regardé, parmi tous les docteurs de son temps, comme le plus grand maître de la vie spirituelle, l'ascète le plus rempli d'onction et dont le fameux Gerson, aussi connaisseur en grands hommes que grand homme lui-même, a dit qu'il ne savait si l'école de Paris avait jamais eu un docteur qui pût lui être égalé, et que si quelques autres docteurs avaient été qualifiés du titre de chérubin, Bonaventure était à la fois un chérubin et un séraphin, attendu qu'il enflammait le cœur autant qu'il éclairait l'esprit.

Sa vie et ses écrits, dit le P. Courcier, témoignent de sa grande piété envers la sainte Vierge.

En effet, dans toutes les affaires soit spirituelles, soit temporelles qu'il avait à traiter, il avait pour habitude de recourir à elle comme à la meilleure conseillère, comme à un guide infaillible, Il lui demandait ses avis; il s'inspirait de ses exemples, et il mettait sa conduite sous sa protection. Il exhortait souvent les autres à en agir de même; il ne négligeait rien pour répandre son culte soit par lui-même, soit par les prédicateurs de son ordre. Il établit, dit-on, l'usage de la saluer, le soir, par l'*Ave Maria* et au son de la cloche. Ce fut dans l'assemblée générale d'Assise qu'il institua cette pratique aujourd'hui observée dans toute la chrétienté. C'est encore à lui que l'on doit la coutume, suivie maintenant dans toute l'Église catholique, de dire pour doxologie, à la fin de toutes les hymnes du même nombre métrique, depuis le jour de Noël jusqu'à celui de la Chandeleur, *Qui natus es de Virgine, Jesu tibi sit gloria*, paroles qui rappellent la grande et glorieuse part qu'a eue Marie dans le mystère de l'Incarnation. Il institua aussi, à Rome, en l'honneur

de cette Vierge, la confrérie du Gonfalon, ainsi nommée de la bannière que portaient les membres de cette sainte association. Il lui donna un règlement, en marqua les prières et les différents exercices; et, plus tard, il l'implanta dans la ville de Lyon, alors qu'il y était pour le concile qui le vit mourir. Le pape Clément IV approuva cette institution, et il l'autorisa en accordant à ses membres cent jours d'indulgences pour chaque fois qu'ils recevraient les sacrements. Il voulut qu'on célébrât avec solennité les fêtes de la Visitation et de la Conception; et lorsqu'il fut nommé général des Franciscains, il se mit, avec tout son ordre, sous la protection de Marie. Il s'était fait à lui-même un plan d'exercices réglés en l'honneur de cette Vierge.

Mais c'est surtout dans ses écrits qu'il faut chercher les sentiments intimes de son cœur à l'égard de l'auguste et très digne Mère de Dieu; c'est surtout par ses écrits qu'on voit combien le fils de Jean de Fidenza et de Marie Ritelli aimait la Vierge immaculée.

Il composa en son honneur le *Miroir de la Vierge*, où il traite des grâces, des vertus et des privilèges dont Dieu l'a favorisée. Il y a joint plusieurs prières qui sont l'expression tendre, respectueuse et filiale des sentiments qui l'animaient. Il a fait aussi, et en vers, une paraphrase fort touchante du *Salve Regina*. Dans ses belles *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, il parle très souvent et toujours avec le langage du cœur, de la très sainte Vierge. Mais l'ouvrage qui prouve le mieux peut-être tout ce que l'âme de notre saint renfermait de piété envers la Mère de grâce, c'est le *Psautier* qu'il composa en son honneur sur le modèle et à l'imitation du Psautier de David.

Bossuet, dont l'autorité est assurément grande, ne veut pas que cet ouvrage soit de saint Bonaventure. « Le Psautier que l'on attribue à saint Bonaventure, dit-il, n'est pas approuvé par les gens savants, ni tenu être de ce saint. Aussi ne devez-vous plus le lire (1). » De son côté, Godescard regarde ce même ouvrage comme indigne de porter le nom de ce saint docteur; et il cite en faveur de son opinion Fabricius (2), Bellarmin, Labbe (3) et le P. Alexandre (4).

Ces noms ont certainement une grande valeur. Mais les autorités qui veulent que le *Psautier de la Vierge* soit l'œuvre du docteur séraphique sont bien nombreuses; et elles ne manquent pas de poids. Citons les Pères Courcier, Gonon, Poiré et Roule, tous plus anciens que Bossuet et partant plus rapprochés du siècle qu'illustra saint Bonaventure. Tous ces auteurs, auxquels nous pouvons ajouter, parmi les modernes, M. de Montalembert (5), sont unanimes à regarder le *Psautier de la Vierge* comme le produit de la plume de notre grand docteur; et aucun d'eux ne le juge indigne de l'esprit, des talents ou du cœur de cet éminent disciple de saint François d'Assise. Nous l'avons eu entre les mains; nous l'avons lu attentivement, et s'il nous a paru, sous beaucoup de rapports, bien

(1) Lettres, t. II, p. 201; édit. Lebel.

(2) Bibl. Med. ætat.

(3) De Script. eccles.

(4) Hist. Eccles. sec. 13.

(5) Saint Bonaventure, le docte et grand théologien, devient poète pour la chanter, et ne craint pas de paraphraser deux fois le Psautier tout entier en son honneur. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie. Introduction.*

inférieur au lyrisme inspiré de David, nous ne l'avons pas, pour cela, trouvé sans beauté et sans mérite. L'illustre Pierre Corneille en a porté le même jugement, puisqu'il l'a traduit en vers. On cite particulièrement l'imitation que l'auteur du *Psautier de la Vierge* a faite du *Te Deum* appliqué à la Reine du ciel. Mais cette pièce étant fort connue, nous ne la donnerons pas ici. Nous préférons reproduire d'autres fragments du saint docteur.

« Marie, en tant qu'elle est Mère de Dieu, acquiert
 » une dignité que rien ne saurait égaler; aussi toutes
 » les créatures, quelque élevées qu'on les suppose, doivent s'incliner devant elle (1). Mère de Dieu, Mère et
 » Vierge tout à la fois, elle est éminemment digne de
 » son titre et de son élévation. Elle est la Mère qui convient le mieux à un tel Fils; elle est, de toutes les
 » mères, Celle à qui un tel Fils convenait excellemment;
 » Elle est telle que Dieu lui-même ne pourrait pas la
 » faire plus grande. Il pourrait certainement faire un
 » monde plus vaste, un ciel plus étendu; il ne pourrait
 » pas faire une mère plus élevée en dignité qu'une Mère
 » de Dieu. Ce qui a fait dire à saint Bernard : Un Dieu
 » devait avoir pour mère une Vierge, et une Vierge ne
 » devait avoir pour Fils qu'un Dieu, parce qu'aucune
 » Mère n'est plus digne que celle-là, et aucun Fils
 » n'est supérieur ni même égal à celui-là (2). Le Seigneur est donc avec vous, ô Marie, comme avec une
 » servante soumise et dévouée. Dieu le Père est avec
 » vous; Dieu le Fils est avec vous; Dieu le Saint-

(1) 1 Sentent. dist. 44, in exposit, textûs.

(2) In Specul. B. V., lect. 10.

» Esprit est avec vous. Aussi saint Bernard s'écrie-t-il :
 » Il est avec vous ce Père qui fait de son Fils votre
 » Fils. Il est avec vous ce Fils, qui, ayant à opérer en
 » vous le plus grand des mystères, garde pour lui le
 » merveilleux secret de sa génération et vous conserve
 » miraculeusement le sceau de la virginité. Il est avec
 » vous cet Esprit-Saint qui, d'accord avec le Père et
 » le Fils, sanctifie votre sein. » Dieu est donc avec
 » vous; Dieu dont vous êtes la plus noble fille; Dieu
 » dont vous êtes l'incomparable mère; Dieu dont vous
 » êtes la plus aimable épouse; Dieu dont vous êtes la
 » plus humble servante. O Notre-Dame, puisqu'un si
 » grand Dieu est avec vous, et qu'il y est si parfaitement
 » et si admirablement, faites qu'il soit aussi avec nous
 » par sa grâce (1). »

« Songez, frères bien-aimés, songez combien Marie
 » est véritablement bénie à cause de la majesté de sa
 » divine progéniture, à cause du fruit béni de ses
 » chastes entrailles. Ah! elle est bien bénie la terre
 » qui produit un tel fruit de bénédiction; et le psal-
 » miste a bien raison de dire en parlant d'elle : *Sei-*
 » *gneur vous avez béni votre terre; car cette terre, c'est*
 » Marie (2). »

L'humilité de Marie arrache à saint Bonaventure ce cri d'admiration :

« O admirable et profonde humilité de Marie! voilà
 » qu'un archange salue Marie; il la dit *pleine de grâce*;
 » il lui annonce la visite et tous les dons de l'Esprit-
 » Saint; Marie est choisie pour devenir Mère de Dieu;
 » Marie est, dès-lors, préférée à toutes les créatures;

(1) In Specul. B. V., lect. 10. — (2) *Ibid.*, lect. 14.

» elle est, dès lors, établie Reine du ciel et de la terre ;
 » et rien de tout cela ne lui donne un sentiment d'or-
 » gueil. Mais tout cela contribue à la rendre plus
 » humble ; elle s'abaisse, elle s'enfonce dans un abîme
 » d'humilité en disant : *Voici la servante du Seigneur.*
 » Le vénérable Bède a donc bien raison de dire : Marie
 » ne s'enorgueillit point des faveurs dont elle est l'ob-
 » jet et des dons du Très-Haut comme si ces dons ve-
 » naient d'elle ; mais, pour devenir de plus en plus
 » digne de ces grâces et apte à les recevoir, elle ne
 » songe qu'à la garde de son humilité ; et c'est là une
 » belle leçon pour plusieurs qui, dans la prospérité et
 » dans les dignités, dans les faveurs surnaturelles et
 » dans la pratique des vertus, ne s'humilient point
 » avec Jésus-Christ et avec Marie, mais s'enflent et
 » s'enorgueillissent avec Ève et avec Lucifer (1). Si tout
 » cœur humble est une vallée, selon cette parole d'I-
 » saïe : *Toute vallée sera élevée*, quelle vallée n'a pas
 » été Marie qui a été si humble ? Quoi d'étonnant
 » qu'elle ait été la vallée des vallées, la vallée par ex-
 » cellence, elle qui a été humble entre toutes les
 » âmes humbles. Oh ! de combien de bénédictions n'a
 » pas été comblée cette vallée bénie en retour et en
 » récompense de sa profonde humilité... Plus une
 » vallée est profonde, plus elle est propre à recevoir
 » des irrigations ; ainsi en est-il de Marie par rapport à
 » la grâce (2). »

Voyons comme il commente ces paroles de l'Évangile :
Auprès de la croix de Jésus se tenait Marie sa Mère.
 « O ma Souveraine, où étiez-vous ? Était-ce seulement

(1) Specul., lect. 4. — (2) *Ibid.*, lect. 14.

» près de la croix? Non; mais vous étiez sur la croix
 » même, attachée avec lui. La différence, c'est qu'il
 » était attaché à la croix par son corps, tandis que
 » vous l'étiez, vous, par le cœur. Une autre différence
 » encore, c'est que ses plaies étaient éparses sur tous
 » ses membres, tandis que toutes les vôtres se réunis-
 » saient dans votre cœur. C'est là, ô ma Souveraine,
 » que votre cœur a été percé du fer et de la lance;
 » là qu'il a été couronné d'épines; là qu'il a été serré,
 » navré, brisé par les outrages, saturé d'opprobres,
 » abreuvé de fiel et de vinaigre. O ma Souveraine,
 » pourquoi êtes-vous allée vous immoler ainsi pour
 » nous? N'était-ce pas assez pour nous de la Passion
 » de votre Fils? et fallait-il que sa Mère fût aussi cru-
 » cifiée? O vase d'amour, pourquoi vous êtes-vous
 » ainsi changé en un vase de douleur? Je vois, ô ma
 » Souveraine, votre cœur; mais je me trompe; non
 » ce n'est pas un cœur, c'est de la myrrhe, c'est du
 » fiel, c'est de l'absinthe. Je cherche la Mère de Dieu,
 » et je ne trouve que des crachats, des fouets, des
 » plaies, car elle est changée en tout cela..... O pro-
 » dige! ô merveille! vous êtes tout entière dans les
 » plaies de Jésus-Christ et Jésus-Christ est tout entier
 » crucifié dans votre cœur.... O homme, ouvre ton
 » cœur, si tu veux comprendre ce mystère. Ouvre,
 » déchire ton cœur avec les clous, avec la lance, et la
 » vérité y pénétrera. Car le soleil de justice ne peut
 » pas entrer dans un cœur fermé. Mais, ô Vierge,
 » ô Reine, ô Mère blessée, blessez aussi nos cœurs, et
 » renouvez dans ces cœurs vos souffrances et celles
 » de votre Fils. Approchez votre cœur blessé de notre
 » cœur à nous, afin qu'il nous communique ses plaies

» et que nous soyons blessés avec vous de vos blessures. Pourquoi, ô ma Souveraine, n'ai-je pas votre cœur, afin que partout où j'irais je vous voie tous jours attachée à la croix avec votre divin Fils (1). »

Certes il y a bien là, ce nous semble, ce qu'on nomme l'éloquence du cœur.

Il expose en ces termes la puissante et universelle souveraineté de Marie.

« Considérons d'abord que Marie veut dire *Souveraine*. Et ce titre convient parfaitement à cette auguste et toute-puissante Impératrice qui est, en effet, la Souveraine du ciel, de la terre et des enfers; la Souveraine des anges, la Souveraine des hommes, la Souveraine des démons.... Elle est la Souveraine des anges, car elle a été figurée par cette belle et pieuse reine Esther dont il est dit qu'elle s'appuyait avec grâce sur une de ses servantes et qu'une autre la suivait portant la queue de son royal manteau qui tombait jusqu'à terre. Dans cette reine Esther, voyez Marie, reine aussi. Les deux servantes dont Marie est la maîtresse, ce sont les deux natures angélique et humaine. Oh! quel sujet de joie pour nous, pauvres mortels, que les anges aient un souverain et une souveraine de notre race! car Marie est bien réellement Reine des anges, ce qui inspire à saint Augustin de lui dire : « Si je vous appelle ciel, vous êtes plus haute que cette demeure des élus; si je vous donne le titre de Mère des nations, c'est dire de vous peu de chose; si je vous salue comme Reine des anges, vous avez mille droits à cette qualification; si je vois

(1) In Stimul. amor., part. 1, c. 3.

» en vous le plus beau reflet de la divinité et sa plus
 » parfaite image, je ne dis rien de trop. » Quant à la
 » nature humaine, elle est cette servante qui suit en
 » ce monde Marie sa royale maîtresse. Elle la suit
 » certainement en soutenant sa robe, c'est-à-dire en
 » recueillant ses vertus et ses exemples. La nature an-
 » gélique est cette suivante sur laquelle s'appuie Marie
 » dans la cité du grand Roi. Elle s'appuie sur elle par
 » une bienveillante familiarité avec les esprits célestes ;
 » elle s'appuie sur elle en lui communiquant une partie
 » de ces délices dont elle est inondée ; elle s'appuie enfin
 » sur elle en commandant à toutes les intelligences bien-
 » heureuses ; elle s'appuie sur tous les anges par son
 » autorité. Aussi saint Augustin dit-il : « O Vierge,
 » Michel, le chef et le général des armées du Très-
 » Haut, avec tous les esprits qui servent le Seigneur,
 » obéit à vos ordres en protégeant dans leur corps et
 » en recevant, à la sortie de ce corps, les âmes des
 » fidèles qui se recommandent tout particulièrement
 » à vous et la nuit et le jour. » Quel bonheur pour
 » nous, frères bien-aimés, quel bonheur pour nous
 » d'avoir une telle souveraine dont les mains sont pour
 » nous si libérales, et qui a tant de crédit auprès de
 » son auguste Fils que nous pouvons en toute sûreté
 » nous jeter dans ses bras où nous n'aurons rien à
 » craindre de la part de nos ennemis ; ce qui a fait
 » dire à saint Anselme : « Marie est une bien puis-
 » sante Reine, car toute l'assemblée des justes lui
 » rend avec une vive joie d'incessantes actions de
 » grâces ; et la multitude des coupables justement ef-
 » frayée, au souvenir de ses crimes, et à l'aspect du
 » Juge suprême, cherche en elle un refuge. » Aussi,

» ô très puissante et très miséricordieuse Reine,
 » moi pécheur, je me réfugie tout tremblant sous votre
 » aile (1). »

Voici quels éloges il donne à la beauté corporelle et morale de Marie :

« Elle est cette Rébecca dont il est dit : *Jeune fille*
 » *pleine de pudeur, et d'une remarquable beauté ; Vierge*
 » *très belle et inconnue à tout homme.* Aussi lui est-il
 » dit : *Vous êtes toute belle ;* il est dit *toute* parce que,
 » tant dans son corps que dans son âme, elle a été
 » tellement belle que jamais elle n'a eu de pareille ;
 » voilà pourquoi saint Bernard, commentant ces mêmes
 » paroles *vous êtes toute belle*, s'écrie : Oui, Marie est
 » toute belle, belle de visage, sans souillure dans
 » l'âme, sans imperfection et sans défaut dans l'es-
 » prit » ; et saint Jérôme : « Regardez aussi attenti-
 » vement que vous voudrez, vous ne trouverez en fait
 » de vertu, de beauté, d'innocence, de mérite, de
 » gloire, rien qui lui manque, rien qui ne brille en
 » elle avec un vif éclat. » Car la splendeur de ses ver-
 » tus paraissait dans toute sa personne et lui donnait
 » une beauté qui surpassait la blancheur de la neige.
 » Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses ac-
 » tions, en un mot tout en elle avait un caractère
 » d'aimable simplicité (2). Elle mettait tant de grâce
 » dans tout ce qu'elle disait qu'elle est parfaitement
 » bien figurée par Judith dont il est dit : *Il n'y avait*
 » *pas sur toute la terre une femme qui l'égâlât soit pour*
 » *la majesté de son regard, soit pour la beauté de toute*
 » *sa personne, soit enfin pour la sagesse de toutes ses*

(1) Specul., lect. 3. — (2) Serm. 2 de B. V.

» *paroles*. En effet, il n'y avait jamais eu, il n'y a pas
 » maintenant, et il n'y aura jamais sur la terre une
 » femme pareille à Marie par la dignité d'une vie sans
 » reproche, par la beauté d'une conscience sans tache
 » et par la sagesse qui accompagnait et marquait cha-
 » cune de ses paroles (1). Tout ce qu'il y a, après
 » Dieu, de plus beau, de plus doux, de plus ravissant
 » dans le ciel, c'est Marie, c'est en Marie, c'est par
 » Marie; et ce qu'il y a de plus glorieux pour Marie,
 » c'est qu'après Dieu elle est la source la plus abon-
 » dante de notre gloire et de notre joie (2). »

La bonté de Marie à l'égard des pécheurs inspire à saint Bonaventure d'admirables passages. Obligé de nous restreindre nous ne citerons que celui-ci :

« O glorieuse Vierge, puisque vous êtes l'Étoile de
 » la mer, je veux, toute la vie, être sur cette mer, afin
 » que vous soyez toujours mon étoile et que, gémissant de
 » mes péchés, compatissant, du fond du cœur, à Jésus-
 » Christ crucifié, m'apitoyant charitablement sur les
 » misères et sur les fautes de mes semblables, je sois
 » toujours réellement sur une mer d'amertume. Je veux
 » toujours naviguer sur cette triple mer, pour être tou-
 » jours aussi sous la conduite de cette étoile. Malheur
 » à ceux qui nagent dans les délices et qui ne veulent
 » pas s'abandonner à cette mer, car ils ne jouiront
 » pas de la douce lumière de cette étoile..... Quant à
 » moi, misérable pécheur, tout chargé d'iniquités et
 » digne de tous les châtiments, que la terre entière
 » me repousse, afin que sois forcé de me réfugier sur
 » la mer, et que j'y trouve pour guide cette bienfai-

(1) In Specul., lect. 6. — (2) *Ibid.*

» sante étoile. Oh! que je serai heureux quand le
 » monde entier me méprisera, me rejettera et que je
 » me réfugierai sous la bénigne influence de cet astre
 » tutélaire! Marie est l'Étoile de la mer, et elle brille
 » aux regards de ceux qui sont dans l'amertume du
 » cœur. Oh! qu'il est doux et délicieux de pouvoir
 » contempler ce radieux flambeau (1)! »

L'auteur du *Miroir de la Vierge* explique ainsi l'analogie qui existe entre Abigaïl et Marie :

« Je dis, frères bien-aimés, que Marie est bénie
 » parce que c'est par elle que Dieu s'est réconcilié
 » avec l'homme comme cela a été figuré en la per-
 » sonne d'Abigaïl dont on lit que, David ayant juré de
 » tuer le fou Nabal, Abigaïl alla à la rencontre de
 » l'offensé, et parvint à l'apaiser. Adouci par cette
 » femme, David lui dit : *Que le Seigneur, le Dieu*
 » *d'Israël, soit béni pour vous avoir, aujourd'hui, en-*
 » *voyé à ma rencontre! que votre parole soit bénie aussi!*
 » *et soyez bénie vous-même, pour m'avoir empêché de*
 » *répandre le sang et de me venger de ma main* (2). Le
 » fou Nabal représente le pécheur, car tout pécheur
 » est fou. Et, hélas! comme le remarque l'Ecclésiaste,
 » *le nombre des fous est infini*. Abigaïl figure Marie,
 » car ce nom veut dire *allégresse du père*. Oh! comme
 » Dieu le Père s'est réjoui en Marie, et comme Marie,
 » à son tour, s'est réjouie en Dieu le Père, puisqu'elle
 » s'écrie elle-même : *Mon esprit a tressailli dans le*
 » *Dieu qui est mon salut* (3). Car de même qu'Abigaïl
 » représente notre Dame, ainsi David représente notre

(1) In *Stimul. amoris*, p. 3, cap. 16. — (2) 1 Reg. 25, 32. —
 (3) Luc. 1, 47.

» Seigneur. Or David fut irrité contre l'insensé Nabal
 » comme Dieu est courroucé contre l'homme prévari-
 » cateur. Abigaïl apaisa David par ses paroles et par
 » ses présents; Marie apaise Dieu par ses prières et
 » par ses mérites. Abigaïl détourna de la tête de son
 » mari un châtiment temporel; et Marie écarte de nous
 » une punition éternelle, la première, en retenant le
 » bras d'un homme, la seconde, en désarmant le bras
 » de Dieu. Saint Bernard a donc bien raison de dire :
 » « O notre Dame, personne n'est plus capable de faire
 » tomber des mains de Dieu le glaive de la vengeance
 » que vous qui êtes sa bien-aimée et par laquelle il a
 » daigné nous faire miséricorde (1). »

Où trouver un plus beau commentaire de ces paroles
 du livre des Proverbes : *Plusieurs d'entre les filles
 d'Adam ont amassé de grandes richesses, mais vous les
 avez surpassées toutes* (2), où trouver, dis-je, un plus
 beau commentaire de ces paroles que celui-ci :

« Oui, c'est bien à Marie que l'on peut adresser cet
 » éloge du livre des Proverbes : *Plusieurs filles d'Adam
 » ont amassé de grandes richesses, mais vous les avez
 » surpassées toutes*. Agnès fut une fille d'Adam, Lucie
 » une fille d'Adam, Cécile une fille d'Adam, Agathe
 » une fille d'Adam, Catherine une fille d'Adam; beau-
 » coup d'autres filles d'Adam encore, beaucoup d'au-
 » tres saintes vierges, beaucoup d'âmes justes ont
 » amassé d'immenses richesses spirituelles et de grands
 » trésors de vertus, de grâces, de mérites et de bonnes
 » œuvres. Mais Marie les a surpassées toutes par le
 » nombre et par l'excellence de ses trésors. Oh ! com-

(3) In Specul., lect. 14. — (2) Cap. 31, v. 29.

» bien Marie est riche dans la gloire, elle qui a été si
 » riche sur cette terre de misère! Qu'elle est riche
 » dans le ciel, Celle qui a été si riche dans le monde!
 » Qu'elle est riche dans son âme, Celle qui a été si
 » riche dans sa chair que saint Bernard s'écrie : O
 » qu'elle est riche entre tous et par dessus tous les
 » enfants des hommes et les anges du ciel, cette
 » Vierge qui a donné cette petite portion de sa subs-
 » tance qui a suffi pour payer toutes les dettes du
 » monde (1)! »

Voyant, comme tous les Pères, une belle figure de Marie dans l'admirable Esther, saint Bonaventure développe ainsi la comparaison :

« De même que la très glorieuse Vierge Marie a sur-
 » passé tous les saints par les grâces qu'elle a reçues
 » dans le trajet, et par les mérites qu'elle a acquis,
 » ainsi surpasse-t-elle tous les élus par la gloire dont
 » elle jouit et par les récompenses dont elle est com-
 » blée. Aussi a-t-elle été parfaitement bien figurée par
 » la reine Esther dont il est dit qu'elle fut conduite à
 » l'appartement du roi Assuérus, qu'elle trouva grâce
 » et miséricorde devant lui plus que toutes les autres
 » femmes et qu'il lui mit sur la tête le diadème de la
 » royauté. Esther veut dire élevée. Et ce nom convient
 » assurément très bien à la sainte Vierge de laquelle
 » saint Jérôme a dit : « Elle est élevée au-dessus du
 » chœur des anges, de manière à pouvoir contempler
 » de fort près et sans obstacle le visage du Sauveur
 » qu'elle a aimé et désiré sur la terre de toute l'ar-
 » deur de son amour. » Cette nouvelle Esther, la

(1) In Specul., lect. 8.

» bienheureuse Vierge Marie, a été, au jour de sa
 » glorieuse et triomphante Assomption, conduite à
 » l'appartement du roi Assuérus, du Roi éternel, dans
 » cet appartement dont parle saint Augustin quand il
 » dit à Marie :

« Tout étincelante de pierreries vous êtes assise sur
 » un trône dans la félicité des appartements du grand
 » Roi. » Marie ayant donc été conduite dans cet ap-
 » partement où le Roi immortel des siècles goûte un
 » éternel repos, a trouvé grâce devant le roi Assuérus,
 » c'est-à-dire devant le Roi véritable, plus qu'aucune
 » autre femme, c'est-à-dire plus que tous les esprits
 » célestes et plus que toutes les âmes justes, tellement
 » qu'il y a en Marie plus de grâce qu'en tous les bien-
 » heureux. Car le Roi des rois a, en effet, mis sur sa
 » tête le diadème de la royauté, diadème d'un si grand
 » prix, d'une valeur si incompréhensible, d'une beauté
 » si ravissante, d'un charme si attrayant, que nulle lan-
 » gue ne saurait le dire, nul esprit le comprendre (1). »

En parcourant ce que saint Bonaventure a écrit à la gloire de la Mère de Dieu, nous sommes dans un parterre si étendu et si plein d'admirables fleurs que nous ne pouvons nous empêcher d'en cueillir encore une.

Expliquant une des significations du nom de Marie, notre saint docteur dit :

« Marie est appelée *mer* à cause de l'affluence et de
 » l'abondance de ses mérites. Voilà pourquoi il est
 » écrit dans l'Ecclesiaste : *Tous les fleuves se jettent*
 » *dans la mer* (2). Les fleuves sont ici les dons du
 » Saint-Esprit; selon cette parole du Sauveur en saint

(1) In Specul., lect. 6. — (2) 1, 7.

» Jean : *Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive*
 » *jailliront et couleront de son cœur. Et Jésus dit ceci*
 » *en parlant du Saint-Esprit que devaient recevoir ceux*
 » *qui croiraient en lui* (1). Tous les fleuves, disons-
 » nous, entrent donc dans la mer, quand tous les
 » dons divers accordés aux autres saints se réunissent
 » en Marie. Car le fleuve des grâces accordées aux
 » anges entre en Marie; le fleuve de la grâce des pa-
 » triarches et des prophètes entre en Marie; le fleuve
 » de la grâce des Apôtres entre en Marie; le fleuve de
 » la grâce des martyrs entre en Marie; le fleuve de la
 » grâce des confesseurs entre en Marie; le fleuve de
 » la grâce des vierges entre en Marie. Tous les fleuves
 » se jettent dans la mer, c'est-à-dire toutes les grâces
 » abondent et se rassemblent en Marie (2). »

Tous ces fragments sont de l'éloquence; ce sont des fruits de la pensée.

Voici maintenant le cri du cœur; voici comment le saint qui exhortait si vivement les autres à prier l'auguste Vierge savait lui-même l'invoquer :

« Nous pouvons, dit-il, prier Marie, comme Abraham pria Sara en lui disant : *Dites, je vous prie, que*
 » *vous êtes ma sœur, afin que, grâce à vous, je sois bien*
 » *traité, et que j'aie la vie sauve à votre considération.*
 » Ainsi, ô Marie, ô notre Sara, dites que vous êtes
 » notre sœur, afin qu'à cause de vous Dieu nous traite
 » avec bonté, afin que, grâce à vous, nos âmes aient
 » la vie en Dieu. Dites donc, ô notre chère Sara, que
 » vous êtes notre sœur; afin que, par respect pour une
 » telle sœur, les Egyptiens, c'est-à-dire les démons

(1) 7, 38. — (2) In Specul., lect. 3.

» nous épargnent, afin que, par égard aussi pour une
 » pareille sœur, les anges deviennent nos alliés dans
 » les combats du Seigneur; et surtout afin que, en
 » considération d'une pareille sœur, le Père, le Fils et
 » le Saint-Esprit aient pitié de nous (1). O Marie, verge
 » d'or pour les âmes justes, verge de fer pour les
 » cœurs durs, verge d'or pour les hommes, verge de
 » fer, verge terrible pour les démons, éloignez de nous
 » ces puissances malfaisantes. C'est, ô Notre-Dame,
 » ce que nous vous demandons; c'est ce que nous
 » sollicitons instamment de vous en vous disant avec
 » le pape Innocent : « Salut à vous, puissante Mère
 » de Dieu, qui, en vertu de cette divine et glorieuse
 » maternité, avez le droit de commander aux esprits
 » de l'abîme, comprimez-les, empêchez-les de nous
 » nuire, et ordonnez aux anges de veiller à notre
 » garde (2). » Qui pourrait ne pas vous aimer, ô Marie,
 » réparatrice de tout désordre, foyer d'amour, plus
 » belle que le soleil, plus douce que le miel, trésor
 » de mansuétude, miroir de sainteté, modèle de toute
 » vertu ! Vous êtes aimable pour tous, bonne et affable
 » à tous, excellente pour tous (3). Oh qu'il est agréable,
 » qu'il est délicieux, ô Marie, d'aimer votre nom; car
 » pour ceux qui l'aiment, votre nom est un parfum
 » répandu et un baume pour tous les maux; et immense
 » est l'abondance de douceur que vous réservez à ceux
 » qui vous aiment et qui mettent en vous leur con-
 » fiance (4). Salut donc, ô ma souveraine, ô ma mère,
 » que dis-je, mon cœur, mon âme, vierge Marie. Salut,

(1) In Specul., lect. 6. — (2) *Ibid.*, lect. 12. — (3) In Stimul. amoris, p. 3, cap. 19. — (4) Psalm. 132.

» ô nom délicieux, nom ineffable, nom mille fois doux,
 » de quel droit osé-je te prononcer ? Quelle n'est pas
 » en cela mon audace et ma présomption ? Où m'a em-
 » porté ma témérité ? Quoi ! j'ai osé te proférer ! Qui
 » donc a jamais rien vu de pareil, qu'un enfant de
 » perdition, un abîme d'iniquités, un esclave des
 » démons se permette de te prononcer ? ô délices de
 » mon âme, l'amour m'emporte, il m'égare et m'em-
 » pêche d'avoir un respect craintif pour le nom de la
 » Mère de Dieu. Pardonnez-moi, ô ma souveraine, si
 » je dis que je vous aime ; car si je suis indigne d'être
 » aimé de vous, vous n'êtes pas, vous, indigne d'être
 » aimée de moi (1). O ma souveraine, j'ai mis en vous
 » mon espérance ; que je ne sois point confondu.
 » Accordez-moi vos bonnes grâce. Vous êtes ma force
 » et mon refuge, ma consolation et mon soutien. J'ai
 » crié vers vous, ô ma reine, quand mon cœur a été
 » troublé ; et vous m'avez exaucé du haut des collines
 » éternelles. Arrachez-moi aux filets que m'ont tendus
 » mes ennemis, car vous êtes mon secours. O Marie,
 » ô ma souveraine, je remets entre vos mains mon
 » esprit, mon âme, toute ma vie et le dernier de mes
 » jours (2). Inclinez vers moi votre oreille et exaucez
 » mes vœux ; tournez vers moi votre visage et soyez
 » moi propice. Votre douceur est pour les âmes saintes
 » comme une rosée de vie, et la douce infusion de
 » votre charité est dans les cœurs ce que le miel le
 » plus pur est à la bouche ! Le rayonnement de votre
 » gloire éclaire l'intelligence, et la lumière de vos
 » bontés conduit les âmes au salut. Votre miséricorde

(1) Stimul. amor., part. 3, c. 16. — (2) Ps. 30.

» est une source abondante qui enivre ceux qui ont
 » soif de grâce et de justice et il suffit de vous voir
 » pour se sentir détourné du péché. Vous connaître,
 » vous apprécier, est un principe d'immortalité; et c'est
 » aller vers le port du salut que de raconter vos gran-
 » deurs (1). Aussi, ô Marie, comme le cerf altéré
 » aspire après l'eau des fontaines, ainsi, mon âme a
 » soif de votre amour. Car vous êtes la mère de ma
 » vie; votre sein a nourri le Dieu qui a guéri ma chair
 » et relevé mon humanité. En donnant votre lait au
 » Sauveur de mon âme, vous avez été le commence-
 » ment et la fin de mon salut. Exaucez-moi, ô ma
 » souveraine, afin que mes souillures s'effacent et dis-
 » paraissent. Éclairez-moi, afin que les ténèbres ré-
 » pandues dans mon âme en soient chassées. Que le
 » feu de votre amour enflamme ma tiédeur, et que,
 » par votre grâce, le zèle et l'activité remplacent en moi
 » la somnolence (2). »

En faisant hommage à Marie de son livre du *Miroir*,
 avec quelle humilité, avec quel abandon filial ne
 s'exprime-t-il pas? « Eh bien donc, ô ma très bonne
 » Dame, dit-il, ô Marie, daignez accueillir avec bonté
 » et bienveillance ce modeste présent que vous offre
 » humblement le dernier de vos clients. Car c'est avec
 » ce faible hommage, c'est avec cet opuscule de si
 » peu de valeur, c'est avec ce chétif et pauvre com-
 » mentaire de votre salutation, que je vous salue de
 » bouche et de cœur, à genoux, et le front incliné vers
 » la terre; c'est avec cela que je vous dis : *Je vous*
 » *salue, Marie.* »

(1) Ps. 85. — (2) Ps. 41.

En lisant saint Bonaventure on croit entendre saint Bernard, que le pieux Franciscain avait étudié à fond, qu'il possédait parfaitement et dont il est sans cesse l'écho, qu'il reproduit et cite sans cesse quand il loue la Vierge-Mère. On voit également que tous les autres panégyristes de cette sainte créature lui étaient familiers et qu'il avait fait une étude toute spéciale des grandeurs de cette femme bénie entre toutes les femmes.

Dans sa vingt-cinquième lettre, qu'il intitule lui-même *Mémorial*, il dit entre autres choses à son correspondant : « Ayez le plus grand respect pour la glorieuse Reine du ciel, Mère bénie de Notre-Seigneur ; » et, dans tous vos besoins, adressez-vous à elle comme » à un refuge assuré ; prenez-la pour votre avocate » auprès du souverain juge ; remettez-lui, en toute » confiance, vos intérêts entre les mains, car elle est » la Mère de bonté et de miséricorde. Offrez-lui, tous » les jours, quelque hommage particulier ; et pour que » vos actes de dévotion lui plaisent, faites tous vos » efforts pour imiter sa pureté dans votre âme et dans » votre corps, et pour reproduire en vous sa douceur, » sa patience et son humilité. »

Disons, en finissant, que si, dans quelques endroits, et notamment dans ses *sentences* (1) et dans son *Miroir*, il se montre, comme l'ont été saint Bernard et saint Thomas d'Aquin dans quelques passages aussi, peu favorable au privilège de la conception sans tache, il est, ailleurs, pour cette pieuse croyance, élevée maintenant à la hauteur d'un dogme ; car on lit à la fin de

(1) Part. 3, dist. 3.

son second sermon sur la sainte Vierge, ces paroles assurément bien claires : « Je dis d'abord que notre » Dame a été remplie, dans sa sanctification, d'une » grâce prévenante, c'est-à-dire d'une grâce préservative de la tache originelle. » Il faut donc reléguer parmi les fables la prétendue révélation d'après laquelle saint Bonaventure aurait été, après sa mort, tourmenté et puni pour avoir été d'un sentiment contraire à la conception toute pure de Marie. Et Salazar (1) a eu raison de rejeter cette imposture comme un conte fait à plaisir et qui ne mérite que le mépris.

(1) De Conceptione, cap. 42, sæculo 13.

XLVII.

SAINT CÉLESTIN V,

PAPÉ.

Depuis saint Grégoire VII, le dernier des pontifes romains qui ait fourni un chapitre à notre livre, jusqu'à saint Pierre Célestin dont le nom, comme on le voit, figure en tête de cet article, il s'est écoulé un laps d'à peu près deux cents ans; et, pendant ces deux siècles, la chaire pontificale a été occupée par trente-cinq papes légitimes, dont la plupart ont paru à peine au faite de la hiérarchie. Plusieurs n'ont tenu que quelques mois le gouvernail de l'Église; ils n'ont donc pas pu donner de bien nombreuses preuves de leur religion, de leur science, ni de leur habileté. Ajoutons à cela que, durant cette période, la barque de saint Pierre a été tellement battue par toutes sortes d'orages, que ses premiers pilotes ont eu peu de tranquil-

lité, peu de repos et peu de paix, et qu'ils n'ont pu que se livrer aux soins et aux affaires de première nécessité, leur attention ayant été absorbée presque tout entière par les luttes qu'ils eurent à soutenir contre huit anti-papes et par la résistance qu'ils eurent à opposer aux schismes, aux hérésies, à l'ignorance, à la barbarie, à la corruption des mœurs, à l'empiétement du temporel sur le spirituel, en un mot à toutes les passions qui alors bouleversèrent la société chrétienne.

Aussi ne trouvons-nous pas sur le siège apostolique, pendant cet espace de temps, une suite continuelle d'hommages hyperduliques. Le temps a manqué à plusieurs de ces vicaires du Christ pour révéler au monde ce que leur cœur renfermait de piété envers Marie. Cependant, comme elle est l'*étoile de la mer* aussi bien dans la tempête que dans le calme, comme son besoin se fait sentir encore plus dans les mauvais jours que dans les jours sereins, nous la voyons alors fréquemment honorée par les chefs de l'Église; et si l'histoire ne nous dit pas tout ce qu'ils ont fait pour elle, du moins elle nous prouve assez que le culte de la Vierge a toujours été à Rome ce qu'il doit être dans le cœur de la chrétienté, et qu'il n'a jamais cessé d'être la seconde religion des successeurs de Pierre.

Ainsi, dès la première année de son pontificat, Urbain II alla dans la Pouille avec plusieurs ducs et barons pour y consacrer, avec toute la pompe possible, l'église de *Notre-Dame* du monastère de Bantin, à laquelle il accorda les privilèges les plus précieux et même des droits épiscopaux. Mais ce qui prouve bien mieux encore sa dévotion envers Marie, ce fut le zèle qu'il mit à populariser la récitation du *petit office de*

la Vierge. Cet office, comme nous l'avons dit, avait été composé par saint Pierre Damien et adopté généralement dans les communautés. Mais afin d'obtenir la protection de Marie en faveur de la croisade que l'on allait entreprendre contre les Sarrazins, le pape Urbain, de concert avec le concile de Clermont, qu'il présida en personne, obligea tous les clercs, tant séculiers que réguliers, à réciter cet office. Il exhorta même les laïques à cette pratique de piété; et plusieurs se conformèrent en cela aux désirs du Père commun des fidèles. Ce fut lui aussi qui régla que, désormais, le samedi serait universellement et tout spécialement consacré à la sainte Vierge dont on devrait faire l'office. Quelques-uns disent que ce fut sous ce même pontife que fut établi l'usage de dire et de sonner l'*Angelus* soir et matin. Selon eux, cette pratique aurait commencé le jour même où l'armée des Croisés partit pour la Terre-Sainte, jour que le pape désigna et qui fut le 15 d'août de l'an 1095. Ce jour fut choisi exprès pour que cette expédition fût plus particulièrement sous les auspices de Marie; et ce choix est une nouvelle preuve de la piété d'Urbain II à l'égard de la Mère de Dieu. On lui attribue encore la préface que l'on dit aux messes de ses fêtes.

Paschal II, qui succéda immédiatement à Urbain II, dédia plusieurs églises à la gloire de Marie, et notamment celle qu'on nomme *Notre-Dame-del-Popolo*, qui est bâtie près de la porte flaminienne, à l'endroit même où, selon une ancienne tradition, on avait enterré Néron.

Innocent II, persuadé qu'il devait en grande partie à la très sainte Vierge la fin des troubles qui avaient

agité son pontificat, restaura, dans un sentiment de reconnaissance pour cette Reine de la paix, *Notre-Dame-Transtiberine*, et il lui donna les proportions magnifiques, la solidité et la beauté qu'elle a encore de nos jours. Ce fut sous l'inspiration du même sentiment qu'il avait approuvé, en l'an 1130, l'Ordre des Hospitaliers spécialement dévoués au service de Marie; et pour leur rappeler sous quelle bannière ils étaient enrôlés, comme aussi pour les porter à imiter tout spécialement la pureté de la Vierge-Mère, il ordonna qu'à l'avenir ils auraient une croix blanche sur leur habit de couleur noire et sur leur étendard, qu'ils se consacraient nommément à Marie au jour et dans la formule de leur réception, et qu'ils lui adresseraient certaines prières prescrites.

Adrien IV fit un livre pour prouver la conception immaculée de la sainte Vierge.

Dieu, après de longs troubles, ayant accordé à l'Église une paix générale, le pape Alexandre IV, qui était alors à Venise, enrichit, par reconnaissance, d'indulgences exceptionnelles un hôpital très ancien qui est placé sous le patronage de la Mère de Dieu et qui porte le nom de *Notre-Dame-de-Charité*. Il approuva l'ordre militaire d'Alcantara tout spécialement consacré, comme l'ordre Teutonique, au service de Marie; et, dans un bref adressé à un pacha de Lycaonie, il dit en parlant de la Mère de Dieu : « Grande et digne » de toute louange a été certainement la très heureuse » Vierge Marie qui a été jugée digne de porter dans » son sein et de nourrir de son lait le Médiateur entre » Dieu et nous, et qui, parmi les femmes, n'a point » sa pareille, ni même sa seconde. Car elle a conçu

» sans honte ni confusion, elle a enfanté sans douleur;
 » elle a passé de cette vie à l'autre sans connaître la
 » corruption du tombeau; et tout cela afin que la pa-
 » role de l'ange fût parfaitement accomplie et qu'elle
 » fut trouvée digne non à demi mais entièrement et
 » pleine de grâce; et afin que le Dieu éternel, qui
 » voulut être son Fils dans le temps, rendit lui-même
 » à sa Mère l'honneur qu'il lui avait réservé long-
 » temps auparavant. » Ainsi parle un de ceux qui sont,
 comme le dit le P. Poiré, les lieutenants de Dieu en
 terre.

On dit de Célestin III qu'il avait un respect tout particulier pour une image de la sainte Vierge qui avait appartenu à Galla Placidia, et qui ensuite avait été prise dans l'ancien forum romain, puis placée dans l'église de *Sainte-Marie-in-Porticu*. Il fit bâtir à ses frais, auprès de cette église, un hospice qu'il dota de revenus considérables. C'est ainsi que la dévotion à la sainte Mère des hommes est la sœur et la compagne de la compatissance pour ses enfants malheureux.

Célestin III fut remplacé sur la chaire de saint Pierre par le pape Innocent III, un des plus pieux et des plus grands pontifes qui aient occupé le siège apostolique, et chez lequel la piété envers l'auguste Mère de Dieu égala la science, les talents, les lumières, le zèle et toutes les qualités qui en ont fait un des chefs les plus recommandables de la catholicité. En approuvant l'Ordre fondé par saint Jean de Matha et par saint Félix de Valois pour la rédemption des captifs et en donnant, comme nous l'avons vu, à cette nouvelle et charitable institution des marques toutes spéciales de sa haute bienveillance, il contribua efficacement à la

gloire de Dieu et à celle de Marie ainsi qu'au salut des âmes et au soulagement d'une portion de l'humanité. Mais ce n'est pas là, tant s'en faut, la seule preuve qu'il ait donnée de sa piété envers la sainte et digne Mère du Sauveur ; car il fit en son honneur des discours ou sermons qui sont venus jusqu'à nous. Il est aussi auteur d'une hymne dont voici les premières strophes :

Ave mundi spes Maria,
Ave mitis, ave piâ,
Ave charitate plena.

Virgo dulcis et serena,
Sancta parens Jesu-Christi,
Electa sola fuisti
Esse mater sine viro
Et lactare modo miro.

Angelorum imperatrix,
Peccatorum consolatrix,
Consolare me lugentem
In peccatis jam foetentem.

Precor te, Regina cœli,
Me habeto excusatum
Apud Christum tuum natum.

On attribue aussi à ce même pontife cette oraison adoptée dans la liturgie romaine pour l'office consacré à honorer les souffrances de Marie au pied de la croix : *Interveniat pro nobis, quæsumus, Domine Jesu Christe, apud tuam clementiam gloriosissima Virgo Maria, dignissima mater tua, cujus sanctissimam animam, in hora passionis et mortis tuæ, doloris gladius pertransivit.*

Cette oraison se disant après le *Stabat Mater*, le

P. Gonon en conclut qu'Innocent III est aussi l'auteur de cette prose. Mais saint Antonin (1), Philippe Bergomas (2) et Poiré (3) la regardent comme étant l'œuvre de saint Grégoire-le-Grand.

Ainsi que son prédécesseur, Innocent III voulut que les pauvres malades ressentissent les effets de sa religion envers Celle que l'Église appelle la *Santé des infirmes*, et il fit élever un fort bel hôpital près de *Sainte-Marie-in-Saxia*. On voit par là comment les Pères de la famille catholique ont toujours compris, pratiqué et enseigné l'esprit de l'Évangile qui consiste tout entier à aimer Dieu et le prochain, à glorifier Dieu et à faire du bien aux hommes, à élever notre cœur vers les hautes régions où ce même Dieu, où Marie, où tous les anges et les saints règnent pour l'éternité, et à incliner ce même cœur vers les besoins de nos semblables. On raconte, à propos de cette fondation charitable, que, peu de temps après sa mort, l'âme d'Innocent III apparut à sainte Lutgarde, religieuse cistercienne, pour lui demander le secours et l'assistance de ses prières. Cette âme paraissait tout environnée de flammes. La sainte fille de Cîteaux fut d'abord épouvantée; puis, revenue de sa frayeur, elle demanda à cette âme trépassée la cause de l'état dans lequel elle se montrait. L'âme décédée répondit : « Je » suis Innocent III, et j'aurais été damné pour trois » causes différentes si la sainte Vierge, en retour de » l'hospice que j'ai fondé en son honneur, ne m'avait, » à mon heure dernière, obtenu un vif et profond re-

(1) Part. 3, titul. 22, cap. 3, § 32.

(2) In supplement. histor. ad annum 1299.

(3) Tripl. Coron. tract. 4, cap. 9, § 9, n. 5.

» pentir de mes fautes. C'est donc à elle que je dois
 » d'avoir été assez heureux pour échapper au supplice
 » d'une éternelle damnation. Mais je souffre horrible-
 » ment dans les flammes du purgatoire ; et, pour que
 » je puisse en atténuer la rigueur et en diminuer la
 » durée, la Mère de bonté a, en outre, obtenu de son
 » auguste Fils la faculté pour moi de venir vous trouver
 » afin de solliciter l'appui de vos suffrages auprès du
 » souverain Juge (1). »

Voici un extrait des sermons du pape Innocent III à la louange de Marie. Par ce fragment nos lecteurs pourront juger du reste.

« Marie est une naissante aurore ; elle est belle
 » comme la lune, unique comme le soleil, terrible
 » comme une armée rangée en ordre de bataille. La
 » lune luit pendant la nuit, l'aurore brille le matin,
 » et le soleil durant le jour. Or la nuit représente le
 » péché ; le matin ou crépuscule est le symbole du re-
 » pentir ; et le jour, l'emblème de la grâce. Que celui
 » donc qui est plongé dans la nuit du péché élève ses
 » regards vers la lune, qu'il prie Marie de vouloir bien,
 » par son Fils, éclairer son cœur et y faire naître un
 » salutaire repentir. Car qui est-ce qui, du milieu des
 » ténèbres du péché, a eu recours à Marie sans être
 » exaucé par elle ? N'est-ce pas la Mère de la belle di-
 » lection et de la sainte espérance ? Que celui qui sort
 » du péché et se lève au crépuscule du repentir, re-
 » garde l'aurore, qu'il invoque Marie, afin que, par
 » son Fils encore, elle l'amène à satisfaire pleinement
 » pour ses iniquités. Car qui l'a jamais priée avec fer-

(1) Jacobus de Vitriaco in vita S. Lutgardis, lib. 2.

» veur et dévotion sans être exaucé par elle? N'est-elle
 » pas la Mère de la belle dilection et de la sainte espé-
 » rance? Mais parce que la vie de l'homme sur la terre
 » est une guerre continuelle, puisque le monde est tout
 » entier plongé dans l'iniquité, que la chair combat
 » contre l'esprit, que l'œil dévore l'âme, que la mort
 » entre par les sens comme par autant de fenêtres, et
 » que nous n'avons pas seulement à lutter contre la
 » chair et le sang, mais encore contre les esprits de
 » malice qui sont répandus dans l'air et contre les
 » princes de ce monde de ténèbres, notre ennemi, c'est-
 » à-dire le démon, rôdant sans cesse autour de nous
 » et cherchant une proie qu'il puisse dévorer, que qui-
 » conque se sent attaqué par ses ennemis, par le monde,
 » par la chair ou par le démon regarde *l'armée rangée*
 » *en ordre de bataille*, qu'il invoque Marie, afin que,
 » par son Fils, elle lui envoie des secours du haut des
 » cieux, et qu'elle le protège des hauteurs de Sion (1). »

Dès le lendemain de son sacre, le pape Honorius III
 avait écrit au roi tutélaire de Jérusalem qu'il avait hé-
 rité du zèle de son prédécesseur Innocent III pour le
 recouvrement de la Terre-Sainte. Il aurait pu dire
 aussi qu'il avait également hérité de la piété de ce même
 prédécesseur à l'égard de la Reine du ciel, Mère du
 Dieu qui a sauvé le monde par son sang.

L'approbation donnée par lui aux instituts des Frères
 Prêcheurs, des Frères Mineurs, des Carmes, du Val-
 des-Écoliers; la consécration de l'église (*extra muros*)
 de *Sainte-Marie-de-l'Annonciade*, église qu'il enrichit
 de précieuses reliques et de nombreuses indulgences;

(1) Serm. 2 in Assumpt. B. V.

l'indulgence plénière qu'il accorda à Notre-Dame-de-la-Portiuncule sont autant de témoignages de la religion de ce pape à l'égard de la Mère de Dieu. Nous avons rapporté ailleurs (1) comment la sainte Vierge apparut à Honorius pour lui enjoindre d'approuver l'institut du Carmel. Nous ne reviendrons pas ici sur cette vision.

Les trois papes que nous venons de nommer en dernier lieu avaient été sans cesse aux prises avec quelques ennemis de la foi ou de la justice. Lorsque Grégoire IX, qui succéda à Honorius III, prit le gouvernail de l'Église, la tempête qui durait déjà depuis tant d'années était loin d'être apaisée. Aussi tout en ceignant la tiare, il se tourna vers Marie, et il rendit un décret par lequel il ordonna que le *Salve Regina* fût désormais partie de l'office divin, et qu'il y eût, dans les matines, une prière ou invocation à la très sainte Vierge. Si ce ne fut pas sous le pontificat de Grégoire IX que s'établit l'usage de sonner le matin, à midi et le soir pour engager les fidèles à honorer la Mère de Dieu par la salutation de l'ange, du moins est-il certain que cet usage devint alors plus général qu'il ne l'était. Ce fut aussi au commencement de son pontificat que Grégoire IX transporta, avec la plus grande pompe, du lieu qu'on appelle *le saint des saints* à *Sainte-Marie-du-Peuple*, une image de la sainte Vierge peinte, à ce que l'on croit, par l'évangéliste saint Luc.

Célestin IV étant mort, l'Église fut pendant deux ans veuve de son chef visible attendu que les cardinaux, presque tous emprisonnés par l'empereur Frédéric II,

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. I, p. 292.

n'étaient pas assez libres pour pouvoir élire un pape. Dans cette situation critique, ces princes de l'Église firent vœu, s'il leur était donné de procéder à l'élection d'un nouveau vicaire du Christ, d'élever au rang de fête le jour de l'octave de la Nativité de la très sainte Vierge.

Peu de temps après, Innocent IV donna, dans le concile de Lyon, la sanction de sa suprême autorité à cette résolution du sacré collège. Et parce que son élection avait d'autant plus réjoui l'Église que la vacance du saint-siège avait été plus longue, il décréta que cette antienne : *Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a été pour le monde entier l'annonce de la joie*, antienne dont il est très probablement l'auteur, fut insérée à l'avenir dans l'office public. C'était reconnaître et proclamer la part que Marie avait eue au rétablissement de l'ordre dans les affaires de l'Église.

En l'an 1245, ce même pontife fit bâtir, dans sa ville papale, et en l'honneur de la sainte Vierge, une église qu'on appelle *Sainte-Marie-in-via*. Voici à quelle occasion :

Une statue de pierre, représentant la Mère de Dieu, avait été, on ne sait ni pourquoi ni comment, jetée dans un puits creusé sur la voie publique. Les eaux de ce puits ayant monté jusqu'à son ouverture, la statue, contre toutes les lois de la nature, monta aussi à leur surface. Le pape, ayant été informé de ce miracle et ayant cru devoir en conserver le souvenir, fit construire en ce même endroit, et à la gloire de la sainte Vierge, une église dans laquelle le puits fut renfermé et l'image miraculeuse soigneusement conservée. Innocent IV donna une autre preuve de sa piété envers

la sainte Vierge en approuvant solennellement l'ordre de Montfanon ou de Saint-Sylvestre auquel son fondateur inspira le plus grand zèle pour la gloire de Marie. La vénération pour cette auguste Vierge porta le même pape à ordonner, en vertu de son autorité apostolique, aux évêques de Misnie de dire le *Gloria in excelsis* et l'*Ite missa est* à la messe des fêtes de l'Annonciation et de la Purification de la très sainte Vierge, en quelque temps qu'on dit ces messes et le *Te Deum* aux matines de ces mêmes fêtes ainsi que cela se faisait pour les principales solennités de cette Mère de Dieu.

Urbain IV s'est surtout rendu célèbre dans l'Église par l'institution de la fête du Saint-Sacrement, fête qui, étant un triomphe pour Jésus-Christ, en devient aussi un pour Marie sa très digne Mère. Poiré (1) dit que ce même pontife institua, en 1260, un ordre militaire qu'il nomma *la Milice de la Vierge*, et qu'il chargea spécialement du soin des veuves et des pupilles; qu'il permit aux membres de cette confrérie de vivre en leurs propres maisons avec leurs femmes et leurs enfants, et que leur vêtement se composait d'une soutane blanche et d'une robe grise sur laquelle ils portaient une croix rouge en champ d'argent avec deux étoiles au-dessus. Mais de tous les auteurs que nous avons entre les mains, le P. Poiré est le seul qui parle de cette institution dont nous ne trouvons de trace nulle part ailleurs que dans la *Triple Couronne*. Il avance également que ce pape accorda une indulgence de trente jours pour chaque fois qu'on réciterait la Salutation angélique (2). Mais son confrère Courcier

(1) Tom. II, p. 8. — (2) Tom. III, p. 482.

dit qu'il ne sait pas où l'auteur de la *Triple Couronne* a pu puiser ce fait, attendu que dans les actes des souverains pontifes on ne trouve rien de pareil à l'article d'Urbain IV.

Nous avons dit, dans le chapitre consacré à saint Louis, qu'à la demande de ce prince le pape Clément IV accorda trois ans d'indulgence à gagner autant de fois qu'on réciterait cette prière : *Que béni soit à jamais, et au-delà, le doux nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celui de la très glorieuse Vierge Marie sa Mère. Ainsi soit-il. Que la bonne Vierge Marie nous bénisse avec son Fils.*

Honorius IV confirma, en 1286, l'ordre des Carmes, et il ordonna, en outre, que ces religieux porteraient, à l'avenir, la chappe purement blanche au lieu de l'avoir bigarrée de bandes rousses et blanches.

Après un pontificat qui ne fut que de quatre ans, Nicolas IV mourut à Rome, et il voulut être enterré à *Sainte-Marie-Majeure* qu'il avait restaurée avec un zèle et une ardeur dont son amour pour la sainte Vierge était évidemment le principe. Voici quatre des vers qu'on grava sur son tombeau et qui composent son épitaphe :

*Quartus papa fuit Nicolaus, Virginis ædem
Hanc lapsam reficit, fît que vetusta nova.
Petrus Apostolicus socium, Franciscus alumnum
Protegat, Omnipotens Matre juvante beet.*

« Ici repose Nicolas IV qui restaura le temple de la Vierge, lequel tombait en ruines, et le remit à neuf. Que saint Pierre protège en lui son successeur, et saint François son disciple ! Et qu'à le Dieu tout-puissant, de concert avec sa Mère, lui ouvre le paradis. »

Il avait, en 1290, fait bâtir à Orviette, en Toscane, une magnifique église qu'il dédia à Marie et qu'il enrichit de marbres et de statues du plus grand prix. Il en fit la consécration le 13 novembre de cette même année.

Nous arrivons au saint dont le nom est inscrit en tête de ce chapitre.

Il était né dans la Pouille vers l'an 1221. Sa famille était si obscure qu'on en ignore le nom. Pierre fut son prénom. Il était encore en bas-âge lorsqu'il perdit son père ; et sa mère resta seule, sans fortune, et avec douze enfants sur les bras. Néanmoins, comme Pierre annonçait des dispositions heureuses et exceptionnelles, elle le fit étudier ; et ses progrès furent remarquables. Cependant ils ne l'enflèrent point et ne l'attachèrent point au monde. Au contraire, la réflexion et la grâce lui donnèrent pour le siècle une véritable aversion ; et, après une jeunesse tout-à-fait irréprochable, il alla, à vingt ans, sur une montagne solitaire où il resta trois ans dans une cellule fort étroite qu'il s'était creusée dans le roc et où il s'éleva à la plus haute perfection.

Ayant été ordonné prêtre à Rome en 1246, il retourna dans l'Abbruzze, où il passa cinq ans, enfermé dans un ermitage du mont Morroni ou Mourron d'où lui est venu le nom de Pierre Morroni ou de Mourron sous lequel il est plus connu. Mais le bois où il était ayant été coupé en 1251, il alla sur le mont Magelle où un grand nombre de personnes vinrent se placer sous sa conduite ; tellement qu'après quelques années il se vit à la tête d'une nombreuse communauté à laquelle il donna la règle de saint Benoit et que le pape

Grégoire X approuva en 1274, tandis qu'il présidait le concile de Lyon.

Pierre était donc à la tête de ses religieux, donnant à tous l'exemple et le précepte de la perfection, et ne s'occupant que du soin de sa chère famille, lorsque les cardinaux le nommèrent unanimement, après une vacance de deux ans et trois mois, pour successeur de Nicolas IV. La réputation de sainteté dont jouissait le fondateur du monastère de Morroni était si grande que cette élection causa une satisfaction générale. Celui qui en était l'objet fut le seul à s'en attrister. Il refusa d'abord et motiva son refus. Mais on n'eut aucun égard à tout ce qu'il put dire. Alors il prit la fuite; mais il fut arrêté, et on le força d'accepter un honneur qui ne lui apparaissait que comme un immense fardeau pour lequel ses épaules n'étaient certainement pas faites.

Il fut sacré et couronné à Aquila, le 29 d'août 1294, et il prit le nom de Célestin V, d'où les religieux dont il fut le père ont pris leur nom de Célestins. Quand il eut ceint la tiare, il voulut continuer à vivre en simple religieux. Sa conduite fut blâmée; lui-même sentit qu'il avait tort. On abusa de sa bonté, de sa simplicité, de son inexpérience des affaires publiques; on lui fit commettre des fautes d'administration; il s'en aperçut lui-même, et, convaincu de plus en plus de son inhabileté et de son incapacité à gouverner tout le royaume temporel de Jésus-Christ, il abdiqua quatre mois après son exaltation; puis il reprit le chemin de Morroni où il croyait pouvoir finir tranquillement ses jours.

Mais Boniface VIII, son successeur, craignant que l'abdication de Célestin ne devînt une cause ou un

prétexe de divisions et de troubles dans l'Église, fit enfermer Pierre de Mourron dans la citadelle de Fumone, à quelques milles d'Agnani où il était. Saint Célestin mourut dans cette forteresse à la suite des privations et des mauvais traitements qu'il y eut à essuyer. Clément V le canonisa en l'an 1313.

On comprend, d'après cette notice, que saint Pierre de Mourron dont toute la vie se passa ou dans la solitude ou dans l'obscurité du cloître et qui ayant été élevé sur le siège apostolique n'y resta que quatre mois durant lesquels il vécut plus en reclus qu'en pape, on comprend, dis-je, qu'un tel homme n'a pas pu donner des marques bien ostensibles, bien publiques et bien éclatantes de sa religion envers l'auguste Mère de Dieu. Aussi son nom ne figure-t-il en tête d'un de nos chapitres qu'à cause du rang suprême qu'il a, un moment, occupé dans l'Église de Jésus-Christ, à cause encore de son glorieux titre de saint, et enfin parce qu'il fut le père et le fondateur d'une famille éminemment pieuse envers la sainte Vierge.

Nous devons dire pourtant que la vie de cet humble et éminent serviteur de Dieu, présente plus d'une preuve de sa piété envers Marie et de la bonté de cette mère envers ce dévoué fils.

Ainsi on lit dans Pierre d'Ailly, cardinal et évêque de Cambrai, dans Denis Faber, dans le Célestin Gonon et dans d'autres auteurs que saint Pierre de Mourron s'étant, à l'âge de trois ans, laissé tomber sur un morceau de bois pointu qui lui entra dans l'œil et le lui creva, fut miraculeusement guéri par la Mère de Dieu; cette guérison fut si parfaite, si radicale, que l'œil blessé ne conserva aucune trace de cet accident,

et que Pierre en vit, toute sa vie, aussi clair que de l'autre.

Un peu plus tard, et tandis qu'il était étudiant, la même Vierge, accompagnée de saint Jean l'évangéliste, vint souvent le visiter et lui donner des leçons de science et de sagesse.

Quand il eut atteint l'âge d'homme, il se fit une loi et une invariable coutume de jeûner tous les ans depuis la fête des saints apôtres Pierre et Paul jusqu'à l'Assomption pour se bien préparer à célébrer saintement cette belle solennité. Il aimait particulièrement à distribuer des chapelets ou petites couronnes de prières aux personnes qui venaient en foule le consulter, et il leur recommandait, dans les termes les plus pressants, d'aimer et d'honorer Marie.

On lit dans la *Chronique des Célestins*, dans Courcier et dans Gonon que saint Pierre de Mourron, à son retour de Lyon où il était allé solliciter de Grégoire X la confirmation de son ordre, s'étant arrêté non loin de la ville d'Aquila, dans un lieu appelé *Collismand*, et s'y étant reposé, vit, comme un autre Jacob, en songe, une échelle, et, au sommet de cette échelle, la sainte Vierge qui lui ordonna de lui bâtir en cet endroit là même une église. Pierre exécuta cet ordre; et il voulut qu'après sa mort on l'inhumât dans cette église, afin que ses cendres pussent, même du fond de la tombe et par leur muette présence, honorer Celle à qui il se croyait redevable des plus grandes faveurs. Tout cela prouve combien ce saint homme fut dévot à la Mère de grâce, sous les auspices de laquelle il avait fait l'apprentissage de la vie monastique dans un couvent de Faenza dédié à Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

- Cette dévotion qu'il eut à l'égard de la Mère de Dieu, il la transmet à ses disciples qui se sont toujours distingués par une grande piété envers la Reine du ciel, qui lui ont consacré presque toutes leurs maisons, et qui, après l'assistance du Saint-Esprit, leur premier protecteur, invoquent tout spécialement celle de Marie.

Saint Célestin V mourut en 1296.

Cette date nous autorise à dire ici ce que fut le culte de Marie pendant le treizième siècle ; et quelque bref, quelque rapide que soit notre sommaire, il suffira à prouver ce que nous avons avancé, à savoir que, dans ce siècle, la dévotion à Marie s'est élevée au plus haut degré de sa ferveur et que cette époque a été son véritable *âge d'or*.

Pour s'en convaincre, il ne faut que se rappeler quels hommes furent alors à la tête de la société chrétienne. Bornons-nous à nommer saint François-d'Assise, saint Dominique, saint Hugues de Lincoln, en Angleterre, saint Raymond de Pennafort, saint Pierre Nolasque, saint Ange et saint Albert, de l'ordre des Carmes, saint Engelbert, évêque de Cologne, saint Antoine de Padoue, saint Bonfilio de Monaldis, saint Philippe Bénizi et les autres fondateurs de l'ordre des Servites, saint Hyacinthe, saint Edme de Cantorbéry, saint Richard de Chichester, saint Simon Stock, saint Pierre de Vérone, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, parmi les bienheureux honorés d'un culte public ; Alphonse de Castille, Philippe-Auguste, Charles d'Anjou, saint Louis, saint Edouard, Jacques d'Aragon, Boleslas-le-Chaste, roi de Pologne et Philippe-le-Bel, parmi les rois ; Richard de Saint-Laurent, le cardinal Jean Halgrin, Herman de Steinfeld, Hildebert, évêque

du Mans, Vincent de Beauvais, Alexandre de Halès, Albert-le-Grand, Alain de l'Île, parmi les savants et les écrivains; Innocent III, Honorius III, saint Célestin V, parmi les papes.

Alors pullulèrent dans l'Église, les instituts, les confréries et les communautés en l'honneur de la Vierge. Alors encore ses fêtes et surtout celles de la Conception et de la Nativité prirent racine dans les usages liturgiques des peuples. D'innombrables miracles eurent lieu sur tous les points du globe. Jamais la Mère de Dieu n'apparut plus souvent aux regards des mortels. Aussi de toutes parts les cœurs se tournèrent-ils vers elle; les églises, les couvents, les oratoires en son honneur s'élevèrent comme par enchantement sur toute la face de la terre; et plus qu'à aucune autre époque de l'histoire religieuse, Marie régna en souveraine dans l'Église de son Fils, sur les cœurs, sur les esprits et sur les arts.

La naissance ou l'approbation des Franciscains, des Frères Prêcheurs, des Servites, des Carmes, des Trinitaires, etc., datent de cette époque ou du moins toutes ces familles consacrées à Marie, dévouées à Marie, ont pris alors une extension qui n'a fait que baisser depuis.

XLVIII.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

Sainte Catherine de Sienne était à peine descendue dans la tombe que Dieu fit naître un enfant auquel cette même ville de Sienne devait avoir l'honneur de donner aussi son nom, et qui fut un des plus beaux ornements de l'Église dans le xve^e siècle. Cet enfant remarquable naquit le 8 septembre 1380, à Massa-Cazaro, ville de l'état siennois, où son père occupait la première magistrature. Il tirait son origine de la noble et puissante famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne. Il semblait ne devoir compter que des jours de bonheur.

Mais Dieu, dont les vues sont impénétrables, lui envoya, dès l'enfance, deux grandes adversités, et le frappa de deux terribles coups en lui enlevant sa mère à l'âge de trois ans et son père à l'âge de six.

Cependant celui qui frappe et qui guérit, celui qui fait couler nos larmes et qui les essuie, procura au jeune orphelin une de ces consolations qui compensent, autant que possible, les pertes éprouvées, un de ces appuis qui remplacent quelquefois avec avantage ceux que nous ôte sa main toujours paternelle et toujours adorable.

Le jeune Bernardin fut confié à une de ses tantes nommée Diane. C'était une femme d'un haut mérite, une de ces femmes telles que la Providence en place, presque toujours, auprès du berceau des grands hommes et des grands saints, une de ces femmes comme nous en avons déjà vu plusieurs dans le cours de cet ouvrage et qui posent d'une main habile et ferme les solides fondements de ces belles éducations d'où sortent dans l'ordre naturel comme dans l'ordre spirituel les personnages d'élite et de distinction. Diane avait tout ce qu'il fallait pour remplacer dignement auprès de son pupille la mère qu'il avait perdue. Elle mit à l'élever la plus grande attention.

Entre autres sentiments qu'elle inspira à son neveu, l'histoire met au premier rang une tendre piété envers Dieu et une dévotion toute filiale à Marie. Et ce sont là, en effet, les deux bases de toute éducation véritablement chrétienne. Ce sont là, notamment, les deux principaux éléments de toutes les éducations données aux illustres serviteurs de Dieu et de Marie que nous avons déjà vus et que nous verrons encore figurer dans ce livre.

Diane aima son pupille comme l'eut aimé sa propre mère. Et d'ailleurs comment, indépendamment des liens du sang, ne pas aimer, dit Godescard, un enfant

qui avait tant de belles qualités. Doux, humble, pieux, modeste, obéissant, charitable, tel était l'élève de Diane. Il avait un visage d'une beauté remarquable ; ses manières étaient nobles , mais sans hauteur ni fierté. Sa mémoire était prodigieuse. La prière et la visite des églises faisaient ses plus chères délices. C'était pour lui un bonheur de parer les autels et de servir la messe ; ç'en était un encore d'entendre la parole de Dieu ; et quand il avait assisté à un discours de piété il se plaisait à le répéter à ses camarades d'enfance ; et il le faisait avec autant de grâce que de fidélité ; son amour pour les pauvres et sa générosité se révélèrent aussi en lui dès l'âge le plus tendre. Il en fut de même de l'esprit de mortification.

Il entra, à l'âge de douze ans, dans la carrière des lettres ; et il la parcourut avec un grand éclat. Ses maîtres et ses condisciples l'aimèrent également ; et tous admirèrent en lui la beauté de l'esprit, la profondeur du jugement, et plus encore la sagesse, la vertu et la docilité. Son amour pour la pureté était extraordinaire. Non-seulement il ne fit ni ne dit jamais rien qui pût blesser cette vertu , mais il ne pouvait ni voir ni entendre quoi que ce fût qui la blessât. Sa présence seule, son air, son regard imposaient aux plus libertins et aux plus dissolus la décence et la réserve ; et, en plus d'une rencontre, il prouva son horreur pour le vice contraire.

Les succès qu'il avait eus dans ses humanités, il les obtint dans ses cours de philosophie, de droit civil, de droit canon et d'Écriture-Sainte. Mais cette dernière étude qui lui apprenait tout ce qu'il devait à Dieu, au prochain et à lui-même fut l'objet favori de son appli-

cation, et il devint très versé dans la connaissance des saints livres.

A l'âge de dix-sept ans, âge qui est, la plupart du temps, celui des passions mauvaises, il entra dans la confrérie des *Disciplinés de Notre-Dame*, établie à Sienne, dans l'hôpital de *la Scala*, pour le soin des malades. Conformément au titre et à l'esprit de la pieuse association dont il devint alors membre, il soumit, dès ce moment, son esprit et ses sens à une discipline encore plus sévère qu'auparavant, crucifiant sa chair et la mortifiant par des jeûnes plus fréquents, par des veilles plus longues et par des austérités vraiment anachorétiques.

Il ne fit que continuer cette sorte d'immolation en affrontant la peste qui vint en 1400 s'abattre sur la ville de Sienne. Ses ravages y furent tels que chaque jour on comptait dix-huit à vingt décès dans l'hôpital de *la Scala* où était Bernardin. Aumôniers, infirmiers et médecins, tous ceux qui donnaient aux malades soit les secours spirituels, soit les secours corporels furent emportés en peu de temps par l'horrible fléau. Bernardin resta seul, comme un soldat qui, sur la brèche, voit tomber à ses côtés tous ses compagnons d'armes. Mais il ne perdit point courage. Par ses pressantes exhortations, il parvint à gagner douze hommes auxquels il communiqua son intrépide charité ; et, aidé de ces généreux associés, il continua le service de son hôpital dans lequel il établit l'ordre le plus admirable. Il était sur pied nuit et jour, prodiguant à tous les malades les soulagements du corps et les consolations de l'âme. Ces efforts héroïques durèrent autant que le fléau qui ne cessa qu'après quatre mois de ravages.

Dieu préserva Bernardin de la contagion, et il ne fut point atteint tant qu'il fut à l'hospice et que dura l'épidémie.

Mais ce héros de la charité étant retourné chez lui, y tomba aussitôt malade par l'effet des fatigues qu'il avait essuyées et de l'air contagieux qu'il avait respiré. Il fut pris d'une fièvre violente qui lui dura quatre mois, pendant lesquels il donna le spectacle édifiant d'une patience égale au dévouement que l'on avait tant admiré en lui à l'hospice de *la Scala*.

A peine fut-il rétabli de cette maladie, qu'il vola à de nouveaux actes de charité. Une de ses tantes nommée Barthélemie, femme très avancée en âge et accablée d'infirmités, perdit encore la vue. Bernardin alla la soigner, et, pendant quatorze mois qu'elle vécut encore, il l'entoura des soins les plus affectueux et les plus dévoués; il ne la quitta que quand elle eût cessé de vivre.

Après la mort de cette tante, il se retira dans une maison d'un des faubourgs de Sienne, et il en fit un lieu de retraite et de solitude où il se livra uniquement aux exercices de la prière et de la méditation, se donnant pour clôture les murs de son jardin. Son but était alors de consulter le ciel sur le choix d'un état de vie. Se croyant appelé à l'état religieux, il entra chez les Franciscains de l'étroite observance où sa ferveur alla toujours en augmentant, où il ajouta à ses précédentes austérités et où sa mort au monde devint de plus en plus parfaite.

Cependant, comme, depuis longtemps, il se livrait, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'étude des livres saints, et comme, dans sa retraite, il s'était préparé

de longue main au ministère de la parole, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu et de communiquer aux autres les trésors amassés par lui dans la méditation approfondie des grandes vérités du salut. Il obéit, et il eut, comme prédicateur, les succès les plus désirables et même les seuls désirables ; il convertit immensément d'âmes à Jésus-Christ. On ne pouvait l'entendre sans éprouver les plus vifs sentiments de religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de componction, fondant en larmes, et fortement résolus de renoncer à leurs désordres. La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant et comme un feu qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance. Il parut donc dans l'Église comme un astre brillant et échauffant.

L'envie devait naturellement voir ces triomphes d'un mauvais œil ; car tout mérite l'offusque ; toute supériorité la gêne et l'incommode ; et, pour s'en débarrasser, tous les moyens lui sont bons. Dans le cas présent, elle alla dénigrer l'homme de Dieu jusqu'auprès du pape Martin V, qui se laissa prévenir et condamna Bernardin à un silence perpétuel. C'était lui procurer une belle occasion d'attacher un nouveau fleuron à sa couronne de vertus ; et c'est ce qui arriva. L'humble religieux se soumit sans chercher même à se justifier. Mais le pontife revint bientôt de son erreur ; et, après avoir mûrement examiné la conduite et la doctrine de Bernardin, il reconnut son innocence, le combla d'éloges et lui permit de prêcher partout où il voudrait. Il le pressa même d'accepter l'évêché de Sienne que Bernardin refusa, comme, quelques années plus tard, il refusa les

évêchés de Ferrare et d'Urbain qui lui furent offerts par le pape Eugène IV.

Presque toutes les villes d'Italie entendirent sa parole; et partout Dieu lui donna les plus merveilleux fruits. Les plus grands pécheurs se convertissaient; les biens mal acquis étaient restitués et les injures réparées; la vertu prenait la place du vice et la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès.

L'empereur Sigismond conçut pour lui une affection toute particulière; il l'emmena à Rome afin qu'il y assistât à la cérémonie de son couronnement.

Mais ces succès et ces honneurs n'enflèrent aucunement le serviteur de Dieu, qui, à l'exemple de son maître, fut toujours humble de cœur.

Dieu le favorisa du don de prophétie et de celui des miracles et on dit qu'il rendit la vie à quatre morts.

En 1438, il fut nommé vicaire-général de son ordre; et en cette qualité, il établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'étroite observance d'Italie.

Il mourut à Aquila dans l'Abruzze, en 1444, et fut canonisé six ans après sa mort.

Mais nous devons surtout étudier en lui le serviteur de Marie.

Or, comme tel, saint Bernardin de Sienne mérite à tous égards la place que nous lui assignons dans ce livre.

Nous avons dit que Diane, sa noble et digne tante, lui avait, après l'amour et la crainte de Dieu, tout spécialement inoculé la dévotion à Marie; et il est tout naturel que le culte de la femme *bénie entre toutes les femmes* soit communiqué par les femmes aux enfants qu'elles élèvent soit à un titre, soit à un autre; il est

tout naturel que l'amour de Marie découle du cœur de nos mères, de nos nourrices et de nos institutrices dans le cœur de l'enfance qu'elles ont à former au bien et à la vertu. Le jeune Bernardin profita si bien des leçons, des conseils et des exemples de sa seconde mère, que, dès l'âge le plus tendre, son cœur se porta vers Marie avec un élan tout filial.

Il avait à peine six ans qu'il contracta l'habitude de jeûner tous les samedis en l'honneur de la très sainte Vierge; et il garda cette pieuse coutume le reste de sa vie. Dès son bas âge aussi, il conçut une tendre et vive dévotion pour une image de cette même Vierge qui décorait une des portes de la ville de Sienne; et, tous les jours, il allait lui offrir ses hommages, la priant à deux genoux, quelque temps qu'il fit, l'appelant sa *bonne amie*, et ne pouvant pas dormir quand il ne lui avait pas rendu ses devoirs quotidiens. Il ne passa non plus jamais un jour sans réciter le chapelet.

Aussi, pour le récompenser de ces actes pieux, et pour l'y faire persévérer, la Mère de Dieu lui apparut dans l'éclat d'une gloire toute céleste; elle lui accorda pour la prédication des grâces extraordinaires, et elle y ajouta le don des miracles et l'assurance de son salut éternel.

On raconte qu'un jour qu'il faisait à Aquila un sermon à la louange de cette Vierge divine et qu'il expliquait ce passage du livre de l'Apocalypse : *un grand signe a paru dans le ciel*, une étoile plus brillante que le soleil vint se placer sur sa tête à la vue et au grand étonnement de la foule qui alors se pressait autour de lui.

Il répétait souvent que toutes les grâces et les faveurs

dont il avait été comblé, il les devait à l'affection que lui portait la Mère de Dieu et à la protection dont elle daignait le couvrir.

Il était né le 8 septembre, jour où cette Vierge auguste, avait, comme une belle aurore, fait son entrée dans le monde; il avait reçu, le même jour, le baptême des enfants de Dieu. Ce jour fut aussi celui où il prit l'habit religieux, celui où, un an plus tard, il fit solennellement ses vœux, celui où il monta pour la première fois à l'autel en qualité de prêtre; celui enfin où il aborda pour la première fois la chaire de vérité. C'est ce qu'il déclara lui-même dans un sermon qu'il prononça à Sienne, en 1427.

Marie avait donc eu les prémices de toutes les phases importantes de sa vie. Elle avait donc présidé à sa naissance temporelle, à sa naissance spirituelle, à son noviciat, à sa profession solennelle, à son premier acte, comme sacrificateur, et à ses premiers pas dans la sainte carrière de la prédication.

Tous ses débuts eurent donc lieu sous les auspices de Marie, et « en agissant ainsi, dit Godescard, il ne se conduisait point par un esprit de singularité; il ne cherchait qu'à satisfaire la tendre dévotion qu'il avait envers la Mère de Dieu. » Son amour pour la chasteté, amour qu'il porta si loin, comme le prouve sa vie, avait aussi, en grande partie, sa source et son principe dans l'admiration qu'il avait pour la pureté sans tache de Marie, dans le désir où il était de marcher sur ses traces et dans un fréquent recours à cette Vierge puissante et bonne. Son incorporation à la confrérie des *Disciplinés de Notre-Dame*, est un autre témoignage de sa piété envers Marie qu'il imita parfaite-

ment dans son amour pour le prochain et dans sa charité pour ces *malades* et ces *infirmes* dont elle est le salut.

Le répons *Sub tuum* qui est d'un usage si fréquent dans le culte d'hyperdulie est, selon quelques-uns, tiré d'un des sermons de saint Bernardin de Sienne.

Lorsque ce serviteur de Dieu fit ses débuts dans la carrière de la prédication, il avait une voix très faible et enrouée qui devait être un grand obstacle à tout succès dans cette partie du ministère sacré. Ce fut Marie qui le délivra miraculeusement de cette infirmité, comme ce fut elle qui le protégea et contre le fléau qu'il brava si courageusement dans l'hospice de *la Scala* et contre les envieux qui cherchèrent à le perdre auprès du chef de l'Église. Ainsi, Marie fut toujours sa bonne et fidèle protectrice.

Aussi écoutons comment et en quels termes il parle d'Elle :

S'adressant directement à cette Vierge, il lui dit :

« Que dirai-je qui soit digne de vous, ô Marie ;
 » vous êtes la porte du ciel, la gloire du genre hu-
 » main, la souveraine des anges, la terreur des dé-
 » mons, le refuge des pécheurs, le miroir de la pureté,
 » la source des grâces, le trésor des dons célestes, la
 » consolatrice des pauvres, la joie des humbles, le sou-
 » tien des élus, le guide des voyageurs, le port des
 » naufragés, le bouclier des combattants, la mère des
 » orphelins, l'appui des veuves, l'avocate des pécheurs,
 » la guérison des malades, le modèle des justes, l'es-
 » pérance et la gloire des chrétiens, le sceau et la
 » marque des vrais catholiques (1). O Femme bénie

(1) Serm. de Assumpt.

» entre toutes les femmes, ô Marie, vous êtes l'honneur
 » du genre humain et le salut des peuples ; vous êtes
 » la dispensatrice de toutes les grâces, l'ornement et
 » la gloire de l'Église (1). O Femme comblée de béné-
 » dictions au-dessus de toutes les créatures, vous êtes
 » l'unique Mère de Dieu, la maîtresse du monde, la
 » reine de l'univers ; en vous sont renfermées toutes
 » les perfections et toutes les vertus ; vous êtes le
 » temple de Dieu, le paradis de délices ; nous ne fai-
 » sons que bégayer en célébrant vos louanges ; mais
 » suppléons à notre faiblesse, afin que nous puissions
 » vous louer dignement dans les siècles des siè-
 » cles (2). »

Comme tous les Pères et tous les docteurs de l'Église, il proclame Marie au-dessus de tout éloge.

« Il est impossible, dit-il, à toute intelligence hu-
 » maine, aussi longtemps qu'elle est renfermée dans
 » ce corps de mort, de pouvoir s'élever aussi haut que
 » le demandent les louanges de Marie. Car cette glo-
 » rieuse Vierge et Mère du Très-Haut est au-dessus de
 » tout langage et de toute pensée. Quel mortel en ef-
 » fet, à moins que Dieu ne le favorise de dons surna-
 » turels, pourrait parler dignement ou même passa-
 » blement de l'unique Mère du Dieu-homme ? Ou plutôt
 » quel mortel n'a pas à craindre de profaner, par l'in-
 » dignité de ses lèvres, le nom de Celle que le Père
 » des miséricordes, Dieu avant tous les siècles a, de
 » toute éternité, prédestinée en qualité de Vierge très
 » digne, Celle que Dieu le Fils a choisie à l'avance
 » pour sa Mère et que le Saint-Esprit a préparée pour

(1) Serm. 61. — (2) Serm. des Conc.

» être l'instrument et le canal d'une nouvelle grâce.
 » Par quels éloges la race humaine esclave du péché,
 » pourrait-elle dignement honorer la Reine des anges?
 » Comment, dans notre détresse et notre infirmité, pou-
 » voir convenablement célébrer, ici-bas, par de dignes
 » hommages, Celle qui est, dans le ciel, l'objet des
 » profonds respects de tous les bienheureux? Quelles
 » acclamations parties de notre terre pourront monter
 » jusqu'au trône de Celle que les anges vénèrent sans
 » fin dans les cieux (1)? »

« O Vierge sainte, daignez souffrir que je vous loue ;
 » et si mes hommages sont par eux-mêmes de peu de
 » valeur, agrécez-les néanmoins en considération de la
 » tendre piété avec laquelle je vous les offre (2). »

Sur la maternité divine, il dit : « Tel est l'éloge que
 » nous faisons de la bienheureuse Vierge quand nous
 » lui disons *Mère de Dieu*, que cet éloge ne peut con-
 » venir ni aux êtres créés, anges ou hommes, ni aux
 » personnes incréées ; car l'honneur d'avoir pour fils
 » un Dieu, n'appartient qu'à une des personnes divines,
 » la personne du Père, et à une personne humaine,
 » celle de Marie (3). Qu'une femme ait conçu et en-
 » fanté un Dieu, c'a été et c'est le prodige des prodiges.
 » Il fallait pour cela que cette femme fût élevée, pour
 » ainsi dire, jusqu'à une sorte d'égalité avec les per-
 » sonnes divines par une certaine immensité de perfec-
 » tions et de grâces ; or, jamais aucune créature ne
 » s'est élevée à cette égalité (4). »

(1) Serm. 2 de SS. nomine Mariæ.

(2) Tom. iv, sermon. de Visitatione Mariæ.

(3) Tom. iv, serm. de Annuntiat. B. V., art. 3, cap. 2.

(4) Tom. iv, serm. de Nativit. B. V., cap. 12.

La dignité à laquelle s'élève Marie et les abaissements de l'homme-Dieu dans l'Incarnation lui arrachent les cris d'admiration que voici :

« O ineffable humilité du Créateur ! ô inexprimable
 » puissance de la Vierge-Mère ! ô insondable profondeur
 » des mystères de Dieu ! Une seule femme des Hébreux
 » s'est glissée dans le palais du Roi éternel, une seule
 » vierge, je ne sais par quelles caresses, je ne sais par
 » quelles violences, est parvenue à charmer et, pour
 » ainsi parler, à blesser et à captiver le cœur de Dieu,
 » la sagesse éternelle. Et voilà pourquoi Dieu lui-même
 » se plaint de la Vierge en ces termes : *Tu as, ô ma*
 » *sœur, ô mon épouse, tu as blessé mon cœur.* Lorsque,
 » comme le lui fait dire le glossaire, j'ai, par amour
 » pour toi, pris la nature humaine, alors tu as fait à
 » mon cœur ses premières blessures. Et, en effet,
 » Marie a été la fille aînée de son Fils, et elle a été à
 » elle seule l'objet de la rédemption plus que toutes
 » les autres créatures ensemble. Je le dis dis donc en
 » versant des larmes de gratitude et de reconnaissance,
 » en prenant en Marie notre nature humaine le Très-
 » Haut a revêtu d'humilité et d'abjection la suprême
 » grandeur, il a revêtu de douleur la souveraine fé-
 » licité ; il a revêtu de pauvreté l'opulence infinie ;
 » il a revêtu de ténèbres la lumière elle-même ; il a
 » revêtu d'opprobres la gloire la plus éclatante ; il a
 » chargé de coups et couvert de blessures l'être ai-
 » mable par excellence (1). »

Écoutons comment il parle des douleurs de Marie dans la Passion de son Fils.

(1) Sermon de Nativité. B. V., art. unic., c. 4.

« La Vierge-Mère n'était pas seulement auprès de la
 » croix, mais elle était encore attachée à la croix. Elle
 » était complètement hors d'elle-même ; il ne restait
 » rien d'elle en elle ; elle était tout entière passée en
 » son bien-aimé ; et tandis que ce Dieu immolait son
 » corps, la Vierge immolait son cœur (1). Du haut de
 » la croix, Jésus voyait sa Mère tout entière transfor-
 » mée en lui et crucifiée avec lui, crucifiée comme
 » lui, puisqu'elle ne faisait qu'un avec lui, comme il
 » ne faisait qu'un avec elle, tellement que toutes les
 » douleurs de Marie rejaillissaient sur Jésus-Christ et
 » réciproquement selon cette parole prophétique : *Un*
 » *glaiue te percera le cœur*. Les angoisses de la Vierge
 » étaient donc telles que toutes les créatures du monde
 » n'auraient pu, toutes ensemble, en supporter le
 » poids ; et que, si elles avaient été partagées et divi-
 » sées entre toutes ces créatures vivantes, elles seraient
 » tombées mortes ; car plus la bienheureuse Vierge
 » aimait Jésus, plus elle souffrait. Or l'amour qu'elle
 » portait à son Fils était infini. Sa douleur était donc
 » infinie. D'où il suit que quand bien même on ras-
 » semblerait toutes les douleurs du monde pour en
 » faire comme un océan immense, toutes ces douleurs
 » réunies n'égalerait pas celle de la glorieuse
 » Vierge (2). L'intensité de la douleur est en rapport
 » avec l'intensité de l'amour. Voilà pourquoi les Juifs
 » jugèrent de l'affection que Jésus portait à Lazare par
 » la peine qu'il parut ressentir et par les larmes qu'il
 » répandit sur son tombeau ; ce qui leur fit dire : *Oh !*
 » *comme il l'aimait* (3) ! Mais Marie aima Jésus autant

(1) Tom. I, serm. 51. — (2) Tom. III, serm. 45, part. 2. —

(3) Joan. c. 11.

» qu'une créature est capable d'aimer; en la perdant,
 » elle souffrit donc autant qu'une créature peut souffrir.
 » Car la ressemblance est une cause d'affection; voilà
 » pourquoi il est dit au livre de l'Ecclésiastique : *Tout*
 » *animal aime son semblable; c'est pour cela que l'homme*
 » *doit aimer son prochain* (1). Or Jésus-Christ fut en
 » tout point semblable à sa très sainte Mère, ayant été
 » tout entier formé de sa substance. Il fut donc aimé
 » d'elle au suprême degré. D'ailleurs Notre Seigneur
 » l'emportait sur tous les êtres créés en puissance, en
 » sagesse, en noblesse, en beauté et en bonté. Or ce
 » sont là les qualités que les mères aiment par dessus
 » tout dans leurs enfants. Il l'emportait en puissance
 » puisqu'il est dit : *Il y a un seul Dieu qui est tout-*
 » *puissant au ciel* (2). Secondement il l'emportait en
 » sagesse, car c'est lui qui est assis sur le siège de
 » David c'est-à-dire, dans un sens mystique, sur la
 » croix, et qui est le sage par excellence et la sagesse
 » même (3). Troisièmement il l'emportait en noblesse,
 » car comme le dit Isaïe : *Qui pourrait raconter sa*
 » *génération* (4)? Quatrièmement il l'emportait en
 » beauté étant, au dire du prophète, *le plus beau des*
 » *enfants des hommes* (5). Cinquièmement il l'em-
 » portait en bonté, puisqu'il est pour les hommes,
 » selon le livre de la sagesse, *un trésor d'un prix in-*
 » *fini* (6). Pour toutes ces qualités, et par suite des
 » traits de ressemblance qu'il avait avec elle, Marie
 » aima souverainement son Fils et l'amertume de sa
 » douleur fut, par conséquent, souveraine aussi (7).

(1) Cap. 13. — (2) Machab. 15. — (3) Reg. 23. — (4) Isaïe 53. —

(5) Ps. 44, 3. — (6) Sap. 7. — (7) Serm. de nomine Mariæ.

» Marie est donc vraiment une mer amère dans la-
 » quelle se sont précipités tous les flots et tous les
 » fleuves amers de la tribulation. Car chaque circons-
 » tance de la Passion est comme un fleuve d'amertume
 » et, par conséquent, de douleur. On peut donc fort
 » bien appliquer à Marie cette parole des Lamenta-
 » tions : *Votre douleur est vaste et profonde comme la*
 » *mer* (1). Et cette mer ne refluit pas par l'impatience,
 » par le murmure, mais elle ouvrait son sein à tous
 » les fleuves par la patience ainsi qu'il est dit mysti-
 » quement *tous les fleuves vont à la mer* (2), c'est-à-dire
 » toutes les eaux de la tribulation se jettent et se pré-
 » cipitent dans le cœur de Marie, et la mer ne les
 » repousse pas par l'insoumission (3). Or, la cause des
 » douleurs et des angoisses de Marie fut dans tout ce
 » qu'elle vit en son Fils et de son Fils. Elle vit en lui
 » la rançon du monde mise au plus bas prix; elle vit
 » dans l'abattement de l'agonie Celui qui est la force
 » des saints; elle vit le plus beau des enfants des
 » hommes couvert d'une sueur de sang; elle vit le
 » Maître du monde saisi et arrêté comme un voleur;
 » elle vit Celui qui est la vertu des cieux lié comme
 » un malfaiteur; elle vit Celui qui fait trembler les
 » colonnes du ciel attaché à une colonne; elle vit le
 » Créateur de l'univers déchiré et meurtri de coups;
 » elle vit Celui qui tient en ses mains la vie et la mort
 » frappé et battu de verges; elle vit le Juge du siècle
 » accusé et traduit devant des juges iniques; elle vit
 » Celui qui règne dans les hauteurs des cieux bafoué
 » par les plus vils des hommes; elle vit le Roi des cieux

(1) Thren. c. 2. — (2) Eccles. 1, 4. — (3) Serm. 2 de nom. Mariæ.

» insulté par des scélérats; elle vit Celui qui est le
 » Chef des principautés et des puissances frappé avec
 » un roseau et le corps sillonné et labouré par les
 » fouets; elle le vit couronné d'épines et enfin con-
 » damné injustement à mort; elle vit la Majesté même
 » dégradée et avilie; elle vit la félicité même abreuvée
 » d'amertume, la lumière même voilée et obscurcie par
 » les ténèbres, la gloire dans son essence souillée d'op-
 » probres, et ce qu'il y a de souverainement aimable,
 » abreuvé et saturé d'outrages. Elle vit en outre cette
 » poitrine dont la blancheur efface celle du lis, en-
 » tièrement mise à nu; elle vit le sang et l'eau jaillir
 » du côté de son Fils; elle vit ses membres violemment
 » étendus sur la croix et contractés par les supplices;
 » elle vit ses beaux yeux obscurcis par les ombres de
 » la mort; elle vit la pâleur répandue sur sa face
 » royale; elle vit ses bras roidis; elle vit tout son corps
 » attaché et suspendu à un gibet; elle vit son sang
 » divin et bienheureux couler à flots sur ses pieds que
 » traversaient d'énormes clous. Marie en contemplant
 » toutes ces douleurs, toutes ces souffrances avait donc
 » l'âme vraiment plongée dans une mer d'amertume
 « et elle pouvait bien dire dans le langage des Écri-
 » tures (1) : *Dieu m'a remplie d'amertumes et enivrée*
 » *d'absinthe* (2). »

Que si des souffrances de Marie nous passons à ses joies, à ses grandeurs, saint Bernardin nous dira encore sur ce point d'admirables paroles.

« La Mère de Dieu qui a fait toutes les créatures est
 » devenue la Maîtresse et la Reine de toute créature

(1) Thren. 3. — (2) Serm. 2 de nom. Mariæ, art. 3, c. 1.

» aussi ; en engendrant donc le Créateur , elle est de-
 » venue la Souveraine de tous les êtres créés. On peut
 » donc dire très justement à toute créature cette pa-
 » role de la Genèse : *Retourne vers ta Maîtresse , et*
 » *humilie-toi sous sa main* (1). Ceci , dans le sens lit-
 » téral , est dit de Sara à Agar , et est parfaitement
 » bien applicable à Marie ; car elle est vraiment une
 » Sara , ce mot signifiant *Princesse* , puisqu'elle a en-
 » gendré le véritable Isaac , c'est-à-dire le Fils de Dieu ,
 » celui dans lequel sont bénis tous les peuples du
 » monde , celui auquel toute créature a dû son ori-
 » gine. Aussi Marie dit-elle dans le livre de l'Ecclé-
 » siastique : *J'occupe le premier rang à la tête de tous*
 » *les peuples et de toutes les générations* (2). Il y a plus :
 » car , si nous osons parler ainsi , non-seulement elle
 » a autorité sur toutes les créatures , mais elle a au-
 » torité sur le Créateur lui-même selon cette parole :
 » *Et il leur était soumis* (3). Ces deux propositions sont
 » donc justes : Toute créature , y compris la bienheu-
 » reuse Vierge , est soumise à Dieu ; et , toute créa-
 » ture , et Dieu lui-même , obéit à Marie (4). »

Mettons ici , pour la consolation des vrais serviteurs
 de Marie , ce que dit saint Bernardin de la puissance
 de cette Vierge sur le purgatoire et de l'usage qu'elle
 fait de cette puissance.

« La bienheureuse Vierge règne aussi sur le pur-
 » gatoire ; aussi dit-elle : *J'ai marché sur les flots de*
 » *la mer* (5). Les peines du purgatoire sont comparées
 » à des flots parce qu'elles passent ; il est dit *de la*

(1) Genes. 16. — (2) Eccl. 24. — (3) Luc. 2. — (4) Serm. 3 de glo-
 rioso nom. Mariæ , art. 1 , c. 1. — (5) Eccl. 24.

» mer parce qu'elles sont amères. En conséquence,
 » celui qui a emporté de ce monde dans l'autre quel-
 » que tache, sera, avant d'entrer au ciel, purifié de
 » cette souillure par le feu du purgatoire, qui, bien
 » qu'il ne soit pas éternel, ne laisse pas d'être très
 » cruel; car il l'emporte sur tout ce qu'on peut souffrir
 » ici-bas. Aussi jamais aucun mortel n'a enduré
 » dans sa chair rien de pareil aux flammes expiatrices
 » dont nous parlons, bien que les martyrs aient
 » souffert des supplices inouïs, et que des scélérats
 » aient été souvent condamnés à des tortures atroces.
 » Or, la bienheureuse Vierge délivre de ces tourments
 » surtout ses serviteurs. Et voilà pourquoi elle dit :
 » *J'ai marché sur les flots de la mer*, c'est-à-dire en
 » visitant et en soulageant les victimes de la justice de
 » Dieu, en adoucissant et en abrégant leurs peines,
 » celles surtout des âmes qui m'ont été dévouées, et
 » même de toutes les âmes qui souffrent dans ce lieu
 » d'expiations, puisque tous ces chrétiens sont ses enfants,
 » étant les enfants de la grâce, étant confirmés
 » en grâce et étant assurés et certains de leur salut
 » éternel (1). »

Saint Bernardin de Sienne établit en ces termes la royauté de Marie sur les anges :

« Tous les esprits angéliques sont les serviteurs et
 » les ministres de cette glorieuse Vierge; et comment,
 » en effet, ces pures et belles intelligences ne serviraient-elles pas la Femme dont le Fils a rempli les
 » vides faits dans leurs rangs par la révolte, a purgé
 » leurs légions, les a rendues brillantes de sa propre

(1) Serm. 3 de nomin. Mariæ, art. 2, c. 3.

» lumière et les a affermies et consolidées dans la
 » gloire. Marie est donc vraiment leur Reine; tous les
 » esprits bienheureux peuvent et doivent donc lui
 » dire (1) : *Nous sommes vos serviteurs, et nous ferons*
 » *tout ce que vous voudrez* (2). Et, d'ailleurs, il y a
 » autant de créatures sous l'empire de la Vierge qu'il
 » y en a sous l'empire de la Trinité même. Car toutes
 » les créatures, à quelque ordre qu'elles appartiennent
 » dans la création, qu'elles soient spirituelles comme
 » les anges, raisonnables comme les hommes ou sim-
 » plement corporelles comme les corps célestes ou les
 » éléments, et, tout ce qui est au ciel et sur la terre,
 » les damnés comme les bienheureux, en un mot tout
 » ce qui fait partie du domaine de Dieu fait en même
 » temps partie de celui de Marie. Car celui qui est Fils
 » de Dieu et en même temps Fils de la Vierge Marie
 » voulant, en quelque façon, égalier l'empire de sa
 » Mère à celui de son Père, voulut, lui qui était Dieu,
 » obéir ici-bas à sa Mère, ce qui a fait dire à saint
 » Luc, en parlant de Marie et de saint Joseph, que
 » *Jésus leur était soumis*. Il est donc vrai de dire : Tout
 » obéit à Dieu, même la Vierge, et : tout obéit à Marie,
 » même Dieu (3). »

Nous ne multiplierons pas davantage nos citations.
 Nous renonçons, quoiqu'à regret, à reproduire ici
 d'admirables fragments sur la conception immaculée
 de Marie, sur l'empire universel que Dieu lui a donné,
 sur la grande part qu'elle a eue dans la rédemption
 du monde, sur les grâces dont elle a été la source

(1) 4 Reg. 10.

(2) Serm. 3 de nom. Mariæ, art. 3, c. 3.

(3) Serm. de Nativit. B. V. cap. 6.

pour le genre humain, sur l'ardente charité dont elle brûla pour Dieu et pour les hommes ses frères, sur la sublimité incomparable de sa contemplation, sur son entrée au ciel, sur son exaltation au-dessus de toute créature, sur son immense bonté à l'égard des pécheurs, etc. Mais quiconque lira, comme nous, les œuvres de saint Bernardin de Sienne, se convaincra, comme nous aussi, que ce pieux Franciscain est un des plus féconds et des plus éloquents panégyristes de Marie.

Mais ce que nous venons de citer, c'est l'œuvre, c'est le travail de l'écrivain, de l'orateur ; c'est le fruit de la pensée.

Voyons maintenant ce que Marie était au cœur de Bernardin. Nous venons d'entendre comment il l'a louée ; écoutons comment il l'aimait.

« Je suis épris d'amour pour la bienheureuse Vierge
 » et Mère de Dieu, Marie, que j'ai toujours aimée, et
 » dans laquelle, après Dieu, j'ai mis toutes mes espé-
 » rances. Je l'aime exclusivement ; je la recherche ; je
 » brûle du désir de la voir ; elle est ma tendre amie
 » et mon plus doux espoir (1). Dieu m'est témoin que
 » si, parfois, grâce à la bonté divine qui daigne me
 » favoriser, il m'arrive d'oublier toutes les choses de
 » la terre et de pouvoir librement et sans distraction,
 » ne fût-ce que pendant une heure, me livrer tout
 » entier à la méditation des grandeurs de Marie, je
 » suis si heureux, si comblé, si inondé de joie que,
 » foulant aux pieds toutes les vanités et toutes les con-
 » voitises du siècle, je ne désire rien tant que de pou-

(1) *In vita ejusdem.*

» voir, si Dieu m'en accordait la grâce, briser, sans
 » délai, mes liens terrestres et m'élancer vers Dieu
 » avant de retomber sur moi-même et d'être de nou-
 » veau empiégé par les soins et les soucis de ce monde,
 » avant encore que le souvenir de mes péchés se pré-
 » sentant à mon esprit, ma joie se change en douleur
 » et mon hymne d'allégresse en plaintive élégie. Com-
 » prenez donc quel bonheur et quel éniivrement on
 » éprouve dans la cité sainte à contempler sans obs-
 » tacle, au milieu des anges et des vierges, l'auguste
 » Mère de Dieu et la Vierge bénie, le front tout rayon-
 » nant de gloire et d'immortalité, assise sur le trône
 » de sa suprême dignité, puisque, même du milieu
 » des souillures et des impuretés de la chair, même
 » du milieu de la fange et de la boue du siècle, on
 » goûte, dans la seule méditation du nom et des per-
 » fections de cette Vierge, tant de suavité et d'ineffable
 » douceur (1). »

De tous les serviteurs illustres que Marie eut sur la terre dans le quatorzième siècle, saint Bernardin sera le seul qui figure en première ligne dans notre galerie.

Sans doute, ce quatorzième siècle fut encore bien pieux et bien fervent envers la sainte-Vierge. Mais il est incontestable qu'il n'eut pas toute la ferveur de l'âge précédent. Pendant cette période séculaire, d'innombrables écrivains consacrèrent encore à Marie leurs talents, leur plume et leurs veilles. De très saints personnages, tels que saint Nicolas de Tolentin, Jordani, Jacopone, Jean Duns, saint Eléazar de Sabrano, saint Pierre Thomas, saint André de Fiésole, lui offrirent

(1) Serm. 3 de glorioso nomine Mariæ.

alors des hommages bien agréables. Sans doute beaucoup d'églises, de couvents en l'honneur de Marie s'élevèrent encore dans toute l'étendue de l'église. Mais néanmoins, sous le rapport de la dévotion à Marie, le quatorzième siècle est fort au-dessous du treizième. Des erreurs contraires à la gloire de Marie se répandirent sur plusieurs points de la catholicité; et elles furent, avouons-le, faiblement combattues. Ce qui est le mérite propre du quatorzième siècle, au point de vue qui nous occupe, c'est qu'on lui doit l'établissement des deux fêtes de la Présentation et de la Visitation de la bienheureuse Vierge. C'est là un des mérites de cette époque; mais ce mérite ne l'empêche pas d'être malheureusement une période de décadence et de refroidissement dont gémit la piété de tout enfant de Marie.

En terminant ce chapitre, unique représentant du quatorzième siècle, reproduisons ici quelques accents bien dignes d'être associés à ceux de saint Bernardin. Nous les empruntons au pieux Raymond Jourdan ou Jordani, prévôt de l'église d'Uzès, en 1381, puis abbé de Celles, au diocèse de Bourges, et qui s'est humblement caché sous le nom d'*Idiot*.

I.

« *Entrainez-moi après vous, ô Vierge Marie. Entrainez-moi après vous, afin que je courre à l'odeur de vos parfums. Entrainez-moi après vous, parce que le poids de mes péchés me retient. Entrainez-moi après vous, parce que les liens de la concupiscence m'asservissent. Entrainez-moi après vous, parce que*

» la malice et la perversité de mes ennemis me trompe.
 » *Entrenez-moi après vous*, afin que j'arrive près de
 » vous beaucoup plus vite; car, de même qu'on ne
 » peut aller à votre Fils très béni, si l'on n'est attiré
 » par le Père, de même aussi, j'ose le dire, nul ne
 » vient à votre Fils très glorieux à moins d'être attiré
 » par vos saintes prières. *Entrenez-moi donc, moi*
 » *qui suis dans la torpeur*, et vous me rendrez plus
 » agile; *entrenez-moi donc, moi pécheur*, et vous me
 » rendrez pénitent; *entrenez-moi donc, moi ignorant*,
 » et vous me rendrez savant. »

II.

« Vos yeux, ô très sainte Vierge Marie, sont comme
 » la flamme étincelante, car ils illuminent et ils ré-
 » chauffent, ils épouvantent et ils brûlent. Ils illumi-
 » nent ceux qui les aiment, et leur donnent la lumière
 » et la sagesse pour connaître la vérité; ils les en-
 » flamment de l'amour de la justice pour qu'il se plai-
 » sent dans le bien; ils épouvantent leurs ennemis par
 » la terreur de la menace, et les brûlent du feu de la
 » condamnation. De même que les yeux du Seigneur
 » se reposent sur les justes, de même vos yeux, illustre
 » Vierge, s'abaissent sur les pécheurs; de même en-
 » core que les yeux d'une bonne mère sont fixés sur
 » son enfant chéri, afin qu'il ne tombe pas, ou que,
 » s'il tombe, il puisse être relevé, de même vos yeux,
 » ô Vierge illustre, se tournent avec miséricorde vers
 » vos serviteurs de crainte que le péché ne les fasse
 » tomber, et afin que, s'ils viennent à tomber, ils
 » puissent se relever.

» O très glorieuse Vierge, que vos yeux bénis regardent le pauvre, car je suis pauvre et dénué de tout, dépourvu de toute vertu, chargé de vices et de péchés; et mes yeux, abaissés par les désirs mauvais, ne voient que la terre et les choses de la terre. » Daignez donc, très douce Vierge, me regarder avec des yeux de bonté et de miséricorde, afin que je sorte de mes vices et que j'élève ma pensée vers la miséricorde de votre Fils béni. Sus donc, notre Avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux, obtenez à un misérable pécheur comme moi la grâce de vivre saintement ici-bas, afin que, au sortir de cette prison, je puisse voir votre Fils chéri, et jouir de sa gloire dans les siècles des siècles. »

III.

« O glorieuse Vierge, la plus pauvre des femmes, » par une pauvreté volontaire, vous avez renoncé aux biens temporels pour posséder les biens spirituels, » et, recourant à votre aiguille et à votre fuseau, vous gagniez ainsi de quoi vous nourrir, vous et votre Fils béni. Votre pauvreté fut si grande que, dans votre propre cité, à Bethléem, lorsque vous alliez enfanter le Fils de Dieu, vous ne trouviez point de logement, » vous n'aviez rien pour en louer un, de sorte que vous avez enfanté le Sauveur dans une étable, et que, » manquant de peaux qui pussent le défendre des rigueurs de l'hiver, vous l'avez enveloppé seulement de misérables langes; et que, n'ayant pas de lit où vous puissiez le mettre, vous l'avez couché dans une crèche. A vos fiançailles, vous n'avez pas eu de dot,

» pas de riches bijoux, car on vous maria à un pauvre
 » artisan ; et partout les artisans sont pauvres.

» Mais dans cette pauvreté, on vous vit bien géné-
 » reuse, et quoique vous prissiez le fuseau pour ga-
 » gner votre vie, cependant vous ouvrites votre main
 » à l'indigent, vous étendites votre bras vers les pau-
 » vres, sans vous inquiéter du lendemain. Les mages,
 » ces rois heureux, qui connurent votre Fils comme le
 » Roi, comme le Sauveur du ciel et de la terre, lui
 » offrirent largement leurs trésors ; mais ces dons vous
 » les distribuâtes aux pauvres et aux indigents ; puis,
 » lorsque vous présentâtes votre Fils au temple, vous
 » n'aviez pas même pour le racheter, un agneau d'un
 » an. Les saintes femmes, qui suivaient votre Fils, lui
 » donnaient de leurs biens, mais vous, ô Vierge Marie,
 » vous n'aviez pas de quoi lui donner.

» Avec cette pauvreté admirable, vous avez donc
 » mérité le royaume des cieux, car c'est un héroïque
 » martyr que la pauvreté volontaire. Quoi de plus ad-
 » mirable, en effet ? Quel martyr plus cruel que d'avoir
 » faim au milieu des mets, d'avoir soif au milieu des
 » coupes, d'avoir froid près des vêtements, d'être dans
 » une profonde pauvreté au milieu des richesses ? Les
 » richesses que le monde étale, que l'esprit malin pré-
 » sente, notre convoitise les désire vivement. Vous au-
 » riez pu, Vierge Marie, obtenir tout de votre Fils ;
 » cependant vous ne voulûtes jamais rien demander
 » pour vous, sachant bien qu'il était grand de votre
 » part, de tomber au feu sans brûler, de cueillir les
 » épines sans en être piquée, de transporter la pierre
 » sans en être meurtrie ; car les richesses sont vrai-
 » ment du feu, des épines, des pierres.

» O bienheureuse Vierge, j'ai désiré les richesses,
 » moi, pécheur misérable, non pas les richesses spi-
 » rituelles, mais les richesses temporelles ; non point
 » pour les distribuer aux pauvres mais pour les garder,
 » pour m'en enorgueillir, pour les dépenser inutile-
 » ment. Venez à mon secours, Vierge très pieuse, pour
 » que je ne finisse point ma vie d'une manière si mi-
 » sérable. Priez assidument votre Fils chéri, qui est
 » riche pour tous ceux qui l'invoquent, priez-le de me
 » donner ces richesses spirituelles, avec lesquelles je
 » ferai ici-bas des œuvres méritoires et posséderai à la
 » fin les trésors de sa gloire, dans les siècles des siè-
 » cles. Amen. »

Ces fragments sont extraits des deux cent soixante-
 quatre pages de *Contemplations de la bienheureuse*
Vierge et qui sont autant d'hymnes à la Mère de Dieu.

Un autre serviteur de cette même Vierge, bien plus
 éminent encore, bien plus illustre encore, c'est Jean
 Gerson, qui, par la plus grande partie de sa vie, ap-
 partient au xiv^e siècle. Ce docteur, qui fut en son
 temps la plus brillante lumière de France et de l'Église,
 avait l'âme trop pure, trop candide, trop céleste, pour
 n'être pas aussi un tendre amant de Marie, Reine et
 modèle des vertus.

Il lui dit :

« O Marie, étoile de la mer, bienfaisante Reine des
 » cioux, daigne, Vierge sainte, nous regarder, au
 » milieu de la tempête de ce monde. »

« Triomphe maintenant, et jubile d'allégresse, toi
 » qui as mérité d'enfanter un Dieu, ô rose éclatante,
 » rose plus belle que toutes les roses !

» Tu es la rose unique ; seule, tu as droit d'être

» appelée rose; tu es le lis et la violette; réjouis-toi,
 » Vierge suave et douce.

» Toi, si tendre pour ceux que tu aimes; toi, qui
 » n'es dure pour personne, unis-toi à notre cœur,
 » parle à notre âme; fais que nous méprisions les
 » choses frivoles.

» Réjouis-toi, paradis merveilleux, dans lequel se
 » délecte notre vue, dans lequel s'élève la fleur de
 » beauté, duquel jaillit et la fontaine d'amour et tout
 » ce qu'il y a d'excellent.

» Réjouis-toi, Vierge couronnée de roses, empour-
 » prée de mille fleurs, toi qui t'assieds devant le trône
 » de Dieu, ô Vierge admirable, prie pour nous ton
 » Fils chéri, afin qu'il se donne à nous en récompense.

» O douce Vierge, ô Mère, que le Père éternel a
 » choisie, salut, pleine de grâce! Prie ton Fils, le
 » Christ, de nous couronner dans l'éternelle gloire. »

Le chancelier Gerson a laissé plusieurs *sermons* sur l'Annonciation, la Conception et la Sanctification de Marie; ensuite un poème intitulé *Josephina* et dans lequel il raconte le voyage, en Égypte, de Joseph et de Marie avec l'enfant Jésus. Puis enfin douze traités (1) sur le *Magnificat*.

Écoutons encore comment le pieux et savant chancelier de l'Université invoque la Vierge-Mère :

« Reine glorieuse, Vierge que Dieu salue aujourd'hui d'une manière noble et sublime, Vierge éminente, qui êtes appelée bénie, nous vous prions par ce merveilleux salut, par cette amitié naturelle qui doit exister entre les sœurs et les frères, formés de

(1) Courcier dit *vingt et un*.

» la même chair et du même sang; vous tenez à nous
 » par ces liens, quoique nous soyons pauvres et petits;
 » que nous soyons dans la prison ou l'exil, nous n'en
 » sommes pas moins vos frères et vos sœurs, car Dieu
 » l'a voulu ainsi. Nous vous supplions encore par cette
 » plénitude de grâce, par cette bénédiction qui vous
 » élève au-dessus de toutes les femmes, par le titre de
 » Mère de Dieu. Mettez en nous trois grandes vertus,
 » la vérité, la chasteté et l'humilité. Chassez loin de
 » nous trois infâmes traîtres! le mensonge adulateur,
 » la volupté séduisante, l'ambition ou la violence, de
 » telle sorte que nous méritions, ô Vierge pleine de
 » bonté, d'être salués par vous, lorsque nous vous
 » aurons saluée et honorée, que nous vous aurons
 » invoquée dans nos besoins, et que tous nous aurons
 » dit en nous-mêmes : *Je vous salue Marie, pleine de*
 » *grâce*; avec vous est le Seigneur, lui qui vous a
 » donné de la gloire plus qu'à toutes les créatures.
 » Sauvez-nous tous, et obtenez-nous ici la grâce, là-
 » haut cette gloire éternelle que donne Celui qui règne
 » dans les siècles. »

On voit par ces extraits non-seulement comment
 chaque individu, chaque personnage illustre qui passe
 devant nos yeux considérait Marie, priait et invoquait
 Marie; mais encore comment chaque siècle par l'organe
 de ses hommes les plus éminents parlait de cette Vierge,
 parlait à cette Vierge. Car l'éloquence, la prière et la
 piété de chaque âge ont leur caractère distinctif et leur
 cachet particulier, caractère et cachet qu'on retrouve
 plus ou moins dans toutes les compositions du même
 temps.

Ainsi, pour ne pas sortir de l'époque où nous

sommes, on remarquera aisément une grande analogie entre le langage de Jordani et celui de Gerson.

Jacopone de Todi, poète ascétique, auteur d'hymnes pleines de verve, de piété, de sentiment et d'imagination, et auquel plusieurs attribuent le *Stabat Mater*, mourut au commencement du quatorzième siècle. Il expira, dit-on, le jour même de Noël 1306, en entonnant un chant de bel et saint amour.... Peut-être celui qu'il fit en l'honneur de la bienheureuse naissance de Jésus-Christ et qui commence par cette strophe :

*Stabat mater speciosa,
Juxta stramen gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.*



XLIX.

SAINT LAURENT JUSTINIEN,

PREMIER PATRIARCHE DE VENISE.

L'année 1455 vit mourir en Italie deux bien grands et bien illustres serviteurs de Marie, Jean de Fiésole et saint Laurent Justinien. Le premier fut un peintre aussi pieux qu'habile. Son pinceau l'a élevé parmi les maîtres de l'art chrétien. Michel-Ange admirait avec enthousiasme ses œuvres, et il disait que, pour créer de pareilles compositions, il fallait avoir pris ses types, non sur la terre, mais au ciel. Jamais il ne peignait qu'à genoux la tête du Sauveur et celle de Marie; et souvent on vit alors de saintes larmes tomber de ses yeux sur sa palette et se mêler à ses couleurs. Pour lui le beau idéal, le beau que rêvent les artistes était en Jésus-Christ, appelé par l'Écriture *le plus beau des enfants des hommes*, et en sa digne Mère proclamée,

par la même autorité, *la plus belle des femmes*. Et c'était dans sa foi et dans sa piété, c'était avec l'œil du cœur qu'il les étudiait. Aussi ses tableaux sont-ils de véritables modèles égaux, sinon supérieurs, à tout ce qu'a produit la peinture religieuse avant et depuis lui. Cet artiste éminent portait l'habit des Frères Prêcheurs. Nous avons parlé de lui plus au long dans un autre de nos ouvrages (1), Nous ne dirons ici que ces quelques mots à la louange de Jean de Fiésole, et nous passons de suite au bienheureux qui doit faire le sujet de ce chapitre.

Il naquit à Venise de la noble famille des Justiniani, une des premières de la république, et qui, selon quelques-uns, descendait des empereurs Justin et Justinien.

Il perdit son père de bonne heure. Mais Dieu lui laissa sa mère ; et cette jeune veuve, qui resta seule à la tête d'une nombreuse famille et d'une grande fortune, fut à la hauteur de tous les devoirs qui lui incombèrent par suite de la mort prématurée de son mari. L'éducation de ses enfants fut le premier de ses soins comme ce doit être celui de toute mère qui comprend ses obligations. Le jeune Laurent répondit tout particulièrement aux efforts et aux désirs de sa vertueuse mère. Il se montra, dès l'enfance, docile et obéissant, sage dans l'emploi de son temps, sérieux dans ses entretiens, avide de converser avec les personnes âgées, humble dans les réprimandes et attentif à tout faire pour Dieu, à tout rapporter à Dieu.

Une vision surnaturelle l'appela, à l'âge de dix-sept

(1) *Culte catholique de Marie*, t. II, c. 3.

ans, à la vie religieuse, et il fit profession dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-George d'Alger, où était un de ses oncles.

Dans cette communauté, personne ne l'emporta sur lui en ferveur, en soumission à la règle, en exactitude aux divers exercices de la maison et en austérités. Ses supérieurs furent même obligés de modérer son zèle sous ce dernier rapport. La pensée du purgatoire et des souffrances des martyrs était en lui le principe d'une patience héroïque.

Ordonné prêtre, il parut encore plus qu'auparavant rempli de l'esprit de Dieu. A l'autel, c'était un ange, et, au saint tribunal, c'était, pour les âmes repentantes, plus qu'un médecin, plus qu'un ami, c'était un père.

Élevé malgré lui à la première dignité de son ordre, il le gouverna avec une sagesse admirable, en fit disparaître plusieurs abus, et y établit une discipline parfaite.

Sa parole, comme prédicateur, était pleine d'onction; c'était un charbon ardent qui allait embrâser les cœurs; c'était un baume sur les plaies les plus invétérées; c'était un aiguillon pour les tièdes et les lâches.

Enfin la réputation de ses éminentes vertus étant allée jusqu'à Rome, le pape Eugène IV le nomma évêque de Venise. En vain il refusa. Le souverain pontife persista dans son choix, et Laurent dut se soumettre malgré ses répugnances.

Son élévation ne fit que mettre dans un plus grand jour ses belles qualités. Il fut dans son palais tel qu'on l'avait vu dans le cloître, toujours humble, toujours

mortifié, toujours homme d'oraison et de prière, toujours pauvre d'esprit et détaché de toutes les fausses grandeurs de ce monde, toujours simple et modeste dans sa table, dans ses habits, dans ses manières et dans son ameublement. Aussi fut-il l'objet de la vénération de toutes ses ouailles. Il fit dans son diocèse un bien incalculable. La porte de son palais n'était jamais fermée. Il était toujours visible et accessible à tous, aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, aux laïques aussi bien qu'aux prêtres; aussi chacun allait-il à lui comme au meilleur des pères et au plus sage des conseillers. Innombrables furent les bonnes œuvres qu'il opéra dans son diocèse; immense fut sa charité à l'égard des indigents. Aussi Eugène IV le proclama-t-il *l'ornement de l'épiscopat*. Nicolas V le combla de marques d'affection et lui donna le titre de patriarche, titre qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait eu avant lui. Au lieu de se faire de cette nouvelle dignité un piédestal d'orgueil, il fut plus que jamais tout à tous, quittant tout pour donner audience à ceux qui venaient lui parler, ne se faisant jamais attendre par sa faute, recevant tout le monde avec douceur et charité, et apparaissant à tous comme un ange venu du ciel.

Ses prières sauvèrent la république de grands malheurs; et Dieu le favorisa du don de prophétie et du don des miracles.

Saint Laurent Justinien a laissé plusieurs écrits, où, avec toute l'onction de l'esprit de Dieu, on trouve une érudition et même une élégance peu communes (1). Le langage du saint est celui du cœur. Il n'y a point

(1) Berault-Bercastel, *Histoire générale de l'Église*, t. vi, p. 416.

d'auteur qui soit plus propre à enflammer d'amour pour Dieu, à inspirer une tendre dévotion pour tous les mystères du salut, à perfectionner dans l'esprit de componction, d'humilité, de renoncement, de retraite et à remplir de zèle pour l'acquisition de toutes les vertus (1). Il a notamment composé quatre sermons fort beaux en l'honneur de Marie. Dans ces discours, comme dans les autres du même auteur, on rencontre souvent des passages d'une éloquence à la fois naturelle, forte et simple.

Les historiens de sa vie ne nous disent rien de sa dévotion à l'égard de la Mère de Dieu, ni des actes de piété qu'elle lui inspira. Mais sa haute sainteté nous est un sûr garant de sa tendre piété envers la Reine des vertus, cette piété d'ailleurs se manifeste avec éclat dans la manière dont ce grand saint parle de la très pure Vierge.

La naissance de Marie et la fête qui honore cette heureuse naissance lui inspirent les pensées et les sentiments que voici :

« La prérogative de Marie est remarquable en ce » qu'elle n'enfante pas un homme seulement, mais en » ce qu'elle enfante un Dieu et un homme; voilà pour- » quoi elle est appelée avec raison Mère de Dieu. Oh ! » bienheureuse entre les femmes, celle que la grâce » élève au-dessus de la nature des hommes et des » anges ; c'est pour cela qu'un messager céleste, en- » voyé à la Vierge, la salue si gracieusement et lui » dit : *Salut, très sainte Marie, pleine de grâce; le Sei-* » *gneur est avec vous.* Instruits par la prédiction de

(1) Godescard, note.

» Gabriel, connaissons donc toute la grandeur, toute
 » l'excellence de la Vierge qui est née aujourd'hui. A
 » sa naissance, les cieux se sont réjouis; les anges ont
 » célébré la gloire de Dieu; la paix a été promulguée,
 » l'opprobre de la race humaine a commencé d'être
 » effacé, et après avoir dissipé les ténèbres qui avaient
 » envahi tout l'univers, la brillante aurore a jeté ses
 » rayons.

» Le Verbe a aimé la Vierge lorsqu'elle était encore
 » dans le sein de sa mère; il l'a choisie pour sa mère,
 » à lui, car elle était déjà comblée d'une abondante
 » bénédiction. L'Esprit-Saint l'a conservée pure de
 » toute souillure de la chair, de toute délectation du
 » plaisir, de tout amour du siècle et l'a préservée de
 » la contagion des vices. Toute belle, tout exempte de
 » faute, sans aucune difformité de cœur, ni de corps,
 » elle était aimable aux yeux de Dieu et des hommes.
 » Car elle était le brillant miroir de la sainteté, l'orne-
 » ment de la pudeur, la gloire de la virginité, le mo-
 » dèle de l'humilité, la fontaine de l'honnêteté, l'exem-
 » ple de la continence, le trône de la sagesse, la gloire
 » des hommes, la joie des anges, la médiatrice du
 » monde, la fille chérie du Père éternel. Nul d'entre
 » les mortels, si rempli qu'il soit de l'abondance des
 » dons célestes, ne peut être comparé à cette Vierge.
 » La bienheureuse Marie surpasse les mérites des pa-
 » triarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs
 » et de tous les saints. La foule des habitants célestes
 » la vénère, l'honore et la loue.

» Ainsi, que notre sainte mère l'Église, qui est ré-
 » pandue dans tout l'univers, triomphe donc aujourd-
 » d'hui, elle qui est illustrée par la naissance de cette

» Vierge. Nul n'est dispensé de publier sa gloire ; nul
 » n'est exclus de la joie de ce jour solennel. Que des
 » chœurs nombreux célèbrent tour-à-tour les louanges
 » de Marie ; que la foule des vierges se réjouisse , que
 » le peuple fidèle jubile dans le Seigneur ; que des
 » hymnes saintes retentissent dans les églises ; que de
 » pompeuses cérémonies se déploient de toutes parts ;
 » et que partout l'on fasse résonner le nom glorieux
 » de Marie.

» Commençons donc, nous tous, à honorer cette
 » Vierge et à publier ses grandeurs. Célébrons sur la
 » cithare les louanges de notre Dieu, honorons le Fils
 » dans la Mère et la Mère dans le Fils. Présentons
 » fidèlement nos vœux à l'un et à l'autre, afin que,
 » par la grâce du Fils et par l'intercession de la Mère,
 » nous surmontions le monde, nous triomphions de
 » Satan, nous résistions aux passions, nous obtenions
 » la grâce, nous gagnions la couronne et entrions dans
 » le royaume éternel.

» Or, afin que nous méritions plus facilement toutes
 » ces choses, daignez, ô bienheureuse Mère de Dieu,
 » ô Vierge féconde, ô porte du ciel, ô espérance des
 » pécheurs, daignez intercéder pour nous. Il ne vous
 » repoussera pas, Celui qui a voulu naître de vous,
 » qui vous a honorée, qui s'est reposé en vous, qui
 » vous a placée près de lui. »

Nous avons lu sur l'Assomption peu de morceaux
 supérieurs à celui-ci :

« Lorsque fut venue l'heure dernière, Marie, qui
 » était délivrée de toute corruption de l'esprit et du
 » corps, fut délivrée aussi des douleurs du trépas.
 » Elle n'eut rien à redouter. Point d'ennemi qui vint se

» mettre en face d'elle; point de mouvement de l'amour
 » terrestre qui retardât le départ de l'âme de la Vierge.
 » Eh! comment eût-elle pu appréhender quelque chose
 » Celle qui a enfanté Dieu, qui a donné la paix au
 » monde, et au ciel une joie immense.

» L'armée entière des anges, des archanges et des
 » autres vertus qui servent Dieu, se hâta d'accourir
 » au-devant d'elle. Là, sans doute, où son corps vir-
 » ginal s'était endormi dans un doux sommeil, des
 » concerts mélodieux, de célestes harmonies se firent
 » entendre et célébrèrent avec pompe ses funérailles
 » inaccoutumées, où se trouvaient le chœur des douze
 » apôtres, l'assemblée des patriarches, le nombre des
 » prophètes, puis, avec les chantres de Jérusalem, le
 » merveilleux psalmiste, tous dans une joie sainte,
 » dans un ravissement ineffable, célébrant sur leurs
 » cithares la pureté virginale de Marie. Là, surtout,
 » brillait le céleste paranymphe, Gabriel, éclatant et
 » radieux, tout occupé des honneurs dus à la Vierge.
 » Brûlant et embrasé, triomphant de joie et d'allé-
 » gresse, il volait çà et là, animant à la fête de la
 » Vierge tous les habitants des cieux et les encoura-
 » geant à aller au devant d'elle, à la recevoir, à la
 » vénérer, à l'honorer. Il savait qu'en elle se trouvait
 » une candeur virginale, la prérogative de la sainteté,
 » la plénitude de la grâce et une heureuse fécondité.
 » Il vénérât en elle la couche nuptiale de son Créa-
 » teur; il louait en elle son Seigneur. Tous, jaloux de
 » glorifier le Fils, rendaient à la Mère les plus grands
 » honneurs qu'ils pussent lui rendre.

» Ainsi, environnée de la garde sainte des habitants
 » célestes, la Vierge entre avec joie dans l'éternelle

» patrie. Tandis qu'elle montait radieuse, le chœur
 » des anges disait avec admiration : « *Quelle est celle-*
 » *ci, qui monte vers nous, escortée par les bataillons*
 » *sacrés, brillante comme l'aurore, belle comme la lune,*
 » *choisie comme le soleil, terrible comme une armée*
 » *rangée en bataille?* » Aucune femme, excepté Celle
 » qui a enfanté le Rédempteur du genre humain, et
 » de laquelle est né le Verbe fait chair, ne peut être
 » digne d'un pareil honneur. Allons au-devant d'elle,
 » et rendons lui nos actions de grâces.

» Dès que le Fils aperçut sa Mère qui montait, il la
 » salua tendrement et lui dit : « *Viens du Liban, ô ma*
 » *Mère, ma colombe, mon immaculée, ma toute belle,*
 » *toi qui es suave et gracieuse comme Jérusalem. Tu as*
 » *blessé mon cœur, ô mon épouse ; tu as blessé mon cœur*
 » *d'un seul de tes regards, avec une boucle des cheveux*
 » *qui parent ton cou* (1). » Viens et monte sur le trône
 » qui t'a été préparé dès le commencement du monde.
 » Tu m'as reçu en toi, tu m'as conçu, tu m'as engen-
 » dré de toi, tu m'as nourri de ton lait ; tu m'as rendu
 » les devoirs affectueux d'un tendre amour, et tu as
 » gardé sans tache le temple de ton cœur. Entre donc
 » à présent dans la joie de ton bien-aimé ; reconnais
 » le Fils que tu as enfanté ; contemple la divinité de
 » ma gloire, l'excellence de ma sublimité et la grâce
 » ineffable de l'humanité que j'ai prise en toi. Monte
 » sur le trône qui t'a été préparé, reçois la couronne
 » de pierres précieuses ; revêts-toi de la robe d'im-
 » mortalité. Je veux que là où je serai, là tu sois aussi,
 » et que tu jouisses de la même gloire, quoique d'une

(1) Cant. III, 6. — IV, 8, 9.

» manière différente. Assez j'ai différé l'accomplisse-
 » ment de tes vœux ; assez j'ai permis que tu fusses
 » absente de mon royaume. Ce n'est pas toutefois que
 » je t'oubliai, ni que je dédaignasse tes désirs ; mais
 » c'était afin de mettre le comble à tes mérites , d'em-
 » brâser ton amour et de te donner à la postérité pour
 » modèle de patience. Maintenant que tu as heureuse-
 » ment achevé ton combat, j'ai voulu que tu vinsses
 » vers moi pour comparaître en l'aimable présence de
 » mon Père. Car il t'aime, le Père ; il te chérit d'une
 » grande affection et va te montrer à découvert la
 » puissance de son empire éternel. »

La Vierge alors : « D'où vient que mon Dieu et mon
 » Seigneur daigne me recevoir avec de tels honneurs ?
 » Qu'ai-je mérité ? Qu'ai-je fait ? Quel est le médiateur
 » par qui se font toutes ces choses ? Ceci est au-dessus
 » de la dignité de mon sexe, et dépasse les bornes de
 » la nature humaine. Il me suffisait des grâces que tu
 » avais accordées à mon indignité. Il me suffisait, du
 » moins à présent, de la joie que me donnent les anges.
 » Pourquoi le Maître daigne-t-il ainsi honorer sa ser-
 » vante et le Créateur s'approcher de la créature ? J'ai
 » fait autrefois ce que je devais faire ; et j'ai reçu au-
 » delà de mes mérites. Pourtant, je ne résisterai point ;
 » mais, docile à ta volonté, je répéterai les paroles que
 » je prononçai quand je te conçus : *Voici la servante*
 » *du Seigneur, qu'il me soit fait selon ce que tu viens*
 » *de dire.*

» Un grand silence avait régné dans les cieux pen-
 » dant que le Fils parlait à la Mère, et la Mère au Fils.
 » Aussitôt la Vierge Marie fut élevée au-dessus des
 » chœurs des anges dans les célestes royaumes. La

» Vierge fut placée au-dessus des Principautés, des
 » Puissances, des Vertus, et revêtue d'une dignité
 » d'autant plus grande qu'elle était plus près du Verbe.
 » Alors, dans les cieux, on entendit une voix univer-
 » selle qui disait : « Bénédiction, lumière, sagesse,
 » action de grâce, honneur, vertu et force à notre
 » Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau, qui
 » a donné à sa Mère un siège d'une incomparable
 » beauté. » Les honneurs rendus à la Vierge très
 » sainte, remplissent de joie la cité d'en haut; c'est
 » un jour de triomphe, et nul n'est étranger à la so-
 » lennelle gloire de Marie.

» Nous donc qui sommes exilés dans une vallée de
 » larmes, invoquons la Vierge avec une tendre dévo-
 » tion. Suivons-la de nos vœux en cette solennité très
 » célèbre; mêlons nos chants à ceux des anges; pu-
 » blions ses grandeurs, afin que Mère, elle reconnaisse
 » en nous ses enfants; que Reine, elle reconnaisse en
 » nous ses sujets; afin que Celle qui est comblée des
 » délices du ciel, reconnaisse ceux qui meurent de
 » faim ici-bas. Qu'elle jette sur des infortunés les yeux
 » de sa miséricorde, qu'elle demande notre pardon,
 » qu'elle fléchisse la justice de son Fils que nous avons
 » offensé; et qu'elle l'oblige à nous faire grâce (1). »

Assurément il y a là plus que de l'éloquence; il y a
 là de la haute et belle poésie.

La dignité à laquelle Marie est élevée par l'Incarna-
 tion arrache à saint Laurent Justinien ce cri d'admi-
 ration : « O honneur fait à la femme ! O excellence de
 » Marie ! La hauteur de ses mérites, l'abondance de

(1) Serm. de Assumpt. B. V. M.

» ses grâces font l'étonnement du ciel, l'admiration
 » de la nature et sont l'objet des hommages et de la
 » vénération de toute la cour céleste. Car, ni l'empyrée
 » ne peut contenir, ni l'univers renfermer, ni la créa-
 » ture égaler ce que Marie a reçu par sa foi, conçu
 » dans ses entrailles, porté dans son sein, nourri de
 » son lait, serré dans ses bras, pressé contre son cœur
 » et revêtu d'une chair mortelle (1). »

Nous avons rencontré peu d'énumérations des qualités ou privilèges de Marie aussi belle que celle-ci :
 « Marie était telle, elle était élevée à une si grande
 » hauteur qu'elle n'avait pas sa pareille parmi les créa-
 » tures. Car elle était vierge dans sa chair, immaculée
 » dans son corps, féconde par son fruit, parfaite en sa
 » vertu, réglée dans ses mœurs, ornée de sainteté,
 » pure et sainte en son âme, toute de feu dans son
 » cœur, absorbée en Dieu par ses pensées, pleine de
 » grâce, remplie de sagesse, intimement unie à Dieu,
 » alliée au Verbe, initiée aux secrets divins, escortée
 » et gardée par les anges, toujours habitée et possédée
 » par l'Esprit-Saint; car cet Esprit Créateur se l'était
 » choisie pour épouse, la Sagesse éternelle pour Mère,
 » le monde pour Avocate, les anges pour Souveraine
 » et Dieu le Père pour Fille. »

Voici comment il s'exprime sur les douleurs de Marie dans la Passion de son Fils. On trouvera une remarquable analogie entre ses pensées sur ce point et celles de saint Bernardin de Sienne : « Le cœur de la Vierge
 » devint alors le plus fidèle miroir de la Passion de
 » Jésus-Christ et la plus parfaite image de la mort.

(1) Serm. de Purificat. B. V. M.

» Les crachats, les outrages, les coups et les plaies du
 » Sauveur se reproduisaient en lui. Ses anciennes joies
 » étaient converties en douleurs, et ses allégresses en
 » chagrins. Alors s'accomplissait la prophétie de Siméon ;
 » alors un glaive aigu lui déchirait le cœur ; et lorsque
 » son divin Fils était mort dans son corps, elle était,
 » elle, morte spirituellement. Cependant, malgré cette
 » mort, elle avait encore des larmes et les déchire-
 » ments affreux de la douleur ; car il était décrété
 » qu'elle vivrait quoique morte, et qu'elle mourrait
 » tout en vivant. Telle était la cruelle situation de
 » Marie ; tel le ravage fait en son âme par la Passion.
 » C'est qu'il était écrit que comme elle surpassait les
 » autres en grâce, en sainteté et en mérites, ainsi elle
 » devait aussi les surpasser en douleurs, en souffrances
 » et en supplices (1). »

Il faut compter ce saint et éloquent pontife parmi
 les partisans de la conception sans tache de Marie ; car
 il dit dans son *sermon sur l'Annonciation* : « Toutes les
 » fois que l'esprit humain entreprend de traiter des
 » grandeurs de Marie, il ne peut que succomber sous
 » le poids de sa tâche, tant cette tâche est au-dessus
 » de ses forces. Car le silence loue mieux que la pa-
 » role, quand cette parole reste trop au-dessous de son
 » sujet. Qui donc, je vous le demande, pourrait dire
 » et énumérer tous les trésors de grâce dont cette
 » Vierge fut enrichie ? Car, dès le premier moment de
 » sa conception, elle fut prévenue par les dons et les
 » heureuses bénédictions du ciel, et soustraite à l'ana-
 » thème et à la malédiction, et sanctifiée avant de naî

(1) De triumphali Christi agone, c. 21.

» tre. Car à peine fut-elle conçue dans le sein de sa
 » mère, qu'un rayon de la grâce descendit et brilla sur
 » elle comme sur l'heureuse créature destinée à de-
 » venir la Mère d'un Dieu. Celui qui la créait savait
 » bien, en effet, pourquoi il la créait; il savait à quoi
 » il la réservait; et c'est là la raison pour laquelle il
 » répandit si largement sur elle la rosée de la divine
 » grâce. » Dans un autre de ses ouvrages (1) il dit :
 « Nul n'est exempt du péché originel si ce n'est Celle
 » qui a engendré le Sauveur du monde. » On pourrait
 encore invoquer en faveur du même privilège de cette
 glorieuse Vierge ce que l'éminent patriarche dit dans
 son beau traité *de Casto connubio* : « Tout ce qu'on peut
 » imaginer d'honneur, de dignité, de mérite, de per-
 » fection, de grâce et de gloire, Marie l'a eu. Elle est
 » grande quand elle naît, plus grande quand elle con-
 » çoit. Mais toujours elle est sainte, toujours pleine de
 » grâce, toujours immaculée, toujours pure dans son
 » corps et sans tache en son âme, toujours riche en
 » mérites et comblée de faveurs célestes (2). Nul, quel-
 » que soit sa sainteté, n'est pur de la souillure ori-
 » ginelle. Car tous les rejetons de la tige flétrie en
 » Adam (j'en excepte Jésus, le Souverain médiateur de
 » Dieu et des hommes, et Marie sa Mère) ont été sou-
 » mis à cette loi du péché, ce qui fait que le prophète,
 » organe de toute la race humaine, s'écrie en gémis-
 » sant : *Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité et que*
 » *ma mère m'a enfanté dans le péché* (3). » « Personne,
 » dit encore ailleurs (4) le même prélat, personne,
 » depuis le commencement du monde jusqu'à la fin

(1) De perfectionis gradibus, cap. 1. — (2) Cap. 9. — (3) Cap. 7.
 — (4) Fascicul. amor., cap. 7.

» des temps , n'aura été soustrait , que Jésus et Marie ,
 » à la domination du péché originel. »

« Enfin, aux yeux de saint Laurent Justinien, en devenant Mère de Dieu, Marie est devenue l'échelle du paradis, la porte du ciel, la médiatrice du monde, la terreur des démons, l'espoir des pécheurs, le port des naufragés, l'étoile de la mer, le secours de ceux qui sont en danger, la consolation de ceux qui souffrent, l'appui de ceux qui chancellent, l'intermédiaire entre Dieu et les hommes (1). Elle est le tabernacle du Testament, l'arche d'alliance, le propitiatoire du temple, le trône de Dieu, la verge fleurie, le petit nuage, le jardin fermé, la fontaine scellée, la colombe immaculée, la rose embaumée, le lis éclatant de blancheur, la fleur admirable, la torche aromatique, l'olivier vert, la vigne féconde, le cyprès magnifique, le palmier au riche feuillage, le térébinthe aux vastes et belles proportions, le champ fertile et béni (2). »

(1) Serm. de Annunt. B. V. — (2) De Casto connubio., cap. 9.

L.

SAINT ANTONIN,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE.

La réflexion découvre bien des traits de ressemblance entre saint Laurent Justinien, dont nous venons de parler, et saint Antonin de Florence qui va faire le sujet de notre présent chapitre. Ces deux élus de Dieu furent contemporains, étant nés à neuf ans de distance l'un de l'autre et étant morts, le premier en 1455, et le second en 1459. Il furent aussi compatriotes puisque tous deux eurent l'Italie pour mère. Ils appartinrent l'un et l'autre à des parents distingués selon Dieu et selon le monde. Ils reçurent l'un et l'autre une excellente éducation sous le toit domestique où ils sucèrent, avec le lait, le germe et le principe de toutes les vertus religieuses et morales. Ils furent tous les deux remarquables, dès l'âge le plus tendre, par

la modestie, la candeur et la docilité. Tous les deux montrèrent, de bonne heure, des goûts graves et sérieux, fuyant les amusements et les jeux du premier âge, et faisant leurs délices de la prière, des bonnes lectures et de la conversation avec les personnes sages et expérimentées. Ils furent doués l'un et l'autre de beaucoup d'aptitude pour les belles-lettres et les sciences, et Dieu les favorisa d'un excellent jugement, d'un esprit singulièrement délié et pénétrant et d'une mémoire heureuse. Leur enfance à tous les deux fut pure de toute tache, belle d'innocence et de ferveur, riche en vertus et en mérites; et leur adolescence ainsi que leur jeunesse furent dignes de ces prémices. Tous deux prirent à dix-sept ans l'habit religieux; et tous deux l'honorèrent par une conduite exemplaire qui les rendit, parmi leurs frères, la bonne odeur de Jésus-Christ, et fit d'eux l'ornement de leur communauté. Ordonnés prêtres, ils portèrent dans tous les actes de leur auguste ministère, et surtout dans l'oblation du divin sacrifice, la piété des anges. Ils paraissaient l'un et l'autre embrasés d'un feu divin; et ils arrosaient de leurs larmes l'autel sur lequel s'immolait entre leurs mains la victime de propitiation. Comme saint Laurent Justinien arriva à la tête de sa congrégation de Saint-George-d'Alga, ainsi saint Antonin fut préposé, quoique fort jeune, au grand couvent de la Minerve à Rome; puis il exerça les fonctions de prieur dans les couvents dominicains de Naples, de Gaète, de Cortone, de Sienne, de Fiésole et de Florence; et chacun d'eux fit, dans son ordre, d'utiles et salutaires réformes. Ils prêchaient eux-mêmes d'exemple et pouvaient dire à tous leurs frères comme le grand apôtre le disait aux

chrétiens : « *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.* »

Tous les deux annoncèrent la parole de Dieu avec de grands succès et des fruits merveilleux. Tous les deux furent élevés aux honneurs de l'épiscopat à leur insu et malgré eux, et tous les deux voulurent se soustraire par la fuite à ce périlleux fardeau. Ce fut le même pape qui les plaça l'un et l'autre sur le chandelier de l'Église et chacun d'eux devint évêque de sa ville natale, saint Laurent Justinien de Venise et saint Antonin de Florence. Leur palais épiscopal les vit tous les deux aussi simples, aussi modestes, aussi humbles et aussi mortifiés qu'ils l'avaient été dans le cloître. Leur maison épiscopale à tous les deux rappelait les temps apostoliques. Le même nombre de personnes, cinq à six, composa le personnel de cette maison, et tous les deux eurent pour maxime qu'un successeur des Apôtres ne doit avoir d'autre richesse, d'autre ornement que la vertu, d'autre famille que les pauvres. Table, vestiaire, ameublement, tout chez eux portait l'empreinte d'une admirable modestie. Ils se rendaient affables et accessibles à tout le monde, visibles à toutes les heures du jour, et d'un abord facile aux pauvres comme aux riches, à l'habitant des campagnes comme à celui des villes. Ces deux éminents prélats eurent pour les malheureux et dans les temps d'épreuves la même charité. Ils firent briller la même patience dans les outrages et les mauvais traitements. L'un et l'autre surent être fermes et intrépides quand la gloire de Dieu et le salut des âmes leur commandèrent de l'être. Ils réprimèrent dans leurs diocèses un grand nombre d'abus, arrêtaient plusieurs désordres et firent d'in-

nombrables bonnes œuvres. Ils obtinrent l'un et l'autre une grande réputation de sagesse, de science et d'équité; on les consultait de toutes parts et sur toutes sortes d'affaires, et leurs décisions étaient reçues comme des oracles. Ils jouirent tous les deux d'une si haute considération auprès du Saint-Siège qu'on n'examinait plus à Rome les jugements rendus par eux et qu'on y confirmait toujours les sentences qu'ils avaient portées. Eugène IV invita saint Laurent Justinien à venir le voir à Bologne où il daigna l'accueillir avec la plus grande bienveillance et où il le qualifia d'*ornement de l'épiscopat*; et ce même pontife voulut faire sa dernière confession à saint Antonin, recevoir de sa main les secours suprêmes de la foi et mourir entre ses bras. Un autre pape, Pie II, a dit de lui qu'*il fut digne d'une mémoire éternelle; qu'il ne connut ni l'avarice, ni l'orgueil, ni la sensualité, ni la colère, ni l'envie, ni aucune autre passion mauvaise, et qu'il brilla d'un grand éclat par sa science théologique*. Ils moururent l'un et l'autre dans un âge avancé, le patriarche de Venise à 74 ans, et l'archevêque de Florence à 70. Le premier fut béatifié en 1524 et le second canonisé en 1523. Tous les deux ont laissé des ouvrages qui leur assurent un rang fort distingué parmi les écrivains ecclésiastiques.

On voit qu'il serait difficile de trouver dans l'histoire deux personnages plus ressemblants.

Mais le trait de ressemblance qui doit nous frapper le plus et que nous devons spécialement signaler dans cet ouvrage, c'est la communauté ou, si l'on veut, l'identité de sentiments et de respects de ces deux saints évêques à l'égard de la Mère de Dieu.

Comme son confrère de Venise, saint Antonin fut rempli de la plus tendre piété envers la très sainte Vierge. Outre l'office de l'Église, il récitait, tous les jours, celui de cette Vierge, et sa plume, comme celle du patriarche vénitien, nous a laissé de belles preuves de cette piété. On a de saint Antonin quarante-six *sermons* à la louange de la Reine du ciel. Il a composé en outre sur le premier chapitre de saint Luc un énorme volume dans lequel il s'étend longuement sur l'Annonciation, sur la Salutation angélique et sur le *Magnificat*.

Surius et Spondanus disent que saint Antonin étant près de mourir et soutenant ce dernier combat qu'on appelle agonie, la sainte Vierge lui apparut et le fortifia par de douces paroles. En la voyant il s'écria : « O sainte et immaculée Virginité, je ne sais comment » vous louer, etc. » Ce fut en prononçant cette pieuse exclamation qu'il rendit à Dieu sa belle âme et qu'il alla voir dans le ciel Jésus le fruit béni des entrailles de Marie.

Expliquant ces paroles de Gabriel à la sainte Vierge : *Le Seigneur est avec vous*, il dit : « On enseigne que » Dieu est dans toutes les créatures en trois manières » différentes, à savoir par son essence, par sa présence » et par sa puissance. Il est encore dans les saints d'une » quatrième manière, c'est-à-dire par la grâce qui de- » meure en eux. Or le Seigneur Dieu fut de toutes ces » manières en Marie et beaucoup mieux encore qu'en » aucune autre créature. Il est dans les créatures par » son essence en tant que par son action incessante et » continuelle il conserve et maintient dans leur être les » choses qu'il a créées... Mais comme plus une créature

» a de perfections dans son être soit dans son espèce,
 » soit dans son individu, plus on peut, en un sens et
 » sous certain rapport, dire que Dieu est en elle par son
 » essence, d'où il suit qu'il est plus avec les hommes
 » qu'avec les brutes, il est évident qu'ayant donné à la
 » bienheureuse Vierge Marie une nature ou manière
 » d'être aussi parfaite que possible, et l'ayant formée,
 » façonnée et dotée de qualités avec plus de soin et de
 » libéralité qu'aucune autre créature, il est avec elle
 » plus et mieux qu'avec aucun des êtres de la création;
 » de là cette parole : *Le Seigneur est avec vous*. On ajoute
 » que Dieu est par sa présence dans tous les êtres parce
 » qu'il connaît l'essence constitutive de chaque chose,
 » *tout étant*, comme le dit l'apôtre, *à nu et à découvert à*
 » *ses yeux* (1). Mais il a été par sa présence en la bien-
 » heureuse Vierge non-seulement parce qu'il a vu avec
 » l'œil de sa science infinie ses plus secrètes affections
 » et ses pensées les plus intimes, mais encore parce
 » qu'il a vu d'un œil de contentement et d'approbation
 » tous ses actes tant intérieurs qu'extérieurs et qu'il les
 » a trouvés excellents et tout à fait irréprochables. Enfin
 » on dit qu'il est en toute chose par sa puissance, parce
 » qu'il donna à tous les êtres la puissance de l'action, du
 » mouvement, etc., ce qui lui fait dire en saint Jean :
 » *Vous ne pouvez rien faire sans moi* (2). Et comme il a
 » donné à la glorieuse Vierge une puissance d'opérer
 » telle qu'il ne l'a donnée à aucune autre créature, il
 » résulte qu'il est plus excellemment avec Marie et en
 » Marie qu'avec les autres créatures et dans les autres
 » créatures. Nous avons ajouté qu'il est avec les saints

(1) C. iv. — (2) C. xv.

» par sa grâce, ce qu'il affirme lui-même quand il dit
 » en saint Jean : *Celui qui demeure dans la charité de-*
 » *meure en Dieu, et Dieu demeure en lui* (1). Or per-
 » sonne ne peut égaler Marie en charité. « *Le Roi*, dit-
 » elle, *m'a introduite dans ses celliers, c'est-à-dire dans*
 » l'abondance de ses faveurs, *il m'a enivrée des délices*
 » *ineffables de sa maison* (2). » Mais outre ces manières
 » d'être avec les créatures, Dieu a été encore en Marie
 » et avec Marie d'une manière prodigieuse, inouïe et
 » incompréhensible, à savoir par sa présence corpo-
 » relle quand le Verbe s'est fait chair. De qui? sinon
 » de la bienheureuse Vierge (3). »

Marie s'étant écriée dans son admirable cantique :
 « *Mon âme glorifie le Seigneur* », saint Antonin fait les
 réflexions suivantes sur ce mot *le Seigneur* :

« La glorieuse Vierge Marie en entonnant son saint
 » et sublime cantique veut positivement chanter les
 » louanges de Dieu ; c'est là la fin qu'elle se propose,
 » c'est là le but qu'elle veut atteindre, c'est pour cela
 » qu'elle dit : *Mon âme glorifie le Seigneur* ou le Maître
 » suprême. Et remarquez qu'elle ne dit pas : *Mon âme*
 » *glorifie Dieu*, *mon âme glorifie mon Époux*, *mon*
 » *Père*, *mon Fils*, bien qu'elle ait pu employer chacune
 » de ces expressions. Mais elle dit seulement : *Mon*
 » *âme glorifie le Maître* ; et, par là, elle écarte et
 » bannit toute idée de se louer elle-même pour ne
 » songer qu'à louer Dieu. Car si elle avait dit : *Mon*
 » *âme glorifie Dieu*, il n'y aurait eu rien pour son hu-
 » milité, ce qui ne pouvait lui convenir, étant, comme
 » elle l'était, un abîme d'humilité, faisant éclater cette

(1) Joan. iv. — (2) Cant. 1, 4. — (3) Part. 4, tit. 15, cap. 21.

» vertu dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions
 » et dans toutes ses démarches, et s'anéantissant en tout
 » autant qu'il lui était possible. Car celui qui dit *Dieu*
 » ne dit rien qui le concerne personnellement, Dieu
 » n'étant point une expression relative, mais un mot
 » absolu. Si elle eût dit : « Mon âme glorifie mon
 » Époux », elle se serait élevée elle-même; il en est
 » de même si elle eût dit mon Père ou mon Fils. Mais
 » du moment où elle dit : Mon âme glorifie le souverain
 » Maître, le Seigneur, elle contente et satisfait son hu-
 » milité, ce titre comportant avec lui l'idée de servi-
 » teur et de servante attendu qu'il n'y a point de
 » supérieur sans inférieur, de maître sans subordonné.
 » Or ce titre de serviteur et servante emporte essentiel-
 » lement une idée de dépendance et d'abjection quoi
 » qu'il y ait, d'un autre côté, bien de l'honneur à être
 » le serviteur ou la servante de Celui dont il est dit :
 » *Servir Jésus-Christ c'est régner*. Fidèle au langage dont
 » elle s'était servie en répondant à l'Ange : *Voici la ser-*
 » *vante du Seigneur*, du maître, elle continue et dit
 » maintenant sur le même ton : *Mon âme glorifie le*
 » *Seigneur*; et par là elle nous sert à tous de modèle
 » en exaltant, autant qu'elle peut, le maître de toutes
 » choses et en recherchant toujours les intérêts de son
 » humilité (1). »

Ce n'est pas là le seul éloge que saint Antonin fasse de l'humilité de Marie; car il dit encore ailleurs :

« Comme il était convenable que la bienheureuse
 » Vierge possédât toutes les vertus dans le plus haut
 » degré possible, et qu'elle s'élevât, par ces vertus,

(1) Part. 4, tit. 15, cap. 28, § 3.

» même au-dessus de tous les anges, elle se proclame
 » abjecte et basse, et elle ne se donne que le titre de
 » *servante* : *il a regardé*, dit-elle, *la bassesse de sa ser-*
 » *vante*. Jamais ange n'a montré une pareille humi-
 » lité; car un de ces esprits célestes répondant à ceux
 » qui lui demandaient son nom leur dit : *Pourquoi*
 » *me demandez-vous mon nom : c'est l'Admirable*. Un
 » autre dit : *Je suis Azarias fils du grand Ananie*, ré-
 » ponse qui annonce en celui qui la fit une haute idée
 » de lui-même. Ce n'est pas là le langage que tinrent
 » et Abraham qui s'écria : « *Je ne suis que cendre et*
 » *poussière*, » et Job qui avoue que sa vie n'est qu'un
 » souffle qui passe, et David qui ne voit en lui-même
 » qu'un chien mort et un vil insecte, et Jean-Baptiste
 » qui n'est à ses propres yeux qu'une voix qui crie,
 » qu'un vain et misérable son. Or, tous ces anges et
 » tous ces hommes dirent exactement ce qu'ils étaient,
 » et ils ne dirent pas moins qu'ils n'étaient; tandis
 » que Marie s'abaissa immensément au-dessous de ce
 » qu'elle était. Car quelle distance entre une servante
 » et une reine et surtout une Reine du ciel? Comme
 » tous les fleuves se jettent dans la mer sans que,
 » pour cela, la mer déborde; ainsi tous les torrents
 » de grâce, dont Dieu a jamais comblé les autres
 » saints, se sont précipités dans le cœur de Marie sans
 » que cet immense océan de grâces et de perfections
 » ait jamais franchi ses limites en se laissant aller à
 » l'orgueil (1). Aussi peut-on bien justement appliquer
 » à Marie ce qui est dit d'Esther, une des plus aimab-
 » les figures de cette Vierge et dont le nom signifie

(1) Part. 4, tit. 15, c. 14, § 2.

» humble, *c'est une petite source qui a pris les proportions*
 » *d'un grand fleuve* (1). Elle est une source à cause des
 » grâces abondantes dont elle a été le principe pour
 » tout le genre humain, et parce que c'est d'elle que
 » Jésus-Christ, première cause du salut de tous, a tiré
 » son origine. Elle est petite par son humilité ; et elle
 » est devenue un grand fleuve par l'effet même de cette
 » humilité quand elle nous a engendré le Seigneur
 » Jésus-Christ (2). »

De tout ce que saint Antonin dit des souffrances de Marie dans la Passion du Sauveur, nous ne citerons que ce seul et unique fragment :

« La sainte Vierge savait bien que la volonté de Dieu
 » était que son Fils souffrît, que c'était pour cela qu'il
 » était venu dans le monde, et que les Écritures, qui
 » lui étaient bien connues, et qui sont l'organe fidèle
 » et véridique de Dieu, l'annonçaient. Aussi était-elle
 » debout près de la croix ; elle ne murmurait pas de
 » ce que son Fils, l'innocence même, était condamné
 » à souffrir ; elle ne s'emportait pas en invectives con-
 » tre les Juifs ; et elle ne leur reprochait pas de le
 » traiter si indignement après avoir reçu de lui tant
 » de bienfaits. Elle ne criait point vengeance ; elle ne
 » demandait point à Dieu de les engloutir tout vivants
 » dans les entrailles de la terre, comme ils le méri-
 » taient ; elle ne s'arrachait point les cheveux et ne se
 » meurtrissait point le visage pour témoigner de la
 » douleur qu'elle éprouvait de perdre son Fils et son
 » consolateur ; mais elle se montrait ferme, digne, mo-
 » deste, pleine de larmes et plongée dans une douleur

(1) Esth. 10, 6, et 11, 10. — (2) Part. 4, tit. 15, c. 15, § 1.

» immense (1). O Marie, quels torrents de larmes n'ont
 » pas dû couler de vos chastes yeux quand vous vîtes
 » votre innocent Agneau, votre Fils unique, flagellé,
 » battu, lié, meurtri et déchiré sous vos yeux par les
 » mains impies des bourreaux ! Quand vous vîtes voler
 » en lambeaux, dans la flagellation, cette chair formée
 » de votre chair ! Et cependant quelque cruel que fût
 » ce spectacle, vous l'avez supporté, tant vous étiez
 » soumise et résignée à la volonté de Dieu, tant vous
 » étiez désireuse de notre salut. C'était à tel point,
 » que je n'hésite pas à dire que, s'il ne s'était trouvé
 » personne pour crucifier son Fils, et s'il avait fallu,
 » pour le salut du genre humain et pour l'accomplis-
 » sement des volontés de Dieu, qu'elle fût l'instrument
 » de ce grand sacrifice, elle aurait elle-même attaché
 » son Fils à la croix. Car il est évident qu'elle n'aurait
 » pas montré moins de courage et de soumission
 » qu'Abraham qui offrit à Dieu son fils en sacrifice,
 » qui le mit de ses propres mains sur l'autel de l'im-
 » molation et qui l'aurait lui-même immolé si un ange
 » n'avait arrêté son bras (2). »

Nous trouvons dans saint Antonin la plus délicieuse
 scène d'intérieur que nous ayons rencontrée nulle part.
 C'est l'exposé ou le récit des hommages de respect et
 de pieuse déférence que se rendaient mutuellement
 Jésus et sa sainte Mère dans la sainte intimité de leur
 vie privée.

« Bien que la Vierge Marie fût, par voie de géné-
 » ration, Mère du Christ, cependant, comme elle savait
 » bien que son Fils était en même temps son Créateur

(1) S. Anselmus. — (2) Part. 4, tit. 15, c. 41, § 1.

» et le Seigneur et Maître de toutes choses, elle n'exer-
 » çait pas sur lui l'autorité d'une Mère; mais elle le
 » servait avec tous les égards d'une servante humble
 » et soumise quoique d'ailleurs il eût pour elle toutes
 » les prévenances que le meilleur des fils peut avoir
 » pour sa mère. Mais Marie n'exigeait pas ces défé-
 » rences; elle les repoussait même, autant qu'il dépen-
 » dait d'elle, lorsqu'elle en était l'objet. Qu'il était beau
 » et agréable de voir, dans le secret de la vie intime
 » et privée, ce combat d'un nouveau genre, cette sorte
 » de duel entre le Fils et sa Mère! Celle-ci voulait pré-
 » venir par ses adorations son Fils qui fléchissait le
 » genou devant elle; mais Jésus, pour qui l'avenir est
 » présent, devance, par cette marque de respect, sa
 » Mère qui voulait le prévenir. Celle-ci fléchissant le
 » genou adorait son auguste Fils; mais Jésus se pros-
 » ternait avec humilité devant sa sainte adoratrice.
 » Marie disait : « O mon Dieu, il ne convient pas
 » qu'un Dieu s'abaisse devant une femme; » et Jésus
 » répondait : « Cependant il est juste qu'un Fils obéisse
 » à sa Mère. » Marie s'écriait : « Permettez-moi, mon
 » Fils, d'accomplir le précepte que vous avez donné
 » vous-même lorsque vous avez dit : *Tu adoreras le*
 » *Seigneur ton Dieu, etc.* » Jésus lui répliquait : « O
 » Mère, laissez aussi votre Fils se conformer au com-
 » mandement qu'il a fait quand il a dit dans la pré-
 » vision de son Incarnation : *Honore ton Père et ta*
 » *Mère.* » Marie répliquait : « Levez-vous, levez-vous,
 » ô mon bien-aimé Fils, de peur que les anges qui
 » vous adorent ne vous voient prosterné devant une
 » pauvre femme. » A quoi Jésus répondait : « Et de
 » peur que les fils des hommes ne voient une Mère à

» genoux devant son Fils, ô tendre Mère, quittez cette
 » posture humiliée, car Dieu et les anges me feraient
 » un crime de ne pas me prosterner devant vous et de
 » souffrir que vous me rendiez une espèce de culte. »
 » — « Dieu, les anges et les hommes me reproche-
 » raient aussi de méconnaître les devoirs de la piété
 » filiale. » Ainsi se disputaient respectueusement Jésus-
 » Christ et sa Mère; et tels étaient les doux et délicieux
 » dialogues qu'ils avaient souvent entre eux (1). »

Le saint archevêque de Florence est parmi les doc-
 teurs un de ceux qui s'expliquent le plus clairement
 en faveur de la beauté corporelle de Marie.

« Si, dit-il, l'âme de la bienheureuse Vierge est la
 » plus noble qu'il y ait eu après celle de son Fils,
 » évidemment son corps a dû être aussi le plus parfait
 » et le plus beau qu'il y ait eu après celui de ce même
 » Fils. Car le corps du Fils, en tant qu'uni à la divi-
 » nité, devait être parfait en beauté. D'où il suit que
 » le corps qui était spécialement formé pour celui-là
 » devait être en beauté au second rang; or, ce corps
 » fut celui de Marie qui fournit la substance que le
 » Verbe unit à sa divinité. Il résulte de là que le corps
 » de la sainte Vierge fut parfaitement beau (2). Il y a
 » dans l'ancien testament quatre femmes qui figurent
 » tout particulièrement Marie : ce sont Esther, épouse
 » d'Assuérus, Judith, veuve de Manassès, Rébecca et
 » Rachel toutes les deux vierges. Or, la beauté de ces
 » quatre femmes est tout spécialement louée dans
 » l'Écriture; car il est dit de Rébecca qu'elle était re-
 » marquablement belle et inconnue à tout homme (3). Le

(1) Part. 3, tit. 31, cap. 3. — (2) Part. 4, tit. 15, cap. 10, § 2. —
 (3) Gen. 24.

» même témoignage est rendu à Rachel qui, au dire
 » de la Genèse, *était grande et belle* (1). Selon l'histo-
 » rien sacré, Judith était très belle à voir, et le Sei-
 » gneur accrut encore sa beauté première pour qu'elle
 » parût à tous les yeux d'un éclat incomparable, ceux
 » qui la voyaient étaient ravis, émerveillés de sa beauté,
 » et ils disaient : *Il n'y a pas une femme sur la terre*
 » *qui soit semblable à celle-ci par son regard, par sa*
 » *beauté et la sagesse de ses paroles* (2). Enfin on dit
 » d'Esther, épouse d'Assuérus, qu'elle *était très belle,*
 » *que son visage était plein de grâce et qu'il était impos-*
 » *sible de la voir sans l'aimer* (3). Or, la chose figurée
 » doit ressembler à son symbole, à son emblème ; la
 » vérité doit même l'emporter sur la figure. D'où il
 » suit que Marie qui est figurée par ces femmes d'une
 » beauté si remarquable dut être elle-même beaucoup
 » plus belle (4). Elle fut donc très belle en son corps,
 » bien plus belle en son âme, et tous ceux qui la virent
 » durent être dans l'admiration. »

Souvent les Pères comparent la Mère de Dieu à une verge. Voyons comment saint Antonin développe et justifie cette comparaison et prouve qu'elle est exacte.

« On dit que la bienheureuse Marie est une verge
 » parce qu'elle a toujours été droite, qu'elle n'a jamais
 » été penchée ni courbée vers la terre, mais qu'elle a
 » toujours regardé le ciel, toujours tendu vers le ciel.
 » Elle est cette verge qui est si souvent bénie parmi
 » les symboles des divines Écritures. Car cette verge
 » de Joseph dont Jacob mourant vénéra l'extrémité,

(1) Gen. 29. — (2) Judith. Passim. — (3) Esther. Passim. —
 (4) Part. 4, tit. 15, cap. 10, § 2.

» représentait Marie, que doit invoquer tout homme
 » qui meurt, afin d'être protégé et défendu par elle.
 » Elle est encore cette verge dont le prophète Isaïe a
 » dit : *Assur tremblera sous les coups de cette verge*, c'est-
 » à-dire que le démon sera terrifié et vaincu par la
 » puissante prière de la Vierge. Elle est encore la verge
 » de Moïse, qui, changée en serpent d'une extrême
 » prudence, a dévoré, dans l'Incarnation de son fils et
 » dans les enseignements qu'elle a donnés aux apôtres,
 » les serpents des magiciens, c'est-à-dire a confondu
 » la sagesse des sages de ce monde, a fait rougir la
 » prudence des prudents, et a étouffé toutes les héré-
 » sies. Elle est cette verge qui frappe la pierre, c'est-
 » à-dire les cœurs durs et obstinés et qui leur obtient,
 » par ses prières et ses mérites, de verser des torrents
 » de larmes. Elle est la verge d'Assuérus, lequel veut
 » dire bonheur, et qui, étant étendue vers celui qui
 » entrainait, était un signe de clémence, tandis qu'elle
 » condamnait, pour ainsi dire, à mort ceux qu'elle ne
 » touchait pas. Car nos péchés sont si nombreux que
 » quand, à l'heure de la mort, nous nous approchons
 » de Dieu par la prière, si les instances de Marie ne
 » viennent appuyer nos supplications, ces supplications
 » sont repoussées comme étant sans valeur; et, à
 » moins que la Mère de Dieu n'intervienne en notre
 » faveur, nous sommes infailliblement condamnés à
 » mort. Le Seigneur Jésus a aussi ordonné à ses dis-
 » ciples de porter dans leurs voyages une baguette ou
 » un bâton, c'est-à-dire de compter sur les suffrages
 » de la très glorieuse Vierge (1). »

(1) Part. 4, tit. 15, cap. 24, § 4,

Disons, en terminant, comment, selon saint Antonin, Marie est notre avocate.

« Trois choses prouvent la sagesse et l'habileté d'un
 » avocat : c'est premièrement qu'il gagne sa cause
 » auprès d'un juge équitable et éclairé ; c'est secondè-
 » ment qu'il triomphe d'un adversaire adroit et rusé ;
 » troisièmement, c'est qu'il réussisse dans une affaire
 » désespérée. Or, la Vierge Marie, notre excellente
 » avocate, a gagné sa cause auprès de Dieu, le juge
 » sage et juste par excellence ; elle a triomphé du dé-
 » mon, le plus perfide des ennemis ; elle a gagné dans
 » une affaire désespérée, dans un procès entre Dieu et
 » l'homme et dans lequel aucun mortel n'osait prendre
 » la parole (1). Dieu nous a donné en Marie une avo-
 » cate qui est la bonté même, la douceur même. On
 » ne trouve en elle rien de repoussant, rien de dur ;
 » elle a été parfaitement bien figurée par cette sage
 » et prudente Thécuite, qui plaida si habilement, au-
 » près du roi David, la cause de l'insensé et orgueil-
 » leux Absalon, homicide de son frère et banni de la
 » maison paternelle par suite des crimes monstrueux
 » commis par lui à Jérusalem, qu'elle amena David,
 » son père, à lui faire grâce et à le rappeler de son
 » exil. Ainsi, la Vierge Marie plaide avec tant de suc-
 » cès auprès de Dieu lui-même, la cause du monde
 » révolté contre ce même Dieu et meurtrier de son
 » frère, c'est-à-dire de son âme, en punition de quoi
 » la Jérusalem céleste lui avait été fermée, qu'elle
 » apaise le courroux de Dieu le Père, et qu'elle obtient
 » la conversion du genre humain et sa réintégration

(1) Part. 4, tit. 15, cap. 19, § 2.

» dans la gloire (1). Et parce que la glorieuse Vierge
 » est bonne et clémente pour tous, elle peut bien se
 » comparer à l'olivier et dire qu'elle est *comme un bel*
 » *olivier au milieu des champs*. L'olivier signifie la
 » douceur parce que l'huile d'olive est un lénitif et
 » un calmant. Tous peuvent approcher d'un olivier
 » planté dans la campagne; tous peuvent cueillir de
 » ses fruits; ainsi, justes et pécheurs peuvent appro-
 » cher de Marie pour obtenir par elle grâce et miséri-
 » corde. Car elle est cette bonne et bienfaisante Judith
 » qui, inspirée par son grand amour pour son peuple
 » et par son mâle courage, tua le barbare Holoferne
 » qui assiégeait Bethulie et qui menaçait d'exterminer
 » le peuple de Dieu, c'est-à-dire le démon, prince des
 » puissances infernales. Ce qui fit que le grand prêtre
 » Joachim et tout le peuple la bénirent en disant :
 » *Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Is-*
 » *raël; vous êtes l'ornement de votre peuple; parce que*
 » *vous avez déployé un grand courage, que votre cœur*
 » *s'est enhardi et parce que vous avez aimé la chasteté.*
 » *A cause de tout cela vous serez à jamais bénie* (2). »
 » Oh! combien de coups épouvantables auraient frappé
 » le monde en punition de ses crimes, si cette Vierge,
 » pleine de bonté, n'avait pas retenu le bras de Dieu!
 » Ne fut-il pas montré, dans une vision surnaturelle,
 » au bienheureux Dominique ainsi qu'à beaucoup
 » d'autres que le Fils de Dieu, voulant frapper le
 » monde de trois foudres, la divine Mère de miséri-
 » corde intercédâ pour nous et désarma le bras de son
 » auguste Fils (3)? »

(1) Part. 4, tit. 15, cap. 14, § 7. — (2) Judith. 15. — (3) Part. 3, tit. 31, c. 4.

LI.

SAINT CASIMIR,

PRINCE DE POLOGNE.

Ce n'est plus dans des palais épiscopaux, comme dans les deux derniers chapitres, ce n'est plus sous la mitre d'or que nous avons à contempler la piété la plus tendre envers la divine Mère du Christ; c'est dans une demeure royale, c'est sur les degrés d'un trône que nous avons maintenant à chercher un modèle de religion à l'égard de l'auguste et bien-aimée Reine du ciel.

Et c'est la pieuse Pologne qui va nous le fournir. Il est d'ailleurs bien temps qu'elle vienne, cette nation si catholique, si attachée à la vraie foi et si dévouée à la gloire et au culte de Marie, il est bien temps qu'elle vienne apporter son contingent à notre panorama et contribuer, pour sa part, à notre noble galerie des serviteurs les plus illustres de la très sainte Vierge.

Déjà, depuis longtemps, nous aurions pu la mettre à contribution si notre liste n'était pas aussi restreinte qu'elle l'est, si notre cadre n'était pas aussi étroit qu'il l'est; car, en parcourant les annales des gloires de Marie depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 1458, nos yeux ont rencontré bien des Polonais dont les noms mériteraient de figurer avec honneur parmi l'élite des clients de la Vierge des vierges.

Sur le trône même de ce pays, si digne de nos sympathies par sa foi et par ses malheurs, nous aurions trouvé, d'abord, Boleslas V, dit le chaste, qui, d'accord avec Kinge ou Cunégonde, sa noble épouse, garda sa virginité sous le voile du mariage; ensuite Wladislas Jagellon qui montra le plus grand zèle pour honorer par lui-même et pour faire honorer par les autres la très auguste Mère de Dieu à la gloire de laquelle il bâtit grand nombre d'églises et fonda plusieurs monastères dont un, en particulier, à Cracovie sous le nom de la Visitation, et un autre à Bedgost sous le même vocable; et enfin Wladislas V, qui, après plusieurs victoires qu'il crut devoir à la haute protection de Marie, fonda en son honneur, sous le titre de *Triomphe de la Vierge*, le beau monastère de Lublin où les religieux sont en si grand nombre qu'on y chante sans interruption, la nuit comme le jour, les louanges de Dieu et celles de Marie. Bien d'autres rois et princes signalèrent encore en Pologne leur piété à l'égard de la Mère de Jésus, et un auteur de cette nation (1) a fait un long chapitre sur la piété des rois et des princes de Pologne vis-à-vis de la sainte Vierge. Et cette piété

(1) Justinus Miechowienis, discours. 374.

est certainement une des principales causes de la dévotion qu'ont tous les Polonais pour leur céleste Souveraine et par laquelle ils se distinguent de tous les peuples catholiques. On sait que, dans ce pays, toutes les filles furent longtemps baptisées sous son nom, et placées, par conséquent, à leur entrée dans la vie, sous sa protection.

Mais un serviteur de Marie bien plus illustre encore que tous ceux-là et que pourtant, faute d'espace, et à notre grand regret nous avons dû exclure de notre catalogue, bien qu'il soit, au point de vue de la religion, une des gloires les plus brillantes de la nation polonaise, c'est saint Hyacinthe, religieux dominicain que les historiens ecclésiastiques appellent l'apôtre du Nord et le thaumaturge de son siècle, et qui était issu d'une des familles les plus nobles de la Silésie, alors province du royaume de Pologne. Nous avons raconté ailleurs (1) comment il emporta dans ses bras une statue de la sainte Vierge pour la dérober aux outrages des Tartares qui entraient en vainqueurs dans Kiovie; nous avons dit alors combien ce saint aimait et honorait Marie, et combien, à son tour, cette Vierge chérissait et comblait de ses faveurs le fils des comtes d'Oldrovans, celui qui évangélisa la haute Carinthie, la Stirie, l'Autriche, la Moravie, la Silésie, la Pologne proprement dite, la Prusse, la Poméranie; qui annonça Jésus-Christ sur les rives de l'Oder, de la Vistule, du Dniester, de la mer Noire et de la mer Baltique; dans l'île de Rugen, dans la péninsule de Gédan, en Danemarck, en Suède, en Norwège, dans la Finlande, dans la basse

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 395.

Russie ou *Russie-Rouge*, la Podolie, la Wolhinie et la Lithuanie; en Crimée, en Tartarie, dans les îles de l'Archipel, en Moscovie; qui pénétra jusqu'au Thibet près des Indes orientales et même dans le Kathay qui est la province la plus septentrionale de la Chine; qui sema, par conséquent, la bonne nouvelle sur une étendue de terrain de plus de quatre mille lieues, et qui n'a eu de comparable avant lui que saint Paul et après lui que saint François Xavier.

Mais parlons de saint Casimir dont le nom est inscrit en tête de ce chapitre.

Dieu ne fit pour ainsi dire que le montrer à la terre, puisqu'il mourut à vingt-quatre ans. Mais dans ce court espace de temps, comme ce jeune prince sut se tresser une belle et riche couronne d'immortalité! comme il sut s'amasser une grande quantité de ces trésors que ni la rouille ni les voleurs ne feront perdre aux élus! Que de palmes il cueillit dans ses combats contre le monde, la chair et le démon! Si sa carrière fut peu longue, comme elle a été bien remplie! comme il fleurit dans l'Église par la beauté de ses vertus! et comme il y répandit la bonne odeur de Jésus-Christ! Dieu l'avait, il est vrai, prévenu de qualités rares et extraordinaires. Et, d'un autre côté, en lui donnant la vie, ses parents lui avaient transmis le germe des vertus par lesquelles ils brillaient eux-mêmes aux yeux du ciel et de la terre. Une excellente éducation vint ensuite seconder ces premiers avantages; les leçons d'un sage précepteur et d'une mère qui était digne du rang qu'elle occupait, concoururent avec le ciel à faire du jeune Casimir un enfant de bénédiction et un vase d'honneur dans la maison de Dieu.

Dès l'âge le plus tendre, il se livra avec ardeur aux exercices de la piété et aux pratiques les plus austères de la mortification. Son aversion pour le luxe et la mollesse des cours se révéla aussi en lui dès cette époque, et elle lui inspira de prendre le cilice, de coucher sur la terre nue et de passer en prière une grande partie des nuits. Jésus-Christ dans sa Passion et dans son sacrement et la très sainte Vierge Mère du Rédempteur étaient les deux plus chers objets de sa dévotion. Aussi son plus grand bonheur était-il de converser avec Dieu dans son temple. Accompagné d'un domestique, il sortait fréquemment la nuit pour aller se prosterner à la porte des églises et unir ainsi, pendant le sommeil des hommes, ses hommages aux adorations de ces aigles du ciel qui sont partout où est le corps du divin Fils de Marie; et tandis que la terre entière était plongée dans l'inaction et le repos, son cœur et ses yeux, à lui, veillaient pour louer et bénir Celui qui ne connaît pas le sommeil (1). Sitôt que, le matin, les églises étaient ouvertes à la piété des fidèles, le jeune prince y entraît pour y assister aux matines et aux premières messes. L'amour de Dieu était un feu qu'il entretenait sans cesse et qui ne s'éteignait point sur l'autel de son cœur; et il lui était ordinaire de répandre des larmes quand il communiait ou quand il méditait les souffrances de l'Homme-Dieu. La piété envers Dieu avait pour compagne en lui la compassion pour les pauvres; il les aimait tendrement; il leur distribuait tout ce dont il avait la libre disposition; puis, autant qu'il le pouvait, il plaidait leurs intérêts

(1) Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel. Is, v, 27.

auprès de Casimir, roi de Pologne, son père, et auprès de Wladislas, roi de Bohême, son frère.

Deux fois les Hongrois voulurent donner à notre saint le trône de Hongrie. Mais le jeune prince polonais n'éprouvait que de l'éloignement pour les grandeurs de la terre. Vivre et mourir obscur était son vœu le plus ardent. Aussi prit-il le moins de part possible aux affaires publiques. D'ailleurs une voix intérieure lui disait que ses jours d'ici-bas seraient peu nombreux et que sa vie mortelle n'aurait que la durée d'un songe. Dans cette prévision, il porta toute son attention et donna tous ses soins à se rendre digne du ciel. En vain on le pressa de se choisir une épouse; en vain on lui représenta qu'il y allait même de sa vie s'il refusait de le faire, et s'il s'opiniâttrait à rester célibataire. Il s'était promis à lui-même et il avait promis à Dieu de garder sa virginité. Il tint parole, et, en mourant, il alla prendre place dans le cortège de l'Agneau et recevoir des mains de Dieu la couronne des vierges.

Il fut canonisé trente-neuf ans après sa mort. On dit que son tombeau ayant été ouvert cent vingt ans après son décès, il s'exhala de ce tombeau une odeur délicieuse qui embauma toute l'église pendant plus de trois jours, et que son corps fut trouvé intact et sans corruption quoique le caveau où il était fût d'une extrême humidité. On ajoute qu'il jaillit de ce même tombeau une lumière éclatante, symbole de la gloire et de la vie dont jouissait, dans les saintes splendeurs, le fils de Casimir III et d'Élisabeth d'Autriche. Enfin une autre voix, celle des prodiges et des miracles, vint rendre un nouveau témoignage à la sainteté de ce

grand serviteur de Dieu qui est devenu le patron spécial de la Pologne et qu'on donne aussi pour modèle à toute la jeunesse chrétienne.

On le regarde généralement comme l'auteur d'une prose ou hymne en vers rimés selon le goût du temps et qui est le chant pieux d'une âme remplie de dévotion à l'égard de la sainte Vierge. Nous avons cru devoir la donner ici tout au long, tant en latin qu'en français, parce que c'est spécialement à cette composition que saint Casimir doit d'avoir, dans notre livre, une place d'honneur, et de donner son nom à un de nos chapitres.

Voici cette pièce :

- 1° *Omni die dic Mariæ
Mea laudes anima;
Ejus dicta, ejus gesta
Cole splendidissima.*
- 2° *Contemplare et mirare
Ejus celsitudinem;
Dic felicem genitricem,
Dic beatam Virginem.*
- 3° *Ipsam cole, ut de mole
Criminum te liberet :
Hanc appellâ, ne procella
Vitiorum superet.*
- 4° *Hæc pèrsona, nobis dona
Contulit cœlestia;
Hæc Regina nos divinâ
Illustravit gratiâ.*
- 5° *Lingua mea, dic trôphæa
Virginis puerperæ,
Quæ inflicto maledictum
Miro transfert genèrè.*

- 6° Sine fine dic Reginæ
Mundi laudum cantica;
Hujus bona semper sona,
Semper illam prædica.
- 7° Omnes mei sensus ei
Personate gloriam;
Frequentate tam beatæ
Virginis memoriam.
- 8° Nullus certè tam disertæ
Extat eloquentiæ
Qui condignos promat hymnos
Ejus excellentiæ.
- 9° Omnes laudent, unde gaudent,
Matrem Dei Virginem :
Nullus fingat quod attingat
Ejus celsitudinem.
- 10° Nemo dicet quantum licet
Laudans ejus merita ;
Ejus cuncta sunt creata
Ditioni subdita.
- 11° Sed necesse, quod prodesse
Constat piis mentibus;
Ut intendam quod impendam
Me ipsius laudibus.
- 12° Quamvis sciam quod Mariam
Nemo dignè prædicet,
Tamen vanus et insanus
Est qui eam reticet.
- 13° Cujus vita erudita
Disciplina cœlica,
Argumenta et figmenta
Destruxit hæretica.

- 14° Hujus mores tanquam flores
Exornant Ecclesiam
Actiones et sermones
Miram præstant gratiam.
- 15° Evæ crimen nobis limen
Paradisi clauserat;
Hæc dum credit et obedit
Cœli claustra reserat.
- 16° Propter Evam homo sævam
Acceptit sententiam;
Per Mariam habet viam
Quæ ducit ad patriam.
- 17° Hæc amanda et laudanda
Cunctis specialiter;
Venerari et precari
Decet illam jugiter.
- 18° Ipsam posco quam agnosco
Posse prorsus omnia;
Ut evellat et repellat
Quæ sunt nobis noxia.
- 19° Ipsa docet ut quod monet
Natus ejus faciam;
Et finitâ carnis vitâ
Lætus hanc aspiciam.
- 20° O cunctarum fœminarum
Decus atque gloria;
Quam probatam et elatam
Scimus super omnia.
- 21° Clemens audi tuæ laudi
Quos instantes conspicias;
Munda reos et fac eos
Bonis dignos cœlicis.

- 22° Virga Jesse, spes oppressæ
Mentis et solatium;
Decus mundi, lux profundi,
Domini Sacrarium.
- 23° Vitæ forma, morum norma,
Plenitudo gratiæ;
Dei templum et exemplum
Totius justitiæ.
- 24° Virgo salve per quam valvæ
Cœli patent inferis;
Quam non flexit, nec allexit
Fraus serpentis veteris.
- 25° Gloriosa et formosa
David regis filia,
Quam elegit Rex qui regit
Et creavit omnia.
- 26° Gemma decens, rosa recens,
Castitatis lilium;
Sanctum chorum ad polorum
Quæ perducis gaudium.
- 27° Actionis et sermonis
Facultatem tribue,
Ut tuorum meritorum
Laudes promam strenue.
- 28° Opto nimis ut in primis
Des mihi memoriam,
Ut decenter et frequenter
Tuam cantem gloriam.
- 29° Quamvis muta et polluta
Sciam mea labia,
Præsumendum non silendum
Est de tua gratia.

- 30° Virgo gaude, quia laude
Digna es et præmio;
Quæ damnatis liberatis
Facta es occasio.
- 31° Semper munda et fœcunda
Virgo tu puerpera,
Mater alma velut palma
Virens et fructifera.
- 32° Cujus flore, vel odore
Recreari cupimus,
Ejus fructu nos a luctu
Liberari credimus.
- 33° Pulchra tota, sine nota
Cujus cumque maculæ,
Fac nos mundos et jucundos
Te laudare sedulè.
- 34° O beata per quam data
Nova mundo gaudia;
Et aperta fide certa,
Regna sunt cœlestia.
- 35° Per quam mundus lætabundus
Vero fulget lumine,
Antiquarum tenebrarum
Offusus caligine.
- 36° Nunc potentes sunt egentes,
Sicut olim dixeras;
Et egeni fiunt pleni,
Ut tu prophetaveras.
- 37° Per te morum nunc pravorum
Relinquuntur devia;
Doctrinarum perversarum
Pulsa sunt vestigia.

- 38° Mundi luxus atque fluxus
Docuisti spernere,
Deum quæri, carnem teri,
Vitiis resistere.
- 39° Mentis cursum ferre sursum
Pietatis studio;
Corpus angi, motus frangi
Pro cœlesti præmio.
- 40° Tu portasti intra casti
Ventris claustra Dominum
Redemptorem; ad honorem
Nos reformes pristinum.
- 41° Mater facta, sed intacta,
Genuisti Filium,
Regem regum atque verum
Creatorem omnium.
- 42° Benedicta per quam victa
Mortis est versutia;
Destitutis spe salutis
Datur indulgentia.
- 43° Benedictus rex invictus
Cujus mater crederis,
Qui creator ex te natus
Nostri salus generis.
- 44° Reparatrix, consolatrix
Desperantis animæ,
A pressura quæ ventura
Malis est nos redime.
- 45° Pro me pete ut quiete
Sempiterna perfruar;
Ne tormentis comburentis
Stagni miser obruar.

- 46° Quod requiro, quod suspiro
 Mea sana vulnera ;
 Et da menti te poscenti
 Gratiarum munera.
- 47° Ut sim castus et modestus,
 Dulcis, blandus, sobrius,
 Pius, rectus, circumspectus,
 Simultatis nescius.
- 48° Eruditus et munitus
 Divinis eloquiis,
 Beatus et exornatus
 Sanctis exercitiis.
- 49° Constans, gravis et suavis,
 Benignus, amabilis,
 Simplex, purus et maturus,
 Comis et affabilis.
- 50° Corde prudens, ore studens
 Veritatem dicere :
 Malum nolens, Deum colens
 Pio semper opere.
- 51° Esto tutrix et adiutrix
 Christiani populi;
 Pacem præsta, ne molesta
 Nos perturbent sæculi.
- 52° Salutaris stella maris
 Salve digna laudibus,
 Quæ præcellis multis stellis
 Atque luminaribus.
- 53° Tua dulci prece fulci
 Supplices, et refove;
 Quidquid gravat, et depravat,
 Mentis nostras remove.

- 54° *Virgo gaude, quod de fraude
Dæmonis nos liberas;
Dignum vera et sincera
Deum carne generas.*
- 55° *Illibata et ditata
Cœlesti progenie,
Gravidata nec privata
Flore pudicitiaë.*
- 56° *Nam quod eras perseveras
Dum intacta generas;
Illum lactans, atque laudans
Per quem facta fueras.*
- 57° *Mihi mœsto nunc adesto
Dans perenne gaudium;
Dona, quæso, nimis læso
Optatum remedium.*
- 58° *Commendato me beato
Christo tuo Filio;
Ut non cadam, sed evadam
De mundi naufragio.*
- 59° *Fac me mitem, pelle litem,
Compesce lasciviam;
Contra crimen, da munimen
Et mentis constantiam.*
- 60° *Ne me liget, nec fatiget
Sæculi cupiditas,
Quæ obscurat et indurat
Mentes sibi subditas.*
- 61° *Nunquam ira, nunquam dira
Me vincat elatio,
Quæ multorum fit malorum
Frequenter occasio.*

62° Ora Deum, ut cor meum
Tua servet gratia;
Ne antiquus inimicus
Seminet zizania.

63° Da levamen et tutamen
Tuum illis jugiter
Tua dicta sive gesta
Qui colunt alacriter. Amen.

Dans sa *Triple Couronne* le P. François Poiré a traduit et mis en vers toute cette invocation. Mais comme sa traduction et ses vers ont beaucoup vieilli, nous donnerons ici, mais en prose, une traduction nouvelle de cette hymne à Marie.

1° Tous les jours, ô mon âme, chante les louanges de Marie; que ses paroles mémorables, que ses actions éclatantes soient l'objet de tes hommages.

2° Contemple et admire ses grandeurs; dis combien elle est heureuse Mère, dis combien elle est heureuse Vierge.

3° Honore-la pour qu'elle te délivre du fardeau de tes crimes. Invoque-la pour n'être point engloutie par l'abîme de tes iniquités.

4° C'est à Elle que nous devons les plus riches dons du ciel; c'est à Elle que nous devons d'avoir été éclairés par la grâce du Rédempteur.

5° O ma langue, dis les merveilles opérées par cette Vierge-Mère qui nous a si prodigieusement soustraits à l'anathème.

6° Chante sans fin les louanges de cette Reine du monde, publie sans cesse ses bienfaits, dis toujours ses grandeurs.

7° Que tout en moi la glorifie ; que tout en moi honore et exalte sa mémoire.

8° Nul n'est, certes, assez éloquent pour faire entendre des chants dignes d'un pareil sujet.

9° Que tous louent donc la cause de leur joie, la Vierge Mère de Dieu ; et que personne ne craigne de trop exalter ses mérites.

10° Personne assurément, en louant ses grandeurs, ne dira tout ce qu'on peut dire. Tout est soumis à son empire.

11° Mais c'est un besoin pour moi (et puissé-je par là me rendre utile aux âmes pieuses), c'est un besoin pour moi d'entreprendre de la louer.

12° Bien que je sache que nul au monde ne loue dignement Marie, cependant insensé et fou celui qui ne la loue pas.

13° Elle est Celle dont la vie est une leçon de vertu et de sagesse toute céleste ; Celle dont la vie confond toutes les hérésies.

14° Ses œuvres sont comme des fleurs qui ornent et embaument l'Église. Paroles et actions tout en Elle est admirable.

15° Le péché d'Ève nous avait fermé le paradis ; par sa foi et par son obéissance, Marie nous ouvre le ciel.

16° En punition du crime d'Ève, l'homme avait été condamné à des peines sévères. Marie lui ouvre le chemin qui mène à la vraie patrie.

17° Oh ! qu'Elle est digne de notre amour ! qu'Elle est digne de nos louanges ! Et comme il est juste et sage de l'honorer sans cesse, de la prier sans cesse !

18° Je l'invoque avec confiance, car je sais qu'elle

peut tout ; je la prie et la conjure d'éloigner et de chasser tout ce qui peut nous nuire.

19° Elle m'enseigne à faire, en qualité d'enfant, ce qu'elle me commande, afin qu'après cette vie mortelle j'aie le bonheur de la voir.

20° O femme ! la gloire et l'honneur de toutes les autres femmes , femme que nous savons élevée au-dessus de toutes les créatures en perfection comme en gloire ;

21° Prêtez, avec bonté, une oreille favorable à vos enfants de la terre qui chantent vos louanges ; purifiez les coupables et faites qu'ils se rendent dignes des célestes faveurs.

22° Tige de Jessé, espoir et consolation de l'âme désolée, ornement et perle du monde, lumière qui luit dans les ténèbres, sanctuaire du Très-Haut ;

23° Modèle de sagesse, règle des mœurs, plénitude de grâce, temple de Dieu et miroir de toute justice.

24° Salut, ô Vierge qui ouvrez les portes de la cité sainte aux enfants de la terre ; salut, ô Vierge que la ruse et la malice du vieux serpent n'ont pu ni tromper ni blesser.

25° Belle et glorieuse Fille de David, choisie par Celui qui a tout créé et qui gouverne tout ;

26° Riche et éblouissante perle, rose pleine de fraîcheur, lis de pureté, ô vous qui marchez à la tête du chœur sacré des vierges et qui le conduisez au ciel ;

27° Faites que je vous loue dignement par mes paroles et par mes œuvres.

28° Je désire par-dessus tout que vous me laissiez toujours mes facultés mentales, afin que, toujours

aussi, je puisse convenablement chanter vos amabilités.

29° Bien que je sache que mes lèvres sont impuissantes et souillées, cependant mieux vaut pécher par présomption que par silence concernant vos grandeurs.

30° O Vierge, réjouissez-vous, parce que vous êtes digne d'éloges et de reconnaissance ; car c'est à vous que le monde condamné doit sa grâce.

31° O Vierge-Mère, toujours pure et pourtant féconde, Mère nourricière d'un Dieu, semblable à un palmier vert et chargé de fruits,

32° Vos fleurs et vos doux parfums nous récréent délicieusement ; ils sont l'objet de nos désirs ; car nous croyons leur devoir notre heureuse délivrance.

33° O femme, toute belle et sans tache, faites que nous puissions sans cesse vous louer et que nos louanges vous plaisent !

34° O bienheureuse créature, par laquelle de nouvelles joies ont été accordées au monde et par laquelle encore le ciel a bien certainement été ouvert aux mortels.

35° Par vous le monde, autrefois plongé dans les ténèbres, jouit, avec allégresse, d'une abondante et vraie lumière.

36° Maintenant les riches sont devenus pauvres, comme vous l'avez prédit ; et les affamés sont rassasiés, comme vous l'avez annoncé.

37° Maintenant, et par vous, les mœurs se sont purifiées ; et les mauvaises doctrines ont été bannies.

38° Vous nous avez appris à mépriser le luxe et les vanités du monde ; à chercher Dieu, à mortifier la chair et à combattre nos penchants.

39° Vous nous avez appris à nous élever par la piété au-dessus des choses d'ici-bas ; à tendre en haut par nos efforts , à macérer notre corps , à comprimer nos sens pour la céleste patrie.

40° Vous avez porté le Dieu Sauveur et Rédempteur dans votre chaste sein. Oh ! rendez-nous notre dignité première.

41° Mère quoique Vierge , vous avez engendré un Fils qui est le Roi des rois et le vrai Créateur de toutes choses.

42° Oh ! soyez mille fois bénie , vous par qui l'empire de la mort a été anéanti , vous par qui le pardon a été accordé à ceux qui n'en espéraient plus.

43° Béni soit aussi le Roi victorieux dont vous êtes la Mère et qui est né de vous pour sauver votre race.

44° Asile et consolation de l'âme désespérée , mettez-nous à l'abri de la colère qui , un jour , éclatera contre les méchants.

45° Demandez notamment pour moi le repos éternel ; demandez que je ne sois pas à tout jamais condamné aux feux et aux peines de l'enfer.

46° Ce que je demande , ce que je désire par dessus tout , c'est que vous guérissiez mes plaies et que vous accordiez à mon âme suppliante des grâces et des faveurs.

47° Faites que je sois modeste et chaste , doux et affable , pieux et sobre , sincère et bon , franc et discret.

48° Que je sois tout-à-fait versé dans les saintes Écritures et fortifié par elles. Que je cherche mon bonheur et ma gloire dans la pratique du bien.

49° Que je sois grave , constant , aimable , bienfaisant , simple , réservé et irréprochable.

50° Que mes pensées soient sages et mes paroles véridiques; que j'évite le mal et que j'honore Dieu par des œuvres toujours bonnes.

51° Soyez, ô Marie, le rempart et l'asile du peuple chrétien. Obtenez-nous la paix, et que nous soyons à l'abri des tempêtes du siècle.

52° O bienfaisante étoile de la mer, étoile si digne de notre admiration, et qui l'emportez sur toutes les étoiles et sur tous les flambeaux du ciel, recevez nos hommages.

53° Nous appuyant sur votre douce intercession, nous vous prions, secourez-nous; et détournez de nous tout ce qui peut nous corrompre, tout ce qui peut retarder et arrêter notre course.

54° O Vierge réjouissez-vous de pouvoir nous soustraire à la malice du démon en devenant, dans votre chair, la digne et véritable Mère d'un Dieu.

55° Vierge sans tache, Mère d'une divine et céleste progéniture; Vierge qui avez conçu sans perdre et même sans altérer votre fleur de pureté.

56° Car vous restez ce que vous étiez, lorsque vous enfantez sans cesser d'être vierge, et que vous nourrissez du lait de votre sein celui qui vous avait créée.

57° Bannissez mes chagrins présents; donnez-moi l'éternelle joie; et à mes cruelles blessures appliquez, je vous prie, le remède désiré.

58° Recommandez-moi, s'il vous plaît, à Jésus-Christ votre Fils, afin que je ne succombe pas et que j'échappe au naufrage de ce monde.

59° Faites que je sois doux; éloignez de moi la guerre; réprimez le tumulte de mes sens; donnez-moi

d'être fort contre les attaques du démon; donnez-moi la constance du cœur.

60° Que je ne me laisse point empiéger ou fatiguer par les passions du monde qui obscurcissent et endurecissent les âmes dont elles s'emparent.

61° Que jamais la colère, l'orgueil ou l'ambition, source de tant de crimes, ne triomphent de moi.

62° Priez Dieu pour que sa grâce garde toujours mon cœur, et pour que l'ancien ennemi n'y sème pas l'ivraie.

63° Accordez toujours votre appui et votre protection à tous ceux qui trouvent du bonheur à publier vos mérites, à chanter vos grandeurs.

Quelques-uns, il est vrai, nient que saint Casimir soit l'auteur de cette pièce, et ils en font honneur à un nommé Bernard, homme inconnu qui vivait longtemps avant saint Casimir. Mais ils n'apportent aucune preuve à l'appui de leur opinion.

Ce qu'il y a du moins de bien certain, et cela suffit pour prouver la grande piété de notre saint envers Marie, c'est que, au dire de tous ses historiens, il récitait, tous les jours, cette prière, et qu'en mourant il ordonna qu'on la mît sur son cœur dans son tombeau, afin que de ce tombeau s'élevassent, pour ainsi dire, sans cesse, vers le trône de Marie, les vœux et les sentiments exprimés dans ces vers. Ce noble fils de Marie priait jusque dans la mort sa Mère bien-aimée; et, du fond du sépulcre, il lui criait sans cesse par cette hymne pieuse :

Pro me pete, ut quiete
Sempiternâ perfruar;
Ne tormentis comburentis
Stagni miser obruar.

« Demandez pour moi le bonheur d'un éternel repos; demandez que je ne sois pas condamné à tout jamais aux tourments de l'horrible étang. »

Marie a exaucé ce vœu. Les miracles opérés par cet élu de Dieu et le culte que lui a décerné la sainte Église en sont la preuve incontestable.

Quant à cette prière, elle fut elle-même, aussi bien que le corps et que le suaire de saint Casimir, l'objet d'un prodige; car, malgré toutes les causes de destruction que renfermait le caveau où avait été mis le fils des rois de Pologne, cette pièce fut trouvée intacte et parfaitement conservée quand on ouvrit le tombeau de notre saint en 1609.

Le désir d'être plus semblable à la Reine des vierges, le désir d'être plus près d'elle dans l'assemblée des saints, avait été pour beaucoup dans sa ferme résolution de vivre et de mourir vierge. Il aima même mieux descendre à la fleur de l'âge dans le sein du tombeau que de renoncer aux droits et aux magnifiques privilèges de la virginité en contractant, selon le conseil qu'on lui en donnait dans l'intérêt de sa conservation, une alliance charnelle.

Ajoutons qu'il fut enterré sous l'autel de la sainte Vierge. Nul endroit ne pouvait mieux convenir à sa cendre; et là, sans aucun doute, ses os ont tressailli même dans la mort, *exultabunt ossa humiliata* (1).

Saint Casimir étant mort à la fin du x^e siècle, en 1489, nous sommes autorisé par cette date à jeter ici sur cette période séculaire un coup-d'œil rétrospectif pour voir d'ensemble ce que fut le culte d'hyperdulie pendant cet intervalle de temps.

(1) Ps. 50.

Or, si nous avons eu à gémir à la fin du siècle précédent de l'état d'affaiblissement incontestable dans lequel se trouva la dévotion à Marie dans ce *xiv^e* siècle, notre douleur est allégée, notre peine est adoucie en voyant ce pieux et noble sentiment se réveiller, se ranimer dans l'âge qui suit; car, comme on voit souvent, après quelques instants d'une lueur pâle, un flambeau jeter un éclat plus vif et une lumière plus abondante; ainsi à un âge de torpeur et d'engourdissement succéda une époque de résurrection et de véritable ferveur.

Le mystère de la Conception sans tache de Marie fut pour beaucoup dans ce mouvement de salutaire réaction. Il fit de grands progrès dans la croyance des peuples. Les papes publièrent des bulles qui lui étaient favorables. Le concile de Constance montra le plus grand zèle pour ce glorieux privilège de la Mère de Dieu et fit un décret conforme. A son exemple plusieurs Académies, Écoles et Universités se prononcèrent en sa faveur. La fête de ce mystère prit plus d'extension et de solennité; et jamais siècle n'a produit autant que celui-ci d'ouvrages, de sermons, de poèmes, de livres en l'honneur de ce premiers des privilèges de Marie.

Grâce au zèle d'Alain de la Roche, la dévotion du rosaire qui était devenue languissante reprit une vigueur nouvelle.

Les douleurs de Marie, ses angoisses de mère surtout dans la Passion de son auguste Fils, commencèrent aussi alors à devenir, dans l'Église, de la part des âmes pieuses, l'objet d'un culte public. On chercha là un remède contre le flot envahissant des erreurs de

Jean Hus, de Wiclef et d'autres hérétiques. Plusieurs sanctuaires de Marie devinrent en ce même temps célèbres par de grands prodiges et d'éclatants miracles. Plusieurs ordres religieux et en particulier celui des Minimes et celui de la *Tour des Miracles*, établis, le premier par saint François de Paule, et le second par sainte Françoise de Rome; plusieurs ordres royaux et notamment celui de la *Toison d'Or*, naquirent à cette époque. De saintes confréries en l'honneur de la Vierge-Mère s'établirent partout. La pratique des pèlerinages, le recours à Marie tant dans les malheurs privés que dans les maux publics, redevinrent des habitudes populaires. Les dons et les offrandes affluèrent de toutes parts aux autels de la Vierge. De toutes parts aussi on vit s'élever et se peupler d'innombrables monastères, couvents et communautés destinés à honorer et à servir cette Reine du monde.

Et pour faire naître cet élan, pour l'entretenir et l'exciter Dieu suscita alors des hommes qu'il remplit vraiment de son esprit et auxquels il donna l'activité du feu; c'est d'abord saint Vincent Ferrier le thaumaturge de son temps et dont les sermons prouvent l'ardente dévotion à l'égard de la Mère de Dieu; ensuite c'est saint Laurent Justinien, c'est saint Jean Campistran, c'est saint Antonin de Florence, c'est saint André de Chio, c'est saint François de Paul, c'est le bienheureux Amédée, évêque de Lausanne, c'est saint Jean *a Facundo*, c'est saint Pascal Baylon parmi les élus glorifiés. Les savants, les orateurs, les poètes, les écrivains qui alors mirent leurs talents au service de Marie, ne sauraient être comptés. Bornons-nous à nommer le fameux Pierre d'Ailly, cardinal évêque de

Cambrai, chancelier de l'Université et maître de Jean Gerson, Denis Rikel, inépuisable auteur, lequel, dit Courcier, composa tant qu'on ne voit pas comment il a pu prier, et qui a tant prié et tant médité qu'on ne comprend pas comment il a pu rien écrire. Il a entre autres ouvrages laissé quatre livres d'éloges de la très sainte Vierge et une explication du Cantique des cantiques entendu de cette même Vierge.

Mais le serviteur le plus illustre peut-être qu'ait eu alors Marie, c'est l'immortel écrivain auquel généralement on fait honneur du livre incomparable de l'*Imitation*, c'est Thomas à Kempis qui n'a pas moins bien parlé de la Mère que du Fils, de Marie que de Jésus.

Il a bien droit de se faire entendre ici. Écoutons-le :

Déjà, dans un autre de nos ouvrages (1), nous avons cité au long plusieurs fragments de cet admirable écrivain. Ne reproduisons pas ici les mêmes citations. Entendons d'autres accents.

« O Marie, dites à mon âme : « Je suis ton avocate ;
 » ne crains rien. De même qu'une mère console son
 » enfant, de même je te consolerais. » C'est là votre
 » voix, ô Marie ! Qui donnera à mon cœur de l'en-
 » tendre toujours ? Oh ! quelles sont douces à mon
 » oreille vos paroles ! Parlez, ma Souveraine, parlez
 » au cœur de votre enfant et de votre serviteur, car il
 » écoute ; je dis plus encore, vous êtes ma Mère et
 » Jésus votre Fils est mon Frère. Je le dirai avec har-
 » diesse : non vous ne l'avez pas enfanté seulement
 » pour vous, mais vous l'avez enfanté pour le monde
 » entier. Je ne veux donc point reconnaître d'autre

(1) *Culte catholique de Marie*, t. II, chap. IV, p. 373.

» mère ici-bas ; je ne veux point en avoir d'autre que
 » vous, ô Mère de Dieu. Nul n'est semblable à vous
 » en vertu ni en beauté, en bonté ni en mansuétude,
 » en clémence ni en douceur, en fidélité ni en conso-
 » lation maternelle, en miséricorde ni en infinies
 » compatissances. Aujourd'hui je vous choisis et vous
 » prenez pour ma mère. Aujourd'hui je me donne à
 » vous avec confiance et désire que vous me confir-
 » miez pour jamais dans cette royauté. Il me suffit à
 » moi faible et malheureux, d'être bien uni avec vous.
 » Je me réjouirai donc en vous avec plénitude et je
 » chanterai la gloire de votre saint nom.

» Oh ! que vous êtes belle et aimable, ma Souve-
 » raine, sainte Marie, pleine de toute grâce. Celui qui
 » pourra nombrer les étoiles des cieux pourra nombrer
 » aussi vos vertus. Car de même que les cieux s'élè-
 » vent au-dessus de la terre, de même votre vie s'élève
 » au-dessus de la vie des hommes, de même la splen-
 » deur de votre gloire éclate au-dessus de tous les
 » chœurs des anges.

» Que ma pauvre prière monte donc maintenant
 » vers vous, ô ma très riche Dame ; que mon désir
 » arrive à vous, afin que vous plaidez ma cause en
 » présence du Fils, au tribunal de qui nul n'est trouvé
 » innocent. O très clément Dame, guidé par l'amour
 » que je vous porte et par la même confiance que j'ai
 » en vous, *je vous ai révélé ma cause*, et désormais
 » je vous la révélerai plus sûrement encore. Je sens
 » que vous êtes une grande et admirable vertu et que
 » le souvenir de votre nom sera un sujet de consola-
 » tion pour mon âme. O très doux nom de Marie,
 » nom d'onction et de grâce auquel il faut penser

» toujours, qu'il faut nommer et vénérer toujours ! O
 » nom céleste et vraiment angélique, ô sainte Marie, digne
 « de tout éloge, vous êtes la porte des cieux ; vous êtes
 » la source de la vie ; vous êtes le temple de Dieu, le
 » sanctuaire de l'Esprit-Saint. Tout ce que j'aperçois de
 » beauté et d'aménité dans la créature, tout ce que je
 » vois de grand et de vertueux dans les saints de Dieu,
 » tout cela je désire le rapporter à votre noble munifi-
 » ficence, car il est juste que je me dévoue à votre
 » gloire avec toutes les créatures, moi qui viens de vous
 » choisir pour ma tendre mère et ma fidèle avocate.

Ailleurs il s'écrie encore : « Si tous les jours Marie,
 » de concert avec tous les saints, ne priait pas pour
 » le monde, comment le monde qui sans cesse outrage
 » Dieu de tant de manières différentes et qui se corrige
 » si peu subsisterait-il encore ? Tous les véritables
 » chrétiens, les justes comme les pécheurs et surtout
 » les religieux et les personnes dévotes qui vivent dans
 » la continence, qui par de saints désirs soupirent
 » après les choses du ciel et qui ne veulent rien avoir
 » de commun, rien avoir à démêler avec le monde,
 » tous, oui tous doivent recourir avec confiance à
 » Marie. Demandez-lui le pardon de vos fautes, la vertu
 » de chasteté, la grâce de l'humilité. Gémissiez d'être
 » encore si loin des véritables vertus, d'une profonde
 » humilité, d'une sainte pauvreté, d'une parfaite obéis-
 » sance, d'une chaste pureté, d'une prière fervente,
 » d'une brûlante charité, toutes vertus, toutes qualités
 » que Marie eut au plus haut degré. Tombez donc à
 » ses genoux comme un pauvre mendiant, afin que
 » ne pouvant pas, à cause de votre faiblesse et de
 » votre indolence, vous élever au suprême degré de

» ces vertus , vous en puissiez du moins monter les
 » premiers degrés. Tout ce que vous désirez , deman-
 » dez-le par Marie , et vous êtes sûr de l'obtenir , car
 » ses mérites viennent en aide et à l'Église militante
 » et à l'Église souffrante et aux vivants et aux morts. »

Certes il n'est pas besoin d'être très familiarisé avec le style et les paroles de l'*Imitation* pour reconnaître ici un reflet de ce livre.

On comprend aisément comment tant d'hommes supérieurs par le génie et la piété exercèrent sur leur siècle une salubre influence et lui inspirèrent une fervente dévotion à Marie.

De plus, les rois et les princes de ce temps furent aussi, presque tous, sous ce rapport, les modèles de leurs peuples; et les nations chrétiennes virent alors, autant que jamais, leurs chefs prosternés humblement aux genoux de la plus grande des majestés créées. Témoins, Ferdinand, infant de Castille, duc de Portugal, qui se croyant redevable à Marie d'une victoire éclatante remportée sur les Maures, en 1410, institua, en l'honneur de la très sainte Vierge, l'ordre du *Vase de Notre-Dame* composé de pots à bouquets pleins de lis et entrelacés de griffons; Henri, infant de Portugal et fils de Jean I^{er} de ce nom, roi de Portugal, qui, au retour de son expédition au cap de la Licorne, bâtit à Lisbonne une belle église dédiée à Marie pour la remercier de la protection qu'il croyait avoir reçue de cette Vierge puissante; Jean V, duc de Bretagne, qui, ayant été fait, en 1420, prisonnier à Chantoceaux, puis mis en liberté à la suite d'un vœu à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, fit faire, par reconnaissance, une magnifique statue d'or représentant Marie et qu'on

plaça entre une statue de ce duc et la forteresse dans laquelle il avait été détenu ; Louis , comte de Vendôme, qui , ayant été aussi pris à la fameuse bataille d'Azincourt, en 1423, et ayant ensuite obtenu d'être mis en liberté, alla en grande pompe à *Notre-Dame de Chartres* où il fit de riches présents et proclama qu'il devait à la patronne de ce lieu sa mise en liberté ; Philippe-le-Bon , duc de Bourgogne, qui institua l'ordre de la *Toison d'or* en l'honneur de Celle que la toison symbolique de Gédéon , figura prophétiquement ; Jean I^{er}, roi de Portugal, qui récitait, tous les jours, l'office de la sainte Vierge et qui bâtit en son honneur trois magnifiques églises, la première à Algubarota , dans le lieu même où il avait vaincu Jean I^{er}, roi de Castille, qui lui disputait la couronne ; la seconde à Lisbonne, c'est *Notre-Dame-de-l'Échelle* ; et la troisième à Guimaran et qu'on appelle *Notre-Dame-de-l'Olivier* ; Édouard , son fils , qui eut pour la sainte Vierge la même dévotion que son père et qui voulut, en conséquence, être sacré le jour même de l'Assomption ; Wladislas Jagellon dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre ; Wladislas , roi de Hongrie, qui, au retour d'une glorieuse campagne contre les Turcs, alla en grande cérémonie et pieds-nus à l'église de *Notre-Dame-de-Budes*, aux voûtes de laquelle il fit suspendre les drapeaux pris sur l'ennemi ; Ferdinand, prince de Portugal et fils de Jean I^{er}, et qui, étant tombé entre les mains des infidèles dans le royaume de Fez, supporta sa captivité en véritable martyr, et, à l'heure de la mort, mérita de voir Marie qui lui montra le ciel ouvert et l'affranchit des liens du corps en même temps que de ceux de l'esclavage ; Wla-

dislas V, roi de Pologne, mentionné plus haut; Charles VII, roi de France, nommé déjà dans le chapitre XLIV^e de ce livre; Jean de Navarre, gouverneur du royaume d'Aragon, qui défendit de soutenir en public une opinion contraire à l'immaculée conception et prononça des peines sévères contre les transgresseurs de cette défense; Pierre-le-Simple, duc de Bretagne, qui restaura et agrandit l'église de *Notre-Dame*, à Nantes, à laquelle il fit, en outre, de riches et précieux cadeaux; Jean II, roi d'Aragon, qui célébrait toutes les fêtes de la sainte Vierge et surtout celle de sa conception avec une ferveur d'ange; qui se déclara le protecteur particulier de tous les biens et intérêts de *Notre-Dame-del-Pilar*, et qui défendit de plaider les jours de fêtes de la sainte Vierge; Alphonse VI, roi de Portugal, qui, avant d'attaquer la ville d'Arzille, en Afrique, promit par vœu à la sainte Vierge que, s'il était vainqueur, il ferait faire en argent sa statue équestre de grandeur naturelle, et qu'il la placerait comme un témoignage perpétuel de sa reconnaissance envers cette mère de Dieu dans son église *du Buisson*. ce qu'il exécuta fidèlement après sa victoire. Louis XI, qui, malgré de grands défauts, eut une rare piété à l'égard de la sainte Vierge; alla en pèlerinage à *Notre-Dame-de-Hal* à laquelle il fit don d'une magnifique croix en or, à *Notre-Dame-de-Chartres* où il fonda à perpétuité une messe qui se dit immédiatement après matines; à *Notre-Dame-d'Aubervillers*, dite *Notre-Dame-des-Vertus*, à *Notre-Dame-des-Victoires*, à *Notre-Dame-de-Noyon*, à *Notre-Dame-de-Compiègne*; il portait en outre et toujours à son chapeau une médaille d'argent à l'effigie de la sainte Vierge; il veilla à ce que, dans

toute l'étendue de son royaume, on sonnât exactement l'angelus le matin, à midi et le soir; il bâtit à la sainte Vierge une fort belle église à Cléry auprès d'Orléans, ce qu'il fit par gratitude lorsqu'il eût reconquis le comté de Boulogne; il avait souvent demandé, par religion envers Marie, de mourir un samedi, et il obtint cette faveur; enfin, il voulut, toujours par un effet du même sentiment, être inhumé à *Notre-Dame-de-Cléry* qu'il avait fait bâtir comme nous venons de le dire. A tous ces religieux princes, humbles et dévoués clients de l'auguste Vierge, joignons saint Casimir qui donne son nom à ce chapitre, Mathias Corvin, roi de Hongrie, dont toute la vie fut un acte incessant de piété envers la Mère de Dieu, comme le prouvent les divers édits par lesquels il défendit de juger les jours de fêtes de la sainte Vierge, de jurer par le saint nom de Marie, etc. puis Frédéric III, empereur d'Autriche, qui jeûnait religieusement et strictement la veille de l'Assomption et qui bâtit un grand nombre de monastères en l'honneur de la Mère de Dieu; enfin Albert duc de Bavière, qui, pour honorer la même Vierge, fonda le chapitre collégial de sainte Marie et le dota de revenus considérables; et Charles VIII, roi de France, qui, dans tout le cours de sa vie et à l'article de la mort, se montra plein de piété envers la Reine du ciel. Oui, à la vue de toutes ces têtes couronnées, s'inclinant humblement sous le sceptre de Marie, on comprend et on s'explique pourquoi le siècle qui les vit fut lui-même si pieux envers cette Vierge-Mère.

Sur l'exemple des rois les peuples se modèlent (1).

(1) Regis ad exemplar totus componitur orbis. Virgil. *Æneid*.

LII.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE, EN ESPAGNE.

De la mort de saint Casimir, en 1489, à celle de saint Thomas de Villeneuve, en 1555, il s'écoule soixante-six ans, durant lesquels Dieu fit briller dans son Église bien des flambeaux qui ont lui avec un grand éclat pour sa très sainte Mère. Nous en omettons plusieurs que les bornes de ce livre nous empêchent même de nommer. Mais nous ne pouvons pas ne point en mentionner quelques-uns qui auraient véritablement droit de devenir le sujet d'autant de chapitres, si notre nombre n'était pas aussi restreint et aussi impérieusement déterminé par l'épigraphe que nous avons adoptée pour ce livre.

C'est d'adord saint François de Paule, fondateur des Minimes. L'union de ses parents avait été longtemps

stérile. Ils prièrent instamment Dieu de leur donner un fils qu'ils promirent de lui consacrer. Ils conjurèrent la sainte Vierge et saint François d'Assise d'être favorables à leurs vœux. Ces vœux furent exaucés; et non-seulement Dieu accorda un fils au pieux Martotille et à sa vertueuse épouse, mais il dota cet enfant des grâces les plus signalées. La toute puissante Mère de Dieu, Celle qui n'éprouve aucun refus, avait été pour beaucoup dans le don que le Seigneur avait fait de lui à ses parents. Sa naissance était en grande partie l'œuvre de cette Vierge. Une voix intérieure et celle de ses parents le lui ayant appris, il en conçut naturellement un tendre amour pour Marie. Ce pieux sentiment fut encore développé en lui par l'éducation toute chrétienne qu'il reçut dans sa famille et par le séjour qu'il fit chez les Franciscains de Saint-Marc, dans la maison desquels il passa sa quatorzième année. Sa piété envers Marie devint en effet si fervente qu'à la fin de cette année il pria ses parents de l'autoriser à faire un pèlerinage à Assise, à Rome et à *Notre-Dame-des-Anges*. Ce à quoi ils consentirent avec une grande joie. Ils firent même avec lui ces religieux voyages. Ce fervent serviteur de Dieu, dit le P. Courcier, ne respirait que Marie; toujours et partout Marie était l'objet de ses pensées, l'objet de son amour (1). Elle n'était étrangère à aucune de ses prières; car il les commençait toujours par l'invocation de cette Vierge sainte; elle présidait même à ses entretiens familiers, puisqu'il préludait toujours à ses conver-

(1) Qui Mariam et ubique et semper respirabat. *Negot. sæcul. Maria*, p. 250, anno 1473.

sations par la récitation de l'*Ave Maria*. Il lui attribuait tous les miracles qu'il faisait, et ils étaient si nombreux qu'ils lui firent donner le surnom de Thaumaturge. Il avait coutume de dire qu'aucun prodige ne s'opère que par l'entremise de Marie. Comment un cœur si embrasé de l'amour de cette sainte et auguste créature n'aurait-il pas communiqué le même sentiment à sa famille spirituelle? Aussi l'ordre des Minimes, dont il fut le fondateur, se distingua-t-il constamment par son esprit de piété envers la sainte Vierge. Il fut même, dans le commencement, appelé par les uns *la Société de Jésus et de Marie*, et par les autres *la Congrégation des Minimes de Jésus et de Marie*. On dit que dès son enfance saint François de Paule contracta la pieuse habitude de réciter, tous les jours, l'office de la sainte Vierge ou au moins le chapelet, et que, quelque froid qu'il fit, il restait la tête nue pendant cette récitation; et quand ses parents lui disaient parfois de se couvrir : « Eh quoi, répondait-il, si j'avais » à parler à la reine de France, me diriez-vous de le » faire la tête couverte? » Etant devenu religieux, il voulait toujours avoir dans sa cellule une image de Marie; Louis XI, qui l'estimait et qui l'affectionnait beaucoup, lui ayant offert une statue de cette Vierge en or et d'un très grand prix, puisqu'elle pesait, dit-on, jusqu'à dix-sept mille écus, saint François de Paule la refusa en disant : « Mon amour pour Marie est bien » indépendant de la matière dont sont faites ses véné- » rables images. Que ces images soient de papier ou » qu'elles soient en or, je n'en aime ni plus ni moins » Celle qu'elles me représentent. » La première église qu'il bâtit pour ses religieux fut consacrée à Marie, et

il voulut qu'elle eût toujours une place d'honneur dans les églises des Minimes.

Il eut pour contemporain et pour compatriote saint Jérôme Emilien. Nous avons raconté, dans notre pieux recueil des *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, comment, ayant été fait prisonnier dans une des guerres que Venise eut à soutenir à la fin du xve siècle, et ayant été jeté dans un affreux cachot, il en avait été tiré miraculeusement par la sainte Vierge elle-même, qui daigna venir en personne l'arracher à sa geôle et le conduire, à travers les plus grands dangers, à Trévise, où, en signe de reconnaissance, il suspendit les chaînes de sa captivité devant l'autel de cette Vierge qu'il avait invoquée avec tant de ferveur et qui l'avait si bien secouru dans sa détresse.

Détaché alors du monde et de toutes ses vanités, le noble Vénitien se consacra sans réserve aux pratiques de la vie chrétienne. Quittant les riches habits et les insignes de sénateur, il n'eut plus que des vêtements d'une étoffe grossière.

Comme il arrive ordinairement, la famine était venue dans les états de Venise après la guerre, et, avec ces deux fléaux, on avait eu à en subir un troisième, la peste. De là de nombreux orphelins qui étaient sans appuis, sans abris, sans vêtements et sans pain. Jérôme Emilien fut touché du malheur de ces pauvres enfants, et il prit la généreuse et sublime résolution de se dévouer tout entier à leurs différents besoins. Il loua une maison où il les recueillit, les nourrit, les entretint, les habilla, les instruisit et les forma à la vertu. Son zèle ne fut pas renfermé dans les murs de Venise; il en franchit l'enceinte, et Jérôme fonda des établisse-

ments du même genre à Bresse, à Bergame et en beaucoup d'autres endroits. Il préludait ainsi à ce que devait faire en France, environ un siècle plus tard, mais sur une plus vaste échelle et dans des proportions beaucoup plus grandioses, notre immortel Vincent de Paule. Mais, pour régir ces maisons, pour tenir et administrer ces établissements, il fallait à Jérôme Émilien des associés, des aides. Il en avait. Il leur donna une règle, et on les appela les *Clercs réguliers Somasques* du village nommé Somasco, où le saint fondateur établit la maison-mère de son ordre. Les disciples héritèrent de la piété de leur maître à l'égard de la Vierge à laquelle un de nos cantiques dit avec tant de vérité : « Les orphelins sont tes enfants. »

Cette même époque vit briller un autre serviteur de Dieu et de Marie bien grand et bien illustre tant par le rang qu'il occupa dans l'Église et dans l'État, que par le bien immense qu'il opéra. C'est le cardinal François Ximenès, archevêque de Tolède, premier ministre de Ferdinand-le-Catholique et régent de toutes les Espagnes, et un des plus grands hommes et des meilleurs citoyens qu'ait produit cette contrée. Mu par ces deux sentiments que nous rencontrons à chaque pas dans le cœur de nos héros et qui sont inséparables comme deux frères jumeaux ; mu par l'amour de la sainte Vierge et par l'amour des malheureux, Ximenès établit à Tolède, en l'honneur de Marie conçue sans péché et pour le soulagement des pauvres, une confrérie sous le titre de l'immaculée Conception de la Mère de Dieu. Le premier but de cette pieuse et sainte association était, on le comprend, d'honorer cette Vierge dans le fondement et le principe de ses gran-

deurs incomparables. Le second était d'assister par tous les moyens possibles les membres souffrants du Sauveur. En conséquence, depuis le premier jour de novembre jusqu'au commencement d'avril, les associés parcouraient deux à deux, et toutes les nuits, avec des flambeaux allumés, les rues et les carrefours de la grande ville de Tolède, afin de recueillir tous les gens sans asile qu'ils pourraient rencontrer sur le pavé de cette populeuse cité, et de les conduire dans le riche et magnifique hôpital bâti par le cardinal. Lorsqu'il se fût rendu maître par la force des armes, de la ville d'Oran qu'il enleva aux Mahométans, il y dédia, avec une très grande solennité, un temple à Notre-Dame-la-Victorieuse. Parmi les divers statuts qu'il fit pour son diocèse, il y en avait un qui ordonnait que, tous les jours de dimanches et de fêtes, aussitôt après les vêpres, on réunit, dans toutes les paroisses de sa juridiction archiépiscopale, les enfants du catéchisme aux pieds d'une image de Marie, afin qu'ils apprissent de bonne heure, sous l'aile et le regard de cette bonne Mère, à l'aimer et à l'honorer. Ce grand et généreux prélat prouva encore sa piété envers l'auguste Reine des anges, en consacrant sous son nom et en plaçant sous ses auspices le magnifique hospice qu'il fonda à Alcala pour y recevoir les membres de l'Université qui, tombés malades, ne pouvaient pas subvenir à leurs besoins. Un établissement du même genre fut encore formé par sa munificence dans la ville de Torrelaguna et placé sous la protection de Marie. Enfin, quand il mourut, on le vit et on l'entendit adresser avec les plus vives instances des prières à Celle qui est l'espé-

rance des chrétiens en tout temps mais spécialement à l'heure de la mort.

Jean-Pierre Carafa, évêque de Theatino, et devenu, depuis, chef de toute l'Église sous le nom de Paul IV, institua, dans le même temps, l'ordre des Théatins dont tous les membres, entre autres pratiques en l'honneur de la très sainte Vierge, ont pour habitude de renouveler, tous les soirs, avant de se coucher, leurs vœux de religion entre les mains de Dieu et entre celles de Marie dont ils implorent ardemment le secours pour demeurer fidèles à leurs engagements.

Une autre famille de Marie, celle des Capucins, dont un nommé Matthieu de Bassi, religieux franciscain de la stricte observance, fut le fondateur et le père, naquit aussi à cette époque, et dès le principe se signala par l'ardeur de son zèle pour la gloire de Marie, laquelle, de son côté, se signala aussi par les grandes et nombreuses faveurs dont elle combla ces religieux; témoins les bienheureux Félix de Cantalice, Thomas de Tipherne, Joseph de Corléon, Alexandre de Butrio, Bonaventure de Crémone et une infinité d'autres que nous pourrions nommer si la liste n'en était pas trop longue (1).

Enfin l'ordre des temps que nous suivons pas à pas nous apporte encore ici le nom de saint Jean de Dieu, qui, dès l'âge le plus tendre, récitait, tous les jours, le rosaire, en méditait surtout les mystères douloureux avec un singulier attrait, et n'avait pas de plus grand bonheur que de parler de Marie dans ses conversations. Il avait une pratique de dévotion qui lui était

(1) Voir *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. II.

toute particulière, c'était de réciter, tous les jours aussi, vingt-quatre *Pater* et autant d'*Ave* en l'honneur des vingt-quatre années durant lesquelles Marie vécut sur la terre, depuis l'Ascension de son adorable Fils jusqu'à son Assomption à elle. Nous avons raconté ailleurs (1) comment cette Mère de bonté daigna venir le visiter à ses derniers moments en compagnie de saint Jean et de l'archange Raphaël.

Mais arrivons au saint dont nous devons tout spécialement nous occuper dans ce chapitre, et qui, ayant écrit et laissé d'admirables et précieux sermons à la gloire de la sainte Vierge, est plus particulièrement un de ces *forts* ou braves en Israël qui tiennent, pour défendre la couche de Salomon, c'est-à-dire Marie, contre les frayeurs de la nuit ou les attaques du démon et les blasphèmes de l'hérésie, le glaive de la parole.

Saint Thomas de Villeneuve est certainement une des gloires les plus pures et les plus brillantes de l'Église d'Espagne. Formé dans sa propre famille par les leçons et les exemples de Thomas Garcias, son père, et de Lucie Martinez, sa mère, à l'amour et à la pratique de toutes les vertus, il montra, dès l'enfance, ce qu'il devait être plus tard.

Ses parents étaient surtout charitables envers les pauvres auxquels ils distribuaient tout ce qui ne leur était pas strictement nécessaire. Leur fils se modela sur eux. L'amour des pauvres devint son caractère distinctif; et, dès l'âge de sept ans, on le vit employer mille moyens ingénieux pour venir à leur secours. Souvent il se privait pour eux de la nourriture qu'on lui

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. II, p. 166.

donnait. Une attention constante à veiller sur ses sens et à les mortifier, une douceur et une modestie qui le faisaient aimer de tous, une pureté de cœur que rien ne souilla jamais, une vive horreur du mensonge et de toute tromperie, une piété d'ange et une union presque constante avec Dieu par la prière et l'oraison furent les autres ornements de son admirable enfance. Ajoutons qu'il eût dès lors et qu'il montra, toute sa vie, une dévotion singulière envers la sainte Vierge.

Dans toutes les écoles où il étudia, à Villeneuve, à Alcalá, à Salamanque, il se montra doué d'un esprit excellent; et, ce qui vaut bien mieux encore, il fut d'une conduite exemplaire et il devint le modèle de tous ses condisciples. A vingt-six ans il reçut le brevet de maître ès-arts, et on lui confia une chaire de philosophie d'abord à Alcalá et ensuite à Salamanque. Le monde lui prodigua ses applaudissements; mais ils ne l'enivrèrent point. Loin de là, il conçut des craintes et des défiances; et, pour se soustraire au péril, il forma et mûrit longtemps le projet de quitter le siècle; ce qu'il exécuta en entrant, à Salamanque, dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin à peu près à l'époque où Luther quitta le même ordre, en Allemagne, par une apostasie qui a attristé l'Église autant qu'elle a réjoui l'enfer.

Religieux, prêtre, prédicateur, confesseur, il remplit tous les devoirs attachés à ces divers titres avec autant de perfection que de simplicité. Ses succès, comme prédicateur, furent tels qu'on le nomma l'apôtre de l'Espagne, et il s'attira si bien l'estime et l'affection de ses frères en religion, qu'il fut successivement élu prieur des couvents de Salamanque, de

Burgos et de Valladolid. Deux fois il fut provincial d'Andalousie et une fois de Castille; et il remplit toutes ces places avec un zèle et une bonté qui lui gagnèrent tous les cœurs. Charles-Quint le choisit pour un de ses prédicateurs et de ses conseillers intimes; puis il le nomma à l'archevêché de Grenade. Saint Thomas refusa avec tant d'énergie que l'empereur n'insista pas. Mais un de ces faits que le monde appelle hasards lui ayant, par l'erreur d'un secrétaire de ce même prince, fait parvenir des lettres de nomination à l'évêché de Valence destiné à un autre, cette nomination fut maintenue comme un acte providentiel et malgré les représentations de Thomas, par Philippe d'Espagne qui gouvernait alors en l'absence de son père. D'un autre côté il fut enjoint à l'humble religieux, par ses supérieurs, au nom de l'obéissance et sous peine d'excommunication, de se soumettre aux volontés de l'empereur. En conséquence, il fut sacré archevêque de Valence.

Cette nouvelle dignité ne l'enorgueillit point. Il n'arrive que trop souvent que *les honneurs changent les mœurs*, comme le dit un adage latin. Il n'arrive que trop souvent que ceux qui sont portés au sommet de l'échelle oublient qu'ils ont été au bas et qu'ils sont de même nature que ceux qu'ils voient au-dessous d'eux. Trop souvent ils auraient besoin qu'on leur dit comme autrefois aux triomphateurs romains « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » Il n'en fut pas ainsi de saint Thomas de Villeneuve. Il resta sous la mitre aussi humble qu'auparavant. Repoussant les oripeaux d'une fausse grandeur, il fit ôter les carreaux et les tapis dont on avait couvert son trône archiepiscopal. Il

commença son épiscopat par une aumône à l'hospice de Valence ; il visita ensuite les prisons qu'il rendit moins malsaines, moins sombres et plus commodes ; il garda son habit monastique quoique grossier et déjà fort usé, et il le raccommo- dait lui-même. Sa table était également de la plus grande simplicité. Il bannit de son palais toute espèce de tapisserie, tout ce qui sentait le luxe. Il visitait tour-à-tour toutes les églises de son diocèse, prêchant partout avec tant de zèle et d'onction que chacune de ses paroles était comme un trait de flamme qui pénétrait, échauffait et embrasait les cœurs. On pouvait toujours l'approcher. S'étant aperçu que ses domestiques, de peur de l'interrompre dans ses exercices de piété, faisaient attendre les personnes qui venaient le consulter, il leur recommanda de l'avertir désormais sans délai lorsque quelqu'un se présenterait pour lui parler. La raison qu'il en donnait était que son amour pour la retraite et la solitude devait céder à son devoir, et que, depuis qu'il avait accepté l'épiscopat, il avait cessé d'être son maître, pour devenir le serviteur de son troupeau. Ses décisions étaient reçues comme des jugements d'une infail- lible vérité.

Mais sa vertu dominante, son caractère distinctif, comme nous l'avons dit, ce fut la charité pour les pauvres. Sur dix-huit mille ducats de revenu que lui rapportait l'archevêché de Valence, il en employait treize mille au soulagement des malheureux. On voyait tous les jours à sa porte cinq cents pauvres, à chacun desquels on donnait de la viande, du pain, du vin et une pièce d'argent. Il se déclara le père des orphelins. Il contribuait à la dot des filles sans fortune. Précur-

seur aussi de saint Vincent de Paul, il avait pour les enfants trouvés une tendresse toute particulière ; il donnait une récompense à ceux qui lui en apportaient et aux nourrices qui en prenaient le plus de soin. Une ville de son diocèse ayant été pillée par des pirates, il y fit porter de l'argent pour le rachat des captifs et d'abondantes provisions pour les personnes dépouillées. Aussi compta-t-on à ses funérailles plus de huit mille cinq cents pauvres pleurant en lui le plus généreux des bienfaiteurs, le plus tendre des pères.

Mais nous avons surtout à le considérer ici comme serviteur de Marie. Or, outre le droit que lui donnent ses *Sermons* de figurer, par son nom, en tête d'un de nos chapitres, il mérite encore cet honneur par la grande piété qu'il montra à l'égard de cette sainte Vierge. Car ce fut le jour même de sa Présentation, le 21 novembre de l'an 1526, qu'il prit l'habit religieux. Il dit aussi sa première messe un jour de fête de la même Vierge. Ce fut le jour de la Purification, 2 février 1555, que Dieu lui révéla le jour et l'heure de sa mort qui arriva le 8 septembre de cette même année. Car, comme ce saint archevêque, effrayé du fardeau qui pesait sur ses épaules, répétait souvent qu'il tremblait de se voir exclu du nombre des prédestinés pour avoir consenti à prendre rang parmi les pontifes de l'Eglise, et comme, en ce jour du 2 février 1555, il était prosterné devant un crucifix et pleurait à chaudes larmes sous le poids de ses terreurs, le crucifix même lui dit : « Sois sans crainte ; car tu viendras vers » moi le jour de la nativité de ma glorieuse mère, » et, par l'effet d'un miracle, la bouche du crucifix, auparavant fermée, resta ouverte, de telle sorte qu'on

vit si bien les dents et que ces dents étaient si admirables et si parfaites, que les meilleurs artistes déclarent qu'aucune main d'homme ne pourrait rien faire de pareil. Saint Thomas de Villeneuve mourut donc le jour où Marie parut à la lumière de ce monde; et il fut, selon son désir, enterré dans l'église de *Notre-Dame-du-Secours*.

Écoutons maintenant comme il parle de cette auguste Vierge; et citons quelques fragments des sermons qu'il a faits à la louange de cette créature incomparable.

« Marie est Mère de Dieu, dit-il; or, combien magnifique, combien incompréhensible n'est pas une telle dignité? Évidemment il y a quelque chose d'infini à être Mère de l'Infini et du Tout-Puissant. Et quelle excellence, quelle perfection, quelle grandeur n'a pas dû avoir cette Vierge pour devenir digne d'être la Mère d'un Dieu (1)? O admirable Vierge qui est devenue la Mère de son Créateur! ô inconcevable dignité par laquelle une femme a avec Dieu un même Fils auquel elle dit comme le Père: « *Vous êtes mon Fils*, » et par laquelle encore cette jeune Vierge est Mère de Celui dont Dieu est le Père! Le Fils siège dans le ciel à la droite de son Père; la Mère, elle, est assise à la droite de son Fils. Leurs yeux, à tous les deux, sont donc heureux de s'arrêter sur ce Fils qui leur est commun et qui est entre eux deux. Le Père voit dans son Fils la personne qu'il engendre de toute éternité. La Mère voit dans ce même Fils la nature humaine que, dans le temps, il a prise dans ses entrailles à Elle. Le Père met ses complaisances

(1) Conc. 3 de Nativ. B. V.

» dans son Fils ; la Mère met dans ce même Fils son
 » bonheur et sa joie. Le Père dit à son Fils : « Je t'ai
 » engendré de mon sein avant l'aurore ; » la Mère dit
 » à ce même Fils : « Je vous ai, en demeurant Vierge,
 » engendré de mon sein. » Marie est atterrée de sa
 » propre grandeur, et elle ne peut la concevoir ; car,
 » du moment où elle est devenue la Mère du Créateur,
 » elle devient de droit et nécessairement la Reine et
 » la Souveraine de toutes les créatures. O Marie, Dieu
 » a vraiment *fait en vous de grandes choses* ; et, en fai-
 » sant de vous sa Mère, il vous a vraiment rendue telle
 » que *les générations vous proclameront à jamais bien-*
 » *heureuse* (1). Car, s'il est honorable d'être la mère
 » d'un homme ayant droit de bourgeoisie et de cité,
 » il l'est bien plus d'être la mère d'un chevalier ou
 » d'un sénateur, bien plus encore d'un roi. Mais il
 » serait bien plus glorieux d'être mère d'un ange, si
 » les anges avaient des mères ; bien plus d'être la mère
 » d'un archange et incomparablement plus d'être la
 » mère d'un séraphin. Mais être Mère du Fils de Dieu,
 » c'est être autant au-dessus de ces diverses mater-
 » nités réelles ou supposées que Dieu est lui-même
 » au-dessus de tous les êtres que nous venons de nom-
 » mer (2). Que voulez-vous de plus ? Que désirez-vous
 » de plus en Marie ? N'est-ce pas assez pour vous
 » qu'elle soit Mère de Dieu ? Quelle beauté, je vous le
 » demande, quelle vertu, quelle perfection, quelle
 » grâce, quelle gloire pourrait manquer à la Mère de
 » Dieu ? Lâchez la bride à toutes vos pensées ; donnez
 » un libre cours à votre imagination ; figurez-vous et

(1) Concione 2 de Nativit. B. V. M. — (2) *Ibid.*

» représentez-vous la vierge la plus pure, la plus prude,
 » dente, la plus belle, la plus pieuse, la plus humble,
 » la plus douce possible; faites-vous l'idée d'une Vierge
 » pleine de toute espèce de grâces, sainte sous tous les
 » rapports, ornée de toutes les vertus, riche de tous
 » les dons du ciel, éminemment agréable à Dieu. Osez
 » tout ce que vous pourrez; faites tous vos efforts;
 » ajoutez louanges à louanges; entassez éloges sur
 » éloges; cette Vierge est bien au-dessus de tout ce
 » que vous penserez, de tout ce que vous direz; elle
 » surpasse toutes vos conceptions; et vous restez bien
 » au-dessous de ses véritables grandeurs (1). Dire que
 » c'est de vous qu'est né Jésus c'est faire le plus grand
 » éloge qu'il soit possible de faire d'une simple créa-
 » ture; c'est vous donner, ô Marie, un nom au-dessus
 » de tout nom et un titre que personne ne partage
 » avec vous. Car à qui, je ne dis pas des hommes,
 » mais des anges, Dieu a-t-il jamais dit : « Vous êtes
 » ma Mère, et je suis votre Fils. » Que cette parole
 » donc, *c'est d'elle qu'est né Jésus* revienne souvent
 » dans nos louanges, qu'elle retentisse dans nos
 » hymnes (2). »

On trouve dans les sermons de saint Thomas de Villeneuve de très fréquentes réminiscences de saint Bernard et notamment dans les éloges qu'il donne à l'humilité de la très auguste Vierge.

« Par ses prières, par ses mérites, par ses vertus,
 » Marie a, pour ainsi parler, arraché Jésus-Christ du
 » ciel. Elle a fait invasion dans le royaume de Dieu;
 » elle y a conquis le cœur de ce Roi des prophètes

(1) Concione 2 de Nativit. B. V. M. — (2) *Ibid.*

» qu'elle a porté pendant neuf mois dans le sanctuaire
 » de son sein (1). Vois donc, ô âme pieuse, vois main-
 » tenant ce véritable, ce robuste Samson, vois-le af-
 » faibli, lié et rasé, vois-le reposant dans le sein de
 » sa chère Dalila. Où sont, à présent, ces cheveux qui,
 » de toute éternité, tombent de sa tête, c'est-à-dire
 » de sa divinité, et dans lesquels est toute sa force ?
 » Où sont son éternité, son immensité, son immuta-
 » bilité, son infinité et tous ces attributs de la divinité
 » qui sont comme la chevelure ondoyante de sa tête ?
 » Notre Samson est rasé ; et c'est Dalila qui lui a en-
 » levé sa chevelure. Ses cheveux n'ont point été arra-
 » chés, mais ils ont été coupés. Les racines en sont
 » restées dans la chair ; et, un jour, ces cheveux re-
 » pousseront ; un jour, la divinité reprendra le dessus.
 » Attends-moi, dit-il, attends-moi au jour de ma ré-
 » surrection. Oui, attends un peu, ô âme, attends que
 » notre Samson soit attaché à la colonne du temple,
 » c'est-à-dire à sa croix. Car, s'il est une fois enlevé
 » de terre, il attirera tout à lui. Il mourra notre Sam-
 » son, et, en même temps, il détruira l'empire de ses
 » ennemis. Car il tuera plus de Philistins en mourant
 » qu'il n'en avait tué pendant sa vie, et il déploiera
 » plus de force et de puissance dans sa mort qu'il n'en
 » a déployé dans son existence mortelle. O divine, ô
 » aimable Dalila ! ô bienheureuse Vierge qui avez lié
 » et enchaîné le Dieu fort, le Tout-Puissant, et qui
 » l'avez affaibli pour notre salut ! Quelle joie et quel
 » bonheur pour vous comme pour nous que vous
 » triomphiez de Samson ! Qui pourra dire votre allé-

(1) Concione de partu Virginis.

» gresse? Qui pourra exprimer et dépeindre l'étendue
 » de votre félicité lorsque vous pressez dans vos bras,
 » lorsque vous enveloppez de langes, lorsque vous
 » nourrissez de votre lait, lorsque vous couvrez de vos
 » baisers et comblez de vos caresses votre Dieu et votre
 » Créateur (1). Oh! qu'elle est grande! qu'elle est
 » élevée cette Vierge que le Très-Haut a choisie pour
 » être sa Mère et pour servir de modèle à tous les siècles!
 » Mais dans cette grandeur sans pareille, dans
 » cette élévation sans égale a-t-elle jamais ressenti,
 » a-t-elle jamais manifesté le plus petit mouvement
 » d'orgueil? Non certes; loin de là, autant elle l'em-
 » porte sur tous les autres par sa haute dignité et par
 » les grâces qu'elle possède, autant elle est vile et
 » basse à ses propres yeux. Et c'est bien un grand
 » prodige qu'une pareille humilité jointe à tant de pré-
 » rogatives! Car, qu'un pécheur, écrasé sous le poids
 » de ses fautes, s'humilie, c'est moins alors de l'hu-
 » milité que de la vérité. Mais que l'humilité accom-
 » pagne la sainteté, c'est alors beauté sur beauté et
 » mérite sur mérite. Et voilà pourquoi il est dit dans
 » le Cantique des Cantiques : « *Vous êtes belle, ma*
 » *bien-aimée, oui, vous êtes toute belle,* » car c'est une
 » double beauté que l'humilité jointe à la pureté et la
 » pureté jointe à l'humilité (2). »

Saint Thomas établit en ces termes la noblesse de Marie :

« Bien que Dieu ait choisi pour Mère une Vierge
 » humble et pauvre, cependant il a voulu qu'elle fût,
 » par sa famille et par le sang qui coulait dans ses

(1) Concione 4 in natali Domini.

(2) Conc. 2 de Annuntiat. B. V. M.

» veines, plus illustre, plus distinguée, plus noble
 » qu'aucune femme du monde; car sa famille remonte
 » aux temps les plus reculés, et elle a pour aïeux des
 » patriarches, des rois et des prêtres. Cherchez dans
 » le monde une princesse, une reine, une femme quel-
 » conque qui puisse compter, dans sa famille, autant
 » de princes, autant de rois. La Vierge Marie est donc
 » de la plus haute et de la plus noble extraction. Et
 » il convenait qu'il en fût ainsi de la Mère future du
 » Sauveur. Car il n'eut pas été convenable qu'elle eût
 » été de basse lignée, dans la crainte qu'il n'en
 » rejaillît quelque tache ou quelque désavantage sur
 » son auguste Fils. Car bien que, dans le fond, tous
 » les hommes aient la même origine, qu'ils soient tous
 » de la même famille, cependant les enfants ne laissent
 » pas que de recevoir des éléments et des germes de
 » bonnes qualités de parents bons et vertueux; car
 » nous voyons ordinairement que les parents recom-
 » mandables ont des enfants dignes d'eux et naturel-
 » lement portés au bien (1). »

Sur la beauté de Marie S. Thomas de Villeneuve dit :

« Nous lisons dans les fables ou fictions des poètes,
 » que Pandore fut, par sa prodigieuse beauté, un sujet
 » d'étonnement et en quelque sorte de stupéfaction
 » même pour les dieux qui la créèrent. Mais Marie,
 » notre vraie Pandore, a été, pour son divin Auteur,
 » moins un sujet d'étonnement qu'un objet d'amour.
 » Car elle lui a plu par sa virginité; elle lui a plu par
 » sa pureté; elle lui a plu par son humilité, elle lui
 » a plu enfin par le magnifique ensemble de ses vertus
 » de toute espèce (1). »

(1, Conc. 2 de Annunt. B. V. M.

La bonté de Marie inspire au saint archevêque la prière suivante :

« Comme les poussins, lorsque les oiseaux de proie
 » menacent de fondre sur eux, se réfugient en toute
 » hâte sous l'aile de leur mère, ainsi nous nous ca-
 » chons, ô Marie, sous vos ailes. Car nous ne connais-
 » sons pas d'autre refuge que vous. Vous êtes seule
 » toute notre espérance; vous êtes seule la haute et
 » puissante Patronne vers laquelle se tournent et se
 » portent tous nos regards (1). »

L'éloquence de saint Thomas de Villeneuve est pleine de naturel. Qu'on en juge par ce fragment extrait de son second sermon sur la Nativité de la très sainte Vierge :

« La souveraine perfection de la créature ici-bas
 » consiste tout entière dans l'amour de Dieu. Or, de
 » tous les amours de la terre, il n'y en a pas de plus
 » fort que celui d'une mère pour son enfant. Car les
 » mères aiment si vivement, même leurs enfants les
 » plus difformes, que, quand elles allaitent leurs en-
 » fants, les femmes, même les plus froides et les plus
 » indifférentes, semblent perdre tout autre sentiment
 » que celui de l'amour maternel. Que ne disent pas
 » les mères? Que ne font-elles pas? Quel bouffon est
 » plus plaisant pour amuser la foule que les mères ne
 » le sont pour égayer leurs enfants? C'est que la Pro-
 » vidence qui est sage dans toutes ses œuvres et qui
 » ne perd de vue aucune de ses créatures, voulant
 » empêcher que les enfants de l'âge le plus tendre, et
 » qu'on n'élève qu'avec des peines infinies, ne fussent,

(1) Serm. 3 de Nativit. B. V. M.

» à cause de ces peines et de tout ce qu'il en coûte pour
 » faire vivre ces enfants, un principe d'ennui et un
 » objet de dégoût pour leurs mères, a gravé natu-
 » rellement dans le cœur de ces mères, un vif et ar-
 » dent amour pour les enfants nés de leur sein. Sans
 » cela qui donc pourrait supporter les fatigues que
 » donne un enfant au berceau, ses cris, ses pleurs,
 » ses insomnies, ses maladies? Qui pourrait passer
 » près de lui des journées et des nuits entières? Qui
 » pourrait supporter tout ce qu'il y a de rebutant, de
 » dégoûtant dans un enfant à la mamelle? Et ce n'est
 » pas seulement aux femmes, c'est à toutes les mères
 » que l'Auteur de la nature a inspiré ce tendre et in-
 » vincible amour. Ne voyez-vous pas souvent que la
 » poule devient un aigle pour la défense de ses petits,
 » et la jument la plus douce, une véritable lionne pour
 » protéger son poulain, en s'exposant courageusement,
 » pour cela, à la rage et aux morsures des loups? Ne
 » voyez-vous pas sans cesse que, même parmi les animaux,
 » les mères font bon marché de leur propre vie, ne la
 » comptent pour rien et l'exposent gaiement pour la
 » conservation de leur progéniture? Oh! que c'est une
 » belle chose que l'amour et combien il serait impos-
 » sible de croire à ses héroïques et innombrables pro-
 » diges, si l'on n'en était continuellement témoin? Si
 » donc, comme nous l'avons dit, l'amour des femmes
 » pour les enfants qu'elles ont eus des hommes est si
 » fort et si puissant qu'il leur fait aimer avec une vé-
 » ritable passion même leurs enfants les plus difformes
 » et les plus contrefaits, songez avec quelle force et
 » quelle énergie d'amour Marie n'a pas dû aimer son
 » Fils, son Fils unique, son Fils qu'elle a seule engendré

» selon la chair, et un Fils si beau, si parfait, si ai-
 » mable, si noble, si puissant, si généreux, si bon, si
 » grand, un Fils dont la beauté fait pâlir le soleil et
 » la lune, un Fils dont la splendeur éblouit les anges
 » mêmes, un Fils que les séraphins sont avides de
 » voir, un Fils enfin qu'elle savait être son Dieu et
 » son Créateur (1). Aussi dites quel bonheur et quel
 » amour devait éprouver Marie quand elle voyait son
 » Fils, âgé de trois ou quatre ans, jouer sous ses
 » yeux, lui sourire, se jeter dans ses bras, lui demander
 » ses caresses. O cœur virginal et maternel, cœur em-
 » brasé d'amour, ô intérieur de Marie, véritable four-
 » naise ardente! cœur sacré, cœur plus que séraphi-
 » que, quelles flammes, quelles ardeurs ne vous
 » consomment pas! O corps si délicat, comment une
 » telle incandescence ne te brise-t-elle pas? Et qui
 » pourrait, ô Vierge, parler convenablement de vos
 » brûlantes ardeurs et des transports de votre amour?
 » Qui pourrait seulement s'en faire une juste idée?
 » « *Ne considérez pas, dit-elle, que je suis brune, car*
 » *c'est le soleil qui m'a ôté la fraîcheur et la blancheur*
 » *de mon teint* (2); le brûlant soleil m'a tellement
 » embrasée à l'extérieur comme à l'intérieur, que, par
 » l'effet de ses feux, je parais brune; oui je parais
 » brune; mais je n'en suis pas moins belle, ô filles de
 » Jérusalem; aussi le roi m'a-t-il aimée (3). » Et voilà
 » pourquoi l'archange dit prophétiquement à cette
 » Vierge en lui annonçant le redoublement de ces di-
 » vines ardeurs : « *L'Esprit-Saint viendra en vous avec*
 » *une surabondance de dons, et la vertu du Très-Haut*

(1) Conc. 2 de Nativité, B. V. M. — (2) Cant. 6. — (3) Cant. 1, 3.

» *vous couvrira de son ombre* (1). » Ne craignez donc
 » pas, ô fille de Jérusalem, soyez sans inquiétude, car
 » l'Esprit-Saint vous viendra en aide, il vous assistera,
 » et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son
 » ombre; elle sera comme un pavillon qui vous mettra
 » en état de supporter les ardeurs de ce brûlant soleil.
 » Et celui qui ordinairement éclaire les autres, de-
 » viendra pour vous une ombre et comme un nuage
 » qui tempérera les feux et les ardeurs de l'astre divin.
 » Seule de toutes les vierges vous jouissez de l'honneur
 » de la maternité, seule de toutes les vierges, vous pos-
 » sédez le privilège d'être mère. Il n'y a que vous qui
 » ayez un Fils qui vous est commun avec Dieu le Père;
 » et, autant que cela est possible à une créature, votre
 » amour est parfaitement semblable au sien. L'ange
 » aime, mais comme on doit aimer un Dieu; la Vierge
 » aime, mais comme une mère aime un fils; aussi l'ange
 » est-il, en retour, aimé comme un serviteur; tandis
 » que la sainte Vierge est aimée comme une mère (2). »

Saint Thomas de Villeneuve est certainement un des plus éloquents panégyristes de la Reine des cieux.

Saluant la naissance de cette Vierge, il s'écrie :

« O Marie, en ce jour où vous êtes née, vous avez
 » éclairé le monde, vous avez réjoui le ciel, épouvanté
 » l'enfer, relevé ceux qui étaient tombés, rendu à la
 » santé et à la joie les malades et les affligés. Dites-
 » nous, je vous prie, ô sages astrologues qui regardez
 » le ciel, dites-nous ô prophètes, ce que sera cette
 » jeune enfant qui paraît aujourd'hui avec tant d'éclat
 » à la lumière du jour, et annoncez-nous sa naissance.
 » O Prophète-roi, dis-nous ce que tu penses de cette

(1) Luc. 1, 35. — (2) Conc. 2 de Nativit. E. V. M.

» enfant qui est ta Fille ; que sera-t-elle à ton avis ?
 » Elle sera , répondit-il , *une colonne inébranlable sur*
la terre ; son fruit s'élèvera au-dessus du Liban, et ils
fleuriront (les hommes) *comme l'herbe des prairies* (1),
 » c'est-à-dire que l'Église s'enrichira de ses mérites.
 » Et toi, ô Isaïe, dis-nous aussi ce que tu penses de
 » cette Vierge ; que sera cette enfant ? Et il répond :
 » *Elle sera un pavillon contre les ardeurs du soleil, et*
un abri contre la pluie et la tempête (2) , c'est-à-dire
 » qu'elle sera la sauvegarde des justes et le refuge des
 » pécheurs (3). »

Saint Thomas de Villeneuve sera le dernier des pagnégyristes de Marie dont nous citerons un certain nombre d'extraits. Qu'on nous permette donc d'en donner encore quelques-uns ; nous nous faisons violence pour en omettre plusieurs qui sont vraiment admirables.

Un saint docteur, prédécesseur de saint Thomas de Villeneuve, avait appelé Marie *un petit monde* ou un abrégé du monde (4). Notre éloquent archevêque développe ainsi cette expression :

« Comme dans la création du monde, Dieu a fait de
 » l'homme l'abrégé de la nature entière ou le résumé
 » de toutes ses œuvres ; et, partant, un petit monde,
 » ainsi, dans la restauration ou réparation du monde
 » moral, il a renfermé en Marie toute l'Église et la
 » perfection de tous les saints, ce qui fait qu'on peut
 » justement appeler cette Vierge l'abrégé de l'Église
 » ou le petit monde de la Rédemption. En effet, on

(1) Ps. 71, 16. — (2) 4, 6. — (3) Conc. 3, de Nativit. B. V. M. —

(4) Microcosmus.

» trouve en Elle tout ce qu'il y a eu de remarquable
 » en tous les saints; on trouve en Elle la patience de
 » Job, la douceur de Moïse, la foi d'Abraham, la chas-
 » teté de Joseph, l'humilité de David, la sagesse de
 » Salomon, le zèle d'Élie, la pureté des vierges, le
 » courage des martyrs, le dévouement des confesseurs,
 » la sagesse des docteurs, le détachement des anacho-
 » rètes; on trouve en Elle tous les dons du Saint-
 » Esprit, toutes ces largesses gratuites qu'énumère
 » l'apôtre, le don de sagesse, de science et d'intelli-
 » gence, le don de piété et de force. *Mille boucliers,*
 » *et tout ce qui fait l'armure et l'équipement des braves,*
 » *sont suspendus à cette tour* (1), c'est-à-dire que Marie
 » possède toutes les armes que les saints ont opposées
 » aux vices. Voilà pourquoi Dieu lui fait dire : *J'ai*
 » *établi ma demeure dans l'assemblée de tous les*
 » *saints* (2). C'est pourquoi saint Jean l'a vue revêtue
 » du soleil, ayant la lune sous les pieds, et portant sur
 » la tête une couronne de douze étoiles. C'est pour-
 » quoi encore il est dit dans le sacré Cantique : « *Que*
 » *verrez-vous dans la Sulamite, sinon un chœur de mu-*
 » *sique guerrière* (3)? » Telle est notre bien-aimée;
 » telle est la Mère de Notre Seigneur; ou plutôt, nous
 » n'avons rien dit, car elle est mille fois plus que
 » nous n'avons dit *sans parler de ses perfections incon-*
 » *nues* (4), car elle seule connaît, et Dieu, qui l'en a
 » gratifié, connaît seul avec elle les communications
 » intimes dont Dieu l'a favorisée, les révélations qu'il
 » lui a faites, et toutes les douceurs, les ardeurs et les
 » clartés dont elle fut comme inondée par le divin
 » soleil qu'elle portait dans son sein. Aussi la plus

(1) Cant. 4, 4. — (2) Eccli. 24, 16. — (3) 7, 1. — (4) Cant. 4, 1, 3.

» grande gloire et la plus grande beauté de cette fille
 » du Roi, de cette Mère du Roi vient-elle de son
 » intérieur (1). »

Voici comment saint Thomas de Villeneuve s'exprime sur le privilège exceptionnel que Dieu a fait à la très sainte Vierge en l'exemptant de la tache du péché originel.

« Il convenait que la Mère de Dieu fût éminemment
 » pure, qu'elle fût sans tache et sans péché. Aussi fut-
 » elle toute sainte, non-seulement quand elle eût
 » atteint l'âge de l'adolescence, mais même dans son
 » berceau, même dans le sein de sa mère, même dans
 » sa conception. Car il ne convenait pas que le sanc-
 » tuaire de Dieu, le temple de la sagesse, le reliquaire
 » du Saint-Esprit, l'urne qui renfermait la manne
 » céleste eût aucune tache ni souillure; c'est pourquoi
 » avant que son âme très sainte fût unie à sa chair,
 » cette chair fut entièrement purifiée de toute souillure,
 » de toute lie du péché, et son âme, quand elle s'unit
 » à cette chair, n'en contracta aucune tache (2). »

Dans tout ce que nous avons lu touchant les grandeurs de Marie et concernant les mystères auxquels elle a eu part, nous n'avons trouvé, sur l'heureux enfancement de Jésus, rien de plus délicieux que le morceau qu'on va lire.

« Elle était arrivée cette heure sacrée, cette heure
 » d'or, cette heure resplendissante, cette heure bénie
 » plus que toutes celles dont se compose le temps,
 » cette heure marquée et réservée dès le commence-
 » ment pour la consolation et le salut du monde, et
 » *la nuit avait atteint le milieu de sa course* quand,

(1) Ps. 44, 14. — (2) Conc. 3 de Nativit. B. M. V.

» tout à coup, on voit changer le visage de la Vierge;
 » ses joues se teignent d'une tendre rougeur, leur
 » blancheur ordinaire est mêlée d'une douce nuance
 » de vermillon, tellement que l'on pourrait la compa-
 » rer à des lis d'une éclatante blancheur unis et ma-
 » riés à des roses purpurines. Une sorte de frisson
 » surnaturel et divin agite tous ses membres; son
 » cœur est embrasé d'ardeurs inaccoutumées; son âme
 » semble inondée de délices extraordinaires, une sorte
 » de torrents de joies s'y précipite à flots pressés, à
 » tel point que la jeune mère ne peut presque en sup-
 » porter le poids. O Vierge bénie, sont-ce donc là les
 » douleurs de votre enfantement divin? Sont-ce là les
 » souffrances et les maux intolérables qu'endurent
 » ordinairement les femmes dans ce cruel moment?
 » La Vierge-mère sent l'approche de ses merveilleuses
 » couches; et, pleine de l'esprit de Dieu, brûlante et
 » pénétrée d'une sainte ferveur, ayant élevé les yeux
 » et les mains vers le ciel, puis s'étant mise à genoux,
 » elle s'abandonna entièrement à la volonté de Dieu,
 » et attendit le moment solennel. Saint Joseph était là,
 » surpris et émerveillé de tout ce qu'il voyait, et atten-
 » dant aussi, en silence et en prière, le dénouement
 » de tout cela, lorsque, tout à coup, un bel et
 » admirable enfant, un enfant tout-puissant, un enfant
 » *dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et*
 » *de la science de Dieu* (1), un enfant tout petit et en
 » même temps Dieu infini, sortant du sein virginal de
 » sa mère, tomba soudain en leur présence sur cette
 » terre dont il venait effacer les souillures (2). »

Nous nous sommes déjà plaint que depuis l'ère gla-

(1) Col. 2, 3. — (2) Conc. 1 de Natali Domini.

ciale de la réforme le langage des auteurs et des prédicateurs catholiques, parlant de la Mère de Dieu ou s'adressant à elle, n'avait plus eu l'expansive onction qu'avait celui des anciens Pères. Saint Thomas de Villeneuve va nous offrir encore un admirable modèle de ce ton simple et affectueux, de cet abandon familial, naïf et filial qui doit être le cachet de l'amour de tout chrétien pour Celle dans laquelle il n'y a, comme dit saint Bernard, rien de sévère, rien de dur.

« Faites-nous part, ô Vierge bienheureuse, de ces
 » délicieux dialogues, de ces charmants entretiens, de
 » ces conversations intimes que vous avez eus avec
 » votre adorable Fils, lorsque, reposant entre vos bras,
 » il vous découvrait les secrets du ciel, et lorsque, en
 » retour de ces divines communications, vous lui don-
 » niez de doux et maternels baisers. Que vous disait-il
 » alors? Que vous enseignait-il? Que lui demandiez-
 » vous? Que vous répondait-il? Car vous saviez fort
 » bien qui il était; vous saviez qu'en lui étaient tous
 » les trésors de la divine sagesse; vous saviez qu'il
 » était un abîme insondable de science et de lumière
 » caché dans les étroites limites d'un cœur d'enfant,
 » et vous graviez dans votre souvenir toutes ses paroles
 » comme autant d'oracles du Très-Haut. O heureuse
 » femme qui avez si longtemps bu à la source de ce
 » délicieux nectar de l'éternelle sagesse! Pourquoi, ô
 » Vierge, pourquoi nous avoir privés de ces richesses
 » si précieuses? Pourquoi avoir caché à vos humbles
 » serviteurs ces trésors si désirables? Pourquoi n'avoir
 » pas, par l'écriture, conservé, pour notre instruction
 » et pour notre édification, ces ineffables entretiens?
 » Que pourrait-il y avoir pour nous de plus agréable,

» de plus doux, de plus utile, que de pouvoir jouir et
 » nourrir notre piété de la salutaire lecture de ces
 » sacrés colloques; par eux nous entendrions et les
 » questions de la Mère et les réponses du Fils sur les
 » choses du ciel. Mais, hélas! il ne convenait pas de
 » mettre ces riches perles à la disposition de tous; il
 » ne convenait pas de révéler au grand jour ces mys-
 » tères surnaturels dont il n'est pas permis à l'homme
 » de parler; et c'est pour cela qu'ils n'ont pas été pu-
 » bliés (1). »

Couronnons ces citations par un remarquable pas-
 sage sur le mystère de l'Assomption.

« Que dirai-je, ô Marie, de vos ineffables délices?
 » Ah! si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point en-
 » tendu, si le cœur de l'homme n'a point compris ce
 » que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui pourra
 » dire ce qu'il a préparé à Celle qui l'a engendré et
 » qui l'aime certainement plus que tous les autres en-
 » semble. C'est cette prodigieuse affluence, c'est cette
 » abondance de joies saintes et de pures délices que
 » les habitants du ciel admirent par dessus tout dans
 » la bienheureuse Vierge. Ils admirent aussi sa haute
 » dignité et sa grandeur incomparable; car, tandis que
 » les élus, quelque saints et quelque chers qu'ils
 » soient d'ailleurs à Dieu, sont introduits dans le ciel
 » et conduits à leur trône, seulement par l'entremise
 » des anges et des archanges, cette puissante Reine
 » fait, Elle, son entrée solennelle et triomphale dans la
 » ville éternelle, avec un appareil et une pompe dont
 » rien n'approche, et en s'appuyant, non sur les bras
 » d'un ange ou d'un archange, non sur ceux d'un ché-

(1) Conc. 3 de Assumpt. B. V. M.

» rubin ou d'un séraphin, mais sur le Fils de Dieu ,
 » sur le Roi du ciel, son bien-aimé à Elle. Quel hon-
 » neur! quelle grandeur! quelle majesté! Toute l'ar-
 » mée des cieux, tout le beau et brillant sénat des
 » esprits célestes, toutes les magnifiques légions des
 » Puissances et des Dominations de l'empyrée, viennent
 » avec le Fils de Dieu au devant de la Vierge, et, pré-
 » cédant cette arche sainte de la nouvelle loi, ces tri-
 » bus saintes font retentir toute la cité vivante de leurs
 » acclamations, quand leur reine y fait son entrée, et
 » quand elle va prendre possession de son trône. Qui
 » pourra dire quels ont été alors les chants de joie des
 » anges? Quels concerts! quelle harmonie! quels
 » hymnes d'allégresse! Mais l'entrée de la Reine de
 » Saba dans Jérusalem peut nous en donner une
 » idée (1). »

O prêtres, ô mes frères dans le sacerdoce, pour bien
 parler de Marie, pour bien louer Marie, étudiez les
 anciens Pères; inspirez-vous de leurs écrits; prenez
 leur langage et leur style; ils sont les plus parfaits mo-
 dèles de l'éloquence chrétienne. Abreuvez-vous à ces
 sources; et de vos lèvres et de vos cœurs sortiront des
 pensées, des paroles et des sentiments vraiment dignes
 de votre sujet.

(1) Conc. 2 de Assump. B. V. M.

LIII.

SAINT IGNACE DE LOYOLA,

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

Dans notre précédent chapitre, nous avons nommé Luther, c'est-à-dire l'homme ennemi qui, dans le seizième siècle, empoisonna d'ivraie le champ du Père de famille comme Arius l'avait empoisonné dans le quatrième et Mahomet dans le septième, Luther, portedrapeau d'une insurrection qui a bouleversé l'Église et qui a notamment livré les assauts les plus terribles et les plus forcenés aux autels de Marie et au culte de cette Vierge. Cet apostat renouvela toutes les impiétés que, dans les âges précédents, l'enfer avait pu vomir contre Celle à laquelle le serpent de l'abîme a juré une haine irréconciliable. Il ressassa tous les blasphèmes qui avaient pu, depuis Constantin Copronyme et autres, salir les imaginations, les bouches ou les

plumes des enfants de l'erreur. Il chercha à déverser le mépris et le ridicule sur les parents de Marie et sur les solennités ou pratiques de dévotion établies en leur honneur. Il ne voit en Marie qu'une femme vulgaire, une femme remplie de défauts et d'imperfections, inférieure à sa mission et indigne du choix que le ciel avait fait d'elle pour être la Mère du Sauveur. Mélanc-ton et Ecolampade répétèrent ces impiétés. Mais le plus fougueux adversaire que la révolte de Luther ait donné au catholicisme et au culte d'hyperdulie ce fut, sans contredit, Calvin qui, entre autres griefs, reproche à la Mère de Dieu d'avoir manqué de foi et de confiance en Dieu, d'avoir été curieuse, indiscrète, importune, d'avoir cherché à entraver le cours des prédications de Jésus-Christ, son Fils, d'avoir été, en conséquence, peu estimée de l'Homme-Dieu qui affecte de l'appeler femme sans lui donner le nom de mère. Calvin ose enfin avancer qu'il ne faut point prier Marie, qu'elle n'est point l'avocate et la médiatrice des hommes auprès de Dieu; qu'elle n'a droit à aucun hommage, et que l'on ne doit rendre aucun honneur à ses images. Parmi ses sectateurs, les uns refusent à Marie la gloire d'une perpétuelle virginité, les autres l'accusent d'impureté; celui-ci traite la salutation angélique de pauvre rapsodie; celui-là jette des doutes sur la généalogie du Fils et de la Mère. Selon les uns, elle n'a point été conçue sans péché, et le dire est une ineptie; selon les autres, elle n'a point été enlevée au ciel. Il y en a même qui vont jusqu'à la qualifier de femme misérable. Zuingle et Bèze se distinguèrent dans ce concert satanique dont le résultat fut de faire, en beaucoup d'endroits, outrager et mutiler les images

de Marie, renverser ses autels, déshonorer et même démolir ses chapelles? d'affaiblir et même de tuer, dans l'âme d'un grand nombre, la piété filiale que tout chrétien et même tout homme doit à la Mère de son divin et généreux Rédempteur.

Mais au moment où l'ange des ténèbres versait sur la face de la terre sa coupe empoisonnée, Dieu préparait l'antidote. Au moment où des légions, inspirées par Satan, levaient l'étendard impie de la rébellion contre des doctrines aussi anciennes que le catholicisme, Dieu suscitait un homme qui devait être le chef d'une nombreuse et brave armée entièrement dévouée à la cause du Christ et à celle de sa sainte Mère. Ce chef c'était Ignace de Loyola; cette invincible armée, c'était la société dont il devait devenir le fondateur et le Père.

Ayant, pour faire ce chapitre, une matière bien plus abondante qu'il ne nous la faut, nous ne dirons de saint Ignace que ce qui a un rapport direct et immédiat avec le sujet de ce livre, et nous nous bornerons à montrer dans le saint instituteur des jésuites le serviteur humble et dévoué, le Fils respectueux et l'enfant bien-aimé de la céleste Vierge.

On sait comment il passa du siècle à l'état religieux, des ténèbres du monde à la lumière de Jésus-Christ, et de l'orgueil de la vie à l'humilité de la croix. On sait qu'ayant été blessé lors de la prise de Pampelune par les armées françaises, et ayant dû tenir le lit par suite de sa blessure, il demanda, pour passer le temps et pour se désennuyer, à lire quelques romans ou livres de chevalerie; mais ceux auxquels il s'adressait n'ayant alors sous la main aucun de ces ouvrages, lui donnèrent les seuls livres qu'ils eussent à leur dispo-

sition; c'étaient des *vies* de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Louanges et félicitations à ceux qui n'ont que de bons livres! Honneur aux bibliothèques au-dessus desquelles on peut écrire : *remèdes ou pharmacies de l'âme!* Honneur aux bibliothèques pures de tout poison, de tout livre pestilentiel! Combien les mauvaises productions n'ont-elles pas perdu d'âmes! Combien, au contraire, les bons livres n'en ont-ils pas ou ramené ou affermi dans le bien! Bénis soient les ouvrages qui deviennent alors les instruments de la grâce et des divines miséricordes!

Les lectures que fit Ignace lui ouvrirent les yeux sur le néant des choses de ce monde, et lui inspirèrent le sérieux et très ardent désir de marcher sur les traces de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints, plutôt que sur celles des grands et illustres capitaines dont il ambitionnait la gloire et dont il était alors l'admirateur enthousiaste. On dit qu'une apparition de la Mère de Dieu ne contribua pas peu à l'affermir dans ce projet d'une vie toute chrétienne. La chasteté apparaissait à ce soldat espagnol comme un des premiers et aussi comme un des plus difficiles devoirs de l'état religieux; cette pensée l'effrayait et le faisait hésiter. Marie lui apparut pour le fortifier et l'assurer d'un triomphe qu'aucune chute ne viendrait jamais troubler. Cette vision et cette promesse le remplirent d'une ardeur qui lui attira de nouvelles grâces; car, une nuit qu'il était prosterné devant une image de la Vierge, s'offrant à Jésus-Christ par les mains de sa très sainte Mère, se consacrant tout entier au service du Fils et à la gloire de Celle qui l'a engendré de sa chair, et leur jurant une inviolable fidélité, il entendit tout à coup

un grand bruit; la maison trembla comme avait tremblé le cénacle quand l'Esprit-Saint y descendit en langues de feu sur les apôtres; toutes les vitres de la chambre où était Ignace furent brisées comme par l'effet d'une commotion électrique, et il se fit dans la muraille une large ouverture que l'on y voyait encore à l'époque où écrivait le dernier auteur de sa vie. Puis Marie lui apparut tout environnée de lumière et tenant l'enfant Jésus entre ses bras. Cette vision, qui le remplit d'une sainte joie, purifia son cœur et effaça de son esprit toutes les images des voluptés sensuelles.

Aussi, plein de reconnaissance, il se promit à lui-même et il promit à Dieu ainsi qu'à la Reine des vierges qu'aussitôt qu'il pourrait quitter sa chambre, il irait en pèlerinage à *Notre-Dame-de-Mont-Serrat* pour y remercier à la fois Dieu et Marie des grâces obtenues, et pour en demander d'autres. Il fut fidèle à sa promesse; et sa première sortie fut un hommage public et une action de grâces à Jésus et à sa Mère.

A Mont-Serrat, lieu si célèbre par la dévotion des peuples qui le visitent et le vénèrent, et par les éclatants prodiges qu'y opère Marie, notre fervent néophyte purifia sa conscience par une confession générale. Il choisit le beau jour de l'Annonciation pour clore sa retraite et pour la couronner par la communion. Il passa en prière devant l'image miraculeuse de la très sainte Vierge toute la nuit qui précéda cette grande solennité. Au point du jour il communia; puis, ayant suspendu ses armes à l'autel de la très sainte Vierge, Mère et Reine de paix, il partit ce jour là même pour fournir une nouvelle carrière et faire une guerre

d'un autre genre que celle qu'il avait faite jusque-là (1).

Son premier soin fut d'en étudier l'art, la tactique et les principes; et le résultat de ses études fut la composition de ce magnifique traité que le nouveau soldat du Christ intitula *Exercices spirituels*, et dans lequel il montre une étendue et une profondeur de science qui font l'admiration des hommes les plus versés dans ces sortes de matières.

Quelques auteurs (2) prétendent que la sainte Vierge, appelée par les Pères la Maitresse des sciences, prit part à ce travail, qu'elle eut avec son auteur des entretiens fréquents, qu'elle l'instruisit de beaucoup de choses que naturellement il ne pouvait pas savoir, et qu'il lui dut en grande partie la valeur et l'excellence de son ouvrage, un des meilleurs que l'on ait faits sur l'art des arts. Aussi le fils de D. Bertram de Loyola n'oublie-t-il pas, dans son traité, sa sainte et docte institutrice, et on trouve dans ses *Exercices* des passages de nature à inspirer au lecteur le plus ardent amour pour Jésus-Christ et pour Marie. Ce qui fait croire que la science dont saint Ignace fait partout preuve dans cet ouvrage lui venait miraculeusement du ciel, c'est qu'il n'avait point fait d'études. Il n'avait jamais appris que les exercices propres à former

(1) Nova bella elegit. Judith.

(2) Cum Virgine sæpius conversans, ex ejus institutione, homo literarum planè rudis admirabilem illum composuit Exercitiorum spiritualium librum, sedis Apostolicæ judicio comprobatum, in quo etiam non nulla quæ animum accendunt ad Deiparam, sicut ad Christum ejus Filium prudenter admiscuit. P. Courcier, *Negot. sæcul. M.*, p. 272, anno 1521.

un officier, et l'œuvre scientifique par laquelle le soldat de Charles-Quint débuta dans sa nouvelle voie accuse des connaissances et une culture d'esprit que naturellement il ne pouvait pas avoir quand il composa ce livre qui est, en son genre, un vrai chef-d'œuvre de clarté, de méthode et de science ascétique.

Nous allions oublier de relater un trait qui prouve combien, dès le commencement de sa conversion, Ignace de Loyola eut pour Marie de respect et de vénération, et de quel zèle il se montra dès lors animé pour sa gloire. Comme il allait à Mont-Serrat pour y faire la retraite dont nous avons parlé, il fit rencontre d'un Turc avec lequel, le long du chemin, il lia conversation. L'entretien tomba sur les croyances religieuses de l'un et de l'autre; et, dans cet entretien, le Maure nia que Marie fût restée vierge en devenant mère. Ignace fit tous ses efforts pour persuader le contraire à son interlocuteur. Mais celui-ci tint bon; il en vint même jusqu'à parler en termes très injurieux de Celle dont Mahomet proclame pourtant la sainteté. Ces propos blasphématoires irritèrent tellement Ignace et excitèrent en lui une si vive indignation, qu'il fut sur le point de tuer cet imprudent antagoniste. Mais Dieu l'éclaira soudain; une lumière intérieure lui apprit sur-le-champ de quel esprit il devait être; et ce meurtre, si contraire à la morale évangélique, ne fut point consommé. Mais la seule pensée qu'en eut le zélé néophyte prouve combien, dès lors, l'honneur de la sainte Vierge lui était cher et sacré.

Cependant, après un séjour de dix mois à Manrèze, petite ville éloignée de trois lieues du Mont-Serrat;

après un voyage dans lequel il visita Rome, Padoue, Venise; après un pèlerinage en Terre-Sainte; après deux ans d'étude à Barcelone et une résidence de plusieurs mois à Alcalá et à Salamanque, Ignace vint à Paris pour y continuer ou plutôt pour y recommencer ses études qu'il jugeait imparfaites. Ce fut dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec Pierre Lefèvre, étudiant comme lui du collège de Sainte-Barbe, avec saint François Xavier, alors professeur de philosophie, avec Jacques Lainez, avec Alphonse Salmeron, avec Nicolas Bobadilla et avec Simon Rodriguez. Ignace, inspiré de Dieu et qui sentait que le souverain Maître de toutes choses l'avait choisi pour être le père d'une grande famille, proposa à ses six amis de former une société pour aller prêcher l'Évangile dans les lieux mêmes où cette bonne et céleste semence avait d'abord été jetée; ou bien, si ce projet éprouvait des difficultés, ils devaient aller à Rome se mettre à la disposition du vicaire de Jésus-Christ et travailler à la gloire de Dieu de la manière que le chef de l'Église jugerait la plus convenable.

Cette proposition fut agréée et accueillie d'enthousiasme; et les sept amis convinrent de se lier entre eux par des vœux solennels. La plus grande fête de Marie fut choisie pour être le jour de cette consécration qui devait donner naissance à une des congrégations religieuses les plus pieuses, les plus savantes, les plus nombreuses, les plus zélées et les plus dévouées à la gloire de Dieu, à la défense de la foi, à la propagation du royaume de Jésus-Christ et au culte de Marie. Le 15 août 1534, naquit donc, dans l'Église souterraine de Montmartre, près Paris, la Compagnie

de Jésus, et elle naquit, comme on le voit, sous les auspices de Marie couronnée Reine du ciel. Son berceau fut salué par les hymnes qui chantent l'entrée triomphale de Marie dans la splendeur des cieux, et le soleil qui alors éclaira l'anniversaire du couronnement de la Vierge, éclaira aussi la touchante et belle cérémonie qui donna à l'Église militante le germe d'un de ses plus brillants corps d'armée. On lit que l'Église où eut lieu cette consécration était aussi dédiée à la Mère de Dieu.

Deux ans après, trois nouveaux membres s'adjoignirent à ce noyau. Ils assistèrent au renouvellement des vœux de leurs aînés dans le lieu et au jour où ces vœux avaient été prononcés, et ils contractèrent eux-mêmes, sous les mêmes auspices, des engagements semblables.

La société de Jésus était née; elle se composait de dix membres; et elle se mit sur le champ à commencer pour Dieu, pour Marie et pour la foi ces travaux qui, plus tard, devaient prendre et ont pris une si magnifique extension.

Les historiens de saint Ignace racontent qu'à cette époque il allait très souvent à *Notre-Dame-des-Champs* invoquer, en faveur de son institut naissant, la protection de Celle qui est la dispensatrice des trésors de la grâce.

Il avait d'abord décidé que tous ceux des Jésuites qui n'étaient pas astreints au grand office de l'Église, réciteraient le petit office de la sainte Vierge.

Enfin, ayant reçu pour la société l'approbation pontificale, il entra en fonctions, encore sous les auspices de la Mère de Dieu, en faisant tout d'abord le caté-

chisme dans l'Église de *Sainte-Marie-de-Strata* qui lui fut depuis donnée et où il fut enterré.

La Conception immaculée de la Vierge sans tache eut en lui un partisan plein de zèle et d'énergie; et, même avant sa profession, il croyait à ce privilège de la Mère de Dieu de toute l'ardeur de son âme.

Ceux qui voudraient sur ce sujet de plus amples détails, pourront consulter utilement et agréablement le Jésuite Niéremberg, qui, dans son *Histoire de saint Ignace*, raconte, dans dix chapitres à part, et les témoignages de piété que saint Ignace et ses compagnons ont donnés à Marie, et les marques de bonté dont cette Vierge les a comblés. Dans le chapitre vingt-sixième il traite de la dévotion de saint Ignace à l'égard de la divine Vierge, Mère de Dieu et notre Dame. Dans le chapitre vingt-septième, il dit ce qu'a fait la sainte Vierge pour que ses enfants les plus pieux fussent en même temps pleins de dévotion pour saint Ignace et même pour qu'ils entrassent dans sa société. Dans le chapitre vingt-huitième, il expose combien Marie, et, avec elle, tous les saints qui lui sont dévoués s'intéressent à ce que la Compagnie de Jésus soit toujours bien gouvernée. Dans le chapitre vingt-neuvième, il montre comment saint Ignace communiqua à ses disciples son esprit et surtout sa dévotion envers Marie. Le chapitre trentième fait voir comment la piété à l'égard de la sainte Vierge est naturelle à tous les membres de la société. Le trente et unième, comment on doit attribuer à la Mère de Dieu tout ce qu'ont écrit saint Ignace et ses fils; le trente-deuxième, comment la très sainte Vierge s'est montrée bonne et favorable à l'égard de tous les degrés que saint Ignace

a établis dans sa pieuse Compagnie ; le trente-troisième, comment la même Vierge aide ceux qui en sont revêtus à remplir toutes les fonctions qui leur sont confiées dans la société ; le chapitre trente-quatrième, comment la divine Vierge assiste les religieux de la société à l'heure de la mort ; et enfin le trente-cinquième a pour sujet la haine que portent les démons aux membres de la Compagnie à cause de la spéciale et toute maternelle bienveillance que Marie a pour eux.

Oui, saint Ignace a donné à la Mère de Dieu une des légions ou phalanges qui auront, dans le temps, le plus fait pour sa gloire.

Mais parmi tous les illustres serviteurs de Jésus-Christ et de sa sainte Mère que cette noble Compagnie a comptés dans ses rangs il n'en est pas, à coup sûr, de plus grand que saint François Xavier que l'on a si justement appelé l'apôtre des Indes et du Japon.

Copions, sur la tendre dévotion de ce saint à l'égard de la Vierge-Mère, un remarquable article que nous apporte, au moment même où il nous est si utile et comme une faveur qui nous vient à l'instant du besoin (1), *le Rosier de Marie. Le Rosier de Marie!* oh! béni soit le prêtre qui a conçu la pensée de cette délicieuse et suave création ! Que le Rosier que sa main a planté dans l'Église se propage pour embaumer toute notre vallée jusqu'à la fin des siècles ! qu'il donne, à tout jamais, des fleurs et des parfums ! et que ces ravissantes fleurs, que ces parfums enivrants attirent beaucoup d'âmes à Jésus-Christ et à Marie !

Voici donc ce qu'on lit dans *le Rosier de Marie*,

(1) Nous écrivons ces lignes le 4 juin 1855.

numéro du 2 juin 1855, sous la rubrique de saint François Xavier.

« Un corps si chaste et un cœur si pur ne pouvaient être que d'un fidèle serviteur de la sainte Vierge. Xavier l'honora et l'aima toute sa vie avec des sentiments pleins de révérence et de tendresse. Ce fut dans l'église de Montmartre, consacrée à la Mère de Dieu, et le jour de l'Assomption, qu'il fit ses premiers vœux. Ce fut dans celle de Lorette qu'il eut la première inspiration et qu'il conçut les premiers désirs d'aller aux Indes. Il ne demandait rien à Notre Seigneur que par l'entremise de sa Mère; et, dans l'explication qu'il faisait de la doctrine chrétienne, après s'être adressé à Jésus-Christ pour obtenir la grâce d'une foi vive et constante, il s'adressait, pour la même raison, à Marie. Il finissait toutes ses instructions par le *Salve, Regina*. Il n'entreprenait jamais rien que sous les auspices de la Vierge; et, dans les périls, il avait toujours recours à elle comme à sa patronne.

» Au reste, pour montrer qu'il était son serviteur et qu'il faisait gloire de l'être, il portait d'ordinaire un chapelet pendu à son cou; et, afin que les chrétiens s'affectionnassent à dire le chapelet, il en usait le plus souvent pour opérer des miracles.

» Quand il passait des nuits en oraison dans les églises, c'était presque toujours devant une image de la Vierge. Il lui offrait surtout des vœux pour la conversion des grands pécheurs et aussi pour la rémission de ses péchés, comme il dit dans une de ses lettres qui ne marque pas moins son humilité que sa confiance en l'intercession de la sainte Vierge : « *J'ai pris*

la Reine du ciel pour ma patronne afin d'obtenir le pardon de mes innombrables péchés. » Il était particulièrement dévot à son Immaculée Conception, et avait fait vœu de la défendre autant qu'il pourrait. Dans l'entretien, il parlait ordinairement des grandeurs de la divine Marie, et il portait tout le monde à la servir. Enfin, étant sur le point de rendre l'âme, il l'invoqua avec de tendres paroles et la pria de montrer qu'elle était sa Mère. »

Ajoutons à ces détails qu'il voulut entrer au Japon le jour de l'Assomption, pour pouvoir offrir à Marie et placer sous les auspices de cette Vierge puissante les prémices de ses travaux sur cette terre idolâtre. A Méliapour, il chassa une légion de démons qui l'obsédaient, en invoquant contre eux le saint nom de Marie. A Malaca, il apaisa une horrible tempête, et il préserva d'un naufrage certain le vaisseau où il était en faisant un vœu à *Notre-Dame-de-Malaca*.

Les autres compagnons de saint Ignace, les autres membres fondateurs de la Société de Jésus, ne se montrèrent pas moins pieux envers la sainte Vierge.

Nommons d'abord Jacques Laynez qui assista au concile de Trente d'abord en qualité de théologien du siège apostolique et ensuite comme général de la Société de Jésus, et qui, par une thèse de deux heures en faveur de la conception sans tache de Marie, contribua puissamment au parti que prit le concile, dans sa cinquième session, de déclarer qu'il n'entendait pas comprendre la bienheureuse Mère de Dieu dans la malédiction universelle attirée sur la race humaine par la faute d'Adam.

Nommons encore Pierre Lefèvre qui, ayant assisté à

Spire aux premières vêpres qui se chantaient dans la célèbre cathédrale de cette ville, à l'occasion de la glorieuse Assomption de Marie, fut si touché de la magnificence avec laquelle on célébrait cette grande fête que, comme hors de lui, il combla de bénédictions tous ceux qui avaient contribué à donner de l'éclat à cette solennité; ainsi, il bénit ceux qui avaient orné et paré l'autel, ceux qui avaient pris part aux cérémonies, il bénit les choristes et tous les assistants qui, par leur modestie, leur recueillement et leur piété, avaient aussi rendu cette fête si agréable à Dieu et à la Reine du ciel.

Enfin disons de Salmeron qu'il mourut en s'écriant :
 « Au paradis! au paradis! Béni soit, ô Marie, le temps
 » où je vous ai servie! Bénies soient les prédications,
 » les peines et les fatigues dont vous avez été l'objet!
 » En un mot, ô ma Reine, béni soit tout ce que j'ai
 » fait pour vous! Au paradis! au paradis! »

Ce serait ici le lieu de dire sommairement ce que la Société de Jésus a fait en l'honneur de la très sainte Vierge. Mais un pareil sujet formerait la matière d'un volumineux ouvrage. Comment, en effet, raconter, dans les limites d'un chapitre, tout ce que les Jésuites ont fait, depuis la fondation de leur saint institut et sur tous les points du globe, pour soutenir, pour ranimer, pour propager et pour défendre le culte de la Mère de Dieu? Comment, dans les limites étroites d'un chapitre, dire les noms des martyrs que leur Société a donnés à cette cause? les noms des écrivains, des orateurs et des poètes qui, dans ses rangs, ont mis leurs talents et leur temps au service de la même cause? Comment énumérer les innombrables ouvrages inspirés dans

cette Société par l'amour de Marie, par le zèle de sa gloire? Comment redire toutes les pratiques nées dans cette Compagnie pour l'honneur de la Vierge-Mère? Quoi de mieux imaginé que les congrégations établies dans son sein, en 1563, par Jean Léonius, et qui ont valu à Marie tant de pieux hommages! La consécration à Marie du plus beau mois de l'année, le premier opusculé qui a servi cette dévotion ne sont-ils pas l'ouvrage de cette Société? Que de recueils, que de traités n'ont pas faits les Jésuites en faveur du privilège de la conception sans tache de la Mère de Dieu? Et si notre âge a eu le bonheur de voir cette croyance élevée à la hauteur d'un dogme par l'oracle infaillible de toute vérité catholique, n'est-ce pas, en grande partie, au zèle, aux démarches, à l'influence de la Compagnie de Jésus que nous en sommes redevables? N'est-ce pas un de ses membres qui a le mieux traité et éclairé la question au moment même où Rome allait prononcer sa sentence (1)? Oui, oui, la Société fondée en 1534, par saint Ignace de Loyola, a immensément contribué au culte et à la gloire de la Mère de Dieu; et, sous ce rapport, comme sous une infinité d'autres, elle a bien mérité de l'Église et elle s'est acquis d'incontestables droits à la reconnaissance de tous les vrais enfants, de tous les serviteurs dévoués de Marie.

(1) Le P. Charles Passaglia, professeur au collège Romain et honoré d'un bref par Sa Sainteté Pie IX, le 14 décembre 1854.

LIV.

SAINT PIE V,

PAPE.

Depuis saint Célestin V jusqu'au pontife qui donne son nom à ce chapitre, trente-quatre papes légitimes ont gouverné l'Église. Ils remplissent une période de deux cent soixante-douze ans, durant lesquels la plupart de ces vicaires du Christ ont beaucoup fait pour la gloire de la très sainte Vierge.

Le fameux cardinal Cajetan, si avantageusement connu des théologiens, et successeur immédiat de saint Célestin V, sous le nom de Boniface VIII, se signala pendant tout son pontificat et à l'heure de la mort par une piété vraiment filiale à l'égard de Marie. Ce fut sous son gouvernement que la sainte Maison de Notre-Dame-de-Nazareth, transportée en Italie en 1271, commença à être célèbre non-seulement dans toute la

contrée que Dieu avait favorisée de ce riche présent, mais encore dans toute l'Europe. Ce fut alors que commença cet immense concours de pèlerins qui n'a jamais cessé depuis. Boniface VIII fut loin de rester étranger aux innombrables hommages que cette sacrée demeure reçut alors de toutes parts. En mourant, il témoigna d'une manière assez singulière sa confiance en Marie ; car il voulut rendre le dernier soupir et être enterré dans une robe ou aube de lin représentant, en tissu d'or et de soie, les principaux mystères de la vie de la Vierge et notamment l'Annonciation, la Visitation, la naissance de Jésus, etc. Dans la pensée de ce pontife, c'était, pour ainsi dire, être tout enveloppé de confiance en l'auguste Vierge. Dieu parut approuver ce genre de dévotion ; car, en 1605, trois cents ans après sa mort, le corps de Boniface VIII fut trouvé sans corruption. Le nez et les lèvres seuls étaient endommagés ; et, au grand étonnement de toute la ville de Rome qui fut témoin de ce prodige et qui vit là le doigt et la puissance de Marie, le riche tissu était intact.

Pendant sa vie, Clément V avait bâti en l'honneur de la Mère de Dieu une fort belle église dans un petit village du diocèse de Bazas peu éloigné de Villandran, son pays natal. C'est là que, quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut transporté et inhumé dans un magnifique tombeau.

Jean XXII, son successeur, rétablit par un décret le pieux et déjà ancien usage de sonner, trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, la Salutation angélique. Il fit en outre bâtir, dans la ville d'Avignon, l'église connue sous le titre de *Notre-Dame-des-Mira-*

cles ; et, de plus, il lui assura de très grands revenus. Ce même pape accorda de nombreuses indulgences au pèlerinage de Mont-Serrat ; et d'après une apparition dont il fut favorisé par la Vierge en personne, il approuva la dévotion et la *confrérie du Scapulaire* par la bulle dite *Sabbatine*. Il approuva également l'*ordre du Mont-Olivet* qui donna à la Vierge une famille de plus.

Benoit XII, qui lui succéda, inaugura son pontificat en ajoutant aux indulgences déjà accordées par son prédécesseur au sanctuaire de *Notre-Dame-de-Lorette*.

Urbain V, vénéré comme saint par plusieurs églises, et en particulier par celle d'Avignon, approuva, l'année même de sa mort, l'*Ordre de Saint-Sauveur* spécialement établi par l'illustre sainte Brigitte pour honorer Marie comme Jésus-Christ l'honora. Ce même pape fit encore réparer, à ses frais, l'église cathédrale de *Sainte-Marie* de Mende ; et il l'enrichit d'ornements et de vases du plus grand prix. Il fonda, en outre, et dota avec magnificence, toujours à la gloire de Marie, un collège de chanoines dans la ville de Quesac. Ce fut lui encore qui posa la première pierre de l'église cathédrale de Montpellier dédiée à Notre-Dame. Outre les mercredis et vendredis, il jeûnait encore régulièrement tous les samedis pour se rendre plus digne de la bienveillance de Marie. Enfin, lorsqu'il partit de Rome, en 1370, pour venir à Avignon, il emporta avec lui, comme un riche trésor, un cheveu de la sainte Vierge.

Ce fut sous le pontificat de son successeur Grégoire XI que fut établie, dans l'Église Latine, la fête si douce et si aimable de la Présentation de la sainte Vierge au Temple. Philippe de Maizières, chancelier

du roi de Chypre, l'avait trouvée en Orient. Il en apporta l'office en Occident et le présenta au pape qui alors gouvernait l'Église de Jésus-Christ. C'était Grégoire XI qui reçut et accueillit cet office avec des marques non douteuses de satisfaction. Il le soumit ensuite à l'examen d'une commission de cardinaux et de docteurs; après quoi il l'approuva en permettant qu'une fête en l'honneur de la Présentation de Marie au Temple fût, à l'avenir, célébrée dans toutes les églises du monde catholique, le 21 novembre; et elle le fut alors, pour la première fois, avec une grande pompe et en présence de ce pontife dans l'église du couvent des Frères Prêcheurs d'Avignon, le dimanche 21 novembre de l'an 1372. La fête de la Nativité de la très sainte Vierge se ressentit aussi du zèle de Grégoire XI pour la gloire de Marie; car, étant à Anagni, il décréta que, désormais, cette fête serait célébrée avec vigile et jeûne, et qu'elle aurait pour sa vigile une messe basse.

Le seul fait mémorable et glorieux à Marie que nous offre la vie publique d'Urbain VI, c'est la construction, ordonnée par lui en 1381, de l'église de Mont-Serrat, bâtie à Rome pour les Espagnols, et dédiée à la Mère de Dieu sous le titre de sa Purification. Il est vrai que ce pape avait encore décrété, vers l'an 1385, que l'on célébrerait à l'avenir dans l'Église la fête de la Visitation de la très sainte Vierge à sa parente Elisabeth. Mais ce décret ou n'avait pas été suffisamment promulgué, ou était resté sans effet.

Ce fut Boniface VIII qui, en le confirmant et en le promulguant avec solennité, arrêta qu'à l'avenir cette fête serait du rite double avec vigile, jeûne et octave,

et que des indulgences seraient attachées à son observation. Or cette pieuse fête fut surtout établie pour obtenir, par Marie, la fin du déplorable schisme qui déchira l'église depuis la mort de Grégoire X jusqu'à l'avènement de Martin V.

Ce pape témoigna de sa piété envers la sainte Vierge en ce que, pendant le séjour qu'il fit à Florence, il allait fréquemment prier devant la célèbre image de Notre-Dame-de-l'Annonciation, à laquelle il fit de grands et magnifiques présents. S'étant vu dans la nécessité de lancer un interdit sur Florence, il en excepta l'autel de Notre-Dame-de-l'Annonciation où il avait bien souvent, autrefois, célébré les saints mystères.

Cette même ville de Florence vit, en 1431, le pape Eugène IV, successeur de Martin V, consacrer, le 25 mars, jour de l'Annonciation, et au milieu d'un immense concours de peuple, l'église de *Sainte-Marie-Reparata* dans laquelle, depuis, on célébra un concile pour la réunion des Grecs à l'Église latine. Ce pontife approuva en outre et enrichit d'indulgences la confrérie en l'honneur de Notre-Dame-de-Hall.

Nicolas V, son successeur, témoigna la même bienveillance à cette pieuse confrérie; il montra un zèle tout spécial pour Notre-Dame-de-Lorette; et aux indulgences accordées par ses prédécesseurs à cet auguste sanctuaire, il en accorda de nouvelles qu'il attacha à la fête de l'Annonciation. Il défendit aussi de rien distraire des offrandes faites à ce lieu vénéré qu'il fortifia contre les attaques des Turs, lesquels prirent, à cette époque, la ville de Constantinople pour capitale de leur empire.

La *Santa-Casa* de Lorette fut, de la part de Ca-

lixte III, l'objet de la même sollicitude; car ce pape y envoya, pour la défendre, un corps d'excellentes troupes.

Pie II lui fit présent d'un calice d'or aussi précieux par son travail que par son poids. C'était un témoignage de sa reconnaissance; car ayant été très gravement et très dangereusement malade, et ayant cru devoir à l'intervention de Marie qu'il avait invoquée, son rétablissement, il envoya, par gratitude, à Notre-Dame-de-Lorette le don que nous venons de dire. Plus tard, il se rendit lui-même, avec une suite nombreuse de cardinaux et d'autres personnages marquants, à ce sanctuaire béni qui était alors le lieu le plus vénéré du monde.

Imitant ses deux ou trois prédécesseurs immédiats, Paul II témoigna aussi pour *Notre-Dame-de-Lorette* une grande vénération. Déjà, lorsqu'il n'était encore que cardinal, étant tombé malade de la peste, il s'était fait transporter au sanctuaire de Lorette, il y avait été guéri, et il y avait même appris, par révélation, que bientôt il ceindrait la tiare. Devenu pape, il entreprit de remplacer, par un neuf, le vieux temple qui tombait en ruines de toutes parts, et il en éleva la construction jusqu'au faite. Il accorda à ce saint lieu de nouvelles indulgences; l'affranchit de la juridiction de l'évêque de Recanati; établit là des confesseurs pour les besoins des pèlerins; y fit porter à la chapelle pontificale l'image miraculeuse de *Sainte-Marie-in-Porticu*, laquelle cependant n'y resta point, car, le lendemain, on la trouva à sa place accoutumée.

Le pontificat de Sixte IV, successeur de Paul II, fut de treize ans; et, durant ce temps, il donna plus d'une

preuve de sa piété à l'égard de la Mère et de la Reine des chrétiens; car, d'abord, il décréta que la fête de la Conception serait à l'avenir célébrée dans toute l'étendue de l'Église, sous le rite de fête double. C'était le premier décret de l'Église romaine concernant cette fête; et comme il souffrit des contradictions, Sixte IV donna une autre bulle, en 1483, pour réprimer quelques ecclésiastiques qui se taxaient réciproquement d'hérésie à raison de la différence de leurs opinions sur ce point. Il ouvrit aussi les trésors spirituels de l'Église en faveur de ceux qui célébreraient convenablement cette fête. Il en fit autant pour les fêtes de la Présentation, de sainte Anne et de saint Joachim qu'il éleva au rang de fêtes doubles et qu'il rendit obligatoires. Il restaura, depuis le bas jusqu'au haut, la belle et noble église de *Sainte-Marie-del-Fopolo*, ainsi que le monastère qui y est attaché. Il construisit l'église de *Sainte-Marie-de-la-Paix* avec des bâtiments pour des chanoines de Latran. Il approuva l'institut et la règle des Minimes, enfants dévoués de Marie, comme nous l'avons dit plus haut.

Innocent VIII qui occupa, après lui, la chaire de saint Pierre, fut loin d'être indifférent au culte de la Vierge. Car il envoya à Lorette, comme témoignage de sa piété, une magnifique boule d'or, destinée à être attachée au cou de la statue de la Mère de Dieu et une chappe de toute beauté avec beaucoup d'autres objets tant en or qu'en soie. Il fit entièrement réparer *Sainte-Marie-in-via-lata*. Il commença dans la belle basilique de Saint-Pierre, il dédia à Marie et il dota libéralement une magnifique chapelle dans laquelle il fit mettre la lance qui perça le cœur sacré de Jésus-

Christ. On lit dans ses historiens qu'il fut délivré d'atroces et intolérables douleurs aussitôt qu'il eut fait un vœu à *Notre-Dame-de-l'Annonciation*, de Florence, à laquelle il envoya, après sa guérison, son portrait comme gage de sa reconnaissance.

On dit d'Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII, que, se trouvant très sérieusement menacé par Charles VIII, roi de France, il recourut à la sainte Vierge, fit un vœu à *Notre-Dame-de-Florence*, et, après le danger passé, envoya la statue dans cette église pour y être, devant l'autel de Marie, un témoignage éternel de sa vive gratitude. Ayant échappé, en 1500, à une maladie fort grave et à un ouragan qui mit ses jours en péril, il alla, le 25 juillet, à *Sainte-Marie-del-Popolo*, pour remercier Dieu et la Vierge puissante d'avoir été préservé. Peu après il renouvela le décret de Calixte III touchant l'*Angelus* de midi.

Ayant à parler de Jules II, le P. Courcier s'écrie : « Que n'aurai-je point à dire ici de Jules II, dont la » piété à l'égard de Notre-Dame-de-Lorette est attestée » par des miracles! » Tursellin, dans son histoire de *Notre-Dame-de-Lorette*, raconte longuement qu'en l'an 1507, le quatrième de son pontificat, Jules II, soit pour marcher sur les traces de Sixte IV, son oncle, soit parce qu'il avait éprouvé l'assistance que Marie accorde à quiconque l'invoque et lui demande du secours, montra tout-à-coup un grand zèle pour Notre-Dame-de-Lorette. Il fit une bulle dans laquelle il mentionne avec éloges ceux de ses prédécesseurs qui s'étaient montrés bienfaisants à l'égard de ce sanctuaire; ensuite, remontant à l'origine de cette sainte et auguste demeure, il en dit la consécration par les apôtres,

la translation de Nazareth en Dalmatie, de la Dalmatie dans la propriété de deux frères et de cette propriété au lieu où on la voyait. Il ajoute qu'il n'éprouve pas moins d'affection pour ce lieu vénéré que ses prédécesseurs; qu'il ne désire pas moins qu'eux sa décoration; qu'il le prend spécialement sous sa protection et le place sous celle de ses successeurs; qu'il sera désormais une église pontificale, exempte de toute juridiction ordinaire et jouissant de toutes les immunités accordées aux lieux les plus privilégiés; il veut que les prêtres attachés à cet auguste sanctuaire y deviennent ses commensaux, etc., etc. Mais la dévotion de Jules II pour ce saint lieu ne connut plus de bornes quand, un coup de bombe ayant été tiré sur lui sans qu'il eût été atteint, il crut devoir son salut à l'invocation de *Notre-Dame-de-Lorette*. Car ce fut alors qu'il acheva l'église, qu'il en fit et en décora les chapelles, qu'il éleva là des fortifications, agrandit les bâtiments destinés à recevoir les pèlerins, bâtit même des palais pour y loger les princes et les rois qui y venaient, augmenta les revenus et enrichit la sainte maison de cadeaux magnifiques et d'ornements de toute espèce.

On le voit : en ces temps là *Notre-Dame-de-Lorette* était l'objet constant de la religieuse sollicitude et de la dévotion des papes. C'était aussi vers ce sanctuaire que se tournaient alors les yeux, les esprits et les cœurs de tous les catholiques; et jamais pèlerinage n'attira plus les foules.

Le grand pape Léon X ne se contenta pas de lui accorder de nouvelles indulgences, de nouvelles immunités, d'augmenter ses privilèges; il envoya, pour l'autel, des candélabres d'argent d'un travail admirable;

il fit revêtir les murs de marbres de Ligurie ; fit fondre et placer des canons pour la défense de ce saint lieu ; et donna encore bien d'autres marques de sa piété tant envers la sainte Vierge qu'envers sa sacrée demeure. En l'an 1518, ce pontife fit faire, à Rome, une procession générale à laquelle il assista pieds-nus avec tous les cardinaux , et dans laquelle on porta l'image vénérée que les anges avaient jadis apportée à la pieuse et sainte veuve Galla. Cette procession avait pour but de demander à Dieu et à la Reine du ciel leur protection contre Sélim II , empereur des Turcs , lesquels étaient toujours une menace pour le monde chrétien.

Quand, après Léon X, Adrien VI monta sur le trône pontifical, il trouva Rome en proie à une peste affreuse. Aussitôt il ordonna des prières publiques et une procession générale dans laquelle on porta, avec grande solennité, cette même image de la sainte Vierge dont nous venons de parler et qu'un miracle signalé venait de rendre encore plus précieuse et plus vénérable. Adrien VI prouva encore sa piété envers la Mère de Dieu en faisant bâtir, à Rome, l'église de *Sainte-Marie-de-l'Ame*. Du reste son pontificat, qui ne fut que de vingt mois, ne lui donna pas le temps de faire de bien grandes choses ni sous un rapport ni sous un autre.

Son successeur, Clément VII, eut un règne plus long, et il en profita pour donner de nombreux et éclatants témoignages de sa religion à l'égard de la très sainte Vierge. D'abord, et dès son avènement au trône pontifical, il confirma par plusieurs bulles toutes les indulgences et immunités accordées à *Notre-Dame-de-Lorette* ; il favorisa même ce lieu de nouveaux privilèges ; il revêtit de marbres tous les murs et même la voûte.

Un miracle éclatant de la protection de Marie le paya de ces bonnes œuvres ; car elle le préserva des traits que lui lancèrent les soldats de Charles-Quint devenus, par la force, maîtres de Rome. Il puisa dans le trésor de *Notre-Dame-de-Lorette* pour subvenir à ses besoins. Mais il lui rendit ensuite au centuple ce qu'il en avait pris ; il abattit les forêts et dessécha les marais qui environnaient le sanctuaire et le rendaient insalubre, et envoya trois de ses secrétaires en Dalmatie et en Palestine pour y faire une enquête sur les diverses migrations et stations de la *Santa Casa*. En 1530, après avoir couronné, à Bologne, l'empereur Charles-Quint, il passa par Lorette pour y remercier celle qu'il regardait comme sa bonne et toute-puissante Libératrice. Il avait, en 1524, approuvé l'ordre des Théatins. Les Capucins, les Somasques, les Récollets, les Barnabites, les Jésuites même, tous enfants de Marie, datent de son pontificat.

Paul III, son successeur, inaugura le sien en dotant de nouveaux et nombreux privilèges *Notre-Dame-de-Lorette*. Il assura de quoi vivre à tous les employés de ce sanctuaire auguste, et il choisit, dans la Marche d'Ancône, douze chantres remarquables qu'il plaça à Lorette pour y chanter, tous les jours, les louanges de la Reine et Patronne de ce lieu. Il fit deux fois, par dévotion, le pèlerinage de Lorette, et il y signala, chaque fois, sa présence par de grandes libéralités.

Ce fut aussi de cette manière que Jules III témoigna sa piété envers la sainte Mère de Jésus. Il fit décorer l'intérieur de l'église de Lorette, ajouta à son mobilier des objets de grande valeur, fit faire, pour monter à ce vénéré sanctuaire, un escalier en marbre, et fonda,

à Lorette, une maison de Jésuites qu'il chargea d'instruire les habitants du pays, d'entendre les confessions des pèlerins de tous pays qui affluaient en ce lieu, et de donner à tous de pieuses retraites. Les avantages qui résultèrent de cette institution furent inappréciables, et on vit bien que Marie l'avait eue pour agréable.

Marcel II qui succéda à Jules III, et dont le pontificat ne fut que de vingt-deux jours, n'eut pas le temps d'exécuter ce qu'il avait projeté pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de Marie.

Il eut pour successeur Paul IV, qui fit de l'église de *Sainte-Marie-de-la-Minerve* un titre de cardinal et qui ne fut que cinq ans sur la chaire de Saint-Pierre.

Pie IV, son successeur, n'y fut qu'une année de plus; et, dans ce court intervalle de temps, il accorda à *Notre-Dame-de-Lorette* plusieurs faveurs nouvelles. Le 5 août 1561, il tint chapelle de cardinaux en présence de tout le sacré-collège, de toute la cour pontificale et de tout le peuple de Rome, revêtu de tous les insignes de sa dignité, il consacra solennellement les Thermes sous le titre et en l'honneur de *Sainte-Marie-des-Anges*. Il en fit un titre cardinalice, et y fixa une station le samedi d'après le troisième dimanche de carême. En outre, et dans cette même année, il approuva et dota d'indulgences nombreuses la confrérie ou association formée dans Rome par quelques hommes d'élite pour recueillir les pauvres aliénés, et il lui donna le nom de confrérie ou hôpital de *Notre-Dame-de-Pitié*.

Ce pontificat nous amène à celui de saint Pie V dont le nom est placé en tête de ce chapitre et qui le terminera.

Ses historiens disent que, dès l'âge le plus tendre, il témoigna une dévotion particulière à la sainte Vierge; et cette dévotion fut, sans nul doute, en grande partie, le fruit de l'éducation essentiellement chrétienne qu'il reçut de ses parents et spécialement de sa digne mère *Domenica Augeria*.

La Providence l'attira dans l'ordre des Dominicains où, après de brillantes études, il fut jugé capable d'enseigner la philosophie à dix-neuf ans et la théologie à vingt. Ses vertus qui surpassaient encore ses talents l'élevèrent promptement, dans son ordre, aux premières dignités. Il fut nommé, à Rome, commissaire général du saint-office. Puis Paul IV lui donna les deux petits évêchés de Népi et de Sutri, réunis en un seul et peu éloignés de Rome et le créa cardinal en 1557. Le nouveau prince de l'Église choisit pour titre *Sainte-Marie-de-la-Minerve*, que le pape plaça, en sa faveur, au nombre des églises titulaires comme nous venons de le voir il n'y a qu'un instant. En 1560, le cardinal Alexandrin fut promu par Pie IV à l'évêché de Mondovi, en Piémont; et là, comme à Népi et à Sutri, il renouvela, par son zèle, par ses prédications et par ses bons exemples, *la face de la terre*. Sa piété envers Marie se manifesta jusque dans une épitaphe qu'il dicta, en 1564, pour son propre tombeau. Une violente attaque de pierre, accompagnée de gravelle, lui ayant fait concevoir l'espoir de retourner vers Dieu, il composa pour lui-même l'épitaphe suivante :

« A la louange de Dieu, très bon et très grand, Michel Ghislieri, de Bosco, au territoire d'Alexandrie, de l'ordre des Frères Prêcheurs, et par la miséricorde divine cardinal-prêtre du titre de sainte Sabine, sachant

que, terre, il doit retourner à la terre; dans l'espoir certain de la résurrection, et dans le désir d'être assisté par les suffrages de la sainte Vierge, des saints et des fidèles, a, vivant encore, pris soin de choisir ce temple de la Mère de Dieu, pour qu'après son dernier jour, son cadavre y soit déposé, la soixantième année de son âge, et du salut du genre humain la 1564^e.

On voit par cette épitaphe que son intention était alors d'être enterré dans l'église de *Sainte-Marie-de-la-Minerve*.

Mais sa course en ce monde n'était pas achevée et Dieu devait l'élever au suprême échelon de la hiérarchie chrétienne. En effet, il fut élu pour successeur de Pie IV, et il prit le nom de Pie V.

Du haut de ce sommet des dignités ecclésiastiques, il répandit, par ses vertus, dans toute l'étendue de l'Église, la bonne odeur de Jésus-Christ. Ainsi qu'il l'avait fait dans tout le cours de sa vie, il mit toujours en Marie son espoir et sa confiance; et la Mère de Jésus se montra souvent pour lui bonne jusqu'au prodige. En voici un exemple que nous racontons dans le style, remarquablement simple et beau, du dernier de ses historiens :

« Inflexible dans ses principes, mais toujours affectueux envers les individus, Pie V n'étant que cardinal avait pressé d'embrasser le christianisme plusieurs juifs célèbres. Un rabbin, nommé Élie Carcossi, croyant se défaire à jamais de ses sollicitations, lui répondit un jour : « Je me ferai chrétien quand on vous fera » pape. » Cet engagement dérisoire était oublié de celui qui l'avait pris, lorsqu'un jour il se vit mandé au palais du souverain pontife et amicalement sommé de

tenir parole. Élie, n'osant nier le fait de sa promesse, s'en retourna fort triste et fort irrésolu. Durant la nuit le pape pria la sainte Vierge avec ardeur pour cette conversion; et, le lendemain, Élie et ses trois enfants imploraient la grâce du baptême. Pie V voulut le leur administrer lui-même; la cérémonie eut lieu en présence d'une multitude de spectateurs, et Élie reçut du pape le nom même que celui-ci avait reçu sur les saints fonts (1).

Un disciple, un fils spirituel de saint Dominique devait tout naturellement aimer et favoriser la dévotion du Rosaire.

Aussi, par un décret du 18 septembre 1569, Pie V confirma les indulgences et privilèges accordés par ses prédécesseurs à la confrérie du Saint-Rosaire.

« Les pontifes romains, disait la bulle, ont toujours eu coutume, lorsqu'ils étaient pressés par des guerres spirituelles ou corporelles, de solliciter le suffrage des saints par des supplications ou litanies, et de lever, avec David, les yeux vers les saintes montagnes, pleins de confiance et d'une espérance certaine de secours. Déterminé par leur exemple, et inspiré, comme on le croit pieusement, par le Saint-Esprit, le bienheureux Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, dans une occasion semblable à celle dans laquelle nous sommes, au moment où l'hérésie aveuglait un grand nombre de séculiers, tournant les yeux vers le ciel où règne la glorieuse Vierge Marie, imagina une méthode facile et accessible à tous, appelée le Rosaire ou Psautier de la sainte Mère de Dieu, en répétant la

(1) *Histoire de saint Pie V*, par le comte de Falloux, t. 1, p. 144.

Salutation angélique cent cinquante fois , à l'imitation du nombre des psaumes de David.... Nous aussi, nous levons donc vers cette montagne d'où provient tout secours , des yeux baignés de larmes, et nous exhortons avec tendresse au nom du Seigneur, tous les fidèles disciples de Jésus-Christ, à le faire à notre exemple. »

Dans la réforme liturgique opérée par ce pontife, ce fut lui qui mit, avec la plus tendre dévotion, l'office de la sainte Vierge dans l'ordre où nous le voyons.

Mais hâtons-nous de parler de l'événement le plus mémorable peut-être de son glorieux pontificat, événement qui refoula la barbarie ottomane, sauva l'Europe, et prouva, d'une manière éclatante, que Marie est vraiment *le secours des chrétiens*, et que ce n'est jamais en vain qu'on réclame son appui.

Sélim, empereur des Turcs, convoitait le royaume de Chypre. Il rêvait même la conquête de Venise et de toute l'Europe. Il déclara, en conséquence, la guerre aux Vénitiens. Ceux-ci dépêchèrent sur le champ un exprès au souverain pontife qui, depuis son avènement au trône, méditait et appelait de toute l'ardeur de ses vœux l'abaissement du constant ennemi de la croix, et qui fut heureux alors d'être mis à même de tenter cette sainte entreprise. Il reprit donc, avec une énergie nouvelle, ses projets de confédération chrétienne contre l'ambitieuse barbarie des infidèles. Il fit appel à tous les gouvernements catholiques. L'Espagne , Venise et Malte entrèrent seules dans cette ligue à laquelle Pie V fournit son contingent. Une flotte fut équipée. Le commandement suprême en fut donné à

don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Cependant le saint pontife qui comptait plus sur Dieu que sur les moyens humains, ordonna des prières publiques. Il alla en personne et ostensiblement dans plusieurs églises de Rome invoquer l'assistance de Dieu et celle de Marie. Il prescrivit à toutes les écoles et communautés d'en faire autant. Les prières des quarante heures eurent lieu partout, et, ouvrant les trésors spirituels de l'Église en faveur des généreux défenseurs de la foi, il publia un Jubilé universel pour attirer sur eux la protection du Très-Haut et celle de la *Vierge puissante*.

Mais Famagouste, après un siège de onze mois, s'était rendue aux Turcs. Corcyre, Candie, Zante, Cérigo et Céphalonie étaient aussi tombées sous le joug musulman.

Pie V était présent en esprit sur le théâtre de tant d'afflictions. Sa pensée accompagnait tous les mouvements de la flotte, et ses vœux en devançaient la marche. Nuit et jour, ses plus ardentes prières la recommandaient au Tout-Puissant et à Celle qui règne à sa droite dans les célestes royaumes. Son exactitude même aux affaires que les précédentes angoisses de son pontificat n'avait point troublée se montrait altérée ; et quelquefois on l'arrachait avec peine à sa préoccupation habituelle. Lorsqu'il jugea que les confédérés pouvaient être en mesure de rencontrer les infidèles et d'engager enfin le combat, il multiplia ses austérités, ses aumônes et ses prières. Les différentes maisons religieuses de Rome reçurent l'ordre de prier et de veiller avec un redoublement de ferveur. Lui-même persévérait nuit et jour dans l'oraison, et lorsque l'im-

périeuse nécessité du repos ou des affaires le ravissait à ses gémissements devant le Seigneur, il confiait à des hommes d'une dévotion exemplaire le soin de prier à sa place.

Un jour, son trésorier, nommé Bussoti, vint l'entretenir au Vatican, selon le devoir de sa charge et lui soumettre, en présence de plusieurs prélats, un travail important. Tout d'un coup Pie V lui impose silence de la main, il se lève brusquement, se dirige vers la fenêtré, l'ouvre et y demeure quelques minutes dans une profonde méditation. Son visage, son attitude décelaient une profonde émotion; puis, se retournant, transporté, il s'écrie : « Ne parlons plus d'affaires; ce » n'en est pas le temps. Courez rendre grâces à Dieu » dans son temple, notre armée remporte la victoire ! » Ces mots à peine achevés, il congédia les assistants grandement surpris, et ils n'étaient pas encore sortis que le saint pontife se précipitait, baigné de larmes, à genoux dans son oratoire.

Bussoti et les prélats témoins privilégiés de ce miracle, allèrent le confier aux cardinaux les plus considérés dans Rome et aux personnes les plus éminentes en piété. Tous ensemble notèrent le jour et l'heure de la vision ou révélation du Saint-Père : septième jour d'octobre, cinquième heure après midi.

C'étaient bien le jour et l'heure où triomphait la croix dans le golfe de Lépante (1).

La flotte chrétienne venait de rencontrer l'ennemi. Don Juan avait arboré sur son vaisseau amiral l'image révéree de Notre Seigneur Jésus-Christ que le pape

(1) *Histoire de saint Pie V*, par le comte de Falloux, t. II, p. 267.

avait donnée comme un étendard de salut. Il avait aussi attaché son chapelet au grand mât. Une prière générale précéda la bataille. Un vent qui d'abord était favorable aux Ottomans passa subitement du côté des chrétiens. La bataille s'engagea. Elle fut terrible. La perte des infidèles ne s'éleva pas à moins de trente mille hommes. Cent trente galères tombèrent au pouvoir des confédérés; quatre-vingt-dix se brisèrent contre terre ou furent coulées à fond ou consumées par le feu. Ce fut le plus furieux combat de mer qui se soit jamais livré. De cette journée si glorieuse pour les chrétiens date le commencement de la décadence des Turcs. En recevant la nouvelle officielle, Pie V se prosterna et s'écria : « Dieu a regardé la prière des » humbles et n'a point rejeté leur demande. Que ces » choses soient écrites pour la postérité future, et le » peuple qui naîtra louera le Seigneur. » Des actions de grâces furent rendues à Dieu dans toutes les églises. La reconnaissance du pontife n'oublia pas alors Celle qu'il n'avait point oubliée à l'heure du besoin. Persuadé qu'il devait, en grande partie, le succès des armes catholiques à l'assistance de Marie, le pieux pontife ajouta aux Litanies de la sainte Vierge l'invocation *auxilium Christianorum, ora pro nobis*; puis il décréta qu'à l'avenir on ferait, dans toute l'étendue de l'Église, le septième jour d'octobre, une fête de la sainte Vierge sous le titre de *Notre-Dame-de-la-Victoire*, et que, le lendemain, huit, il y aurait aussi, à perpétuité, un service funèbre pour tous ceux qui avaient péri dans l'immortelle bataille de Lépante. En 1573, Grégoire XIII, successeur immédiat de saint Pie V, ordonna qu'en mémoire de cette même journée, on

ferait, tous les ans, le premier dimanche d'octobre, une fête solennelle sous le titre du Rosaire de la très sainte Vierge.

C'est ainsi que l'humble et ardente piété de saint Pie V, à l'égard de la Mère de Dieu, obtint du ciel une victoire qui, en anéantissant l'empire maritime des Turcs, rendit à l'Europe chrétienne toute sa sécurité de ce côté là.

Nous n'avons pas dit tout ce que cet éminent pontife avait fait à la gloire de la Reine du ciel. En 1566, dès la première année de son pontificat, il avait inauguré son saint et glorieux règne en relevant l'église de *Sainte-Marie-Transpontine* qu'on avait démolie pour fortifier le château Saint-Ange, bâti auprès de cette église. Pie V la fit construire ailleurs, il la dédia à la sainte Vierge sous le titre de la Visitation, et en fit la consécration le 2 de juillet, jour où l'Église fête cette particularité de la vie de l'auguste Vierge. On transporta solennellement dans la nouvelle église l'image miraculeuse de la très sainte Vierge qui était dans l'ancienne.

Le sanctuaire vénéré de *Notre-Dame-de-Lorette* se ressentit aussi du zèle de Pie V pour la gloire de Marie; car, lorsqu'il mit ce lieu sous la protection spéciale du cardinal d'Urbain, il lui recommanda de ne rien négliger pour l'entretien et l'ornement de cette vénérable enceinte. Cette piété eut sa récompense, car ce cardinal, neveu du pape, étant tombé gravement malade, et son oncle ayant fait un vœu à *Notre-Dame-de-Lorette*, le prince de l'Église recouvra la santé; en reconnaissance de quoi le pape l'envoya à Lorette avec une magnifique garniture d'autel en argent.

Les catholiques belges ayant fait frapper des médailles qui portaient, d'un côté, l'image de Notre-Seigneur, et de l'autre celle de Marie pressant son divin Fils dans ses bras, Pie V approuva, par un bref, ces pieuses images, et accorda, en vertu de ses pouvoirs pontificaux, des indulgences plénières à tous ceux qui les portaient comme témoignage de leur foi et de leur religion envers la sainte Mère du Christ. Les Belges furent donc les premiers qui donnèrent l'exemple d'une dévotion qui, de nos jours, est devenue, par la médaille miraculeuse, universelle comme l'Église; et c'est sous le règne de Pie V que cette pratique de piété a pris naissance et a été, pour la première fois, l'objet des hautes faveurs des pontifes romains.

Avant sa mort, saint Pie V avait témoigné l'intention d'être enterré à Bosco, lieu de sa naissance, dans l'église des Frères Prêcheurs qu'il avait fait bâtir et où il s'était fait un tombeau très modeste.

Sixte V, que Pie V avait créé cardinal, ne voulut pas que Rome fût dépouillée des précieuses reliques d'un de ses plus grands papes, et il lui fit élever, dans l'église de *Sainte-Marie-Majeure*, un superbe mausolée en marbre blanc qui monte jusqu'à la voûte et que domine la statue du Bienheureux. « Il convenait, dit le P. Courcier, en racontant ce fait, que les restes mortels d'un pontife qui s'était montré si pieux et si dévot envers la sainte Vierge, fussent placés dans un temple consacré à Celle que Pie V avait toujours honorée d'un culte filial et plein d'amour (1). »

(1) Sic Pii propensum in Deiparam ac filialis animus debebat honorari, et in sede materna reverenter recipi. *Negot. sæcul. M.*, p. 300.

Il mourut le 1^{er} mai 1572; et il fut canonisé, par Clément XI, en l'an 1712. C'est le 5 mai que l'Église honore sa mémoire et sollicite ses suffrages pour ses besoins et pour ceux de ses enfants d'ici-bas.

SAINT CHARLES BORROMÉE,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Le noble et sage historien qui, le dernier, a pris la plume pour retracer l'histoire du bienheureux Pie V, dont nous venons de parler, a dit dans cette histoire : « Quand Dieu veut illustrer un roi de la terre, il assigne d'éclatantes facultés à ses guerriers et à ses administrateurs : quand Dieu veut favoriser un pontificat, il lui envoie de grands ministres et de vaillants capitaines dans l'ordre spirituel, c'est-à-dire des saints. Ce secours et ce cortège ne manquèrent point à Piè V. Le cloître et l'épiscopat, l'armée et l'école fournissaient des héros à l'Église afin que toutes les professions, comme toutes les contrées, rendissent témoignage de la sève intarissable qui coule dans les secrètes veines du catholicisme. Saint Thomas de Villeneuve, arche-

vêque de Valence, revivait dans saint Pierre d'Alcantara, dans saint Félix de Cantalice, dans saint Philippe de Néry; saint Ignace, dans saint François Borgia; saint François Xavier, dans saint Jean de Dieu; et saint Louis de Gonzague naissait pour recueillir le dernier soupir de saint Stanislas Kostka (1). »

Nous avons vu précédemment que saint Pie V avait brillé comme un soleil dans le temple de Dieu (2), autant par sa tendre piété envers la Vierge des vierges, que par ses autres vertus chrétiennes et apostoliques.

Tous les élus de Dieu que nous venons de nommer et qui furent comme les satellites de cet astre, qui formèrent comme le cortège de ce monarque spirituel, se distinguèrent, comme lui, par un amour tout filial pour la Mère de Dieu.

Nous l'avons vu en ce qui concerne saint Thomas de Villeneuve, saint Ignace de Loyola, saint Jean de Dieu et saint François Xavier.

Nous n'avons fait que nommer saint Félix de Cantalice, duquel nous devons dire ici que tel était son amour pour la sainte Vierge qu'il pensait toujours à Elle. Il jeûnait, en son honneur, depuis le 29 juin jusqu'au jour de l'Assomption; et, la veille de ses fêtes, il ne prenait qu'un peu de pain et d'eau. En quête, il avait son rosaire toujours à la main, et il le récitait sans interruption. Souvent il éprouvait un si ardent besoin d'être tout à Marie, de la prier, de l'admirer, de la louer, de converser avec Elle, qu'il était forcé de quitter tout pour obéir à ce besoin. Aussi,

(1) *Histoire de saint Pie V*, par M. de Falloux, t. I, p. 131.

(2) *Eccles.* 50, 7.

un jour, l'auguste Vierge lui remit-elle entre les bras l'adorable enfant Jésus. A ses derniers moments, elle se fit voir à lui, le soutint, le fortifia et lui donna l'assurance d'un éternel bonheur.

Cette dernière faveur fut également accordée par la même Reine des anges à saint Pierre d'Alcantara, digne de ses bontés par le culte fervent qu'il lui avait toujours rendu. Marie lui apparut quelques instants avant sa mort en compagnie de saint Jean l'évangéliste, et elle l'assura que le ciel serait sa demeure. Aussi, dans le transport que lui causa cette promesse, l'heureux mourant s'écria-t-il : « Oh ! la bonne nouvelle ! nous irons, » oui nous irons dans la maison de Dieu, *Lætatus sum* » *in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini* » *ibimus* (1). » En prononçant ces mots il passa de la terre au ciel.

Quant à saint Philippe de Néri, il porta si loin la piété envers la sainte Vièrge que nous avons d'abord songé à mettre un de nos chapitres sous son nom. Et c'est avec un grand regret que nous avons dû renoncer à cette pensée. Écoutons sur la dévotion de ce saint à l'égard de la Mère de Dieu, l'historien anonyme qui a publié sa vie en 1685.

« La très sainte Vierge étant, comme dit saint Bernard, le cou par où tous les biens spirituels découlent du chef, qui est Jésus-Christ, dans toutes les veines du corps mystique de l'Église, Philippe eut pour elle tant de tendresse qu'il avait continuellement son nom dans la bouche, l'appelant son amour et la dispensatrice de toutes les grâces que Dieu accorde aux enfants

(1) Ps. 121.

d'Adam. Sa tendresse pour Elle allait jusqu'à cet excès de se servir des termes ordinaires aux enfants. Il passait quelquefois des nuits entières à faire de très doux colloques avec elle.

» Etant un jour dangereusement malade à Saint-Jérôme-de-la-Charité, les médecins ordonnèrent qu'on ne le laissât point seul la nuit, mais qu'il y eût toujours quelqu'un à le veiller; le P. Jean-Antoine Lucci, y étant allé une nuit, craignait fort que la chaleur excessive ne lui pût permettre d'y rester, tant à cause de la saison, car c'était en été, que de la petitesse de la chambre, en sorte qu'il n'y alla qu'avec peine : mais néanmoins il y demeura avec tant de plaisir et de satisfaction que lorsqu'il entendit sonner l'*Ave Maria*, le matin, il crut que c'était celui du soir, tant la nuit lui avait paru courte. En voici la cause : c'est que le saint ne croyant pas qu'il y eût personne dont il pût être entendu, n'avait point cessé de discourir avec la sainte Vierge en des termes si affectueux, qu'à l'entendre parler de la sorte, on aurait jugé qu'elle était présente et qu'il la voyait en face.

» Il se servait entre autres, en son honneur, de deux oraisons jaculatoires qui lui étaient fort familières. Voici la première : « Vierge Marie, Mère de Dieu, priez » Jésus pour moi. » et la seconde : « Marie, Vierge et » mère. » Disant qu'en ces deux mots on renfermait tous les éloges qu'on peut faire de la sainte Vierge; premièrement parce qu'elles expriment son nom de Marie : et ensuite parce qu'elles lui donnent ces deux beaux titres de Vierge et de Mère et cet autre ineffable de Mère d'un Dieu; et enfin parce qu'elles contiennent le fruit de son sein, le très saint et adorable Jésus.

De ces deux oraisons jaculatoires il en faisait dire à son pénitent un chapelet dans lequel ils récitaient soixante trois fois, tantôt l'une, tantôt l'autre. Il portait lui-même continuellement le chapelet en main, se servant de cette pratique qui plut si fort à Dieu que plusieurs de ceux qui en ont conservé l'usage avouent en avoir éprouvé une assistance notable dans leurs tentations.

» Un laïc de notre congrégation, étant fort tourmenté de quelques méchantes pensées au sujet de la virginité de la sainte Vierge, découvrit sa tentation au saint qui lui donna pour remède l'usage de cette pratique, en sorte qu'ayant suivi le conseil du saint, il ne tarda pas longtemps à en être entièrement délivré.

» Philippe avait encore coutume d'attribuer à l'intercession de la sainte Vierge la plupart des grâces dont Dieu le favorisait, et il rapportait entr'autres qu'ayant prié plusieurs fois devant une de ses images, il avait été tout-à-fait délivré de certaines terreurs paniques dont le démon se servait pour tâcher d'ébranler son courage et de l'épouvanter. Et ainsi, voulant donner à la sainte Vierge quelques marques de sa gratitude, quand on fit les autels de l'Église, il voulut qu'en chacun d'eux on représentât quelque mystère du Sauveur et que l'image de la sainte Vierge y fût aussi dépeinte. C'est pourquoi quand on voulut, après la béatification du saint, exposer son portrait dans la chapelle, les Pères y firent peindre l'image de la sainte Vierge, parce qu'ils se souvenaient de la tendresse que Philippe avait eue pour elle et qu'il n'en avait pas été pour ainsi dire moins amoureux qu'un autre saint Bernardin de Sienne.

» Dans les premiers commencements qu'on bâtissait

l'église, il arriva que Jean-Antoine Lucci qui en avait l'intendance, ayant fait réserver la couverture de quelque espace de la vieille église, où il y avait une image de la Vierge fort ancienne et fort dévote qui est la même qui se voit aujourd'hui au grand autel, afin d'y pouvoir dire la messe dessous et d'y garder le Saint-Sacrement; un matin le saint le fit appeler et lui commanda de faire promptement abattre ce reste de toit parce qu'il avait vu en songe qu'il était près de tomber si la sainte Vierge ne l'eût soutenu de ses propres mains. Jean-Antoine, sans perdre de temps, y mena aussitôt les maçons qui trouvèrent que la principale poutre était sortie hors de la muraille, et qu'elle se soutenait d'elle-même en l'air; en sorte que tous ceux qui furent témoins d'un prodige si inoui commencèrent à crier miracle! miracle! « La sainte Vierge correspondit encore à l'amour de Philippe en lui accordant une église dédiée à son nom, afin que ce fils qui l'avait si tendrement aimée ne fût point éloigné de sa Mère; sans parler des grâces singulières dont elle le favorisa dans cette grande et illustre apparition dans laquelle il fut rempli d'une si grande douceur et d'une tendresse si extraordinaire envers elle, que, dans le peu de temps qu'il survécut, il ne se pouvait rassasier de répéter souvent ces paroles : « Mes enfants, soyez dévots envers la sainte Vierge, soyez dévots envers Marie (1). »

Voici, par le même auteur, le récit de cette apparition.

Philippe, étant chargé d'années et comblé de mérites, fut attaqué, un an avant de mourir, d'une très

(1) Pag. 171 et suiv.

grande douleur de reins qui l'avait réduit à la dernière extrémité. Mais la sainte Vierge le consola pour lors par une célèbre apparition dont Ange de Bagnarée et Raoul Silvestri, médecins, et plusieurs autres furent témoins. Car dans le temps qu'ils se croyaient sur le point de perdre leur cher père, et que l'excès de leur douleur leur faisait garder un profond silence, le saint commença à s'écrier à haute voix : « Ah ! très sainte » Vierge, Vierge comblée de bénédictions ! » On accourut au bruit, et on le vit qui avait les mains étendues et tout le corps élevé en l'air. Il étendait et serrait les bras comme ceux qui en embrassent d'autres. « Je ne » le mérite pas, ajoutait-il, et qui suis-je, ô ma très » chère Dame, pour m'avoir voulu faire l'honneur de » venir me visiter ? » Un si nouveau spectacle surprit étrangement tous ceux qui en furent témoins. Les uns versaient des larmes de tendresse, d'autres ressentaient une certaine frayeur et un tremblement qui se répandait par tout le corps quoiqu'ils ne vissent rien, et les autres attendaient, en le regardant fixement, la fin d'un changement si soudain. Les médecins lui ayant demandé ce qu'il avait, il leur répondit, après avoir repris sa première situation : « Quoi, n'avez-vous pas » vu la très sainte Vierge qui est venue me guérir de » mes douleurs ? » A peine eût-il achevé ces paroles, qu'il revint à lui. Il ne put se défendre de déclarer aux cardinaux Augustin Curano et Frédéric Borromée, les circonstances de cette apparition. Philippe, pénétré d'un très grand sentiment d'amour pour la sainte Vierge, recommanda à ceux qui le vinrent visiter de lui être dévots. « Sachez, mes enfants, et croyez-moi, » leur disait-il, que le plus excellent moyen d'obtenir

» des grâces de Dieu est d'interposer le crédit et l'autorité de la très sainte Vierge (1). »

Ses enfants, les Oratoriens, furent fidèles à cette recommandation de leur saint fondateur ; ils se montrèrent toujours très zélés pour le culte et pour la gloire de Marie. Paroles, écrits, exemples, ils mirent tout en usage pour servir cette gloire, pour étendre ce culte. Saint Philippe avait donné pour sceau à sa congrégation une image de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus tout environné de rayons lumineux. Il consacra à Marie sa naissante famille, et, par un fait providentiel et du plus favorable augure, ce fut, pour ainsi dire, dans le sein de Marie que cette famille vit le jour puisqu'elle se forma dans l'église de *Notre-Dame-in-Vallicella* que lui donna Grégoire XIII (2).

Un tel serviteur de Marie avait bien droit, comme on le voit, de figurer en première ligne dans un des chapitres de ce livre.

Celui qui suit nous montrera saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kotska et saint François de Borgia dans la vivacité et l'ardeur de leur dévotion à l'égard de la très sainte Vierge.

Reste donc saint Charles Borromée qui va faire le principal sujet de ce chapitre.

Neveu, par sa mère, de Pie IV, saint Charles Borromée fut, dans les jours peu nombreux de sa vie mortelle, une des gloires de l'Église. Né de parents plus nobles encore par la vertu que par le sang, et plus puissants devant Dieu par la sainteté de leur vie qu'ils

(1) *Ibid.*, p. 573.

(2) Voir aussi *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. II, p. 193.

ne l'étaient devant les hommes par leur nom, leur crédit et leurs richesses, il eut la plus large part dans l'héritage de vertu que Gilbert Borromée, comte d'Arone, et Marguerite de Médicis transmirent à leurs six enfants. Son enfance, comme celle de Samuel, s'écoula dans l'innocence, la ferveur et l'obéissance; et non plus que le jeune Tobie, jamais, dans cet âge d'imperfection, il ne fit rien d'imparfait. Il traversa aussi sans chute et sans faux pas l'adolescence et la jeunesse, l'une et l'autre si dangereuses et si fécondes en naufrages. Pourvu, dès l'âge de douze ans, d'un bénéfice ecclésiastique, il voulut que les revenus en fussent administrés selon les règles canoniques, c'est-à-dire que, les dépenses nécessaires étant faites, le surplus fût employé au soulagement des pauvres. La carrière des études, semée de tant d'écueils, le vit marcher toujours en présence de Dieu; et, tenté comme Joseph, comme saint Thomas d'Aquin, il triompha comme eux. A Milan et à Pavie où la jeunesse était fort dérégulée, il fut, dit un auteur (1), comme Loth au milieu de Sodome. Le cardinal Jean-Ange de Médicis, son oncle, ayant été élevé sur le siège de Saint-Pierre, Charles Borromée fut nommé, à vingt-trois ans, cardinal et archevêque de Milan, protonotaire apostolique, légat de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône, protecteur de la couronne de Portugal, des Pays-Bas, des cantons catholiques de la Suisse, des ordres religieux des Frères Prêcheurs, des Carmes et des chevaliers de Malte, etc., et il fut digne de tous ces postes, il en remplit scrupuleusement toutes les obligations. Il étudiait à fond les affaires,

(1) Baillet, *Vie des Saints*.

les discutait avec sagesse, les suivait avec zèle, les jugeait avec équité et les expédiait promptement. Il était juste et impartial dans tous ses jugements, écoutant toutes les plaintes, distinguant d'un coup-d'œil sûr la vérité du mensonge et le bon droit de l'injustice. Econome, avare même de son temps, il n'en perdait jamais seulement une minute. La prière, l'étude, la lecture, les affaires lui en prenaient tous les moments, à tel point qu'ayant formé une société savante, composée d'ecclésiastiques et de laïcs qui se réunissaient pour traiter de religion, de littérature, de philosophie et d'histoire naturelle, il se vit obligé de tenir ces conférences la nuit, attendu que les affaires l'occupaient tout le jour. Ces conférences furent, depuis, imprimées sous le titre de *Noctes vaticanæ*, titre qui disait le temps et le lieu de ces utiles réunions. Le but que s'était proposé leur zélé fondateur fut si bien atteint, qu'on vit, plus tard, sortir de cette académie des hommes du premier mérite, des évêques, des cardinaux et même un pape qui est Grégoire XIII. On ne s'étonnera pas, après cela, de nous entendre dire qu'il fit tout pour bannir l'oisiveté de la cour de Rome et du corps ecclésiastique; qu'il savait exciter dans le sein du clergé l'amour des bonnes études, et que tout prêtre laborieux et même tout homme de lettres dont les travaux étaient utiles à la religion trouvait en lui une protection pleine de sympathie et d'encouragement.

Cependant les pompes extérieures au milieu desquelles son rang le forçait à vivre n'amollirent point son cœur, et son plus ardent désir fut toujours, comme il le disait, d'aller se renfermer dans l'obscurité d'un cloître pour y vivre comme s'il n'y eût eu

que Dieu et lui dans le monde. L'obéissance qu'il devait à un oncle vénéré, chef de toute l'Église, fut seule assez puissante pour le retenir à Rome.

Ayant été ordonné prêtre en 1562, il fut fait grand pénitencier et archiprêtre de *Sainte-Marie-Majeure*. Ce fut alors qu'il fonda un collège à Pavie pour les jeunes clercs de Milan.

L'année suivante est mémorable dans les fastes de l'Église par la clôture du concile de Trente ; et saint Charles Borromée contribua puissamment à déterminer les Pères de cette sainte assemblée à y mettre le dernier sceau en donnant leur approbation définitive à tout ce qu'elle avait décidé et ordonné depuis son ouverture. Puis il se mit en mesure d'exécuter, en ce qui le concernait personnellement, les décrets du concile. Ce fut par son conseil que le pape exhorta fortement les évêques à établir des séminaires, et qu'il donna lui-même l'exemple de cette institution en fondant à Rome un de ces pieux établissements. On lui doit, en grande partie, le catéchisme *ad Parochos* ou *Catéchisme romain*, aussi remarquable par l'élégance et la pureté du style que par la précision du dogme et l'exactitude de la morale. En 1566, il repassa avec d'habiles théologiens toutes ses études ecclésiastiques. Il fit, la même année, de grandes réformes dans sa maison, en retrancha le luxe, bannit de sa table toute somptuosité, s'interdit les riches étoffes et les vêtements de prix et s'imposa un jeûne sévère une fois la semaine. Pénétré pour lui de respect et de vénération, Philippe II, roi d'Espagne, lui assura une pension considérable, et confirma en sa faveur la donation de la principauté d'Oria qu'il avait faite au comte Frédéric

Borromée, frère aîné de saint Charles, et alors décédé.

Archevêque de Milan depuis déjà bientôt six ans, Charles n'avait pas encore vu sa mystique épouse, les affaires générales de l'Église et l'autorité de son oncle l'en ayant empêché. Mais il obtint enfin d'aller parmi les siens. Il partit donc de Rome vers la fin de l'année 1566. Il fut accueilli à Milan comme un nouvel Ambroise et avec les témoignages de la joie la plus vive. Peu après, il ouvrit un concile provincial dans lequel il se trouva deux cardinaux étrangers et onze suffragants de Milan qui furent tous surpris de la dignité, de la piété, de la science et de la sagesse avec lesquelles ce jeune prélat de vingt-six ans présida cette assemblée qui comptait plusieurs vieillards aussi riches en vertus et en mérites qu'ils étaient chargés de jours, et au nombre desquels étaient le célèbre poète Vida, évêque d'Albe, et Nicolas Sfondrate, évêque de Crémone, qui gouverna plus tard l'Église sous le nom de Grégoire XIV.

Pie IV déposa le poids de sa mortalité en cette même année; et, à la nouvelle du danger qui menaçait sa vie, le saint archevêque de Milan partit en hâte pour Rome où il adressa de touchantes et solennelles paroles à l'auguste mourant, lui donna les derniers soulagements de la foi, et lui ferma les yeux à la lumière de ce monde.

Il travailla de toutes ses forces à faire élire saint Pie V, qui mit tout en œuvre pour retenir à Rome notre saint et lui faire accepter tous les emplois et toutes les dignités dont il avait joui sous le précédent pontificat. Mais tout fut inutile; et Charles persista à retourner dans son diocèse.

Là, il s'appliqua tout entier à arracher l'ivraie du champ qui lui était confié. Et, pour réussir plus sûrement, il commença par travailler avec un redoublement de zèle et de ferveur à sa propre sanctification.

Nous ne le montrerons pas dans son intérieur, se livrant à la pratique des plus grandes austérités, mortifiant son corps par les jeûnes, par les veilles et par les cilices, souffrant le froid et le chaud avec une patience héroïque, donnant en toute rencontre l'exemple de la douceur, du détachement, de la patience et de l'humilité, bannissant de son palais (lui qui était pourtant de la famille des Médicis, de la famille de Léon X) les statues, les tableaux et les tapisseries, heureux de converser avec Dieu par la prière, et trouvant dans ces entretiens d'ineffables consolations qu'il avait grand soin de cacher. Le tableau de ses vertus domestiques et privées nous demanderait trop d'espace. Nous renvoyons nos lecteurs à la vie de ce grand saint, un des plus beaux modèles de la perfection chrétienne, un des types les plus accomplis de l'humanité régénérée et relevée par Jésus-Christ.

Sa vie publique, sa vie d'évêque, ne fut pas moins admirable.

Il avait dans son palais un certain nombre de prêtres avec lesquels il vivait comme il aurait pu le faire dans le monastère le plus fervent et le plus régulier. De cette communauté il sortit douze évêques, plusieurs nonces et d'autres personnages qui occupèrent, dans l'Église, de hautes dignités.

Saint Charles renouvela la face de son diocèse. Les conciles provinciaux, les synodes diocésains, les mandements, les instructions et les visites pastorales, les

statuts, les règlements, les ordonnances et les prédications furent autant de moyens qu'il employa pour réformer le clergé et le peuple, pour bannir la superstition, rétablir l'usage des sacrements, instruire les ignorants et purifier les mœurs. Il fonda, en plusieurs endroits, des écoles et des séminaires, et il forma, à Milan, une association de femmes pieuses dont les exemples, les vertus et les œuvres produisirent un bien immense.

Fort de la force de Dieu, il brava tous les obstacles et toutes les difficultés pour rétablir la discipline dans le chapitre de sa cathédrale, dans celui de l'église collégiale de *Sainte-Marie-de-la-Scala*, dans l'ordre des Franciscains conventuels et dans plusieurs monastères de religieuses exemptes. Il réprima, par des châtimens énergiques, les désordres publics et scandaleux, et sut résister, comme un mur d'airain, aux magistrats qui voulaient entraver injustement son zèle.

Mais le plus rude choc qu'il ait eu à soutenir fut la résistance opiniâtre qu'opposèrent à ses réformes les religieux dits *Humiliés*. On sait que plusieurs d'entre eux résolurent sa mort, et qu'un des conjurés lui tira, presque à bout portant, un coup d'arquebuse chargée à balle et à plomb, au moment où, dans la chapelle de son palais archiépiscopal, il faisait la prière du soir avec toute sa maison. Dieu le sauva par un miracle.

C'est qu'il voulait le mettre encore à même d'ajouter des mérites à ses mérites.

En effet, son premier soin, au sortir du danger auquel il venait d'échapper, fut d'aller visiter les trois vallées de son diocèse qui étaient situées dans les

Alpes, et il profita de cette occasion pour faire aussi une visite aux premiers magistrats de chacun des cantons suisses qui étaient restés fidèles aux croyances catholiques.

La disette qui affligea l'année 1570 fit briller du plus vif éclat la bonté de son cœur. Immenses furent ses aumônes aux pauvres de son diocèse.

Saint Pie V étant mort, Charles eut une grande part à l'élection de Grégoire XIII qui eut pour le cardinal-archevêque de Milan au moins autant d'estime et de paternelle affection qu'en avaient eu ses deux prédécesseurs, et qui le nomma visiteur apostolique de tous les diocèses suffragants de sa métropole.

La peste vint mettre en relief et manifester au grand jour tout ce que le cœur de Charles renfermait d'héroïsme et de dévouement pastoral. Aussitôt qu'il apprit, à Lodi, que le fléau avait fait son apparition à Milan, semblable au brave général qui se porte, sur le champ, vers le point attaqué par l'ennemi, Charles accourut à Milan, et, dès qu'il y fut arrivé, il alla visiter le lieu destiné aux malades et pourvut à tous leurs besoins tant corporels que spirituels. En vain on le pressa de fuir la contagion ; il persista à rester au milieu de son troupeau et à partager ses dangers. Il ordonna trois processions générales auxquelles il assista nu-pieds, la corde au cou et tenant dans ses mains un crucifix sur lequel étaient continuellement fixés ses yeux baignés de larmes. C'est ainsi qu'il s'offrait à Dieu comme une victime d'expiation pour les péchés de son peuple ; il prêchait presque tous les jours et exhortait ses ouailles à désarmer par la prière et la pénitence, le bras vengeur de Dieu. Il ne cessait de

stimuler, par paroles et par exemples, le zèle et le courage de ses coopérateurs. Lui-même confessait et administrait les malades. Il fit fondre sa vaisselle pour assister les pauvres. Il donna pour eux tous ses meubles sans même en excepter son lit (1).

Les pauvres étaient l'objet constant de sa sollicitude et de sa charité. Pour eux il avait fondé une maison d'Ursulines destinée à donner aux filles indigentes une instruction gratuite. Pour les pauvres encore il avait, à ses propres frais, élevé un superbe hôpital auquel il avait joint un établissement destiné aux convalescents que l'on renvoyait de l'hospice.

Mais c'est assez : mettons fin ici à cette notice sur les actes et les vertus du plus illustre des successeurs de saint Ambroise. Quoique très incomplète, cette esquisse suffira pour indiquer combien saint Charles Borromée a été grand devant Dieu et devant les hommes.

Surius, Courcier, Gonon, Poiré et Godescard disent unanimement que ce vénéré pontife fut plein de religion à l'égard de la très auguste et très aimable Mère de Dieu. Il la consultait toujours avant de rien entreprendre et il lui recommandait toutes ses entreprises. Tous les jours il disait, à genoux, l'office de la sainte Vierge qu'il avait lui-même composé sur un nouveau plan et qu'il avait fait approuver par le Saint-Siège. Il en était de même du chapelet auquel il ne manquait jamais, même en voyage. Il jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de fêtes de la sainte Vierge. Au son de l'*Angelus*, il se mettait toujours à genoux

(1) Godescard, *Vie des Saints*.

pour saluer Marie, et, s'il était alors à cheval, il descendait pour offrir à la Reine du ciel un hommage plus respectueux. Il ordonna qu'au nom de Marie peuple et clergé, laïques et prêtres fissent un signe ou mouvement de tête en prononçant, soit à la messe, soit dans l'office, le saint nom de Marie. Il fit consacrer, dans son église cathédrale, une chapelle au Rosaire; il statua que, tous les premiers dimanches du mois, on ferait, dans cette même église, une procession dans laquelle serait portée dévotement l'image de la très sainte Vierge. Il prescrivit en outre de faire placer une statue de cette même Vierge au-dessus de la porte principale de toutes les églises paroissiales. Il avait exprimé le vœu de voir l'image de Marie sur les enseignes militaires et sur la poitrine des braves allant à l'ennemi. Il exhortait souvent les fidèles à approcher des sacrements les jours où l'Église honore spécialement cette Mère de Dieu. Enfin, dit le P. Courcier, il fit de nombreux règlements et adressa plusieurs mandements qui témoignent hautement de sa grande piété envers la Reine du clergé, et dont on trouve le détail dans les historiens de sa vie et particulièrement dans Pierre Giussano, dans Augustin Valerio, dans Ribadneira, dans Jean Possevini et dans Charles Bascapé. Sa piété envers Marie lui fit entreprendre aussi plusieurs pèlerinages en son honneur; et il alla visiter un grand nombre de lieux où elle est plus particulièrement invoquée et vénérée. Il avait pour habitude de mettre sous la protection de cette Vierge puissante tous les établissements qu'il fondait, toutes les associations qu'il formait, toutes les œuvres qu'il créait. Il institua à Milan la confrérie du Rosaire pour laquelle il solli-

cita et obtint toutes les indulgences dont cette même confrérie jouit dans le centre même de la catholicité.

Il s'écrie dans un de ses sermons : « O très sainte Vierge, pleine de miséricorde, présentez à votre très doux et très aimable Fils le sein auguste et vénérable et les sacrées mamelles où il a puisé la vie, afin qu'à son tour il montre, en notre faveur, à son Père, le côté glorieux qui a été, pour nous, percé du fer de la lance et toutes les plaies adorables auxquelles nous devons notre salut (1). »

(1) Citatus apud Hyppol. Maraccium, in purpura Mariana, cap. 3, § 3. — E corona Anni Mariani, auctore R. P. F. Joan. Thoma à sancto Cyrillo carmelita discalceato, p. 348, 12^a octobr.

LVI.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nous avons dit que la société fondée par saint Ignace de Loyola devait, dans les desseins de Dieu et selon les intentions de son pieux fondateur, être, au sein de l'Église, une perpétuelle et magnifique pépinière de serviteurs illustres et dévoués de Marie. Ainsi s'annonça-t-elle dès le principe; et depuis trois cent vingt et un an elle n'a pas dégénéré, elle n'a pas cessé d'être fidèle à l'esprit qui présida à sa formation.

Nous avons vu quelle fut, à l'égard de la très sainte Vierge, la piété des principaux d'entre ses fondateurs.

A peine étaient-ils entrés dans la tombe, ou plutôt dans la gloire, que la dévotion à Marie prit dans leur société un nouvel et rapide essor.

Sébastien Baraddio et Corneille Wiskaven, entrèrent

dans la compagnie sur l'ordre exprès et formel de la Mère de Dieu qui les récompensa ainsi de leur piété envers elle. Gonzalve Silveira mourut martyr et victime du zèle avec lequel il avait introduit le culte de Marie, non-seulement dans le royaume, mais jusqu'à la cour du Monomotapa, en Afrique. Nous avons raconté ailleurs (1) la conversion du prince et la mort de l'apôtre.

Quatre ans après Silveira, mourut saint François de Borgia, troisième général de la société, et tellement dévot à la très sainte Vierge qu'il n'aspirait qu'au bonheur de lui gagner des cœurs et de la faire aimer, employant pour cela et les paroles et les exemples et les copies du portrait de Marie peint par saint Luc, copies qu'il se plaisait à envoyer en présent aux princes, aux nobles, aux grands et à tous ceux avec lesquels il était en relation. Son but en multipliant ainsi l'image de la Mère de Dieu était de graver son souvenir dans les âmes et de la rappeler plus souvent à la pensée. Un de ses plus ardents désirs était de mourir à *Notre-Dame-de-Lorette*; mais se voyant dans l'impossibilité d'avoir cette satisfaction, et étant entré mourant à Rome, il fit arrêter, pendant une demi-heure, sa litière devant la célèbre église de Marie qui est à la porte *Flaminia*, et il pria là avec toute la ferveur d'un ange. Il jugeait les novices d'après le plus ou moins de dévotion qu'ils avaient pour la sainte Vierge; et en ayant remarqué quelques-uns qui se montraient fort tièdes en ce point, il présagea qu'ils ne persévéreraient pas. L'événement vint prouver la sagesse de ses prévisions.

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. II, p. 172.

Les noms doux et sacrés de Jésus et de Marie sont les premiers mots que ses nobles parents aient fait bégayer à ses lèvres.

Nous avons rapporté dans un autre de nos ouvrages (1) les grâces extraordinaires dont furent favorisés, de la part de la très sainte Vierge, Jean et Melchior Nugnez, Jacques Lédesman, Alphonse Rodriguez, Martin Guttierrez, Jean-Baptiste Carandini, Didace Mendosa, Matthieu Albenosa, Jean Sangenot, Ruys de Portillo, Emmanuel Fernandez, Martin de Saint-Dominique, François de Moralès, Jean Fernand, Martin Albene, Emmanuel Sa et Joseph Ankieta qui tous fleurirent auprès du berceau de la société.

Bien d'autres membres de cette illustre et sainte compagnie donnèrent, à cette même époque, d'éclatants témoignages de leur piété à l'égard de la Vierge sans tache.

Citons Jean Ximenès que Marie affectionna d'une manière toute particulière. Un jour, il la pria de vouloir bien l'assurer de son salut éternel ; Marie fit ce que désirait son fervent serviteur ; elle lui dit de ne rien craindre et de marcher toujours dans la voie de l'obéissance aveugle. Éclairé et encouragé par cette réponse, Jean Ximenès ne reculait devant aucune difficulté ; il ne trouvait rien d'impossible. Il était si empressé à saluer la sainte Vierge au son de l'*Angelus*, qu'au premier coup de cloche, il quittait tout pour payer son tribut à la divine maîtresse de ses affections. On dit qu'un jour qu'il méditait, avec une très sérieuse attention et au pied d'une image de la Mère de Dieu,

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. II. Passim.

sur les peines du purgatoire et les souffrances qu'y endurent les âmes condamnées à ces expiations, il entendit une voix qui lui dit : « Viens aussi en aide à ces » âmes. » Il répondit sur le champ et avec vivacité : « Oui, ô ma Reine, oui, je les assisterai. » C'est ce qu'il fit ; car, à dater de ce moment, il appliqua à ces âmes toutes ses bonnes œuvres.

La Mère de Dieu ne trouva pas en la personne de Jean Brion, un serviteur moins dévoué. Il avait mis dans l'endroit le plus convenable et le plus décent du lieu où il travaillait, une image de la sainte Vierge qu'il s'était procurée lorsqu'étant encore dans le monde il y gardait les brebis. Un jour qu'il priait devant elle, il crut entendre qu'elle l'appelait à l'état religieux. En conséquence il entra dans la société de Jésus. Sortait-il de sa chambre et y revenait-il, il saluait toujours cette image ; c'était toujours à genoux devant elle qu'il disait le rosaire. Il honorait avec une grande piété les samedis, les veilles et les jours de fêtes de la très sainte Vierge ; et il manquait rarement d'exhorter les pères et les frères qui venaient l'aider dans ses travaux à l'honorer de leur mieux.

Mais un nom plus connu c'est celui du P. Bathasar Alvarez, confesseur et directeur de sainte Thérèse qui attesta avoir appris en révélation, de Jésus-Christ lui-même, qu'Alvarez avait été un homme éminemment saint et que Dieu l'avait admis au nombre des prédestinés. Il portait toujours sur lui une image de la sainte Vierge imitée de celle qu'on attribue à saint Luc. Il s'en servait comme d'un rempart contre les tentations que lui suscitait le démon qui voyait avec rage sa dévotion envers Marie. Avant d'être ordonné prêtre, il récitait,

avec une grande piété et même en versant des larmes, l'office de la Vierge. A dater du jour où il fut élevé au sacerdoce, il recourut encore à elle plus souvent qu'auparavant. Il fit, à plusieurs reprises, le pèlerinage de Lorette, où il reçut plusieurs grâces par l'entremise de Marie, qui lui recommanda tout particulièrement d'honorer son saint époux le juste et chaste Joseph. Il célébrait et sanctifiait les fêtes de la Vierge en faisant, ces jours-là, plus de prières, d'oraisons et de bonnes œuvres que les jours ordinaires. Il lui arriva, une fois, de regarder, pendant sept heures consécutives une image de Marie, pour n'avoir point à porter ses regards sur des femmes.

Nous pourrions encore trouver dans le même temps et dans la même compagnie bien d'autres noms chers à Marie, bien d'autres personnages illustres par leur piété envers cette glorieuse Vierge.

Mais entre tous les serviteurs, entre tous les enfants que la société de Jésus donna alors à Marie, deux surtout se signalèrent par un ardent amour, par une piété hors ligne à l'égard de cette Vierge-Mère. Tous les deux furent nobles par le sang et plus nobles par la vertu. Tous les deux furent prévenus de dons exceptionnels. Tous les deux naquirent dans l'opulence et au sein des grandeurs. Tous les deux comprirent, dès le berceau, le néant des choses humaines. Tous les deux préférèrent Dieu au monde et le cloître aux palais. Frères par l'habit qu'ils portèrent, par la carrière qu'ils embrassèrent, et par le but qui fut l'objet de leurs communs efforts, ils furent encore plus frères par la communauté d'amour et d'affection qu'ils eurent l'un et l'autre pour la très digne Mère de Dieu. Tous les deux mou-

rurent à la fleur de l'âge, légers de jours et chargés de mérites. Ils font tous les deux la gloire du corps qui eut l'honneur de les avoir pour membres; et la jeunesse chrétienne ne saurait imiter des modèles plus parfaits, suivre des guides plus sûrs, marcher à la lumière de flambeaux plus brillants, ni courir à l'odeur de parfums plus embaumés.

On a déjà nommé saint Stanislas Kostka et saint Louis de Gonzague.

Enfant de la catholique et pieuse Pologne, issu d'une famille qu'avait sanctifiée et illustrée saint Hyacinthe, né de parents chrétiens, le jeune Stanislas Kotska semblait avoir été appelé au service de Dieu dès le sein de sa mère, car on dit que le nom auguste de Jésus se trouva un jour gravé sur le sein de la pieuse Marguerite Kriska, alors enceinte de l'enfant de bénédiction dont nous avons à parler.

Aussi aima-t-il Dieu dès qu'il put le connaître; et la grâce prévint même en lui l'éducation. Ses parents l'appelaient leur ange, et tout en lui le rendait digne de cette qualification. Le ciel l'avait doté, même corporellement, d'une beauté remarquable dont on pouvait dire comme de celle de la Mère de Dieu, qu'elle inspirait naturellement le désir d'être chaste, et que sa vue éteignait les flammes de la concupiscence. Son horreur du vice était telle qu'il suffisait d'une parole libre pour le faire évanouir. Ses précautions pour éviter le mal étaient extrêmes; et il avait bien fait, à l'exemple de Job, un pacte avec tous ses sens pour ne pas laisser entrer, par eux, le péché dans son cœur.

Placé par ses parents, à l'âge de quatorze ans, dans le collège que les Jésuites avaient à Vienne, il attira

sur lui tous les regards par sa conduite exemplaire. A l'église, on eut dit un chérubin prosterné devant la majesté de Dieu. Son visage s'enflammait du feu qui consumait son âme. Souvent il fondait en larmes dans ses entretiens avec Dieu ; et, plus d'une fois, on le vit alors élevé de terre. Il ne sortait jamais de ce saint exercice sans paraître rempli pour Dieu d'une nouvelle ardeur. Les plus sages élèves formaient sa société ; toutes ses conversations étaient utiles et édifiantes ; mais converser avec Dieu lui était mille fois plus doux que de s'entretenir avec les enfants des hommes.

Dieu éprouva sa vertu. La maison où il était ayant été retirée aux Jésuites, il dut aller loger en ville et chez un luthérien. Là, il eut à souffrir de la part de son frère aîné, qui était comme lui étudiant, mais dont les dispositions religieuses et morales étaient bien différentes de celles de Stanislas, les traitements les plus indignes ; mais il endura tout avec la constance d'un martyr. Cet orage dura deux ans ; et jamais, pendant tout ce temps, notre jeune héros ne se plaignit de son frère, ni ne fit entendre un murmure. Il se montra aussi fort contre les fausses maximes de son précepteur Bilinski, dont la parole séduisante et les conseils insidieux auraient perdu tout autre qui eût été moins solidement établi dans la vertu. Appuyé sur les grands principes de la foi, Stanislas fut inébranlable ; et plus on fit d'efforts pour le faire dévier, plus il s'enracina dans ses bons sentiments. Il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles. Tous les jours il entendait deux messes ; et il n'entrait jamais en classe sans avoir auparavant visité le Saint-

Sacrement. Il jeûnait ordinairement la veille de ses communions, portait souvent le cilice, ne dormait que fort peu, se levait à minuit pour prier et méditer; et il terminait sa prière par de sanglantes disciplines qui lui déchiraient le corps.

Ces grandes austérités et les mauvais traitements qu'il recevait de son frère altérèrent sa santé, et il tomba malade, mais si dangereusement qu'il s'attendait à en mourir. Dans cette pensée, il demanda à recevoir les sacrements. Mais la chose était difficile chez un luthérien très attaché à sa secte. Paul Kostska et Bilinski engagèrent donc le malade à se contenter du désir et d'une communion spirituelle. D'ailleurs sa vie, selon eux, n'était point menacée; ils refusèrent donc de se prêter à ses désirs. Stanislas, qui croyait que sa fin était proche, demanda alors à Dieu ce que les hommes lui refusaient, et un ange vint le communier miraculeusement.

Mais voici que vont commencer ici les rapports extérieurs et vraiment merveilleux de la très sainte Vierge avec son angélique enfant.

Il l'avait honorée avec ferveur dès son enfance; et cette dévotion, au lieu de s'affaiblir hors de la maison paternelle, n'avait fait que s'accroître à Vienne, grâce aux congrégations parthéniques dont Stanislas était un des membres les plus fervents et qui étaient, chez les Jésuites, un élément fécond de piété envers Marie. Aussi notre jeune congréganiste était-il plein d'ardeur pour le service de Celle qu'il appelait toujours sa Mère, qu'il révérait comme telle, dont il aimait à parler, qu'il saluait, qu'il priait, et en l'honneur de laquelle il composait tantôt des vers, tantôt des discours en prose.

Le Père Courcier dit formellement que ce fut cette Vierge qui envoya à Stanislas, dans la grave maladie dont nous venons de parler, sainte Barbe avec deux anges porteurs de l'hostie sacrée que reçut alors ce pieux et fervent écolier. Du moment où il eut mangé cette manne céleste, Stanislas ne pensa plus, dit un de ses historiens, qu'à se disposer à mourir. Il s'affaiblissait tous les jours et son mal ne diminuait point; de sorte que les médecins, voyant que tous les remèdes étaient inutiles, désespérèrent de sa guérison et l'abandonnèrent. Il était en cet état, et l'on croyait même qu'il allait entrer en agonie, lorsque la sainte Vierge lui apparut avec un visage plein de douceur; et, l'ayant consolé par des paroles fort tendres, elle mit sur son lit Notre-Seigneur qu'elle tenait entre ses bras sous la figure d'un petit enfant; et elle lui laissa le temps de le caresser. Stanislas était si transporté de joie et d'amour, qu'il ne pensait qu'à posséder en paix son Jésus. Mais la sainte Vierge lui fit connaître, en le retirant d'entre ses mains, que le temps de la jouissance n'était pas encore arrivé pour lui. « Votre heure » n'est pas venue, mon fils, lui dit-elle en le regardant tendrement; il faut mériter la possession de » Jésus par une obéissance fidèle à sa volonté. Entrez » dans la compagnie qui porte son nom; il le veut de » vous, et je vous l'ordonne de sa part. » Après avoir dit ces paroles, elle disparut, laissant Stanislas si consolé et si soulagé, qu'en fort peu de temps il fut en état d'aller à l'église pour rendre grâce à Dieu et à Marie de tant de faveurs qu'il en avait reçues durant sa maladie.

« Il y avait, continue toujours le même historien,

il y avait déjà près d'un an que Stanislas se sentait appelé à la Compagnie de Jésus, lorsque la sainte Vierge lui commanda d'y entrer. Mais quoi qu'il eût été toujours disposé à suivre la volonté de Dieu, il n'avait encore osé s'en ouvrir à personne; car, comme il était fort humble, il croyait avoir trop peu de mérite pour être reçu dans une compagnie que tant de personnages éminents en doctrine et en sainteté rendaient célèbre : et d'ailleurs, il prévoyait assez que, quand on l'y eut bien voulu recevoir, ses parents qui l'aimaient et qui étaient puissants y mettraient de grands obstacles. Ces considérations avaient si bien flatté en lui la timidité naturelle qu'ont les enfants à cet âge de découvrir ces sortes de desseins qu'il estimait raisonnable la retenue dont il usait en cela; et il n'en eut de scrupule que depuis que la sainte Vierge lui eût parlé. Mais alors son silence lui parut une si grande faiblesse qu'il le pleura toujours, depuis, comme un des plus dangereux égarements de sa vie. »

Pour réparer cette faute, dès qu'il put sortir, il alla trouver son directeur auquel il déclara tout ce qui s'était passé à ce sujet dans son âme depuis la première inspiration qu'il avait eue d'entrer en religion jusqu'à l'apparition de la sainte Vierge. Sa vocation ayant paru certaine et indubitable, il lui fut conseillé d'obéir à la grâce.

Stanislas se hâta donc de faire les premières démarches pour solliciter son admission dans la société. Mais il n'avait pas le consentement de ses parents; et le provincial l'exigea rigoureusement. Rien ne put l'amener à transiger sur ce point. En vain le jeune solliciteur employa-t-il, en sa faveur, l'autorité d'un cardinal,

légat du pape Pie V à la cour de l'empereur ; le provincial fut inflexible. Alors Stanislas se voyant abandonné des hommes eut recours à Dieu seul. Il pria ; et dans la prière, une voix lui dit de quitter Vienne. Toujours humble, toujours défiant et prudent, Stanislas consulta un homme habile qui n'osa lui donner aucun avis.

Mais le souvenir de la vision et de l'ordre de Marie était toujours présent à la pensée de Stanislas. Il résolut d'y obéir malgré tous les obstacles. C'est que Dieu l'avait doté d'une volonté forte et d'une mâle énergie. Après avoir donc passé toute la nuit en prière, il partit de grand matin. Son frère le poursuivit. Mais Dieu le protégea par plusieurs miracles attestés par son frère et même par le luthérien chez lequel celui-ci logeait. Ce fut dans cette fuite qu'il fut, pour la seconde fois, communié de la main des anges. Reçu d'abord à Dilinge où sa vocation et son humilité furent mises à l'épreuve et trouvées de bon aloi, et où il édifia toutes les personnes du collège, il fut envoyé à Rome où il goûta pleinement et savoura délicieusement le bonheur d'être tout à Dieu. Cependant une lettre de son père, lettre pleine de colère, de ressentiments et de menaces, vint le trouver au noviciat. Mais Stanislas, inébranlable comme la montagne de Sion (1), n'en éprouva aucun trouble. D'ailleurs saint François de Borgia lui avait dit en l'admettant dans sa maison : « Il paraît que vos parents veulent exciter » un grand orage contre vous et contre nous ; mais » Dieu le calmera. » Confiant en cette promesse, le jeune novice tint bon. D'ailleurs sa mort prématurée

(1) Ps. 124, 1.

mit fin aux résolutions violentes de Jean Kotska, et l'arrêta tout court dans ses projets de vengeance.

Dieu, l'appelant à la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus, n'avait que voulu donner un modèle de plus à la jeunesse qui se consacre à lui ; il n'avait voulu que donner un lys de plus à cette *aréole* (2) ou société de Jésus qui était déjà riche de tant de fleurs. A peine saint Stanislas avait-il passé dix mois au noviciat de Rome, qu'il se sentit intérieurement averti de sa fin prochaine.

Nous sommes forcé de nous taire sur l'ensemble et sur le détail des vertus que déploya alors le saint novice. Nous ne le montrerons point abîmé, anéanti dans ses entretiens avec Dieu, inondé de consolations, parlant à tous du bonheur qu'il éprouvait d'être à Dieu seul, faisant tout avec perfection, imitant tout le bien qui se faisait sous ses yeux, jeûnant, se mortifiant, se soumettant en toutes choses à la volonté de ses chefs, aux conseils de son directeur, observant religieusement la discipline de la maison, ne s'excusant jamais, ne trouvant rien difficile, fuyant et redoutant les louanges, supportant patiemment les défauts de ses frères, ne méprisant personne, s'accommodant facilement à l'humeur de chacun, vivant dans une union continuelle avec Dieu, versant un baume bienfaisant dans les cœurs affligés, et inspirant à tous, par sa seule vue, l'amour du bien. Non, nous ne pouvons pas entrer dans le détail de tous les faits auxquels se rattache ce rapide sommaire.

Mais ce que nous devons dire ici avec quelque détail,

(1) Cant. v, 13 et vi, 1.

c'est tout ce qui concerne les saintes relations de Stanislas avec l'auguste Mère de Dieu et celles de Marie avec son fils chéri.

Ses historiens assurent qu'un grand nombre de personnes furent délivrées de tentations impures en le regardant seulement, et, depuis sa mort, en jetant les yeux sur son image; et ils ajoutent : « Ce privilège était sans doute un effet de la ressemblance qu'il avait avec la Reine des vierges, ayant conservé son corps pur et son âme exempte de péché mortel jusqu'au dernier soupir de sa vie. »

« Ses compagnons, poursuit l'auteur que nous citons, estimaient le pouvoir qu'il avait auprès d'Elle si grand, qu'on leur a souvent ouï dire qu'ils ne savaient point de moyen d'obtenir de la sainte Vierge ce que l'on en souhaitait, que d'employer auprès d'Elle l'intercession de Stanislas. Il était si passionné pour sa gloire, qu'il avait fait une étude particulière de tout ce que les auteurs en ont dit de plus sublime et de plus propre à donner de hautes idées de sa grandeur. C'était un des plus ordinaires sujets de ses conversations, non-seulement avec les autres novices, mais encore avec les Pères les plus graves de la maison qui prenaient à tâche de le mettre là-dessus, parce qu'il mêlait à ce qu'il avait appris par ses études sur cette matière, des pensées si pleines d'esprit et des expressions si vives, qu'il ne donnait pas moins de plaisir à ceux qui l'écoutaient qu'il ne leur inspirait de dévotion. La tendresse qu'il avait pour la Mère de Dieu était égale à son zèle : il l'appelait sa Mère; et il prononçait ce nom si doux d'une manière si affectueuse, qu'un grand homme en fut un jour tout surpris et dit

à saint François de Borgia qu'il lui avait paru quelque chose de plus qu'humain dans l'air dont Stanislas lui avait parlé de la sainte Vierge.

» Parmi les pratiques de piété par lesquelles le saint novice lui marquait sa dévotion, une des plus remarquables était qu'au commencement de ses actions, il se tournait vers cette église où il savait qu'elle était particulièrement honorée, pour lui offrir ce qu'il allait faire. Et c'est de lui qu'est venue la coutume que les novices de la Compagnie observent si religieusement à Rome, de se tourner vers l'église de *Sainte-Marie-Majeure*, le matin aussitôt qu'ils sont levés, et le soir avant qu'ils se couchent, et de saluer la sainte Vierge par une inclination profonde, pour lui demander sa bénédiction dans toutes leurs actions et pour la prier de les protéger pendant le repos de la nuit. »

Cependant, conformément à ses pressentiments, il touchait à la fin de sa course en ce monde. On était dans le mois d'août, et, un des premiers jours de ce mois, il dit dans un entretien qu'il eut avec Emmanuel Sa, touchant l'Assomption dont la fête était proche, et après s'être étendu avec son zèle ordinaire sur les louanges de Marie : « Ah ! mon père, que ce fut un » jour heureux pour les saints que celui où la sainte » Vierge entra dans le Paradis ! Je suis persuadé qu'ils » en renouvellent, tous les ans, la mémoire aussi bien » que nous par quelque réjouissance extraordinaire, » et j'espère que je verrai la première fête qu'ils en » feront. » Sa jeunesse et sa bonne santé rendaient cette prédiction invraisemblable ; et on n'y fit pas attention. Mais Stanislas qui avait, à cet égard, des

données sûres, se conduisit comme devant bientôt passer de ce monde à l'autre.

Le 10 août, jour de la fête de saint Laurent, il s'avisa, à l'exemple d'un autre serviteur bien illustre de Marie, le bienheureux Herman Joseph, d'écrire à la sainte Vierge une lettre par laquelle il conjurait cette Reine du ciel de lui obtenir la grâce de mourir avant la fête de son Assomption, afin qu'il pût assister à la solennité qui s'en ferait dans le ciel. Il porta cette lettre à la communion, et il pria très ardemment la Mère de Dieu, dans la ferveur de cette action, de ne le pas laisser plus longtemps dans son exil.

Sur la fin de ce même jour, le saint novice se trouva mal. On le fit mettre au lit. En y entrant il dit : « Je » ne me lèverai jamais de là. » Puis il ajouta qu'il croyait avoir obtenu de la sainte Vierge la grâce de mourir avant l'Assomption... Cependant le mal ne fit pas d'abord de sensibles progrès, et il arriva ainsi au quatorzième jour du mois. Le matin, il déclara qu'il mourrait la nuit suivante. Et l'infirmier lui avait répondu qu'il ne pouvait mourir d'une si petite fièvre sans miracle et à moins que la sainte Vierge ne voulût, par l'amitié qu'elle lui portait, qu'il allât célébrer dans le ciel la fête de son Assomption. Mais un peu après midi il eut une défaillance. Il revint néanmoins de cet évanouissement. Mais on jugea prudent de lui donner les sacrements. Après qu'il les eut reçus, il parut s'entretenir pendant quelque temps avec Dieu. Il tenait en sa main une image de la sainte Vierge qu'il baisait fréquemment. Il avait passé son chapelet, en guise de bracelet, autour de sa main défaillante. De quoi un Père s'étant aperçu, voulut prendre de là

occasion de lui parler de la Mère de Dieu. « Que signifie ce chapelet, Stanislas, lui dit-il ? Évidemment, vous n'êtes pas en état de le dire. — Il est vrai mon père, répartit le malade, mais c'est toujours une consolation pour moi que de le regarder, parce qu'il me fait souvenir de ma bonne mère. — Ah ! mon cher frère, reprit alors le Père tout attendri, que vous allez donc avoir de joie, quand vous verrez cette Mère si aimable dans le ciel où elle vous attend pour vous faire part de sa gloire ! »

A ces mots le malade sembla reprendre de nouvelles forces, et il leva les mains au ciel avec une vigueur qui étonna ceux qui savaient à quel état d'affaiblissement l'avait réduit sa maladie, et il donna sur sa figure beaucoup de témoignages d'une joie extraordinaire. Il était alors plus de minuit. Vers les trois heures du matin on le vit demeurer pendant assez longtemps dans un recueillement profond. C'est que l'auguste Mère de Dieu, accompagnée d'une nombreuse troupe d'anges et de bienheureux, le visitait alors et qu'il la contemplait dans un ravissement extatique. Il révéla cette faveur ; après quoi il expira un peu après trois heures du matin, le quinzième jour d'août 1568, dans la dix-huitième année de son âge.

Il est, conjointement avec saint Casimir, patron de la Pologne.

Mais venons-en à parler de celui qui doit occuper la plus grande place dans ce chapitre.

Nous avons entendu naguères (1) l'historien de saint Pie V, M. le comte de Falloux, dire : « Saint Louis de

(1) Chapitre LIV.

Gonzague naissait pour recueillir le dernier soupir de saint Stanislas Kotska. »

En effet, le premier, né le 9 mars 1568, n'avait que neuf mois six jours, quand l'âme du novice polonais s'exhala pour le ciel. Ferdinand de Gonzague, prince du saint-empire, proche parent du duc de Mantoue et marquis de Chatillon, en Lombardie, était son père; Marthe Thana Santena, fille de Tano Santeno, seigneur de Chéry, en Piémont, et dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne, était sa mère. L'un et l'autre se distinguaient par un grand fonds de religion. Aussi, comme leur union semblait devoir être stérile, Dona Martha, à l'exemple d'Anne, épouse d'Elcana, s'adressa à l'auteur de toute paternité pour obtenir de lui un fils qu'elle promit de lui consacrer si ses vœux étaient exaucés. Ils le furent puisqu'elle devint mère d'un enfant qui servit Dieu dans l'état religieux et que Dieu voulut, pour ainsi dire, posséder avant même qu'il fût né. Car, aux approches de ses couches, Dona Martha fut saisie de douleurs si violentes, qu'elle fut en peu de temps réduite à toute extrémité. Ferdinand de Gonzague appela les médecins qui déclarèrent la situation fort grave et très dangereuse. Instruite de cette déclaration, la marquise s'adressa à Dieu et à Marie; et, ayant fait entrer le marquis dans sa chambre, elle fit, avec sa permission, vœu d'aller en pèlerinage à *Notre-Dame-de-Lorette* et d'y porter son enfant, si la mère et l'enfant échappaient au danger. Cependant l'heure critique arriva. Les médecins continuaient à désespérer de pouvoir sauver l'enfant. Le marquis recommanda de songer à son âme et d'assurer au moins son salut éternel. On

le baptisa donc avant qu'il fût tout-à-fait né ; et, contre toute espérance, quelques moments après la mère fut délivrée et l'enfant fut hors de danger ; c'est ainsi que la sainte Vierge, comme une chaste Lucine, ainsi que l'appelle un pieux auteur (1), présida à la naissance de cet enfant de grâce qui ne parut au monde qu'avec la robe d'innocence et la pureté baptismale. Dès qu'il fut né, sa mère fit sur lui le signe de la croix et lui donna sa bénédiction ; et les premiers mots qu'elle fit prononcer à ses lèvres furent les noms si doux de Jésus et de Marie. Inutile de dire que la première éducation que reçut cet enfant, au sein de sa famille, fut toute selon Dieu. Aussi, dès l'âge le plus tendre, ce saint enfant montra les plus heureuses dispositions. Souvent on le trouvait, dans des lieux retirés, à genoux ou prosterné le visage contre terre. Dans la prière son recueillement était tel qu'on l'eût pris pour un ange revêtu d'un corps mortel. Sa tendresse pour les pauvres éclata aussi en même temps que son amour pour Dieu. L'Esprit-Saint le remplissait tellement de sa vertu que des personnes qui alors l'avaient porté dans leurs bras ont déposé avec serment qu'elles s'étaient senties pénétrées d'une ferveur inaccoutumée. *Est-il possible*, en effet, demande le prophète, *de porter sur son cœur un charbon enflammé sans être en même temps brûlé*? La piété envers Marie germa dans son cœur aussitôt que la charité pour Dieu, et il obéissait à ce premier sentiment en récitant, dit-on, vers l'âge de deux ans, un *Ave Maria* à chaque degré d'escalier qu'il montait.

A sept ans, son père le mena à une grande revue

(1) Le P. Jean David, *Pancarpe de Marie*.

militaire qui eut lieu à Casal. Louis y passa plusieurs mois au milieu des soldats. Il y entendit de ces mots qui ne sont malheureusement que trop ordinaires aux gens de guerre; et il les répéta sans en comprendre le sens. Son précepteur l'ayant réprimandé pour ces propos, Louis en conçut un tel regret, qu'il se les reprocha toute sa vie comme la plus grande de ses fautes. Néanmoins ce fut de cette même année qu'il data ce qu'il appelait sa conversion; et ce fut à cette époque qu'il contracta l'habitude de réciter, tous les jours, à genoux, l'office de la Vierge avec d'autres prières. Il fut fidèle à cette pratique jusqu'à sa dernière heure.

A huit ans, il fut envoyé par son père à Florence pour y apprendre les langues latine et italienne; il le fit avec succès. Mais ses plus grands progrès furent dans la science du salut; sa dévotion pour la sainte Vierge s'y accrut, en particulier, d'une manière notable par la lecture d'un livre du P. Gaspard Loartès sur les mystères du rosaire. Un jour qu'il lisait cet ouvrage, il se sentit un vif désir de faire quelque chose qui pût plaire à la sainte Vierge; et il pensa qu'il serait très agréable à cette Mère immaculée que, pour imiter, autant qu'il le pourrait, sa pureté, il se consacrat à elle par le vœu de virginité; et c'est ce qu'il fit devant l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-l'Annonciation; il n'avait alors que neuf ans. Après cet acte héroïque, la tendre dévotion qu'il avait eue, dès le berceau, pour la très sainte Vierge prit un nouvel essor. Dès lors il n'appela plus la sainte Vierge que sa Mère, sa bonne Mère, sa tendre Mère; il suffisait qu'il entendit prononcer son nom pour que de douces

larmes coulissent de ses yeux. Jamais il ne voyait une image ou statue de la Mère de Dieu sans la saluer tout bas par ces deux mots : *Ave Maria*. A partir de cette même époque, il récita tous les jours, lors même qu'il était malade, trois fois le chapelet; et lorsque, dans ses maladies, il ne le pouvait pas seul, il se faisait aider par les personnes que Dieu avait placées auprès de lui. Il tombait à genoux au premier coup de cloche qui tintait l'Angelus, et il interrompait tout pour rendre à Marie cet hommage.

Mais cette dévotion, si tendre et si affectueuse envers la Reine des anges, ne se bornait pas chez lui à de simples prières ou à des pratiques religieuses. La pureté a toujours été la vertu de prédilection, la vertu favorite des vrais serviteurs de Marie. Aussi notre jeune saint la posséda constamment dans le plus haut degré, et il la cultiva toujours avec le plus grand soin, veillant sur tous ses sens et spécialement sur ses yeux, fuyant l'ombre du danger comme on fuit à l'aspect d'un horrible serpent, et possédant toujours, comme dit le saint roi, son âme dans ses mains (1). Aussi la chasteté était tellement personnifiée en lui que la pudeur qui était peinte sur son visage imposait aux libertins même les plus effrontés.

L'*Ave Maria* faisait partie de toutes ses prières et précédait toutes ses études. A chaque heure qui sonnait, son cœur adressait à Marie cette salutation; et toutes les fois aussi qu'il entra dans sa chambre, il la récitait à genoux devant l'image bien-aimée de cette Mère de Dieu, image qui, toujours, décorait son appartement en quelque lieu qu'il fût. Il s'était fait un

(1) Ps. 118, 109.

devoir de communier à toutes les fêtes de la sainte Vierge et de jeûner tous les samedis. Ces marques éclatantes d'une dévotion toute filiale eurent la plus précieuse récompense que cet enfant de Marie pût désirer ici-bas ; il fut tellement mis à couvert contre les tentations impures, qu'au dire de ceux qui ont le mieux connu son intérieur, jamais, pendant tout le temps de sa vie, ce saint jeune homme n'éprouva aucune révolte de la chair ; on dit même qu'il n'eut jamais aucune pensée qui fût contraire au vœu qu'il avait fait ; et nul doute que la sainte Vierge n'ait puissamment contribué à lui obtenir de Dieu cet heureux privilège, cette grâce extraordinaire.

Il n'est pas étonnant que Dieu voulût avoir sans partage cette âme d'élite, et qu'il lui inspirât la pensée de quitter le monde pour être exclusivement au souverain Roi de toutes choses. Louis de Gonzague se sentit donc un goût très prononcé pour la vie religieuse. Mais il voulut s'assurer, autant que cela était possible, de la volonté de Dieu ; et ce fut encore à Marie qu'il eut recours pour cela. Comme la fête de l'Assomption était proche (c'était en 1584 et Louis avait alors seize ans), il résolut de s'adresser pour cette importante affaire tout spécialement à Marie, et de la mettre, pour ainsi dire, dans la nécessité de lui octroyer la grâce, objet de ses désirs ; en conséquence, il décida de ne prendre sa dernière résolution qu'à la communion qu'il ferait ce jour-là, bien persuadé, par la confiance qu'il avait en la protection singulière de sa bonne Mère et dont il recevait tant de preuves en toutes les rencontres, qu'elle lui obtiendrait la grâce d'être éclairé sur un point de cette importance.

Son espérance ne fut pas vaine. Car, le jour de l'Assomption, comme il faisait son action de grâces après la communion et qu'il priait Notre Seigneur, par les mérites de sa sainte Mère, de lui faire connaître sa suprême volonté, il entendit une voix claire et intelligible qui lui dit que la volonté de Dieu était qu'il entrât dans la Compagnie de Jésus.

Son père résista longtemps et énergiquement à ce pieux désir. Mais enfin, vaincu et désarmé par les vives instances de ce bien-aimé fils, il donna en pleurant un consentement que Dieu lui semblait exiger.

Louis partit donc pour Rome où était le noviciat dans lequel il devait entrer. En passant par Mantoue, son premier soin, dans cette ville, fut d'aller, dans un de leurs temples, remercier Dieu et la sainte Vierge de l'accomplissement de ses vœux.

Un de ses souhaits les plus ardents avait toujours été de visiter le célèbre sanctuaire de Lorette. Il résolut de satisfaire à ce besoin de son cœur tandis qu'il était encore libre et maître de ses actions. Avant donc d'aller à Rome, il se dirigea vers Lorette, soit, dit un auteur, pour obéir à sa propre dévotion, soit par respect pour ce saint lieu où il n'avait jamais été, soit aussi pour acquitter le vœu que la marquise, sa mère, avait fait lors de sa naissance, quoiqu'à l'occasion d'un Jubilé, on eût commué ce vœu pour de bonnes raisons.

On ne peut dire quelle fut la joie de Louis quand il se vit dans cette sainte et auguste chapelle qu'il appelait le berceau de sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu. Au souvenir de l'immense bienfait que le genre humain avait reçu dans cette enceinte sacrée, et de cette Majesté divine qui avait daigné y faire sa

demeure, à la pensée de la Vierge qui, pendant tant d'années, l'avait embaumée de ses mystiques et célestes parfums, ses larmes coulèrent en abondance. Il y passa tout le jour, prosterné devant l'autel; et il y communia en actions de grâces pour remercier la sainte Vierge et de la part qu'elle avait eue à son heureuse naissance, et de celle qu'elle avait à sa vocation et au consentement qu'il venait d'obtenir de son père. Le lendemain, avant de sortir, Louis voulut encore entendre la messe et communier dans la sainte chapelle. Ayant ainsi pleinement satisfait à sa dévotion envers la Mère de Dieu, il se rendit à Rome.

Nous ne redirons pas ici toutes les vertus par lesquelles il sanctifia son noviciat. C'est dans le détail de sa vie qu'il faut étudier cet admirable ami de Dieu, ce héros de sainteté.

Ici nous nous bornerons à le montrer pratiquant le second culte de son âme et ce qu'on peut avec raison appeler la religion de la seconde majesté.

Comme saint Stanislas Kotska, Louis de Gonzague devait avoir ici-bas des jours pleins mais peu nombreux. A peine son noviciat était-il achevé, à peine avait-il fait ses vœux et reçu la tonsure ainsi que les ordres Mineurs, que sa santé, déjà faible, s'affaiblit encore davantage. Néanmoins une peste s'étant déclarée à Rome, et les Jésuites ayant érigé pour les malades un nouvel hôpital, Louis se dévoua entre tous ses confrères aux besoins des pestiférés; il les exhortait par de douces et pieuses paroles, il leur lavait les pieds, faisait leurs lits, allait en ville quêter pour eux et leur rendait les services qui coûtent le plus à la nature. On le voyait même chercher les malades les

plus dégoûtants. Et on lit dans quelques auteurs qu'il contracta la maladie en transportant, d'une place publique où il gisait abandonné à l'hôpital qu'il desservait, un de ces pestiférés. Quoiqu'il en soit de ce fait, la vérité est que, par suite de ses veilles, de ses fatigues et de son dévouement, Louis se vit atteint de la contagion, et il tomba malade. La charité était le seul glaive qui dût donner le coup à une aussi noble victime. Le mal fit d'abord des progrès rapides et effrayants, et on crut que Louis n'avait plus que quelques jours à vivre. Mais, après quelques crises, la maladie dégénéra en une fièvre lente qui dura à peu près trois mois au bout desquels il succomba. Durant cette maladie un Père lui ayant demandé ce qui, dans son passé, le consolait le plus alors, « une des choses » qui me font le plus de plaisir en ce moment, répondit-il, c'est d'avoir eu, toute ma vie, une tendresse extrême pour la très sainte Vierge; je l'ai toujours aimée comme ma très chère mère, et j'ai bien des sujets de croire qu'elle n'a pas dédaigné de me mettre au nombre de ses enfants. » Au lieu de s'affaiblir par l'effet de la maladie, cette dévotion s'accrut encore visiblement. Il avait constamment sur son lit une image de la très sainte Vierge à laquelle il donnait de pieux et fréquents baisers. Souvent même il se leva pour aller prier à genoux aux pieds d'une autre image de cette même Vierge qui était suspendue au mur de l'infirmerie. Dans les derniers jours de sa vie, il pria un religieux de venir tous les soirs, réciter, auprès de son lit, les litanies de la sainte Vierge avec d'autres prières. Il demanda que l'image de cette Mère de bonté fût placée au pied de son lit, afin que son

regard se portât plus facilement et plus habituellement sur elle.

Un de ses plus intimes amis lui ayant dit que bientôt il jouirait de la vue et de la possession de Dieu, « J'espère, répondit le saint malade, que Dieu me » fera ce bonheur, et je l'attends de la bonté de Notre » Seigneur, des mérites de son sang et de la protection » de la sainte Vierge, ma Mère. » *Jésus! Marie!* ce furent là ses dernières paroles, ses dernières prières; et il ne quitta la terre que pour aller, à vingt-trois ans, voir, dans le ciel, et Jésus et Marie, ces deux objets suprêmes de ses affections dans le temps et dans l'éternité.

On le croit auteur d'une belle formule de consécration à la très sainte Vierge. Nous la reproduisons ici en latin et en français; et nous ne croyons pas pouvoir mieux finir ce chapitre. Que tous les lecteurs de ce livre disent avec les sentiments de saint Louis de Gonzague :

O Domina mea, sancta Maria, me in tuam benedictam fidem, ac singularem custodiam et in sinu misericordiæ tuæ hodiè et quotidie et in hora exitûs mei animam meam et corpus meum tibi commendo; omnem spem et consolationem meam, omnes angustias et misérias meas, vitam et finem vitæ meæ tibi committo, ut per tuam sanctissimam intercessionem, et per tua merita, omnia mea dirigantur opera secundum tuam, tui que Filii voluntatem. Amen.

Vierge sainte, Marie, ô ma Souveraine, je viens me jeter dans le sein de votre miséricorde et mettre, dès ce moment et pour toujours, mon âme et mon corps

sous votre sauvegarde et sous votre protection spéciale. Je vous confie et je remets entre vos mains toutes mes espérances et mes consolations, toutes mes peines et mes misères, ainsi que le cours et la fin de ma vie, afin que, par votre très sainte intercession et par vos mérites, toutes mes œuvres soient faites selon votre volonté et celle de votre divin Fils. Ainsi soit-il.

LVII.

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

En 1567, l'année qui précéda la mort de saint Stanislas Kostka et la naissance de saint Louis de Gonzague, naquit, au château de Sales, à trois lieues d'Annecy, un enfant que Dieu destinait à avoir, devant lui, la beauté de l'olivier, et à répandre, par ses vertus et ses écrits, des parfums comme l'arbre qui produit l'encens (1). Cet enfant était celui dont le nom est inscrit en tête de ce chapitre.

Mais, avant de savourer l'odeur de vie qu'il exhala dans le temple de Dieu, avant de cueillir quelques-uns de ses fruits précieux, nommons les plus illustres serviteurs qu'ait eus Marie à cette même époque.

(1) *Ibunt rami ejus, et erit quasi oliva gloria ejus; et odor ejus ut libani.* Osec. 14, 7.

Et le premier qui se présente à nous, selon l'ordre des temps, c'est saint Pierre d'Alcantara dont la mort, arrivée en 1562, précéda de quelques années seulement la bienheureuse naissance de saint François de Sales. Ce religieux franciscain s'éleva, par la pénitence, l'humilité, la ferveur et l'esprit d'oraison, à une haute sainteté. Sainte Thérèse fait de lui le plus magnifique éloge. Il mérita par ses vertus et, en particulier, par sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu, de voir cette glorieuse Vierge quelques instants avant sa mort. Elle daigna le visiter en compagnie de saint Jean, l'apôtre bien-aimé, et elle l'assura de son éternel salut. Sur quoi l'heureux mourant, inondé d'une sainte joie, se mit à entonner le beau cantique : *Je me suis réjoui de ce qui m'a été appris ; il nous sera donné d'aller dans la maison de Dieu* (1). Peu après il mourut, et il alla au ciel sans passer par le purgatoire, comme l'apprit sainte Thérèse dans une révélation.

Il fut bientôt suivi, dans l'éternelle vie, d'un autre serviteur de Dieu et de Marie, bien grand aussi par ses vertus. Nous voulons parler de Jean d'Avila, prêtre animé envers l'auguste et très sainte Mère de Dieu de la plus tendre piété et du plus parfait dévouement, comme l'observe Louis de Grenade qui a écrit sa vie avec le cachet du talent qui distingue toutes ses œuvres. Jean d'Avila connut par révélation le jour et l'heure de sa mort ; et, quand il vit venir l'instant suprême, il éleva les yeux et s'écria, en s'adressant à l'immaculée Marie : « O Vierge-Mère, qui êtes debout

(1) *Laetatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus.* Ps. 121, 1.

» en présence de Dieu, souvenez-vous de plaider au-
 » près de lui notre cause (1). » Jusqu'à son dernier
 soupir il ne cessa de répéter à intelligible voix ou de
 murmurer tout bas le doux nom de Marie. Selon l'es-
 prit de l'Église, il aimait à invoquer, au moment du
 besoin suprême, Celle dont il avait toute sa vie éprouvé
 les bontés, Celle qu'il savait, par une douce et heu-
 reuse expérience, être l'appui des malheureux. Dans
 sa vie, et pendant le cours de son saint ministère, il
 lui adressait toujours les âmes les plus en danger.
 Ainsi, un de ses pénitents se sentant harcelé et pour-
 suivi par la pensée de tuer son épouse, Jean d'Avila
 l'envoya prier, pendant quelque temps, aux pieds d'une
 image de Marie, et la tentation disparut. Il était si zélé,
 si ardent pour le service et la gloire de la sainte Vierge,
 qu'un jour, dans un sermon, il s'avança jusqu'à dire
 que si l'on voulait bâtir, à Grenade, une église en
 l'honneur de la Mère de Dieu, il s'engageait à porter
 sur ses épaules toutes les pierres nécessaires à cette
 construction. Cette proposition fit un tel effet sur ses
 auditeurs, elle les électrisa tellement, qu'ils résolurent,
 sur-le-champ, d'élever le monument en faveur
 duquel parlait le saint prédicateur; et ils le firent avec
 un tel empressement et une telle activité qu'il fut
 achevé en rien de temps.

Ce fut neuf ans après la mort de Jean d'Avila, en
 1578, que moururent deux guerriers chrétiens aussi
 recommandables par leurs vertus religieuses que par
 leur bravoure militaire.

(1) Recordare, Virgo Mater, dum steteris in conspectu Dei, ut lo-
 quaris pro nobis bona.

Le premier fut Sébastien, roi de Portugal, qui, ayant entrepris une expédition contre les Maures d'Afrique, ennemis acharnés, comme tous leurs co-religionnaires, de la Mère de Dieu, périt dans cette entreprise, laissant son royaume dans la douleur la plus profonde, causée par cette immense et irréparable perte; car Sébastien n'était pas seulement plein de religion, mais il avait, en outre, une âme vraiment royale et tout ce qui fait les grands princes. Puis, il était le seul et unique fils de son père. Une des choses qui prouvent le plus sa piété, c'est le cas et l'estime qu'il faisait de la pureté et l'ardeur avec laquelle il la demandait chaque jour à Dieu et à Marie en l'honneur de laquelle, tous les samedis, il jeûnait et entendait deux messes qu'il servait lui-même. Il portait toujours au cou et ostensiblement une médaille de la sainte Vierge qu'il prenait dans ses mains quand il disait son chapelet. Ce religieux monarque mourut le 4 août.

Environ deux mois après, c'est-à-dire le 1^{er} octobre, et, par conséquent, à l'époque anniversaire de son illustre victoire, mourut le vainqueur de Lépante, l'immortel don Juan d'Autriche, le sauveur de l'Europe, au moment où l'Europe avait tout à redouter de la puissance colossale des fils de Mahomet. Nous avons dit que, dans cette mémorable bataille, le commandant en chef des flottes alliées avait attaché son rosaire au mât du vaisseau amiral. Avant de s'embarquer il avait désiré faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette pour recommander à Marie le succès de l'expédition dont il était chargé. Il avait même fait vœu de faire ce pèlerinage. Mais n'ayant pu s'en acquitter avant la guerre, il voulut l'accomplir après; et, en

1576, cinq ans après son beau et glorieux fait d'armes, il alla à Lorette, et avec tant de piété, avec tant de ferveur que ni les froids, ni les pluies de l'hiver, durant lequel il entreprit ce saint pèlerinage, ne purent l'empêcher d'aller à pieds et la tête constamment découverte depuis Récanati jusqu'à Lorette. Lorsqu'il fut arrivé dans l'enceinte vénérée, il fit une confession générale de toutes les fautes de sa vie, il remercia la Vierge, maîtresse de ce saint lieu, des grâces qu'elle lui avait faites, il déposa dans ses trésors des sommes considérables, il enflamma par les marques de sa religion toutes les personnes de sa suite, et il resta, dit-on, trois heures entières à genoux dans ce sanctuaire de Marie. Il conserva jusqu'à sa mort un délicieux souvenir de ce pèlerinage.

Dans l'année où mourut saint Charles Borromée, c'est-à-dire en 1584, l'ordre des Clercs-Réguliers pour le service des malades fut fondé à Rome par saint Camille de Lellis, autre enfant dévoué de la bienheureuse Mère de Dieu. Cet institut naquit sous les auspices de Marie, puisque les premiers engagements en furent contractés dans l'église de *Notre-Dame-aux-Miracles*. Ayant été ordonné prêtre, saint Camille de Lellis voulut dire sa première messe à un autel de la sainte Vierge; tous les jours, sans y manquer, il disait le rosaire; et il avait un plaisir tout particulier à servir les malades dans les hôpitaux consacrés à la Mère de Dieu; ce qu'il fit non-seulement dans l'hospice de *Notre-Dame-aux-Miracles*, mais encore dans celui de *Sainte-Marie-des-Anges* auprès des Thermes.

La ville sainte possédait alors aussi, dans ses murs, un autre serviteur de Dieu et de Marie non moins

pieux, non moins fervent que saint Camille de Lellis; c'était saint Félix de Cantalice, religieux capucin, homme éminemment riche en dons surnaturels, en grâces et en mérites. Il avait pour la sainte Vierge une dévotion si tendre qu'il pensait sans cesse à elle. Il jeûnait en son honneur depuis le 29 de juin jusqu'à l'Assomption ainsi que nous avons déjà vu plusieurs saints le faire; et, la veille de ses fêtes, il ne vivait que de pain et d'eau. Il avait continuellement son rosaire à la main, lors même qu'il allait quêter; et rarement il l'interrompait. Son amour pour la sainte Vierge était si vif que souvent il lui arrivait de tout quitter pour la prier, pour converser avec elle, pour être tout à elle. Un jour, la divine Vierge voulant augmenter sa ferveur, pourtant déjà bien grande, et la récompenser, lui remit dans les bras l'aimable enfant Jésus, comme elle l'avait autrefois remis au vieillard Siméon, lors de sa Purification, et comme, plus récemment, elle l'avait aussi déposé entre les bras du bienheureux Stanislas Kotska. A sa mort, elle le visita et le laissa rempli de consolation. Elle lui accorda encore plusieurs autres grâces comme on le voit dans la chronique des Frères Mineurs.

Tandis que cet élu de Dieu servait et honorait si bien, dans la ville des saints apôtres Pierre et Paul, l'auguste Reine des vertus, elle n'était pas moins glorifiée sur un autre point du globe par un juste qui avait bien des traits de ressemblance avec le digne capucin dont nous venons de parler. C'était saint Pascal Baylon de l'ordre de Saint-François, et né dans un petit bourg du royaume d'Aragon. Comme saint Félix de Cantalice, il naquit de parents pauvres mais ver-

tueux ; comme saint Félix, il fut élevé dans la crainte et l'amour de Dieu. Tous les deux profitèrent de cette bonne éducation ; tous les deux furent employés dans leur enfance et leur jeunesse à la garde des troupeaux et aux travaux des champs. Tous les deux sanctifièrent cette profession par la prière, par l'oraison, par la contemplation, par les vertus les plus sublimes. Tous les deux n'éprouvaient que du dégoût et de l'éloignement pour les plaisirs et les amusements frivoles. Tous les deux se sentirent intérieurement attirés vers la vie religieuse ; et tous les deux s'enrôlèrent sous la bannière de saint François, saint Félix de Cantalice parmi les Capucins, et saint Pascal Baylon parmi les Franciscains déchaussés qu'on appelait aussi Récollets.

Mais ce fut tout spécialement par leur dévotion à Marie que ces deux saints se ressemblèrent. Dans leur vie soit de pâtre, soit de religieux, le rosaire était leur livre le plus ordinaire ; et le réciter était la plus habituelle aussi bien que la plus douce occupation de leur esprit et de leur cœur. Pour leurs yeux éclairés des lumières de la foi, le ciel se reflétait dans la terre ; et, instruits par cette voix intérieure et surnaturelle qui parle mieux à l'âme dans la paix de la solitude et le calme des champs que dans le bruit des villes, ils trouvaient, ils voyaient, ils saluaient Marie et dans les splendeurs du soleil, et dans l'astre des nuits, et dans l'étoile du matin, et dans la fleur des champs, et dans le lis, et dans la rose et dans tous les emblèmes qu'elle a dans la nature et que l'Écriture et l'Église lui assignent de concert. Oh ! combien les chrétiens de cette profession pourraient devenir saints s'ils savaient découvrir dans les choses visibles l'ombre et l'image des

choses invisibles ! C'est ce que firent éminemment les deux justes dont nous parlons. Outre le saint rosaire Pascal Baylon , étant berger , récitait encore , tous les jours , l'office de la Vierge avec d'autres prières. On lui voyait toujours le rosaire à la main ou dans le cou ; il fléchissait le genou toutes les fois qu'il entendait prononcer le saint nom de Marie. Le sujet le plus ordinaire de ses conversations , c'était l'éloge de cette Vierge ; aussi dit-on 'que ce fut elle qui l'appela à la vie religieuse. Un jour qu'il travaillait à lui élever une petite chapelle , cette Mère de bonté lui apparut avec saint François et sainte Claire et lui ordonna de prendre l'habit religieux ; ce à quoi le pieux berger s'empressa de répondre.

La plume d'argent de Juste-Lipse (1), un des membres du triumvirat littéraire de cette époque (2), écrivait alors l'histoire des miracles de *Notre-Dame-de-Halle* et de *Notre-Dame-de-Montaigu*. Ce précoce génie, qui était déjà auteur de plusieurs poèmes remarquables à neuf ans , c'est-à-dire à l'âge où les autres enfants commencent seulement à lire, qui, à douze ans, avait publié des *discours* où brillait un véritable talent, et qui, à dix-neuf ans, avait fait paraître au jour un recueil considérable, fruit de ses immenses lectures ; ce savant professeur que les princes (3) allaient entendre avec toute leur cour et que les rois, les papes

(1) Juste-Lipse en mourant laissa, par testament, une plume d'argent dont on lui avait fait présent à *Notre-Dame-de-Halle*.

(2) Les deux autres étaient Scaliger et Casaubon.

(3) L'archiduc Albert et l'infante Isabelle, son épouse, alors résidant à Louvain.

et les cités (1) se disputèrent et voulurent enlever à la chaire qu'il occupait ; cet écrivain renommé qui donna le ton à son siècle, et sur lequel se modela le goût public, consacra ses dernières années (2) à écrire l'histoire des faits miraculeux opérés par la sainte Vierge dans les sanctuaires vénérés de Halle et de Montaigu.

Voici les vers dont il accompagna l'hommage de sa plume d'argent offerte à l'admirable Vierge objet de ses derniers travaux :

*Hanc, Diva, pennam interpretem mentis meæ,
Per alta spatia quæ volavit ætheris,
Per ima quæ volavit et terra et maris,
Scientiæ, prudentiæ. sapientiæ,
Operata semper : Ausaque constantiam
Describere et vulgare, quæ civilia,
Quæ militaria atque poliorcetica ;
Quæ, Roma, magnitudinem adstruxit tuam,
Variaque luce scripta prisci sæculi
Affecit et perfudit : Hanc pennam tibi
Nunc, Diva, merito consecravi Lipsius ;
Nam numine isthæc inchoata sunt tuo
Et numine isthæc absoluta sunt tuo, etc.*

« J'ai consacré à Marie cette plume l'organe fidèle de mes pensées, cette plume qui a volé à travers les plaines de l'air, qui est aussi descendue dans les profonds abîmes de la terre et des mers et que la science, la prudence, la sagesse ont toujours dirigée ; cette

(1) Henri IV, Paul V et Venise.

(2) Et il ne mourut pas vieux, puisqu'il n'avait que cinquante-huit ans lorsqu'il fut enlevé aux lettres et aux sciences.

plume qui a osé traiter *de la constance* (1) et composer des ouvrages sur le droit administratif ou le gouvernement (2), sur la guerre et l'art militaire (3) et sur la politique (4); cette plume qui a, ô Rome, établi ta grandeur (5) et qui a commenté et expliqué divers écrits des siècles passés (6). C'est cette plume, ô divine Marie, que moi, Juste-Lipse, je t'ai consacrée à juste titre, car tout cela a été d'une part commencé sous tes auspices, et, de l'autre, tout cela a été achevé sous ces mêmes auspices. » Cet habile écrivain, ce professeur si renommé légua aussi à l'église de *Sainte-Marie-de-Louvain*, et comme témoignage de sa dévotion envers la Mère de Dieu, une magnifique robe professorale dont il lui avait été fait présent à lui-même. Quelques esprits malveillants plaisantèrent de cet hommage et le tournèrent en ridicule. Jean Wover, sénateur d'Anvers prit, dans un ouvrage intitulé *Justification posthume de Juste-Lipse*, la défense de ce pieux et fervent serviteur de Marie. Feller attribue cette défense au P. Charles Scribani en disant que cette œuvre est écrite avec autant de vérité que d'élégance.

Juste Lipse mériterait bien par la beauté, la richesse et la pureté de sa latinité de faire, du moins pour quelques-uns de ses ouvrages, partie de la collection des

(1) Suivant quelques critiques c'est son meilleur ouvrage.

(2) *Politicorum sive civilis doctrinæ libri sex, qui ad principatum maxime spectant.*

(3) *De militia romana.*

(4) *Monita et exempla politica.*

(5) *De Saturnalibus — de Amphitheatris — de crucis supplicio apud Romanos, etc.*

(6) *Commentaire sur Tacite — Electes — Variæ lectiones.*

classiques chrétiens composés, pour les collèges et séminaires, par ceux qui veulent *dépaganiser* les études de la jeunesse.

Parmi le très petit nombre de livres dont se compose notre bibliothèque de curé de campagne, nous avons le bonheur de compter le *Diva Virgo hallensis*. Nous le devons à l'obligeance et à la générosité du célèbre M. Madrolle qui a daigné nous en faire don et qui a eu raison d'écrire de sa main sur ce volume : *livre rare, cher et précieux*. Que ce savant écrivain reçoive ici, pour ce présent et pour d'autres encore, l'hommage public et sincère de notre gratitude !

Mais revenons à notre sujet.

Et ce sujet nous apporte un nom bien illustre dans les Annales de l'Église : c'est celui du très pieux et très savant cardinal Baronius, auteur des *Annales ecclésiastiques du Nouveau Testament*, et éminemment dévot à la très sainte Vierge. On dit que cette dévotion commença en lui avant même qu'il eût reçu le jour, et qu'il tressaillissait, comme saint Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère, toutes les fois que celle-ci passait devant une église dédiée à la Mère de Dieu. La sainte femme qui mit au monde cet enfant de bénédiction, le consacra à Marie aussitôt sa naissance. Peu après, il tomba malade, et se trouva en grand danger ; on le recommanda à la très sainte Vierge, et il revint à la santé. Plus tard, et comme il était déjà grand, une nouvelle maladie mit ses jours en péril. Saint Philippe de Néri pria pour lui Celle qui est *la guérison des malades* ; et le jeune Baronius dut, encore une fois, son rétablissement à la dispensatrice de tous les dons de Dieu. Devenu homme, il fit constamment profession

d'une tendre piété envers la Vierge toute sainte; et on trouve fréquemment dans ses manuscrits un signe abrégatif par lequel il se déclarait serviteur humble et dévoué de Jésus et de Marie; ce signe le voici :

C | M.
— S —. Quelquefois il ne mettait que ces deux let-

tres C | M, c'est-à-dire *client de Jésus et de Marie*. Souvent il prend ce titre dans ses *Annales ecclésiastiques*, et il déclare n'avoir entrepris cet immense travail que sous les auspices de cette Vierge. Il portait toujours sur son cœur une image ou médaille de cette Reine des élus.

Le Père David, dont nous avons traduit le *Pancarpium Marianum*, et Martin-Antoine Delrio, tous les deux membres de la Société de Jésus, moururent la même année que l'éminent auteur des *Annales ecclésiastiques*.

Disons, en passant, que Delrio est, de tous les écrivains qui ont employé leurs talents à la gloire de Marie, un des plus féconds et des plus remarquables par la beauté du génie et l'universalité des connaissances. Il publia, en l'honneur de la Mère immaculée, soit à Lyon soit à Anvers, *Florida Mariana, sive de Laudibus Sanctissimæ Deiparæ — Opus Marianum, seu de Laudibus ac Virtutibus Mariæ Virginis Deiparæ, in quatuor partes divisum, nempe in speculum Marianum, in speculum charitatis et patientiæ Jesu et Mariæ, in Polemica Mariana, in Florida Mariana recusa*.

Quand il mourut, il avait commencé, à la gloire de la très sainte Vierge, une explication du Cantique des Cantiques, dont voici l'épître dédicatoire :

Eructavit cor meum verbum bonum
de castis nuptiis
ubi sponsus Agnus est, sponsa Virgo permanet,
thalamus, templum, tronus, ara,
Paranymphus Archangelus;
ubi partus non deintegrat;
ubi virginitatis lilium fœcunditatis rosa purpurat;
hoc quidquid est verbi
tibi, Deus verbum,
à me minimum, sed à te maximum
mihi creditum fide bona restituo.
Tibi tuum do, dico, consecro;
te quoque, Virgo-Mater,
compellans oro, obsecro;
tu sponsa sponsarum, hoc nuptiale munus aspice;
tu serpentis annosi calcatrix,
tu geniminum ejus perpetua triumphatrix,
hoc tuere, et me tuum protege,
prophanos hinc procul pelle,
pelle impuros,
pelle perfidos.
Amen.

Mon cœur a lancé la bonne parole;
 j'ai traité de ces chastes noces
 où l'Agneau est l'époux et où l'épouse reste Vierge;
 où la couche est un temple, où l'autel est un trône,
 le Paranymphe un Archange,
 et où l'enfantement ne déflöre pas,
 où la rose de la fécondité empourpre le lis de la virginité.
 Tout ce qu'il y a ici de parole,
 ô Dieu, éternelle parole,
 et qui, venant de moi, est peu, mais qui, venant de vous,
 est beaucoup,
 c'est de vous que je l'ai reçu; et je vous le rends;

c'est à vous ; je vous l'offre, vous le dédie, vous le consacre ;
 et vous aussi, ô Vierge-Mère,
 je vous invoque et vous supplie avec instance.

O Épouse par excellence, regardez avec bonté ce modeste
 présent de noce.

Vous avez brisé la tête du serpent tortueux, •
 vous triomphez perpétuellement de sa race exécration.
 Prenez ce livre sous vos auspices ; et protégez son auteur qui
 est à vous ;
 chassez loin d'ici les profanes,
 chassez les impurs,
 chassez les perfides.
 Ainsi soit-il.

Nous regrettons de n'avoir pu, dans la crainte de trop allonger ce chapitre, rien dire d'un autre écrivain contemporain de ceux-ci et qui brilla singulièrement par sa science théologique, par ses hautes vertus, par ses immenses travaux et spécialement par sa piété envers la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il composa un ouvrage dont le cardinal Osius disait qu'il ne croyait pas que personne eût jamais écrit, touchant la Mère de Dieu, avec plus de talent ni de dévotion. C'est le jésuite Canisius.

Mais il nous faut hâter le pas et écarter et repousser, pour cela, bien des noms qui auraient d'incontestables droits à venir se placer sous notre plume.

Néanmoins nous ne pouvons pas ne point mentionner celui du très pieux cardinal de Bérulle qui, à l'époque où nous en sommes, institua en France la célèbre congrégation des Oratoriens de Jésus et de Marie. Mais, comme nous avons dit dans nos *Apparitions* (1),

(1) Tom. II, p. 261.

quelle était la dévotion et la tendre piété de ce grand serviteur de Dieu à l'égard de la Vierge qui nous a donné un Sauveur, nous passerons de suite à un autre client bien dévoué aussi de cette aimable et sainte Vierge.

C'est le bienheureux Alphonse Rodriguez que le Père Courcier dit avoir été un *éclatant miracle de Marie* (1). Telle était la bienveillante et toute maternelle familiarité dont elle en usait à l'égard de ce saint religieux, que très souvent elle se fit voir à lui, en compagnie de son Fils, s'entretint avec lui, l'accompagna dans certains voyages, et daigna, de sa main royale, essuyer la sueur qui lui coulait du visage. En retour de ces faveurs, Alphonse Rodriguez appelait Jésus et Marie *ses amours*; et, en effet, telle était pour eux la vive affection de son cœur, telle la flamme dont il brûlait, qu'il n'aimait rien tant qu'à parler des droits qu'ils ont à notre amour et des hommages qu'on doit leur rendre. La pensée de Marie, le souvenir de Marie produisait sur son cœur un effet indicible; et, entraîné, un jour, par la violence de son amour, il s'écria : « O ma Souveraine, ô ma Mère, je vous » aime, oui je vous aime plus que je ne m'aime moi- » même; que dis-je? Je vous aime plus que vous ne » m'aimez. » A ces mots la douce Vierge lui apparut et lui dit avec un ineffable sourire : « Tu te trompes, » ô Alphonse, oui tu te trompes beaucoup, car bien » certainement j'ai pour toi plus d'affection que tu » n'en as pour moi. » O l'heureuse, ô l'admirable, ô la précieuse intimité, s'écrit ici le P. Courcier, *mira familiaritas*! Par ordre de sa sainte Dame, Alphonse

(1) Insigne miraculum Virginis.

écrivit les prières par lesquelles il avait coutume de la saluer chaque jour. Ce sont le chapelet ou Rosaire de la très chère et très aimable Reine, Mère de Dieu, ses litanies, l'office de sa très pure et immaculée Conception. Douze *Pater* et douze *Ave* appropriés aux différentes heures du jour et de la nuit, et par lesquels, nuit et jour, il priait la sainte Vierge, au nom et en l'honneur de sa conception sans tache, de vouloir bien, à toutes les heures, prier aussi son divin Fils de le purifier de ses fautes passées et de le préserver de tout péché dans l'avenir. Il demandait souvent aussi la grâce de mourir en témoignage de son amour pour la très sainte Vierge.

La même époque et le même ordre religieux donnèrent encore à Marie un serviteur bien illustre, un enfant bien dévoué : c'est le docte et savant Suarez. Outre les belles choses qu'il a dites dans ses magnifiques commentaires sur la troisième partie de la *Somme* de saint Thomas ; outre ce qu'il a écrit et sur la conception immaculée de Marie et sur la vie de cette Vierge, il avait pour elle dans le cœur un amour qui sans cesse se révélait dans ses paroles et dans ses actions. Les jours de fête de la sainte Vierge, il passait ordinairement, avant la messe, deux heures entières à converser par l'oraison avec celle à laquelle il attribuait tous les succès qu'il avait obtenus dans les sciences. Il fut le premier qui, d'après les vives instances que lui en fit Martin Guttiérez, ce serviteur si zélé de Marie, propagea la croyance que Marie possède au ciel plus de gloire et de bonheur que tous les élus ensemble. Cette doctrine fut si agréable à Marie qu'elle se fit voir à Martin Guttiérez et qu'elle le re-

mercia du zèle qu'il avait déployé pour accréditer et répandre cette opinion. Suarez mourut à Lisbonne en 1617, c'est-à-dire la même année qu'Alphonse Rodriguez, son frère en religion et en piété à l'égard de la très auguste Vierge. Ses dernières paroles furent celles-ci : *O Dieu, que délicieux sont vos sacrés tabernacles!* et ces autres : *Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir!*

Il fut suivi de près dans la tombe par deux autres Jésuites qui, comme lui, avaient répandu dans la société la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui, comme lui aussi, avaient brillé par leur ardente piété envers la Mère de Dieu.

Le premier est le fameux cardinal Bellarmin dont les écrits, pleins d'éloges pour la très sainte Vierge, témoignent de la profonde dévotion de leur auteur à l'égard de cette bonne Mère des chrétiens. Il a surtout défendu le glorieux privilège de sa conception sans tache. Sur le point de mourir, il ne cessait de répéter la Salutation angélique; et, par une vie d'ange, il mérita, dit son confrère le P. Courcier, d'aller faire partie de la cour de la Reine des anges (1). Entre autres exercices quotidiens, il récitait exactement l'office de la Vierge, le Rosaire et les litanies. Il exhortait souvent les autres à visiter et à honorer les images de cette bienheureuse Vierge, à entrer dans ses confréries ou congrégations, et à s'y montrer exacts à en suivre les assemblées. Quand il y était invité, il s'y rendait lui-même avec le plus grand plaisir si rien ne l'en empêchait. On dit qu'il agrandit, à ses frais, l'église

(1) Angelice vivens, meruit ad Reginam transire Angelorum.

de *Sainte-Marie-in-via*, qu'il en acheva la sacristie et en consacra le grand autel; qu'il y prêcha dans l'après-midi pendant l'Avent et le Carême; qu'il faisait d'abondantes aumônes aux pauvres qui demeuraient dans le voisinage de cette église, et que, toutes les semaines, après leur avoir fait le catéchisme, il leur distribuait un pain blanc et quelques pièces de monnaie.

Le second des deux illustres serviteurs de Marie que perdit, en 1621, la Compagnie de Jésus, c'est le bienheureux Berckmans, digne émule et parfait imitateur des Louis de Gonzague et des Stanislas Kotska. Moissonné, comme eux, pour le ciel, à la fleur de l'âge, il fournit, comme eux, en peu de temps, une longue carrière. Comme eux encore, il eut, à l'égard de la sainte Vierge, la plus tendre piété; et, comme eux aussi, il fut l'enfant chéri de cette aimable et mille fois bonne Mère. Ses historiens remarquent qu'il naquit un samedi; que ce fut un samedi qu'il entra en religion, et que ce même jour fut celui de sa mort. La pensée de Marie lui était toujours présente. Aussi lui était-il ordinaire de parler de cette Mère de grâce. Il recherchait en tout sa gloire. Il jeûnait tous les samedis; et, ce qui est le plus étonnant, il récitait tous les jours le psautier de la Vierge qu'on attribue à saint Bonaventure. Il avait coutume de dire : *Je suis sûr de mon salut, si j'aime la sainte Vierge*. En mourant il déclara que, selon lui, le moyen le plus sûr pour arriver à la perfection c'est la dévotion à Marie. Comme le cygne, il mourut en chantant; et ce chant suprême par lequel il préludait aux chants des cieux fut l'hymne *Ave maris stella*. Il avait pris et signé de

son sang l'engagement de défendre le privilège de la conception sans tache; dans sa dernière maladie, formant, avec un crucifix, son livre de règle et un chapelet, une sorte de faisceau, il s'écria : *Avec cela je mourrai content*. Il avait sucé avec le lait maternel la douce dévotion à la Mère de Dieu. Dans un âge encore tendre, il allait très souvent la saluer dans cette chapelle de Montaigu en Brabant dont Juste-Lipse a aussi écrit les miracles; et, en y allant, il disait toujours son chapelet ou méditait, en silence, les grandeurs de Celle qu'il allait visiter et prier. Souvent aussi il se privait de ses petits déjeûners en l'honneur de la sainte Vierge. Il recherchait tout spécialement la compagnie des personnes qui étaient dévotes à Marie. Et quand il songea sérieusement à prendre un état de vie, il fit dire le plus de messes qu'il pût et à sa chapelle bien-aimée de Montaigu et à l'autel de la sainte Vierge, dans l'église de Saint-Pierre à Louvain. Le P. Poiré (1) raconte beaucoup d'autres pratiques par lesquelles cet ange terrestre exprimait à Marie sa dévotion intérieure.

Voilà quelques-uns seulement des plus illustres serviteurs que la Vierge des vierges ait eus dans les jours où le saint dont il nous reste à parler fournissait sa course en ce monde.

Pour que ce chapitre n'ait pas une longueur excessive, nous ne dirons ici du saint évêque de Genève rien qui soit étranger à ce qui fait spécialement l'objet de notre livre. Nous ne l'étudierons donc, nous ne le montrerons donc que dans sa dévotion à l'égard de la

(1) Tom. III, p. 301, 488; t. I, p. 620.

sainte Vierge, dans les actes pieux qu'elle lui inspira et dans les tendres sentiments dont elle remplit son cœur et dont quelques-uns ont été par lui-même consignés dans ses admirables écrits.

Or, cette dévotion de saint François de Sales envers la divine Vierge fut, selon l'expression de la vénérable mère de Chantal, *incomparable* (1).

Évidemment cette piété lui fut transmise avec la vie par la comtesse de Sales, modèle des mères vraiment chrétiennes, et qui donna à son enfant, avec le lait de son sein, le germe et le principe de toutes ces vertus qui sont la parure de l'âme. Évidemment la pieuse et admirable femme qui, dès les premiers mois de sa grossesse, avait offert au Seigneur l'enfant qu'elle portait dans son sein; qui, de nouveau, le consacra à Dieu dès sa naissance; qui, dès qu'il put marcher, le menait avec elle à l'église et chez les pauvres qu'elle visitait; qui, dès qu'il put comprendre, lui lisait la vie des saints, joignant à ses lectures des réflexions à la portée de cette jeune intelligence; évidemment une telle mère ne manqua pas d'apprendre à son cher et bien-aimé fils à prier, à saluer et à honorer Celle qui est, au dire d'un saint docteur, la plus tendre des mères (2).

Aussi toute sa vie fut-elle embaumée par un suave et délicieux parfum de dévotion à Marie.

Et la première circonstance où cette piété apparaisse au grand jour, c'est celle de l'affreuse tentation de

(1) Lettre de la vénérable mère de Chantal au révérend père D. Jean de saint François, de l'Ordre des Feuillants.

(2) *Amantior omni matre.*

désespoir à laquelle il fut en proie dans le cours de ses études.

Nous avons sous les yeux la relation que donnent de ce trait Baillet (1), Godescard (2), Poiré (3), de Maupas (4) et Letourneur (5). Nous préférons reproduire ici cette dernière qui est d'ailleurs tirée de l'esprit de saint François de Sales.

« Entre les tentations qui éprouvent notre foi celle qui regarde la prédestination est des plus pénibles; car c'est un abîme où toute la sagesse humaine est dévorée. Dieu, destinant saint François de Sales à la charge de conduire les âmes, a permis qu'il fût rudement tenté de ce côté, afin qu'il apprît, par sa propre expérience, à être infirme avec les infirmes. Comme il achevait ses études, à Paris, n'ayant alors que seize ans, le mauvais esprit jeta dans son imagination qu'il était du nombre des réprouvés. Cette tentation fit une telle impression sur son âme, qu'il en perdait le repos et ne pouvait ni boire ni manger. Il desséchait à vue d'œil et tombait en langueur. Son précepteur, qui le voyait dépérir tous les jours, ne pouvant prendre goût ni plaisir à rien, ayant un teint pâle, jaune, lui demandait souvent le sujet de sa mélancolie; mais le démon qui l'avait rempli de cette illusion était de ceux qu'on appelle muets, à raison du silence qu'ils font garder à ceux qu'ils affligent. Il se vit, en même temps, privé de toute la suavité du

(1) *Vies des Saints*.

(2) *Ibid.*

(3) *Triple Couronne*, t. III, p. 93 et 282.

(4) *La Vie du B. François de Sales*, p. 25.

(5) *Mois de Marie*, 23^e jour.

divin amour, mais non pas de la fidélité avec laquelle, comme un bouclier impénétrable, il tâchait de repousser, quoique sans s'en apercevoir, les traits enflammés de l'ennemi. Les douceurs et le calme qu'il avait goûtés avec tant de contentement avant cet orage, lui revenaient en la mémoire, et redoublaient sa peine.

« C'était donc en vain, se disait-il à lui-même, que la
 » bienheureuse espérance m'allaitait de l'attente d'être
 » enivré de l'abondance des douceurs de la maison de
 » Dieu et noyé dans le torrent de ses voluptés. O ai-
 » mables tabernacles de la maison de Dieu ! nous ne
 » nous verrons donc jamais et nous n'habiterons
 » jamais ces admirables demeures des palais du Sei-
 » gneur ! »

« Il demeura un mois entier dans ces angoisses et amertumes de cœur, qu'il pouvait comparer aux douleurs de la mort et aux périls de l'enfer. Il passait les jours dans des gémissements douloureux ; et, les nuits, il arrosait son lit de ses larmes. Enfin, étant, par une inspiration divine, entré dans l'église de *Saint-Étienne-des-Grés*, pour invoquer la grâce de Dieu sur sa misère, et s'étant mis à genoux devant une image de la sainte Vierge, il pria cette Mère de miséricorde d'être son avocate auprès de Dieu et de lui obtenir de sa bonté que s'il était assez malheureux pour en être séparé éternellement, il pût au moins l'aimer de tout son cœur pendant sa vie. Et voici la prière qu'il récita tout baigné de larmes et le cœur pressé d'une douleur inexprimable :

« Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun ait été délaissé de tous ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré

vosre secours et demandé vos suffrages. Animé de cette confiance, ô Vierge, Mère des vierges, j'accours et viens à vous; et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. O Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement, et faites que Dieu m'exauce et me pardonne par votre intercession. Ainsi soit-il. »

« Il ne l'eut pas plutôt achevée qu'il ressentit l'effet du secours de la Mère de Dieu et le pouvoir de son assistance; car, en un instant, ce dragon qui l'avait rempli de ses funestes illusions le quitta, et il demeura rempli d'une telle joie et consolation, que la lumière surabonda où les ténèbres avaient abondé. Ce combat et cette victoire, cette captivité et cette délivrance, cet orage et ce calme, cette mélancolie et cette joie le rendirent, depuis, si adroit et si avisé au maniement des armes spirituelles, qu'il était comme un arsenal pour les autres : fournissant de défenses et d'industries tous ceux qui lui manifestaient leurs tentations; étant pour eux comme cette *tour de David à laquelle étaient suspendus mille boucliers et toutes sortes d'armures* (1). Surtout, il conseillait aux grandes tentations d'avoir recours à la puissante intercession de la Mère de Dieu, laquelle est terrible comme une armée rangée en bataille. »

Nous ne pouvons résister à la pensée de faire suivre ce récit de celui qu'a donné du même fait M. de Maupas transféré de l'évêché du Puy à celui d'Évreux, et un des historiens de saint François de Sales. Le style un peu plus antique de cette seconde narration ne sera

(1) Cant. 4, 4.

sans doute pas sans quelque attrait, sans quelque charme pour nos lecteurs.

« Celui qui se veut engager bien avant dans les voyes du salut, doit préparer son âme à la tentation ; l'ennemi de tout bien voyant nôtre saint écolier faire un si grand progrès en toutes les vertus, et triompher si glorieusement de sa malice et de ses artifices, se résolut de l'attaquer fortement pour arrêter sa course. Il lui imprima vivement dans l'imagination qu'il serait du nombre des damnez ; l'esprit de notre jeune combattant, dans ces tristes pensées, se trouve si confus, et tellement saisi de frayeur et d'obscuritez, qu'il serait impossible d'exprimer de si profondes nuits. Quelles gesnes, et quelles tortures à un cœur si pur, et si plein de l'amour de son Dieu, d'estre quasi persuadé de ne le voir jamais ; estre privé, pour une éternité, de la vuë et de la possession d'un seul objet infiniment aymable ; il faudroit quelque portion du feu sacré qui brûloit sa poitrine, au milieu de ses tentations, pour faire voir le pitoyable état de son âme, dans un combat si étrange ; il brûle, comme les séraphins dans le ciel ; et néantmoins, il n'en ressent, ny les chaleurs, ny les lumières ; son cœur est embrasé des pures flammes du saint amour, et, cependant, il est menacé de celles des enfers ; son esprit en porte les frayeurs si vivement empreintes que son corps n'est plus qu'une image de la mort ; il est tellement agité par la violence de ces convulsions, qu'il en perd le repos, le boire et le manger ; la noire mélancolie qui le travaille se fait voir par une jaunisse vniuerselle, bien que la cause en soit cachée ; son visage paroît si défait, et si maigre qu'il fait peur à ceux qui le voyent ; son gouverneur

se trouve bien empesché de voir l'excès du mal d'une personne qui luy étoit si chère, sans en connoître ny le sujet, ny le remède ; enfin que fera ce pauvre tenté, dans les dernières presses d'un si rude tourment ? il prend résolution d'avoir recours à la très sainte Vierge, le charitable azyle de tous les affligez ; il s'en va dans l'église de Saint-Estienne-des-Grecs, se prosterne à genoux devant l'image de cette auguste Reyne du ciel, pressé pour lors jusqu'à l'extrémité d'un cruel désespoir : et conclut en présence de la Mère de Dieu « Que puisque en l'autre vie il devoit estre privé pour jamais de voir, et d'aymer un Dieu si digne d'estre aymé, il vouloit au moins, pendant qu'il vivoit sur la terre, faire tout son possible pour l'aymer de toutes les forces de son âme, et dans toute l'étendue de ses affections. » Il récite à l'heure mesme l'oraison qui commence par ces paroles, *Memorare, ô piissima Virgo Maria*, etc., et s'oblige par vœu de dire tous les jours de sa vie le chapelet en l'honneur de sa sainte Libératrice ; sa prière et son vœu ne furent pas si-tost achevez, que cette Mère de douceur si favorable à tous ceux qui l'invoquent, luy fist bien-tost sentir l'effet de son pouvoir, autant que celui de sa rare bonté : le voilà quitte en un moment de ses peines d'esprit, qui luy estoient plus insupportables que tout autre supplice. Le démon, vaincu par un acte d'amour si desinteressé, luy cède la victoire, et luy quitte la place : la santé luy revient, son visage reprend sa première couleur, son esprit jouyt d'un paisible repos ; et celui qui n'aguères s'étoit vu dans un interdit général de toutes ses puissances, se trouve soudain dans une liberté de ses fonctions plus grande que jamais. Ce miracle si extraor-

dinaire luy fist avouër depuis à quelques personnes de confiance qu'à l'instant qu'il fut délivré de ces violents assauts du cruel ennemy qui l'avoit si rudement traité, il luy sembloit qu'il sentoit tomber de tout son corps comme des croûtes ou des écailles de lèpre. »

A vingt-quatre ans, il dut, pour obéir à son père, faire le voyage d'Italie. De toutes les villes de cette contrée Rome devait avoir la première place dans les affections de ce pieux jeune homme (1). La voir, la visiter, vénérer dans son enceinte les tombeaux de ses apôtres, les catacombes de ses martyrs, était le premier besoin de cette âme si catholique. Il partit donc pour cette cité où les reliques sacrées de tant de héros de la foi, de tant d'athlètes de Jésus-Christ qui l'avaient arrosée de leur sang l'enflammèrent d'une nouvelle ardeur pour le service de Dieu.

Mais, après Rome, il y avait en Italie un lieu qui devait, entre tous les autres lieux de cette belle et sainte contrée, attirer le cœur et les pas du jeune comte de Sales. Celui qui, à *Saint-Étienne-des-Grès*, avait fait vœu de virginité entre les mains de Marie, celui qui s'était alors engagé à réciter, tous les jours, le chapelet, et qui, tous les jours aussi, accomplissait, avec une scrupuleuse exactitude, cette promesse solennelle; celui qui avait dû à la très sainte Vierge une grâce aussi précieuse que celle dont nous avons parlé, un tel enfant de Dieu ne pouvait pas ne point se sentir entraîné vers le plus vénéré des sanctuaires de Marie, vers la *Santa Casa*.

« Aussi, dit celui de ses historiens que nous venons

(1) Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. Ps. 136, 6.

de citer en dernier lieu, il partit de Rome dans une sainte impatience de se voir à Lorette où, à son arrivée, il s'offrit de nouveau (comme il l'avait fait à Rome) au Fils et à la Mère, par ces amoureuses paroles : « Ce sont icy, ô belle Espouse du Roy éternel, » vos soliveaux de cèdre, et vos planchers de cyprès (1); » et c'est proche de ces parois, ô Divin amour, que » vous vous arrêtez en regardant par les fenestres et » par les treillis; c'est en ce lieu que vous paisez » entre les lys, jusqu'à ce que le jour décline, et que » les ombres soient abaissées : Icy, Seigneur, vous » avez esté fait mon frère : hé, qui me fera la grâce » que je vous trouve dehors attaché aux mammelles » de ma Mère, et que je vous baise ? O Dieu, vous » m'avez enseigné dès mon bas-âge, continuez de m'ins- » truire en ce lieu. »

Ce fut là, ce fut dans ces pieux épanchements qu'il se sentit appelé à l'état ecclésiastique. Ainsi Marie présida à sa vocation au ministère sacré qu'il devait tant honorer (1).

Et, en effet, il l'exerça d'une manière si sainte, si apostolique et si utile pour l'Église, qu'après quelques années d'un sacerdoce abondant en fruits de bénédiction et en œuvre de charité, il fut promu et élevé aux honneurs de l'épiscopat.

Ici encore nous allons retrouver celle que François appelait sa bonne Mère. La piété du nouveau coadjuteur de Genève à l'égard de Marie le porta à choisir

(1) *Tigna domorum nostrarum cedrina, laquearia cypressina.* Cant. 1 et 2, etc.

(2) *Ministerium meum honorificabo.* Rom. 11, 13.

le jour de la Conception immaculée de cette Vierge, 8 décembre 1602, pour recevoir la consécration épiscopale. Il voulait mettre par là sa mission d'évêque sous les auspices de Marie; et cette Vierge ne vit pas avec indifférence cette attention pieuse de son bien-aimé serviteur; car, au dire de plusieurs auteurs, elle se fit, ce jour-là, voir à lui en personne, et elle lui montra qu'elle agréait sa piété et qu'elle le prenait sous sa protection (1).

Avant de se laisser imposer le lourd et dangereux fardeau de l'épiscopat, et au sortir de Rome où il était allé subir son examen et recevoir ses bulles, notre saint avait encore voulu aller à Lorette. Il y avait encore épanché son âme devant Dieu et devant l'auguste Dame de ce lieu si vénérable et si cher à la piété; il lui avait encore demandé bon conseil et force; et ce ne fut qu'après avoir obtenu l'un et l'autre qu'il revint à Annecy cultiver, avec un nouveau titre et un nouveau zèle, l'Église confiée à ses soins vigilants.

Une particularité de la vie de notre saint qui n'est pas étrangère au sujet qui nous occupe, c'est qu'il aida puissamment le cardinal de Bérulle dans l'établissement, en France, des Carmélites et dans celui de la congrégation de l'Oratoire.

Ce fut dans la retraite qui précéda son sacre qu'il s'engagea à jeûner tous les samedis, ainsi que les veilles des fêtes de la sainte Vierge; et on voit, par là, combien il était désireux de mériter et d'attirer

(1) Vidit visionem non imaginariam, sed intellectualem... Beatissimam Virginem in singularem suam protectionem sese assumptam. Chron. SS. Deip. p. 533. Voir aussi *Triple Couronne*, t. III, p. 93 et 282.

sur son épiscopat la haute protection de la Reine des cieux.

Il le montra encore dans une autre circonstance ; car, après les conquêtes qu'il avait faites dans le pays de Gex sur l'hérésie, après les succès qu'il avait remportés sur l'esprit de discorde, étant allé à Annecy, il partit de là pour Thonon son ancien champ de bataille contre l'hérésie calviniste, afin d'honorer là, d'un culte tout particulier, *Notre-Dame-de-Compassion*, « la suppliant, dit encore monseigneur Henri de Maupas, de luy estre aussi favorable dans l'extirpation de l'hérésie, qu'elle l'avoit esté dans le préservatif du venin ; et après avoir marché à pied douze lieues, qui en valent vingt-quatre de France, il arriva tout baigné de sueur, si las, si fatigué et si abattu, qu'à peine se pouvait-il soutenir. La cause de ses sueurs fit naître celle des larmes de tous les principaux de la ville, qui éprouvèrent bien-tost que l'esprit dont il estoit conduit le mortifioit en vn moment, et le vivifioit en vn autre. Ils l'accompagnèrent à l'église de Nostre-Dame, et, en la présence de la sainte Vierge, sa bonne Maîtresse, il reprit à l'heure mesme une nouvelle vigueur (1). »

Mais l'institut qu'il fonda et le nom qu'il lui donna de *congrégation de la Visitation de Sainte-Marie* prouvent encore mieux que tout le reste la dévotion du saint évêque de Genève pour l'auguste Mère de Dieu. Toutes les filles de cette pieuse congrégation devaient être les fidèles imitatrices de Marie spécialement dans les vertus que cette Vierge pratiqua en allant visiter sa parente Élisabeth. La récitation de l'office de la sainte Vierge fut le seul exercice oral qu'il leur prescrivit.

(1) Pag. 233.

C'est là tout ce que nous dirons des actes par lesquels ce grand et éminent prélat honorait la sainte Vierge. Un de ses confrères dans l'épiscopat, et en même temps un de ses amis intimes (1), nous a laissé, dans l'*Esprit de saint François de Sales*, un chapitre entier (le xxv^e) où il traite exclusivement de la piété de ce saint envers la Mère de Dieu.

En voici un fragment :

« Étant né en un des jours de l'octave de l'Assomption de la sainte Vierge, le 21 août 1567, il a toujours eu une très spéciale dévotion envers cette Vierge.

» Dès ses plus tendres années, sa vie nous apprend qu'il s'adonna à l'honorer, et par de particuliers suffrages et par un amour singulier pour la pureté, se consacrant à Dieu dans la sainte virginité sous la protection et l'assistance de cette Reine des vierges.

» Vous savez que ce fut le jour de la Conception immaculée qu'il reçut la consécration épiscopale, et, dans cette cérémonie sacrée, cette onction intérieure dont il est parlé dans sa vie.

» Je l'ai ouï souvent prêcher sur les grandeurs de cette divine Mère, mais j'avoue qu'il n'appartient qu'à son extrême douceur de parler de cette Mère de bénédiction.

» Aussi ne recommandait-il rien tant à tous ses enfants spirituels que cette dévotion à la sainte Vierge.

» Mais qu'est-ce qu'être dévot à la sainte Vierge, sinon l'honorer en Dieu et honorer Dieu en elle en sorte que Dieu soit la dernière fin de ce culte et de cet honneur? Autrement nous transférerions à la sainte Vierge une adoration de latrerie qui n'est due qu'à Dieu

(1) M. Camus, évêque de Belley.

seul. Voici comme ce bienheureux en parle en son *Traité de l'amour de Dieu* : « Qui veut plaire à Dieu et » à Notre-Dame fait bien, fait très bien ; mais qui vou- » drait plaire à Notre-Dame autant ou plus qu'à Dieu » commettrait un dérèglement insupportable. »

Et, à propos de ces dernières et judicieuses paroles, émanées d'une bouche aussi sainte et aussi vénérée que celle de saint François de Sales, qu'on nous permette ici quelques réflexions dont l'expérience nous a, plus d'une fois, prouvé non-seulement l'utilité mais même la nécessité.

Certes, on n'aura pas le droit de nous soupçonner d'être hostile au culte de la sainte et divine Mère de Jésus-Christ. Douze ans de travaux assidus à la gloire de cette Vierge et en faveur de son culte nous mettent sans doute à l'abri d'une semblable accusation.

Et c'est précisément parce que nous avons fait, d'une manière éclatante, nos preuves en ce point, que nous sommes plus fort que d'autres pour dire qu'il est à craindre que, dans beaucoup d'esprits faux et mal éclairés, la dévotion à Marie ne l'emporte sur la religion envers Dieu, que la piété envers Marie ne prenne le premier rang et ne relègue au second la piété envers Dieu ; il est à craindre que beaucoup d'esprits faux et mal éclairés ne mettent l'autel de Marie sur l'autel même de Dieu, le trône de Marie sur le trône de Dieu et ne commettent, par conséquent, ce *dérèglement insupportable* dont parle saint François de Sales.

Ainsi, il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui font plus de cas de certains jours de dévotion établis en l'honneur de cette admirable créature que des grandes solennités dont Dieu est l'objet. Par exemple,

nous en avons vu laisser passer sans approcher des Sacrements la fête de l'Épiphanie, la fête de l'Ascension, la fête de la Pentecôte, la fête du Saint-Sacrement, et célébrer par la confession et la communion un premier ou un dernier jour du mois de Marie. Certes, nous sommes mille fois heureux en voyant avec quel sentiment religieux de piété filiale nos soldats placent sur leur cœur la médaille de Marie, l'effigie de Marie *secours et appui des chrétiens* (1). Mais la croix! la croix que l'Église appelle *notre unique espérance* (2), la croix ne doit-elle pas avoir là, comme ailleurs, la première place? Qu'une bannière de Marie flotte à la tête de nos légions, oh! notre âme en tressaillira de joie et de bonheur; mais que cette bannière ne vienne qu'à la suite du signe glorieux montré à Constantin et à toute son armée et sur lequel il était écrit en lettres de feu : *Tu vaincras par ce signe!*

Élevez, si vous le voulez, élevez dans le mois de mai un autel de circonstance et un arc triomphal à la Vierge immaculée dont le pied vainqueur a brisé la tête du serpent; mais que cet arc, que cet autel ne masque pas le Saint des Saints, le tabernacle où réside en personne le Dieu caché. Dites, et vous ne le direz jamais trop, jamais assez, dites que Marie est toute belle, toute pure, toute sainte, toute bonne, toute puissante même; mais dites aussi que toute sa beauté, toute sa pureté, toute sa sainteté, toute sa bonté, toute sa puissance lui vient de Dieu. Dites que Marie est reine, reine du ciel et de la terre, mais qu'elle ne l'est que par Dieu; dites que son trône est

(1) *Auxilium christianorum. Litan.*

(2) *O crux ave, spes unica! Liturg.*

à droite (1) du trône même de Dieu ; mais dites aussi que le trône de Dieu domine de son éternité, de son éclat, de sa splendeur et de sa majesté tous les trônes et même celui de Marie qui, devant Dieu, ne se proclame qu'une humble et modeste servante, *Ecce ancilla Domini*.

Oui, pensez ainsi, parlez ainsi, agissez ainsi, et vous ne transférerez pas, pour parler le langage de l'ami de saint François de Sales, vous ne *transférerez pas à la sainte Vierge une adoration de latrerie qui n'est due qu'à Dieu seul*, et vous ne *commettrez pas*, comme le dit le pieux auteur du *Traité de l'amour de Dieu*, *un dérèglement insupportable* ; votre religion sera sainte et orthodoxe ; c'est à cette condition seulement qu'elle glorifiera Dieu et qu'elle plaira à Marie.

Revenons à saint François de Sales ; et, maintenant, écoutons avec quelle *extrême douceur il parle de la Mère de bénédiction*.

« Je suis bien résolu, écrit-il dans une de ses lettres, de ne vouloir plus de cœur que celui qu'elle » me donnera, cette douce mère des cœurs ; cette » mère du saint amour. Ah ! Dieu, que j'ai grand désir de tenir les yeux sur cette belle étoile en notre » navigation ! »

Dans son *Introduction à la vie dévote*, il dit à sa chère Philothée : « Honorez, révérez et respectez d'un » amour spécial la sacrée et glorieuse Vierge Marie ; » elle est Mère de notre souverain Père, et par conséquent notre mère. Recourons à elle ; et comme ses » petits enfants, jetons-nous à son giron avec une » confiance parfaite ; à tous moments, à toutes occur-

(1) Astitit Regina a dextris. Ps. 44.

» rences, réclamons cette douce mère; invoquons son
 » amour maternel, et tâchons d'imiter ses vertus;
 » ayons en son endroit un vrai cœur filial. »

A l'occasion de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, il dit :

« Je les salue, nos très chères filles, en l'amour
 » de la très sainte Vierge, sur le berceau de laquelle
 » je les invite de jeter tous les matins des fleurs pen-
 » dant cette sainte octave, des saints soucis de la bien
 » imiter, des pensées de la servir à jamais, et surtout
 » des lis de pureté, des roses d'une ardente charité,
 » avec les violettes de la très sacrée et très désirable
 » humilité et simplicité. »

Sur la fête de la Visitation :

« Vous verrez demain la sainte Vierge enceinte du
 » Fils de Dieu, qui vient doucement occuper l'esprit
 » de son cher et saint époux pour avoir le congé de
 » faire la sainte visite de sa cousine Élisabeth.

« Vous verrez comme elle dit adieu à ses chères
 » voisines, pour trois mois qu'elle pense être aux
 » champs et aux montagnes. Je pense que toutes la
 » laissent avec tendresse; car elle était si douce et si
 » aimable qu'on ne pouvait être avec elle sans amour,
 » ni la laisser sans douleur.

» Elle entreprend son voyage avec un peu d'em-
 » pressement; car l'évangéliste dit que ce fut à *la hâte*.
 » Ah! les prémices des mouvements de celui qu'elle a
 » en ses entrailles ne se peuvent faire qu'avec de la
 » ferveur. O saint empressement, qui ne trouble point
 » et qui nous hâte sans nous précipiter!

» Les anges se disposent à l'accompagner, et saint
 » Joseph à la conduire cordialement. Je voudrais bien

» savoir quelque chose des entretiens de ces deux
 » grandes âmes ; car vous prendriez bien plaisir que
 » je vous le dise ; mais je pense que la sainte Vierge
 » ne s'entretient que de Celui qu'elle porte et qu'elle
 » ne respire que le Sauveur.

.
 » Je vous laisse à penser quelle bonne odeur ré-
 » pandit en la maison de Zacharie ce beau lis, durant
 » les trois mois qu'elle y fut ! comme chacun en était
 » tout occupé ! et comme avec peu, mais de très excel-
 » lentes paroles, elle versait de ses sacrées lèvres le
 » miel et le baume précieux ! car que pouvait-elle
 » épancher que ce dont elle était pleine ? Or, elle était
 » pleine de Jésus.

.
 » Je suis tout parmi cette chère visitation en laquelle
 » Notre Seigneur, comme un vin nouveau, fait bouil-
 » lonner de toute part cette affection amoureuse dans
 » le cœur de sa sacrée Mère. »

Sur l'Assomption :

« Je considérais, ce soir, selon la faiblesse de mes
 » yeux, cette Reine mourante d'une fièvre plus suave
 » que toute santé, qui est la fièvre d'amour, laquelle,
 » desséchant son cœur, enfin l'enflamme, l'embrase,
 » le consume, de telle sorte qu'il exhala son esprit
 » saint, lequel s'en va droit entre les mains de son
 » Fils.

» Hé ! qu'elle est belle cette aurore du jour éternel,
 » laquelle, montant vers le ciel, va, ce semble de plus
 » en plus croissant en bénédictions de son incompa-
 » rable gloire.

.

» Il est impossible d'imaginer que la sainte Vierge
 » soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour ;
 » mort la plus noble de toutes, et due, par conséquent,
 » à la plus noble vie qui fût jamais entre les créatures ;
 » mort de laquelle les anges mêmes désireraient de
 » mourir, s'ils étaient capables de mort.

» La sainte Vierge n'ayant rien en soi qui empêchât
 » l'opération du divin amour de son Fils , elle s'unis-
 » sait avec lui d'une union incomparable, par des ex-
 » tases douces, paisibles et sans effort; de sorte que
 » la mort de cette sainte Vierge fut plus douce qu'on
 » ne peut s'imaginer, son Fils l'attirant suavement à
 » l'odeur de ses parfums, et elle s'écoulant à cette
 » odeur très doucement dans le sein de sa bonté; et
 » quoique cette sainte âme aimât son très saint, très
 » pur et très aimable corps, néanmoins elle le quitta
 » sans peine ni résistance pour aller se réunir à son
 » cher Fils.

» L'amour ayant donné, près de la croix, à cette
 » divine Mère les suprêmes douleurs de la mort, il
 » était raisonnable que la mort lui donnât les souve-
 » raines délices de l'amour.

» Ah! veuille cette sainte Vierge nous faire vivre,
 » par ses prières, en ce saint amour! qu'il soit à ja-
 » mais le très unique objet de notre cœur! vive Jésus!
 » vive Marie, le support de ma vie! »

Nous avons vu jusqu'ici, soit en travaillant à nos *Splendeurs célestes de Marie*, soit en composant notre *Culte catholique* de la même Vierge, soit dans le cours du présent ouvrage de bien beaux et bien admirables passages des Pères et des docteurs sur l'Assomption de

la sainte et très glorieuse Mère de Dieu. Mais nous pouvons affirmer que ce morceau de saint François de Sales a un genre de beauté qui le met en état de soutenir la comparaison avec ce que nous avons trouvé de mieux sur ce sujet. Le style de saint François de Sales, c'est la nature dans toute sa candeur, dans toute sa simplicité, dans toute sa beauté, dans toute son innocence, dans toute sa poésie; son style, c'est un vrai reflet, une véritable image de son cœur tout aimable et tout bon! Et ce cœur, à son tour, c'est une copie fidèle du cœur même de Jésus.

LVIII.

SAINT VINCENT DE PAUL,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE LA MISSION,
COMMUNÉMENT APPELÉS LAZARISTES, ET DES FILLES DE LA
CHARITÉ.

A l'époque où mourut saint François de Sales (1), dont nous venons de parler dans notre précédent chapitre, les doctrines ou plutôt les négations luthériennes et calvinistes qui, malheureusement se propageaient dans presque tous les royaumes de l'Europe, n'avaient cependant pas encore produit les effets désastreux, les conséquences déplorables qu'elles produisirent depuis.

En effet, dans toute la première moitié du xvii^e siècle on voit encore, avec bonheur, les populations recourir en masse à Marie dans les calamités publiques; on voit

(1) En 1622.

les particuliers l'invoquer en grand nombre dans leurs malheurs privés, et obtenir de sa bonté des miracles éclatants. On voit encore de grands et nobles personnages faire ostensiblement profession d'une tendre et filiale dévotion envers cette sainte Reine. On voit naître et s'élever des institutions qui sont presque toutes placées sous le patronage de Marie, et qui, après la gloire de Dieu, ne désirent rien tant que la gloire de Marie. Mais surtout on remarque parmi les écrivains un zèle extraordinaire et une ardeur sans exemple pour mettre leur talent et leur bonne volonté au service de cette Vierge. Jamais, à aucune autre époque, on n'avait vu paraître autant d'ouvrages inspirés par l'amour de Marie et par l'admiration de ses grandeurs incomparables. Prêtres et laïques, réguliers et séculiers avaient les yeux sur Marie et consacraient leur plume à retracer ses vertus ou ses prodiges de bonté. Aussi, incalculable est le nombre des livres qui parurent en ce temps sur les perfections, sur les fêtes, sur les sanctuaires, etc., de la Mère de Dieu. C'est par centaines que chaque année les enfantait; et il nous serait impossible de dire ici seulement les noms des auteurs qui alors employèrent leurs instants du jour et de la nuit à écrire de pieuses pages en l'honneur de Marie.

Contentons-nous de dire que c'est à cet âge qu'appartiennent et Jean de Carthagène, et le Père Poiré, et le Père Gonon, et Balinghem, et Vincent Charron, et Courcier, et Toussaint Bridoul, et Henri Spondan, et Nieremberg, et Abelly, tous écrivains chez lesquels nous avons puisé en grande partie ce que nous avons dit nous-mêmes après ces savants devanciers.

Poiré surtout nous a été d'un immense secours; et

sa *Triple Couronne de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu*, a été pour nous un trésor où nous avons souvent puisé.

Ses derniers éditeurs, les RR. PP. Bénédictins de Solesmes, ont eu raison de dire de cet ouvrage que c'est « un livre exact et profond dans sa doctrine, vaste et pour ainsi dire universel dans son plan et dans ses détails; un livre tout imprégné de la piété antique en même temps qu'il présente le plus magnifique ensemble des vérités théologiques appliqué à son sublime objet; un livre qui est demeuré tout rayonnant de la plus haute poésie (1). »

Sans doute le style en a vieilli; mais il est contemporain de celui de saint François de Sales que nous savourions naguères; car qui est-ce qui ne lui trouve pas un délicieux parfum?

« Dans l'ensemble de sa magnifique composition, le P. Poiré remplit surabondamment tout son cadre. Les témoignages innombrables des Pères et des Docteurs, un luxe de faits, tous plus intéressants les uns que les autres, étalés avec une sainte complaisance pour éclairer la doctrine, un style naïf, mais richement coloré, un accent de piété qui touche et ravit donnent à cette œuvre un caractère d'originalité peu commune... c'est un monument de l'érudition la plus profonde aussi bien qu'un trophée de la plus ardente charité et de la plus tendre dévotion envers Marie (2). »

Car le P. Poiré était aussi pieux que savant. Son

(1) *La Triple Couronne de la Mère de Dieu* — dernière édition — préface des éditeurs, p. ix.

(2) *Ibid.*, p. xxii et xxiii.

culte de Marie, son amour pour Marie n'était pas seulement sous sa plume, il était dans son cœur. Tout son ouvrage en est la preuve; on voit qu'un pareil livre n'est pas seulement l'œuvre de la pensée et de la main; mais un fruit de la foi et de la conviction. Qu'on lise l'épître dédicatoire qui ouvre ce beau monument; qu'on lise la conclusion qui le termine et le ferme! Qu'on lise tout le corps de ce livre et qu'on dise si, d'un bout à l'autre, il n'est pas l'écho fidèle d'un cœur tout pénétré et tout brûlant d'amour pour la Vierge des vierges; qu'on dise si ce n'est pas bien là l'éloquence du cœur.

Né à Vesoul, en 1584, le P. Poiré mourut dans un âge peu avancé, en 1637.

Le P. Courcier dit de lui, sous la date de 1630 : « C'est en cette année que le P. Poiré, prêtre de la Compagnie de Jésus et homme éminemment recommandable, et par la réunion de toutes les qualités et par l'ardeur de son zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, publia la *Triple Couronne de la Vierge Marie*, couronne formée et composée par tout ce que peuvent fournir pour cela les sciences divines et humaines; livre d'un haut intérêt par son sujet et sa facture, varié dans le ton, plein de charme et d'érudition; et dans lequel nous avons puisé à pleines mains, ainsi que d'autres l'avaient fait avant nous; car on trouve là rassemblées une grande partie des choses qu'ont dites de la sainte Vierge et les historiens et les orateurs et les interprètes tant anciens que modernes. Et ce n'est pas pour moi un médiocre bonheur que d'avoir eu, à Nancy, pour directeur et pour maître, pendant mon noviciat, un homme dans lequel on trou-

vait, en un si haut degré, la science, la vertu et la sainteté. »

Celui qui parle ainsi, l'auteur du très savant et très précieux ouvrage intitulé : *Negotium sæculorum Maria*, fut donc non seulement le contemporain mais encore l'élève et ensuite le confrère du P. François Poiré. Pierre Courcier termine ses doctes Annales en l'année 1660, qui est précisément celle de la mort de saint Vincent de Paul.

Nous devons encore plus, pour nos *Apparitions* surtout, et pour le présent ouvrage, au livre du Père Courcier qu'à celui de Poiré. Nous ne saurions trop faire l'éloge du premier. Il répond bien à son titre. La science, le jugement, l'ordre, la clarté, la méthode sont les principales qualités qu'on y admire. L'auteur y enregistre, année par année, tous les saints et grands personnages qui ont honoré Marie, les institutions, les fêtes, les pratiques établies en son honneur, les faits qui intéressent sa gloire, les églises et les chapelles bâties sous son nom, les miracles de bonté opérés par sa puissance et dus à son intercession, et les miracles de justice qui ont puni ses ennemis, les noms des auteurs dont la plume a travaillé pour Elle, les titres et les divers sujets de leurs ouvrages. C'est véritablement le *Journal de Marie*. Nous avons dit qu'il finit en 1660. Oh ! que nous serions heureux de le voir continuer sur le même plan et dans la même langue par quelque enfant du cloître, savant, laborieux et dévoué à la gloire de Marie ! Un journal, le *Rosier de Marie*, vient de paraître dans le but de dire, semaine par semaine, tout ce qu'il pourra recueillir soit dans les faits soit dans les publications

de glorieux à la Vierge-Mère. Il montrera que Marie est toujours *la grande affaire des siècles* ; qu'il dure lui-même autant que les siècles ! et qu'il fournisse d'utiles et précieux matériaux pour la construction de l'œuvre du savant et pieux Jésuite... qu'une main intelligente et dirigée par la piété comble la lacune qui existe de 1660 à 1855 ! et, encore une fois, que le docte Courcier ait un continuateur digne de lui, digne de son œuvre !

Nous ne dirons rien de sa piété envers Marie. Le sujet qu'il a choisi pour ses travaux en est la preuve ; elle éclate d'ailleurs dans toutes ses pages, mais surtout dans cette belle épître dédicatoire que nous donnons intégralement parce qu'elle est admirable et qu'elle n'est pas longue.

« Permettez, très auguste Vierge et Mère de Dieu,
 » à celui qui ne désire rien autre chose au monde que
 » de vous plaire en toutes choses, à vous et à votre
 » Fils (puisque vous servir l'un et l'autre c'est régner)
 » et de contribuer par tous les moyens qui sont en son
 » pouvoir, à l'accroissement de votre règne et de
 » votre gloire, permettez-lui de vous offrir en hommage
 » ces lambeaux de vos louanges pris de divers au-
 » teurs qui vous ont glorifiée. O très puissante Dame,
 » d'autres vous présenteront de nombreux et savants
 » ouvrages, fruits de longues recherches et destinés à
 » exalter votre grandeur, votre sainteté et vos autres
 » perfections ; nous, nous ne déposerons à vos pieds
 » que des fleurs que nous aurons cueillies dans les
 » jardins des autres, que des perles puisées dans les
 » trésors d'autrui. O très indulgente Souveraine, ne
 » repoussez pas notre offrande, ne la dédaignez pas,

» car, bien que nous soyons indigne, sous tous rap-
 » ports, même de paraître devant vous, cependant sup-
 » portez-nous parce que ce que nous vous offrons est
 » à vous et vient des vôtres. Que dis-je? ce que je
 » vous offre, c'est ce que Dieu a fait de grand par
 » vous et c'est ce qu'a fait de plus grand encore en
 » vous celui qui seul est véritablement puissant; afin
 » que toutes les générations à venir sachent que vous
 » êtes Bienheureuse, vous que le Dieu qui vous aime
 » ne cesse chaque jour de combler d'honneurs nou-
 » veaux, comme il vous a toujours témoigné sa bien-
 » veillance sans pareille, soit en vous crayonnant dans
 » des symboles figuratifs, soit en vous annonçant par
 » de prophétiques oracles, soit en vous glorifiant par
 » l'éclat des miracles, soit en vous faisant aimer en
 » toute sorte de manières. Ce sera donc, ô très douce
 » Mère et Reine, un acte de bonté de votre part de ne
 » pas rejeter ce que nous, qui sommes à vous, nous
 » vous offrons comme vous appartenant. Car nous ne
 » sommes et nous ne voulons être qu'à vous à qui
 » nous appartenons déjà par tant de titres. Et c'est là
 » notre grand bonheur; ce sera toujours notre gloire;
 » et quoi d'étonnant quand nous voyons un Dieu se
 » complaire à être votre Fils? Accueillez donc, ô bonne
 » Dame, vos enfants; et, en récompense de ce que
 » nous vous offrons ce qui est à vous (et que pourrions-
 » nous vous offrir de meilleur?), conservez à tout ja-
 » mais ceux qui sont tout à vous. »

Le *Chronicon SS. Deiparæ* du P. Gonon de Bourges,
 religieux Célestin, ne va pas au-delà de 1627. Courcier
 l'a beaucoup consulté et mis à contribution. Mais le tra-
 vail de celui-ci l'emporte de beaucoup sur celui de l'autre.

L'auteur du *Chronicon* a une grande piété et une foi très vive. Mais il pèche souvent par le défaut de critique; et sa chronologie n'est pas toujours exacte. Gonon a encore composé, en l'honneur de la sainte Vierge un livre intitulé *Le Verger de Marie, viridarium SS. Deiparæ*, dans lequel il recherche, d'après les Pères et les docteurs, les analogies qui existent entre la Vierge-Mère et les diverses plantes que l'Écriture lui donne pour symboles. C'est l'idée que nous avons eue dans la première partie de nos *Figures Bibliques*. Le *Chronicon* nous a surtout été fort utile pour nos *Apparitions*.

Vincent Charron, Balinghem, Toussaint Bridoul, Henri Spondan, Odon de Gissey, etc., souvent cités par nous dans le même recueil, sont aussi du même temps, nous le répétons à sa louange, fécond entre toutes les autres époques de l'Ère chrétienne, en écrits panégyristes des gloires de Marie.

Mais, à partir du milieu du dix-septième siècle, les rangs de ces auteurs s'éclaircissent notablement; leur pieux concert d'éloges à la Reine du ciel s'affaiblit. Les pensées, les regards ne s'élèvent plus autant vers la plus belle merveille de la création; les plumes ne se mettent plus à son service avec autant d'ardeur. Le Jansénisme arrivait avec son souffle glacial, avec son esprit sec et sans onction, avec sa critique méticuleuse et sa religion d'où le cœur semblait banni. Et l'influence délétère de cette secte anti-dico-marianique à tristement pesé sur les intelligences chrétiennes jusqu'à l'époque présente où elle semble, grâce à Dieu, perdre de son empire, comme le prouve le zèle dont la très sainte Vierge est depuis quelque temps l'objet.

Louis Abelly, d'abord curé de Paris, puis grand vicaire de Bayonne, et enfin évêque de Rhodéz, vécut aussi à l'époque dont nous parlons. On a de lui entre autres ouvrages la *Tradition de l'Église touchant le culte de la sainte Vierge*, livre dont nous pouvons dire comme le P. Courcier que nous l'avons eu entre les mains et que nous l'avons lu, *eumque et habui et legi*.

Ce sont là les seuls auteurs que nous mentionnerons ici.

Quant aux personnages vénérables qui se sont fait, dans le même temps, un nom et une couronne de gloire par leur sainteté et par leur dévotion à Marie, nommons saint Turibe, archevêque de Lima, mort en 1606, et dont Godescard a dit qu'il avait une si tendre dévotion à la sainte Vierge, que chaque jour il récitait son office avec le rosaire, et qu'il jeûnait tous les samedis en son honneur; saint André Avellin, clerc régulier Théatin, qui, d'après la légende du bréviaire romain, avait une piété toute particulière pour la sainte Mère de Dieu qu'il honorait d'un culte fervent (1); saint Jean de la Croix, premier Carme déchaussé « auquel sa mère inspira de bonne heure une tendre dévotion pour la sainte Vierge à laquelle il dut d'être préservé ou délivré miraculeusement d'un grand nombre de dangers (2); saint Joseph Léonissa, religieux Capucin, confesseur de la foi en Turquie, et qui mourut dans d'horribles souffrances en tenant un crucifix dans ses mains et en ne faisant entendre que ces paroles : « Sainte Marie, priez pour nous, misérables

(1) Deiparam Virginem singulari amore et cultu prosequebatur. Die X novembr.

(2) Godescard, 24 novembre.

» pécheurs ; » un autre Capucin honoré de la palme du martyre sous le nom de saint Fidèle de Sigmaringen, et qui, en expirant sous les coups de ses bourreaux, dit pour dernière prière : « Seigneur, pardonnez » à mes ennemis ; aveuglés par la passion, ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié de » moi. Sainte Marie, Mère de Jésus, assistez-moi. » Le bréviaire romain lui rend ce témoignage qu'il fut un très dévot serviteur de Marie en l'honneur de laquelle il disait souvent le rosaire et à laquelle, souvent aussi, il demanda la grâce de verser son sang pour la foi, grâce qu'il obtint en 1622 dans le pays des Grisons ; le bienheureux Pierre Fourrier, curé de Mattaincourt, général des chanoines réguliers de la congrégation de Notre Seigneur, et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, lequel fut constamment un serviteur dévoué de la Mère de Dieu, comme le prouve sa vie écrite par Jean Bédel, et où l'on voit que Pierre Fourrier brûla toujours d'amour pour la très sainte Vierge, qu'il travailla autant qu'il put à étendre son culte ; qu'il mit ses deux congrégations sous le patronage de Marie ; qu'il ordonna que tous les jours, autant que possible, on dirait, dans toutes les maisons de sa sainte famille, une messe de la Vierge ; qu'il y eût toujours dans les lieux les plus apparents de ces maisons une image de la Mère de Dieu, afin que, par ce moyen, la dévotion envers cette Vierge entrât et s'entretînt sans cesse dans les cœurs ; il régla encore que toutes les classes ou salles d'école des religieuses de sa congrégation porteraient le nom d'une des fêtes de Notre-Dame et s'appelleraient, l'une, *Classe de la Conception* ; l'autre, *Classe de l'Annonciation* ; celle-ci,

Classe de la Nativité; celle-là, *Classe de l'Assomption*, etc. Sa prière montait souvent vers le trône de Marie; souvent il était à ses pieds, implorant son assistance pour ses diverses entreprises; et bien qu'il aimât toutes les formules de prières qui s'adressent à Elle, néanmoins il préférait la Salutation angélique et la strophe *monstra te esse matrem*, montre-toi notre mère. Il était si vivement et si profondément convaincu de la bonté de la sainte Vierge, qu'il avait ordonné et très souvent recommandé qu'à ses derniers moments on lui répât fréquemment cette simple parole : « Nous avons une bonne maîtresse. » Godescard rend également témoignage à l'ardente piété de ce digne prêtre à l'égard de Marie.

La même année (l'année 1640) vit passer de la terre au ciel deux grands serviteurs de Dieu, deux grands amis des pauvres, deux grands serviteurs de Marie. Le premier, c'est le bienheureux dont nous venons de parler; le second, c'est saint Jean-François Régis, dont le nom vient, de nos jours, d'acquérir un nouveau degré de popularité par l'établissement de conférences instituées sous ses auspices pour procurer aux pauvres les moyens de faire bénir leurs alliances matrimoniales et les arracher au désordre dans lequel vivent un trop grand nombre d'entre eux.

Or, cet homme apostolique avait, nous dit un de ses historiens, sucé avec le lait une dévotion tendre envers la sainte Vierge; aussi, dès qu'il fut entré, à Béziers, dans le collège que les Jésuites avaient en cette ville, il demanda avec empressement à être reçu dans une de ces pieuses assemblées qu'on connaît dans l'illustre famille de saint Ignace sous le nom de Congrégations,

et où l'on fait tout spécialement profession d'honorer, par un culte plus fervent, la sainte Mère de Dieu. Toute sa vie fut conforme à ce beau commencement, et sa mort fut adoucie par une grâce bien précieuse. Marie lui apparut, avec son divin Fils, à ses derniers moments; et, en les apercevant, l'homme de Dieu s'écria : « Oh ! quel bonheur ! Que je meurs content ! » Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au devant de moi pour me conduire dans le séjour des saints ! »

Rome possédait alors un homme qui était aussi tout rempli de l'esprit de Dieu : c'était Joseph Casalanez ou Calasancho, né à Pétralte, en Aragon, et fondateur des *Clercs-Réguliers-pauvres-de-la-Mère-de-Dieu-des-écoles-pies*. Ce titre prouve suffisamment la dévotion du père ou chef de cette famille envers la Mère de Dieu qu'il honora d'ailleurs, dit le *Bréviaire romain*, avec une rare piété et dès sa plus tendre enfance, et dont il recommanda très instamment le culte aux membres de son institut. Il mourut dans la ville des papes en 1648.

Il vit peut-être, dans cette cité apostolique, saint Joseph de Cupertino, religieux conventuel de l'ordre des Capucins et dont la réputation de sainteté fut grande, même dès son vivant, dans toute l'Italie. Sa piété envers Marie n'était pas au-dessous de ses autres vertus. Le *Bréviaire romain* nous apprend qu'il dut à la bonté et à la puissance de cette Vierge de se voir délivré d'une maladie de langueur qu'il supporta avec un courage héroïque, et que ce fut en conséquence de ce bienfait de Marie qu'il résolut de se consacrer tout à Dieu. Il fut reçu en religion par les Franciscains conventuels du couvent de *Della Grotella*, ainsi appelé d'une chapelle souterraine dédiée à la sainte Vierge.

Il fut spécialement redevable à cette même Vierge d'avoir pu conserver sans tache sa pureté de corps et d'âme. Aussi avait-il coutume d'appeler Marie sa Mère, et il la vénérât comme telle du plus profond de son cœur et par tous les témoignages du culte extérieur le plus respectueux et le plus filial. Il ne négligeait rien pour amener les autres à l'aimer et à l'honorer, afin d'obtenir par elle, comme il le disait lui-même, tous les dons de la grâce. Au seul nom de Dieu, de Jésus et de Marie, il était comme hors de lui-même. Il mourut à Osimo en 1663; et son corps fut enterré sous le regard de Marie, dans la chapelle dite de la Conception.

Alors vivait en France le célèbre Jean Eudes, frère de l'historien Mézerai, et fondateur de la pieuse congrégation qui a porté son nom. Il avait, pendant dix-huit ans, appartenu à la congrégation de l'Oratoire de Jésus et de Marie; et Pierre de Bérulle avait formé à la fois son esprit et son cœur. Il quitta cet institut en 1643, et il établit, à Caen, une maison particulière dont il devint le supérieur et qui donna des sujets très distingués. Il avait fait ses études chez les Jésuites de Caen. A dix-huit ans il s'engagea au service de la Mère de Dieu comme congréganiste; et tous ses co-associés le regardaient comme leur modèle; il l'était en effet par toutes les vertus, et surtout par sa ferveur à honorer Marie. - Ayant quitté les Jésuites pour les Oratoriens, et ayant reçu la prêtrise, il se consacra de nouveau tout entier et pour le reste de ses jours à Jésus et à Marie; et il s'efforça de retracer toutes les vertus de l'Homme-Dieu et de sa très sainte Mère.

Outre la congrégation des Eudistes, celle des Filles

de *Notre-Dame-du-Refuge*, connue depuis sous le nom de *Notre-Dame-de-la-Charité*, établie d'abord à Caen et ensuite dans plusieurs autres villes, fut encore un des fruits de son zèle infatigable. Enfin, ce fut après avoir parcouru la carrière, pleine de mérites, d'un saint apôtre de Jésus-Christ, d'un religieux fidèle, et d'un des plus dévots serviteurs de Marie, que ce bon soldat mourut en 1680. Comme auteur, comme écrivain, il a laissé un *Traité de la dévotion et de l'office de la Vierge* et le *Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu* ou la *Dévotion au très saint cœur de la bienheureuse Vierge Marie*.

En faisant cet article nous avons sous les yeux ce dernier ouvrage. L'auteur l'offre et le dédie à celle qui en est l'objet; et il le fait par une épître toute pleine de sa piété à l'égard de la Mère de la belle dilection. On reconnaît bien là un contemporain du P. François Poiré, c'est le même cachet de style et de dévotion que dans la *Triple Couronne*. Eudes contribua puissamment à l'établissement et à la propagation du culte et de la fête du saint cœur de Marie, *cœur très pur, cœur très aimant, cœur très prudent, cœur très fort, cœur très juste, cœur très doux, cœur très humble, cœur très obéissant, cœur très généreux, cœur très miséricordieux*, comme le proclame le P. Courcier et comme le prouve et l'établit le livre du P. Eudes. Sa pensée fut d'abord taxée de nouveauté, mais plusieurs évêques lui donnèrent, du vivant même de son auteur, leur approbation; et, depuis, elle a eu la haute et suprême sanction de l'Église mère et maîtresse; la fête du cœur de Marie est devenue catholique. Honneur au prêtre vénérable qui en a été si bien l'apôtre et le panégyriste!

Honneur au pieux et zélé promoteur des hommages rendus maintenant au cœur de la plus tendre des mères, à ce cœur qui est un abîme, un océan d'amour !

Enfin donnons encore ici une mention bien méritée au digne et saint fondateur et premier supérieur d'une communauté où le culte de Marie est devenu traditionnel. Jean-Jacques Ollier naquit dans les premières années du *xvii^e* siècle. Il fut, de bonne heure, un fervent serviteur de Marie ; car, au sortir de ses études, on le voit faire, à pied, le pèlerinage de Rome à Notre-Dame-de-Lorette. Entré dans la sainte chapelle, il s'y sentit transformer en un homme nouveau : « C'est dans » ce lieu, dit-il lui-même, que j'ai été engendré à la » grâce par les prières de la très sainte Vierge, et cette » Mère de miséricorde m'a fait renaître à Dieu dans le » lieu même où elle avait engendré Jésus-Christ dans » ses chastes entrailles. »

Après ce premier pèlerinage, il en fit encore plusieurs autres en l'honneur de la même Vierge et pour savoir par elle à quel état Dieu l'appelait.

Il paraît qu'il avait une mère qui l'aimait peu et qui le maltraitait souvent. Alors, au lieu de se plaindre et de se révolter, il allait à l'église de Notre-Dame de Paris ; et là, humblement prosterné devant l'autel de la sainte Vierge, il lui disait, le cœur oppressé de chagrin et les yeux mouillés de larmes : « O sainte Mère » de mon Dieu, puisque ma mère à moi, ma mère » selon la nature, me rebute et me repousse, devenez, » vous, ma Mère par le cœur et par l'adoption. » Avant de s'en aller faire sa mission en Auvergne, il alla dans le même temple, son refuge ordinaire contre les peines domestiques ; il invoqua encore la divine et toute puis-

sainte Consolatrice des affligés ; et il la conjura de bénir l'apostolat qu'il allait entreprendre. Il donnait à la sainte Vierge le nom que les petits enfants donnent, chez nous, à leur mère. Il fit vœu de servitude ou d'esclavage à Marie. Il tâchait toujours d'avoir devant lui une image de cette Vierge aimable. Seul ou en compagnie, il ne manquait jamais de saluer pieusement toutes celles qu'il rencontrait sur son passage. Il passait même de préférence par les rues où il savait qu'il y en avait d'avantage. Il dit lui-même : « Je me sentais » porté à lever la tête par les rues pour découvrir » toujours quelque nouvelle image de Notre-Dame. Je » sais presque le nombre qu'il y en a dans la plupart » des rues de Paris. Si je rencontre ces images, je les » salue encore quoique je ne les regarde pas, à cause » de la modestie qui ne le souffre point. Je sais pour » l'ordinaire où elles sont, sans qu'il soit nécessaire » d'y jeter les yeux ; je les découvre dans les endroits » les plus cachés ; une sorte d'instinct m'en avertit. » J'en ai découvert beaucoup à mes amis, qui les respectent maintenant. Je me souviens, à propos de » cela, que l'un d'eux disait, à propos d'une certaine » rue de Paris : « Voici la rue de l'abbé Ollier. » C'est » que je passais plutôt par celle-là pour aller à Notre-Dame, à cause de la quantité de figures de la très » sainte Vierge qui y sont exposés. »

Ce vénérable fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, ayant reçu divers objets d'un très grand prix, en fit présent à la sainte Vierge. Il donna à plusieurs églises qui lui sont dédiées différents cadeaux en diamants, en argenterie, en or, ou en autres matières précieuses. *Notre-Dame de Paris* reçut de sa piété des

sommes considérables; car, dès qu'il avait en sa possession quelque chose de beau, il éprouvait dans son cœur l'impérieux besoin d'en faire hommage à sa bonne Mère. Il lui était ordinaire de déposer aussi, aux pieds de la statue de cette auguste Vierge, les clefs de son séminaire.

Dans une de ses lettres il s'écrie : « Bienheureuse » l'âme qui ne voit plus que Jésus et Marie, qui ne » converse plus qu'avec Jésus et Marie! qui n'a plus » de désirs en ce monde que de savoir des nouvelles » de Jésus et de Marie! c'est un moyen merveilleux que » Dieu nous présente pour l'occupation sainte de notre » vie pendant le séjour fâcheux du siècle présent. C'est » là où je vous souhaite abîmé et tout perdu, afin que » le monde ne vous voie plus et que vous soyez, par » ce moyen, caché à toutes les créatures (1). » O délicieuse manière de penser et de parler, qu'êtes-vous devenue? Revenez-nous avec la foi et avec la piété dont vous étiez le fruit si doux et si savoureux?

L'esprit du digne abbé Ollier a passé dans ses enfants; sa famille est aussi la famille de Marie; et partout où les Sulpiciens font adorer Jésus-Christ ils font aimer la Vierge de laquelle ce Dieu est né. Dans leurs maisons, dans leurs jardins, l'image de la Mère de Dieu s'offre sans cesse aux regards; et sans cesse elle détache les âmes de la terre et les élève vers le ciel.

Comme saint François de Sales, comme Pierre de Bérulle, l'abbé Ollier fut l'ami du grand saint dont il nous reste à parler dans ce chapitre, l'ami de saint Vincent de Paul, une des gloires les plus pures et les

(1) *Lettres spirituelles*, t. 1, l. CXXI.

plus éclatantes de l'humanité, du christianisme et de la France.

Un de ses historiens, le pieux Abelly, commence le récit de sa vie par une réflexion bien belle, bien juste et bien frappante, c'est que, quand la foi semble éteinte, c'est alors qu'elle se ranime; quand le vaisseau de l'Église semble englouti par la tempête, c'est alors qu'il remonte triomphant au-dessus des vagues; quand le christianisme semble atterré sous les pieds de ses ennemis vainqueurs, c'est alors qu'il se relève avec une nouvelle force, comme ce héros de la fable qui devenait plus fort quand il était jeté à terre, ou, pour prendre une comparaison qui soit plus en rapport avec notre sujet, comme l'apôtre saint Paul qui disait de lui-même : Plus je suis faible, plus je suis fort, *cum infirmor, tunc potens sum*. Et ce qui est dit ici du catholicisme en général, nous le dirons avec raison du culte de Marie en particulier. Au moment même où l'hérésie de Luther, de Calvin et de Jansénius attaquait ouvertement ou minait sourdement la dévotion à Marie, au moment où cette aimable et douce religion faisait de regrettables pertes en France, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Angleterre et dans d'autres contrées, Dieu suscitait des hommes puissants en œuvres et en paroles qui allaient rendre à ce culte une vigueur nouvelle; il inspirait des pratiques destinées à le ranimer; il faisait naître des instituts et des congrégations dont la mission devait être, du moins en grande partie, d'exalter, de bénir et de faire bénir la Vierge digne des hommages de la terre et des cieux. De là les sociétés des Jésuites, des Oratoriens tant d'Italie que de France, des Eudistes, des Sulpiciens,

de la Visitation. De là l'ordre religieux des Annonciades Célestes, fondé en 1604, dans la ville de Gènes par la bienheureuse Fornari. De là les divers établissements du bieuheureux Pierre Fourrier. De là saint Vincent de Paul avec ses Lazaristes et ses Filles de la Charité.

Pas plus que nous ne l'avons fait dans cet ouvrage pour d'autres saints, nous ne donnerons ici un sommaire de toute la vie de notre bienheureux ; nous ne le suivrons pas dans sés innombrables bonnes-œuvres ; nous ne le montrerons pas marquant chacun de ses jours par des prodiges de bonté. Qui ne connaît pas ces prodiges ? Ils sont écrits partout. Partout on les rencontre ; car il y a maintenant partout des fruits du zèle charitable de saint Vincent de Paul. Nous nous bornerons donc à dire de ce héros de la charité seulement ce qui a trait au sujet qui nous occupe.

Or, Abelly nous apprend que, dans la paroisse où naquit l'illustre serviteur de Dieu dont nous avons à parler, il y avait une chapelle dédiée à la très sainte Vierge sous le titre de *Notre-Dame-de-Buglose*, et où l'on voit ordinairement un grand concours de peuple qui vient rendre ses hommages et offrir ses prières à la Mère de Dieu. Il ajoute que ce fut un des motifs qui porta saint Vincent de Paul à concevoir dans son cœur, dès son plus jeune âge, une dévotion particulière qu'il conserva toute sa vie envers la Reine du ciel.

Nous le croyons bien : oui nous croyons aisément que l'existence de cette chapelle, indépendamment de l'église paroissiale, ne fut pas étrangère à la tendre piété que saint Vincent montra toujours envers la Vierge immaculée. Nous croyons que la dévotion des

habitants de Pouy à l'égard de Marie ne fut pas sans influence sur le cœur du jeune Vincent; nous croyons que sa digne mère, Bertrande de Moras, et sans doute aussi son père, Jean ou Guillaume de Paul, l'un et l'autre pieux et justes devant Dieu, le menèrent plus d'une fois dans l'humble sanctuaire pour lui apprendre à prier avec eux et comme eux la Mère de grâce et de bonté; nous croyons que plus d'une fois le saint enfant orna de fleurs et de feuillages l'autel modeste de Notre-Dame-de-Buglose; nous croyons que plus d'une fois, comme saint Bernardin de Sienne, il alla s'agenouiller devant l'image vénérée de cet oratoire pauvre et nu aux yeux des sens, mais riche et précieux au regard de la foi; nous croyons que souvent, soit en allant aux champs, soit en en revenant, le petit pâtre s'agenouillait là pour dire un *Ave Maria* à celle qu'il aimait déjà comme sa meilleure Mère.

Aussi le voyons-nous, comme le dit son historien, montrer toute sa vie la plus grande confiance en la Vierge bonne et puissante. Ainsi, lorsqu'il fut pris en mer par des brigantins turcs et réduit en esclavage, il ne cessa de la prier pour obtenir, par elle, de recouvrer sa liberté et surtout d'échapper aux dangers que courrait son âme. Lui-même nous apprend, dans une de ses lettres, avec quelle persévérance il recourut alors à la Mère de Dieu et avec quelle confiance il attendit d'elle son salut. « Dieu, dit-il, opéra toujours » en moi une croyance assurée de ma délivrance par » les prières assidues que je lui faisais et à la Vierge » Marie par la seule intercession de laquelle je crois » fermement avoir été délivré. »

La preuve de cette dévotion de saint Vincent de Paul

envers notre commune Mère résulte encore de ce qu'il dit lui-même un jour, parlant de lui en tierce personne et traitant dans une conférence ecclésiastique de la manière dont il convient de se conduire chez les grands en qualité de chapelain : « Je sais, dit-il, un homme » qui a beaucoup profité en cette condition à lui-même » et aux autres dans la maison d'un seigneur, ayant » toujours regardé et honoré Jésus-Christ en la personne du seigneur, et la sainte Vierge en la personne de la Dame; et qui, par cette considération, » s'étant toujours comporté avec modestie dans ses actions, et avec circonspection dans ses paroles, » avait acquis l'affection de ce seigneur, la confiance » de cette dame et l'estime de tous leurs domestiques; » ce qui lui avait donné le moyen de faire un notable » fruit dans cette famille. »

C'est ce qu'il répéta dans une autre circonstance et en parlant, cette fois, ouvertement de lui-même : « J'ai, » dit-il à un jeune avocat qu'il voulait faire entrer en » qualité d'intendant chez M. le duc de Retz, j'ai demeuré dans cette famille, et Dieu m'a fait la grâce » de m'y comporter de telle sorte que j'ai regardé et » honoré en la personne de M. de Gondi celle de Notre » Seigneur, et en la personne de Madame celle de » Notre-Dame. »

Voilà comment saint Vincent de Paul avait toujours devant les yeux Jésus-Christ et Marie; et comment il les honorait en ne paraissant honorer que des créatures mortelles.

Dans une mission qu'il donna à Montmirail, ayant parlé de la dévotion que tous les chrétiens doivent avoir envers la Mère de Dieu, il introduisit la pieuse

coutume de faire chanter aux enfants, tous les samedis, un salut en l'honneur de cette très sainte Vierge; ce qui a toujours, selon Abelly, été continué depuis.

Ses paroles et ses exemples dans la maison de Gondi eurent, pour y faire fleurir la dévotion envers Marie, une telle efficacité, que quand l'intendant général des galères du royaume de France ainsi que sa noble épouse firent une fondation en faveur de la congrégation de la Mission, ils déclarèrent expressément que c'était entre autres fins « pour honorer le mystère de l'Incarnation, de la vie et de la mort de Jésus-Christ Notre Seigneur, et pour l'amour de sa très sainte Mère » qu'ils faisaient cette bonne œuvre.

Une des choses qu'il recommanda tout particulièrement aux dames de charité qu'il enrôla pour le service des malades de l'Hôtel-Dieu, ce fut « d'invoquer toujours, en entrant dans l'hôpital, l'assistance de Notre Seigneur, vrai père des pauvres, par l'entremise de la très sainte Vierge. »

Parmi les règlements que saint Vincent de Paul voulut donner aux membres de sa congrégation, il plaça celui-ci comme l'un des principaux dont il leur recommandait fort particulièrement l'observance :

« Nous tâcherons, leur dit-il, tous et un chacun de
 » nous acquitter parfaitement, Dieu aidant, du culte
 » particulier que nous devons à la très sainte et très
 » heureuse Vierge Marie, Mère de Dieu : 1^o En ren-
 » dant, tous les jours, et avec une grande ferveur,
 » quelques hommages à cette très digne Mère de Dieu,
 » notre très pieuse Dame et Maîtresse; 2^o en imitant,
 » autant que nous le pourrons, ses vertus et particu-
 » lièrement son humilité et sa pureté; 3^o en exhortant

» ardemment les autres, toutes les fois que nous aurons la commodité et le pouvoir, à ce qu'ils lui rendent toujours les honneurs et le culte qu'elle mérite. » Il a toujours recommandé et conseillé à un chacun d'avoir une dévotion spéciale à cette Reine du ciel ; mais il l'a autant persuadé par son exemple que par ses paroles, car il jeûnait exactement les veilles de ses fêtes, et se préparait à les célébrer par plusieurs autres mortifications et bonnes œuvres ; et, par son exemple, il a introduit cette sainte pratique parmi les siens. Il ne manquait pas d'officier solennellement les jours de ses fêtes ; et il le faisait avec de tels sentiments de dévotion, que l'on pouvait aisément connaître quel était son cœur à l'égard de cette très sainte Vierge : il avait aussi pour dévotion particulière de célébrer la sainte messe dans ses chapelles et aux autels qui lui étaient dédiés.

« Comme il faisait l'ouverture des conférences et des assemblées où il se trouvait par l'invocation du Saint-Esprit, il les terminait aussi toujours par quelque antienne et oraison en l'honneur de cette très sainte Mère de Dieu.

» Il portait toujours un chapelet à sa ceinture, tant pour le dire souvent, comme il faisait, que pour faire, par cette marque extérieure, une profession ouverte de sa vénération et de sa dévotion envers cette Reine du ciel, et se déclarer publiquement pour l'un de ses très fidèles et très dévots serviteurs.

» En quelque lieu qu'il se trouvât, soit en sa maison ou en d'autres de la ville, quoique ce fût en compagnie de personnes considérables, aussitôt qu'il entendait sonner la Salutation de l'ange, il se mettait à genoux

(hors le temps pascal et les dimanches où on le dit debout), pour lui adresser cette prière avec le respect convenable ; et son exemple obligeait les autres à faire de même.

» Il allait très souvent visiter, par dévotion, les églises dédiées à Dieu sous l'invocation de cette bonne Vierge ; et pendant les guerres et les troubles de ce royaume, il portait les ecclésiastiques de la conférence de saint Lazare à faire divers pèlerinages en ces mêmes églises pour demander à Dieu, par l'entremise de cette Mère de miséricorde, la paix et la tranquillité publique et le retour des sujets du roi à l'obéissance de Sa Majesté. Il conviait aussi les Dames de la Compagnie de la Charité à faire de semblables pèlerinages en divers lieux dédiés à la sainte Vierge pour implorer, par ce moyen, le secours de la divine bonté dans les calamités publiques ; lui-même allait en ces lieux-là pour y offrir le très saint sacrifice de la messe et les communier de sa main ; il alla même, une fois, exprès en pèlerinage à l'église de Chartres, afin d'obtenir, par l'intercession de cette puissante Avocate, les lumières nécessaires à un ecclésiastique nommé à un évêché pour connaître la vocation de Dieu sur lui à ce sublime état.

» La dévotion de ce saint homme envers la Mère de Dieu a paru aussi grandement dans les prédications qu'il a faites en son honneur dans les missions où il a travaillé, et par la pratique qu'il a introduite parmi les siens de faire de même et d'instruire fréquemment le peuple des obligations particulières que les chrétiens ont d'honorer, servir et invoquer cette très sainte Mère de Dieu et de recourir à Elle en leurs besoins et nécessités. Enfin le grand nombre de confréries qu'il a éta-

blies et fait établir de tous côtés pour honorer Notre Seigneur par l'exercice de la charité envers les pauvres et qu'il a mises sous la protection spéciale de sa très sainte Mère, aussi bien que toutes les autres compagnies et assemblées de piété, sont des marques bien expresses de sa dévotion envers la sainte Vierge et de l'affection et du zèle qu'il avait de la répandre dans tous les cœurs (1). »

D'après tout cela, ne nous étonnons pas qu'il ait reçu, par le secours de la Mère de Dieu, de grandes bénédictions dans ses travaux et des heureux succès dans ses saintes entreprises (2).

La dévotion à Marie, la confiance en cette Vierge était, selon lui, un des remèdes les plus efficaces contre les tentations de la chair; car il écrivait un jour à un des siens : « Un remède que je vous conseille encore, est de vous confier beaucoup en Notre Seigneur et en l'assistance de l'Immaculée Vierge, sa Mère, à laquelle je vous recommanderai souvent. »

Ces dernières paroles, cette qualification d'immaculée donnée par notre saint à la Mère de Dieu, prouvent quel était le sentiment du bienheureux saint Vincent de Paul à l'égard du privilège que toute l'Église catholique vient, par la voix de son chef, de reconnaître à Marie.

Oh! si cet homme de Dieu eut vécu de nos jours, avec quelle ivresse de bonheur il eût entendu proclamer, du haut de la chaire de saint Pierre, que Marie a été conçue sans la tache originelle, et qu'elle est

(1) Ad. Egron. *Le Culte de la sainte Vierge*, p. 339, etc.

(2) Abelly. *Vie de saint Vincent de Paul*, livre 2, chap. 8.

aussi pure dans sa conception qu'elle le fut dans sa naissance et dans toute sa vie. Mais ne regrettons rien : la joie qu'il eût eue sur la terre, il l'a eue plus vive encore, plus douce encore dans le ciel. Oui, près du trône de Marie, près du trône de Celle qui est, comme le dit saint Bernard, plongée dans les splendeurs d'une lumière inaccessible, il a, avec tous les élus, avec tous les anges et archanges, avec les patriarches et les prophètes, avec les apôtres et les martyrs, avec les confesseurs et tous les justes, acclamé dans la cité sainte à Marie conçue sans péché.

Ses fils et ses filles de la terre ne sont pas restés muets dans le concert de louanges dont Marie a été l'objet dans cette circonstance solennelle. Oh ! non ; car entre toutes les corporations religieuses, les Lazaristes d'une part et les sœurs de la Charité de l'autre, ont tressailli d'allégresse quand l'heureuse nouvelle a été annoncée à *la Ville et au monde*.

Et dans l'armée qui combat, sous la bannière de Marie, le siècle et le Prince de ce siècle, quelles belles légions, quelles belles phalanges pleines d'ardeur que les Pères de la Mission et les filles de la Charité !

Sans doute, les Lazaristes n'ont pas multiplié comme les fils de saint Ignace ; sans doute la congrégation des prêtres de la Mission n'a pas brillé dans les sciences, dans les lettres, dans la chaire et dans les hautes dignités comme la société de Jésus. Mais après cette Compagnie, il n'y a pas, de nos jours, dans l'Église catholique, de communauté qui donne plus que celle des Lazaristes d'apôtres et de martyrs à la doctrine évangélique et en particulier au culte de Marie. Lisez les édifiantes *Annales de la propagation de la Foi* ; lisez

ces fragments du martyrologe de l'Église de J.-C. dans les temps modernes, et voyez ce que ces zélés disciples de saint Vincent de Paul ont fait et font encore chaque jour dans les contrées les plus lointaines pour l'accroissement des règnes de Dieu et de Marie! Voyez combien, dans ses rangs, ont arrosé de leur sang les autels de Jésus-Christ et les autels de Marie! Voyez combien lui ont élevé de chétives cabanes en guise de chapelles dans les forêts du Nouveau-Monde! Voyez combien ont appris aux sauvages les moins policés à connaître, à aimer et à prier Marie!

Et comment pouvoir dépeindre avec des couleurs convenables la tendre piété, le zèle affectueux, l'ardente dévotion des filles de la Charité pour la Mère de Dieu!

Leur famille est bien plus considérable en nombre que celle de leurs frères; elle est la plus nombreuse de toutes les communautés ou sociétés de femmes; elle croît sous tous les soleils et dans toutes les températures; toutes les contrées du globe, tous les peuples, tous les gouvernements veulent avoir des rejetons de cet arbre magnifique; et, à l'heure où nous écrivons, les filles de saint Vincent de Paul sont sur les bords de la mer Noire, devant Sébastopol, au milieu de nos braves, pansant les plaies des blessés, fermant les yeux des mourants et rappelant à tous les doux, les tendres noms de Jésus et de Marie! Une médaille brille en leurs mains, pend à leur cou! De qui est cette image et cette inscription? Ah! ne le demandez pas; c'est l'image de leur Mère qui est au ciel; c'est l'image de Celle qu'elles aiment, après Dieu, plus que quoi que ce soit au monde; c'est l'image de Celle qu'elles bé-

nissent dans leurs prières, qu'elles invoquent pour l'Église, pour la France, pour leurs pauvres et pour leurs malades, et qu'elles entrevoient dans leurs songes ! Cette inscription, c'est celle qui atteste le nouveau dogme et le privilège maintenant incontestable d'une origine toute pure, d'une existence qui a pour base non le péché mais la grâce *fundamenta ejus in montibus sanctis* (1). On sait que cette médaille, dite miraculeuse, nous vient des filles de saint Vincent de Paul. On sait qu'elle fut montrée dans une vision surnaturelle à une jeune novice de leur communauté. Marie s'est donc servie de cette sainte congrégation pour répandre par cette médaille des bienfaits de tout genre, des secours de toute nature et pour que les grâces abondent là où abondent les besoins.

(1) Ps. 86, 1.

LIX.

SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE-DES-GOTHS ET FONDATEUR DE LA
CONGRÉGATION DES PRÊTRES-MISSIONNAIRES DU TRÈS SAINT
RÉDEMPTEUR.

Au moment où mourut saint Vincent de Paul, en 1660, le luthéranisme d'une part et le jansénisme de l'autre faisaient de communs efforts contre le culte hyperdulique. La première de ces hérésies l'attaquait ouvertement; la seconde employait la ruse; et ces forces combinées produisirent, il faut l'avouer, de désastreux effets. Cette religion si douce, cette dévotion qui va si bien au cœur de l'homme, ce sentiment si naturel et si conforme à nos besoins reçurent des coups funestes; et dans tous les pays qu'envahirent les erreurs nouvelles, on vit la piété envers la Mère de Dieu s'affaiblir sensiblement. On n'eut plus le même zèle pour lui bâtir

des temples, pour lui élever des autels, pour célébrer ses fêtes, pour publier ses louanges, pour la servir et l'honorer par des pratiques pieuses. La plume des écrivains, même catholiques, ne fut plus aussi ardente ni aussi empressée à travailler pour la gloire de la Vierge toute belle, toute puissante et toute sainte.

Mais néanmoins, et malgré toutes les attaques de ses ennemis, cette aimable Mère des hommes eut toujours une famille de choix et des fils dévoués. Les vrais enfants de Dieu furent toujours aussi les enfants de Marie; ils ne cessèrent pas de l'aimer, de se prosterner devant Elle, d'invoquer sa puissance et de lui témoigner par des actes extérieurs la confiance toute filiale qu'ils avaient en sa bonté.

Ainsi, à Paris, le Père Bernard, autrement dit le *Pauvre-Frère*, opérait des prodiges de grâce et de miséricorde par la prière *memorare*, et Louis XIII plaçait toute la France sous le patronage de Marie; le breton Michel le Nobletz réveillait, ravivait dans son pays natal le saint amour de Marie. Cette Vierge l'avait pris tout spécialement en affection dès l'âge le plus tendre. Elle lui apparaissait visiblement dès sa première enfance, le conduisait à l'église et lui apprenait avec quelle dévotion il fallait prier Dieu. Un jour, qu'emporté par la fougue naturelle de son caractère et par son amitié pour ses frères, il allait plonger son épée dans le corps d'un jeune homme qui avait attaqué un de ces frères, la sainte Vierge le retint en lui disant : « Arrête, et obéis aux inspirations de Dieu en » te montrant doux et humble de cœur. » En butte aux calomnies les plus atroces, il s'adressait à Marie, lui représentait son innocence, et la conjurait de lui

continuer ses bontés. Il crut entendre cette bonne Mère lui dire alors : « Mon cher enfant, ne craignez rien, » puisque mon Fils vous défendra, et que je vous assisterai. » Pénétré de reconnaissance, il monta dans son oratoire, qui était au haut de la maison, pour y passer la nuit à remercier sa divine bienfaitrice. Il lui sembla qu'elle se présentait visiblement à lui avec trois couronnes qu'elle lui donnait : celle de la virginité, celle de maître de la vie spirituelle et celle du mépris du monde (1).

Julien Maunoir, compatriote, ami et compagnon de Michel le Nobletz fut, comme lui, éminemment pieux envers la sainte Vierge; et, comme lui aussi, il reçut de Marie d'inappréciables grâces. Un jour qu'il se rendait à une chapelle dédiée à cette admirable Vierge, chapelle qui était à un quart de lieue de Quimper, et où les professeurs du collège où était Maunoir menaient, tous les ans, leurs élèves pour les mettre sous la protection de Marie, le jeune étudiant dont nous parlons se sentit fortement pressé de travailler, comme missionnaire, à la sanctification de la Basse-Bretagne. Arrivé à la chapelle avec ces dispositions, il s'offrit à Dieu qui l'appelait intérieurement, et il le supplia de lui apprendre la langue des peuples de cette contrée. Puis, s'adressant à la sainte Vierge, il lui dit avec confiance : « Ma bonne maîtresse, si vous daigniez vous-même m'apprendre le breton, je le saurais en peu » de temps, et je serais bientôt en état de vous gagner » des serviteurs. » Marie entendit sa prière; car, après

(1) Rochbacher, *Histoire universelle de l'Église*, tom. xxv, livre 87, p. 230 et suiv.

huit jours seulement d'études, Julien parla une des langues les plus difficiles du monde assez bien pour pouvoir faire le catéchisme à la campagne; et, au bout de quelques mois, il s'exprimait en bas-breton si parfaitement qu'il prêchait en cette langue sans préparation (1).

Une faveur d'un autre genre fut accordée, en 1688, à Pierre-François Des Ursins ou Orsini, élevé plus tard sur le siège apostolique, sous le nom de Benoît XIII. Il fut, pendant une heure et demie, enseveli sous les ruines d'un palais où, sans un miracle évident, il devait trouver la mort; et il se crut, non sans raison, redevable de ce miracle à la Mère de Dieu qu'il avait invoquée au moment du danger et pour laquelle il avait une dévotion toute spéciale (2).

Cette Vierge était dans le même temps parfaitement honorée par le bienheureux François de Posadas, né à Cordoue, en 1644, de parents pleins de foi qui inspirèrent à leur enfant de profonds sentiments de religion et notamment une tendre et affectueuse dévotion à la sainte Vierge. Aussi, dès ses plus jeunes années, il contracta l'habitude de dire, chaque jour, le rosaire; souvent même il attirait à lui plusieurs enfants de son âge pour offrir avec eux cet hommage à sa divine Mère. Ils s'assemblaient à une heure fixe, et, après avoir fait quelques prières, ils marchaient en procession dans les rues de la ville en chantant le rosaire, les litanies et des hymnes à la louange de Marie. François était l'âme de tous ces pieux exercices, et il commençait dès lors

(1) Rochbacher, *Histoire universelle de l'Eglise*, t. xxv, p. 237.

(2) *Ibid.*, t. xxvi, p. 26.

à se faire remarquer comme un zélé serviteur de Dieu et de Marie. A l'instant même de sa naissance, sa mère l'avait placé sous la haute et puissante protection de la sainte Vierge; et toute sa vie fut digne de cette première consécration. Il fut déclaré Bienheureux par le pape Pie VII en 1818 (1).

En 1834, Grégoire XVI béatifia un autre serviteur de Dieu, un autre client de Marie nommé Sébastien Valfré, mort en 1710, après une vie qui n'avait été qu'un exercice continuél de toutes les vertus et en particulier de la piété la plus filiale à l'égard de la Reine du ciel. Quand on allait visiter le bienheureux Valfré, on le trouvait presque toujours agenouillé, la face lumineuse, les yeux baignés de larmes, les regards fixés vers le ciel, dans une sorte d'extase. « Mon Dieu ! mon » amour ! répétait-il : oh ! si les hommes vous connais- » saient ! s'ils savaient vous aimer ! Oh ! amour divin ! » quelle félicité ! quel paradis vous êtes ! — Oh ! Marie, » disait-il encore, douce Mère de Dieu, recourir à vous, » c'est s'adresser à la trésorière des richesses célestes ! » Sa dévotion à Marie était grande ; *c'était*, dit Godescard, *une piété toute filiale*. Lorsqu'il commença à enseigner la théologie, une des premières questions sur lesquelles il appela l'attention de ses élèves, fut l'immaculée Conception. Pendant six mois, il expliqua l'*Ave Maria*, chaque parole de cette prière lui servant de texte pour célébrer la grandeur et les magnifiques vertus de la Mère de Dieu. Ce saint prêtre était entré chez les Oratoriens de la ville de Turin (2).

(1) Rochbacher, t. xxvi, p. 59.

(2) Godescard, 30 décembre.

Le siècle qui le vit mourir vit naître un autre élu de Dieu, un autre enfant de Marie bien remarquable aussi. Ce fut saint Jean-Joseph de la Croix qui vint au monde et qui reçut la grâce du baptême le jour de l'Assomption, 15 août 1652. C'était entrer dans la vie humaine et dans la vie chrétienne sous les auspices de Marie; aussi pourrait-on dire qu'il fut doté, tout en naissant, d'un tendre amour pour cette bonne Mère. Vers l'âge de quatre ou cinq ans, il lui dressa, dans un lieu retiré de la maison qu'habitaient ses parents, un petit autel devant lequel il venait sans cesse lui adresser ses prières avec une confiance toute filiale. A l'âge de dix-sept ans, il entra chez les Franciscains déchaussés de la réforme de saint Pierre d'Alcantara, qu'il édifia par la pratique des vertus les plus sublimes. Il porta si loin l'amour de la pauvreté et le détachement des choses de ce monde que, quoique général de son Ordre, il ne voulut, pour mobilier, qu'une image de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, un bréviaire et un lit bien dur composé de deux peaux et d'une couverture de laine. Grégoire XVI le canonisa en 1839; Pie VI, son contemporain, l'avait béatifié en 1789 (1).

Le même pape accorda, dans le même temps, le même honneur à un autre Franciscain contemporain de celui que nous venons de mentionner, l'Église le connaît sous le nom de Crispin de Viterbe. L'auguste et saint pontife qui l'a béatifié, proclame lui-même la dévotion de ce religieux à l'égard de la Mère de Dieu. « Il était, dit Pie VII, le père des pauvres, le conso-

(1) Godescard, 5 mars.

lateur des affligés, pur et simple de cœur, rempli de dévotion envers la sainte Vierge, Mère de Dieu, illustre par le don de prophétie et par celui des miracles. » Sa mère l'avait de bonne heure consacré à Marie, et s'était efforcée de lui inspirer, à l'égard de cette Reine des anges, un respect et une confiance sans bornes ; elle savait que le salut de son fils était assuré sous la protection de cette Reine puissante. Aux approches de la mort il s'écria : « O mon Jésus ! vous m'avez racheté par votre sang ; assistez-moi à cette heure ! » achevez l'œuvre de votre amour ! assurez-moi de mon salut ! » Puis, s'adressant à la sainte Vierge, il lui disait : « O vous, puissante et vénérable Mère de Dieu, soyez mon avocate, mon refuge ; ma protectrice, souvenez-vous de moi à ma dernière heure (1) ! »

La piété envers Marie ne fut pas moins vive en un autre Franciscain de la même époque, et que béatifia le même pape sous le nom du vénérable Léonard de Port-Maurice. Par sa dévotion envers la Mère de Dieu, il mérita que cette Vierge le guérit d'une longue et dangereuse maladie qui l'enleva pendant cinq ans à ses travaux apostoliques, et qui mit ses jours en péril. Les noms de Jésus et de Marie étaient souvent dans sa bouche ; afin d'y appeler l'attention, il voulait qu'on les inscrivît dans des endroits exposés aux yeux du public.

A la suite de ces bienheureux auxquels le siège apostolique a décerné un brevet de sainteté et des honneurs publics, plaçons deux hommes qui, à plus d'un titre, appartiennent à l'Église, au diocèse dont nous sommes l'enfant.

(1) Godescard, 23 mai. — (2) *Ibid.*, 26 novembre.

Le premier sera ce pontife de douce et sainte mémoire qui fut le premier évêque effectif de Nancy, et qui mérita bien, par ses admirables vertus, de marcher à la tête de tous ceux qui, après lui, occuperont ce siège.

Après la grande tourmente révolutionnaire qui bouleversa l'église de France, à la fin du dix-huitième siècle, Dieu le mit sur le siège de Troyes; et telles furent les vertus par lesquelles il brilla aux regards de son troupeau, que si les églises diocésaines avaient encore, comme autrefois, le droit de décerner les honneurs d'un culte public à ceux qu'elles en jugeraient dignes, Louis-Apollinaire de la Tour-du-Pin-Montauban aurait des autels dans nos temples... mais il en a dans nos cœurs!

Ce qui nous donne le droit d'inscrire ici ce nom chéri et vénéré, c'est que celui qui l'a porté en passant sur la terre, a pris un rang distingué parmi les serviteurs illustres de Marie, non-seulement par la piété intérieure et extérieure dont il fit preuve par les actes communs à tous les prêtres et à tous les catholiques, mais encore par l'usage qu'il fit de ses connaissances et de ses loisirs. Car, dans la retraite à laquelle le condamnèrent les événements de cette déplorable époque, le saint prélat déroba, comme dit son éditeur, quelques parties d'un temps qu'il consacrait d'ailleurs tout entier à la prière et à la correspondance avec son diocèse, pour traduire, en l'honneur et à la gloire de la très sainte Vierge, une *relation des miracles arrivés à Rome en 1796, et opérés dans cette ville par les images de la très auguste Mère de Dieu*.

Nous avons le bonheur d'avoir ce livre entre les

main ; et nous y apprenons que son Illustrissime et Révérendissime auteur passa huit années entières dans la solitude pieuse de Monserrat, c'est-à-dire dans un des sanctuaires que Marie aime et bénit tout particulièrement et entre tous les lieux qui sont chers à sa tendresse ! Oh ! que ce nouveau François de Sales, que ce nouveau Fénelon fit alors monter de pures et ferventes prières vers le trône de Marie ! Et que de grâces, sans doute, il en attira sur l'Église et sur la terre de France, sur cette terre qui alors chassait ou dévorait ses enfants par milliers ! Et qu'il nous est doux de penser que les humbles supplications de ce pontife aimé de Dieu ont, de concert avec celle des autres confesseurs de la foi, apaisé la tempête et ramené le calme, ou, du moins, obtenu des jours un peu moins mauvais.

Un autre monument de la religion de ce vénérable évêque pour la glorieuse Mère de Dieu, c'est la circulaire pastorale qu'il adressa, le jour de la Présentation, 21 novembre 1803, au clergé et aux fidèles de son diocèse, *pour ranimer*, comme il le dit lui-même, *la dévotion à la très sainte Vierge*.

Cette circulaire la voici. Aucun lecteur ne nous blâmera d'avoir reproduit ici cette admirable page d'un des plus aimables prélats qui aient jamais porté la mitre et dont les cendres sont d'ailleurs un de nos plus précieux trésors.

« Pleins du désir de faire revivre la religion et la » piété dans le vaste diocèse qui nous est confié, et » intimement convaincu que quelques efforts que nous » fassions à ce sujet, ils ne pourront avoir aucun suc- » cès, si le ciel ne les bénit, nous croyons ne pouvoir

» pas employer de moyen plus efficace pour attirer ses
 » secours et ses grâces que la dévotion à la sainte Mère
 » de Dieu, dévotion si chère à tous les vrais catholiques
 » et que les saints ont, dans tous les siècles, pratiquée
 » avec tant de zèle et de ferveur, témoins les Augustin,
 » les Jean Damascène, les Anselme, les Bernard, les
 » Charles Borromée, les François de Sales et tant
 » d'autres; et les Français pourraient-ils oublier que
 » Marie est particulièrement leur Patronne, et que
 » c'est à Elle qu'ils sont redevables du rétablissement
 » de la religion parmi eux. Nous recommandons, en
 » conséquence, à tous les pasteurs des âmes d'inviter,
 » d'exhorter, de presser les ouailles qui leur sont con-
 » fiées de se mettre sous la protection de cette Vierge
 » sainte et de se faire un point capital de la dévotion
 » à Marie, dévotion si agréable au Très-Haut dont elle
 » est la Fille chérie, à Jésus-Christ dont elle est la
 » Mère, à l'Esprit-Saint dont elle est l'Épouse; dévo-
 » tion si recommandée par l'Église, dévotion qui est
 » la source abondante de tant de faveurs. Nous vou-
 » lons que les pasteurs ne laissent passer aucune fête
 » de la très sainte Vierge, quelle qu'elle soit, sans
 » l'annoncer au peuple le dimanche précédent, invi-
 » tant les fidèles à assister en ce jour au saint sacrifice
 » de la messe. Et pour rendre à tous les peuples con-
 » fiés à nos soins ces fêtes plus recommandables, nous
 » permettons de donner dans toutes les églises paroissiales et succursales de notre diocèse, après la messe
 » de ces jours, la bénédiction avec le saint ciboire, qui
 » sera précédée du *Sub tuum* et du *Tantum ergo*, etc.
 » Nous exhortons MM. les curés et desservants à dire
 » la messe en ces jours à l'heure qu'ils jugeront être

» la plus commode à leurs paroissiens, afin que plus
 » de personnes puissent s'y trouver. Ces messes seront
 » sonnées avec la grosse cloche, et nous accordons une
 » indulgence de quarante jours à tous les fidèles qui y
 » assisteront. »

Ah! que le Dieu très bon et très miséricordieux ne donne à son Église que des pontifes pareils à M^{sr} Louis-Apollinaire de la Tour-du-Pin-Montauban, archevêque-évêque de Troyes!

Associons-lui, plaçons-ici, à côté de lui, un prêtre bien digne aussi, bien vénérable aussi, et qui, dans un rang secondaire, gouverna la même Église. Comme lui, il vécut à l'époque ou l'affreux *sanglier de la forêt ravagea et désola l'héritage du Seigneur!* Comme lui, il refusa un serment sacrilège, comme lui il alla sur la terre étrangère manger le pain de l'exil, comme lui il sanctifia et il utilisa les lourds et pénibles loisirs de l'émigration. Comme lui il travailla, pendant sa retraite forcée, à la gloire de Dieu et à celle de Marie! Comme lui il rentra en France, riche de nouveaux mérites! Comme lui, avec lui et après lui, mais à un degré inférieur de la hiérarchie, il gouverna l'Église que Louis-Apollinaire venait de réorganiser, d'édifier et d'embaumer du doux parfum de ses vertus.

Nous voulons parler ici de Claude Arvisenet, une des gloires du clergé français à cette époque si glorieuse, de Claude Arvisenet qu'aimèrent et qu'honorèrent La Luzerne, La Tour-du-Pin, de Boulogne et Séguin-des-Hons, autre La Tour-du-Pin. Oh! qui ne connaît l'auteur du *Memoriale vitæ sacerdotalis!* Qui ne connaît cet exquis, ce délicieux ouvrage qui est, pour le clergé, ce que l'*Imitation de Jésus-Christ* est

pour tous les chrétiens? Et, dans cet admirable livre, qui n'a pas lu et relu, qui ne sait pas mot à mot le ravissant chapitre de *Sincera devotione erga beatissimam Virginem Mariam*, et qui commence ainsi : « Moi, la » Sagesse éternelle qui habite au plus haut des cieux, » descendant sur la terre, je n'ai voulu entrer dans le » monde que par Marie; c'est par elle que j'ai opéré » le salut du genre humain; c'est aussi par elle, ô mon » Fils, que j'ai résolu de te donner la sainteté et la » sagesse. Tu es mon Fils; je serai pour toi un Père; » Marie te sera une Mère. Tu es faible; je suis, moi, » le Dieu qui fortifie; Marie sera ton avocate, et elle » me priera pour toi. Tu es pécheur; je suis, moi, le » Dieu bon et miséricordieux; Marie est le refuge des » pécheurs, et c'est par elle que tu pourras obtenir le » pardon. Tu veux aller au ciel; j'en suis le Souverain » monarque, et Marie en est la Reine, elle peut t'en » ouvrir la porte. Tu es prêtre; et, à ce titre, tu dois » être saint; c'est moi qui suis le suprême dispensa- » teur des vertus et de toute sainteté; mais c'est Marie » qui en est le canal et la dispensation. Veux-tu donc, » ô mon Fils, veux-tu obtenir la grâce et parvenir à » la gloire, pousse vers Marie le cri de ta prière; ho- » nore Marie; car, par elle j'exaucerai tes vœux; je » lui ferai voir que je suis son Fils; et, à son tour, » elle te prouvera qu'elle est ta Mère, etc. »

Dans le *Guide du jeune âge*, dans le *Mémorial des Vierges*, dans la *Sagesse chrétienne* et dans tous ses autres ouvrages, le pieux auteur recommande la dévotion à Marie.

Et ce qu'il prêchait aux autres il le pratiquait lui-même; car il n'était pas de ceux *qui disent et ne font*

pas. Dieu nous a accordé la grâce de voir quelquefois ce saint prêtre, mort en 1831; et nous nous souvenons que, dans les rues, on le voyait toujours son chapelet à la main; toujours il le disait en allant et venant. Le bruit, l'agitation d'une ville commerçante n'arrachait point sa pensée du trône de Marie; il était toujours à ses pieds par les tendres affections de son humble et fervente piété; il était toujours à ses pieds par les élans de son amour; toujours il lui demandait les grâces dont il avait besoin; toujours il unissait l'hommage de sa vénération aux hommages que cette Vierge reçoit de tous les bienheureux dans la vivante cité de Dieu.

Oh! pourquoi un de ces prêtres au milieu desquels il a passé trente ans de sa vie si pure, si exemplaire et si sainte, pourquoi aucun de ces prêtres qui l'ont approché de près et qui ont pu étudier le fond de cette belle âme, pourquoi aucun de ces prêtres n'a-t-il saisi la plume pour dire à la postérité quelques-unes des vertus d'un prêtre qui fut vraiment, dans notre diocèse, la bonne odeur de Jésus-Christ et que Dieu nous accorda comme une faveur de choix, comme une grâce de prédilection? Ne fallait-il pas recueillir, ne fallait-il pas conserver pour les générations futures, et comme de précieuses reliques, les principales actions de ces hommes de bien, de ce vrai serviteur de Dieu et de Marie? Ah! il est dit dans les saints livres que la mémoire du juste est accompagnée d'éloges (1): mais, par suite de l'incurie, de la paresse et de l'indifférence des hommes, cette mémoire n'a pas toujours les louanges auxquelles elle a droit; elle n'est pas toujours

(1) Memoria justi cum laudibus.

répandue comme elle devait l'être; elle ne produit pas toujours le bien qu'elle devrait produire. Le silence gardé sur Arvisenet en est la preuve.

Tous les saints personnages que nous venons de passer en revue dans ce chapitre, ayant vécu dans le cours du XVIII^e siècle, furent contemporains de saint Alphonse de Liguori qui, né en 1696, ne mourut qu'en 1787, à la veille de nos troubles; et tous ces saints personnages sont bien dignes, on en conviendra, de lui servir de cortège.

Venons-en maintenant à parler de ce grand serviteur de Marie.

Et ici encore, ce n'est pas la pénurie du sujet, c'est son exubérance qui fait notre embarras, car, arrivé en ce moment au terme de notre carrière, et, ayant vu les plus illustres serviteurs que la piété ait donnés à la Vierge-Mère, nous n'en trouvons pas un seul qui surpasse saint Liguori en dévotion à l'égard de la Mère de Dieu. En effet, nous n'avons pas seulement ici des livres, des discours, des prières, des hymnes, des cantiques à la gloire de cette Vierge, nous avons encore des actes; et non pas seulement des actes isolés, des actes clair-semés, mais nous avons une suite, un enchaînement continu et ininterrompu d'hommages à Marie. Depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis le berceau jusqu'à la tombe, la vie de saint Liguori est tout embaumée, toute parfumée de piété envers notre céleste Reine; et, à chaque page de son histoire, on trouve le nom de Marie, on voit apparaître Marie.

Et d'abord saint Liguori porte le nom de Marie. Ce nom précède immédiatement celui de sa famille; et, de tous les serviteurs illustres de Marie que nous ayons

mentionnés jusqu'ici, il est le premier et le seul qui se présente à nous avec ce nom béni, le seul que ce nom, imposé sur les fonts baptismaux, ait spécialement placé, à l'entrée de la vie, sous le patronage de Marie; ainsi le nom de Marie resplendit au frontispice de cet admirable édifice que, pendant quatre-vingt-onze ans, Alphonse de Liguori éleva à la gloire de Dieu et en l'honneur de sa sainte Mère. Il reçut le sacrement de la régénération dans l'église paroissiale de Sainte-Marie-des-Vierges; ce fut là une nouvelle espèce de consécration à Marie. La première avait eu lieu au moment même où le fils aîné de Joseph de Liguori et d'Anne Cavalieri avait ouvert les yeux à la lumière de ce monde. Voilà donc, dès le début, trois titres par lesquels cet enfant sera à Marie, trois liens qui l'attacheront à elle, trois motifs de l'aimer et de la servir avec un zèle tout particulier. Alphonse n'y manquera pas; et Marie, de son côté, se souviendra de tous les droits d'Alphonse à sa tendresse et à sa protection.

En imposant à son fils premier né le doux et beau nom de Marie, Anne Cavalieri avait mis aussi dans le cœur de cet enfant chéri le germe de la piété envers la Reine du ciel; ce germe, elle prit à tâche de le développer, autant que cela lui fut possible, par l'éducation. Car l'histoire nous apprend que, tous les soirs, cette pieuse dame, rassemblant autour d'elle sa famille, récitait, avec ses enfants, le rosaire et d'autres prières. Pour ce qui est d'Alphonse en particulier, elle s'attachait par dessus tout, disent les historiens, à répandre dans son cœur un tendre amour pour Jésus-Christ et une confiance toute filiale envers la sainte Vierge. Ces louables efforts furent ensuite secondés avec autant de

zèle que d'efficacité par un pieux oratorien de la congrégation de saint Philippe de Néri, proche parent d'Alphonse et auquel il fut confié pour sa seconde éducation. Ce saint homme ne négligea rien pour accroître encore dans le cœur de son intéressant élève, et à l'égard de la sainte Vierge, les sentiments du fils le plus respectueux et le plus dévoué. Aussi, dès cette époque, Alphonse mettait-il son bonheur à lui élever de petits autels, à les parer de fleurs et d'autres ornements, et à la prier devant ces trônes enfantins, érigés par lui à la Reine des anges et des hommes. Il savait même (tant une piété fervente est ingénieuse)! il savait même en créer et en improviser au milieu des champs, dans les bois, sur les montagnes, partout où il allait. Car on raconte qu'un jour (il avait alors douze ans et il allait en classe chez les Oratoriens de Naples), un jour que les révérends Pères de l'Oratoire avaient conduit leurs élèves en promenade, hors de la ville, Alphonse, après avoir joué pendant quelques instants avec ses camarades, se retira à l'écart. Là, tirant de dessus son cœur une petite statue de la très sainte Vierge qu'il avait apportée, il la plaça sur un buisson de laurier ou de buis, puis il se mit à genoux devant ; et telle fut la ferveur de sa prière, telle l'extase de son oraison, qu'il oublia l'heure du départ et qu'il ne fut rappelé à lui ou plutôt à la terre que par ses camarades qui, inquiets et tourmentés de sa disparition, vinrent le trouver où il était, et l'arrachèrent à ses célestes entretiens avec Dieu et avec Marie.

Ses progrès dans les belles-lettres furent vraiment merveilleux. Ceux qu'il fit dans les arts d'agrément, dans la peinture, dans la musique, dans le dessin et

dans l'architecture ne le furent pas moins. Mais toutes ses études et toutes ses connaissances furent dirigées par lui vers les choses de la foi. Ainsi, dans la poésie, dans l'éloquence et dans les langues qu'il apprit, il recherchait de préférence ce qui lui parlait de Dieu, ce qui élevait son cœur vers les mystères de l'ordre surnaturel. Dans ses compositions, il aimait surtout à traiter des sujets religieux. Quand il sculptait ou dessinait, c'étaient les portraits du Sauveur et de sa Mère tout aimable que sa main exécutait avec le plus de complaisance ; aussi ses religieux, les Rédemptoristes, ont-ils encore plusieurs tableaux ou statuettes représentant soit Notre Seigneur, soit son auguste Mère. Il en était de même pour la musique. Ce qu'il exécutait, ce qu'il composait même avec le plus de bonheur c'étaient les chants sacrés qui louent Dieu et Marie, qui expriment les joies du ciel et les tristesses de la terre. Aussi les lettres, les arts et les sciences, loin de nuire à sa ferveur, lui donnèrent un nouvel élan. L'adorable Eucharistie et la très sainte Vierge obtenaient sans cesse sur son cœur un plus grand empire. C'était un autre Louis de Gonzague.

Aussi on ne s'étonnera pas que Dieu ait voulu avoir tout à lui et sans partage une âme de cette trempe, et que Marie ait puissamment contribué à l'arracher au monde.

Voici comment :

Plus il avançait dans la vie, plus Alphonse prenait en dégoût le siècle et ses vanités. Il y eut quelques peines. Un jour que, dans son affliction, il était entré, pour y oublier ses chagrins, à l'hôpital des Incurables, il se vit tout-à-coup comme environné d'une grande

lumière ; la maison lui parut bouleversée de fond en comble ; puis il entendit une voix qui lui dit avec force : « Laisse-là le monde, et donne-toi tout entier à moi. » Il sort alors de la maison des Incurables pour aller dans une église épancher son âme devant Dieu. Il se dirige de préférence vers celle de *Notre-Dame-de-la-Rédemption-des-Captifs*. Il aimait à la fréquenter entre toutes les autres, parce qu'elle possédait une magnifique statue de Marie, que, pendant les neuvaines, on exposait habituellement à la vénération publique. Dès qu'il y fut arrivé, il alla se prosterner au pied de l'autel pour y implorer le secours de la Mère du Sauveur ; là, éclairé d'une nouvelle lumière, il fait à Dieu l'offrande de lui-même, renonce au monde et à ses pompes ; et, tout-à-coup, par une sublime générosité, pour offrir au Seigneur et à la Vierge un parfait holocauste, il imite ce qu'avait fait, à Montserrat, saint Ignace de Loyola ; et, saisissant l'épée qui pendait à son côté, il la détache et va la suspendre aussitôt à l'autel de la sainte Vierge, comme un gage solennel de son renoncement au monde. Cette église, où avait eu lieu ce qu'il appelait sa conversion, lui fut chère toute sa vie. Aussi, chaque fois qu'il se trouvait à Naples, il avait soin d'aller dans cette église de la *Rédemption-des-Captifs* rendre visite à la sainte Vierge ; et il y demeurait toujours un certain temps pour y remercier celle qu'il appelait sa divine bienfaitrice. La dernière fois qu'il alla à Naples, étant évêque, il eut soin d'assister le plus souvent qu'il put à la neuvaine de la Nativité qu'on célébrait dans cette église ; et, un des jours de cette neuvaine, il dit à deux personnes : « C'est Notre-Dame-de-la-Merci qui m'a retiré du monde. J'étais dans

» le siècle; et la Madone m'a éclairé pour m'en arracher et me faire entrer dans l'état ecclésiastique. »

Les visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge furent un des plus puissants moyens par lesquels il se prépara à entrer dans les saints ordres. Il se fit, dès lors, une règle de jeûner tous les samedis au pain et à l'eau en l'honneur de cette même Vierge; aussi ne sera-t-on pas surpris de le voir mettre au rang des principaux devoirs d'un clerc « d'honorer la très sainte Vierge Marie, la Mère et la Reine de l'Église et de se consacrer tout spécialement à son service. »

Ayant été ordonné diacre, il se fatigua tellement à prêcher qu'il en tomba malade, et qu'en quelques jours seulement il fut à toute extrémité. On lui apporta à la hâte le saint viatique. Dans cet état, Alphonse n'oublia pas Marie; il se recommanda à elle, et se jeta dans ses bras avec la plus grande confiance et l'abandon le plus complet et le plus généreux; puis, pour que rien ne manquât à son bonheur, il voulut avec le Fils posséder encore la Mère, et mourir ainsi dans les bras de Jésus et de Marie. En conséquence, il demanda qu'on lui apportât la grande statue de *Notre-Dame-de-la-Merci* devant laquelle il avait renoncé au monde et s'était voué tout à Dieu. On lui apporta sans délai la statue miraculeuse; on la plaça près de son lit. En la voyant, il ne put contenir son bonheur; sa joie était telle qu'on eût dit qu'il voyait non l'image mais la personne; son cœur semblait se dilater; son visage était rayonnant. Il lui était si doux de penser qu'au sortir de la vie présente il serait reçu par Celle qui l'avait appelé et aidé à sortir du monde! Mais il était bien loin d'être à la fin de sa course. Marie le

consola, puis elle le conserva, et il revint à la santé.

Une pareille grâce n'était pas de nature à refroidir sa dévotion envers cette Vierge; aussi ce sentiment ne fit-il qu'augmenter sans cesse dans le cœur de notre saint.

Devenu prêtre, et chargé, en cette qualité, d'entendre les confessions, une des pénitences qu'il imposait le plus souvent était l'obligation de visiter, tous les jours, le très Saint-Sacrement et quelque image de la sainte Vierge, et de réciter le rosaire en l'honneur de cette Mère de Dieu. Il engageait aussi très fortement les personnes qui étaient à la tête d'une maison à pratiquer en commun cette dévotion avec toute leur famille.

Après la dévotion au Saint-Sacrement de l'autel, il n'avait rien tant à cœur que d'implanter dans les âmes la dévotion à Marie. Il exigeait de ses pénitents une confiance filiale en cette divine Mère. « De même, » disait-il, que tout bien nous vient du Père céleste » par la médiation de Jésus-Christ, de même tout bien » nous vient aussi de Jésus-Christ par l'entremise de » Marie. » Il voulait que chaque jour on récitât le rosaire en son honneur et que chacun eût une image de cette sainte Mère à la tête ou au pied de son lit. Il exigeait aussi qu'on communiait à toutes ses fêtes; et il avait toujours soin de proposer quelque pratique de dévotion à faire pendant ses neuvaines et pendant les octaves de ses fêtes. Outre les jeûnes des samedis, lui-même jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes.

Les sentiments qu'il inspirait au sacré tribunal, il les inspirait aussi du haut de la chaire évangélique.

L'amour de Jésus-Christ et de sa sainte Mère étaient les deux grands objets de ses prédications. Dans les sécheresses et les aridités spirituelles par lesquelles Dieu l'éprouva, ce furent ses deux refuges. « Je vais » à Jésus, disait-il avec douleur, et Jésus me rebute ; » je vais à la sainte Vierge et elle ne m'entend pas. » Ces épreuves furent passagères. Jésus cessa de le rebuter ; et Marie l'exauça ; puis la paix rentra dans son cœur. Il y a plus : le Dieu qui a fait surabonder la joie là où la tristesse abondait, le Dieu qui fait succéder l'allégresse à la peine, dédommagea au centuple son serviteur Alphonse des épreuves par lesquelles il venait de le faire passer.

En 1731 un violent tremblement de terre causa d'affreux ravages dans la Pouille et aux environs. La terreur y devint extrême, surtout à Foggia, capitale de cette province, qui fut presque entièrement ensevelie sous ses ruines. L'église collégiale surtout avait immensément souffert, et elle était ruinée dans plusieurs de ses parties. Cette église possédait alors un antique et miraculeux tableau de la sainte Vierge, appelé pour cela *la vieille image*. Le temps en avait effacé presque toutes les couleurs ; mais on ne le conservait pas moins avec autant de soin que de vénération. Il était tout couvert d'une lame d'argent, à l'exception de la partie qui répondait à la tête et où l'on avait mis une glace sous laquelle se trouvaient plusieurs voiles d'où était venu à ce tableau le nom de *Vierge aux sept voiles*. A la suite du tremblement de terre dont nous venons de parler, cette image avait été transportée dans l'église des Capucins où le peuple, épouvanté par les secousses continuelles qui se faisaient toujours sentir,

se réfugiait en foule sous l'aile de Marie pour lui demander secours et protection. La foule était immense lorsqu'un jour, à la partie où était l'ouverture ovale du tableau, le visage de la sainte Vierge se montra tout-à-coup sous les traits nouveaux d'une jeune personne qui, par ses regards tendrement fixés sur les habitants de Foggia, semblait compatir à leur malheur, et vouloir les consoler. Ce prodige renouvelé pendant plusieurs jours, fit bruit dans la contrée, et les missionnaires de la Propagande, parmi lesquels était Alphonse, voulurent s'assurer du fait par leurs propres yeux. Ils vinrent donc à Foggia avec notre bienheureux. Celui-ci fut invité par l'évêque à commencer une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge; le tableau fut placé en face de la chaire.

Or, il advint qu'un soir, lorsque tout le peuple fut sorti, ou à peu près, de l'église, Alphonse voulant satisfaisaire ou une légitime curiosité, ou, ce qui est plus probable, un sentiment de dévotion, monta sur l'autel au-dessus duquel était le tableau pour l'examiner de plus près. Mais, dès qu'il se fut approché, il entra en extase; il avait une vision de la très sainte Vierge qui, pendant plus d'une heure, lui apparut sous les traits d'une beauté ravissante. Quand il fut descendu de l'autel, il chanta l'*Ave maris stella* avec plus de trente personnes tant prêtres que laïques qui se trouvaient dans l'église. Le lendemain, il donna à un peintre l'idée de ce qu'il avait vu, et il en fit faire un tableau qui se conserve encore dans la maison des Rédemptoristes à Ciorani.

Mais ce n'était pas là la seule faveur que Marie voulait accorder à son humble et fervent serviteur; elle vou-

lait encore le glorifier devant les hommes ; et c'est ce qu'elle fit peu de jours après ; car, comme il prêchait sur le patronage de Marie, et qu'il exhortait avec feu les habitants de Foggia à y recourir, soudain l'image miraculeuse se découvrit, et il s'en détacha un rayon de lumière éclatant qui vint se réfléchir sur le front du pieux missionnaire. A cette vue, ce ne fut, dans l'assemblée, qu'un cri d'admiration. Miracle ! miracle ! cria-t-on de toutes parts ; et chacun en versait des larmes d'attendrissement, au point que vivement frappées de ce prodige surnaturel, des femmes de mauvaise vie, qui étaient alors présentes, se convertirent aussitôt, et renoncèrent à leurs désordres. En 1777, saint Alphonse fut lui-même contraint de délivrer un certificat de ce fait merveilleux, et il est dit, dans la pièce qu'il signa de sa main, qu'il avait vu la sainte Vierge sous les traits d'une jeune personne de treize à quatorze ans, que ce n'était point une peinture, mais une figure saillante d'une carnation parfaite, ayant du mouvement et de la vie, et que cette image s'offrait ainsi de tous côtés aux regards du peuple, qui, témoin de ce prodige, se recommandait avec larmes à la très sainte Vierge. Ensuite de ce certificat et des dépositions irréfragables de tous les ordres de la ville de Foggia, l'évêque ordonna qu'il y fut célébré, tous les ans, le 22 mars, une fête de la sainte Vierge, sous le rite double, en commémoration d'un miracle si bien constaté ; et son successeur, quelques années après, procéda, avec une solennité extraordinaire, au couronnement de cette image, digne objet de la confiance et de la vénération des peuples.

Impossible de dire toutes les grâces moins éclatantes,

mais bien plus précieuses encore, que saint Liguori obtint de Jésus par Marie. Aussi Jésus et Marie étaient-ils toujours dans son cœur, sur ses lèvres ou sous sa plume.

« Je suis, écrivit-il un jour à l'archevêque de Cas-
 » tellamare sous la direction duquel il s'était placé,
 » je suis à la veille du dernier jour des saints exercices
 » de la neuvaine que je donne; et aujourd'hui je dois
 » parler de ma bonne Mère Marie. Priez toujours pour
 » moi, mais toujours, toujours et puis vite, vite, vite
 » pour la gloire de Jésus et de Marie. »

Aussi quand il eut établi la congrégation dont il fut le fondateur et le chef, un des devoirs quotidiens qu'il imposa à tous ses membres, un des articles du règlement qu'il leur donna fut de faire, tous les jours, un quart d'heure de visite au très saint sacrement et à la sainte Vierge.

Pour fonder cette grande œuvre, pour vaincre tous les obstacles que l'enfer lui suscita, il n'avait point cherché à s'appuyer sur la faveur et le crédit des hommes ou sur les richesses de la terre; mais, ce qui était bien plus sage, il avait mis toute sa confiance dans les promesses de Dieu et dans la protection de l'auguste Marie, protection dont il avait eu déjà les preuves les plus nombreuses et les plus éclatantes.

Vers l'an 1733, il occupa, pendant quelque temps, une maison dite d'*Anastase*, à côté de laquelle était une grotte à demi-ruinée où l'on dit qu'il allait, chaque jour, livrer à son corps la guerre la plus cruelle. C'est une tradition parmi les habitants de l'endroit que là, tandis qu'il châtiât sa chair, la sainte Vierge lui apparut et répandit sur lui les plus grandes faveurs. Et

c'est ce qui explique pourquoi, dans sa vieillesse, Alphonse soupirait encore après cette grotte chérie, et comment il ne pouvait en détacher son souvenir. Chaque fois qu'il allait depuis, à la *Scala*, sa principale maison, il ne manquait jamais de visiter sa grotte, et il s'écriait avec transport « O ma grotte, ma chère » grotte, oh ! que ne puis-je te posséder comme au » trefois ! » Cette grotte était, pour Alphonse, comme un cellier mystique d'où il sortait tout enivré de l'amour divin et tout rempli de zèle pour le salut des âmes ; et Celle qu'il appelait ordinairement sa bonne mère était pour beaucoup dans ces grâces.

Elle lui en accorda une bien éclatante dans une mission qu'il donna, en 1738, dans un village appelé Azello. Car ce qui lui était arrivé maintes fois à Scala, dans le secret de sa chère grotte, il l'éprouva dans ce village en présence de tout le peuple : un soir qu'il prêchait sur les grandeurs de Marie, et qu'il excitait le peuple à l'honorer, il fut tout-à-coup ravi en extase et soulevé de plusieurs palmes dans la chaire de vérité ; on vit, en même temps, un rayon resplendissant partir de la statue de la Vierge et venir s'arrêter sur la figure de son serviteur. Des prêtres recommandables furent témoins de ce miracle, et ils l'ont attesté, depuis, sous la foi du serment.

C'était en honorant Marie avec une dévotion tout-à-fait extraordinaire qu'Alphonse s'attirait ces faveurs extraordinaires aussi. Quand il allait donner une mission en quelque endroit, à la première vue du lieu de sa destination, il invoquait la sainte Vierge en récitant ses litanies. Il prêchait ordinairement tous les samedis en son honneur et sur le culte qui est dû à cette Mère

de Dieu ; partout où il passait, il établissait la pratique des visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge. Souvent il donnait des neuvaines ou retraites de neuf jours avant ses fêtes ; et, autant qu'il le pouvait, il amenait les fidèles à faire, à la gloire de Dieu ou en l'honneur de la sainte Vierge, quelque don monumental, quelque œuvre remarquable qui fût un souvenir durable et permanent de la mission.

Dans celle qu'il donna à *Saint-Matthieu-de-Nocera*, il exhorta fortement les fidèles à élever, dans leur église qui n'en avait pas, une statue à la sainte Vierge, et il leur conseilla de choisir de préférence une *Notre-Dame-de-Pitié*. Aussitôt on vit les femmes porter à l'église tout ce qu'elles avaient de plus précieux en or et en argent ; les offrandes furent si nombreuses et si considérables, qu'après l'achat de la statue il resta une somme importante qui fut employée au soulagement des pauvres.

Alphonse, comme on le voit, était tout dévoué à Marie ; aussi cette très sainte Vierge lui faisait-elle opérer des conversions prodigieuses.

La veille de son arrivée, un malheureux jeune homme avait eu la tentation de commettre, pendant la nuit, une action criminelle ; mais, avant d'exécuter son mauvais dessein, il eut de la répugnance de pêcher avec le scapulaire qu'il portait, et il le déposa dans le creux d'une muraille. Mais tandis qu'il avançait la main pour l'y placer, il se sentit tout à coup tiré par le bras, et prit la fuite, plein de frayeur. La sainte Vierge voulant le récompenser de ce faible hommage dont il avait voulu honorer son scapulaire, lui apparut en songe la nuit suivante et lui dit : « Misé-

» rable, tu respectes mon scapulaire, et tu n'as pas
 » horreur d'offenser mon Fils : demain le P. Alphonse
 » vient donner la mission à *Saint-Matthieu*; va le trou-
 » ver; confesse-toi à lui, et change de vie. » Le jeune
 homme n'avait jamais entendu, auparavant, parler du
 P. Alphonse, et il ignorait qu'une mission dût avoir
 lieu... S'étant fait indiquer la demeure d'Alphonse, il
 alla le trouver, et il lui raconta ce qui lui était ar-
 rivé. — « Ainsi donc, lui dit Alphonse, les larmes aux
 » yeux, la bonne Mère vous a envoyé vers moi ! » En-
 suite il l'écouta, et le réconcilia; cette conversion fut
 si solide que, depuis lors, ce jeune homme persévéra
 jusqu'à sa mort dans une conduite irréprochable.

En 1745, et dans cette ville de Foggia dont nous
 avons déjà parlé et où le bienheureux Alphonse avait
 déjà été l'objet d'un prodige si éclatant, il fut encore
 favorisé d'une grâce non moins singulière; car, un
 soir qu'il prêchait devant cette sainte image de la
 Vierge Marie, dite *des Sept Voiles*, et dont il a déjà été
 question dans ce chapitre, au moment où le Père Al-
 phonse exaltait, avec toute l'énergie de son âme, la
 gloire de la Mère de Dieu, le peuple crut voir en lui
 un ange plutôt qu'un homme; en même temps un
 rayon d'une lumière toute nouvelle leur apparut; cette
 lumière partait de la figure de Marie, traversait toute
 l'église et venait se reposer sur le visage du mission-
 naire; et, au même instant, celui-ci ravi et comme en
 extase, était élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol.
 A ce spectacle, tout le peuple jeta des cris de joie.
 Ainsi que tous les autres, dont la vie de saint Liguori
 est semée, ce miracle fut attesté par les témoins les
 plus nombreux et les plus dignes de foi.

L'année suivante, Alphonse tomba gravement malade; mais, ayant été pressé par les habitants de cette même ville de Foggia de venir leur donner une neuvaine solennelle en l'honneur de la très sainte Vierge dont il parlait si bien et qui le favorisait tant, il se mit aussitôt en route malgré la violence de la fièvre à laquelle il était en proie; et à peine la neuvaine fut-elle commencée qu'Alphonse fut guéri, et qu'il pût donner une retraite dont les fruits répondirent à ses désirs et à ceux des habitants de Foggia.

En 1756, dans la ville d'Amalphi où il donnait une mission, saint Alphonse fut encore, de la part de la Mère de Dieu, l'objet d'une faveur de même nature que celle qui lui avait été faite dans le village d'Agello et que nous avons racontée plus haut. Marie voulut faire voir encore aux yeux de tous combien le Père Liguori était agréable à Dieu et combien il lui était cher à elle-même. Un jour donc qu'il prêchait à Amalfi sur le patronage de Marie, il s'écria, dans un vif et impétueux mouvement de zèle et de confiance en cette Vierge : « Que ne puis-je, mes frères, animer » vos prières à Marie de toute la confiance que vous » lui devez : ah ! je veux du moins la prier pour vous. » A ces mots, ses yeux se fixent au ciel; et le peuple étonné le voit élevé d'environ deux pieds au-dessus de la chaire : son visage était tout en feu : il s'était tourné vers une statue de la sainte Vierge, qui était à peu de distance : aussitôt la figure de la Vierge Marie paraît s'animer, elle est resplendissante du plus vif éclat et jette un reflet direct sur le front de l'extatique Alphonse. Tous les assistants purent contempler ce spectacle. Le saint prédicateur ne proférait aucune parole,

mais on entendait de tous côtés ces cris : miracle ! miracle ! Des larmes d'attendrissement et d'admiration coulaient de tous les yeux. Puis, descendu pour ainsi dire de son extase, ainsi que Moïse de la montagne, le serviteur de Dieu, d'un ton de voix extraordinaire et tout-à-fait imposant, communiqua aux assistants le secret de sa vision en leur disant de se réjouir et en les assurant que la sainte Vierge leur accordait sa protection la plus signalée. « Mes enfants, leur dit-il, soyez » constants à aimer Jésus-Christ et la sainte Vierge » Marie ; par ce moyen, vous ne pécherez point ; vous » vivrez contents, et vous deviendrez savants et saints » tout ensemble. Fuyez cependant, comme la peste, » les occasions du péché ; car Jésus-Christ et la Vierge » ne protègent pas les téméraires. »

Il ne donnait pas une mission, pas une neuvaine, pas une retraite sans faire un ou plusieurs sermons sur la confiance en la sainte Vierge.

« Les novateurs, disait-il, publient que la dévotion » envers la très sainte Vierge est injurieuse à Dieu ; ils » combattent sa puissance et l'efficacité de son inter- » cession ; c'est à nous de faire voir combien est puis- » sant et avantageux l'appui de cette divine Mère, et » combien Dieu se plaît à la voir honorer. »

Lorsqu'il prêchait, il voulait toujours avoir, à côté de la chaire, la statue de Notre-Dame-des-Douleurs, et, à la fin de chaque sermon, il n'oubliait jamais d'exciter le peuple à recourir à sa protection pour obtenir, par Elle, le pardon des péchés. Il exaltait si haut le pouvoir et la bonté de la Mère de Dieu, que les plus désespérés devaient recouvrer l'espoir de leur salut. L'expérience a prouvé que ce sermon sur le patro-

nage de Marie produisait généralement des résultats si heureux que beaucoup de pécheurs qui avaient résisté à la grâce, malgré des sermons pathétiques sur des vérités terribles, étaient forcés de se rendre à cette même grâce après l'instruction sur les bontés de la sainte Vierge.

Cependant le moment vint où le bienheureux Alphonse, qui avait déjà refusé l'évêché de Palerme que lui offrait le roi de Naples, dut obéir à la voix et à l'autorité du chef de l'Église qui lui dit : *ascende superius*, montez plus haut. Le moment vint où, au nom et en vertu de l'obéissance que tout fidèle et tout prêtre doivent au vicaire de Jésus-Christ, saint Liguori dut accepter l'évêché de *Sainte-Agathe-des-Goths* ; et il lui fallut quitter ces chers coopérateurs avec lesquels il combattait pour la cause de Dieu depuis plus de trente ans.

Mais le samedi qui précéda son départ, il voulut, comme de coutume, prêcher dans la chapelle de sa congrégation en l'honneur de la très sainte Vierge ; et il le fit d'un ton si pathétique, qu'il émut tout l'auditoire. Il recommanda surtout à ses bien-aimés frères de persévérer dans la crainte de Dieu et dans la dévotion à la très auguste Vierge ; il pria tous les assistants de ne jamais l'oublier auprès de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, afin d'obtenir de l'un et de l'autre qu'ils l'aidassent à porter le fardeau qu'ils lui imposaient. C'est ainsi que saint Liguori unit toujours dans sa pensée, dans son amour, dans ses paroles, dans ses prières, dans sa confiance, dans son culte et dans ses actes Jésus-Christ et Marie, et c'est là le vrai christianisme, le vrai catholicisme. Jésus-Christ seul, c'est le

luthéranisme et peut-être le jansénisme. Marie seule, ou Marie au premier rang, ce serait de l'idolâtrie ; mais Jésus d'abord, Marie ensuite, voilà l'orthodoxie, voilà la pure croyance, voilà le culte irréprochable !

C'étaient la croyance et le culte de saint Alphonse de Liguori.

Après avoir prié à Rome devant le tombeau des Apôtres, il voulut, quoique malade et très souffrant, aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette ; et comme son compagnon paraissait peu disposé à entreprendre ce voyage : « Eh quoi, lui dit le zélé serviteur de » Marie, vous hésitez ! songez donc au bonheur de vi- » siter notre bonne Mère, et vous ne trouverez plus » rien de trop pénible ; jamais vous n'aurez une meil- » leure occasion d'aller lui rendre vos hommages dans » cette même maison où le Verbe divin s'est incarné » pour nous en elle. Quant à moi, rien ne me coû- » tera ; et je compte que ma bonne Mère m'assistera » et me viendra en aide. »

Dans ce voyage, comme toujours et plus encore que de coutume, Alphonse conserva un recueillement profond que rien ne put troubler. Son cœur fut constamment uni à Dieu.

Mais cette douce union fut bien plus intime encore quand il fut arrivé au but de son pèlerinage.

Oh ! qui nous révélera le secret de ses doux et amoureux colloques avec Jésus, avec Marie dans le lieu vénérable où Jésus devint notre frère, où Marie devint notre Mère ! qui nous dira les soupirs enflammés et brûlants que son cœur y poussa vers le ciel ? Qui nous répétera les accents de sa gratitude, de sa reconnaissance et de sa dévotion ? Combien de ses larmes arro-

sèrent les dalles de ce temple durant les heures entières qu'il y passait, prosterné la face contre terre ! Telle était son attitude dans ce lieu trois fois saint, qu'on venait exprès pour le voir alors qu'il y priait. La pensée que ce sanctuaire avait été consacré par la présence du Fils de Dieu fait homme liquéfiait son âme, pour parler comme le roi-phrophète. On était saisi d'une admiration et d'un attendrissement involontaires en le voyant, dans de saints transports et le visage enflammé, s'avancer pour baiser les reliques sacrées de la sainte famille. Il eut là de fréquentes communications avec le ciel ; il y fut favorisé de grâces extraordinaires, mais dont il voulut toujours dérober la connaissance aux hommes. Son plus grand désir, alors, était de pouvoir converser seul à seul, avec Dieu, dans ce foyer de lumières et d'ardeurs séraphiques. Il ne pouvait se lasser de méditer les abaissements infinis et les bontés ineffables du Verbe qui s'est fait chair pour habiter parmi nous ; et, de temps en temps, on l'entendait s'écrier dans un transport d'admiration : « Ici le Verbe éternel s'est fait homme ! Ici » la très sainte Vierge l'a tenu dans ses bras ! » On lui fit voir le trésor de l'Église ; et il éprouva une joie indicible en constatant de combien de témoignages de piété la sainte Vierge avait été comblée dans ce sanctuaire auguste. Ce fut pour lui une grande peine quand il lui fallut s'arracher à cette sainte demeure ; et on peut dire, sans hésiter, qu'il y laissa son cœur et ses affections. Son domestique a raconté que, pendant tout le temps qu'Alphonse passa à Lorette et qui fut de trois jours selon le P. Tannoya et de quinze selon M. Jean-card, notre pieux pèlerin n'entra pas dans son lit, et

qu'il passa les nuits à genoux aux pieds de son crucifix et d'une image de la sainte Vierge.

Présente à son esprit quand il était en prière, Marie l'était encore quelque action qu'il fit ; aussi, ayant vu un jour un pauvre qui n'avait sur le corps que la moitié d'une chemise, saint Liguori l'appela ; et ayant tiré de sa malle son meilleur linge, il le donna à ce pauvre en lui disant : « Partez, et recommandez-moi » à la très sainte Vierge. »

Devenu évêque, il ne négligea pas celle qu'il avait tant honorée n'étant que simple prêtre. Tous les soirs il récitait avec son grand vicaire le rosaire et les litanies de la très sainte Vierge. Ses domestiques devaient communier aux principales fêtes de cette bonne Mère ; ce fut le jour de l'Assomption qu'il choisit pour chanter, dans son église cathédrale, sa première messe pontificale. Par ses exhortations il parvint à établir, dans toutes les paroisses de son diocèse et dans toutes les communautés tant d'hommes que de femmes, la pratique si sanctifiante de la visite au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge. Ainsi qu'il le faisait avant de porter la mitre, tous les samedis il prêchait et prenait les louanges de Marie pour sujets de ses sermons. Jésus et Marie, dit un de ses historiens, étaient le centre de toutes ses affections. Jamais il ne parlait de l'amour de Jésus-Christ pour l'homme sans parler en même temps de l'amour de Marie ; et jamais il ne parlait de l'amour de Marie, sans exciter le peuple à aimer Jésus-Christ (1). Non content de le faire par lui-même, il établit cette coutume dans tout son diocèse ; et, selon

(1) Le R. P. Tannoya. Mém., t. II, p. 131.

que cela convenait mieux pour le peuple, elle avait lieu ici le samedi, et ailleurs le dimanche, toujours avec exposition du très Saint-Sacrement.

Il régla qu'au séminaire tous les soirs la lecture de l'histoire ecclésiastique, qui devait se faire pendant le souper, serait précédée d'une lecture prise dans un livre traitant des vertus et des gloires de la très sainte Vierge.

Son frère Hercule s'étant remarié, le saint évêque n'envoya à sa belle-sœur pour cadeau de noce qu'une image de la sainte Vierge. Ayant été parrain d'une de ses nièces, il la nomma Marie-Thérèse; et cette noble et sainte filleule ayant pris le voile des épouses de Jésus-Christ, son vénérable parrain ne lui donna, également pour présent, qu'une image de la sainte Vierge. Il avait mis tout son troupeau et son épiscopat sous la protection de cette Vierge; et sans cesse il la suppliait de faire descendre sur son diocèse et sur son ministère les bénédictions de son adorable Fils. Dans les calamités publiques, il recourait publiquement à elle; et, par des neuvaines ferventes, il apprenait à son peuple à se réfugier sous l'aile de Marie pour y trouver un abri contre tous les fléaux. Un jour, à Arienzo, elle se fit encore voir à lui au moment où il parlait avec le zèle d'un séraphin de l'efficacité du patronage de Marie, son visage devint rayonnant, et il jaillit de son corps une lumière surnaturelle qui remplit toute l'église. Le saint prélat s'interrompant s'écria aussitôt : « Voici la Vierge qui vient les mains pleines de grâces... demandez-lui, demandez-lui; elle est prête à » tout vous accorder. »

Dans ses instructions aux confesseurs, il les engage

fortement à exhorter leurs pénitents à invoquer Marie dans les tentations; il leur recommande d'insinuer, autant qu'ils le pourront, la dévotion à la sainte Vierge, la pratique des neuvaines en son honneur, la récitation du rosaire ainsi que celle de trois *Ave Maria* le soir et le matin pour demander la grâce de la persévérance. La vue d'une image de Marie le ravit souvent en extase. Ainsi, un jour qu'il disait la messe dans la chapelle domestique de *Marie affligée*, arrivé au psaume *Judica me, Deus*, il jette les yeux sur la statue; et, tout-à-coup, il s'arrête. Le religieux qui lui servait la messe, croyant qu'il était distrait ou que la mémoire lui faisait défaut, veut le remettre sur la voie; il lui dit la suite du verset. Mais Alphonse n'ouvre pas la bouche; le Père répète inutilement une deuxième et une troisième fois; toujours même silence. Enfin le servant lève les yeux et il voit Alphonse en extase. Ce ne fut qu'après l'avoir touché et agité plusieurs fois qu'il le rappela à ce qu'il faisait.

Son respect et son amour pour la Mère de Dieu étaient tels que généralement il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait au nom de cette Vierge. Aussi un solliciteur que saint Alphonse regardait comme indigne ayant voulu abuser de cette piété du saint évêque et lui ayant fait demander par un tiers, et pour l'amour de la sainte Vierge, un bénéfice vacant, « dites-lui, » répondit Alphonse au médiateur, dites à celui qui » vous emploie que je lui refuse le bénéfice qu'il demande précisément pour l'amour de la sainte Vierge; » car la Madone ne veut que le bien. » Dans toutes les afflictions qu'il éprouva personnellement, dans toutes

les peines qui furent faites à sa congrégation, Marie était son grand refuge et sa consolation. Il la priait pour ses amis, il la priait pour ses ennemis. C'était à Jésus et à Marie qu'il attribuait toutes les grâces tant spirituelles que corporelles dont il était l'objet : « Je » ne puis m'empêcher, écrivait-il à quelqu'un, de » rendre grâces à Jésus et à Marie qui m'accordent » tant de consolations dans mes vieux jours. J'ai eu la » fièvre quatre jours par suite d'un catarrhe opiniâtre ; » maintenant je suis mieux et sans fièvre. Loués soient » toujours Jésus et Marie ! »

En 1774, sa congrégation eut beaucoup à souffrir ; elle courut les plus grands dangers. Il pria et fit prier dans plusieurs monastères pour sa chère famille ; il recommanda de faire tout spécialement, le samedi, des bonnes œuvres à la gloire de la très sainte Vierge ; et quand l'orage fut dissipé, il écrivit, toujours dans le même sentiment de pieuse gratitude envers Jésus et Marie : « Je suis dans la joie, parce qu'il me paraît » que la Vierge veut nous faire sortir sains et saufs de » cette tempête. Ainsi abandonnons-nous entre les » mains de Jésus-Christ, prions-le ; et il sera fait pour » sa plus grande gloire. » Il en était de même pour les maux publics de l'Église : « Je mets, écrivait-il au » cardinal Castelli immédiatement après la mort de » Clément XIV, je mets toute ma confiance dans les » mérites de Jésus-Christ et de la très sainte Vierge » Marie ; et j'espère qu'avant ma mort, que mon âge » avancé et mes infirmités m'annoncent être très pro- » chaine, le Seigneur me consolera en me faisant voir » l'Église soulagée.

C'était tout particulièrement sous le titre de *Notre-*

Dame-de-Pitié qu'il aimait à honorer la divine Mère de Jésus. Marie affligée, désolée, était tout spécialement l'objet de sa dévotion. Ah ! c'est que le cœur de l'homme, qui est si souvent aussi percé du glaive de la douleur, se sent puissamment soulagé et consolé en s'approchant d'un cœur souffrant aussi, surtout lorsque ce cœur est celui d'une mère. Aussi, quand il faisait exécuter soit une statue, soit un tableau de la sainte Vierge, il ordonnait qu'on représentât les tristesses de Marie plutôt que ses joies et son triomphe. Dans les processions, c'était l'image de Notre-Dame-de-Douleurs qu'il faisait promener ; c'était cette même image qu'il faisait exposer dans les calamités publiques.

En quittant son diocèse, pour dernières recommandations, il exhorta ses chers enfants à aimer toujours Jésus-Christ, et à être toujours dévots à la très sainte Vierge. Il dit aux religieuses : « Ayez un tendre » amour pour Jésus-Christ et sa très sainte Mère, si » vous voulez goûter dès ce monde un paradis anti- » cipé. Que chaque religieuse fasse souvent des actes » d'amour envers Jésus-Christ et répète : « Mon Jésus, » donnez-moi votre amour ; mon Jésus, donnez-moi » votre amour. » Et s'adressant à la très sainte Vierge, » qu'elles disent souvent : « Ma chère Mère, faites- » moi aimer Jésus-Christ ; ma chère Mère, faites-moi » aimer Jésus-Christ. »

C'était, dit le P. Tannoja, c'était avec les très saints noms de Jésus et de Marie dans le cœur et sur les lèvres que saint Liguori devait faire ses adieux à ses enfants en Jésus-Christ.

Débarrassé du fardeau épiscopal, et rentré dans sa congrégation à l'âge de soixante-dix-neuf ans, il y re-

prit, avec son ancienne ferveur, toutes ses pratiques de dévotion et notamment celles dont Marie était le saint objet. Il recommença à prêcher tous les samedis en son honneur. Trois images de Marie représentant, la première, la mère de douleurs, la seconde, la divine bergère, la troisième, la sainte Vierge avec le Saint-Esprit sur la poitrine, décorèrent son oratoire. Deux autres images de Marie dont une de Notre-Dame-de-Douleurs et l'autre de Notre-Dame-de-la-Puissance ornaient sa chambre à coucher. La première était vis-à-vis son lit ; la seconde était à la tête.

Ce fut dans ce même temps qu'un prêtre de Calabre nommé Rolli, voulant tenter, dans l'Église, une réforme insensée, attaqua, entre autres choses, la dévotion à la sainte Vierge. Il blâmait, en particulier, les titres qu'on lui donne de *Tour d'Ivoire*, de *Tour de David*, de *Maison d'Or*, de *Miroir de Justice*, de *Refuge des pécheurs*, de *Porte du ciel*, d'*Étoile du matin* et d'autres encore qu'il qualifie d'expressions exagérées, emphatiques et même ridicules. Il demandait la suppression des litanies, et il allait jusqu'à dire qu'il n'y avait que l'esprit de parti qui pût défendre et justifier les titres du même genre qui sont donnés à Marie dans le *Salve Regina*. Irrité que la main d'un prêtre, soi-disant catholique, eût osé écrire de pareilles impiétés, le saint vieillard saisit la plume comme aux jours de sa jeunesse ; et, dans son zèle toujours brûlant pour la gloire de Marie, il fit un opuscule pour réfuter Rolli, et avec lui Lamindo Britannico, autre adversaire du culte de Marie et dont Rolli s'était aidé. « Je me suis dé- » terminé, dit-il, à écrire ces quelques pages, en voyant » l'abbé Rolli entreprendre de discréditer les prières

» dévotes et les titres que donnent communément les
 » fidèles à la très sainte Vierge Marie dans les litanies
 » et dans le *Salve Regina*, de même qu'en l'entendant
 » qualifier de dévotions puériles les scapulaires et le
 » rosaire, pratiques si religieuses qui m'ont été chères
 » dès ma plus tendre enfance. »

Cependant l'enfer redoublait d'efforts pour détruire de fond en comble l'œuvre privilégiée de notre bienheureux, sa congrégation. Mais Alphonse était sans peur : « Nous avons, écrivait-il à ce propos, nous
 » avons Dieu pour nous, je mets en lui ma confiance,
 » et dans la très sainte Vierge Marie qui peut tout au-
 » près de lui. » Dans l'espérance que Dieu n'abandonnerait pas sa chère famille, il voulut qu'on envoyât aux religieuses de Naples appelées les *Trente-Trois* une aumône pécuniaire pour qu'elles fissent une neuvaine à la très sainte Vierge en faveur des Rédemptoristes ; et il écrivit aux pères d'une de ses maisons : « Confiez-
 » vous en Dieu ; et Jésus-Christ et la sainte Vierge ne
 » manqueront pas de nous consoler. » Et pour intéresser davantage la Mère de la divine grâce en faveur de son institut, il ordonna qu'on y jeûnerait dans toutes les maisons le samedi en l'honneur de la très sainte Vierge.

Tant de prières, tant d'œuvres pies devaient disposer favorablement le cœur de Dieu en faveur de ses serviteurs ; et c'est ce qui arriva. La congrégation triompha des violentes attaques dont elle avait été l'objet ; et, écrivant à un des siens ce résultat, il lui dit « Je ne
 » fais que remercier Jésus et Marie pour tant de
 » grâces qu'ils me font dans ces derniers jours de ma
 » vie.... Nous avons de bonnes nouvelles de Naples ;

» ainsi les choses ont changé de face. Bénis soient tous les jours Jésus et Marie ! »

Mais tandis que l'auguste vieillard se réjouissait ainsi du triomphe de son institut, un orage terrible se formait contre lui-même. Dieu lui réservait une dernière et bien pénible épreuve comme couronnement de ses vertus. L'intrigue et l'ambition parvinrent à lui faire enlever le titre et l'autorité de supérieur général de sa congrégation, et à l'exclure même de son cher institut.

A la nouvelle de cette humiliation poignante, le vénérable fondateur fut frappé comme d'un coup de foudre..., puis il se remit peu à peu, et adorant la volonté du Prince des pasteurs dans celle de son vicaire en ce monde, il s'écria : « Je ne veux que Dieu » seul. C'est assez que la grâce de mon Dieu ne me » manque pas ! le pape le veut ainsi ! que Dieu soit » loué ! »

Mais le lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer, voulut, pour perdre Alphonse, profiter de cet instant, et il vint l'assaillir d'une horrible tentation de désespoir. Obsédé par ce mauvais et infernal génie, le vieux soldat de Jésus-Christ s'écrie en s'adressant aux personnes qui étaient auprès de lui : « Secourez-moi, le démon veut » me désespérer ; secourez-moi, je ne veux point offenser Dieu. » Bientôt toute la communauté entoure le saint vieillard qui dit alors à tous : « Mes péchés » sont cause que Dieu abandonne la congrégation. » Aidez-moi, car je ne veux pas offenser Dieu. Le démon » veut me jeter dans le désespoir. » On parvint à le calmer. Le démon se retira, et la tentation cessa. Alors

le bon vieillard se tournant vers le crucifix et l'image de Marie, s'écria dans l'ardeur de sa reconnaissance envers Notre Seigneur et envers la sainte Vierge : « O » ma Mère, je vous remercie; vous m'avez secouru. » Aidez-moi, secourez-moi toujours, ô ma tendre » Mère! Et vous, ô mon Jésus, vous êtes mon espérance, et, avec vous, je ne serai jamais confondu. » Le soir, il dit encore : « Le démon m'a tenté toute la » journée de désespoir; mais la sainte Vierge m'a aidé; » et, par la grâce de Dieu, je n'ai fait aucun acte de » défiance. » Cette même tentation ne laissa pas de revenir de temps en temps. « Le démon ne me quitte » pas, dit-il un jour; mais je ne veux pas déplaire à » Dieu. Jésus-Christ et la Vierge viendront à mon » aide. »

Quelque fût le trouble dont il ne pouvait se défendre, il ne laissa jamais échapper la moindre plainte. Chaque fois qu'on voulait, en sa présence, parler de l'injustice dont il était l'objet, il imposait silence. « Le » Pape, disait-il, en a jugé ainsi; Dieu soit loué! La » volonté du Pape, c'est la volonté de Dieu. » Le samedi suivant, il voulut, tout malade qu'il était, se rendre à l'église pour y exalter, comme de coutume, la très sainte Vierge Marie.

« Priez Jésus-Christ et la Vierge, dit-il au peuple, » pour notre pauvre congrégation, qui se trouve dans » de grandes tribulations. Priez-les pour que nous faisons leur sainte volonté et que nous ne leur causions aucun déplaisir. »

Cependant il résolut d'écrire au Pape pour lui faire tout connaître, et pour recouvrer ses bonnes grâces; et, le jour même où il envoya sa lettre, il fit com-

mencér une neuvaine de neuf *Pater* et *Ave* pour le bon succès du mémoire qu'il adressait à Pie VI.

En 1781, il écrivait au P. François de Paul, président des maisons des états pontificaux et spécialement de celle de Rome : « Je vous remercie de l'*Ave Maria* » que vous récitez pour moi tous les soirs ; appliquez- » le spécialement pour ma bonne mort..... recom- » mandez sans cesse la dévotion à Marie pour quicon- » que veut se sauver. Faites en sorte que, chaque sa- » medi, on fasse le sermon sur la Vierge, et qu'on » ne l'omette jamais en mission, pour montrer le be- » soin que tous ont de se recommander à elle surtout » au moment des tentations en récitant l'*Ave Maria*. » Ces choses paraissent à quelques-uns ne regarder » que les bonnes femmes, mais elles peuvent sauver » beaucoup d'âmes. Plusieurs congrégations ont intro- » duit de faire en mission un sermon sur la Vierge, » comme les Pères de Saint-Vincent-de-Paul qui ne » l'omettent point dans les exercices qui se donnent » aux religieuses ou aux prêtres. »

Ce même P. de Paul ayant informé Alphonse de l'état florissant des maisons dont il était le président, saint Liguori lui répondit : « Je vous remercie du bon » souvenir que vous avez de moi. Je ne cesse de vous » recommander à Jésus-Christ pour qu'il vous rem- » plisse de son amour ; je vous prie de demander aussi » cet amour pour moi à Jésus et à Marie, et de prier » Dieu qu'il me fasse mourir plein de confiance en sa » passion. Je vous prie de nouveau de me recomman- » der à Jésus et à Marie, et je ne cesserai de le faire » pour vous tous, afin qu'ils vous remplissent de leur » amour. »

Le roi de Naples ayant enfin accordé aux Rédemptoristes la faculté de faire les serments de pauvreté, de vie commune et de persévérance, Alphonse écrivit à un des siens : « Le Seigneur m'a consolé, qu'il soit » à jamais béni ! Je ne croyais cependant pas obtenir » cette grâce ; mais le Seigneur nous l'a accordée par » l'intercession de la Vierge et de saint Joseph. » Il en donna avis de la même manière à toutes les maisons, et il voulut que tous en rendissent de justes actions de grâces à Dieu et à la très sainte Vierge Marie. « Allez, » écrivit-il au supérieur d'une de ses maisons, allez » au chœur remercier le très Saint-Sacrement et la » très sainte Vierge Marie. Nous désespérions de recevoir une pareille grâce, et il faut d'autant plus l'attribuer à un miracle de la Vierge ; oui ! un grand miracle ; c'est pourquoi montrons-nous reconnaissants envers Jésus-Christ et sa divine Mère, afin qu'ils remettent l'observance en vigueur. »

Depuis la fatale catastrophe de 1780, qui avait si cruellement frappé saint Liguori, jusqu'en 1787, époque de sa mort, sa vie ne fut plus qu'une lente agonie.

Cependant son amour pour Jésus et pour Marie triompha, pour ainsi dire, de sa caducité physique.

Lorsqu'on donnait à sa maison les exercices spirituels au peuple, quoique infirme et très souffrant, il se faisait porter à l'église, le dernier jour ; il y prenait la parole, et il choisissait pour sujet l'amour que nous portent Jésus et Marie et l'amour que nous devons leur porter.

C'était aussi sa coutume d'appeler dans sa chambre les séculiers ou les ecclésiastiques en retraite dans le couvent, et de faire, avec eux, une lecture spirituelle

sur les victoires des martyrs , sur la Passion de Jésus-Christ ou sur les gloires de Marie. Il profitait de ces occasions pour leur inspirer la piété et les confirmer dans le bien. Il les excitait surtout à la dévotion envers le très Saint-Sacrement et leur recommandait de le visiter tous les jours ; il les portait également à aimer la très sainte Vierge : « Si tous ceux qui viennent ici, disait-il, n'en remportent que la dévotion » à la Madone, cela suffira pour les sauver ; » puis, entrant dans un saint transport : « ma Reine, s'écriait-il souvent, je veux demeurer à vos pieds, parce que » j'ai mis en vous toutes mes espérances. »

Il se rendait quelquefois encore aux désirs des religieuses toujours plus avides de l'entendre à mesure qu'il paraissait toucher de plus près à la fin de sa course. Au mois de juin 1781, il alla, pour la dernière fois, au monastère de *la Pureté* ; il y parla de l'amour que nous devons à Jésus-Christ et de la confiance filiale qu'il faut avoir en la sainte Vierge. A la fin de l'exercice, les pieuses filles de Jésus-Christ voulurent lui donner un bouquet de fleurs. Il le refusa d'abord ; puis il l'accepta sur la remarque qu'on lui fit qu'il pourrait, à son tour, l'offrir à la sainte Vierge.

Lors des indulgences de la Portioncule dans le monastère des Clarisses, il s'y rendit pour les gagner. Les religieuses l'ayant invité à leur faire quelque exhortation, il leur parla longuement et avec feu de l'amour envers le très Saint-Sacrement et la très sainte Vierge.

Ayant, un jour, entendu l'hebdomadaire réciter avec précipitation, au chœur, les litanies de la sainte Vierge :

« Quelle manière est-ce là de saluer la sainte Vierge?
 » dit-il avec autorité; ce n'est pas l'honorer, mais bien
 » la mépriser. »

Sachant combien la jeunesse est la saison des orages, entre autres conseils qu'il donnait aux jeunes gens, il ne manquait point de leur dire : « Dans les
 » tentations, invoquez aussitôt Jésus et Marie qui vont
 » toujours ensemble. »

Un jeune chinois du collège de la Sainte-Famille étant venu le visiter, Alphonse lui demanda comment se portait un religieux de ce collège qu'il désigna. Le chinois répondit que ce Père allait bien et que le Pape lui avait accordé la messe de la Vierge : « Qu'il est
 » heureux, s'écria le saint vieillard, de pouvoir célébrer cette belle messe, que moi je ne puis plus
 » dire. »

« Son amour pour la très sainte Vierge, dit le Père Tannoya, s'accroissait avec les années, et l'on eût dit qu'il lui parlait tête-à-tête. »

Il eut, dans ses dernières années, toutes sortes de tentations. Mais, selon le conseil qu'il en donnait aux autres, dès qu'il était tenté, il recourait soudain à Jésus et à Marie. On l'entendait quelquefois s'écrier pendant la nuit : « Mon Jésus, faites que je meure
 » plutôt que de vous offenser. O Marie, si vous ne me
 » secourez pas, je puis faire pis que Judas. »

Assailli, comme saint François de Sales, par l'idée qu'il serait damné, il regardait son crucifix, et lui disait avec une profonde amertume : « Ainsi donc, ô
 » mon Jésus, je n'aurai point le bonheur de vous
 » aimer éternellement? » Puis, s'adressant à la Vierge : « Ma bonne Mère, disait-il, pourquoi ne dois-je pas

» vous aimer dans l'éternité? » D'autres fois il s'écriait : « J'espère me sauver par les mérites de Jésus-Christ et de la très sainte Vierge. »

Un jour que saint Liguori était en silence sur sa chaise dans l'église, un Père, qui se tenait dans un coin, observa que le pieux vieillard, en extase, s'élançait vers l'autel, comme s'il eût voulu prendre ou embrasser quelque chose, ce qu'il fit à plusieurs reprises. Ses yeux se portaient vers l'image de la Vierge qui était sur l'autel; aussitôt le religieux la prit et la lui présenta. Le prélat la saisit avec une sainte impétuosité; et la baisant, il se mit à faire un millier d'actes d'amour. Puis, après quelque temps, il s'écria tout hors de lui : « Je ne puis, je ne puis me séparer de » l'amour de Jésus-Christ. »

Un enfant d'environ huit ans, et affligé de diverses maladies, lui ayant été présenté, saint Liguori le bénit et lui dit de réciter, tous les jours, trois *Ave* en l'honneur de Marie. A l'instant même l'enfant fut guéri; il continua de se bien porter, et, dans la suite, il devint prêtre.

Souvent, quand il sortait, les mères s'empressaient de lui présenter leurs petits enfants, afin qu'il les bénit. Alphonse leur imposait les mains, disait sur eux quelques prières, puis, les remettant à leurs mères, il ne manquait pas de leur dire : « Recommandez-les à Marie. »

Quelque fût l'accablement produit par ses maux, il ne prenait jamais la plus légère nourriture sans la bénir et réciter un *Ave* à Marie; lorsqu'il entendait sonner l'heure, il était toujours fidèle à saluer la Vierge par un *Ave Maria*.

Jusque dans son sommeil, il ne songeait qu'au très Saint-Sacrement et à la très sainte Vierge, et faisait vers ces deux objets de son amour les aspirations les plus attendrissantes.

Un clerc, étant un jour entré dans sa chambre pendant qu'il dormait, l'entendit qui rêvait et qui disait :
« Que vous êtes belle, ô Marie ! que vous êtes belle, ô
» Marie ! que vous êtes beau, ô mon Jésus ! »

Son amour envers la très sainte Vierge devint, dans ses dernières années, plus ardent que jamais. Il ne laissait passer aucune occasion de lui rendre ses hommages. Comme il était sourd, il voulait qu'on l'avertît quand sonnait l'*Angelus*, ce qui arrivait ordinairement pendant son repas, Alphonse l'interrompait tout court; après avoir prié, il demeurait encore quelque temps absorbé dans la contemplation du grand mystère. Si c'était le samedi soir ou le dimanche, on devait toujours l'en prévenir, il avait soin de le réciter debout, et lorsqu'on voulait le persuader de demeurer assis : « Si l'on n'est pas debout, répondait-il, on ne gagne » pas les indulgences. »

Comme le rosaire avait été de tout temps sa dévotion spéciale, il le récitait plusieurs fois par jour avec son domestique ou un frère, tandis qu'ils le promenaient par les corridors ; il n'omettait jamais d'en méditer les mystères qu'à la fin il se faisait indiquer par le frère. Une fois, il arriva que celui-ci se trompa et prit l'un pour l'autre. « A bon compte, lui dit l'autre, »
 « A bon compte, vous dites les mystères comme ils vous viennent dans la tête, que vous les compreniez ou non ; il faut les distinguer selon le jour, et non les dire au hasard. » Une autre fois, le frère étant

encore repris, lui répondit que la méditation des mystères n'est pas essentielle : « Alors il n'y a plus de » rosaire, lui répondit Alphonse ; car le rosaire, si » nous voulons gagner les indulgences, comprend » aussi la considération des mystères. »

Son directeur, pour lui enlever toute inquiétude, lui commua tous ses vœux en la récitation du chapelet ; mais on le voyait le rosaire en main du matin au soir. Souvent il avait des altercations avec le frère à la garde duquel on l'avait confié, tantôt parce qu'il n'avait pas formé l'intention, tantôt parce qu'il croyait n'avoir pas bien distingué les mystères, et il recommençait de nouveau.

Un jour qu'on le portait à table, croyant n'avoir pas terminé son chapelet, il fit résistance en disant : « Un » *Ave Maria* vaut plus que tous les dîners du monde. » Un autre jour qu'il ne se rappelait pas l'avoir récité, le frère lui dit qu'il l'avait fait : « Mais vous, lui dit » saint Liguori, vous ne pensez pas que c'est de cette » dévotion que dépend mon salut. »

En 1784, comme il était un jour dans une profonde léthargie, un frère, pour l'éveiller, lui dit : « Monseigneur, nous devons encore réciter le rosaire. » A ce seul mot de rosaire, Alphonse se remue, ouvre les yeux et commence. Il ne cessa jamais de s'acquitter de cette dévotion jusqu'à sa dernière maladie.

Un mercredi qu'on lui présenta un peu de bouillon, se rappelant que c'était un de ses jours d'abstinence : « Vous savez bien, dit-il, que j'observe le mercredi en » l'honneur de Notre-Dame. »

Depuis son entrée en religion, il ne cessa jamais de s'abstenir de toute boisson le samedi tant à table que

dans tout le cours de la journée; ce qu'il continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Il avait toujours soin de recommander la dévotion à la sainte Vierge à tous ceux qui venaient le visiter. « Soyez dévots à la Vierge, leur disait-il; celui qui est » dévot à la Vierge se sauvera. » Il recommandait à chacun de visiter ses images, de réciter le rosaire et de jeûner en son honneur le samedi et les veilles de ses fêtes.

Aux jeunes gens de sa Congrégation, et surtout à ceux qui allaient au noviciat, il recommandait trois choses : l'obéissance aux supérieurs, l'ouverture de conscience et la dévotion à Marie. « Aimez bien la » Vierge, disait-il, car la Vierge est la Mère de la per- » sévérance; et celui qui aime Jésus-Christ et la sainte » Vierge Marie le fait saint. » Un jour qu'il animait ses frères à la confiance en la protection de Marie : « Dans ma jeunesse, dit-il, j'ai aussi fait des miennes : » mais la Vierge m'a appelé en religion, et j'en ai toute » l'obligation à ma sainte Mère Marie; c'est Elle qui » m'a appelé, et c'est Elle qui m'a soutenu jusqu'à » présent. »

Un jeune clerc partant pour le noviciat, l'an 1784, vint trois fois lui demander sa bénédiction, ne pouvant se contenter de la première; et trois fois le digne vieillard l'accueillit avec amour, et lui donna ces conseils : « Mon fils, lui dit-il, la première fois, si vous » voulez persévérer, communiquez plusieurs fois la se- » maine et soyez dévot envers la très sainte Vierge Marie et le très Saint-Sacrement. » La deuxième fois, il lui dit : « Mon fils, je vous recommande la sainte » obéissance. Par votre obéissance, vous plairez à Dieu

» et vous serez bien vu dans la Congrégation ; mais
 » surtout je vous recommande d'être dévot envers la
 » très sainte Vierge Marie et Jésus au très Saint-Sacre-
 » ment. » Et la troisième fois : « Si l'ennemi de Dieu,
 » lui dit-il, vous tente de quitter la Congrégation,
 » recourez aussitôt à Jésus et à Marie, et ne cessez
 » de les invoquer jusqu'à ce que la tentation soit pas-
 » sée. »

Avant de s'endormir, il faisait un nombre considérable et déterminé d'actes religieux envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers le Saint-Sacrement, envers la sainte Vierge.

Sa confiance en Jésus et en Marie croissait à proportion de son amour. Un soir qu'il avait une forte fièvre, il s'écria dans le délire : « Je me jette dans les bras de
 » Jésus-Christ et de Marie ma Mère ! Oui, j'espère aller bientôt les remercier en paradis. »

L'année 1787 devait être la dernière de ce saint patriarche ; c'était la quatre-vingt-onzième de son âge.

Vers le milieu de juillet on vit se déclarer en lui les symptômes d'une fin prochaine.

Dans la matinée du 28, son confesseur, malade lui-même, lui ayant envoyé une très belle petite image de la sainte Vierge, Alphonse la reçut avec un plaisir marqué, la baisa tendrement, et la tenant en main, la considéra quelques instants.

Vers les quatre heures, il dit au frère qui le gardait et qui lui demandait sa bénédiction pour tous les pères et frères de la maison : « Et vous aussi priez Dieu et
 » la Vierge pour moi. »

Le soir, il eut du délire. « Donnez-moi Jésus-Christ,
 » disait-il en tendant les bras... Quelle Dame est-là?... »

Peut-être Jésus-Christ et sa sainte Mère venaient-ils le visiter, le fortifier et l'appeler au ciel.

Dans la nuit du 23, son état empira, et le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir. Alors son directeur lui demanda au nom de Jésus-Christ et de la très sainte Vierge de bénir la Congrégation; Alphonse, à ces noms si doux et si chers à son cœur, rappela ses esprits, leva la main et donna la bénédiction désirée.

Quelques instants après, il demanda lui-même son chapelet, et, avec la main, il tâta çà et là comme pour le trouver. On le lui donna; et quoiqu'il eût perdu ses sens, il le parcourut en balbutiant; mais on ne put comprendre ce qu'il disait.

Lorsqu'il eût communiqué, on lui dit : « Remerciez » Jésus-Christ qui est dans votre cœur; et priez la » Vierge de le remercier pour vous. Mais vous, dit-il » alors, priez aussi la Madone pour moi. »

Un peu plus tard, il dit encore la même chose à un de ses pénitents qui était venu le voir.

Le 24, il y eut une recrudescence de fièvre. Un Père suggérant au malade de dire un *Ave Maria* et de recourir à la Vierge, il remua les lèvres et récita la salutation angélique. Son chapelet lui ayant été mis entre les mains, il dit aussitôt un *Ave Maria*, puis il continua à parcourir son chapelet en balbutiant.

Un Père lui ayant dit d'espérer en Jésus-Christ et en Marie, à ces mots le visage d'Alphonse s'illumina, et une douce sérénité se répandit sur tous ses traits. Ces mêmes noms produisirent toujours sur lui le même effet tant qu'il put les entendre.

De temps en temps on le voyait porter et arrêter

les yeux sur le tableau de Notre-Dame-des-Douleurs, qui, comme nous l'avons dit, était en face de son lit.

Le 26, il parut si défaillant qu'on le crut mort. Cependant étant un peu revenu à lui, il demanda distinctement son rosaire; lorsqu'il l'eut, on lui vit remuer les lèvres et parcourir les grains.

Il eut, le 27, de très violentes coliques durant lesquelles il s'écriait : « Secourez-moi..., mettez-moi à » terre. » Il arrêta alors plusieurs fois les yeux sur l'image de la très sainte Vierge et dit d'une voix éteinte : « Mon Jésus. » On lui présenta alors une petite image de Marie immaculée. Ses douleurs s'étant un peu calmées, il demanda de lui-même cette petite image qu'il salua en récitant un *Ave Maria*.

Son médecin l'ayant prié de bénir une image de la très sainte Vierge, le mourant fit, avec la main, le signe de la croix.

Plusieurs fois dans les journées du 28, du 29 et du 30, on lui présenta de ces images de sa bonne Mère; et, à toutes les fois, il récita un *Ave Maria*.

Le crucifix et des images de bienheureux reçurent aussi toujours de lui des marques de dévotion.

Le 31, avant-dernier jour de sa vie, vers deux heures du matin, comme il était proche de l'agonie, on lui présenta le crucifix; il ouvrit les yeux, le regarda et le prit entre ses mains. On lui offrit aussi l'image de la très sainte Vierge; il la considéra avec une attention pleine de respect. Vers les sept heures on lui présenta de nouveau le crucifix et il le baisa avec tendresse. Vers midi il prit entre ses mains une image de la très sainte Vierge qu'il avait sur la poi-

trine, la baisa et la serra contre son cœur; vers deux heures il la reprit et la tint pendant un quart d'heure.

Ainsi, jusqu'à la fin, jusqu'au dernier des instants où il eut le libre usage de ses facultés physiques et morales, Jésus et Marie furent l'objet de ses pensées et de ses affections. Il mourut comme il avait vécu, en les aimant.

Aussi nul doute que la très bonne et très glorieuse Vierge ne l'ait alors assisté et consolé d'une manière toute particulière.

C'est d'ailleurs la grâce qu'il avait, pendant sa vie, désirée et demandée avec les plus vives instances, comme nous en avons la preuve dans cette prière qu'il adressa à sa très aimable patronne : « O Conso-
 » latrice des affligés, ne m'abandonnez point au mo-
 » ment de la mort.... Obtenez-moi la grâce de vous
 » invoquer alors plus souvent, afin que j'expire avec
 » votre très doux nom et celui de votre divin Fils sur les
 » lèvres. Bien plus, ô ma Reine, pardonnez-moi mon
 » audace, venez vous-même, avant que j'expire, me
 » consoler par votre présence. Cette grâce, vous l'avez
 » faite à tant d'autres de vos serviteurs; je la désire
 » et je l'espère aussi; je suis un pécheur, il est vrai,
 » je ne le mérite pas; mais je suis votre serviteur, je
 » vous aime, et j'ai une grande confiance en vous. O
 » Marie! je vous attends, ne me refusez pas alors cette
 » consolation (1). »

Dans un autre de ses ouvrages, il dit en s'adressant encore à la sainte Vierge :

« Lorsque je me trouverai dans les derniers combats

(1) Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge.

» de la mort, ô Marie, mon espérance, ne m'aban-
 » donnez point; alors, plus que jamais, assistez-moi
 » et fortifiez-moi pour que je ne me désespère pas à
 » la vue de mes péchés que le démon me remettra
 » devant les yeux. O ma Reine! pardonnez-moi mon
 » audace, venez alors vous-même me consoler par
 » votre grâce; cette grâce vous l'avez faite à tant d'au-
 » tres; je la veux aussi; si mon audace est grande,
 » votre bonté l'est encore davantage et va à la recherche
 » des plus misérables pour les consoler (1). »

Quelle ardeur! quelle confiance! quelle humilité!

Saint Liguori fut exaucé. Son état empirait à chaque instant, mais sa paix et sa sénérité étaient inaltérables. Vers les six heures du soir, comme il tenait en main l'image de la très sainte Vierge, on vit tout-à-coup son visage s'enflammer et devenir resplendissant, en même temps qu'un doux sourire brillait sur ses lèvres.

Quelques minutes avant sept heures, le même fait se renouvela. Un Père ayant approché de lui une image de la Mère de Dieu, et l'ayant excité à l'invoquer pour la bonne mort, dès que le saint mourant entendit le doux nom de Marie, il ouvrit les yeux, et, contemplant l'image, il parut encore avoir, comme la première fois, un entretien mystérieux avec la Reine du ciel.

Enfin le 1^{er} août, au moment où on sonnait l'*Angelus*, ce grand serviteur de Jésus-Christ et de Marie expira doucement ou plutôt s'endormit tranquillement dans les bras du Seigneur et de la très sainte Vierge. En rendant le dernier soupir il tenait entre ses mains une image de cette Mère aimable qu'il avait tant ai-

(1) Les Gloires de Marie.

mée, tant priée, tant honorée sur la terre et qu'il allait voir au ciel.

Par tout ce qu'on vient de lire, on voit si nous avons eu raison de dire que de tous les illustres serviteurs de Marie, qui, dans ce livre, ont passé devant nos yeux, il n'en est, si l'on en excepte peut-être saint Joseph et saint Jean l'évangéliste, aucun qui ait montré plus de respect, de dévouement et de vénération à la très sainte Vierge.

Nous voudrions bien pouvoir montrer ici combien la piété dont le saint fondateur des Rédemptoristes était animé à l'égard de la Mère de Dieu s'infiltra dans les veines de sa congrégation.

Nous voudrions bien pouvoir montrer comment plusieurs de ses enfants en Jésus-Christ devinrent ses imitateurs par leur dévotion envers la Reine des élus ; mais la longueur déjà excessive de ce chapitre nous défend de nous donner cette satisfaction. Ceux qui voudraient se la procurer pourront le faire en lisant, dans le troisième volume des *Mémoires sur la vie et la congrégation de saint Alphonse de Liguori*, l'Appendice premier contenant les vies abrégées des Pères Alexandre de Meo, Paul Cafaro, Marie Sarnelli, Ange Latessa, César Sportelli, et des Frères Dominique Blasucci, Gérard Mazella, Joachim Gaudiello, Vitus Curzius et François Tartaglione.

Nous avons d'ailleurs encore, pour compléter ce chapitre, à passer en revue les principaux ouvrages de saint Alphonse de Liguori en l'honneur de la sainte Vierge. Nous avons vu comment il l'a servie et honorée dans ses actions, voyons maintenant comment il l'a louée et glorifiée dans ses écrits. Nous avons ad-

miré le serviteur, écoutons le panégyriste, le poète même, car saint Alphonse a saisi la lyre du poète pour chanter sa céleste Mère.

Les *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge* furent le premier ouvrage qu'il publia en 1747, étant par conséquent âgé de cinquante et un ans. On peut dire que ce petit livre, d'une valeur immense, est l'expression fidèle de la dévotion qui l'avait constamment animé jusque là et qui remplit son cœur pendant toute sa vie. Cet ouvrage est si onctueux, il répond si parfaitement au besoin qu'ont les âmes pieuses d'adorer Jésus-Christ dans son auguste sacrement et de prier sa divine Mère, il est si propre à faire naître, à entretenir et à accroître dans les cœurs le feu dont tout chrétien doit brûler ici-bas pour Jésus et pour Marie, qu'il eut, dès son apparition et du vivant de son auteur, une vogue vraiment universelle; il devint *catholique* par sa propagation, comme il l'était par son esprit; et on le trouve maintenant partout où Jésus-Christ est caché dans un tabernacle et partout où Marie a un autel ou une image. Il est traduit dans toutes les langues; et dans toutes les langues on dit à Jésus-Christ et à sa très auguste Mère ce que dans sa tendre piété leur a dit saint Liguori; on les loue, on les prie, on les bénit, on les invoque par ses paroles; on les aime avec son cœur! Oh! heureux le cœur duquel est sortie une aussi belle production! Heureuse la main qui l'a écrite! Que d'adorations ce livre a attirées à Jésus-Christ! Que d'hommages il a fait rendre à la très sainte Vierge! Que de bénédictions il a appelées sur la terre!

Le saint auteur le dédie à l'Immaculée et toujours

Vierge Marie Mère de Dieu en laquelle, comme il le dit lui-même, il a placé toutes ses espérances.

Ce livre étant entre les mains de tout le monde, nous n'en citerons aucun extrait.

Trois ans après *les Visites* parurent *les Gloires de Marie* que l'auteur offre et dédie à Jésus-Christ, auquel, pour récompense, il demande autant d'amour envers Marie que lui, Alphonse, a voulu, par son ouvrage, en allumer dans le cœur de tous ceux qui le liront.

S'adressant ensuite à sa bien douce Mère et Souveraine en laquelle, après Jésus, il a mis toute l'espérance de son salut éternel, et à l'intermédiaire de laquelle il se croit redevable de toutes les grâces qu'il a reçues, il dit avec confiance :

« Vous savez bien que pour vous voir aimée de tous
 » comme vous le méritez, et pour reconnaître aussi,
 » par quelques marques de gratitude, les innombrables bienfaits dont vous m'avez comblé, j'ai toujours
 » cherché à proclamer vos louanges en public et en
 » particulier, et à répandre partout les douces et salutaires pratiques de votre culte. C'est ce que je
 » continuerai, je l'espère, jusqu'à mon dernier soupir. Mais je vois que mon âge avancé et ma santé
 » délabrée m'annoncent la fin de mon pèlerinage et
 » mon passage prochain à l'éternité; c'est pour cela
 » qu'avant de quitter ce monde, j'ai songé à laisser
 » ce livre qui continuera pour moi de vous louer et
 » d'exciter les autres à publier eux-mêmes vos gloires
 » et l'excessive tendresse que vous témoignez à ceux
 » qui vous servent. »

Comme il l'a fait en s'adressant à Jésus-Christ, il

demande à Marie, pour ce tribut, pour cet hommage, une seule récompense, c'est de l'aimer plus que par le passé.

Il termine en ces termes son *Introduction* ou *Avis au lecteur* : « Pieux lecteur, adieu ; à nous revoir un » jour l'un et l'autre en paradis, aux pieds de cette » tant douce Mère, et de ce Fils bien-aimé ; et là, tous » deux, face à face, les louer, les remercier, et les » aimer pendant l'éternité entière. »

La première partie de cet ouvrage est une paraphrase du *Salve Regina* que saint Liguori divise en dix articles, dont il fait le texte ou sujet d'autant de chapitres. Chaque chapitre comprend un ou deux ou trois ou même quatre paragraphes ; et chaque paragraphe, à son tour, se compose de l'exposé ou développement d'une vérité, d'un exemple et d'une prière.

Tout cet ouvrage, comme l'auteur le déclare lui-même, est formé de ce que saint Liguori a pu extraire de plus exquis et de plus spirituel dans les écrits des Pères et des Théologiens relativement à la sainte Vierge ; et on voit qu'il avait immensément lu de livres traitant des gloires et grandeurs de Marie. Ce livre est éminemment propre, selon le dessein et le désir de son auteur, à embraser de plus en plus ceux qui le liront d'amour pour Marie ; surtout il peut fournir aux prêtres, toujours selon les intentions du saint évêque, un abondant répertoire de matériaux, de textes et de passages de nature à augmenter, par le ministère de la parole, la dévotion envers la Mère de la divine grâce.

Mais parmi les exemples ou traits d'histoire que cite le vénérable auteur, il y en a quelques-uns qui ne vont

pas à la disposition présente de la plupart des esprits et qui sont de nature à faire naître l'incrédulité plutôt qu'à nourrir la foi. Nous en avons eu nous-même la preuve. Nous engageons donc les prêtres à ne pas les lire publiquement, ceux du moins qui paraissent trop contraires à la vraisemblance.

Quant à la prière qui termine et clot chaque paragraphe, elle est constamment digne de l'esprit et du cœur de celui qui l'a composée. C'est l'amour le plus tendre, c'est l'abandon le plus filial, c'est la confiance la plus entière qui parle dans cette prière. Ah ! pour écrire comme saint Liguori, il faut aimer comme lui.

En 1755, parut, en Italie, un livre intitulé *Lamindi Pritanii redivivi epistola parœnitica ad P. Benedict. Piazza*. Ce livre ainsi que la *Dévotion bien réglée* du célèbre Muratori taxait d'exagérations et d'hyperboles ce que disent quelques auteurs et même quelques docteurs et notamment saint Bernard, saint Jérôme ou saint Sophrone, saint Bernardin de Sienne, saint Bonaventure, saint Ildefonse, saint Pierre Damien et autres, que toutes les faveurs divines passent par les mains de Marie.

L'*Épître de Lamindo Britannico* et la *Dévotion bien réglée* paraissaient faire chorus avec le livre publié en France à peu près dans le même temps et ayant pour titre : *Avis de la Vierge Marie à ses dévots indiscrets*. Ces trois publications semblaient avoir été conçues dans la même pensée, pensée d'hostilité au culte de la Vierge. Ces trois publications paraissaient émaner de la même source et appartenir à la même école.

Le zèle d'Alphonse pour l'honneur de Marie s'enflamma ; il prit la plume, et il se fit le champion de

la Mère de Dieu pour venger ses privilèges. De là la *Réponse à un Anonyme*.

Un abbé du nom de Leoluca Rolli fit, peu de temps après, paraître sous le titre de *Nouveau Projet*, etc., un livre dans lequel il demandait la réforme de diverses prières et dévotions en usage dans l'Église catholique, et glorieuses à la très sainte Vierge ainsi qu'aux autres saints. Il traitait de conte en l'air l'histoire de la translation miraculeuse de la *Santa Casa de Loreto*; il blâmait les titres de *Tour de David*, *Tour d'ivoire* et *Maison d'or* que l'on donne à la sainte Vierge dans les litanies; il voulait que tout catholique fit intérieurement une sorte de protestation et d'amende honorable à Jésus-Christ en entendant attribuer à la sainte Vierge les qualifications de *Miroir de justice*, de *Refuge des pécheurs*, d'*Étoile du matin*, de *Porte du ciel*, qualifications qui, selon l'auteur du *Nouveau Projet*, ne conviennent qu'au suprême médiateur de Dieu et des hommes, et non point à Marie. Rolli demandait formellement la suppression des litanies; puis il attaquait le *Salve Regina* qu'il dit être l'œuvre d'une dévotion hétérodoxe et mal réglée qu'on ne peut justifier que par *esprit de parti* et par un sentiment de *respect aveugle*. Aux yeux de l'abbé Rolli, le scapulaire, le rosaire, etc., ne sont que des momeries et des *dévoionnettes* indignes d'une âme vraiment chrétienne (1). C'était faire cause commune avec le protestantisme et avec le jansénisme. C'était se faire l'écho de Luther qui dit que « le *Salve Regina* est plein de scandale et d'impiété, » de l'hérétique Pierre-Martyr,

(1) Divozioncelle.

de Théodore de Bèze , de Launoi et du calviniste David Paré.

Saint Liguori , s'armant du glaive de la parole , réfuta , par une *courte réponse* , l'extravagant projet de réforme tentée par cet adversaire du culte de Marie.

La deuxième partie des *Gloires de Marie* traite des vertus de cette Vierge et des diverses pratiques de dévotion instituées en son honneur.

Cette seconde partie prouve , comme la première , que saint Liguori avait lu une innombrable multitude d'ouvrages à la gloire de la sainte Vierge , et que , dans sa mémoire , tout était casé et rangé selon un ordre parfait.

La troisième partie est un recueil d'exemples puisés dans divers auteurs et portant tous à la piété envers Marie , à l'amour de Marie.

On chercherait envain dans cet ouvrage des efforts de génie et d'imagination. Tout y est simple , naturel et sans apprêt ; tout y coule comme de source. On sent partout que c'est , pour ainsi dire , le cœur qui tient la plume.

Voilà ce que saint Liguori a fait , comme écrivain , en l'honneur de la sainte Vierge.

Comme orateur , ou plutôt comme prédicateur , il nous a laissé neuf discours sur les principales fêtes de Marie et sur ses douleurs.

Ces discours ne ressemblent point à ceux des autres Pères ; ce ne sont pas des compositions oratoires ; ce n'est pas ce qu'on appelle de l'éloquence ; ce sont plutôt de bonnes et solides homélies , d'une doctrine sage et pure , d'une diction simple et facile ; ce sont moins des sermons que des chapitres à peu près pareils à

ceux de la première parties de ses *Gloires*. Mais on ne saurait trop en recommander la lecture et la méditation aux prêtres. Ici pas d'emphase, pas de déclamation; mais un exposé clair, limpide, riche de textes et de citations et d'un bon genre pour l'enseignement. Un exemple et une prière terminent toujours ces discours.

Ils sont suivis de sept réflexions sur chacune des sept douleurs de Marie. Ces sept réflexions sont véritablement exquisés et délicieuses. On ne peut rien lire de meilleur sur ce touchant sujet. Nous nous faisons violence pour n'en rien citer ici.

Il en faut dire autant des *Méditations sur les fêtes de la très sainte Vierge*. Ces méditations sont autant de petits chefs-d'œuvre. On croit lire Fénelon ou saint François de Sales. C'est la même simplicité, la même onction et le même parfum. Il nous en coûte de ne pas pouvoir en donner ici au moins une.

Mais nous renvoyons aux *Œuvres complètes* de saint Liguori ceux qui veulent savoir comment ce saint des derniers temps a parlé et écrit en l'honneur de Marie comme orateur et comme écrivain.

Reproduisons seulement ici quelques-uns des accents qu'il fit entendre à la gloire de cette Vierge-Mère en qualité de poète; car ce grand serviteur de Dieu et de Marie fut poète aussi, et il le fut non pour chanter les choses de la terre, mais pour chanter celles du ciel. Jésus et Marie étant les deux objets de ses pensées, de ses transports, de son amour, furent aussi l'objet de ses chants. Sa muse n'erra point parmi les créatures de ce bas monde; elle ne salua point, comme tant d'autres, l'aurore, le soleil, les prés, les bois, les

champs, les étoiles, les fleurs et le cristal des eaux ; mais son angélique regard se fixa uniquement sur Jésus et sur Marie ; sur Jésus dans le ciel et sur Jésus à l'autel. Elle vit les soupirs d'une âme qui s'élance vers Dieu, qui se donne et s'unit à Dieu. La harpe du saint évêque modula de doux accords sur la beauté, sur la bonté de la céleste Vierge.

Nous avons déjà cité quelques fragments de ces hymnes dans notre *Culte catholique de Marie*. Donnons-en ici quelques autres.

I.

A MARIE, NOTRE MÈRE.

Quand je songe à mon bonheur, au bonheur d'être ton fils, ô Marie, toute peine, ô ma Mère, se dissipe et s'éloigne de moi.

Oui, tu es ma Mère et la Mère de mon Dieu ; que craindrai-je donc, ô Marie, si tu m'aimes ?

Je crains seulement de me voir privé un jour de ton amour ; mais si je t'aime, mort ou vivant, je serai toujours heureux.

Sans toi, ma belle rose, toute joie se change en peine amère ; avec toi, les peines sont un bien et la mort devient douce.

Celui qui te prend pour guide ne peut manquer le chemin du ciel ; celui qui te sert et qui met en toi sa confiance peut être assuré d'obtenir tous les biens.

Heureux celui qui soupire toujours après le bonheur de t'aimer davantage ! Heureux celui qui t'aime et qui brûle d'amour pour toi !

Fais, ô ma Souveraine, que je t'aime toujours, jusqu'à ce que je puisse, un jour, aller voir dans le ciel ta beauté sans voile !

II.

A MARIE, NOTRE REINE, MÈRE DE MISÉRICORDE.

Du haut de ton trône céleste, Marie, jette sur nous, bonne et compatissante, un seul de tes regards.

Si, ensuite, tu ne sens pas ton cœur ému de pitié, nous consentirons à ce que tu ne nous regardes plus.

Nous sommes coupables envers ton Seigneur, et dignes de mort; son cœur généreux est justement irrité contre nous.

Mais si tu veux l'apaiser, il ne faut de toi qu'un seul mot. O belle Marie, toi seule peux obtenir notre pardon.

O grande Reine, si tu veux nous sauver, dis-lui seulement que nous sommes tes enfants, et il aura pitié de nous.

Nous avons, il est vrai, commis tant de fautes que nous ne sommes plus dignes d'être tes enfants; mais tu es toujours notre Mère.

Ouvre-nous ce beau manteau qui te couvre; nous resterons sans crainte sous cet abri, ô bonne Mère, si tu daignes nous y recevoir.

Mère douce et chérie, écoute celui qui t'appelle; sauve, ô Marie, celui qui t'aime et qui met en toi sa confiance.

III.

INVOCATION A MARIE, NOTRE MÈRE.

Tu es pure, pieuse et belle, ô Marie; nous savons

tous qu'il n'est point, dans le monde, une mère aussi douce que toi.

O heureuse Mère que le ciel nous donna ! que d'espérance, que d'allégresse me donne ta piété !

Tu es pure, etc.

Mère divine, Reine du monde, qui a jamais pu dire que celui qui t'invoque ait vu sa prière rejetée, et qu'il l'ait quittée mécontent de toi ?

Tu es pure, etc.

Mère compatissante, Mère tendre, ah ! prie pour moi, moi qui t'aime et qui soupire d'amour pour toi.

Tu es pure, etc.

Mère puissante, chacun sait que Jésus ne te refusa jamais rien ; il fait tout ce que tu lui demandes, et ce que tu veux.

Tu es pure, etc.

O Mère d'amour, je te demande, pour mon cœur ingrat et souillé de péchés, de l'amour pour mon Dieu qui m'a tant aimé.

Tu es pure, pieuse et belle, ô Marie ; nous savons tous qu'il n'est point, dans le monde, une mère aussi douce que toi.

IV.

LA BEAUTÉ DE MARIE.

Vallées, montagnes, prairies, fleuves, fontaines, herbe des champs, louez la plus belle vierge qui soit sortie des mains du Créateur.

Petits ruisseaux, par vos murmures, et vous, anges, par vos chants, honorez aussi votre grande Reine.

Dites : O Vierge, ô Marie, que tu es belle ! Béni soit le Dieu qui t'a créée !

Tu es soleil par l'amour qui brûle dans ton cœur ; tu es lune, éclatante de pureté céleste.

Tu es rose, lis et fleur odorante. Tu n'as ni tache, ni défaut ; tu es tout adorable.

Ce qui te rend plus chère à ce Dieu qui est ta vie, c'est de te voir si belle et si riche d'humilité.

Chère à Dieu, belle Marie, douce pour nous, éminente et pieuse, par tout l'amour que tu as pour ton Fils, prends pitié de nous.

V.

LA MORT DE MARIE.

.

Lorsque Marie, séparée de son Fils, fut restée parmi nous, comme un beau lis au milieu des buissons, son cœur, brûlant de s'unir à Dieu, cherchait la mort et la désirait humblement.

Celui qui l'aimait tant, son cher époux, l'appela dans le ciel à l'éternel repos.

La Mort attendait qu'on lui ouvrît les portes ; mais, trompée dans son calcul, la Mort s'était arrêtée.

Aussitôt vint l'Amour avec ses douces flèches ; et il la frappa au cœur d'un coup mortel.

Alors, déjà blessée et languissante d'amour, elle expira heureuse et en paix.

La belle colombe prit soudain son essor. Le Fils l'accueillit et la porta dans le ciel.

Maintenant, ô belle Reine, tu t'assieds dans le ciel à côté de Celui qui t'a élevée.

Ah ! ne m'oublie pas, Marie, tout pécheur que je sois ;
fais que mon cœur aime Celui qui toujours m'aima.

VI.

MÊME SUJET.

Ton cœur, ô Marie, vécut toujours d'amour ; et il
aima si bien que ce fut d'amour qu'il mourut.

Heureuse mort ! si l'on peut appeler mort celle que
Dieu t'accorda, ô Vierge belle !

Dans un doux repos, le sourire sur les lèvres, tu
quittes cette terre pour le paradis.

Va donc, ma vie, va donc, ma vie, où ton Fils t'at-
tend, où le ciel t'appelle.

Je désire finir mes jours avec toi, afin que je puisse
te suivre à mon tour dans le ciel.

Heureuse mon âme, s'il m'est donné un jour de res-
ter à tes pieds !

Et de voir la Mère auprès de son Fils, au-dessus de
toutes les légions des esprits célestes.

Viens donc me trouver, ma douce Reine, à ma der-
nière heure, quand je serai arrivé au terme de ma
carrière.

C'est là ce que j'espère ; puissent mes vœux s'ac-
complir, puissé-je rendre l'âme dans tes bras !

VII.

SUR L'ASSOMPTION DE MARIE.

Vite, mon âme, suis Marie au ciel, vole au ciel avec
elle.

Elle a été proclamée Reine, et elle est assise à côté de son Fils.

Vite, mon âme, etc.

Et moi, comment puis-je vivre, si je reste privé de cette beauté?

Vite, mon âme, etc.

Oh cruel départ ! quel espoir, quelle vie, quel secours me restent ?

Vite, mon âme, etc.

Mais, bien qu'éloignée, notre Souveraine sera toujours bonne.

Vite, mon âme, etc.

Mère amoureuse, douce et compatissante, elle priera pour nous.

Vite, mon âme, etc.

Elle n'oubliera pas ses chers enfants, qu'elle laisse au milieu des périls.

Vite, mon âme, etc.

Elle regarde avec complaisance celui qui soupire ardemment pour obtenir d'elle sa pureté.

Vite, mon âme, etc.

Heureux le cœur qui pourra la suivre brûlant d'amour !

Vite, mon âme, etc.

Celui qui soupira ainsi dans la vallée des larmes, chante maintenant avec les anges dans la cité des joies sans fin. Mais ses hymnes éternels n'ont plus la mélancolie de ses chants de la terre. Tout est, dans ses accents, paix, bonheur, allégresse; plus de nuages, plus d'ombres; mais la possession paisible, mais la

jouissance tranquille et à jamais assurée de ce qu'il a tant aimé en passant sur la terre, de ce qu'il aimera à tout jamais au ciel !

O bienheureux Liguori, ardent serviteur de Jésus, chaste amant de Marie, vous êtes, et pour l'éternité, aux pieds de ces deux Majestés. Ah ! priez, priez pour que nous, vos frères, nous, vos sœurs, nous aimions Jésus et Marie dans nos jours périssables, comme vous-même les avez aimés ; priez pour que nous les servions comme vous les avez servis ; priez pour que les sentiments qui, de votre cœur séraphique, sont passés dans vos écrits, passent de ces écrits dans nos cœurs ! Priez pour qu'avec vous nous puissions éternellement contempler, admirer, louer, chanter et bénir Jésus-Christ et Marie !

LX.

PIE IX (1).

En voyant un pareil nom à la tête de ce chapitre, le dernier de notre œuvre, plusieurs demanderont peut-être pourquoi, parvenu au terme extrême de notre course, nous ne continuons pas à ne prendre pour sujets principaux de nos chapitres que des saints couronnés de gloire dans la vivante cité de Dieu. Plusieurs demanderont peut-être pourquoi, ayant pris dans le ciel les cinquante neuf personnages qui forment notre galerie, nous prenons le soixantième sur la terre. Assurément il nous eût été facile, si nous l'eussions voulu, de ne composer notre liste que de bienheureux admis dans l'éternelle Sion et reconnus comme tels par l'Église catholique. Mais qui donc pourrait nous faire un crime de donner pour couronnement à notre

(1) Par une remarquable coïncidence, nous avons à commencer ce chapitre le jour même de saint Pie, 11 juillet 1855.

œuvre un des plus dignes et des plus saints Pontifes qui aient gouverné l'Église? Qui donc pourrait nous faire un crime de donner pour couronnement à notre œuvre un grand pontife, grand entre tous les évêques de Rome par ses vertus et par sa dévotion bien connue envers la Mère de Dieu? Et la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ne donne-t-elle pas à Pie IX un droit tout particulier à l'honneur que nous lui faisons? Sans doute l'Écriture nous a dit de ne louer personne avant sa mort (1). Mais est-ce contrevenir à cette défense que de donner au chef actuel de la catholicité un rang qu'il mérite si bien? Ici nous faisons de l'histoire; et l'histoire du pontificat du vertueux Pie IX n'est-elle pas remplie des témoignages de la piété de cet immortel pontife à l'égard de la Mère de Dieu?

Assurément on ne pourra pas, ou du moins on ne devra pas nous accuser de vouloir faire de l'adulation; car il est à peu près sûr que jamais cet évêque des évêques, ce pasteur des pasteurs ne verra notre livre, ne connaîtra notre travail; et quand même il connaîtrait l'œuvre, l'ouvrier lui restera certainement inconnu.

Mais inscrire ici le nom vénéré de Pie IX, c'est d'abord honorer le siège qu'il occupe, la triple couronne qu'il porte, et la haute dignité dont il est revêtu. C'est ensuite témoigner à ce digne successeur de Pierre la gratitude que nous inspire l'hommage éclatant et solennel qu'il vient de rendre à Marie en la proclamant conçue sans la souillure originelle; enfin c'est continuer jusqu'à nos jours, jusqu'à l'heure où nous ééri-

(1) Eccles. xi, 30.

vons notre belle série des serviteurs illustres de la Vierge des vierges. Ajoutons que c'est nous fournir à nous-même l'occasion et le droit de continuer à relater les principales actions des souverains pontifes à la gloire de Marie.

En effet, nous avons eu soin, dans tout le cours de cet ouvrage, de placer, et, pour ainsi dire, d'échelonner, de distance en distance, un pape reconnu comme saint et remarquable par sa dévotion envers la divine Mère du Sauveur.

Par ce moyen, nous avons pu montrer, dans toute la suite des âges, ce que l'Église mère et maîtresse, ce que les vicaires du Christ ont fait de règne en règne, de siècle en siècle, en faveur du culte bien-aimé de la Reine des anges.

En fermant notre liste des serviteurs de Marie par le nom chéri de Pie IX, nous nous mettons à même de mentionner ce que les papes ont fait en l'honneur de la Vierge depuis Pie V, le dernier pape qui ait donné son nom à un de nos chapitres, jusqu'au pontife vénéré qui gouverne actuellement la barque de saint Pierre; nous nous mettons encore à même de nommer ceux de nos contemporains qui continuent de nos jours la glorieuse famille des serviteurs illustres de la Mère de Dieu.

Nous avons donc bien des motifs d'agir comme nous l'avons fait; et, ces motifs étant connus, nul ne nous blâmera de l'idée que nous avons eue, du parti que nous avons pris.

Ceci mis en avant, entrons en matière; et d'abord disons ce que, depuis Pie V, les pontifes de Rome ont fait pour honorer Marie.

Et encore ici une plainte s'échappera, malgré nous, de notre cœur. Doué par l'auteur de tout don d'un grand amour pour le travail et d'une santé qui comporte une application soutenue, notre besoin le plus pressant, notre bonheur le plus doux, sont d'employer utilement les jours que Dieu nous donne et de faire rendre à notre vie et à notre intelligence tout ce qu'elles peuvent rendre pour la gloire de Dieu et pour le bien de la religion dont nous sommes le soldat dévoué.

Mais si, d'un côté, dans le poste où la Providence nous a mis, nous avons, pour l'étude, beaucoup de temps, beaucoup de paix et de loisir, de l'autre, éloigné des grandes villes et des bibliothèques publiques, n'ayant guère que les livres qui sont à nous en propre, nous sommes trop dépourvu des ressources que présentent les cités importantes et sans lesquelles il est bien difficile de travailler d'une manière avantageuse.

Ces réflexions amères, nous les avons faites souvent; mais jamais elles n'ont été plus justes qu'elles ne le sont dans la circonstance présente.

Pour l'exécution de ce dernier chapitre, il nous faudrait pouvoir consulter l'histoire détaillée de ces trente pontifes qui ont occupé le Saint-Siège depuis Pie V jusqu'à Pie IX; il nous faudrait pouvoir consulter même les journaux qui racontent jour par jour les actes publics ou privés de ces suprêmes conducteurs de la barque de saint Pierre. Et nous n'avons sous la main aucune de ces ressources. Cette partie de notre travail aura donc des lacunes que nous n'ignorons pas, que nous signalons même et dont nous sommes les premiers à nous plaiudre. Mais, encore une fois, nous

ne pouvons donner que ce que nous avons reçu. L'histoire ne s'invente pas ; et notre livre appartient à l'histoire. Espérons que, plus tard, ce qui va manquer ici à notre œuvre sera complété par nous-même ou par d'autres plus heureux et plus riches que nous en documents historiques, en renseignements biographiques.

Pie V eut pour successeur immédiat Grégoire XIII. Ce pontife, l'un des hommes les plus profonds de son siècle dans le droit civil et canonique, ne fut pas moins pieux que savant. Il signala notamment sa dévotion à l'égard de la très sainte Vierge par un grand nombre d'actes. D'abord il confirma l'Association ou confrérie connue à Rome sous le nom des Recommandés de la bienheureuse Vierge ou du Gonfalon et dont nous avons déjà parlé.

Grégoire XIII lui donna une nouvelle approbation ; il ajouta aux indulgences qui lui avaient déjà été accordées ; il l'éleva au rang d'Archiconfrérie, et lui donna le droit de s'adjoindre d'autres associations. Il fit plus : plein d'estime pour cette institution, il lui confia le soin de racheter ceux des chrétiens qui, appartenant aux états pontificaux, étaient tombés dans l'esclavage entre les mains des infidèles. Il lui donna pour cela des sommes considérables, et lui permit de faire des quêtes à la même intention. Il approuva aussi les congrégations établies depuis quelque temps en l'honneur de la Mère de Dieu parmi les élèves de la société de Jésus, et qui opéraient, au sein de cette jeunesse, un bien immense. En honorant ces congrégations de sa haute approbation et en les enrichissant de faveurs spirituelles, le pieux pontife contribua puis-

samment à les multiplier et à les rendre plus ferventes encore qu'elles ne l'étaient quoiqu'elles le fussent déjà beaucoup. Grégoire XIII se montra en outre fort zélé pour le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette. Il augmenta les indulgences que ses prédécesseurs avaient accordées à ce saint lieu; il donna de plus amples pouvoirs aux prêtres qui y entendaient les confessions; il fit réparer et élargir les routes qui y conduisent; il y fonda un collège pour trois cents jeunes gens de la Dalmatie; et il fit présent à l'église d'un double jeu d'orgues d'une grande valeur. La rose d'or que les papes sont dans l'usage de bénir, le dimanche dit *Lætare*, et qu'ils envoient ordinairement à une reine ou princesse de la terre, Grégoire XIII la décerna, en 1585, l'année même de sa mort, à la Reine du ciel, et il fit mettre cette rose dans un magnifique vase d'or supporté par un trépied d'or aussi et d'une coudée et demie de haut. Il érigea la chapelle de la sainte Vierge, dans l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, en chapelle privilégiée en accordant, pour la délivrance des âmes du purgatoire, des indulgences particulières aux prêtres qui y diraient la messe. L'année d'avant sa mort, en 1584, il avait établi, à Rome, sur les instances d'Aquaviva, général des Jésuites, la confrérie de l'*Annonciation-de-Sainte-Marie-sur-la-Minerve*, dont le but charitable était de soulager les pauvres orphelins et de pourvoir de dots les jeunes filles sans fortune qui voulaient se marier. Le 20 avril 1578, il avait confirmé l'ordre des Servites ou petits serviteurs de la glorieuse Vierge Marie. Ce fut sous son pontificat que fut bâtie, à Rome, entre les monts Viminal et Exquilin, l'église de *Sainte-Marie-aux-Monts*, ainsi appelée du lieu où

elle est située. En 1580, il approuva l'ordre des Carmes déchaussés en Espagne. Il régla que tous les ans, dans le même royaume, on célébrerait, par une fête, l'anniversaire de la grande et mémorable victoire remportée sur les Turcs et les Maures par Alphonse VIII, roi de Castille, en 1212. Dans cette bataille, la croix et l'image de la sainte Vierge avaient été portées à la tête de l'armée chrétienne. L'étendard sur lequel la sainte Vierge est représentée est encore aujourd'hui dans l'église de Tolède. Ce fut encore Grégoire XIII qui, en 1584, voulut que la fête de sainte Anne, mère de la Vierge toute pure, fût célébrée dans toute l'Église. Il confirma toutes les indulgences accordées à l'ordre des Carmes. On sait que l'anagramme du saint nom de Marie a été composé avec ces cinq psaumes de David :

✠ agnificat, etc.

✠ d Dominum, cum tribularer, clamavi, etc.

✠ etribue servo tuo, etc.

— n convertendo, etc.

✠ d te levavi oculos meos, etc.

Grégoire XIII accorda, en 1578, cent jours d'indulgences à tous ceux qui réciteront ces psaumes.

Enfin, s'il ne concourut pas, comme Pie V, à de nouveaux triomphes sur les Turcs, il voulut, à son exemple, célébrer la magnifique victoire de Lépante. L'un avait institué à cette occasion, en l'honneur de la sainte Vierge, la fête de Notre-Dame-de-la-Victoire, et l'autre établit celle du Rosaire. Le premier avait ordonné que l'anniversaire de ce glorieux événement serait, chaque année, célébré, le sept octobre, dans l'ordre de saint Dominique, par les associés du Rosaire; le second ar-

rêta, par une bulle donnée en 1573 et commençant par ces mots : *Monet Apostolus*, que cette fête serait étendue à toute l'Église et faite avec solennité, le premier dimanche d'octobre, sous le titre de Notre-Dame-du-Rosaire.

Grégoire XIII eut pour successeur le fameux Sixte V qui ne fut pas moins grand pape que lui et qui ne montra pas moins de zèle pour la gloire de Marie. Outre les différentes bulles qu'il publia touchant la conception de cette Vierge immaculée, il fit un discours remarquable sur le même sujet; et ce discours fut imprimé. Dès le commencement de son pontificat, il donna, en l'honneur de la sainte Vierge, le titre, le rang et les privilèges de cité au bourg ou village de Lorette; il l'érigea même en évêché, il ajouta à son territoire le Mont-Royal tout entier, et il ordonna à toutes les villes de la Marche d'Ancône d'avoir à elles un hôtel dans cette cité. Il fit faire pour l'église de Notre-Dame-de-Lorette trois magnifiques portes de bronze merveilleusement sculptées et d'une valeur de quarante mille écus. A Rome, il fit bâtir la fameuse chapelle *de la Crèche* dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Il décora de quatre obélisques les places de Saint-Pierre-du-Vatican, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-du-Peuple. Il approuva et confirma, en 1586, l'ordre de Notre-Dame-des-Feuillants, qui avait pris naissance en 1575, dans le diocèse de Toulouse. Il remit dans le calendrier des fêtes celle de la Présentation qu'on en avait effacée. Enfin, il donna des marques spéciales de sa bienveillance à l'archiconfrérie du Gonfalon pour laquelle son prédécesseur avait eu une affection toute particulière.

Urbain VII qui succéda à Sixte V ne régna que douze jours; et cependant ce court espace de temps lui suffit pour donner un grand et solennel témoignage de sa piété envers la Mère de Dieu; car, par son testament, il laissa tous ses biens à l'archiconfrérie de *Notre-Dame-de-l'Annonciation* pour être, lesdits biens, employés à doter des filles pauvres et honnêtes. On voit par là ce qu'il eût fait si Dieu ne l'eût pas ravi si tôt à son Église de la terre.

Ce fut le 8 décembre 1590, et, par conséquent, le jour de la fête et sous les auspices de Marie conçue sans tache originelle, que Grégoire XIV fut couronné; mais, comme son prédécesseur, il ne fit que paraître et disparaître.

Le règne pontifical d'Innocent IX fut encore plus court.

Clément VIII lui succéda. En 1594 ce pontife approuva la grande confrérie établie à Rome sous le titre de *Sainte-Marie-du-Suffrage* pour le soulagement des âmes du purgatoire, et il l'enrichit d'indulgences. L'année suivante, il donna son approbation à la congrégation des Clercs séculiers, instituée pour l'instruction gratuite des enfants pauvres, et mise, dès son origine, sous le patronage de Marie. Plus tard, il accorda des indulgences à tous ceux qui visiteraient pieusement, à Arras, la chapelle du Cierge-Miraculeux, dite aussi chapelle des Ardents. Sa dévotion à Marie lui inspira de faire le voyage de Lorette, où il laissa des preuves éclatantes de sa piété et de sa générosité. Mais ce fut surtout lors de l'abjuration de Henri IV, roi de France, que brilla la confiance de ce saint pape en la bienheureuse Vierge; car il ordonna que, dans toute la ville

de Rome, on adresserait, à cet effet, des prières ferventes et publiques à Dieu et à Marie. En conséquence de cet ordre, on fit, dans toutes les églises, les supplications solennelles des quarante heures. Le pape donna lui-même l'exemple du recours à l'auguste Mère de Dieu, car on le vit, à deux fois différentes, aller, dès le matin, pieds-nus, avec toute sa maison, prier à *Sainte-Marie-Majeure*, y célébrer la messe avec grande ferveur, et en revenir la tête baissée, les larmes aux yeux, sans regarder personne, sans parler à qui que ce fût, et sans donner, le long du chemin, contrairement à l'usage, aucune bénédiction. La Vierge exauça ces vœux; et Henri rentra dans l'Église.

La piété de Clément VIII envers la Mère de Dieu paraît et se révèle jusque dans la pénitence qu'il imposa au monarque français; puisqu'il lui enjoignit, entre autres obligations, de réciter, à moins d'empêchement légitime, tous les jours le chapelet, tous les mercredis les litanies, et tous les samedis le rosaire en l'honneur de Celle que Henri avait prise pour patronne.

Paul V ne fut pas moins dévot à cette Vierge; et il lui prouva son respect en mille manières différentes. D'abord, et dès le commencement de son pontificat, il fit orner à grands frais et décorer somptueusement l'église de *Sainte-Marie-Majeure*; il en fit réparer la tour que le tonnerre avait frappée et ébranlée; il en fit refondre la cloche qu'il augmenta notablement; il en agrandit considérablement la sacristie et le chœur; il y fit faire et orner la magnifique chapelle Borghèse dans laquelle il plaça une image de la Vierge peinte par saint Luc, encadrée dans un rétable formé de quatre superbes colonnes de jaspé, et entourée d'un

cadre enrichi de diamants, d'escarboucles et d'autres pierres précieuses d'une valeur immense. Outre les ornements sacerdotaux dont il fit don à cette chapelle et qui étaient du plus grand prix, il la dota d'un riche mobilier en argent et qui se composait d'une croix de plus de deux mille livres, de douze statues des Apôtres pesant six mille écus, de candélabres et d'autres objets de même espèce et de même matière; il fit, de plus, une riche dotation pour les prêtres qui, à l'avenir, desserviraient cette chapelle; enfin il fit dresser, toujours dans le même lieu, une fort belle colonne de marbre qui avait été trouvée dans les ruines de l'ancien temple de la Paix et qu'il surmonta d'une statue en bronze de la Mère de Dieu. Selon quelques auteurs, il fit encore bâtir sur le mont Quirinal, et en l'honneur de la sainte Vierge, une fort grande chapelle.

En 1607, il approuva, par une bulle spéciale, l'ordre militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel institué par Henri IV et dont les chevaliers devaient dire, tous les jours, l'office de la Vierge ou du moins le chapelet. La patronne de cet ordre était, bien entendu, Notre-Dame du Mont-Carmel; et ses membres devaient porter sur leurs manteaux, au côté gauche, une croix de velours ou satin tanné, ancrée à l'orle d'argent et au milieu de laquelle était l'image de la sainte Vierge entourée de rayons d'or, le tout en broderie. Ces mêmes chevaliers devaient encore avoir au cou une croix d'or ancrée et au milieu de cette croix, des deux côtés, l'effigie de Marie. La fête principale de leur institut était celle de Notre-Dame du Mont-Carmel, qu'ils devaient tous célébrer avec grande solennité le sixième jour de juillet.

« Jamais pape, dit M. Henrion, n'a plus que Paul V approuvé d'ordres religieux et de congrégations différentes. Ainsi, il approuva les Filles de Notre-Dame de Bordeaux, les Ursulines de Paris, l'Oratoire du cardinal de Bésulle; il unit les prêtres de la Doctrine chrétienne aux Somasques, agréa les Clercs séculiers de la Mère de Dieu, et érigea en titre de religion les Visitationnaires de saint François de Sales. » Or tous ces instituts faisaient tout spécialement profession de piété envers la sainte Vierge. Les approuver c'était donc favoriser l'extension de la famille de Marie, c'était contribuer à son accroissement; c'était servir cette Vierge. Il la servit encore en accordant, en 1616, mille jours d'indulgence à quiconque la saluerait, selon l'usage, au son même de la cloche; et, au mois de juillet de cette même année, il renouvela, touchant la conception de la sainte Vierge, les décrets de Sixte IV et de Pie V; il ajouta aux peines portées par ces pontifes contre les transgresseurs de ces constitutions; et, au mois d'août de l'année suivante, il défendit expressément de soutenir dans les sermons, dans les leçons professorales, dans les thèses, en un mot dans tous les actes publics que Marie avait contracté la tache originelle; mais il ne défendit pas de le penser en particulier. La dévotion de Paul V à l'égard de la très sainte Vierge lui inspira encore d'accorder, en 1608, des indulgences plénières aux confrères du Rosaire qui, le premier dimanche de chaque mois, assistent à la procession qui se fait dans les chapelles ou églises du Rosaire; de donner aussi des indulgences à tous ceux qui portent le petit habit de Notre-Dame-du-Mont-Carmel autrement dit le scapulaire; de renouveler, par des lettres apos-

toliques, toutes les indulgences accordées jusque-là aux confréries du Rosaire ; d'accorder l'indulgence plénière à tous les membres de la confrérie de Notre-Dame-du-Mont-Carmel le jour de leur entrée dans la dite confrérie, le jour de la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et le jour de leur mort.

Enfin, ce fut encore Paul V qui, par un bref du 2 décembre 1605, « accorda des indulgences à une très aimable dévotion des Péruviens envers la sainte Mère de Dieu. Tous les samedis soir, Indiens et Espagnols s'assemblent à l'église, à la fin de complies, pour chanter ou entendre chanter le *Salve Regina* et les litanies de la sainte Vierge, litanies plus longues, plus variées, et, à notre avis, plus pieuses encore que celles de Lorette (1). » Parmi les titres poétiques et gracieux qu'elles contiennent, nous mentionnerons ceux-ci : *Mère de la charité, Mère de la vérité, Mère de la sainte espérance, Mère de la beauté, Fille du Père des lumières, Étoile de la mer, Autel des parfums, Flambeau du ciel, Trône de Salomon, Rose sans épine, Aurore étincelante, Fleur de virginité, Lis de pureté, bel olivier, Jardin fermé, Buisson incombustible, Puits des eaux vives, Mère des orphelins*, etc. En accordant des indulgences au chant de ces belles litanies, Paul V les approuva. Elles pourraient donc être chantées dans toute l'Église ; et ce serait, selon nous, une bonne pratique à adopter.

La brièveté du pontificat de Grégoire XV ne permit pas à ce pape de faire beaucoup de choses. Et cependant, quoique court, son règne fut plein de bonnes

(1) Rochbacher, *Histoire universelle de l'Église*.

œuvres. En ce qui intéresse la gloire de Marie, ce pontife ordonna, par une bulle du 23 avril 1622, que la fête de sainte Anne, mère de la sainte Vierge, serait désormais célébrée comme fête de précepte; et le 2 décembre de cette même année, il institua la fête de saint Joachim, père de cette même Vierge, et il la fixa au 20 mars avec le rang de fête double. Ce fut ainsi qu'il honora la fille dans la personne de ses parents. Renouvelant, sur la conception, les décrets de Paul V, son prédécesseur, et enchérissant sur eux, il défendit, sous les peines les plus sévères, d'avancer ou de soutenir, même dans des écrits ou entretiens privés, que Marie avait contracté la souillure originelle; il défendit de prononcer l'affirmative sur ce point, soit dans des traités, soit dans des discussions.

On voit évidemment par là quel était son sentiment sur cette matière; et cependant, il défendit de se servir soit dans l'office, soit à la messe, d'un autre mot que celui de conception, ne voulant pas qu'on empiétât dans la liturgie sur les droits inaliénables de l'Église.

Avant son pontificat, Urbain VIII qui reçut le surnom d'*Abeille Attique* à cause de son bon goût en fait de littérature ancienne, avait, dans sa jeunesse, consacré ses talents à faire des hymnes et des odes sur les fêtes de Notre Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs saints. En 1626, il posa, à Rome, la première pierre de la première église bâtie à la gloire de Dieu sous le titre de la Conception de Marie. Cette église appartenait à l'ordre des Capucins.

Nous lisons dans l'histoire d'Innocent X, successeur d'Urbain VIII, qu'à sa demande sans doute, la sainte Vierge fut tout spécialement invoquée en faveur de ce

pontife à ses derniers moments. Car, dit M. Rorhbacher, dans sa dernière maladie Innocent X appela près de lui son prédicateur Paul Oliva, lui ordonnant de ne plus le quitter, mais de lui apprendre à bien mourir et de l'aider à réciter alternativement des prières. Ayant reçu les sacrements, il fit venir les cardinaux et se recommanda à leurs prières. Ils récitèrent aussitôt les litanies de la sainte Vierge (1). »

En 1671, Alexandre VII qui succéda à Innocent X, déclara que la dévotion à l'immaculée Conception était pieuse; il défendit cependant de censurer ceux qui ne croyaient point cette conception immaculée. Le 1^{er} janvier 1666 il avait donné une bulle en confirmation de l'institut des religieuses établies à Caen sous le nom de Notre-Dame-de-la-Charité.

Nous lisons de Clément IX qu'il aimait beaucoup les pauvres, et que, quatre fois par an, à Pâques, à la saint Pierre, à l'Assomption et à la Toussaint, on les réunissait dans trois églises différentes où on les entendait à confesse, où on les communiait et où on leur distribuait des aumônes. Le pape lui-même entendait alors les confessions dans l'église du Vatican (2).

Le 17 février 1678, le Père Capisucci, dominicain, maître du Sacré-Palais, ayant censuré et défendu de lire, débiter ou garder un petit livre imprimé sous le titre d'*Office de l'immaculée Conception*, livre approuvé par le pape Paul V qui avait même accordé cent jours d'indulgences à ceux qui réciteraient dévotement l'office qu'il contenait, cette censure, qui semblait

(1) Rorhbacher, *Histoire universelle de l'Église*, t. xxv, p. 17.

(2) *Ibid.*, t. xxvi, p. 5.

porter directement sur la croyance au privilège de la conception sans tache et la frapper de réprobation, mit en rumeur toute l'Église catholique. Bayle lui-même (1) tout aguerri qu'il était contre les scandales, dit qu'elle scandalisa une infinité de personnes, et qu'en France il n'y eût que les Jansénistes qui l'approuvèrent. Ils lui donnèrent en effet les plus magnifiques éloges. Mais l'empereur s'en plaignit directement au pape. Innocent, sur la parole du dominicain, répondit qu'on avait censuré l'office en question non en lui-même, mais parce que l'éditeur y attachait une indulgence apocryphe et qu'il assurait faussement que cet office avait été approuvé par Paul V. Il ajoutait que, par cette condamnation, on n'avait nullement prétendu affaiblir le culte de la Mère de Dieu, mais plutôt l'augmenter autant qu'il serait possible et le rendre plus digne de la piété des fidèles en en bannissant jusqu'à l'ombre du mensonge. Cette explication était assurément nécessaire; car, à s'en tenir aux termes de la censure, elle tombait à plomb sur l'office dont elle interdisait la lecture et la récitation, et non pas sur la publication de l'indulgence dont elle ne faisait aucune mention. Le pontife parut enfin douter de la droiture du dominicain, et pensa qu'il fallait rassurer autrement la piété des fidèles. A cette fin, il ordonna que, dans les nouvelles éditions qui se feraient de l'office ainsi rendu suspect par une véritable rouerie, on ajouterait, dans l'oraison, un mot qui marquait bien ce qu'il pensait lui-même de la conception de Marie, c'est-à-dire qu'aux termes de conception sainte on ajouterait celui d'*immaculée*. Ainsi la joie de

(1) Dict. art. Innocent XI.

ceux qui avaient intrigué pour faire supprimer cet office se convertit bientôt en clameurs chagrines (1).

Un des actes les plus marquants du pontificat d'Alexandre VIII, fut la condamnation des trente et une propositions dénoncées à Innocent XI, alors que ce pontife occupait la chaire de Pierre, et au nombre desquelles quelques-unes concernaient le culte de la sainte Vierge auquel elles étaient hostiles. Alexandre VIII vengea ce culte en frappant un enseignement qui lui était contraire. « Car on trouve dans la vingt-cinquième et la vingt-sixième proposition une confirmation bieu convaincante de ce qu'on a si souvent expérimenté, que les ennemis de la foi d'un Dieu fait homme, le sont toujours de sa Mère. En effet, on ne rougit pas d'y avancer que les louanges données communément à Marie sont vaines; mais ces blasphémateurs, prouvant au même lieu que leur impiété à l'égard de la Mère s'étend à la personne même du Fils, ajoutent que l'offrande faite par Marie le jour de sa Purification annonce non-seulement qu'elle avait besoin d'être purifiée, mais, ô comble de l'irrégion! que son Fils, que le Saint des saints, avait eu part à la tache qu'elle avait contractée (1).

Entre Alexandre VIII et Pie VI l'histoire compte huit papes, qui sont : Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII, Benoît XIV, Clément XIII et Clément XIV.

Nous ne doutons nullement que ces chefs de l'Église n'aient donné, dans le cours de leur pontificat, bien plus d'une preuve de piété à la Mère de Dieu. Mais

(1) Berault-Bercastel, *Hist. gén. de l'Église*, t. IX, p. 225.

(2) *Ibid.*, p. 323.

nous n'avons trouvé sous ce rapport, dans l'histoire de leur règne donnée par Bérault-Bercastel et par M. Rochbacher, aucun fait à signaler.

Disons pourtant que l'illustre et savant Benoit XIV fit un *Traité des fêtes de la sainte Vierge*, et qu'en approuvant la congrégation des Missionnaires du saint Rédempteur, établie par saint Liguori, il donna à la Mère de Dieu une famille de plus pour l'aimer, une légion de plus pour défendre sa gloire.

Le pontificat de Pie VI fut, comme chacun sait, un des plus longs, mais aussi l'un des plus orageux qu'offrent les Annales ecclésiastiques. Durant cette tempête de vingt-quatre ans et demi, combien de fois le pilote de la barque de Pierre ne pleura-t-il pas aux pieds de la divine et toute bonne consolatrice des affligés ! A l'exemple du Sauveur pleurant sur Jérusalem, combien Pie VI ne versa-t-il pas de larmes amères sur les maux de l'Église, et que de consolations ne demanda-t-il pas à la Mère de miséricorde ? Ayant résolu de faire le voyage de Vienne pour terminer dans cette ville, sans intermédiaire, les différends qui existaient, depuis trop longtemps, entre l'empire et le saint-siège, il voulut aller à Lorette recommander à Marie le succès de cette démarche ; et là, il joignit ses dons à ceux dont la piété libérale enrichissait, chaque jour, cette chapelle magnifique autant que révéree. Arrivé dans la capitale de l'Autriche, et avant de traiter avec l'empereur Joseph II des affaires qui motivaient sa présence à Vienne, il dit, le jour de l'Annonciation, la première des messes qu'il célébra dans cette cité, voulant par là placer sous les auspices de Marie les grands intérêts qui lui avaient fait quitter Rome. Quand le moment

fut arrivé où cet illustre martyr allait recevoir la palme due à ses longs et pénibles travaux, il multiplia les bonnes œuvres, les exercices de piété et en particulier les témoignages de sa confiance en la Mère de Dieu, confiance qui avait toujours été un des caractères les plus saillants de sa religion. Car il récitait, tous les matins, avec une ferveur admirable, les litanies de la sainte Vierge dont il baisait ensuite l'image avec une affection toute filiale. Tous les soirs, il disait le chapelet avec les personnes de sa maison. Peu d'heures avant sa mort, il fit un suprême effort et récita encore le rosaire tout entier; puis, de sa main défaillante, il bénit encore des chapelets qu'on avait mis sur son lit afin qu'il les indulgeât.

Pie VII, dont le pontificat ressemble sous tant de rapports à celui de Pie VI, eut des jours non moins mauvais que son prédécesseur; et, comme ce prédécesseur, il chercha sa force en Dieu et en celle que l'Église appelle la *Tour de David*. Entre autres preuves qu'il donna de sa religion envers la Mère de Dieu, citons le rescrit du 21 mars 1815, rescrit par lequel cet auguste pontife accorda à tous les fidèles qui, en particulier ou en public, pendant le mois de mai, honoreront, par des hommages, par des prières et autres actes de vertu, la très sainte Vierge, pour chaque jour du mois, l'indulgence de trois cents jours, et, une fois dans le mois, l'indulgence plénière au jour où, s'étant confessés et ayant communiqué, ils prieront pour les besoins de l'Église et selon les pieuses intentions de sa sainteté; le même rescrit accorde aux fidèles la faculté d'appliquer toutes ces indulgences aux âmes du purgatoire. Ainsi, non-seulement Pie VII approuva la

dévotion du mois de Marie, née sous son pontificat ou sous celui de Pie VI, mais il l'encouragea, il l'excita en lui ouvrant les trésors de l'Église. Oh ! faisons des vœux ardents pour que cette aimable pratique, qui consacre à Marie le douzième de l'année et par conséquent de la vie, non-seulement se soutienne, mais pour qu'elle se propage et qu'elle gagne à Dieu et à Marie beaucoup d'hommages, beaucoup de cœurs.

Le nom de Pie VII est inscrit, à la suite de celui de Pie VI, sur la liste des papes qui sont allés prier à Notre-Dame-de-Lorette et qui ont eu pour ce saint lieu une dévotion marquée et digne d'être proposée pour modèle à tous les chrétiens.

Parmi toutes les vertus dont la vie de Grégoire XVI présente l'admirable et édifiant tableau, l'histoire signale avec raison la piété envers Marie. Aussi cet éminent pontife a-t-il été quelquefois appelé *le Pape de la sainte Vierge*, parce que cette Vierge parut le favoriser tout particulièrement, et parce que, de son côté, il la servit et l'honora avec un zèle tout spécial. Ainsi, dans le conclave de 1829 où fut élu Pie VIII, le cardinal Capellari, qui fut depuis Grégoire XVI, avait eu, le 25 mars, jour de l'Annonciation de la Mère de Dieu, vingt-quatre suffrages. Marie sembla par là le désigner pour être, à la prochaine élection d'un nouveau pontife, le chef suprême de l'Église. Ce fut sous les auspices de cette Vierge divine qu'il fut élevé sur le saint-siège, puisque son élection eut lieu le deux de février 1831, jour où le monde catholique honore la Purification de la Mère sans souillure. Il choisit le 15 août 1832, jour solennel de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, et l'église de *Sainte-Marie-Majeure* pour

donner à l'univers chrétien son immortelle encyclique commençant par ces mots : *Mirari vos arbitramur*, et relative aux maux de l'Église à cette époque. Le 8 septembre 1835, jour de la Nativité de Notre-Dame, commença à Rome, par son ordre, cette procession solennelle, qu'à l'exemple de saint Grégoire-le-Grand et pour la même fin, il présida lui-même et dans laquelle on porta, avec tant de pompe et de respect, l'image miraculeuse de la sainte Vierge peinte par saint Luc.

Dans l'encyclique dont nous venons de parler, après avoir énuméré les douleurs de l'Église et les peines qu'il ressent lui-même, il donne aux patriarches, primats, archevêques et évêques de salutaires et sages conseils, il exprime des vœux, puis il s'écrie : « Afin » que tout cela arrive heureusement, levons les yeux » et les mains vers la très sainte Vierge Marie qui, » seule, a anéanti toutes les hérésies et qui forme » notre plus grand sujet de confiance ou plutôt qui » est tout le fondement de notre espérance. Qu'au mi- » lieu des besoins pressants du troupeau du Seigneur, » elle implore par sa protection une issue favorable » pour nos efforts, pour nos desseins et pour nos dé- » marches. »

Le 5 octobre de l'an 1833, il disait dans un bref adressé à l'évêque de Rennes au sujet d'une lettre de M. de Lamennais : « Après avoir imploré la protection » de la sainte Vierge, Mère, Souveraine, Guide et Maï- » tresse de tous les hommes, nous demandons, par » une prière humble et continuelle, au Père des lu- » mières, que votre voix ayant reçu la force d'en-haut, » nous ayons à nous féliciter d'un si grand sujet de » joie procurée à nous et à l'Église, » par la soumis-

sion entière et sincère du même Lamennais au jugement du saint-siège.

Dans la lettre que ce grand pontife adressa, à la date du 28 décembre de la même année, au même écrivain illustre pour le féliciter de ses bonnes dispositions, Grégoire XVI invoque encore l'auguste Mère, car, dit-il en terminant : « Nous ne demandons qu'une » chose à Dieu qui dispense tous les biens, et c'est » l'objet de nos plus ardentes prières : c'est que, par » l'intercession de la très sainte Vierge qui est notre » espérance, notre guide et notre maîtresse dans les » jours de difficultés et d'orages, il confirme ce qu'il » a fait. »

Enfin, dans son discours au Consistoire du 1^{er} février 1836, le même pape s'exprime ainsi : « Nous » vous exhortons, vénérables frères, dans la commémoration solennelle de ce jour où la Vierge, Mère » de Dieu, entra dans le temple pour présenter au » Père céleste son Fils unique, l'ange du Testament, » le roi pacifique attendu si longtemps sur la terre, » nous vous exhortons tous, vous qui partagez ici » notre douleur, à vous approcher en suppliant de » cette Vierge sainte, et à implorer avec nous, par des » prières communes, son secours dans l'affliction de » l'Église, afin que, par celle à laquelle il appartient » de détruire toutes les hérésies, les discordes s'apaisent, les troubles cessent, le repos et la tranquillité » renaissent, et que la fille de Sion quitte son deuil, » se dépouille de ses souillures et prenne des vêtements de joie. »

L'histoire de la vie privée et de la vie publique de ce vénéré pontife nous offrirait, si nous la consultations

tout entière, bien d'autres témoignages de sa dévotion à Marie ; mais ceux-ci nous suffisent ; et ils nous disent assez comment on a pu donner au successeur de Pie VII le titre de *pape de la Vierge*, comme quelques-uns l'ont appelé.

Mais arrivons à l'auguste et bien-aimé pontife qui doit clore et couronner toute notre série des serviteurs illustres de la Reine des vierges ; arrivons à Pie IX dont les vertus rappellent et reproduisent sur le Saint-Siège les plus grands et les plus saints personnages qui s'y soient assis.

Comme on vient de le voir par le peu que nous avons dit du pape précédent, la dévotion à Marie venait de briller d'un vif éclat et de brûler d'une grande ferveur sur la chaire apostolique lorsque Pie IX y monta.

Et certes, il ne devait pas la laisser s'y éteindre, s'y refroidir. Il n'est encore qu'au commencement de la dixième année de son pontificat, et déjà il a fait, nous n'hésitons pas à le dire, en l'honneur de la Vierge-Mère, plus que n'ont fait aucuns de ses prédécesseurs, y compris ceux dont le règne a eu la plus longue durée.

Et d'abord, il est probablement le premier de tous les papes qui ait, avec son nom de famille et d'élection hiérarchique, porté sur le trône pontifical celui de *Marie* qu'il reçut en entrant dans l'Église par la grâce du baptême. Vers l'âge de vingt-deux ans, il dut à une fervente intercession de la sainte Vierge d'être guéri d'un mal contre lequel toute la science des médecins est impuissante. Ce fut, en conséquence de cette guérison et pour pouvoir mieux servir Celle à

qui il la devait, qu'abandonnant soudain la carrière militaire, il se consacra au service des autels.

Impossible dès à présent de rapporter ici, et dans les bornes étroites que nous devons nous imposer, tout ce que, depuis neuf ans, le chef actuel de l'Église a fait et dit à la gloire de la très sainte Vierge; impossible de relater, à moins d'en faire un livre entier, tous les actes, toutes les paroles par lesquels ce vicair du Christ a manifesté au monde son tendre amour pour Marie, Mère de Dieu, Reine des anges et des hommes. Aussi ne rechercherons-nous pas le détail historique de tout ce que la vie privée et la vie publique de Pie IX offrent de glorieux à la très sainte Vierge. Il nous suffit, ainsi que nous l'avons déjà dit en commençant ce chapitre, il nous suffit de la proclamation solennelle de l'immaculée conception de la Vierge, Mère de Dieu, faite par ce pontife, pour lui donner le droit incontestable de figurer aux premiers rangs des serviteurs illustres de cette Vierge par excellence. Il nous suffit à nous de reproduire ici les lettres apostoliques adressées par ce pontife de Rome, par ce chef de l'Église à la ville et à l'univers.

Faisons donc silence et écoutons :

Pie, évêque,
serviteur des serviteurs de Dieu,
pour en perpétuer la mémoire.

« Le Dieu ineffable, dont les voies sont miséricorde et vérité, la volonté toute-puissante et dont la sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur, ayant prévu de toute éternité la ruine lamentable du genre humain tout entier par

suite de la transgression d'Adam, et ayant, par un mystère caché dans les profondeurs des siècles, décrété d'accomplir en l'incarnation du Verbe l'œuvre première de sa bonté d'une manière plus mystérieuse, afin que l'homme, entraîné dans le mal par les pièges de la malice de Satan, ne périclât pas, contrairement au dessein de sa miséricorde, et afin que ce qui devait tomber dans le premier Adam se relevât plus heureusement dans le second, choisit et prépara dès le commencement, et avant les siècles, à son Fils unique, une Mère de laquelle, par son incarnation, il devait naître dans l'heureuse plénitude des temps; et il l'aima par-dessus toutes les créatures, à ce point qu'il mit uniquement en Elle toutes ses complaisances. Aussi, bien au-dessus de tous les esprits angéliques et de tous les saints, il la combla d'une manière si admirable de l'abondance de tous les dons célestes puisés au trésor de la divinité, que, toujours exempte de toute espèce de tache du péché, toute belle et toute parfaite, Elle réunit en elle une plénitude de sainteté et d'innocence telle, qu'après Dieu, on ne peut en imaginer une plus grande, et, qu'excepté Dieu, personne ne peut en comprendre la grandeur.

» Et, en effet, il était de toute convenance qu'elle brillât de l'éclat de la plus parfaite sainteté, et que tout à fait exempte de la tache elle-même du péché originel, elle remportât sur l'antique serpent le plus complet triomphe, cette Mère vénérable à laquelle Dieu le Père a résolu de donner son Fils unique, engendré de son sein, égal à lui, de telle façon qu'il fût naturellement tout ensemble le Fils commun de Dieu le Père et de la Vierge; cette Mère, que le Fils lui-même a

choisie pour être substantiellement sa Mère, et dont le Saint-Esprit a voulu que, par son opération, fût conçu et naquit Celui dont il procède lui-même.

» Cette innocence originelle de la Vierge intimement unie à son admirable sainteté et à sa dignité éminente de Mère de Dieu, l'Église catholique qui, toujours enseignée par le Saint-Esprit, est la colonne et le fondement de la vérité, n'a jamais cessé de l'expliquer, de la développer, de la féconder chaque jour davantage, par des raisons sans nombre et par des faits éclatants, comme une doctrine qu'elle avait reçue d'en haut, et qui était contenue dans le dépôt de la révélation céleste. Que cette doctrine fût en vigueur dès les temps les plus anciens, qu'elle fût entée profondément dans le cœur des fidèles, merveilleusement propagée dans le monde catholique par le soin et le zèle des pontifes, c'est que l'Église elle-même mit dans un grand jour, lorsqu'elle n'hésita pas à proposer la conception de la sainte Vierge au culte public et à la vénération des fidèles. Par ce fait éclatant, elle présenta la conception de la sainte Vierge comme une conception à part, merveilleuse, entièrement distincte de l'origine des autres hommes, et tout à fait sainte et vénérable, car l'Église ne célèbre de fêtes que pour les saints. Aussi la vit-on rechercher les propres paroles que les divines Écritures emploient pour parler de la sagesse incréée et représenter son origine éternelle, et les appliquer, dans les offices ecclésiastiques et la sacrée liturgie, à la formation de cette même Vierge qui avait été, dans les conseils de Dieu, l'objet du même décret que l'incarnation de la sagesse divine.

» Toutes ces croyances, toutes ces pratiques, reçues

presque partout parmi les fidèles, prouvent déjà quelle sollicitude montra pour la doctrine de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les églises. Toutefois, les faits éclatants de l'Église romaine méritent assurément d'être mentionnés en détail, à raison de la haute dignité et autorité qui doivent lui être incontestablement reconnues, puisqu'elle est le centre de la vérité et de l'unité catholiques, l'Église où fut seul gardé d'une manière inviolable le dépôt de la tradition, et de laquelle toutes les autres doivent tirer leur foi. C'est pourquoi cette même Église romaine n'eut rien de plus à cœur que d'employer les moyens les plus persuasifs pour établir, pour prouver, pour défendre le culte et la doctrine de l'immaculée Conception.

» Nous en voyons un témoignage évident, manifeste, dans les actes si nombreux et si remarquables des pontifes romains, nos prédécesseurs, auxquels, dans la personne du Prince des Apôtres, fut confié, par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, le soin et le pouvoir souverain de paître les agneaux et les brebis, de confirmer leurs frères dans la foi, de régir et de gouverner l'Église universelle.

» En effet, nos prédécesseurs se sont fait gloire d'instituer en vertu de leur autorité apostolique, la fête de la Conception, et par un office spécial et une messe propre, qui proclameraient ouvertement sa prérogative de l'exemption de la tache originelle, d'augmenter, de rendre plus éclatant, de développer le culte déjà établi, de l'enrichir soit en accordant des indulgences, soit en permettant aux cités, aux provinces et aux royaumes de choisir pour patronne la Mère de Dieu,

invoquée sous le titre de sa Conception Immaculée, soit en approuvant les confréries, les congrégations, les instituts religieux érigés en l'honneur de l'Immaculée Conception, soit en louant la piété de ceux qui élèveraient des monastères, des hôpitaux, des autels, des temples sous le titre de cette même Immaculée Conception, ou qui s'engageraient sous la foi du serment à défendre énergiquement la Conception Immaculée de la bienheureuse Mère de Dieu.

» De plus, ils se sont grandement réjouis de décréter qu'une fête de la Conception serait établie dans toute l'Église, du même rite et du même degré que la fête de la Nativité; que la même fête de la Conception serait célébrée par l'Église universelle avec octave et saintement solennisée par tous entre les fêtes qui sont commandées; et que chaque année, dans notre basilique patriarcale de Libère, il y aurait chapelle pontificale le jour consacré à la Conception de la Vierge; et, désirant faire pénétrer de plus en plus dans le cœur des fidèles cette doctrine de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et stimuler leur piété à honorer et vénérer la Vierge elle-même conçue sans la tache originelle, ils se sont empressés d'accorder la faculté de proclamer dans les litanies de Lorette et à la préface de la messe, la Conception Immaculée de cette même Vierge, en sorte que la loi de la croyance fut établie par la loi même de la prière. Attaché donc à suivre les traces de nos illustres prédécesseurs, non-seulement nous avons approuvé et reçu ce qu'ils ont si pieusement et si sagement établi, mais encore, nous souvenant de l'institution de Sixte IV, nous avons revêtu de notre autorité l'office propre de l'Immaculée

Conception et en avons, avec une très grande joie, accordé l'usage à toute l'Église.

Mais comme les choses qui appartiennent au culte sont unies par un lien intime avec leur objet, et ne peuvent demeurer fixes et stables si cet objet est lui-même incertain et douteux, pour cette raison, nos prédécesseurs les pontifes romains, appliqués à développer le culte de la Conception, ont employé tous leurs efforts à expliquer et inculquer et son objet et sa doctrine. En effet, ils ont clairement et manifestement enseigné que le culte s'appliquait à la Conception de la Vierge, et ils ont proscrit comme fausse et absolument contraire à l'esprit de l'Église, l'opinion de ceux qui soutenaient et affirmaient que ce n'était pas la Conception même, mais la sanctification de la Vierge que l'Église honorait. Ils n'ont pas jugé à propos d'être moins sévères envers ceux qui, pour ébranler la doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge, imaginant un intervalle entre un premier et un second instant de la Conception, prétendaient qu'en effet le culte s'appliquait à la Conception, mais non pas dans son premier instant et son premier moment; car nos prédécesseurs ont pensé qu'ils devaient soutenir et défendre avec tout le zèle possible et la fête de la Conception de la bienheureuse Vierge, et la Conception dans son premier instant, comme étant le véritable objet du culte. De là ces paroles du décret de notre prédécesseur Alexandre VII, par lesquelles il a fait connaître le sentiment de l'Église, quand il a dit : « Elle est certainement ancienne la piété des fidèles » de Jésus-Christ envers la bienheureuse Vierge Marie, » cette piété qui croyait que son âme, dès le premier

» instant de sa création et de son infusion dans le
 » corps, fut, par privilège et par une grâce spéciale
 » de Dieu, en vue des mérites de Jésus-Christ, son
 » Fils, Rédempteur du genre humain, préservée et
 » gardée pure de la tache du péché originel, et qui
 » célébrait en ce sens, sous un rite solennel, la fête
 » de sa Conception. »

Nos prédécesseurs eurent aussi un soin tout particulier de conserver, avec le plus grand zèle, avec les plus grands efforts et dans toute son intégrité, la doctrine de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. Car non-seulement ils n'ont jamais souffert que cette doctrine fût censurée ou méprisée par qui que ce fût et d'aucune manière : ils ont été bien plus loin ; ils ont déclaré très nettement, à plusieurs reprises, que la doctrine que nous professons, relativement à l'Immaculée Conception, était et devait être crue en parfaite harmonie avec le culte de l'Église ; qu'elle méritait par son antiquité et sa presque universalité d'être accueillie et soutenue par l'Église romaine ; en un mot, qu'elle était tout-à-fait digne d'avoir sa place dans la sainte liturgie elle-même et dans les prières solennelles. Ce n'est pas tout : pour que la doctrine de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge demeurât intacte et inviolable, ils défendirent très sévèrement de soutenir, soit en public, soit en particulier, l'opinion contraire à cette doctrine, et on peut dire qu'ils firent à cette opinion des blessures multipliées. Et pour que ces déclarations réitérées et si claires d'ailleurs eussent leur plein effet, ils y ajoutèrent une sanction que nous retrouvons avec tout ce qui précède dans ces paroles de notre glorieux prédécesseur, Alexandre VII :

« Nous, considérant que la sainte Église romaine
 » célèbre solennellement la fête de la Conception Im-
 » maculée de Marie toujours Vierge, et qu'elle a com-
 » posé autrefois en son honneur un office propre et
 » spécial dû aux pieuses et louables inspirations de
 » notre prédécesseur Sixte IV; et voulant, à l'exemple
 » de nos prédécesseurs, les pontifes romains, favoriser
 » cette pieuse dévotion, cette fête et ce culte ainsi
 » réglés et auxquels, depuis leur institution, aucun
 » changement n'a été apporté dans l'Église romaine;
 » voulant, en outre, protéger cette piété et cette ma-
 » nière spéciale d'honorer et de glorifier la très bienheu-
 » reuse Vierge Marie, préservée du péché originel par
 » la grâce prévenante du Saint-Esprit, et désirant con-
 » server dans le troupeau de Jésus-Christ l'unité de
 » l'esprit dans le lien de la paix, en apaisant les con-
 » tentions et les querelles et en éloignant les scan-
 » dales; à l'instance et aux prières des évêques sus-
 » nommés et de leur chapitre, du roi Philippe et de
 » ses royaumes, instance et prières qui nous ont été
 » présentées, nous renouvelons les constitutions et les
 » décrets portés par les Papes nos prédécesseurs, et
 » particulièrement par Sixte IV, Paul V et Grégoire XV,
 » en faveur de la doctrine qui soutient que l'âme de
 » la bienheureuse Vierge Marie, dans sa création et
 » dans son union au corps de cette Vierge, a reçu la
 » grâce du Saint-Esprit, et a été préservée du péché
 » originel; nous déclarons par là favoriser la fête et
 » le culte de la Conception de la Vierge Mère de Dieu,
 » tels qu'ils ont été établis, comme nous l'avons dit
 » plus haut, conformément à cette pieuse doctrine;
 » et nous ordonnons, sous les censures et les peines

» renfermées dans lesdites Constitutions, de les ob-
» server.

» Et, en outre, s'il s'en trouve qui continuent d'in-
» terpréter les Constitutions et les décrets ci-dessus,
» comme si ces actes ôtaient faveur au sentiment en
» question et à la fête ou au culte dont il est le fon-
» dement, ou qui oseraient soulever des disputes sur
» ce même sentiment, cette fête ou ce culte, soit en
» le combattant d'une manière directe ou indirecte,
» ou sous un prétexte quelconque, même d'examiner
» sa définibilité, de commenter ou d'interpréter l'Écri-
» ture sainte, ou les saints Pères, ou les Docteurs,
» n'importe enfin sous quel autre prétexte et à quelle
» autre occasion, par écrit ou de vive voix, parler,
» prêcher, exposer, discuter, en précisant ou affir-
» mant quelque chose contre lui, soit en y opposant
» des arguments qui seraient laissés sans solution ou en
» en traitant d'une manière quelconque que nous ne
» pouvons imaginer en ce moment; tous et chacun de
» ceux-là, outre les peines et censures contenues dans
» les Constitutions de Sixte IV, auxquelles nous vou-
» lons qu'ils soient soumis, et nous les soumettons
» par les présentes; nous voulons qu'ils soient encore,
» par le fait même et sans autre déclaration, privés
» de la faculté de prêcher, de faire des leçons publi-
» ques ou d'enseigner et d'interpréter, et de toute voix
» active et passive dans des élections quelconques; de
» même, sans autre déclaration, qu'ils encourent par
» le fait même les peines d'inhabilité perpétuelle à
» prêcher, à faire des leçons publiques, à enseigner
» et à interpréter; desquelles peines ils ne pourront
» être absous ou exceptés que par nous-même ou nos

» successeurs les pontifes romains; et nous voulons
 » aussi qu'ils soient pareillement soumis aux autres
 » peines qui doivent être infligées par nous et les
 » mêmes pontifes romains, nos successeurs, comme
 » nous les y soumettons par les présentes, renouve-
 » lant les Constitutions et les décrets sus-mentionnés
 » de Paul V et de Grégoire XV.

» Et quant aux livres dans lesquels le sentiment en
 » question, ainsi que la fête ou le culte qui l'a pour
 » fondement, est révoqué en doute, ou dans lesquels
 » on aurait écrit ou on lirait quoique ce fût, ainsi
 » qu'il est dit plus haut, contre lui, ou qui renfer-
 » ment des propositions, des discours, des traités et
 » des discussions qui le combattent; s'ils ont été pu-
 » bliés après le décret sus-mentionné de Paul V, ou
 » s'ils doivent être publiés à l'avenir d'une manière
 » quelconque; nous les défendons sous les peines et
 » les censures contenues dans l'index des livres pro-
 » hibés, et nous voulons et ordonnons que par le fait
 » même et sans nouvelle déclaration, ils soient con-
 » sidérés comme expressément défendus. »

« Or, tout le monde sait avec quel zèle cette doctrine de la Conception Immaculée de la Vierge Mère de Dieu a été transmise, affirmée et défendue par les plus illustres familles religieuses, et les plus célèbres académies théologiques et les docteurs les plus considérables dans la science des choses divines. Tout le monde sait également jusqu'à quel point les pontifes préposés aux choses saintes ont montré de sollicitude à professer ouvertement et en public, même dans les assemblées ecclésiastiques, que la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, par les mérites anticipés du

Rédempteur Jésus-Christ Notre Seigneur, n'a jamais été soumise au péché originel, mais a été entièrement préservée de la tache originelle et par conséquent rachetée d'une manière plus sublime. A cela vient s'ajouter cette considération, de toutes assurément la plus grave, considération vraiment souveraine, que le synode de Trente lui-même, lorsqu'il rendait sur le péché originel son décret dogmatique, par lequel, d'après les témoignages des Écritures sacrées, des saints Pères et des conciles très autorisés, il a établi et défini que tous les hommes naissent infectés de la faute originelle, a toutefois déclaré solennellement qu'il n'était pas dans son intention de comprendre dans le décret lui-même, et dans la si grande étendue de sa définition, la bienheureuse Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu. En effet, par cette déclaration, les Pères de Trente ont indiqué suffisamment, eu égard aux circonstances des temps et des lieux, que la très sainte Vierge est affranchie de la tache originelle, et ont ainsi clairement exprimé qu'on ne saurait rien tirer légitimement, soit des lettres divines, soit de la tradition et de l'autorité des saints Pères qui s'oppose en quelque façon que ce soit à cette éminente prérogative de la Vierge.

» Et en réalité que cette doctrine de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, développée chaque jour avec plus de puissance et d'éclat par le sentiment le plus profond de l'Église, par l'enseignement, par l'étude, par la science et la sagesse, déclarée, confirmée et merveilleusement propagée chez tous les peuples et toutes les nations de l'univers catholique, ait toujours subsisté dans cette même Église, comme

reçue des ancêtres et revêtuë du caractère de doctrine révélée : c'est ce qu'attestent, avec la plus grande force, les illustres monuments de l'antiquité de l'Église orientale et occidentale. En effet, l'Église de Jésus-Christ, vigilante gardienne et vengeresse des dogmes déposés dans son sein, n'y change rien, elle n'en diminue rien, elle n'y ajoute rien. Mais lorsqu'avec sa sagesse et sa fidélité elle vient à traiter de ces choses formées de toute antiquité et que la foi des Pères a cultivées, elle met tous ses soins à les limer, à les polir, de telle sorte que ces dogmes primitifs de la céleste doctrine acquièrent l'évidence, la clarté, la précision et qu'ils retiennent, en même temps, leur plénitude, leur intégrité, leur propriété, et ne croissent que dans leur genre, c'est-à-dire dans le même dogme, dans le même sens, dans le même sentiment.

En effet, les Pères et les écrivains ecclésiastiques, instruits par les enseignements célestes, n'ont rien eu de plus cher dans les livres élaborés par eux pour expliquer les Écritures, venger les dogmes, et instruire les fidèles, que de proclamer à l'envi et de prêcher de toutes parts de la manière la plus variée et la plus admirable la souveraine sainteté de la Vierge, sa dignité, sa pureté intacte de toute souillure du péché et sa victoire éclatante sur le détestable ennemi du genre humain. C'est pourquoi, rapportant les paroles par lesquelles Dieu a annoncé, dès les premiers temps du monde, les remèdes préparés par sa clémence pour la rénovation des mortels, et a merveilleusement ainsi relevé l'espoir du genre humain : « J'établirai des » inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la » sienne. » Ils ont enseigné que ce divin oracle montre

d'avance ouvertement et clairement le miséricordieux Rédempteur du genre humain, savoir le Fils unique de Dieu Notre Seigneur Jésus-Christ, désigne sa bienheureuse Mère, la Vierge Marie, et indique expressément les inimitiés elles-mêmes de l'un et de l'autre contre le démon. C'est pourquoi, de même que le Christ médiateur entre Dieu et les hommes, ayant pris la nature humaine, a effacé la cédula de condamnation portée contre nous, en l'attachant en vainqueur à la croix, ainsi la très sainte Vierge, unie à lui par le lien le plus étroit et le plus indissoluble, perpétuant avec lui et par lui ses inimitiés éternelles contre l'antique serpent, a, dans son complet triomphe, écrasé de son pied immaculé la tête de ce dragon venimeux.

C'est ce magnifique, ce singulier triomphe de la Vierge, c'est son innocence, sa pureté, sa sainteté très excellente, c'est son exemption de toute tache du péché, c'est l'abondance et la grandeur ineffable de grâces, de vertus et de privilèges qui est en Elle, que les mêmes Pères ont vus tantôt dans cette arche de Noé, qui, par le dessein de Dieu, est sortie saine et sauve du commun naufrage de l'univers entier; tantôt dans cette échelle que Jacob vit toucher de la terre au ciel, dont les anges de Dieu montaient et descendaient les degrés, et dont le Seigneur lui-même occupait le sommet; tantôt dans ce buisson que Moïse vit tout brûlant dans le lieu saint et qui, au milieu des flammes pétillantes, ne se consumait pas et ne souffrait ni dommage, ni diminution, mais verdoyait et fleurissait admirablement; tantôt dans cette tour inexpugnable en face de l'ennemi, de laquelle pendent mille boucliers et toutes les armures des forts; tantôt

dans ce jardin fermé dont l'accès ne peut être violé et que nulle fraude et nulle embûche ne peuvent forcer; tantôt dans cette splendide cité de Dieu dont les fondements sont sur les montagnes saintes; tantôt dans ce très auguste temple de Dieu, qui, brillant des splendeurs divines, est plein de la gloire du Seigneur; tantôt dans les nombreuses figures du même genre, par lesquelles la haute dignité de la Mère de Dieu et son innocence sans souillure, et sa sainteté exempte de toute tache, ont été, selon la tradition des Pères, remarquablement annoncées et prédites.

Pour décrire cette réunion des présents divins et cette intégrité originelle de la Vierge de qui Jésus est né, les mêmes Pères, employant les paroles des prophètes, ne l'ont point autrement célébrée, cette auguste Vierge, que comme la pure colombe, la sainte Jérusalem, le trône élevé de Dieu, la maison et l'arche de sanctification que l'éternelle sagesse s'est construite; que comme cette Reine qui, environnée de délices, et appuyée sur son bien-aimé, est sortie toute parfaite de la bouche du Très-Haut, toute belle et toute chère à Dieu et jamais souillée de la moindre tache. Or, ces mêmes Pères et les écrivains ecclésiastiques, réfléchissant, dans leur esprit et dans leur cœur, que la bienheureuse Vierge, en recevant de l'ange Gabriel l'annonce de la sublime dignité de Mère de Dieu, a été, par l'ordre et au nom de Dieu lui-même, appelée pleine de grâce, ont enseigné que cette singulière et solennelle salutation, jusque là inouïe, signifiait que la Mère de Dieu était le siège de toutes les grâces divines, qu'elle était ornée de tous les dons du divin Esprit, bien plus qu'elle était comme un trésor inc-

puisable et comme un abîme infini de ces mêmes grâces, tellement que, soustraite à la malédiction et participant avec son Fils à la bénédiction perpétuelle, elle a mérité d'entendre Élisabeth inspirée par l'Esprit-Saint, lui dire : « Vous êtes bénie entre toutes les » femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. »

De là est venu ce sentiment, non moins excellent qu'unanime des mêmes Pères que cette Vierge très glorieuse pour laquelle Celui qui est puissant a fait de grandes choses, a brillé d'une abondance de dons célestes, d'une plénitude de grâce et d'une innocence telle qu'elle a été comme un miracle ineffable de Dieu, bien plus, comme l'apogée de tous les miracles et la digne Mère de Dieu, et se rapprochant de Dieu, en tant qu'il peut être donné à une nature créée, elle s'est élevée au-dessus de toutes les louanges, tant de celles des hommes que de celles des anges. C'est pourquoi, pour défendre l'innocence et la justice originelle de la Mère de Dieu, non seulement ils l'ont comparée très souvent à Ève encore Vierge, encore innocente, encore pure et non encore abusée par les embûches mortelles du serpent trompeur; mais encore ils l'ont mise au-dessus, avec une admirable variété de paroles et de sentiments. En effet, Eve ayant misérablement écouté le serpent, perdit son innocence et devint son esclave; tandis que la très bienheureuse Vierge, augmentant sans cesse le don originel, loin d'ouvrir jamais ses oreilles au serpent, a détruit jusqu'aux fondements sa force et sa puissance par la vertu qu'elle avait divinement reçue.

Aussi n'ont-ils pas cessé d'appeler la Mère de Dieu soit un lis parmi les épines, soit une terre intacte,

vierge, sans tache, sans souillure, toujours bénie et affranchie de toute contagion du péché, dont a été formé le nouvel Adam; ou bien un paradis irréprochable, rempli de lumière et de tous les agréments de l'innocence et de l'immortalité, paradis de délices établi par Dieu lui-même, à l'abri de toutes les embûches du serpent vénéneux; ou bien un bois incorruptible que le ver du péché n'a pu altérer, ou une fontaine toujours limpide et portant le sceau de la vertu de l'Esprit-Saint; ou temple très divin; ou trésor d'immortalité; ou l'unique et seule fille non de la mort, mais de la vie; germe non de la colère, mais de la grâce, lequel, par une singulière providence, est sorti sans jamais perdre sa verdure, et en dehors des lois établies et communes, d'une racine corromptue et infectée.

Mais comme si ces images, bien que de la plus grande magnificence, ne disaient point encore assez, ils ont prononcé par propositions spéciales, et sans équivoque, que, lorsqu'il s'agit de péché, il ne pouvait pas être question de la sainte Vierge Marie, à qui il a été donné une grâce plus grande pour triompher de toutes parts du péché; alors ils ont déclaré que la très glorieuse Vierge avait été la réparatrice de la faute des premiers parents, une source de vie pour leurs descendants, choisie de toute éternité, préparée par le Très-Haut; prédite par Dieu lorsqu'il dit au serpent : « Je mettrai » des inimitiés entre toi et la femme, » et qui, sans nul doute, écrasa la tête venimeuse du même serpent; et c'est pourquoi ils ont affirmé que la bienheureuse Vierge avait été par la grâce, exempte de toute tache de péché, à l'abri de toute souillure du corps, de l'âme

et de l'esprit, et que, vivant toujours avec Dieu, unie à lui par une éternelle alliance, jamais elle ne s'est trouvée dans les ténèbres, mais constamment dans la lumière, et qu'en conséquence, elle a été pour le Christ un tabernacle digne de lui, non pas à cause de la condition de son corps, mais en raison de la grâce originelle.

» Joignons y les expressions si belles dont ils se sont servis en parlant de la Conception de la sainte Vierge, lorsqu'ils ont dit que la nature s'était arrêtée toute tremblante devant la grâce et n'avait pas osé continuer son œuvre, car il devait arriver que la Vierge Mère de Dieu ne fût pas conçue par Anne avant que la grâce eût produit son fruit ; car elle devait être ainsi conçue comme la Première née, celle qui devait concevoir le Premier-né de toute créature. D'après leur témoignage, la chair de Marie, venue d'Adam, n'a pas contracté les taches d'Adam ; que c'est pour cela que la bienheureuse Vierge Marie a été le tabernacle créé par Dieu lui-même, formé par le Saint-Esprit, ce tabernacle de vraie pourpre que ce nouveau Béséléel a orné et enrichi d'or ; et que cette même Vierge est véritablement, et, à ce titre, doit être célébrée comme celle qui fut le premier et le propre ouvrage de Dieu, qui échappa aux traits enflammés du démon, toute belle dans sa nature, absolument exempte de souillure et qui brilla aux regards du monde dans sa Conception Immaculée, comme une aurore d'une étincelante pureté ; car il ne convenait pas que ce vase d'élection fût soumis à la corruption commune parce que, bien différente des autres créatures, Marie n'eut de commun avec Adam que la nature et non la faute. Bien plus, il convenait

que le Fils unique qui a au ciel un Père que les séraphins proclament trois fois saint, eût sur la terre une Mère à qui la splendeur de la sainteté n'eût jamais fait défaut. Et cette doctrine fut si fort à cœur aux anciens que par une merveilleuse et singulière forme de langage qui eut chez eux comme force de loi, ils appelèrent souvent la Mère de Dieu immaculée et absolument immaculée, innocente et très innocente, sans souillure, créature d'une parfaite et absolue intégrité, sainte et sans la moindre atteinte du péché, toute pure, complètement intacte, le type et le modèle même de la pureté et de l'innocence, plus belle que la beauté, plus gracieuse que la grâce, plus sainte que la sainteté, seule sainte, très pure d'âme et de corps, surpassant de beaucoup toute intégrité et toute virginité, seule devenue tout entière le domicile de toutes les grâces du Saint-Esprit, et qui, à l'exception de Dieu seul, est supérieure à toute créature, l'emporte en beauté et en sainteté sur les chérubins et les séraphins eux-mêmes et toute l'armée des anges, celle enfin dont toutes les voix du ciel et de la terre ne sauraient proclamer dignement les louanges. Personne n'ignore que ces formes de langage ont passé, comme d'elles-mêmes, dans les monuments de la sainte liturgie et dans les offices de l'Eglise, qu'elles s'y rencontrent très fréquemment, et qu'elles y règnent avec majesté, puisque la Mère de Dieu y est appelée et invoquée comme une colombe toute belle et sans tache, comme une rose toujours fleurie, comme absolument pure, toujours immaculée, toujours sainte, et qu'elle y est célébrée comme l'innocence qui n'a jamais été blessée, comme la seconde Ève qui a donné le jour à l'Emmanuel.

» Il n'est donc pas étonnant que cette doctrine sur la Conception Immaculée de la Vierge Mère de Dieu, consignée, au jugement des Pères, dans les saintes Écritures, confirmée par l'autorité si imposante de leurs témoignages, contenue dans un si grand nombre d'illustres monuments de la vénérable antiquité, proposée et sanctionnée par le jugement si considérable de l'Église, ait été reçue avec tant de religion et d'amour par les pasteurs de cette même Église, par les peuples et par les fidèles; qu'ils se soient fait gloire de la confesser toujours plus clairement; qu'il n'y ait rien eu de plus doux, de plus cher pour leur ardent amour que d'honorer, de vénérer, d'invoquer la Vierge Marie, Mère de Dieu, conçue sans la tache d'origine et de la proclamer partout comme telle. C'est pourquoi, depuis des siècles, les princes de l'Église, les membres du clergé, les ordres réguliers, les empereurs eux-mêmes et les rois ont pressé avec instance le siège apostolique de définir comme dogme de foi catholique la Conception Immaculée de la très sainte Mère de Dieu. Ces demandes, de notre temps aussi, ont été souvent renouvelées, surtout auprès de Grégoire XVI, notre prédécesseur d'heureuse mémoire; elles nous ont été présentées à nous-même par les Évêques, le clergé séculier, les ordres religieux, de grands princes et les peuples fidèles.

» C'est pourquoi, dans la joie toute singulière de notre âme, prenant entière connaissance de ces témoignages, et les méditant sérieusement, à peine, par un dessein caché de la divine Providence, étions-nous, bien qu'indigne, élevé sur le siège insigne de Pierre, et avons-nous pris en main les rênes de toute l'Église,

qu'obéissant à la vénération , à la piété , à l'amour que nous avons toujours eus pour la Vierge Marie, Mère de Dieu, nous n'avons rien eu plus à cœur que tout ce qui pouvait augmenter l'honneur de la très heureuse Vierge Marie, et faire briller ses prérogatives d'un plus vif éclat. Mais voulant apporter en cela une pleine maturité, nous avons établi une congrégation spéciale de NN. VV. FF. les cardinaux de la sainte Église romaine, illustres par leur piété, leur sagesse et leur science dans les choses sacrées; nous avons choisi dans le clergé tant séculier que régulier les hommes les plus versés dans la science de la théologie , afin qu'ils approfondissent avec grand soin tout ce qui regarde l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, et qu'ils nous fissent part de leur propre jugement. Bien que déjà les demandes que nous avons reçues pour hâter la définition de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie nous eussent fait connaître le sentiment de la plupart des évêques, cependant, le 2 février 1849, des lettres datées de Gaëte furent envoyées par nous à nos vénérables frères les évêques de tout l'univers catholique, afin que, des prières étant adressées vers Dieu, ils nous fissent savoir par écrit et quelle était la piété et la dévotion de leurs ouailles envers la Conception Immaculée de Marie, et ce qu'eux-mêmes pensaient et désiraient touchant la définition projetée, afin qu'avec toute la solennité possible nous puissions porter notre jugement suprême. .

» Nous éprouvâmes une bien grande consolation en recevant les réponses de nos vénérables frères, car ce fut avec un bonheur, une joie, un enivrement inexpriables qu'en nous répondant, non-seulement ils pro-

clamèrent de nouveau leur propre piété et celle de leur clergé et de leur troupeau pour la Conception Immaculée de la bienheureuse Vierge Marie, mais encore qu'ils nous demandèrent avec une sorte d'unanimité de définir, par notre autorité et notre jugement suprême, l'Immaculée Conception de cette bienheureuse Vierge. Et notre joie ne fut pas moins grande lorsque nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine faisant partie de ladite congrégation, et les théologiens consultants, choisis par nous, après un examen diligent, nous demandèrent avec un zèle et un empressement égal cette définition de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu.

» Ensuite, suivant l'exemple de nos illustres prédécesseurs, et désirant agir selon les règles et les formes voulues, nous avons convoqué et tenu un consistoire dans lequel nous avons parlé à nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, et nous les avons entendus, avec une grande consolation intérieure, nous exprimer le vœu de nous voir émettre une définition dogmatique touchant la Conception Immaculée de la Mère de Dieu.

» C'est pourquoi, nous confiant dans le Seigneur, et croyant que le moment opportun était venu pour la définition de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, Mère de Dieu, définition que mettent merveilleusement en lumière et proclament la parole divine, une vénérable tradition, le sentiment constant de l'Église, l'accord unanime des évêques et des fidèles du monde catholique, ainsi que les actes insignes et les constitutions de nos prédécesseurs; après avoir soigneusement examiné toutes choses, et avoir répandu

devant Dieu des prières ferventes et assidues, nous avons jugé que nous ne devons plus hésiter à sanctionner et définir, par notre suprême jugement, l'Immaculée Conception de la Vierge, pour satisfaire ainsi la pieuse impatience du monde catholique et notre propre piété envers la très sainte Vierge, et en même temps pour honorer en Elle de plus en plus son Fils unique Notre Seigneur Jésus-Christ, puisque c'est sur le Fils que rejaillissent la gloire et l'honneur accordés à la Mère.

» Ainsi, n'ayant jamais cessé d'offrir dans l'humilité et le jeûne nos prières particulières et les prières publiques de l'Église à Dieu le Père, par l'intermédiaire de son Fils, pour qu'il daignât diriger et confirmer notre esprit par la vertu de l'Esprit-Saint, après avoir imploré la protection de toute la cour céleste, invoqué avec gémissements l'assistance de l'esprit consolateur, et sentant qu'il nous inspirait dans ce sens, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la gloire et la dignité de la Vierge, Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et le triomphe de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des saints apôtres Pierre et Paul et la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui enseigne que la bienheureuse Vierge Marie fut, dans le premier moment de sa Conception, par une grâce et un privilège singulier de Dieu tout-puissant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, préservée intacte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et que, par conséquent, elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. C'est pourquoi si quelques-

uns, ce qu'à Dieu ne plaise, ont la présomption d'avoir intérieurement un sentiment autre que ce que nous avons défini, que ceux-là apprennent et sachent bien qu'ils sont condamnés par leur propre jugement; qu'ils ont fait naufrage dans la foi, qu'ils n'appartiennent plus à l'unité de l'Église, et que, de plus, par le fait même, ils se soumettent aux peines portées par le droit, s'ils osent manifester leur sentiment intérieur, par parole, par écrit ou par tel autre signe extérieur que ce soit.

» Notre bouche est remplie de joie, et notre langue d'allégresse; nous rendons et nous rendrons toujours de très humbles et de très grandes actions de grâces à Jésus-Christ Notre-Seigneur, de ce que, par un bien-fait insigne, sans mérite de notre part, il nous a accordé d'offrir et de décerner cet honneur, cette gloire et cette louange à sa très sainte Mère. Or, nous avons la plus ferme espérance, la confiance la plus entière, que la bienheureuse Vierge, Elle qui, toute belle et immaculée, a écrasé la tête venimeuse du serpent cruel et apporté le salut au monde, Elle qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints, le refuge le plus assuré et le secours le plus fidèle de tous ceux qui sont dans le péril, la médiatrice et l'avocate la plus puissante de l'univers entier auprès de son Fils unique; Elle qui, honneur et ornement le plus éclatant et rempart le plus solide de l'Église, a toujours anéanti toutes les hérésies, a arraché les nations aux calamités les plus grandes et les plus diverses, et nous a délivré nous-même de tant de périls

menaçants, voudra bien procurer, par son très puissant patronage, que, toutes les difficultés étant aplanies, toutes les erreurs vaincues, la sainte Mère l'Église catholique prospère, fleurisse de plus en plus chaque jour chez tous les peuples, dans tous les lieux; qu'elle règne d'un océan à l'autre jusqu'aux dernières limites du monde et jouisse d'une paix entière, d'une tranquillité et d'une liberté parfaites; que les coupables obtiennent le pardon, les malades guérison, les faibles courage, les affligés consolation, ceux qui sont en danger secours, et que tous ceux qui sont dans l'erreur, dissipant les ténèbres de leur âme, reprennent le sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

» Que les paroles que nous prononçons soient entendues de nos très chers fils de l'Église catholique, et qu'avec un zèle de piété, de religion et d'amour toujours plus ardent, ils continuent à honorer, à invoquer, à supplier la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, conçue sans la tache originelle, et que dans tous leurs périls, angoisses, nécessités, dans toutes leurs incertitudes et leurs craintes ils aient recours, avec une entière confiance, à cette très douce Mère de miséricorde et de grâce; car il n'y a rien à craindre, il n'y a pas à désespérer sous sa conduite, sous ses auspices, sous sa protection, sous son patronage; Elle qui, ayant pour nous un cœur de mère et prenant en main l'affaire de notre salut, étend sa sollicitude sur tout le genre humain, et établie par le Seigneur Reine du ciel et de la terre, et élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, de tous les rangs des saints, assise à la droite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est toute

puissante par ses maternelles prières, trouve ce qu'elle cherche et ne peut demander en vain.

» Enfin, pour porter à la connaissance de l'Église universelle notre définition de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, nous avons voulu que ces lettres apostoliques, données par nous, en perpétuassent la mémoire; ordonnant que les copies manuscrites où même les exemplaires imprimés qui en seront faits, revêtus de la signature de quelque notaire public, et munis du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, reçoivent de tous la même créance qui serait accordée aux présentes si elles étaient exhibées ou produites.

» Que personne n'ait la présomption de porter atteinte à cette page de notre déclaration, décision et définition; que personne ne soit assez osé et assez téméraire pour s'y opposer et la contredire. Si quelqu'un se rendait coupable d'un tel attentat, qu'il sache qu'il encourra le courroux de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation du Seigneur MDCCCLIV, le 6 des ides de décembre, de notre pontificat l'an neuvième.

» PIE IX, pape. »

On l'a vu dans tout le cours de cet ouvrage, la question de l'Immaculée Conception de Marie a été, on peut le dire en toute assurance, une des grandes préoccupations des Pères, des docteurs, des ordres religieux, des écrivains ecclésiastiques, des universités théologiques, des rois, des peuples, des églises

particulières et surtout des souverains pontifes. En prononçant, du haut de son infaillible chaire, sur ce point doctrinal, notre grand pape Pie IX a mis fin à toutes les disputes, dissipé tous les doutes, rallié tous les esprits; car, lorsque Rome a parlé, tout procès est jugé; il n'y a plus qu'à croire de cœur et à professer de bouche.

Cette décision de Rome est, dans les annales de l'Église, un des plus grands événements du xix^e siècle. Nous ne pouvons mieux finir ce livre que par ce monument d'impérissable durée et en bénissant la main auguste et vénérée qui a attaché ce splendide et incomparable fleuron à la couronne de Marie; nous ne pouvons mieux finir ce livre qu'en acclamant à la voix qui a proclamé, avec une autorité irréfragable et émanée de Dieu lui-même, que Marie, Mère de Dieu, a été préservée de toute souillure d'iniquité, de toute morsure du serpent et conçue sans la tache du péché originel!

Par cette définition si glorieuse à Marie, la terre aura bien mérité de cette Vierge toute belle! Qu'en retour sa main de Reine s'étende sur nous pour nous défendre et pour nous protéger contre la colère de Dieu, contre tous les fléaux et contre nos ennemis, tant visibles qu'invisibles! Qu'elle assiste surtout la barque de l'Église et qu'elle en bénisse le pilote! Puis, qu'elle multiplie, d'âge en âge et dans toutes les contrées du monde, le nombre de ses serviteurs et celui de ses servantes!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

XXXIX. — Saint Jean de Matha.....	1
XL. — Saint François d'Assise	23
XLI. — Saint Dominique.....	38
XLII. — Saint Philippe Bénizi	53
XLIII. — Saint Simon Stock.....	67
XLIV. — Saint Louis	79
XLV. — Saint Thomas d'Aquin.....	104
XLVI. — Saint Bonaventure.....	143
XLVII. — Saint Célestin V.....	176
XLVIII. — Saint Bernardin de Sienne.....	195
XLIX. — Saint Laurent Justinien	225
L. — Saint Antonin, de Florence.....	241
LI. — Saint Casimir, de Pologne.....	257
LII. — Saint Thomas de Villeneuve.....	288
LIII. — Saint Ignace de Loyola.....	317
LIV. — Saint Pie V.....	332
LV. — Saint Charles Borromée.....	354

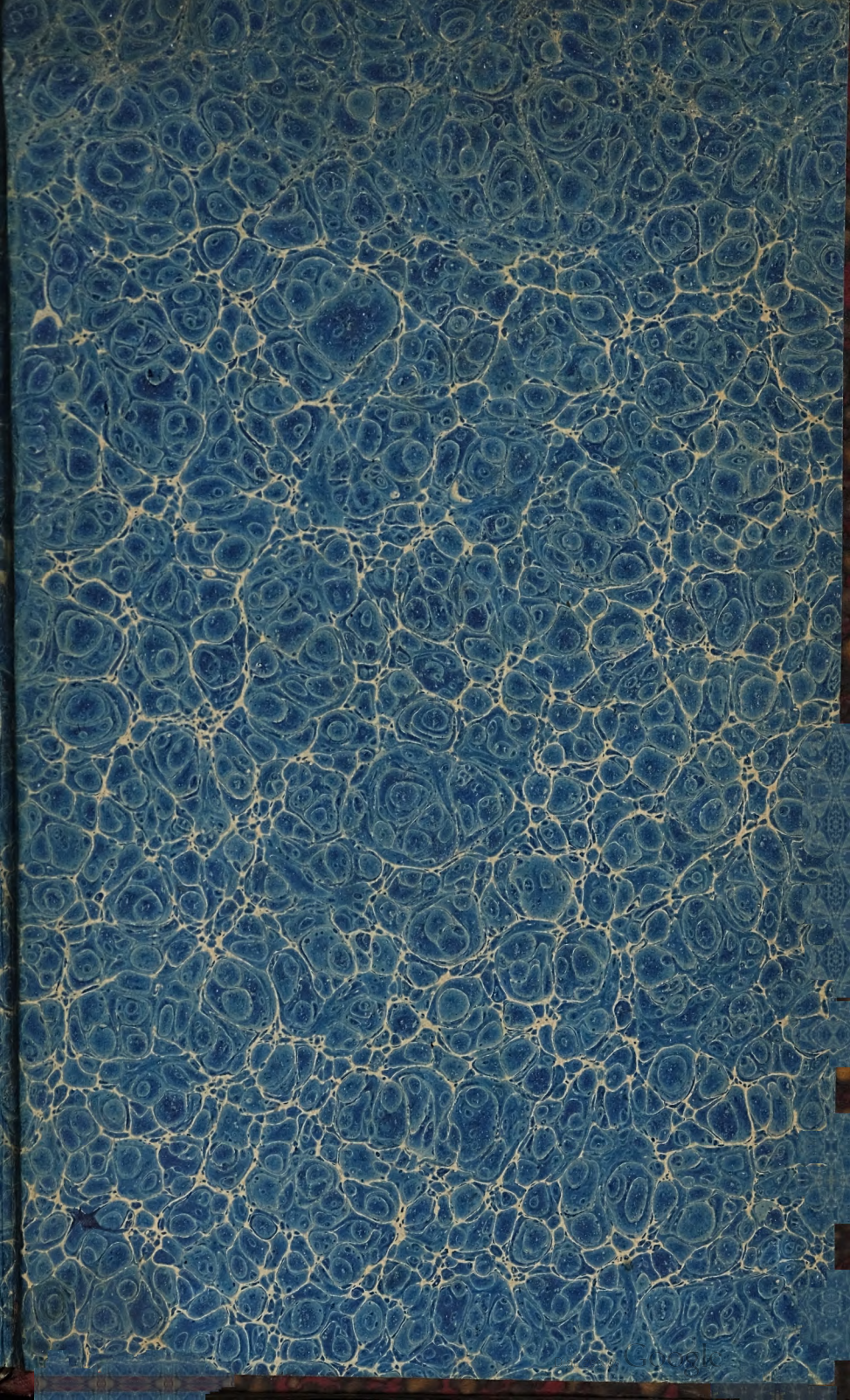
LVI. — Saint Louis de Gonzague	374
LVII. — Saint François de Sales	398
LVIII. — Saint Vincent de Paul.....	435
LIX. — Saint Liguori.....	463
LX. — Pie IX.....	532

GMML



008449818

#MM04135 SAUS 1856



GMML

#MM04135

SAUS

1856